

Cours 5-1. Théorie philosophique de la pensée et méthodologie

Emplacement:

5. Cours de 1987 à 1990

5.1. Philosophie de la pensée et méthodologie 87-88, (WDM1-WDM397, 453 p.)

5.2. Rhétorique, 1988-1989 (RH01-RH152, 147 p.)

5.3. Philosophie du parcours de vie, 1988-1989 (FLL1-FLL290 , 258 p.)

5.4. Questions de philosophie de la culture, 1989-1990, (KF1-KF351, 414 p.)

5.5. Analyse idéologique, 1989-1990, (IA1-IA59, 72 p.)

Remarque : Ce cours a été mis en page avec un interligne plus important que le texte du cours original. Par conséquent, les références de l'ancienne version ne correspondent pas à la pagination actuelle de Word. C'est pourquoi la pagination originale est affichée systématiquement avec les lettres « WDM ». Celles-ci signifient « Wijzgerige Denk- en Methodeleer » (Pensée philosophique et méthodologie) et proviennent de l'ancien système de numérotation des pages.

Introduction : Ce cours porte sur l'ontologie, qui englobe tout ce qui représente la réalité, de quelque manière que ce soit. On suppose que cette réalité est ordonnée, un ordre qui, toutefois, ne se révèle qu'avec difficulté. L'existence même d'un ordre dans la réalité est le postulat de la logique. Autrement dit, si nous étions incapables d'ordonner les choses, la logique et le raisonnement logique rigoureux seraient tout simplement impossibles. Ce cours examine les différents aspects qui conduisent à l'ordonnement de la réalité. En définitive, il nous amène aux concepts permettant de formuler des jugements, et aux jugements qui, à leur tour, sont appliqués au raisonnement.

Cours 5-1. Théorie philosophique de la pensée et méthodologie

Contenu : Cliquez sur le texte que vous souhaitez lire.

Cours 5-1. Pensée philosophique et méthodologie	1
Préface (1/9)	3
1. Ontologie (9)	13
1.1. Philosophie (9)	13
1.1.1. L'idée de sagesse archaïque-antique (11 septembre)	13
1.1.2. L'idée de « philosophie » dans la Grèce antique (11/14)	16
1.1.3. Ce que la philosophie actuelle n'est pas (15/19)	20

1.1.4. Quelle est la philosophie actuelle (20)	25
1.2. Ontologie (20/69)	26
1.2.1. Le concept d'« être » et d'« être » (25/29)	31
1.2.2. Les jugements de l'être ou les lois de l'être (29/34)	37
1.2.3.-- Les malentendus identitaires (34/65)	41
1.2.4. « Deux plus deux font quatre (34/65)	65
1.2.5. L'ontologie « intentionnelle » (65/69)	78
2. Harmonologie (97/227).	113
Introduction 97/104)	113
2.1. Harmonologie : la méthode comparative.	122
2.2. Harmonologie : la comparaison tropologique (116/123)	137
2.3. Harmonologie : induction sommative (124/152)	146
2.3.1. Induction sommative. – définitions (128/129).	150
2.3.2. Psychologie de l'induction sommative (130/143)	153
2.3.2.1. Été « Mantic » (paranormal).	153
2.3.2.2. un estivage « intuitif ».	154
2.3.2.3. Estivage « génératif ».	157
2.3.2.4. La sommation « opérationnelle ».	159
2.3.2.5. Un été enfantin.	161
f.-- Induction analogue	165
2.3.3. Typologie de l'induction sommative (143/148).	168
2.3.4. Harmonologie : la comparaison antithétique (153/195)	179
2.3.4.1. Théorie générale des contrastes (antithèses) (155/156).	182
2.3.4.2. Théorie spéciale des contrastes : histoire (156)	183
2.3.4.3. Typologie des contraires (157)	184
2.3.4.4. Taséologie (étude de la tension) (159/167)	187
2.3.4.5. Dichotomie ou complémentarité (168/169)	196
2.3.4.6. L'harmonie des contraires (169)	198
2.3.4.7. L'équation différentielle (179/188)	208
2.3.4.8. L'idée de « différentiel » (189/195)	221
II.E.-- Harmonologie : l'ordonnancement méthodique	228
2.3.5. Les règles d'exclusion de John Stuart Mill.	233
2.3.6. L'exposé méthodique d'un système d'apprentissage.	237
2.3.7. L'analyse méthodique d'un phénomène sacré.	243
2.3.8. L'analyse méthodique d'un choix de valeur.	246
2.3.9. L'analyse méthodique d'une interprétation de signe.	249
2.3.10. Expérimentalisme.	261
3. Logique (l'étude de la pensée).	266
3.1. Théorie conceptuelle (241/288).	281
3.1.1. L'idée (concept) et le terme (241)	281
3.2.2. Le contenu du concept (« comprehensio ») et la portée du concept	

(« extensio ») (242)..	282
2.3.3. Définition du concept (249/.	290
2.3.4. Ontologie conceptuelle (265).	309
3.2. Théorie conceptuelle individualologique (= idiographique) (289/318).	
.....	336
3.2.1. Individualologie ou idéographie (291/298)	339
3.2.2. Le singulier dans l'histoire des idées (298/301)	347
3.2.3. Définition comparative du singulier (302/303)	352
3.2.4. La méthode de l'école de Coimbra. (304/306)	354
3.2.5. Induction convergente (307/312)	358
3.2.6. Idiographie (genre littéraire) (313)	364
3.3. Théorie du jugement 319/323)	372
3.3.1. L'arrêt et la proposition 320/321).	374
3.4. Théorie du raisonnement (raisonnement conséquentialiste) (324/339).	
.....	377
3.4.1. La phrase hypothétique (325/327)	380
3.4.2. Le discours de clôture (syllogisme) (328/334)	383
3.4.3. Les trois types de suffixe (335/339).	392
3.5. Méthodologie (340/397).	398
3.5.1. Épistémologie de la science professionnelle (341/343)	400
3.5.2. Les deux méthodes de base (343/350)	403
3.5.3. La méthode phénoménologique (350/360)	411
3.5.4. Le formalisme comme méthode (361/367)	424
3.5.5. La méthode axiomatique-déductive (368/387).	432
3.5.6. La méthode réductive (388/397)	456

WDM1

Cours 5-1. Théorie philosophique de la pensée et méthodologie

Avant-propos (1/9)

(je) Ce cours a pour but de préparer ...

En grec ancien, « pro.paideia » ou « pro.paideuma » signifie quelque chose comme « instruction introductive (= élémentaire) ». Par exemple, chez *Platon*, *Politeia* 536d.

Ce cours propose notamment :

(1) information , non pas au sens dilettante (superficiel, amateur), ni au sens spécialisé, mais plutôt au sens de l'éducation générale ; il entend par là

(2) la méthode , l'approche raisonnée – ceci, sans céder à la « mode » (les styles modernes existent aussi dans les cercles philosophiques, ils vont et viennent) ni à l'« idéologie » (une construction de pensée étrangère à la vie, mais dont on est convaincu).

(ii) L'objectif de ce cours est philosophique .

(un) ontologie.

Le cœur même de toute véritable philosophie réside dans l'étude de la réalité (l'ontologie), également appelée métaphysique. « Tout ce qui est, même de loin, "réel" — la nature, la culture, la divinité, etc. — est l'objet de l'ontologie. »

(b) Sciences spécialisées

Ce ne sont pas les sciences naturelles ou humaines en elles-mêmes, en tant qu'activité distincte, qui relèvent de la philosophie, mais plutôt leurs présuppositions (axiomes, points de départ, hypothèses, lemmes, abductions). Dans un contexte philosophique, on parle d'enquête fondatrice : « sur quels fondements, par exemple, reposent les fameuses sciences humaines (comme la psychanalyse freudienne) ? » – telle est la question posée par l'ontologie.

En termes platoniciens, on parlerait ici de « dialectique à rebours » (c'est-à-dire le raisonnement, sous forme de dialogue, des présupposés de la psychanalyse, par exemple). Kant dirait : l'analyse des conditions de possibilité (« À quelles conditions la psychanalyse est-elle possible ? »).

(c) Théologie et rhétorique.

Depuis la Grèce antique, la recherche philosophique fondamentale s'est invariablement appliquée à la théologie (depuis Platon) et à l'art de la persuasion (depuis les Protosophes). En un mot, la culture tout entière est un objet d'étude.

WDM2

(iii) Le plan (programme) de ce cours .

Ce plan comprend trois parties.

a.-- Ontologie

Il s'agit de l'école dite éléatique, avec Parménide d'Élée (-540/...), fondateur de la logique (théorie de la pensée, dianoétique), et plus encore son disciple, Zénon d'Élée (-500/...), l'ériste (spécialiste de la rhétorique), qui inscrivait la

pensée logique dans la théorie de l'être (théorie de la réalité, ontologie). Cette conception fut également conservée par le concepteur de la première logique formelle, Aristote de Stagire (-384/-322).

Nous nous inscrivons dans cette tradition ancestrale. Plus précisément : le raisonnement logique parle toujours de la réalité, même si elle est purement imaginaire (comme le langage visuel de la logistique). Car, après tout, ce qui est imaginé n'est pas rien, donc quelque chose (et, de ce fait, une forme de réalité).

Modèle applicatif (= exemple).

IM Bochenski, **Wijsgerigemethoden in de moderne wetenschap**, *Utr./Antw.* , 1961, 94, nous donne la « formule » (= langage des signes) de J. Lukasiewicz (1878/1956), concernant la « déduction » et la « réduction ».

(i) Déduction :

« Si A (= proposition antérieure), alors B (= proposition conséquent).- Eh bien, A.-- Donc B ».

(Dans le « langage sémantique », où les « signes » abstraits (« symboles », disent les logisticiens et les mathématiciens) englobent un contenu familier : « Si tous les morceaux de phosphore s'enflamment en dessous de 60 °C, alors à cause de ces morceaux aussi ; eh bien, alors tous les morceaux de phosphore s'enflamment en dessous de 60 °C (= loi) ; donc ces morceaux aussi »).

(ii) Réduction :

« Si A, alors B.-- Eh bien B.-- Donc A ».

(Modèle sémantique de cette règle abstraite : « Si tous les morceaux de phosphore s'enflamment en dessous de 60 °C, alors ces morceaux de phosphore s'enflamment également ; or, ces morceaux de phosphore s'enflamment en dessous de 60 °C ; par conséquent, tous les morceaux de phosphore s'enflamment en dessous de 60 °C. »)

Dans le raisonnement réductif, on découvre la généralisation qui joue un rôle si prépondérant dans les sciences empiriques (et que l'on appelle également « induction amplificatrice »).

Décision.

Bien que la plupart des logisticiens prétendent raisonner en dehors de toute ontologie (méthode sémiotique, selon le terme du père Bochensky), il est néanmoins clair que les symboles « A » (proposition antécédente) et « B » (proposition constituante) sont des « choses » (des réalités), et de surcroît, des « choses » au sens strict du terme. Même le logisticien (avec son formalisme)

ne raisonne pas dans le vide.

WDM3

En quoi ceux qui nient que la logique ait l'ontologie comme condition de possibilité (WDM 1) ont raison, c'est que seules les lois les plus générales de « tout ce qui est réel (= quelque chose) » s'appliquent également au langage abstrait des mathématiques et/ou de la logique. Par exemple, la loi ontologique d'identité « Ce qui est (donc) est (donc) » ; en langage formalisé : « si a , alors a » (ou : $a \rightarrow a$).

b.-- Harmonologie (étude de l'ordre).

La théorie classique de l'analogie – introduite notamment par Aristote (WDM 2) – constitue le noyau essentiel de toute théorie de l'ordre.

« Analogue » (ou « correspondant » en néerlandais) désigne ce qui est partiellement identique et partiellement différent. On peut aussi dire « partiellement identique ».

Après tout, une chose n'est totalement identique qu'à elle-même (elle coïncide totalement ou entièrement avec elle-même, de manière réflexive et cyclique). Elle est « partiellement identique » à « tout le reste ». Ce « reste entier » correspond au « reste de la réalité totale ». Comment cela se fait-il ? Parce que, dans le langage identitaire (identités partielles ou globales, orientées vers le sens) de l'ontologie traditionnelle, ce que le langage courant (et, en partie, le langage des sciences) appelle « relation » repose sur une identité partielle. Ainsi, partout où une relation (qu'il s'agisse de similarité ou de cohérence) se manifeste, une identité partielle, comprise ontologiquement, est présente à sa base.

Modèle applicatif.

Prenons la tropologie (l'étude des tropiques).

L'emploi métaphorique du langage (par exemple, la métaphore ou l'expression figurative) relève de l'identité langagière (ontologique). Ne dit-on pas : « Jantje le coq est le chef de la bande » ? On observe une identité partielle entre le rôle du coq dans le groupe de poules et celui de Jantje dans la bande de garçons de la cour de récréation.

C'est précisément cette identité partielle qui est trahie par la similitude (identité partielle ou analogie) entre la relation de Johnny avec les autres enfants et la relation du coq avec les poules.

Autrement dit : les figures de style (métaphore, métonymie, synecdoque) ont préservé l'identité du langage, inhérente à l'ontologie traditionnelle.

Méthode comparative.

Le classement des données (« quelque chose ») repose invariablement sur la comparaison. Comparer, c'est percevoir des identités partielles.

WDM4

'Sapientis est ordinare'.

(« Le sage » (à comprendre, entre autres, le philosophe) doit procéder de manière ordonnée, ou organiser). Ainsi parlait nul autre que la figure majeure de la scolastique catholique, saint Thomas d'Aquin (1225/1274).

En parlant ainsi, il suivait les traces de son illustre prédécesseur en matière de pensée ecclésiastique, *saint Augustin* de Tagaste (354/397), le plus grand des Pères de l'Église d'Occident (patristicisme), reconnu comme le premier penseur à avoir publié un * *De ordine* * (De l'ordre). L'harmologie, ou théorie de l'ordre, est à ce point fondamentale tant pour l'ontologie que pour la logique, ou méthodologie.

Modèle applicatif.

Relisez, WDM 3, la « loi » logique et logistique « $a \rightarrow a !$ ». Ce n'est qu'en comparant (« a et a », le premier « a » avant le signe d'implication, le second après) que l'on constate que le second « a » est impliqué par le premier. Ou quantitativement (mathématiquement) : le premier « a » est « de même taille » que le second (et est interchangeable avec lui dans les formules mathématiques).

Le second « a » (logistique, respectivement logique et/ou mathématique) n'est absolument pas identique au premier. Il s'agit bien de deux « a ». Cependant, en termes de valeur logique (signification, sens) ou mathématique, ils sont effectivement identiques. C'est sur ce point que repose l'identité partielle des deux « a », c'est-à-dire leur analogie.

Note : Dans les écoles platoniciennes (l'Académie), la doctrine de l'ordre (concernant l'identique et le non-identique (l'autre)) était considérée comme le présupposé essentiel de toute la philosophie platonicienne.

Les péripatéticiens (l'école d'Aristote) considèrent l'« Organon » (littéralement : instrument de la pensée), c'est-à-dire l'ensemble des livrets du

maître sur la logique, comme l'introduction indispensable à toute la philosophie péripatéticienne.

Cette double tradition harmologique s'est transmise à la pensée de l'Église (comme en témoignent le platonisme d'Augustin et l'aristotélisme de Thomas d'Aquin).

c. -- *Théorie de la pensée et méthodologie*

L'ontologie et l'harmologie constituent les fondements d'une logique et d'une méthodologie philosophiquement justifiables.

La logique se résume à l'étude ordonnée de

- (a)** concepts (si nécessaire interprétés comme idées platoniciennes),
- b)1.** les jugements (propositions, assertions, déclarations) et
- (b)2** . arguments (syllogismes).

WDM5

« Les identités abordées par la logique traditionnelle se situent entre des états de choses « sans sujet et objectifs » (à comprendre : exempts de toute influence subjective, purement objectifs) – ou du moins, tels qu'ils sont conçus ». (G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtschreibung* , Stuttgart, 1962, p. 10).

Qu'on dise « circonstances », « données » ou « êtres » (dans le langage parménidien) : il s'agit toujours du même objet de la logique « éternelle ».

Il suffit de lire le poème didactique de Parménide (VIII, 29) pour apprendre : « L'être est là en soi. » Autrement dit, le fondateur de la logique et de la méthodologie ontologiques (cette dernière ayant été développée antérieurement par Zénon, son disciple) souligne déjà l'« absence de sujet », l'existence en soi, le fait d'être donné en soi.

Les circonstances — imaginées ou existantes en dehors de nous-mêmes (mentales et extramentales) — sont exprimées, dans notre pensée, par des concepts. — Nous possédons, du moins dans notre tradition occidentale, deux types de théorie conceptuelle.

a. *La soi-disant théorie classique des concepts*

Ceci décrit l'idée de « concept » (l'« essence » du concept) comme suit. Il s'agit d'une représentation, dans notre esprit (intellect et raison), dans laquelle

un ensemble d'« occurrences » (données, êtres) est résumé, selon ses caractéristiques propres à chacune individuellement et, par conséquent, à toutes collectivement, lesquelles, dans la théorie des ensembles plus récente, portent le nom de « propriétés générales » ou « propriétés communes ».

Ainsi, Husserl, le fondateur de la phénoménologie intentionnelle (Edmund Husserl 1859/1938), dit quelque part que l'idée « rouge » « vue » (perçue) par lui signifie « das identische Allgemeine » (ce qui, comme identique dans tous les cas individuels de « choses rouges », est commun à tous ces cas (modèles d'application)) (W. Biemel, Hrsg./Einl., Edmund Husserl, *Die Idee der Phänomenologie* (*Fünf Vorlesungen*), Haag, 1950, 57).

b -- La soi-disant théorie « romantique » des concepts,

Toutefois, soucieux du singulier concret, cet ouvrage définit le « concept » non seulement formellement (c'est-à-dire généralement, comme indiqué ci-dessus), mais aussi idiographiquement. Autrement dit : il existe des concepts (idées) qui représentent des circonstances, non pas parce qu'ils sont identiques dans une multitude (collection) de données, mais parce qu'ils représentent des circonstances uniques (singulières, ponctuelles) et concrètes (intégrées au contexte factuel) .

WDM6

Il suffit de considérer le contenu conceptuel des noms propres, au sens strictement singulier (unique). Pour ne citer qu'un exemple : Ornella Muti, la star de cinéma.

Dès qu'un nom propre entre en jeu dans la logique, il est traité comme un concept à part entière — un concept « individuel » qui représente l'unique (et, en ce sens, est idiographique).

« Puisque le romantisme comprend l'essence de quelque chose, d'une manière nouvelle, comme le noyau irréductible (i) d'une personnalité, (ii) d'une œuvre ou d'un événement culturel, (...) le concept individuel émerge, de sorte que l'historiographie — et nous pouvons ajouter : la géographie — (...) acquiert le rang de science, — cette fois sans perdre son caractère individualisant. » (M. Miller/A. Halder, *Herders kleines philosophische Wörterbuch* , Bâle/Fribourg/Vienne, 1959-2, 28).

En résumé.

Les concepts, en tant que représentations d'états de choses (= êtres, si

nécessaire les signes des mathématiques et/ou de la logistique), constituent l'objet principal de la logique traditionnelle.

Cependant, ces concepts, tels qu'ils sont perçus dans WDM 3, sont vus « harmologiquement », c'est-à-dire en ordre, et donc identitairement : dans le jugement et le raisonnement (syllogisme), le sujet connaissant et pensant s'exprime en ce qui concerne les relations correctes et justifiables (identités partielles) entre lesdits concepts.

Modèle applicatif.

L'affirmation « Ornella Muti est une belle actrice » sous-entend, à propos d'Ornella Muti, qu'elle est *à la fois* une actrice et une belle actrice . Les termes « actrice » et « belle », qui peuvent naturellement s'appliquer à de nombreux sujets dans une phrase, sont considérés comme indissociables du terme « Ornella Muti ».

En termes de théorie des modèles : « belle » et « star de cinéma » sont des « modèles » (représentations) valides d'Ornella Muti. Chaque prédicat est, incidemment, un « modèle », grâce auquel le sujet de la phrase devient plus familier : il fournit, en termes de théorie de l'information, des « informations » sur le sujet. Cela tient à l'existence d'une identité partielle entre le sujet et le prédicat.

WDM7

Méthodologie.

La deuxième partie de ce cours porte sur la théorie du traitement responsable des données. La logique y est appliquée. En ce sens, la méthodologie est une application de la logique. Nous allons d'abord l'expliquer brièvement.

A. 'Arche', principium, principe.

Particulier : le plus ancien texte purement philosophique, dans lequel l'esprit éminemment philosophique Anaximandre de Milet (= Anaximandre de Milet (-610/-547), l'« hetairos » (compagnon penseur-disciple) du premier philosophe occidental Thalès de Milet (-624/-545), exprime son idée principale, utilise le terminus technicus (= un mot appartenant au vocabulaire de la philosophie elle-même) : « archè » -- en latin : principium.

Outre « principe », nous traduisons également, par latinisation, par « principe ». Voici la phrase en question :

« L'« archè », le principe des êtres, est l'« a.peiron », l'infini, le souple (notez : ce qui, en s'écoulant, traverse tous les êtres). Cet « archè » est tel que, dans ce dont les choses naissent, elles périssent aussi, – ceci, de manière nécessaire. Car elles se donnent mutuellement satisfaction pour leur iniquité, – ceci, selon l'ordre légal caractéristique du temps » (*Fr. B 1*).

L'interprétation correcte de cette première phrase philosophique célèbre a, bien sûr, fait l'objet d'énormes débats. Ce qui est certain, en revanche, c'est que le terme « archè », que nous traduirons désormais par « principe », est devenu le concept philosophique par excellence de toute l'histoire de la philosophie occidentale.

La question se pose alors : que signifie exactement le terme « principe » dans ce contexte philosophique ?

La réponse est évidente tant par la signification grecque du mot lui-même (à savoir, ce qui gouverne quelque chose) que par son usage philosophique (comme ici, avec Anaximandros).

Concernant ce dernier point : Anaximandre perçoit les « êtres » (tout ce qui l'entoure, en termes de réalités) ; – la question – déjà abordée par son prédécesseur Thalès – se lit comme suit :

« Par quoi les êtres sont-ils gouvernés ? »

Sa réponse, qui témoigne de la théologie archaïque en la matière, se lit comme suit :

(i) les « êtres » (apparemment il pense : « personnes ») commettent des « injustices » (ce que cela signifie exactement, seule une recherche purement historique peut le déterminer) ;

(ii) c'est précisément à cause de cela (ou, psychologiquement-logiquement : précisément pour cette raison) qu'ils sont régis par une nécessité, à savoir la satisfaction (restauration), mutuellement ;

(iii) et, encore une fois, de ce fait/pour cette raison, ils sont, dès leur origine (survenant), voués à périr dans cette même origine ;

(iv) ceci, selon une sorte de « tribunal » ; qu'il nomme « temps ».

WDM8

B. Le principe des motifs suffisants.

« Le principe de fondement suffisant ne signifie rien d'autre que tout a un fondement. » (C. Schoonbrood, *Le principe de fondement suffisant* , dans : *Journal of Phil .*, 1956 : 4, 577).

CSS Peirce (1839/1914), peut-être le plus grand penseur des États-Unis, explique cela comme suit :

(1) le fait surprenant F est établi (phase d'observation) ;

(2) Cependant, si l'hypothèse V était vraie, le fait F ne serait plus surprenant (et ne soulèverait plus de questions), mais « naturel », « compréhensible ». Ce qui tend à confirmer la probabilité de V. (WB Gallie, *Peirce and Pragmatism* , New York, 1966, p. 93).

Comme indiqué - WDM 1 - Peirce V est appelé « abduction » (= hypothèse).

Le raisonnement de Peirce, qui implique qu'un fait observé F appelle une « explication » - V - présuppose la nature générale du fait que tout a, quelque part, une raison ou un fondement nécessaire et/ou suffisant.

a. En ce sens, ce principe d'abduction est un axiome ontologique, puisqu'il concerne tous les êtres, mais il régit aussi – littéralement – toute pensée logique. Car un jugement ou un raisonnement n'est « logique » que dans la mesure où il repose sur une raison suffisante.

b. Mais toutes les sciences, naturelles et humaines, ne sont « scientifiques », c'est-à-dire responsables, que dans la mesure où elles « justifient », démontrent, prouvent, « rendent vraies » leurs affirmations sur la base de raisons suffisantes. La vraie connaissance, scientifique ou non, connaît, totalement ou partiellement, ce qui gouverne son objet – son principe, ses principes. – Telle est la leçon de Thalès, d'Anaximandre.

C. Méthodologie.

Nous pouvons maintenant situer la « méthode » comme l'approche appropriée de quelque chose — la réalité (« l'être ») — les réalités partielles (la nature, l'homme, le langage, l'enfant, l'éducation, la culture, etc.).

« Bien que toute chose ait une raison suffisante et soit donc parfaitement compréhensible, tout n'est pas compris de la même manière. Chaque chose est comprise selon sa propre nature (notez : essence) et, par conséquent, selon son propre fondement. »

a . Une conclusion mathématique repose sur d'autres fondements.

- b.** qu'un processus naturel (...);
- c.** La manière dont on comprend un acte de libre arbitre peut être distinguée de l'intelligibilité des deux.

WDM9

« **L'intelligibilité** » (note : intelligibilité, signification) n'est pas une propriété uniforme (...), pas plus que l'être ou le fondement suffisant des choses (...). Une telle distinction d'identité est la marque d'une propriété analogue. » (C. Schoonbrood, ac, 534).

1. Par ailleurs, *Wilhelm Dilthey* (1833-1911), dans son * *Einleitung in die Geisteswissenschaften* * (1883), a étayé la thèse de Schoonbrood en distinguant la **Naturwissenschaft** (« méthode explicative », plus précisément « méthode causalement explicative ») et la **Geisteswissenschaft** (« méthode de compréhension », c'est-à-dire méthode globale ou de compréhension). En effet, un processus naturel (comme le fait de nommer l'eau) diffère fondamentalement d'un acte de libre arbitre (par exemple, s'engager pour la vie).

2. – L'application de la méthode déductive ou réductive (WDM 2) repose sur les mêmes fondements : la logistique et les mathématiques – du moins dans la mesure où elles procèdent de manière axiomatique-déductive – effectuent des déductions ; les sciences naturelles et les humanités procèdent de manière réductive, même si elles raisonnent toutes deux (de manière déductive et réductive) avec des antécédents et des conséquents. Ou, comme le dit Platon : avec des lemmes (présuppositions) qui sont testés (vérifiés ou falsifiés) par l'analyse (ce que l'on appelle la méthode lemmatico-analytique).

Décision.

L'ontologie (théorie de la réalité), -- l'harmologie (théorie de l'ordre), -- voici les deux présuppositions de la logique et de la méthodologie, qui sont ainsi appliquées à l'ontologie et à la théorie de l'ordre.

1. Ontologie (9)

Pour comprendre l'ontologie, il faut savoir précisément ce qu'est la « philosophie ».

1.1. Philosophie (9)

1.1.1. L'idée de sagesse archaïque-antique (11 septembre)

La philosophie (du latin « philosophia », désir de sagesse) vient de « philos

», désireux, et « sophia », sapientia, sagesse. Ainsi, pour les Grecs anciens, la philosophie signifiait en fin de compte quelque chose comme « une vie guidée par la sagesse ».

La sagesse comme modèle comportemental archaïque-ancien général.

La Grèce n'était qu'un type parmi d'autres, et un type tardif de surcroît, comparée aux types de « sagesse » du Proche-Orient.

WDM10

-- W.I. Irwin, **Wisdom Literature **, dans : **Encyclopaedia Britannica **, Chicago, 1967, 23 : 601, nous apprend que le Proche-Orient ancien (qui comprend : la Mésopotamie (correspondant approximativement à l'Irak et à l'Iran actuels) ; l'Égypte et l'Éthiopie ; l'Asie Mineure (= Mikrasia, Anatolie), l'Arménie et la Syrie ; l'Arabie) possédait une littérature sapientiale riche et variée, provenant des Sumériens (en Mésopotamie (= Terre entre deux fleuves)) et, plus tard, des Égyptiens.

Les livres de sagesse de l'Ancien et du Nouveau Testament (en Israël, depuis -1200) en constituent une partie tardive.

-- MJ Suggs, *Livre de la Sagesse*, dans : *Enc, Brit.*, Chicago, 1967, 23 : 600 et suiv., dit : « La philosophie grecque était l'héritière et, dans une certaine mesure, l'élève de la contemplation ancestrale de l'Orient ». (Ac, 600).

'Ex oriente lux'

La traduction littérale de cet adage ancien, « De l'Est vient la lumière (d'une formation supérieure) », est farouchement combattue par les nationaux-socialistes allemands. Il exprime – au grand dam de l'idéologie nazie – un fait historique vérifiable dont, soit dit en passant, les Grecs anciens les plus instruits étaient profondément convaincus.

Sémantique

(= théorie de la signification) du terme « sage »,

(a) « Sage », dans l'usage ancien, signifie, pour commencer :

(a)1. Habile, car expérimenté et agissant de manière intellectuellement raisonnable (c'est-à-dire avec « esprit ») ; également « développé » (c'est-à-dire culturellement supérieur) ;

(a)2. soucieux des normes, - et donc consciencieux et socialement sensible.

(b) La « sagesse » signifie donc « développement général » ; cela résidait dans l'idée des « humanités », qui, « tout ce qui rend l'homme plus humain », a maintenant été quelque peu déplacée par la nouvelle idéologie éducative.

Un terme typiquement grec serait « paideia », concept auquel *Werner Jaeger* a consacré des pages immortelles dans *Paideia (Die Formung des griechischen Menschen)*, 3 Vol., Berlin, 1934/1936-1 ; 1936/1947-2.

Note – Le moment agogique.

Un « moment » — du moins dans la philosophie hégélienne — est, compris au sens mécaniste-dynamique, une confluence de forces qui agissent en mouvement.

Eh bien, un tel moment de nature agogique était présent tout au long de la « littérature sapientiale » de l'Antiquité médiévale, qui était bien plus qu'une « théorie » abstraite et étrangère à la vie.

L'« agogie » désigne tout ce qui **(1)** émancipe (encourage la pensée et la vie indépendantes) et **(2)** sauve (conduit à l'autonomie). La « piété », s'inscrivant dans la lignée de la sagesse orientale, est essentiellement émancipatrice et, par cette émancipation, salvatrice.

WDM11

Telle était, du moins, la grande intention des meilleurs parmi les « instruits » (paideia), ou « sages » (filosofia).

Exemple bibliographique sur le sujet :

-- *W. Bieder, Littérature de sagesse*, dans : *B. Reicke/ L. Rost, Dictionnaire biblique et historique*, Utr./Antw., 1970, 6 : 65/70 (aperçu) ;

-- *CP Keller, ibid.*, 63/65;70v..

Note – Aujourd'hui, il existe deux conceptions rivales de l'éducation qui, respectivement, déplacent ou suppriment l'idée antique-médiévale des humanités :

(1) l'idée d'« éducation anti-autoritaire » caractéristique de la révolte étudiante de mai 68 (Paris) et, plus récemment,

(2) l'idée de « spécialisation mathématique et technologique » inhérente aux technologies de pointe actuelles.

Il semble que l'opinion publique s'éloigne de ces deux idées. L'évolution récente de la situation à l'Université Harvard (États-Unis) en témoigne.

-- V. Grousset, *Un rêve pour les Français : un fils à Harvard*, dans : *Revue Le Figaro* (Paris), 13.09.1986, 124/126.

L'auteur y déclare :

L'étudiant (« junior »), en troisième année, étudie en profondeur la littérature (entendue de manière classique) et la physique ou l'économie du Moyen-Orient.

Voici le « principe de Harvard » (WDM 7) : les étudiants viennent ici avant tout pour acquérir une solide « culture générale » – quelque chose qui, en tout cas, leur ouvrira les portes de n'importe quelle entreprise.

Ce n'est qu'ensuite qu'ils se spécialisent (...) dans l'une des dix facultés. Ce qui prouve que l'idée de « sagesse » ou *paideia* chez les anciens Grecs orientaux est loin d'avoir disparu.

1.1.2. L'idée grecque antique de « philosophie » (11/14)

CJ De Vogel, *Philosophie grecque*, I (*Thalès à Platon*), Leiden, 1950, 2, déclare que le terme 'filo.sofia', philosophie, sagesse (= la meilleure traduction), a essentiellement deux significations.

a.-- Développement général.

Il s'agit là, bien sûr, du sens ancien oriental que nous venons de décrire. Dans ce sens, les auteurs suivants utilisent le terme : — Hérodote d'Halicarnasse (-484/-424 : le fondateur, selon la terminologie de W. Jaeger, de la géographie et de l'ethnologie (on dit généralement qu'il est le « père de l'historiographie »), dans *Hist.* 1:30 .

WDM12

Il convient de noter que le titre de l'œuvre *d'Hérodote*, « *Historiai* », qui signifie enquêtes, incarne une idée philosophique typique de la Grèce antique. Un « histor », inquisiteur, enquêteur, est soit un témoin oculaire, soit un rapporteur de témoignages oculaires.

Il est regrettable que, pendant une courte période, l'histoire de l'Église ait donné au mot « inquisitio », enquête judiciaire, une connotation péjorative profondément regrettable.

Ce qui ne nous empêche pas de rétablir ce même mot, dans son sens sain

et humain (ou plutôt humaniora), à savoir l'enquête. Et plus précisément l'enquête sur le principe, l'archè, ce qui gouverne un objet d'enquête donné.

Thucydide d'Athènes (= Lat. : Thucydide (-460/-399 ; le fondateur de l'idée d'« historiographie scientifique », qui est encore tout à fait valable aujourd'hui).

Isocrate d'Athènes (= Lat. : Isocrates ; -436/-338 ; le grand « rhéteur » (professeur de sagesse ; -- plus tard, réduit à « professeur d'éloquence »).

Il convient de noter qu'Isocrate, qui, de par son éducation, pensait de manière assez protosophique (le protosophisme étant un mouvement culturel aux idées libérales d'envergure, entre 450 et 350 av. J.-C.), défendait l'idée d'une « éducation générale » comme fondement de sa « rhétorique » (WDM 1), ou doctrine de l'éloquence et de la persuasion. En cela, il s'opposait à un Platon d'Athènes, par exemple, qui concevait la « philosophie » comme une spécialisation poussée.

b.-- Spécialisation philosophique.

(1) La première spécialisation, plutôt scientifique, se trouve chez le déjà mentionné Thalès de Milet (WDM 7 ; avec ses « hétairoi », amis et compagnons intellectuels, à savoir Anaximandros (WDM 7) également déjà mentionné et l'associé plus tardif Anaximène de Milet (-588/-524)).

Comme indiqué, ils ont approfondi l'idée de « sagesse » dans un sens physique et naturalophilosophique : le « fuisis » (= Lat. : natura, nature), c'est-à-dire le tout (totalité) des choses (êtres) visibles et invisibles, était, selon le principe « physique » milésien, le passage de la même substance primordiale (matière éthérée, subtile et fluide).

C'est précisément cela, comme nous l'avons vu (WDM 7), la souplesse qui, comme si elle traversait tout avec fluidité, gouverne aussi tout, un principe qui « détermine » la nature entière. – Voilà ce qu'est la véritable spécialisation.

WDM13

(2) La seconde spécialisation, cette fois « musicale », se retrouve chez Puthagore de Samos (Pythagore ; -580/-500) et les Paléopythagoriciens (-550/-300). La « fuisis », la nature, comprise comme la totalité du réel, demeure centrale, comme chez les Milésiens, mais elle est abordée de manière « musicale ».

un. La « choreia », la trinité de la danse, de la musique instrumentale et

du chant (ou poésie), domine la vie et la vision du monde du Pythagoricien. Dans ce contexte, la danse, le son et le texte sont régis (WDM 7) par :

(je) nombre , exprimable en nombre (le nombre de pas, le nombre de danseurs, le nombre de strophes, etc.),

(ii) forme géométrique (les formes des pas de danse, «rhuthmos», l'aspect «fluide» (souple) défini géométriquement), dans laquelle la danse est, par exemple, intégrée),

(iii) L'harmonie , c'est-à-dire l'agencement harmonieux de la danse, du son musical et de la parole, était résumée par le mot « arithmos », « numerus », « nombre » (compris au sens de nombre, forme, harmonie, bien sûr ; ce que l'on oublie souvent). On trouve aussi « metron », « mensura », mesure (di norm). Ou encore « nomos », loi.

b. La chorée était en harmonie avec le cosmos , compris comme « nombre, forme, harmonie ». Ainsi, la chorée n'était rien d'autre que l'accord de soi à ce qui, dans l'univers immense et, pour les Pythagoriciens, divin, était, à sa manière « cosmique », la chorée : danse, son (pensons à « l'harmonie des sphères ») et harmonie. L'homme et le cosmos ne faisaient qu'un, en parfaite harmonie.

c. La chorée était conçue comme agogique, dans la perspective pythagoricienne, visant à instaurer le bien-être (WDM 10). Or, tout bien-être résidait dans ce que les cultures archaïques appelaient « psuché », anima, âme. Danser, chanter et faire de la musique revenait, en quelque sorte, à mobiliser, activer et rétablir l'âme, afin de l'harmoniser avec l'âme du cosmos (âme de l'univers, âme du monde).

À cette époque, le terme « âme » désignait avant tout la substance malléable, c'est-à-dire cosmique (« physique »), éthérée, primordiale, subtile ou fluide. Ce n'est que plus tard que l'« âme » fut comprise au sens que nous lui connaissons aujourd'hui de principe de vie – qui, dans la mentalité de l'époque, était une matière fine ou éthérée. Comme l'explique en détail J. Zafiropulo dans **Empédocle d'Agrigente **, *Paris*, 1953, notamment loc. 35/44 (« *Le milieu, l'appartenance* »).

WDM14

-- A. Volten, **Der Begriff der Maat in den Aegyptischen Weisheitstexten ** ,

dans : *F. Wendel et al., *Les sagesses du Proche-Orient ancien** , Paris, 1963, 73/101, confirme la thèse de Zafiropulo, basée principalement sur les traditions égyptiennes antiques de nature sapientielle (liées à la sagesse).

Note : Dans la mesure où la matière grossière (que nous expérimentons tous directement) était également conçue comme substantielle ou « circulant » par fluidité, cette opinion est appelée « hylozoïsme » (hulè = materia, matière ; zoë = vita, vie). Même la matière grossière — inerte pour l'Occidental éclairé et rationnel — était conçue comme — d'une manière ou d'une autre — soit vivante (animisme), soit animée (animisme).

Il est admis qu'au fil du temps, les cercles pythagoriciens, en particulier les plus progressistes, ont développé une philosophie qui a transformé la musique, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie en véritables sciences spécialisées.

Mais toujours de telle sorte que l'âme (en particulier l'âme humaine, considérée comme susceptible de réincarnation, c'est-à-dire de plusieurs vies terrestres) demeure centrale. Le paléopythagorisme est resté fondamentalement une psychochagogie, une éducation de l'âme, bien qu'il soit devenu une philosophie spécialisée.

faillibilisme

Le terme « fallibilisme » (sentiment de faillibilité) a été popularisé par Ch. S. Peirce (WDM 8). Mais le terme « philosophie », du moins dans l'usage paléophythagoricien, signifie littéralement « fallibilisme relatif à la sagesse ».

Pour Pythagore, la sagesse était un attribut exclusivement divin. Si les hommes terrestres possédaient la « sagesse », c'était grâce à leur participation à la divinité.

De son propre chef, l'homme n'était capable que de « philosophie » : du « désir » (comme nos ancêtres néerlandophones le traduisaient si justement) de sagesse. Malheureusement, même les experts ignorent désormais le sens originel de certains termes techniques de la philosophie.

La troisième spécialisation philosophique archaïque était celle des Éléates, dont WDM 2. Non pas une psychagogie simplement physique (milésienne), ni une psychagogie principalement musicale (pythagoricienne), mais une spécialisation principalement logico-ontologique était caractéristique.

1.1.3. Ce que la philosophie actuelle n'est pas (15/19)

La philosophie est aujourd'hui la continuation ininterrompue de l'élan thalétien à Milet, la grande cité portuaire d'Asie Mineure ionienne.

Oui, en effet, c'est à Paris, en 1900, que furent fondés les Congrès internationaux de philosophie, qui se tiennent tous les quatre ans. Et, le 13 septembre 1948, la Fédération internationale des sociétés philosophiques fut fondée à Amsterdam. Cette fondation faisait suite à celle de l'Institut international de philosophie en 1937, créé dans une optique bibliographique.

Ce qui ressort de tout cela, c'est que les onze sociétés internationales et les innombrables sociétés nationales – par exemple en 1948 – présentent une structure tripartite :

- a.** Continentale - principalement Europe occidentale - Europe,
- b.** La Russie soviétique (ainsi que les pays soviétisés également présents dans toutes les grandes régions du monde),
- c.** les pays anglo-saxons (Angleterre, États-Unis) – chacun d'eux possède une philosophie dominante.

Définition de la philosophie.

Nous préférons dire ce que la philosophie n'est pas (la méthode de désengagement ou d'élimination).

a. Le monde et la philosophie de la vie.

Toute philosophie, même relativement élaborée, comporte naturellement un point de vue sur l'univers (le monde) et la vie (l'existence humaine). Mais l'inverse n'est pas vrai : une vision du monde et une philosophie de la vie – le terme allemand « Weltanschauung » est également fréquemment employé – ne possèdent pas, en soi (nécessairement), le degré de justification (méthode ; WDM 8) inhérent à la pensée strictement philosophique.

Note--

(a) « Bon sens ».-- À ne pas confondre avec - comme c'est souvent le cas - le « bon sens » ! Le « bon sens » (cette intuition) est appelé « commun », partagé, dans la mesure où il est caractéristique des grands groupes et, par conséquent, pas trop spécialisé (WDM 12).

(a)1. -- *Claude Buffier, SJ, Traité des premières vérités* ; Paris, 1717, est une première tentative moderne d'articuler les vérités fondamentales

présentes chez tous les hommes.

(a)2 . *Thomas Reid* (1710/1796), *An Inquiry* (WDM 12: inquisitio) *into the Human Mind on the Principles of Common Sense* (1764), poursuit l'analyse de Buffier sur les vérités fondamentales du bon sens dans les pays anglo-saxons.

WDM16

Buffier voulait étendre la philosophie cartésienne aux représentations « claires et distinctes » du sens commun ; Reid voulait étendre l'idée de Hume de « jugement direct » (quelque chose comme « saisie intuitive ») en matière de moralité aux certitudes fondamentales — ressenties intuitivement — inhérentes au « sens commun ».

Ainsi, ces deux pionniers devinrent les précurseurs de ce que l'on appelle la philosophie du sens commun, dont la branche anglo-saxonne est également connue sous le nom d'« école écossaise ». Ce courant philosophique continue d'exercer une influence dans presque tous les pays jusqu'à nos jours. Ne serait-ce que parce que, nécessairement, toute idée scientifique spécialisée – dès le départ, dans l'esprit du scientifique lui-même – est pré-scientifiquement présente.

1. Modèle applicable.

Lorsque S. Freud (1856/1939), le fondateur de la psychanalyse, introduit pour la première fois le terme de « suppression (consciente) » et/ou de « répression (inconsciente) » des tendances émotionnelles désagréables ou socialement inacceptables, il est clair, par exemple, que l'homme ordinaire — par excellence porteur du bon sens — éprouve également quelque chose comme cela lorsqu'il dit : « Anneke n'aurait pas voulu savoir une chose pareille ».

Conclusion. -- Le bon sens possède apparemment une sorte de pré-philosophie, de pré-science.

2. Modèle applicable.

La philosophie existentielle, dont le précurseur fut Søren Kierkegaard (1813/1855), en lançant l'idée d'« existence » (exister en tant qu'être humain fini, sur cette terre, confronté au Dieu biblique ; – Note : ceci ne concerne pas l'idée traditionnelle d'« existence » (au sens d'existence factuelle, inhérente à tout être)) comme contrepartie à toute « fuite dans le monde et dans la vie », notamment théorique, a placé le bon sens, pour ainsi dire, au centre en

supposant, avec les phénoménologues (éd. Husserl : WDM 5), que la conception de l'univers et de l'« existence » (« existence ») constitue le fondement général de toute philosophie et, même, de toute science spécialisée ; – en effet, que cette même conception, fruit du bon sens, continue d'en constituer le fondement.

(b) L'œuvre d'art.

Prenons par exemple la *Divine Comédie* de *Dante Alighieri* (1265/1321), œuvre qui dépeint poétiquement un voyage imaginaire à travers les Enfers et le Purgatoire, puis le Paradis. Ou encore, considérons **Sur l'architecture allemande* * de *J.W. Goethe* (1749/1832) , un court essai dans lequel il décrit la cathédrale gothique avec éloge.

WDM17

Ce que l'on appelle « l'œuvre artistique » (en clair : l'œuvre d'art) contient en elle, même si c'est légèrement plus qu'un art appliqué banal (et même alors), une vision du monde et une philosophie de vie.

(c) Religion.

1. Le terme latin « religio », religion, semble dériver de « religere » (analogue à « respicere », vénérer), l'antithèse de « negligere » (négligere). La religion a, en effet, toujours consisté en l'observance de tout ce qui est extra- et/ou surnaturel. Puisque tout ce qui est extra- ou surnaturel est simultanément à la fois dans et au-delà de la nature (*fasis natura*) — du moins selon la conception religieuse —, toutes les religions possèdent une vision du monde et une philosophie de vie.

2. - *MD Despland, Religion* , dans : *P. Poupard, dir. Dictionnaire des religions* , Paris, 1984, 1421, donne comme définition de la religion :

« Une religion est un système cohérent de croyances et de pratiques relatives aux choses sacrées. » (Définition d'Émile Durkheim (1858/1917), le célèbre sociologue français).

Dans le langage ecclésiastique occidental traditionnel, cependant, « le saint » (également connu sous le nom de « sacré ») est divisé en « le surnaturel » (tout ce qui est appelé « miracle » (paranormal)) et « le strictement surnaturel », qui reste strictement limité aux religions bibliques (judaïsme, christianisme).

Il est par ailleurs évident que l'idée de « nature » (brièvement évoquée dans

WDM 12), caractéristique de la première philosophie spécialisée des Milésiens, sous-tendait ce double concept. À cette différence près que, pour les Milésiens, la « nature » englobait également le surnaturel et – en principe du moins – le surnaturel, tandis que, dans le langage ecclésiastique, la nature, le surnaturel et le surnaturel représentent trois domaines strictement distincts.

Les terminologies milésienne et ecclésiastique renvoient toutes deux à la totalité (c'est-à-dire à « ce qui est ») de la réalité. Ainsi, une fois encore, une vision du monde et une philosophie de vie y sont intrinsèquement liées – lesquelles, soit dit en passant, diffèrent considérablement d'une religion à l'autre, bien que tout dans ces religions gravite autour d'un même noyau : le sacré (l'extra- et le surnaturel).

WDM18

b.-- Idéologie,

Déjà évoquée, WDM 1, la notion d'« idéologie » doit maintenant être définie avec un peu plus de précision.

(A) C'est le philosophe sensualiste (réduisant toute connaissance à « sensus », sens) Destutt de Tracy (1754/1836) qui a été le premier à utiliser le terme « idéologie », au sens d'« analyse des idées » (où le terme « idées » n'était bien sûr pas utilisé au sens platonicien (structures pré-données), mais au sens cartésien-lockien (simples représentations situées dans notre conscience)).

(B) En bref : une « idéologie » est, du moins dans notre usage du langage (spécifique à ce cours) — car le terme varie en signification, parfois d'un auteur à l'autre,

(1) une construction de pensée, conçue par une ou plusieurs personnes, -
- d'où l'élément étranger à la réalité, que l'on retrouve dans presque toutes les définitions,

(2) au service de quelque « chose » (intérêt).

Avec ce deuxième élément de définition, nous souscrivons à l'opinion de *Karl Mannheim* (1893/1947 ; marxiste hongrois ; fondateur de la sociologie de la connaissance) dans son * *Ideologie und Utopie* * (1919).

La « cause » en question est généralement celle d'un groupe social (un lobby (un groupe de pression actif en coulisses), une classe sociale) ou aussi celle d'un individu fort (Staline, Hitler).

Une idéologie est assurément, si elle est suffisamment développée, une forme de vision du monde et de philosophie de vie. Il est également certain que nombre de philosophies présentent une orientation idéologique, parfois voilée, parfois très manifeste. Cela n'implique cependant pas qu'elles soient, d'un point de vue philosophique, totalement dénuées de valeur – bien au contraire. Dans ce cas, elles ne servent que de lemme (hypothèse de travail).

c.-- Sciences spécialisées.

1. « Les empiristes (*note* : philosophes qui, comme Destutt de Tracy (ci-dessus), s'appuient exclusivement sur l'expérience sensorielle) séparent complètement la philosophie de la théologie (cf. WDM 1). (...) »

"Mais immédiatement, leur philosophie était devenue intrinsèquement (= intérieurement) encore plus dangereusement dépendante des sciences naturelles" (*R. Eucken* (1846/1926), *Die Lebensanschauungen der grossen Denker* (1890), 323)". (*O. Willmann*, *Die wichtigsten philosophischen Fachausdrücke (in historischer Anordnung)*, Kempten/München, 1909, 85).

WDM19

2. Willmann, oc. 102, note qu'au siècle précédent, l'ontologie (métaphysique) a été remplacée par des sciences spécialisées par un certain nombre de penseurs occidentaux (tels que les psychologues, qui pensaient pouvoir traiter la théorie de la réalité de manière purement psychologique, suivant les traces de J. Nikolaus Tetens (1736/1805)).

Modèle applicable

Auguste Comte (1798-1857), considéré comme le père du positivisme, philosophie qui s'appuie exclusivement sur les sciences « déterminées », « positives » ou spécialisées, croyait même percevoir une sorte de « loi » historico-scientifique à l'œuvre, qu'il nomma « la loi des trois états ».

Sur le plan culturel, l'humanité traverse d'abord une phase théologique (wdm 17 : religion), puis une phase métaphysique (que Comte entend par là : constructions de la pensée étrangères au monde et à la vie), et enfin une phase « positive » (c'est-à-dire scientifique). Il était convaincu que, déjà à son époque, la culture occidentale moderne évoluait vers une société industrielle d'envergure planétaire, où le travail serait organisé scientifiquement, la prospérité augmenterait considérablement et les masses laborieuses prendraient une place prépondérante.

Modèle applicable

Aux alentours des années 1880, le scientisme émerge, en partie sous l'influence de Comte, « héritage étroit et caricatural du positivisme » (A. Noiray, dir., *La philosophie* , Paris, 1972-2, 71) .

En latin, « scientia » (du français « science ») signifie science. Le « scientisme » désigne donc, tout comme par exemple le « psychologisme », une interprétation exagérée de la relation entre « la philosophie et les sciences spécialisées ».

Jugement de valeur.

Comme indiqué (WDM 12), la philosophie grecque était, dès ses origines, intimement liée aux sciences spécialisées (voir aussi WDM 14). Toutefois, comme déjà mentionné dans WDM 1, la philosophie demeure avant tout la recherche fondamentale des sciences spécialisées, même si elle peut continuellement s'enrichir du point de vue des scientifiques spécialisés.

Décision générale

Bien que les philosophes représentent toujours une sorte de « Weltbild » (M. Heidegger), la philosophie n'est pas, simplement, une vision du monde ou une philosophie de la vie.

Bien que les philosophes deviennent invariablement, à un moment ou un autre, des idéologues, la philosophie n'est pas une idéologie.

Bien que les philosophes aillent de personnes n'ayant pratiquement aucun intérêt scientifique à des figures qui s'accrochent avec ferveur à une spécialisation ou une autre dans un domaine positif, la philosophie n'est néanmoins pas une discipline ni la « synthèse » (comme le préconisait un certain Comte) des disciplines combinées.

WDM20

1.1.4. Qu'est-ce que la philosophie actuelle (20)

La philosophie est, depuis Thalès de Milet,

A.1. un ensemble de connaissances

A.2 de préférence développé en un système (ensemble cohérent),

A.3. vérifiable (de manière scientifique ou non scientifique),

B. analyser les idées qui concernent la totalité, la réalité globale en tant

que telle, ou, du moins, une partie de celle-ci, mais située au sein de cette même totalité.

1.2. Ontologie (20/69)

Nous avons déjà brièvement décrit l'« ontologie ». WDM 2v. : théorie de la réalité (totale).

Exemple de bibliographie

-- O. Willmann, *Abriss der Philosophie* (*Philosophische Propädeutik*), Vienne, 1959-5, 329/460 (*Historische Einführung in die Metaphysik*) ;

-- Désire Mercier (1851/1926), *Métaphysique générale ou Ontologie* , Louvain/Paris, 1923-7.

Note-- Il existe, bien sûr, d'innombrables traités d'ontologie, bons et mauvais. Mais les ouvrages mentionnés plus haut sont solides, ne serait-ce que parce qu'ils ne sont pas l'œuvre d'un seul penseur, mais le fruit de ce que Parménide (WDM 2) a initié et qui a été affiné par d'innombrables autres. Rien n'est plus douteux qu'un penseur qui se croit capable de concevoir une ontologie (radicalement) nouvelle en tant que (pseudo-)génie !

Le terme « ontologie ».

Le terme « ontologie » a été introduit explicitement par *Joh. Clauberg* (+1665). Dans sa *Metaphysica* (1646), il affirme que l'« ontologie » est « une science qui étudie l'être en tant qu'être, – dans la mesure où l'être existe ».

C'est littéralement copié d'Aristote (WDM 2) ! Tout ce qui est réel, vu dans la mesure où il est « réel » — voilà ce que signifie cette formule particulière.

Clauberg poursuit : « L'être est une 'natura' (*note* : quelque chose), inhérente à tous (*note* : collectivement) et à tous les êtres individuels (singuliers) : il appelle une telle science 'catholica', 'universalis' (générale).

WDM21

Par là, Clauberg entend qu'en dehors de l'être (= de la réalité), rien n'existe absolument (= complètement). On dit aussi qu'en dehors de l'« être », seul existe le « néant absolu ou complet ». Mais ne vous y trompez pas : le « néant absolu » est absolument néant.

Un autre nom pour « général » est « transcendantal » : on dit donc que le concept d'être est transcendantal (englobant tout, transcendant toute

limitation concernant la réalité).

Types d'ontologie.

Étant donné l'ambiguïté (= la susceptibilité à plus d'une interprétation ou signification) de la réalité totale, il n'est pas surprenant que, par exemple, G. Thinès/A. Lempereur, *Dictionnaire général des sciences humaines*, Paris, 1975, 673, parlent de la soi-disant ontologie « métaphysique » (= traditionnelle), par opposition à l'ontologie « formelle » d'Edm. Husserl (1859/1938 ; fondateur de la phénoménologie intentionnelle) ou à l'ontologie « fondamentale » de son élève Martin Heidegger (1889/1976 ; l'interprétation « existentielle » de l'ontologie traditionnelle : WDM 16).

Ce sont là soit des variations sur la grande tradition (parfois simplement parce que la même chose est dite avec des mots différents !), soit de simples déviations – à tel point qu'on peut se demander s'il s'agit encore d'une véritable ontologie (par exemple, l'ontologie « fondamentale » de Heidegger est plutôt une science de l'humanité (et la sienne de surcroît), mais liée à l'« ontologie » et formulée en termes de celle-ci).

L'ontologie d'A. Fouillée : idée-force.

Alfred Fouillée (1838-1912), connu en psychologie idéaliste pour son « idée-force », a conçu la métaphysique (ontologie) dans la pure tradition platonicienne, analogue aux sciences spécialisées. À noter le titre de son ouvrage principal : « *L'avenir de la métaphysique fondée sur l'expérience* » (Paris, 1889).

Que veut dire Fouillée par là ?

La spéculation (c'est-à-dire concevoir quelque chose par l'esprit) est une méthode inhérente à la fois à la métaphysique et au lent progrès des sciences spécialisées. Loin d'être une simple caractéristique de la métaphysique, la spéculation est indispensable aux sciences spécialisées, qui la relie – en tant que « vue à distance », c'est-à-dire comme conception, hypothèse – à la perception, en tant que « tact immédiat », c'est-à-dire comme contact direct avec la réalité.

WDM22

Cela a été brillamment démontré par *Claude Bernard* (1813-1878 ; il a établi les règles de la méthode expérimentale dans son * *Introduction à l'Étude de la médecine expérimentale* * (1865)), *Hermann L.F. von Helmholtz* (1821-1894 ; naturaliste allemand, connu pour sa formulation du principe de

conservation de l'énergie (il est, en même temps, l'un des fondateurs de la science moderne de l'énergie), Louis Pasteur (1822-1895 ; fondateur de la microbiologie).

a. Aristote de Stagire (le « Stagirite », fondateur de la logique formelle, dans sa forme élaborée, et de l'ontologie, également dans sa forme élaborée (WDM 2) ; -384/-322) avait déjà dit que « connaître, c'est concevoir » (*note* : poiein, concevoir) et que, par exemple, pour connaître quelque chose — prenez une figure géométrique —, il faut d'abord la concevoir par la pensée ou sur papier.

b. - Dans le même esprit (= mentalité), on pourrait dire que - pour connaître les choses réelles, -- par exemple les orbites de la planète Neptune - il faut les « construire dans son esprit (= intellect/raison) ».

Autrement dit : les forces inhérentes à la nature doivent être comprises comme des idées qui, une fois vérifiées par la suite, deviennent à leur tour des forces.

Conclusion : la construction idéale est donc le principe le plus fructueux de la méthode scientifique. » (Oc, 96).

La méthode lemmatique-analytique.

Nous venons de dire que Fouillée, avec cette conception, s'inscrit « dans la pure tradition platonicienne ».

En effet : Diogène Laërce (entre +200 et +300), 3:24, rapporte : « Platon fut le premier à confier l'enquête au moyen de l'analyse au Thasien Léodamas ».

(1) L'impulsion, le point de départ, de l'enquête platonicienne typique est donc un lemme, un dessein, -- une représentation dans notre esprit (compréhension/raison), que l'on suppose correcte (cf. l'abduction de CSS Peirce : WDM 8).

(2) L'investigation elle-même est appelée « analisis » chez Platon, littéralement : dissection, analyse. En effet, on démêle les relations dans lesquelles le lemme est impliqué, jusqu'à obtenir soit une vérification, soit une réfutation (les deux principales formes de vérification) concernant le lemme.

Comme l'indique O. Willmann quelque part : le nom complet de cette méthode n'est pas « méthode analytique », mais « méthode lemmatique-analytique ».

Voici ce qu'écrit Fouillée :

« La méthode empirique, inhérente aux sciences naturelles — selon Claude Bernard — requiert une « idée directrice ». Cette idée directrice est, par exemple, une loi imaginée (*notez* : conçue), mais qui, pour le moment, n'a pas encore été vérifiée. »

« L'empirisme (*note* : la tendance qui croit que la science spécialisée ne requiert que des « faits » et aucune idée directrice) peut certes être utile pour accumuler des « faits », mais il est incapable de construire la science : un véritable expérimentateur, qui ne sait pas ce qu'il cherche, ne comprend même pas ce qu'il trouve. » (Citation tirée de l'œuvre de Bernard).

Fouillée, dans un style platonicien (Platon prenait pour modèle la science géométrique de son temps), poursuit immédiatement dans le même contexte :

Une expérience est d'abord conçue (« construite »), construite (dans le langage de Fouillée) dans l'esprit. Ensuite, elle est soumise à la vérification (« vérification »).

Cela n'est pas sans analogie avec la méthode des géomètres :

(i) ils supposent que le problème a déjà été résolu (*note* : lemme) ;
(ii) ils tirent les conclusions de cette hypothèse (*note* : analyse) »
(oc,79/80).

Immédiatement après, Fouillée conclut en déclarant que, outre l'ontologie (métaphysique), les disciplines expérimentales et mathématiques posent également d'abord une hypothèse (lemme), pour conclure ensuite, grâce aux conséquences tirées de cette hypothèse et testées selon les principes spécifiques de chaque discipline (analyse).

C'est cette méthode que nous préconisons dans ce cours.

Deux types de méthode platonicienne.

WNA Klever, *La pensée dialectique*, (*Sur Platon, les mathématiques et la peine de mort*), Bussum, 1981, 44/48, souligne deux modèles d'application de la méthode lemmatique-analytique,

(1) Il existe un type de « science » qui est atteint par l'intellect discursif (raisonnement), comme – de façon prééminente – dans les mathématiques de

son époque. « L'âme » (toujours centrale chez Platon, comme chez les Pythagoriciens ; (WDM 13)) procède à partir de présuppositions (les axiomes, – les concepts présupposés, les jugements (théorèmes)), afin de construire toute la discipline à partir de celles-ci, par l'analyse (méthode axiomatique-déductive).

WDM24

Platon explique ceci : « Je pense que vous n'êtes pas sans savoir que ceux qui pratiquent la géométrie et l'arithmétique — et d'autres sciences similaires — supposent des choses comme « pair et impair » (*note* : un système ou une paire d'opposés), « les figures », « trois sortes d'angles » — et des choses similaires — selon la méthode de chacun — et les utilisent comme des suppositions comme s'ils savaient tout cela. »

Autrement dit : ils ne jugent pas nécessaire — ni pour eux-mêmes ni pour les autres — de les justifier, comme si elles allaient de soi pour tous.

Conséquence : ils partent de ces présuppositions et procèdent au reste (*note* : de leur travail scientifique) de telle sorte qu'ils atteignent finalement ce qui était l'objectif déclaré dès le départ. » (*De Staat* 510 c/d).

Platon présente ici la méthode du mathématicien contemporain. Mais David Hilbert (1862/1943), en 1898 (*dans ses *Grundlagen der Geometrie **), tente, non sans tomber lui-même dans des opinions discutables (du moins selon un certain nombre de mathématiciens), de reconstruire littéralement la géométrie euclidienne : il affirme d'emblée :

(1) une liste de vingt-sept axiomes (c'est-à-dire des énoncés non prouvés mais simplement présupposés) et

(2) un ensemble d'opérations logiques (qui ne sont autorisées qu'à l'exclusion de toutes les autres), à partir duquel, grâce à l'introduction de nouveaux concepts et définitions, toute la géométrie est déduite.

Ce que fait Hilbert n'est autre que la forme raffinée de ce que Platon, à son époque, voyait chez les mathématiciens ce qu'ils faisaient. Il appelle cela l'œuvre de la « dianoia », l'entendement discursif ou la « raison » (« ratio » en latin).

Cette méthode est appelée Klever, « la méthode de la vision d'avenir ».

(2) Il existe cependant un type de « science » — que Platon appelle « dialectique » — que Clèves désigne par l'excellent nom de « méthode à rebours ».

Dans ce type de dialectique, on peut, par exemple, partir des hypothèses de travail des mathématiques (nombres, figures spatiales) – non pas pour en déduire « raisonner en avant », mais pour répondre à la question : « Comment l'univers (être) est-il structuré de telle sorte que des choses comme les nombres et les solides géométriques soient possibles en son sein ? » (WDM 1).

C'est l'œuvre du « nous », de l'esprit, au sens strictement platonicien. C'est précisément ce que fait l'ontologue.

WDM25

Note-- W. Klever, dans son article « Une erreur épistémologique ? », in J. van Rijen et al., **Aristote (Sa signification pour le monde d'aujourd'hui)**, Baarn, 1979, p. 36/47, souligne qu'Aristote lui aussi – cette fois-ci concernant la pratique scientifique – considère que le travail scientifique ne consiste pas à partir de principes (préétablis), mais précisément à rechercher les présuppositions correctes afin de pouvoir expliquer les faits observés. Autrement dit, au sens platonicien du terme : des phénomènes (les données visibles et tangibles) aux fondements (les « principes » ; WDM 8).

Remarque : WDM 2 et 9 nous ont enseigné le schéma logique (dé- et réduction) proposé par J. Lukasiewicz. Il s'agit de la « formalisation » (réduction à une formule concise) de la méthode lemmatique-analytique dans sa double application (logico-mathématique et empiro-scientifique).

1.2.1. Le concept d'« être » et d'« être » (25/29)

Nous savons maintenant ce que signifie « ontologie » (WDM 20) : se poser la question « comment l'univers (tout) est agencé de sorte que les phénomènes, les données visibles et tangibles qui s'imposent à notre conscience, soient immédiatement évidents, possibles (concevables, compréhensibles) ? »

La réponse à cette question se concentre, du moins dans la grande ontologie traditionnelle, sur l'idée d'être. -- D'où cette brève analyse.

a.-- une première définition du concept, la définition réflexive.

M. Heidegger (cf. WDM 21), *Sein und Zeit*, I, Tübingen, 1949-6 (1927-1),

17, dit : « L'humanité ('Dasein') est (i) être (ii) d'une certaine manière.

En particulier : (i) tandis qu'il est lui-même, (ii) l'homme comprend, immédiatement, « quelque chose comme être ».

En termes de bon sens (WDM 15), cela se lit comme suit :

(i) parce que nous existons nous-mêmes (en réalité, -- et ce, à notre manière humaine)

(ii) nous savons plus ou moins ce qu'est « l'être » en général.

Autrement dit : en nous examinant (introspectivement, alors que nous « sommes »), nous nous situons, par l'esprit (l'intellect/la raison), dans la totalité de l'être, et avons donc une première idée de la puissance (WDM 21), à savoir que

(1) Conception unilatérale et humaine (et même alors purement individuelle) de l'être

(2) comme point de départ vague pour penser à l'être en général (transcendental : WDM 21).

D'un point de vue platonicien : cette idée vague d'être est notre lemme initial, qui est donc ouvert à une analyse plus approfondie.

WDM26

Il convient de noter que Heidegger attend davantage de cette méthode réflexive que de la méthode conceptuelle traditionnelle.

1. Or, *Aristote avait déjà* mis en garde : « L'être n'est pas une caractéristique propre à un fait donné. Conséquence : chaque fois qu'on dit "être", il s'agit, systématiquement, d'un psilon, d'un mot vide, car il ne dit rien (à *propos* d'un fait singulier). Ce n'est qu'en association avec un autre terme porteur de sens que le mot "être" acquiert un sens. » (*Peri herm.* (*Théorie du jugement*) 3, in fine).

Que veut dire Aristote par là ? Simplement ceci : pour caractériser quelque chose qui diffère de l'« être », il ne faut jamais employer le terme « être », car l'« être » s'applique à tout. Et, par conséquent, à rien de concret qui diffère de l'« être ».

Mais l'inverse est également vrai : par exemple, agir comme Heidegger et croire qu'en décrivant l'être humain — en le déconstruisant sans cesse, comme il en est capable — on ne trouve pratiquement rien pour comprendre

l'être en général (l'être transcendantal) ! Nous percevons à peine notre propre « être » : que pourrait bien nous apporter cette connaissance infiniment imparfaite pour comprendre l'être en général ?

Conclusion : la méthode réflexive (en forme de boucle) ne nous mène guère nulle part.

b. La méthode conceptuelle classique.

Heidegger lui-même nous met sur la voie. – Dans son * *Einführung in die Metaphysik* *, Tübingen, 1953, p. 138, il dit : « (Dans le langage de Platon) « ousia » peut signifier deux choses :

- (1) la présence (« Anwesen ») de quelque chose qui est présent et
- (2) cette présence dans le « quoi » de sa vision de l'être (« im Was seines Aussehens ») ».

P. Fürstenau, *Heidegger (Das Gefüge seines Denkens)*, Frankf.aM, 1958, 118, ajoute à cette citation de Heidegger : « C'est ici que réside l'origine de la distinction entre 'existentia' (note : l'existence actuelle) et 'essentia' (note : le mode d'être).-'Daszsein' et 'Wassein' (Idée).

Il convient de noter que la paire d'opposés ou le système « existentia/essentia » (WDM 16) nous a été transmis par les médiévistes.

Un rappel.

Ces concepts très abstraits deviennent mémorables lorsqu'ils sont associés à des exemples marquants.

Prenons les héros du roman d'aventures de l'Antiquité tardive d'Héliodore d'Éphèse (= Éphèse ; entre 300 et 400 av. J.-C.), intitulé *Aithiopika* (littéralement : Histoires éthiopiennes).

WDM27

Au cœur de ce roman d'aventures se tisse une très belle histoire d'amour, d'une grande beauté platonique, dont les protagonistes sont Théagène et Chariclée. D'un point de vue ontologique, on peut se poser une double question :

(a) la question « quoi » : « Que sont Théagène et Charikleia ? » (À laquelle la réponse est, par exemple : « Ce sont des Hellènes (= Grecs) qui se sont perdus en Égypte ») ;

(b) la question du « si » : « Ces héros existent-ils réellement dans le roman

d'Héliodore ? » (= la question de savoir s'ils existent, s'ils y apparaissent, est répondue par la -réponse « que » : « En effet, ils apparaissent dans ce roman » (ce qui signifie qu'ils peuvent effectivement (réellement) y être trouvés).

Un bonus romantique.

(1) WDM 19 nous a fait découvrir une philosophie du début du XIXe siècle dans laquelle cela (la réponse à la question « si ») joue le rôle principal : le positivisme (ou « Philosophie positive ») d'Auguste Comte.

(2) Le même XIXe siècle a cependant un pendant romantique, à savoir la philosophie positive du Père WJ Schelling (1775/1854), un véritable romantique et en même temps un penseur de premier ordre (très estimé par Ch. S. Peirce (WDM 8 ; 1422)).

Non seulement la philosophie « négative » (c'est-à-dire purement abstraite et rationnelle) des rationalistes des Lumières, que Schelling appelle ainsi, qui ne s'intéressaient qu'au « quoi » (l'essence), mais aussi la philosophie « positive » caractéristique du romantisme, qui garde à l'esprit à la fois le « quoi » (« essentia », l'essence) et le « cela » (« existentia », l'existence factuelle), constituent, ensemble, la véritable et complète philosophie.

Échantillon biblique ;

-- H. Arvon, *La philosophie allemande*, Paris, 1970, 19/23 (Joseph Schelling).

Les Six Transcendantsaux.

La paire platonicienne typique « essence/existence » (comme on l'appelle dans la philosophie scolastique) est le noyau essentiel des six concepts transcendantsaux (WDM 21).

O. Willmann, **Die wichtigsten Phil. Fachausdrücke **, 61 et suiv., les mentionne : ce qui possède à la fois l'essence (mode d'être) et l'existence (factualité) peut être appréhendé et interprété comme indépendant, car existant en soi (ce que Parménide reconnaissait déjà (WDM 5)) (dans ce cas, les scolastiques l'appellent la « res », chose, — pensez au français « réel » et à notre « realiteit ») ; ce même peut être appréhendé comme distinct (« discriminable » est également dit), c'est-à-dire comme différent du reste de l'être (e) — ce qui est dualité (complémentation) — et, alors, dans la scolastique médiévale, il porte deux noms.

1. Le premier terme est appelé « un liquide » (quelque chose).

2. La seconde est appelée « forma », forme essentielle (à distinguer strictement, par exemple, de la « forme » purement géométrique (spatiale-mathématique) (qui est opposée à ce qu'on appelle le « contenu » ou la « matière », qui est « moulée » dans cette « forme »).

Note : Que la « morfè », la « forma », la forme essentielle, soit différente de la « forme » (configuration) purement matérielle et géométrique est évident d'après ce que disent les scolastiques de cette forme essentielle : c'est le principe (WDM 7v.) – ce qui gouverne – et est, immédiatement,

a.1. l'essence (mais alors comme raison ou fondement de la distinction),

a.2. la loi (régularité), « lex », c'est-à-dire le principe cybernétique ou de contrôle (qui régit la téléologie ou la téléologie de quelque chose, aliquid),

a. 3. la mensura (grec : metron), « mesure », ou encore « modus », mesure, c'est-à-dire la norme (ce qui régit le comportement de quelque chose) ;

b. le « ratio », le fondement essentiel, c'est-à-dire ce dont l'aspect que nous pouvons déterminer (pour le phénoménal ou visible et tangible) tire son origine (c'est-à-dire l'idée au sens platonicien, sur laquelle nous reviendrons plus tard).

Remarque : Le second « transcendantal » peut également être caractérisé d'une autre manière.

Être « quelque chose » (et non rien) est

a. être différent du reste (complément) et

b. pourtant « être », c'est-à-dire occuper une place bien définie dans l'être (quelque chose dans lequel on reconnaît à la fois l'essence (être autre chose) et l'existence (être, au milieu du reste)).

Voilà pour les deux premiers transcendants, qui forment la base d'une théorie ontologique de l'information.

Les quatre suivants sont :

1.-- 'Ens' (grec : 'sur'), étant ce qui nomme simplement l'essence et l'existence à la fois ;

2.a. « Unum », l'un, étant, dans la mesure où il est indivisible, « un », en soi (même s'il a de nombreux aspects ou parties ; cf. les idées de « collection » et de « système » (ce dernier est généralement appelé « système ») ; --- comme on le voit, WDM 3v., ce transcendantal est la base de l'harmonologie (théorie de l'ordre) ;

2.b. 'Verum', 'vrai' (au sens de capable par 'esprit' (= intellect et raison) ; ce qui devient apparent lorsqu'on recherche 'le fondement suffisant', (WDM 8), c'est-à-dire la sensibilité (non-absurdité) de quelque chose : - la base de l'épistémologie (= théorie de la connaissance ; --également connue sous le nom de 'gnoséologie' ('gnose' = connaissance)) ;

2.c. 'Bonum', 'bon' (= précieux, au sens de susceptible de jugements de valeur (évaluations), -- la base de l'axiologie (théorie de la valeur).

WDM29

En résumé.

Ens, l'être, di essentia et existentia, mode d'être et être factuel, -- res, l'être en soi, indépendant de tout caprice purement subjectif (« kath'heauto », quelque chose selon ce quelque chose lui-même, ainsi Parménide), aliquid (quelque chose) ou forma (forme de l'essence), par lequel l'information concernant cet être, ens, devient possible (base de la théorie de l'information), -- unum, l'unité dans ce même être, base de toute théorie des ensembles ou des systèmes (« harmologie ») -- verum, la connaissabilité, la perspicacité, la compréhensibilité, base de toute théorie de la connaissance et de la science, bonum, la capacité d'évaluer, base de toute axiologie ou théorie de la valeur.

Voici ce que, selon les termes platoniciens, la scolastique entendait par l'idée de « réel » : tout ce qui ne lui correspond pas est falsifiable et est vécu comme irréel.

Note-- O. Willmann, *Geschichte des Idealismus* III (*Der Idealismus der Neuzeit*), Braunschweig, 1907-2, 1036, dit que les transcendants sont nés du résumé de :

(1) les principes paléophythagoriciens (WDM 7v.) unité (= harmonie de la forme numérique ; WDM 13) et concevabilité (= vérité, intelligibilité)

(2) étant les principes platoniciens (id.) et « le bien » (le « soleil » de tout ce qui est, -- c'est-à-dire l'origine lumineuse de tout ce qui est).

Il convient de noter que le mineur socratique Euclide de Mégare (450/380), l'un des rares à avoir assisté son maître Socrate d'Athènes (469/399) à la toute fin dans la prison d'Athènes, en tant qu'ami intime et intellectuel (WDM 12), concevait les transcendants, l'unité et la plénitude de la valeur comme étant au cœur de sa philosophie très fortement éléatique (WDM 2).

1.2.2. Les jugements de l'être ou les lois de l'être (29/34)

Le poème didactique de Parménide, VIII, 16, mentionne déjà – quoique dans un sens discutable, sur lequel nous reviendrons – la distinction (le carrefour logique) « (Cela) est ou cela n'est pas ». Cette distinction a été interprétée plus tard comme le principe de contradiction. Ce qui est assurément à l'œuvre ici, c'est l'idée que la réalité obéit à des lois (est régie ; WDM 7v.). Un penseur archaïque comme Parménide d'Élée (et son disciple Zénon au moins autant) le pressentait clairement. Ce qui freine absolument toute fantaisie intellectuelle.

WDM30

a. La loi sur l'identité.

« Ce qui est, est » ou mieux encore : « Ce qui est, est » ; dans cette dernière formulation, le fait et le mode d'être sont explicitement mentionnés. On peut aussi dire : « L'être est l'être ».

Ainsi, la réalité – comme si elle était une personne affirmant quelque chose – parle à chacun de nous, dans sa conscience : tous ceux qui,

(1) une fois confronté à « sa » (réalité),

(2) De plus, souhaitant connaître la vérité sur cette réalité honnêtement et respectueusement (cf. WDM 16), il faut, dans tout le respect de l'inviolable qui est présent et à l'œuvre quelque part dans cette réalité en tant que telle (= en tant que telle, c'est-à-dire en tant que réalité) (cf. WDM 22 : forces), reconnaître qu'elle est (ainsi), telle qu'elle est.

Remarque : Ceci implique que l'affirmation de la vérité (qui dépasse la simple intuition théorique) repose nécessairement sur une éthique sous-jacente, c'est-à-dire une philosophie morale, une philosophie de la conduite consciencieuse. Nous y reviendrons.

b. La loi de l'absurde ou de la contradiction.

« Ce qui est (ainsi) ne peut pas être (ainsi) et ne pas être (ainsi) simultanément ».

Ou encore : « L'être et le non-être ne peuvent être affirmés simultanément ». Il s'agit du dilemme primordial, c'est-à-dire de la condition de possibilité (WDM 1;3) de tous les autres modèles applicatifs de dilemme (comme en mathématiques).

Raison : « l'être » (tout ce qui est réel) est absolu, donc en dehors de l'être, il n'y a que « rien » (donc rien, rien absolu ; WDM 21).

Remarque : Il existe cependant une figure de style (une façon d'exprimer une idée) qui semble contredire notre thèse. Prenons l'exemple suivant : une personne se tient devant un mur « blanc ». La question est : « Dans quelle mesure ce mur est-il, maintenant, réellement blanc ? » (par exemple, après avoir subi les intempéries pendant des années).

Une réponse possible : « Oui, en fait, ce mur est blanc à la fois. » Il ne s'agit pas d'une application du principe de contradiction, mais d'une indication du degré de blancheur d'un mur souillé. Ce mur est « blanc » dans la mesure où il rappelle encore le traitement à la chaux (datant d'il y a des années), et il n'est plus « blanc » du fait de sa saleté. Cela n'implique rien de plus.

WDM31

Note : L'harmonie des contraires.

« Dieu (*note* : dans la terminologie d'Héraclite, le nom de la fusis, de la nature (WDM 12), de la réalité totale, en quelque sorte déifiée) est le jour et la nuit, l'hiver et l'été, la guerre et la paix, l'abondance et la faim en même temps.

Il change cependant, tout comme le feu, lorsqu'il est mélangé à un parfum : une fois mélangé à un parfum, il prend le nom de ce parfum, qu'il exhale immédiatement. » (*H. Diels, Die Fragmente der Vorsokratiker (Griechisch und deutsch)*), I, Berlin, 1922-4, 90 et suiv. ; *Fr.* 67 ; cf. *Fr.* 58/62).

Le terme grec « harmonie » (WDM 13) signifie « union » (peut-être : union agréable). Pour un penseur archaïque comme Héraclite d'Éphèse (Héraclite d'Éphèse (-535/-465)), cette expression est bien plus qu'une simple figure de style. Il entend par là le fait qu'un paysage naturel peut présenter, ou présente nécessairement, des propriétés opposées, voire contradictoires. Ainsi, ce même paysage naturel peut être étouffant de chaleur en été, mais glacial en hiver.

Il ne s'agit pas d'une application du principe de contradiction de l'être. Au contraire : précisément parce que la chaleur suffocante et le froid glacial ne vont pas de pair, ils se succèdent dans le temps, et non simultanément !

Mais Héraclite, qui aime jouer avec les mots, l'exprime par des figures de style – pour présenter des énigmes à ses contemporains, qu'il méprisait, et ainsi les forcer à adopter sa philosophie singulière.

En effet : nous avons traduit « jour et nuit (...) en même temps ». En grec intraduisible, cela signifie littéralement : « Dieu jour nuit, hiver été, guerre paix, abondance faim ».

Si l'on pousse ce raisonnement trop loin, on finit par parler de bégaiement ! – Cela n'empêche pas même Hegel (1770/1831), fondateur de la dialectique idéaliste (cette philosophie qui travaille avec l'harmonie des contraires), maître de K. Marx (1818/1883), qui l'a suivi dans cette pensée « dialectique », de se laisser littéralement absorber par un tel langage. – On ne procède pas ainsi sans étendre le terme « contradiction » au concept d'« opposition ». Ce qui engendre au moins des malentendus, voire des paralogismes (erreurs de pensée inconscientes) ou même des sophismes (erreurs de pensée consciemment appliquées). – C'est pourquoi nous évitons le terme « dialectique » (WDM 24) et parlons plutôt d'« harmonie des contraires ».

WDM32

c. La loi relative aux tiers exclus.

Cette « loi » n'est, ontologiquement parlant, qu'une autre façon d'exprimer la seconde loi, ou loi de contradiction : « Soit quelque chose est, soit ce n'est pas : il n'y a pas de troisième possibilité. » Ceci implique une disjonction absolue (un dilemme) entre l'être « modèle » et son non-être « contre-modèle » (apparent).

Note : Il est sans doute connu que les mathématiques – et plus particulièrement la géométrie (sous sa forme euclidienne) – étaient considérées, jusqu'au milieu du XIXe siècle, comme le modèle même de la rigueur logique et de la certitude « absolue ». Nous avons même vu que, chez Platon, la géométrie de son temps, avec son attrait initial axiomatique et déductif, servait dans une certaine mesure de modèle à un type de méthode lemmatique et analytique (WDM 23).

L'essor des géométries non euclidiennes (par exemple, en 1829, Nikolai Lobatchevski (également connu sous le nom de Janos Bolyai (1832) et Carl von Gauss (+/- 1820)) a formulé la géométrie « hyperbolique » (« Par un point on construit – non pas une seule ligne (l'axiome d'Euclide), mais – une infinité de lignes parallèles à la première ligne »), ainsi que l'essor d'une « analyse » (à comprendre ici comme le calcul infinitésimal avec ses innombrables extensions), qui présupposait plus que l'« intuition » traditionnelle qui, jusqu'alors, avait fondé la géométrie, ces deux « crises fondatrices » (WDM 8) ont conduit à la publication en 1908, dans * *Tijdschrift voor Wijsbegeerte* *,

d'un article intitulé « *L'infirmité des principes logiques* ».

La thèse de Jan Brouwer était la suivante : pour sortir de l'impasse de la crise des fondements des mathématiques, rejetons – dans une perspective intuitive et mathématique – la formulation du « principe du tiers exclu ». Immédiatement, tous les raisonnements par l'absurde, pourtant fréquents dans les mathématiques construites non brouweriennes, se trouvaient dépouillés de leur fondement.

Selon le critère de Brouwer (un axiome a priori), la démonstration par l'absurde (application de sa « logique » constructiviste particulière, c'est-à-dire sa méthode de pensée) était donc absurde. Elle l'était d'autant plus que Brouwer, en élaborant sa théorie, en avait axiomatiquement exclu la validité.

Mais son constructivisme (le nom de ses mathématiques) raisonne effectivement selon le principe du tiers exclu.

WDM33

En matière de théorie des nombres, Brouwer est un intuitionniste : les nombres naturels entiers nous sont donnés grâce à une intuition fondamentale (WDM 7v.). Son constructivisme consiste à construire le reste des mathématiques à partir de cette intuition de base. Il la considérait comme un fondement solide (*Ph. Davis/R. Hersh, L'univers mathématique* , Paris, 1985, p. 328).

1. Le fait, par exemple, que Brouwer – dans son observation des entiers naturels – considère un nombre comme distinct (WDM 28 : discriminable) de l'autre, prouve qu'il perçoit, voire réalise, qu'un nombre n'est pas l'autre, et qu'il n'est pas tous les autres. Et ce, avec une certitude absolue (sinon, il ne parlerait pas lui-même de « fondement solide »). Le principe du tiers exclu (autre formulation du principe de contradiction) consiste simplement à préserver extérieurement l'identité (ou l'individualité ; WDM 3 : totalement identique) d'une chose.

2. Le fait que Brouwer oppose sa propre théorie, prise dans son ensemble, à celles de Frege et Russell ou à celles de Hilbert, par exemple, prouve sans équivoque qu'il les considère distinctes de toutes les autres théories. Ceci présuppose leur identité propre, même si Brouwer ne souhaite pas la voir formulée sous la forme d'une formule mathématique du principe du tiers exclu.

Décision.

(1) Quiconque distingue un nombre de tous les autres, par intuition directe ou non,

(2) Celui qui distingue sa propre théorie de toutes les autres raisonne à partir du principe du tiers exclu, même s'il affirme – purement théoriquement, en paroles – le contraire. Si ce principe ne s'appliquait pas (ne dominait pas la réalité), alors l'être tout entier constituerait un désordre ou un enchevêtrement indistinct. Or, quel mathématicien pourrait oser affirmer une telle chose ?

Décision générale

Les trois lois de l'« être » ne font en réalité qu'une seule et même légalité, formulée de trois manières différentes. Ce sont des lois identitaires (concernant une identité totale ou partielle).

Ainsi, les formulations formalisées (« symboliques ») ne sont que des applications de la loi ontologique. Voir WDM 3 : « Si a, alors a » signifie : « Si je vois le signe « a », alors je ne vois rien d'autre (c'est-à-dire que je le vois à l'exclusion de tous les autres signes) ». Autrement dit : « a » est discernable.

WDM34

1.2.3.-- Les malentendus d'identité (34/65)

Des malentendus identitaires concernant le concept purement ontologique de l'être.

Il existe (cf. WDM 7v.) de nombreux malentendus concernant le concept d'« être ».

1. Pour commencer, avec le fondateur (de l'ontologie) lui-même, Parménide. Écoutons : « Ei gar eger(e)t, ouk esti » (« Car si cela est venu à l'existence (*note* : genèse, devenir), alors cela n'est pas »). Il ne l'est pas non plus, s'il doit jamais venir à l'existence (dans le futur) ». (8:20).

Autrement dit : devenir (engendrer) revient à être « non-être » ! Comme si ce qui devient n'était « rien » !

2. A. Gödeckemeyer, **Platon**, Munich, 1922, p. 123 et suiv., mentionne brièvement comment Platon, dont on croit superficiellement que le devenir (« genèse ») ou la disparition (« phthora ») — le problème principal de toutes les façons de penser « démoniaques » (nous y reviendrons plus tard) — a banni du concept même de l'« idée » (essence ; WDM 28) (platonicienne), comment Platon, par conséquent, a non seulement expulsé la « stase » (immutabilité ; les Éléates étaient en effet qualifiés de « stasiotai », partisans de l'immuable (être)),

mais aussi la « genèse » (origine) et la « phthora » (disparition) — chacun des membres de cette paire d'opposés (système) à sa manière, bien sûr — des idées.

Grâce à l'élucidation du contenu pensé des idées (composante majeure de la dialectique platonicienne (WDM 24)), Platon pouvait assigner à la fois l'immutabilité (éléatisme) et la mutabilité (héraclitisme ; WDM 31 : apparition et disparition simultanées, « présentes » dans la même réalité) – chacune – une place propre dans son ontologie des idées. Cf. notamment oc, 126 (« Sie zeigt dasz sich, von den Ideen, nicht nur (eleatisch) die Ruhe, sondern auch (herakliteisch) die Bewegung aussagen lässt (...) »), (Il est démontré que, à partir des idées, on peut postuler non seulement le repos (éléatisme), mais aussi le mouvement (héraclitisme) (...)) »).

Mais Zénon, le véritable fondateur de l'éristique (l'art et la science de la rhétorique), commet lui aussi des erreurs ontologiques.

1- Il est le fondateur de la preuve indirecte (à partir de la falsification de son propre théorème, Zénon d'Élée, l'élève de Parménide (WDM 2), déduit des inférences contradictoires (contradictaires ; WDM 30) telles que ces contradictions pointent vers une clause fausse (WDM 2) et, immédiatement, en vertu de la loi du tiers exclu (WDM 32), insinue son propre théorème comme vrai (indirectement, bien sûr) - ce qui témoigne d'un esprit logique aigu.

WDM35

2. Et pourtant : Zénon reste convaincu que — comme Parménide, son maître, le lui avait prédit — « l'être » et (a) invariablement « l'être » ; (b) ainsi que tout « être » sont totalement identiques.

Zénon, dans son argumentation, partait des axiomes selon lesquels – d'après ses adversaires – « l'être » et une multiplicité d'« êtres », ainsi qu'une mutabilité au sein de ces « êtres », étaient indissociables. Mais – et cela l'amène à sa démonstration indirecte – quiconque défend cette proposition duale « dit des choses contradictoires » (« ta enantia »).

Exemple bibliographique :

-- W. Röd, *Geschichte der Philosophie*, I (*Die Philosophie der Antike* 1 (*Von Thales bis Demokrit*)), Munich, 1976, 126ff.

Remarque : On peut observer que, comme son maître, Zénon conçoit lui

aussi « l'être » et « l'être dans l'espace » comme parfaitement identiques. Bien que Parménide établisse déjà une distinction entre connaissance sensible et connaissance rationnelle, il ne semble pas encore avoir conscience d'une distinction entre réalité matérielle et immatérielle.

à l'Être des caractéristiques intellectuelles (« intelligibles ») (*note* : « Être », chez Parménide, a quelque chose de divin) – l'unité, l'unicité, – en effet, l'éternité, l'éternité immuable –.

Pourtant, il décrit « l'Être » comme « ressemblant à la masse d'une sphère magnifiquement arrondie, de poids égal dans toutes les directions » (Fr. 8 : 43/ 44).

Exemple bibliographique :

— E. De Strycker, *Concise History of Ancient Philosophy*, Anvers, 1967, 38).
— Cette objection renforce encore notre critique de l'éléatisme : « l'être » et « l'être sphérique » sont, quelque part, encore totalement identiques !

Voilà donc la troisième erreur d'interprétation concernant le concept ontologique de l'être, caractéristique des fondateurs de l'ontologie. Il n'est donc pas surprenant que, comme indiqué précédemment, Platon insiste à plusieurs reprises sur la distinction correcte entre les concepts.

Les idées fausses persistent ! L'école éléa-érétrienne – une sorte de microsocratique – affirmait, par la voix de Ménédee d'Érétrie (-330/-265), que seuls les jugements d'identité (où sujet et prédicat sont identiques) peuvent être vrais, au sens éléatique. Or, dire par exemple : « Ce mur est blanc » est fondamentalement faux. Pourquoi ? La conjonction « est » ne s'applique qu'à des données parfaitement identiques.

WDM36

Le « raisonnement » (à comprendre : pseudo-raisonnement, paralogisme, sophisme ; WDM 31) se résume à ceci :

- a.** on définit d'abord ce que sont « mur » et « blanc » ;
- b.** Du fait qu'elles ne sont pas totalement identiques, on conclut qu'il n'y a pas de « tautologie » (une phrase dans laquelle le sujet et le prédicat sont identiques ; cf. WDM 3;30) et, par conséquent, que la phrase est prononcée invalidement (est fausse).

Remarque : Ceci montre à quel point la théorie de l'analogie (WDM 3v.)

est fondamentale lorsqu'on raisonne sur « être » : « est » (en tant que mot de liaison) s'applique également à l'identité partielle : « Ce mur est (un modèle applicatif de) blanc »

Une autre école microsocratique, l'école kunichéenne (= cynique), commet la même confusion de concepts.

1. Ainsi, par exemple, des phrases comme « L'homme est un homme » ou « Le bien est le bien », etc., sont « vraies » (car elles sont tautologiques). Mais une proposition comme « L'homme est bon » est fausse – non seulement parce que tous les êtres humains ne sont pas bons, mais aussi parce que le sujet et le prédicat diffèrent – toujours dans un esprit éléatique. Ce penchant pour les tautologies, toujours !

2. De plus, l'affirmation « Socrate est humain » est fausse. Pourquoi ? Parce que le sujet et le prédicat diffèrent ! Autrement dit, l'identité partielle (l'analogie) n'est pas rendue. La phrase signifie en réalité « Socrate est (un modèle applicatif de) l'humain ».

Comme nous le verrons plus loin, Antisthène d'Athènes (-440/-365 ; fondateur de l'école kounique, réputée pour sa critique culturelle) risque de tomber dans le nominalisme avec de telles affirmations grammaticales. Est-on nominaliste celui qui ne considère pas l'individu (le singulier, l'individu) comme un élément unique d'un même ensemble (WDM 5 : identique dans tous les cas distincts, c'est-à-dire au singulier) ?

Exprimé ontologiquement :

« L'être » et le simple « individu » (individu singularisé) sont, sans possibilité de résumé, en termes de forme essentielle (WDM 28), dans un seul vrai concept (idée), -- « l'être » et « l'être singularisé » sont confondus.

Remarque : Il est immédiatement clair pourquoi de tels « penseurs » ne peuvent même pas apprécier les figures de style (métaphore, métonymie, synecdoque ; WDM 3).

Décision.

Une première série d'idées fausses – anciennes – concernant le contenu et la portée du concept d'être est typiquement éléatique : « devenir » n'est pas un modèle applicatif unique de « être » (c'est-à-dire devenir réalité ou « être ») mais est simplement « rien » !

Le même sophisme (confusion conceptuelle) avec « périr » : ce qui périt (« être en train de périr ») n'est « rien » !

Derrière ce rejet de l'apparition et de la disparition se cache la confusion entre « l'être divin » et « l'être sans autre qualité » ; entre « être un et un » et « la multiplicité concernant l'être » prévaut, alors, la relation « être »/« rien », tout comme l'être « éternel » et « immuable » est « tout », tandis que l'être « limité dans le temps » et « sujet au changement » est « rien ».

Note : On peut ici mentionner brièvement « onto-theo-logica » (un terme forgé par M. Heidegger) : les Éléates raisonnent « logiquement » (« logica ») sur « l'être » (« onto-...-logica »), comme si cet être était « divin » (« theo-... »). En résumé : onto.theo.logi -ca.

Mais il est clair pour ceux qui emploient le concept purifié et élevé (ce que les Grecs anciens appelaient « catharsis », « purification ») de l'être que ces confusions conceptuelles sont compréhensibles, mais finalement logiquement intolérables : « être » et « être divin » sont partiellement identiques, mais pas totalement identiques.

Autrement dit : la réalité de Dieu fait bien partie (modèle applicatif) de la réalité transcendante (c'est-à-dire la réalité en soi), mais elle ne s'y confond pas. L'existence et le mode d'être de Dieu se situent au sein de l'unité de l'être, même si la divinité est conçue comme le Créateur de toute la réalité extérieure à elle. Cf. WDM 17.

Ce qui est particulièrement erroné, c'est l'absence de distinction entre « être » totalement identique et « être partiellement identique » : une chose est simplement totalement identique à elle-même (identité en boucle) tout en étant partiellement identique au reste (identité analogue). L'ontologie, en d'autres termes, raisonne sur la réalité en termes d'être ou d'identification. D'où ses liens étroits avec la tropologie (WDM 3).

Note-- M. Heidegger, *Was ist Metaphysik ?*, Francfort-sur-le-Main, 1949-5,7, critique à juste titre les innombrables confusions conceptuelles qui jalonnent toute l'histoire de la métaphysique occidentale : « Quelle que soit la manière dont on peut expliquer l'« être » — que ce soit comme « esprit » (au sens du spiritualisme), ou comme « matière » et « force » (au sens du matérialisme), ou comme « devenir » et « vie » (*note* : au sens des actualistes

et des vitalistes (philosophes de la vie)), ou comme « volonté » (*note* : au sens des volontaristes), ou comme « substance »,

WDM38

(*Note* : B. Spinoza (1632/1677 ; cartésien et néoplatonicien ; il croyait que l'être n'était qu'une seule « substance » (de nature divine)), soit comme « sujet » (*Note* : Joh. Gottl. Fichte (1762/1814 ; idéaliste allemand, qui supposait que le « sujet » (« Ich ») se « crée » lui-même et aussi le « Nicht-Ich » (non-Je)), soit comme « energyia » (*Note* : Aristote soutient une conception de l'être qui se réalise, ou se produit (« actualisé » ; « energyia » signifie « acte » : « état actualisé » de quelque chose qui existe en puissance), soit comme « éternel retour » (*Note* : Fr. Nietzsche (1844/1900 ; dans sa troisième période de pensée, Nietzsche croit que la volonté de puissance (« Wille zur Macht »)), L'être, inhérent à l'Übermensch (surhomme, être humain supérieur), triomphe de l'esclavage – et ce, dans une histoire culturelle qui se répète –, se révélant à chaque fois uniquement à la lumière de l'être. Partout où la métaphysique élabore une conception de l'être, là émerge la lumière de l'être. L'être est donc apparu, maintes et maintes fois, dans une sorte de dévoilement – en grec ancien, « a.letheia ».

1. Il est à noter que, chez Heidegger, une atmosphère mystique, voire occulte, aux accents orientaux, plane autour de la lumière de l'être. Or, WDM 26 nous apprend qu'Aristote mettait en garde contre des attentes trop élevées concernant cette lumière. Cette idée apparaît – jusqu'à présent – le mieux dans une doctrine des transcendants (WDM 27). Sans toute cette atmosphère mystique. Logique !

2. Mais ce que dit Heidegger est correct : on confond si facilement « l'être » a priori (c'est-à-dire simplement lemmatique ; WDM 22/25) avec, par exemple, « l'être spirituel » ; « l'être matériel », « l'être en devenir », « l'être vivant », « l'être voulant », « l'être substantiel », « l'être sujet », « l'être en énergie », « l'être éternellement récurrent », etc., — sans analyse, c'est-à-dire sans vérification.

Toutes ces idées fausses tournent autour de la distinction entre « être totalement ou partiellement identiques » (idées fausses identiques).

WDM39

Les malentendus de nature modale, concernant « l'être ».

Nous commençons par la sémasiologie (l'étude du sens) concernant l'idée

de « modalité ».

a. Vocabulaire familier.

Les « composantes » et les « aspects » de quelque chose sont appelés, eh bien, « modalités » ; -- donc - au sens juridique - tout ce qui constitue une « condition » (accord supplémentaire) concernant un acte juridique (par exemple, un contrat).

Remarque : Le terme « modalités » (modes d'être) peut avoir plusieurs sens. Par exemple, G.S. Overdiep, dans **Moderne Nederlandse grammatica **, Zwolle, 1928, p. 13 et suiv., définit intentionnellement les « modalités » (pour reprendre le terme d'Edmond Husserl).

a. Il y a, d'une part, l'attitude subjective de celui qui prononce une phrase -- comme la phrase : « De nos jours, certains nient même l'existence réelle des camps de concentration nazis. » Overdiep appelle les « positions subjectives » (c'est-à-dire les jugements de valeur) des « modalités de sentiment » (étonnement, hostilité et agacement, amitié, tension et excitation, etc., avec lesquelles une phrase est prononcée).

b. D'autre part, il y a l'état de choses exprimé dans un énoncé (« phrase »). Le locuteur peut imaginer quelque chose allant du réel à l'irréel (avec toutes les nuances intermédiaires). Overdiep appelle ces modalités des « modalités de la réalité » !

« Une fille est en train de tomber de cet arbre » est la modalité la plus simple : on communique — simplement — comme si c'était réel.

Le « potentialis » (modalité exprimant la possibilité) se lirait par exemple ainsi : « Probablement, -- possiblement, une fille tombe de cet arbre ».

L'optatif (modalité exprimant un souhait) se lit alors, par exemple : « Si seulement une fille tombait de cet arbre ».

Le « dubitatif » (modalité exprimant le doute) s'exprime, par exemple, de la manière suivante : « Une fille pourrait-elle vraiment tomber de cet arbre ? »

La 'conditionalis' se lit comme suit : « Dans ce cas (= condition), une fille tombe de cet arbre ».

Le 'concessif' (modalité concessive) se lit : « Même si une fille tombe/est tombée de cet arbre ».

Ou encore, la forme « interrogative » : « Est-ce qu'une fille tombe de cet arbre ? » (le degré le plus bas du douteux, -- informatif).

Remarque : Le fait que les modalités de ressenti constituent effectivement

un aspect de la communication humaine deviendrait évident si l'on remplaçait la phrase « Les camps de concentration existaient déjà » par la phrase « Une fille est en train de tomber de cet arbre ».

D'autres grammaires parlent de

(1) verbes tels que « devoir » « pouvoir » (au sens d'événements ou d'actions physiquement nécessaires ou réalisables) ;

(2) des verbes tels que « devoir », « pouvoir » (au sens d'actions éthiquement (= moralement, moralement) obligatoires, respectivement autorisées).

WDM40

Que de telles « modalités » soient valables est évident d'après la théorie de la liberté.

(a) Il existe une liberté de « capacité ». Par exemple : « Vous êtes libre de restreindre mon développement personnel ».

(b) Mais il existe aussi – et simultanément – la liberté de « permission » : « Vous ne pouvez toutefois pas restreindre inutilement mon développement personnel en matière de conscience. Vous n'êtes pas – éthiquement parlant – simplement libre de le faire. » Nous n'entrerons pas trop dans les détails des modalités « aléthiques » (physiques) et « éthiques ».

b. Usage ontologique du langage.

Le traitement ontologique des modalités « physiques » (« athées ») et « éthiques » (« morales ») se connecte à l'usage quotidien des mots mais le confronte à l'idée d'être, comme décrit ci-dessus (contenu/portée).

b.1.-- Les modalités «aléthiques» (mieux : «physiques»).

1. Exemple bibliographique :

MJ White, Agence et intégrité (Thèmes philosophiques dans la discussion antique du déterminisme et de la responsabilité), Dordrecht, 1985 (l'ouvrage traite des penseurs d'Aristote (-384/-322) à Plotin de Lukopolis (+203/+269), la figure centrale du néoplatonisme, concernant l'action humaine dans l'univers (= être) ; le chapitre 8 traite des modalités « aléthiques » : nécessaire (doit), possible (peut), probable (peut)).

2. Logistique (WDM 2),

La logique de « calcul » est subdivisée en :

(je) La logique classique (comprendre : la logistique), qui, concernant les

jugements (énoncés, propositions ; -- la logistique propositionnelle), n'admet que deux « valeurs », à savoir les jugements vrais et faux (d'où : la logistique à deux valeurs) ; -les Stoïciens antiques (= Stoïciens, Stoïciens), depuis leur fondateur Zénon (= Zénon) de Kition (= Citium) (-336/-264), travaillaient avec les valeurs de validité « vrai »/« faux » (par exemple « La ville de Rome existe » (énoncé vrai) ; « La ville de Rome n'existe pas » (énoncé faux)) ;

(ii) la logistique modale , qui, en plus des valeurs « vrai/faux », prend également en compte les valeurs « possible/nécessaire ».

Au passage : Aristote travaillait déjà avec les valeurs « possible » et « nécessaire ».

Remarque : La logistique est, dans ce contexte, simplement la mathématisation (de préférence axiomatique – déductive ; WDM 9) de concepts déjà traditionnellement traités par l'ontologie.

WDM41

Le prélude « ontothéologique ».

L'ancienne logique comportait trois paires de modalités :

1. « possible/impossible » comme problématique,
2. « réel/irréel » comme affirmation (= s'exprimer simplement et directement, -- tandis que « problématique » signifie quelque chose comme indécis, incertain, devinant),
3. « nécessaire/accidentel » comme apodictique (= représentant comme inévitable).

a. De ces six concepts, seuls trois sont strictement logiquement (*remarque* : au sens traditionnel) nécessaires, possibles ou impossibles (*remarque* : nécessairement pas).

« Réel », « irréel » et « fortuit » (non nécessaire) sont des concepts ontologiques.

Pourtant, ils les ont tous mélangés. Après tout, ils les considéraient comme des étapes de l'être (*note* : exploration de l'existence réelle) :

1. Les idées (*remarque* : c'est là que le platonisme apparaît, nous y reviendrons plus tard) étaient interprétées comme des possibilités – le degré le plus faible d'« être » ;

2. L'univers (monde) a été qualifié de réalité, - le degré le plus fort d'« être » ;
3. Dieu a été conçu comme nécessaire, - le degré le plus élevé de « l'être ». (...).

b. De plus, les paires d'opposés (systématiques) étaient mal conçues. Par exemple, « impossible » est synonyme de « nécessairement non ». Or, une telle association est immédiatement apodictique et non simplement problématique.

Note : « Accidentel » désigne tout ce qui est dépourvu de raison ou de fondement nécessaire et suffisant (« *realgrundlos* » ; WDM 8). Ce qui est ontologique et non logique. En logique (traditionnelle), ce qui est « logiquement accidentel » est inexistant (*G. Jacoby, Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtschreibung* , Stuttgart, 1962, p. 61).

On sent que Jacoby est un fervent défenseur de la logique traditionnelle, sur laquelle il a, dans un certain sens, raison.

Jacoby réduit catégoriquement (de par son tempérament) les modalités à l'unique « nécessité » et à ses deux négations (formes négatives). Ce qui donne une différentielle :

Nécessaire et inutile, pas nécessaire.

Il s'agit là, selon lui, d'une identité et de ses deux négations. Ou, plus précisément, les circonstances (et leurs négations – la circonstance étant ici « nécessaire ») sont l'objet de la logique héritée. Ce qui ne produit que des énoncés assertifs, du moins en logique traditionnelle. Voilà pour la thèse de Jacoby.

WDM42

a. Pourquoi les appelle-t-on « préludes ontothéologiques » ? Parce que, comme chez le penseur archaïque Parménide (WDM 37), la divinité, la pensée (ici : la pensée des idées (divines)) et l'« être » se confondent. Une conception contre laquelle Jacoby proteste à juste titre si l'on souhaite en clarifier pleinement les termes.

b. Le fait que Jacoby ne qualifie que trois modalités de strictement logiques tient à sa conception du terme « logique ». En allemand, cela se traduit par « *folgerichtig* », qui dérive « *Folgen* » (inférences, propositions conclusives) des

propositions précédentes (WDM 2 ; 34) de manière « richtige » (correcte, justifiable). Nous y reviendrons.

Quelques modèles applicatifs de la conception erronée concernant « l'être », d'un point de vue modal.

A. Nous commençons par la « rencontre avec l'être » de Scheler comme toile de fond de l'analyse qui suit.

Exemple bibliographique : *L. De Raeymaker, De filosofie van Scheler*, Mechelen, 1934, 73. -- Max Scheler (1874/1928) est, avec Edmund Husserl (le véritable fondateur), l'un des plus importants phénoménologues (littéralement : spécialistes de la description des phénomènes, c'est-à-dire des réalités immédiatement données).

1. La connaissance, appelée « rencontre », avec « l'être » suscite chez nous – selon Scheler – l'affirmation « dasz überhaupt etwas sei » (qu'il y a, sans plus tarder, quelque chose). L'essence (« etwas ») et l'existence (« dasz (etwas) sei ») sont indissociables (WDM 26 et suiv.). Le terme « überhaupt » renvoie à la plénitude ou à l'absolu (WDM 27 : res, chose, comprise comme indépendante).

2. Ce fait est, tout simplement, surprenant, c'est-à-dire ni évident ni naturel (WDM 8).

Car il doit y avoir une « raison » nécessaire et suffisante à cela : pourquoi ou par quoi n'y aurait-il pas, par exemple, le néant absolu, ce néant absolu ? (WDM 30). L'émerveillement philosophique – un acquis platonicien : tout ce qui est « beau », comprenez : « merveilleux », suscite l'émerveillement, voire l'admiration – naît, selon Scheler, de cette rencontre – la rencontre fondamentale – avec « l'être », la réalité telle qu'elle est véritablement présente devant nous.

3. Ce fait – l'existence même de l'« être » – est en soi d'une clarté limpide. Il ne requiert aucune preuve rigoureuse, au sens d'un raisonnement indirect. Il est là, tout simplement.

WDM43

B. Comparaison avec la « rencontre » subjective-réflexive.

Nous avons vu une première approche subjective-réflexive, ci-dessus WDM 25 et suivants, dans la méthode anthropologique de Heidegger.

Scheler réplique contre un autre, tout aussi célèbre, voire plus célèbre, le cartésien – René Descartes (latinisé en Cartesius ; 1596/1650 ; le fondateur de la philosophie moderne, rationnelle des Lumières) est célèbre pour sa manière très subjective et réflexive de sortir du scepticisme.

Logiquement parlant, le raisonnement de Descartes est une preuve indirecte (WDM 34).

1. Mon doute est un fait.

Avec le temps, une tendance sceptique s'est imposée, surtout dans les universités. On croyait n'avoir de certitude absolue que des phénomènes, c'est-à-dire de ce qui nous est donné immédiatement ou directement par la conscience (méthode introspective). Ce qui se trouvait « à l'extérieur » (« dans le monde extérieur ») était incertain, voire inexistant.

Que fait donc Descartes ? Eh bien, il se joint à ses adversaires, les sceptiques : « Doutons donc, complètement, absolument, même des phénomènes, de ce qui est directement évident en nous ! Qu'est-ce qui apparaît alors, sans aucun doute, donné le plus immédiatement, sans qu'il soit besoin d'aucune forme de preuve ? Le fait, le fait absolument certain, que je doute de lui-même. »

2. Il existe toutefois des certitudes.

Le fait qu'une conclusion contradictoire (déduction) puisse être déduite des présuppositions (points de départ) de l'adversaire, le sceptique, prouve indirectement que ma proposition opposée, à savoir qu'il existe effectivement des certitudes, à l'intérieur ou à l'extérieur de notre conscience, doit être vraie.

Le résumé de Descartes, « cogito ; ergo sum » (« Je suis consciemment engagé (dans et surtout, dans cette situation anti-sceptique, dans le doute) ; donc je suis (j'existe) »), repose sur le verbe « cogitare », penser, qui signifie ici « activité consciente ».

3. La critique de Scheler.

Quiconque ne prend pas pour point de départ l'idée que « quelque chose existe simplement » (WDM 42) ne peut, d'emblée, parler – comme le fait Descartes – de « doute sur quelque chose », d'« existence de quelque chose » ou de « vérité d'un énoncé ». Autrement dit, sans justifier un usage ontologique du langage (ce qui était sa prétention), Descartes présuppose déjà des concepts ontologiques.

Cela rappelle la prétention de Descartes et de tous les rationalistes des Lumières modernes, à savoir qu'ils peuvent tout « fonder » (= justifier, « prouver ») – y compris, et surtout, leurs points de départ (présuppositions (WDM 23 et suiv.)).

Ce que Max Scheler, qui dénonce ce « fondationnalisme » (la tendance à tout justifier absolument), met en lumière, c'est que, dans le langage initial du premier grand esprit rationnel des Lumières, Descartes, un vide (à savoir, un manque de force probante) est à l'œuvre : Descartes présuppose une ontologie sans la démontrer. En effet, pour parler de manière sensée et « responsable » de sa certitude fondamentale subjective et introspective, il a besoin du terme (encore non justifié) d'« être » (au sens de « je suis »).

4. Remarque .

Ce qui est, bien sûr, fondamental et qui le reste, c'est la description phénoménologique (« avant la lettre ») que Descartes nous offre ici : il décrit comment, sans aucune forme indirecte de connaissance, lui — et avec lui chacun de nous — est confronté à un type de certitude fondamentale, à savoir que nous faisons l'expérience directe, avec une certitude absolue, de notre propre conscience comme une activité (ici : active dans le doute) (= perception directe et immédiate).

Il s'agit là, environ trois siècles avant la méthode phénoménologique de Husserl, d'une véritable rencontre avec un phénomène, la confrontation directe et personnelle avec un état de choses (WDM 5 : « quelque chose est là, en soi » ; 27 : « res »), dans sa donnée immédiate.

5. Philosophie réflexive.

P. Ricoeur (1913/2005), dans son ouvrage **Le conflit des interprétations** (*Essais d'herméneutique*), Paris, 1969, p. 233 (également p. 238 et 322), aborde ce qu'il nomme « la philosophie réflexive ». Le cogito (« je suis conscient de mes activités intérieures ») en est un élément central. En termes psychologiques, on pourrait également parler de philosophie « introspective ».

Ricoeur, qui adhère lui-même fermement à cette façon de penser, affirme qu'il existe toute une tradition dans cet esprit.

(1) Le « pensez à votre âme » socratique

(2) le cogito augustinien (l'homme intérieur à l'intersection, d'une part, du monde extérieur (« choses extérieures ») et, d'autre part, de l'idéal (WDM 41 :

idées) ou des vérités « supérieures »),

WDM45

(3) Cogito

Le cogito moderne, rationnel et éclairé, de R. Descartes (« Je pense »), d'Emmanuel Kant (1724-1804 ; figure de proue de la pensée rationnelle et éclairée en Allemagne, qui a proposé son « Je pense » comme point de départ), de Joh. Gottlieb Fichte (WDM 38 : « Je pense »), de Jean Nabert (1881-1960 ; Nabert adhère à un cogito, mais un cogito qui met en avant une seule activité consciente, à savoir « Je suis en deçà de la norme éthique que je devrais atteindre » ou « Je suis, quelque part, coupable », ce qui équivaut à une philosophie réflexive de la conscience de culpabilité), d'Edmund Husserl (1859-1938 ; fondateur de la phénoménologie intentionnelle, sur laquelle nous reviendrons plus tard).

Note-- *Saint Augustin* de Tagaste (354/430), une figure majeure de la philosophie de l'Église ancienne (« Patristique » ou Philosophie des Pères de l'Église (33/800)), qui a exercé une très grande influence sur la philosophie médiévale (appelée « Scolastique »), nous donne un morceau de description phénoménologique « avant la lettre » dans ses *Soliloquia* 2:1 .

— Toi qui aspires à la connaissance de soi, réalises-tu (es-tu conscient) que tu existes ?

— Oui, je m'en rends compte.

— « Comment en êtes-vous arrivé à cette conclusion ? »

-- "Je ne sais pas."

— « Vous percevez-vous comme singulier ou pluriel ? »

-- "Je ne sais pas!"

« Vous rendez-vous compte que vous agissez grâce à votre propre force et à vos propres capacités ? »

-- "Je ne sais pas!"

« Vous rendez-vous compte que vous êtes en train de penser en ce moment ? »

— Oui, je m'en rends compte.

Ou écoutez l'extrait suivant (*De vera religione* 73) : « Pour tous ceux qui se rendent compte qu'ils doutent, il est dit qu'ils perçoivent quelque chose qui représente la vérité et, en même temps, qu'ils en ont la certitude. Conclusion : pour tous ceux qui doutent de l'existence de la vérité, il est dit qu'ils possèdent, en même temps, quelque chose de vrai dont ils ne doutent pas. »

Mais (*note* : voici la croyance religieuse en Dieu de saint Augustin, qui suppose que Dieu, en nous, par la lumière de ses inspirations, nous éclaire (= nous donne la perspicacité) tout comme quelque chose qui est vrai ne peut être vrai autrement que par la vérité elle-même (*note* : saint Augustin entend par là Dieu, comme source de toute vérité) ».

La différence radicale avec les sceptiques antiques et avec des figures telles que Descartes ou Kant (rationalistes typiques des Lumières) ressort clairement de l'extrait suivant :

« Nous existons. Nous avons conscience de notre existence. Nous aimons notre existence et nous le savons. »

WDM46

Établis dans cette triptyque (*notez* : exister (être), savoir, « aimer »), aucune fausse intuition – même si elle a l'apparence de la vérité – ne peut nous ébranler. La raison de cette certitude est que nous ne saisissons pas cette triptyque comme nous saisissons les choses extérieures à nous-mêmes (c'est-à-dire par le biais des sens de notre corps).

Comme l'affirme O. Willmann dans **Gesch. d. Idealismus, II (Der Idealismus der Kirchenväter und der Realismus der Scholastiker *)*, Braunschweig, 1907-2, p. 252, cet extrait de ** De civitate Dei ** 11:26 (œuvre majeure d' Augustin) livre l'intuition fondamentale de sa philosophie. Le ternarium (ou trio) « esse, nosse, velle » (être, savoir, vouloir) englobe, outre l'être proprement dit, avec la conscience qu'il a, la totalité du sens de la valeur (incluant, en son sein, l'aspiration qui en découle).

1. Chez les rationalistes des Lumières, l'accent est mis unilatéralement sur les deux premiers points, avec une sous-estimation de l'aspect « axiologique » (théorie des valeurs). C'est là une première différence.

2. Une seconde distinction fondamentale réside dans le fait que l'« être » du sujet pensant, qui est aussi un sujet appréciatif et aspirant, est en lui-même objectivement donné (alors que le rationalisme des Lumières doute même de cela).

3. Une troisième différence, déjà mentionnée dans la deuxième, est que la connaissance, ainsi que la « volonté » (effort de sentiment de valeur), sont dirigées vers quelque chose d'objectif existant indépendamment du sujet

connaissant et évaluant (= intentionnalité), -- alors que ce n'est pas le cas, sauf avec beaucoup d'hésitation, chez les rationalistes modernes.

4. Une quatrième distinction réside dans le fait que, chez saint Augustin, cette méthode subjective-réflexive fait partie intégrante de sa vie profondément religieuse, -alors que la même méthode — ou une méthode similaire — est, surtout chez les Modernes, soit aliénée de Dieu, soit aliénante de Dieu.

C. Conclusion.

Scheler, qui ne sous-estime certainement pas la dimension subjective et réflexive de notre pensée, perçoit la nécessité de l'inscrire dans une ontologie. Plus précisément, dans la modalité principale, la « réalité », et ce, dans une rencontre directe. Ainsi, notre vie intérieure, au cœur de la méthode subjective et réflexive, n'est qu'une partie de l'« être » transcendantal (englobant tout).

WDM47

La structure traditionnelle à six éléments.

Voir WDM 41v. ci-dessus. -- Nous reprenons les six « modalités » classiques :

(1) réel/irréel,

(2)a. possible/impossible et

(2)b. nécessaire/non nécessaire (accidentel - contingent ;

La classification ontothéologique traditionnelle (WDM 37 ; 42) (problématique/affirmative/apodictique) révèle clairement que l'approche n'était pas purement ontologique.

Car seul ce qui est irréel s'oppose radicalement au « réel » (à l'« être »). Le possible – le nécessaire, le non nécessaire – sont des formes (des modèles d'application) de la « réalité » ou de l'« être ». Ils ne sont, après tout, pas rien (WDM 28 : quelque chose).

Même ce qui est relativement impossible (c'est-à-dire pas -absolument impossible) est toujours « quelque chose » et donc quelque part de « réel » (« d'être »). Mais nous y reviendrons plus tard.

Premier paralogisme : « Apparence et réalité ».

Dans le langage courant, qui n'est pas un langage ontologique, l'« apparence » s'oppose à la « réalité ». Ainsi, saint Augustin (WDM 46 : « l'apparence de la vérité ») parle du contraste entre « l'apparence de la vérité » et la « vérité (réelle) ».

Autrement dit : dans un usage non ontologique du langage, on peut opposer radicalement « apparaître » et « être ». Dans un usage ontologique du

langage, en revanche, même l'apparence de quelque chose est « non-rien », donc quelque chose (et immédiatement l'être).

Conclusion : prenez donc note ; ne confondez pas la modalité ontologique « apparence » avec la modalité de sens commun (WDM 15).

Deuxième paralogisme : « Principe de plaisir et principe de réalité »

D'après S. Freud (1856/1939). -- En psychanalyse, ce système (paire d'opposés) est considéré comme fondamental.

1. Tout notre « appareil psychique » (en langage rationnel commun : notre vie intérieure) – selon Freud – a un objectif principal : « nous procurer du plaisir (expériences de plaisir) et éviter les expériences désagréables » (*Dina Dreyfus, Freud (Psychoanalyse : Textes choisis)*, Paris, 1963, 172/175 (*Principe de plaisir et principe de réalité*)).

Le fait que notre comportement manifeste cette recherche du plaisir et cette évitement du déplaisir prouve – ainsi, Freud continuellement – qu'il est régi (WDM 7) par le principe de plaisir.

2. Ce thème fondamental est clairement exposé dans **Die Zukunft einer Illusion** de Freud , Londres, 1948 : « Nous discussions justement de l'attitude hostile envers la civilisation, causée par la pression qu'elle exerce — par les mortifications qu'elle exige des instincts.

WDM48

Imaginons que toutes les interdictions soient levées ! Dans ce cas, on pourrait s'emparer de n'importe quelle femme à son goût ; on pourrait, sans la moindre hésitation, tuer son rival ou quiconque se trouverait en travers de son chemin ; on pourrait dépouiller son prochain de n'importe quel bien sans son consentement.

« Comme ce serait beau, et quelle série de satisfactions la vie nous procurerait alors ! » (*M. Bonaparte, trad., S. Freud, L'avenir d'une illusion* , Paris, 1976-4, 21).

En d'autres termes : Freud adhère à l'hypothèse de travail selon laquelle notre « appareil psychique » est régi par une forme de philosophie hédoniste (l'hédonisme étant la « philosophie du plaisir »). Il en parle même avec lyrisme, ce qui, peut-être, révèle quelque chose de son inconscient personnel.

Mais... « sous la pression du grand éducateur qu'est la nécessité, les tendances du Moi ne tardent pas à substituer au principe de plaisir une autre chose : la tâche d'éviter ce qui cause du déplaisir s'impose avec autant de force que celle qui favorise le plaisir. Le Moi apprend qu'il est nécessaire d'abandonner la gratification immédiate (...), d'apprendre à supporter certaines choses douloureuses (...) ». (D. Dreyfus, oc., 173).

confirme * *L'Avenir d'une illusion** : « Mais la première difficulté (note : à réaliser ce rêve décrit avec lyrisme) se révèle – en vérité – rapidement : mon prochain a (note : dans cette hypothèse) exactement les mêmes désirs que moi, et il ne me traitera donc pas avec plus de respect que je ne lui en témoigne. À y regarder de plus près : si les obstacles dus à la civilisation venaient à disparaître, alors seul un homme pourrait jouir d'un bonheur illimité – un tyran, un dictateur, qui a monopolisé tous les moyens de coercition (...) ». (M. Bonaparte, oc., 21).

Cet aspect est appelé le « principe de réalité ». C'est clair : Freud n'utilise pas ici un langage ontologique.

Il oppose le « rêve (hédoniste) ou principe de plaisir » au « principe de réalité ». Dans le langage ontologique, le rêve ou le principe de plaisir constitue un type de réalité, tandis que la nécessité, qui est la « réalité », en constitue un autre.

WDM49

Troisième paralogisme. -- « L'imagination, ou plus particulièrement l'imagination (fantaisie) et la réalité. »

1. *Fantasmes*

La psychanalyse, déjà mentionnée plus haut, accorde une grande importance à ce qu'elle appelle les « fantasmes » (imaginaires).

a. Les produits de l'illusion ou de l'imagination — rêveries diurnes, rêves nocturnes — sont opposés à la « réalité » (surtout lorsque les « fantasmes » sont assimilés à une illusion ou une imagination névrotique).

b. En langage psychanalytique, cependant, les « fantasmes » peuvent – d'une manière générale – être assimilés à toute activité de l'imagination qui sous-tend toute pensée, toute perception des valeurs et tout comportement. De prime abord, les sens sain et névrotique sont tous deux présents.

Exemple de bibliothèque :

Ch. Rycroft, *Dictionnaire de la psychanalyse* , Verviers, 1972, 100s. (*Fantasme, Fantasme (fantaisie, fantasme)*).

2. « Hallucination »

Le terme « hallucination » (perception apparente) s'avère ici utile. Dérivé du latin « hallucinari » (errer, rêver), ce terme (médical) désigne des « perceptions » (par exemple, entendre des mots ou voir des « images », des « apparences » ; prendre conscience d'« odeurs », etc.) qui — apparemment — n'ont aucune « cause » (ou « stimulus ») ordinaire et quotidienne.

Ainsi, sur le plan médical, un état fébrile, un empoisonnement (dû à la consommation de drogues) ou la folie (notamment une psychose ou une maladie mentale) peuvent être identifiés comme une « cause ». Cependant, de nombreux cas connus ne présentent aucune de ces « causes ». Dans ce cas, il s'agit de phénomènes propres aux personnes en bonne santé.

En tout cas : même les hallucinations « malades » (pathologiques)

(1) sont des « réalités » médicalement significatives (elles apparaissent souvent beaucoup plus « réelles » aux hallucinateurs que ce que nous appelons habituellement « réalité ») et

(2) Ontologiquement, ils constituent un type de « réalité ».

3. Le terme « surréaliste ».

Le surréalisme est un mouvement essentiellement littéraire et artistique dont les idées principales ont été exposées dans les trois manifestes d'André Breton (1896/1966) – en 1924, 1930 et 1942. Il se veut « moderne » en ce sens que – suivant les traces de Freud et de sa psychanalyse – il expose des « domaines de la réalité » inexplorés, tels que l'inconscient (avec ses rêves, ses crises, ses automatismes et ses associations libres), et les interprète dans la littérature ou d'autres formes d'art.

WDM50

Ainsi , *Paul Éluard* (1895/1952) a publié une série de textes sous le titre « *Poésie involontaire* », écrits par une femme qui entendait des « voix intérieures » (« hallucinations ») comme une force inspirante.

J. Rajchman, Michel Foucault (La liberté de savoir), Paris, 1987, 30/32, mentionne que le psychanalyste structural Jacques Lacan (1901/1981), dès les années 1930, a avancé une thèse concernant ce cas « clinique ».

Remarque : Lorsqu'on rejette d'emblée cette femme (par préjugé) comme un cas clinique, on oublie peut-être que cette écriture « médiale » (c'est-à-dire la mise par écrit de textes inspirés comme « médium », ici : intermédiaire entre l'humanité terrestre et ses voix « intérieures ») est connue depuis l'Antiquité. Toutefois, dans le contexte archaïque et sacré, on l'attribuait soit aux Muses (esprits féminins de la nature inspirant les idées culturelles), soit au Saint-Esprit (pensons à l'inspiration biblique).

Conclusion. – On peut certes rejeter les « phantasmes », les « hallucinations » et les données « surréalistes » comme étant « irréelles ». Mais alors, on s'exprime dans un langage non ontologique. D'un point de vue strictement ontologique, de telles occurrences sont tout aussi « réelles » que ce que l'on appelle « réel », mais d'une manière essentielle (WDM 28 nous a introduit la notion de « forma » (occurrence, forme essentielle)). Pour le véritable ontologue, il s'agit de « lemmes » (WDM 22), des conceptions idéales, qu'il convient de préciser davantage selon leur véritable nature essentielle.

Quatrième paralogisme. -- « Idéal et réalité ».

Combien de fois entend-on, surtout de nos jours, dans les cercles dits « critiques » (socio-critiques, culturellement critiques), que tout idéal est rejeté comme « irréel » ou irréel en tant que tel (dans la mesure où il s'agit d'un idéal) ?

Une fois de plus : les idéaux guident même les destructeurs d'idéaux, surtout de manière inconsciente.

Autrement dit : en produisant un effet sur chaque comportement, elles se révèlent « réelles ». Ontologiquement, l'idéal est un type de réalité et la réalité qui lui est opposée, un autre.

Remarque : Dans un usage particulier du langage, le terme « symbole » est préféré à « idéal ». Par exemple, *Gertrud von Le Fort*, **Die ewige Frau** (**Die Frau in der Zeit** / **Die zeitlose Frau**), Munich, 1934, 5ff. Aversion pour la pensée rationnelle « conceptuelle-abstraite » des Lumières.

WDM51

(WDM 5 : théorie conceptuelle classique), les « symbolistes » (du type platonicien, du moins) aiment utiliser le terme « symbole » pour :

(1) le concept abstrait

(2) représenter dans la mesure où cela indique un idéal supérieur.

Les symboles sont des signes (WDM 2 : langage des signes) ou des « images » (« Bilder »), dans lesquels les réalités métaphysiques ultimes (*remarque* : comprendre : suprasensorielles) ne sont pas connues de manière « abstraite » (*remarque* : comprendre : étrangère à la vie), mais sont représentées visuellement comme dans une parabole (représentation).

Les symboles sont, de prime abord, le langage parlé de l'invisible au sein du monde visible. À la base de cette conception se trouve la conviction qu'il existe un ordre signifiant (WDM 9) en tous les êtres et toutes choses, ordre qui peut se manifester – à travers ces êtres et ces choses mêmes – comme ordre divin. C'est précisément là que l'on perçoit le langage des symboles. (oc,5)

Application.

La femme dite « éternelle » ou « symbolique » (idéale), par exemple (en langage courant : la femme idéale ou l'idéal féminin), est un donné (ou – mieux, ontologiquement – une réalité) fondé par la divinité, avec sa propre forme ou son propre statut essentiel de réalité (WDM 28 (forma) ; 41 (ideas)). Les femmes dites réelles, au sens de femmes « empiriquement vérifiables », incarnent (réalisent) – au moins partiellement – ce « symbole » (idéal), qui, ainsi, est à la fois en elle et au-dessus d'elle. Ou plutôt : il est simultanément opérant, effectif, actif en elle et au-dessus d'elle. Tout comme l'idée de pouvoir d'A. Fouillée (WDM 21).

Remarque : Nous aborderons plus en détail ce problème des « symboles » avancé par G. von Le Fort lorsque nous discuterons des idées platoniciennes.

Cinquième parallogisme. -- « Signe (symbole, emblème) et réalité »

J.H. Walgrave, « Rond hetprobleem van de symboliek », dans *Tijdschr. v. Philos.* 1959 : 2, 298/316, présente la définition la plus générale du signe (= symbole) en référence à *Suzanne K. Langer, Philosophy in a New Key*, Harvard Univ. Press, 1957-1953 (un ouvrage traitant du regain d'intérêt pour les symboles, au sens le plus large du terme, en philosophie) : « Une représentation concrète qui, étant connue par elle (*note* : modèle (WDM 6)), transfère la conscience à la connaissance d'autre chose » (...). (Ac, 299).

WDM52

(1) Nous avons déjà abordé le langage des signes (WDM 2). Autrement dit, les signes imaginés de la logistique sont des non-riens (WDM 28). De sorte

qu'ils appartiennent – eux aussi, parfois au grand déplaisir des logisticiens eux-mêmes (dans la mesure où ils comprennent mal le terme « ontologie ») – au domaine transcendantal de l'ontologie.

(2) Wilhelm Kaulbach, **Philosophische Grundlegung zu einer wissenschaftlichen Symbolik **, Meisenheim/Glan, 1954, souligne la distinction fondamentale entre le langage des signes mathématique et logistique, d'une part, et, d'autre part, l'utilisation de symboles abrégés dans la logique traditionnelle.

Appl. mod. :

Dans toute phrase, du moins dans sa formulation complète, figurent un sujet (O) et un prédicat (G) – en terminologie latine, sujet (S) et prédicat (P). Lorsque, dans les manuels de logique classiques, la structure de la phrase (énoncé) est rendue ainsi : « S englobe (implique) P (le sujet englobe le prédicat) », – pour des raisons d'identité partielle (WDM 4 (le premier a implique le second a) ; WDM 6 (modèle)), alors les signes (symboles) S et P (ou O et G) ne sont que des abréviations du langage naturel dans lequel toute logique classique s'exprime – et non des « signes » mathématiciens-logistiques. « La logique ne connaît pas de signes dénués de sens. »

En revanche, l'utilisation des symboles en logistique relève des mathématiques modernes : elle se limite à des signes linguistiques dénués de sens, -- traite, en particulier, des règles spécifiques à l'interconnexion (note : combinaison) des symboles (...)"'. (G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik* (...), 41).

En d'autres termes : la logistique, tout comme les mathématiques, pour des raisons d'exactitude manifeste (exactitude absolue) dans l'expression orale ou écrite, rend inopérants les modèles applicatifs (les « contenus »), afin de ne traiter que des modèles régulateurs (« formes » ou « signes, représentant tous les contenus possibles » (qui ne sont donc pas définis plus en détail)).

Dans le langage de la sémiotique (l'une des théories des signes), on dit aussi : « On abandonne la sémantique (le sens, le « contenu ») et même la pragmatique (l'usage du sens), pour ne retenir que la syntaxe (la combinaison de signes purement « abstraits »). »

WDM53.1.

Décision.

On l'entend souvent dire : « Les signes ne sont pas des réalités, mais ils les indiquent. » Et ce, pour la énième fois : dans le langage courant, c'est exact ; ontologiquement, en revanche, c'est absurde : les signes, qu'ils soient mathématiciens-logistiques ou simplement logiques, sont une forme de réalité (ils représentent tous les « contenus » ou « modèles d'application » (applications) possibles) et les prétendues « réalités » qui leur correspondent sont – à leur manière – « réelles ». Rien de plus.

Exemple bibliographique :

-- PA Schilpp, Hrsg., *Ernst Cassirer*, Stuttgart, 1949 (avec, entre autres, SK Langer, *Cassirer's Philosophie der Sprache und des Mythos*, dans : oc, 263/280) ; G. Durand, *L'imagination symbolique*, Paris, 1964 (contient d'intéressantes réflexions sur les théories symboliques de :

(a) Freud,

G. Dumézil (1898/1986 ; connu pour son hypothèse de travail dans l'histoire des religions concernant les « trois fonctions », à savoir la royauté, la force physique et la capacité reproductive, et la richesse, respectivement),

Claude Lévi-Strauss (1908/2009) ; connu pour son anthropologie structurale), -- les « herméneutiques des signes réductibles » (interprètes des signes),

(b) Ernst Cassirer (1874/1945 ; connu pour sa Philosophie des formes symboliques (1923-1921),

Gaston Bachelard (1884/1962 ; épistémologue (théoricien des sciences) de la signature (essence) « dialectique » (WDM 31), -- les « herméneutiques du signe instauratif » (qui voient plus dans le signe que dans les réalités terrestres, « empiriques »),--

(c) Paul Ricoeur (1913/2005 ; « herméneutique » tout simplement) qui tente de concilier les interprétations antérieures des signes et, en même temps, de les transcender ;--

LC Knights/ B. Cottle, éd., Métaphore et symbole (Actes du douzième symposium de la Colston Research Society tenu à l'Université de Bristol (28-31 mars 1960)), Londres, 1960.

Sixième paralogisme.-- J. Schelling

J. Schelling (WDM 27) – selon H. Arvon, *La philosophie allemande*, Paris, 1970, 22 – a déclaré à l'époque, en tant que critique de Hegel (WDM 31), en qui il estimait devoir dénoncer un penseur simplement « logiquement étranger » : « Ce qui a commencé dans la pensée pure ne peut continuer qu'au

sein de cette pensée pure elle-même et ne peut jamais aller plus loin que l'« idée » (*note* : au sens hégélien).

« Ce qui doit finalement pénétrer la réalité doit s'en éloigner immédiatement. » Autrement dit, l'opposition « idée (pensée, pensée) / réalité » s'exprime ainsi en termes familiers ou, du moins, non ontologiques.

WDM53.2.

Il est désormais évident que les pensées (les idées, qu'elles soient ou non interprétées de manière platonicienne (WDM 41)) constituent une forme de « réalité », et ce que le penseur positif Schelling nomme « réalité » n'est autre que son interprétation très personnelle du terme classique et traditionnel d'« être ». Certes, Schelling nuance sa position, notamment en reprochant à Hegel et à d'autres, qui défendent des courants de pensée analogues, de considérer leurs pensées comme de simples « possibilités » (WDM 47), lesquelles, ontologiquement parlant, sont elles aussi une forme de réalité.

Les paralogismes concernant les catégories (concepts de base) « possible/impossible », --

Classiquement, on distingue deux sous-modalités, à savoir la « possibilité interne » et la « possibilité externe ».

1. « Interne » est dit possible, ce qui est considéré comme possible sur la base de l'essence inhérente pure (WDM 28 : forma) de quelque chose, tandis que « externe » est dit possible, ce qui est considéré comme possible sur la base de données (circonstances) situées en dehors de la forme inhérente de l'être.

2. Modèles d'application.

(A). -- « Pour autant que je sache, il est tout à fait possible (le terme « non exclu » est un euphémisme) que, lorsqu'elle apprendra que son amie intime a enfin (!) trouvé le « véritable amour » (dans le langage courant, dans certaines régions : le partenaire idéal), elle réagira avec une grande envie ».

Quiconque parle ainsi tient compte, avant tout, de la nature intrinsèque (« forma ») de cette jeune femme. Cette forme d'être, qui lui est propre, est sensible aux « succès » de ses proches, avec lesquels elle se « mesure » toujours, d'une certaine manière (complexe de comparaison).

Non pas que cela constitue le jugement intégral (global) de l'essence —

c'est là tout l'enjeu ! Bien au contraire. Sa propre « forme » ou essence ne se révèle qu'en réponse à un événement extérieur à son « essence ». Autrement dit : la possibilité intérieure présuppose (ici du moins) la possibilité extérieure. Ce n'est que lorsque son amie intime tombe amoureuse du véritable fiancé que son complexe de comparaison est mis à nu (WDM 44 : phénomène, c'est-à-dire ce qui se révèle directement). Ainsi, la distinction entre possibilité intérieure et extérieure est très relative. Fondamentalement, tous les êtres sont partiellement identiques (WDM 3;6) et inscrits dans un réseau de relations.

WDM54

(B) « Un carré rond est impossible (= nécessairement « impossible ») ».

a. On peut en effet penser simultanément à la sous-idée « rond » et à la sous-idée « carré ».

b. Mais géométriquement, on ne peut les concevoir comme unis (constituant une seule « forme » géométrique, forme essentielle, état, essence (WDM 28)). Une telle chose est « impensable », « impossible » (= nécessairement inexistante), car elle est absurde, illogique.

Note : L'idée de « réalité », conçue ontologiquement de manière pure, englobe l'idée d'« absurde » (absurde, termes), comme un contre-modèle à tout ce qui est sensible (WDM 30). L'idée d'être englobe, comme radicalement absurde, le contre-modèle contradictoire.

Remarque : Puisque l'idée (le concept) constitue l'essence (la « forma ») de tous les modèles applicatifs, il est impossible de rencontrer une idée « ronde et carrée » dessinée sur le tableau ou mise en œuvre de quelque manière que ce soit. Une telle chose est impensable, à moins d'être aussi impensable ou absurde.

1.2.4. « Deux plus deux font quatre (34/65) »

Deux plus deux font nécessairement quatre et rien d'autre que quatre.

a -- On peut en effet penser simultanément à « deux fois deux » et à « pas quatre », comme à des sous-idées en soi, comme ci-dessus.

b. – Pourtant, concevoir « deux fois deux » comme étant également grand, « égal » à « non-quatre » est impossible (absurde, insensé, impensable). À moins que, comme absurde, je ne le considère comme un contre-modèle au seul « quatre » sensé. L'idée d'être englobe aussi l'absurde, mais en tant qu'absurde.

En termes paléopythagoriciens (WDM 13) : le carré rond et le double deux et non quatre ne sont pas confondables (ils ne forment aucune harmonie

numérique. Ils n'existent pas confondus, mais séparément).

Décision.

a. Dans les deux derniers cas, il s'agit de (im)possibilité intérieure : la forme-être (idée) elle-même englobe la (im)possibilité.

b. Notez bien : les choses radicalement impossibles, comme les deux derniers exemples, sont « radicalement irréelles », « rien » (au sens absolu) — bien que l'idée qu'elles soient — « radicalement irréelles » ou « rien » — soit en effet « réelle », car elle est concevable comme « être ».

L'idée «probablement».

Il s'agit d'une sous-modalité du « possible ».

WDM55

Modèle applicable

Il est possible que « Ciciolina la Nue » (surnom de la star du porno italienne, membre du Parti radical, députée élue Ilona Staller depuis la mi-juin 1987, – qui, soit dit en passant, affirme à la télévision être catholique ; – bien qu'elle n'assiste pas toujours à la messe du dimanche, elle se confesse chaque semaine), soit poursuivie en justice pour « atteinte aux bonnes mœurs » en raison de sa performance nue à Viareggio, près de Pise, le 19 juin 1987.

La possibilité a sa « raison » (WDM 8) à la fois dans la personne d'Ilona Staller elle-même (possibilité interne : elle est convaincue que les « interdictions » sur le sexe sont « hypocrisie ») et externe (possibilité externe : l'article 528 du Code pénal italien interdit les « exhibitions indécentes »).

Il est (très, vraiment, -- peu, absolument pas) probable qu'Ilona Staller fasse l'objet d'une poursuite judiciaire.

La « raison » invoquée est qu'un groupe de pression italien « pour la défense des valeurs morales » a annoncé qu'il ferait « tout son possible » pour empêcher « Ciciolina nue » de siéger effectivement au Parlement.

En revanche, le spectacle en question à Viareggio a connu un afflux de places réservées (pour les journalistes), à tel point que les organisateurs ont dû chercher un lieu considérablement plus grand que le Il Gabbiano (La Mouette), où la star du porno se produisait régulièrement.

Les élus locaux ont voté à la fois pour (un conseiller municipal socialiste)

et contre (les communistes et les démocrates-chrétiens).

Conclusion. – L'idée de « probabilité » s'apparente à un « degré de possibilité plus élevé ». Elle trouve également sa « raison » à la fois dans et hors de l'objet considéré – ici, la personnalité d'Illona Staller.

Digression. -- Démonstration par l'absurde.

Relisez d'abord WDM 30 (dilemme original) ; 32.

Modèle appliqué.-- Platon, dans *De Staat* 1, cite un tel raisonnement par contradiction (une forme de preuve indirecte ; WDM 34 ; 43).

« (...) Concernant la « justice » (l'équité),
-- Qu'est-ce que la justice ?
-- « Dis la vérité et paie tes dettes. »
— « La justice se résume-t-elle à cela ? Et (si elle ne se résume à rien de plus), n'existe-t-il aucune exception à cette règle ? »

Supposons qu'un ami, sain d'esprit, me confie ses armes pour les garder en lieu sûr, mais qu'il me les réclame plus tard, lorsqu'il a perdu la raison.

WDM56

Ai-je le devoir (*note* : une modalité éthique) de rendre ces armes ? Certes, personne ne prétendra que je suis toujours obligé de dire la vérité, par exemple à quelqu'un comme cet ami dans cet état.

— « Tu as raison », dit Céphalos.

— « Mais, à supposer cela », dis-je, « “dire la vérité et payer ses dettes” ne constitue pas une définition correcte de la justice ».

1. L'essence (formule : WDM 28) de la « justice » (= conduite moralement irréprochable (WDM 30 : éthique)) est saisie dans sa définition (détermination de l'essence). Une bonne définition ne tolère aucune exception (sinon, il ne s'agit que d'une « règle assortie d'exceptions », approximative).

2. La structure (schéma essentiel) de la preuve est la suivante :

(A) prémisse : le dilemme primordial ;

(B)1. soit la définition est bonne, soit elle n'est pas bonne ;

(B)2. pour prouver : elle n'est pas bonne (dire la vérité et payer ses dettes n'est pas nécessairement (= pas toujours) moralement bon (juste) ;

(B)3 . Preuve par l'absurde : en supposant que la définition est correcte (lemme) ;

(B)4. Dédution (= analyse ; WDM 22) : de la justesse de cette définition, il s'ensuit (déductivement) que, si je dis la vérité à une personne qui n'est pas dans son état normal lorsqu'elle récupère des armes, j'agis moralement bien (je suis justifié), ce qui est absurde, dans le sens où je suis coresponsable de la mauvaise conduite commise avec ces armes (ce qui n'est pas moralement bon) ;

(B)5. Conclusion : de la définition découle au moins une déduction (WDM 2) qui est incohérente (contradictoire) avec la clause précédente (lemme) ; une telle définition n'est qu'une approximation (règle avec exceptions), mais pas une vraie définition qui ne tolère aucune exception.

Le schéma est présenté par *WC Salmon, Logic, Englewood Cliffs, NJ, 1953*, 30 (reductio ad absurdum) comme suit :

(a) théorème (= à prouver) : s ;
(b) contre-modèle : non-s (proposition contraire),
dédution : soit s, soit s' et non-s' (contradiction) (ou un jugement (énoncé, proposition) qui est faux).

Conclusion : non-s est faux ; donc s.

Décision ontologique.

L'absurde est concevable (WDM 25 ; 54) et est donc « la » réalité, mais comme un contre-modèle à celle-ci. C'est le fondement de la démonstration par l'absurde.

WDM57

Remarque.

*R. Regvald, dans *Heidegger et le problème du néant *, Dordrecht 1987*, aborde un problème auquel nous devrions consacrer plus de temps ici. En voici le point essentiel.

(a) L'ontologie traditionnelle a offert bien plus qu'une simple interprétation de ce que les Latins appellent « nihil » (rien). En latin, on parle de « nihil negativum » (littéralement : nier le néant), de « nihil privativum » (ne rien

voler).

L'idée fondamentale était, de manière constante et plus ou moins claire, que « rien » est soit un non-être absolu (cf. WDM 30), soit un non-être relatif.

1. Ainsi, par exemple, tout ce qui est mal (mal physique comme une catastrophe naturelle et/ou mal éthique comme le péché (comportement coupable ; WDM 30 (éthique) ; 45 (Nabert))) n'est pas (notez la négation) le bien qui aurait dû être. En langage rationnel courant : le mal est l'absence (l'omission) du bien (de la valeur) et, dans cette négation, disons presque : un sens décevant (frustrant), « rien » (entendu par là : en ce qui concerne le bien). C'est le rien « relatif ». Ce qui, par conséquent, d'un point de vue purement ontologique, est bien quelque chose et peut, parfois, être très oppressant.

2. Par exemple, lorsqu'une personne cherche « quelque chose » dans une pièce (et ne trouve « rien »), elle dit : « Il n'y a rien » (à trouver) dans cette pièce. Il est clair que l'on utilise ici le terme courant, non ontologique : « rien de ce que j'attendais précisément ! » Encore une fois : l'attente déçue. Rien de plus.

Ontologiquement, il y a bien quelque chose, à savoir la pièce, avec son contenu potentiel. Ne serait-ce que l'air qu'on y respire.

3. Les catéchismes affirment à plusieurs reprises que « Dieu crée tout à partir de rien ». Ici, « rien » signifie « rien en dehors de Dieu » ! Autrement dit : Dieu crée tout à partir de Lui-même et à partir de rien en dehors de Lui. Cette expression ne signifie rien de plus (Il est, après tout, à la manière du Créateur, la totalité de l'être).

(b) On peut cependant aussi parler — apparemment dans le langage de l'ontologie traditionnelle, mais en fait — d'une manière métaphorique (tropologique ; WDM 3), figurative.

(i) Par exemple, on peut dire : « Le passé (l'être) n'est plus ; le futur (l'être) n'est pas encore. – Le maintenant (le présent) est la frontière zéro (le « rien ») entre les deux. »

« L'être » est ces trois dimensions (plus, pas encore, limite zéro) en une, ou du moins ensemble.

WDM58

En résumé : les trois extases temporelles (dimensions ou échelles du temps – passé, présent, futur) peuvent s'exprimer en termes négatifs. Mais, pour commencer, il ne s'agit que d'une figure de style. Cependant, il est

possible qu'une thèse philosophique « négative » sous-tende cette idée (exprimant, encore une fois, la frustration).

Exemple bibliographique : B. Kuznetzov/ C. Fawcett/ RS Cohen, éd., *Raison et Être*, Dordrecht, 1986.

(ii) On peut cependant aussi – avec Heidegger et consorts, qualifiés non sans raison de « différentistes » (philosophes de la différence) – affirmer que « das Nichts » (le « rien », mais exclusivement tel que Heidegger le conçoit) est « das ganz andere zum Seienden » (l'altérité totale de l'être). Cette « altérité » n'est pas, cette fois, le « rien » absolu (qui est le rien absolu ; WDM 30), tel que l'ontologie traditionnelle l'entendait.

Non : selon Heidegger et al., il existe un « donné primordial ontologique » (= fait déterminant de tout), à savoir qu'au sein de la « réalité » (apparemment, cette fois, au sens traditionnel) – c'est-à-dire au sein de l'« être » lui-même – une négation opère d'une manière ou d'une autre, et cette négation est active.

Entrer dans les détails maintenant nous obligerait à nous écarter de notre plan actuel. Juste un petit rappel : toute la pensée initiale de Heidegger s'articulait autour d'une forme de « nihilisme » (une philosophie qui souligne la futilité de tout ce qui est), de sorte que, par exemple, l'« existence » humaine (WDM 16 ; 21) est, dès le départ, « sein zum tode » (un être voué à la mort).

Note-- Échantillon biblique : Fr. Laruelle, *Les philosophies de la différence* (*Introduction critique*), Paris, 196,-- 60ss. (*La différence de Heidegger par rapport à l'idéalisme*), 93 art. (*Hegel et Heidegger*), 121ss. (*Derrida entre Nietzsche et Heidegger*).

Selon Laruelle, en gros, il existe quatre « grands » différentistes : Fr. Nietzsche (1844/1900 ; le brillant, mais... depuis 1889 incurablement malade mental ; WDM 38), M. Heidegger, Gilles Deleuze (1925/1995) et Jacques Derrida (1930/2004 ; le « grammatologue », qui met l'accent sur la « déconstruction » (le démantèlement de ce qui a été construit au préalable) partout).

Note : D'un autre point de vue, principalement celui des penseurs psychanalytiques (WDM 47), soulignent que la « vie » (au nom d'Éros (érotisme, sexe)) est essentiellement et dès le départ marquée par la « destruction », principalement sous deux formes :

1. le désir de tuer autrui (au moins de mutiler, de blesser (pulsion d'agression, agression),

2. la « pulsion de mort » (Todestrieb, c'est-à-dire le désir de se tuer (mutiler, blesser)).

Exemple bibliographique : Ch. Rycroft, *Dictionnaire de psychanalyse*, Paris, 1972, 132.

Note-- Rob Devos, dans son introduction à *Georges Bataille* (*De tranen van Eros*), publiée dans *Streven* en juillet 1987, p. 933-935, note que, dans le dernier roman de G. Bataille (1897/1962), * *Les larmes d'Éros* (trad. : * *De tranen van Eros**, Nimègue, 1986), ce disciple de Nietzsche (qu'il lisait déjà en 1923) s'efforce de démontrer la thèse selon laquelle éros (l'érotisme) et thanatos (la mort) coexistent (WDM 13 ; 31 ; 54) et sont, de ce fait, interchangeables. En termes paléopythagoriciens : plaisir et chagrin (confusion) forment une « harmonie » (sont interchangeables).

Exprimé en termes pseudo-ontologiques : « Dans l'érotisme, ce qui est (la soi-disant « vie ») n'acquiert son « sens » (WDM 9) que parce que cet « être » franchit la frontière vers ce qui n'est pas (la soi-disant « mort »). Une fois encore, la frustration transparaît : la « vie » (réinterprétée de manière hautement érotique, bien entendu) est insupportable, car elle conduit à la « mort ». Selon Bataille – qui compte de nombreux adeptes parmi les intellectuels –, cette thèse se vérifie notamment dans l'art (l'histoire), de la préhistoire jusqu'aux surréalistes inclus (WDM 49). »

Quiconque connaît l'œuvre du *Marquis de Sade* (1740-1814), écrivain dont la vie et l'œuvre sont marquées par les excès (sexe et violence, à l'instar de nombreux Libertins notoires), comprend que ce nihiliste servait de figure exemplaire aux yeux de Bataille. Par « nihiliste », il faut entendre ici celui qui nie, déconstruit, déclare nulles et non avenues toutes les valeurs supérieures, les réduisant à néant – le néant ayant ici une signification axiologique (WDM 29) : on part du principe que ces valeurs supérieures – que l'on peut aussi qualifier, avec Gertrud von Le Fort (WDM 50), de symboles (idéaux) – sont en réalité « rien » (pas nécessairement valides). Mais il s'agit là, du moins ontologiquement, d'un paralogisme.

L'« être » inhérent (la réalité) des « valeurs » réside dans leur validité (c'est-

à-dire le fait qu'elles sont des idées de pouvoir (WDM 21)).

WDM60

b.2. Les modalités morales (éthiques, morales).

1. WDM 39 nous a parlé de « devoir », « permission » – ceci étant basé sur le fait que l'homme, par rapport à la réalité à laquelle il appartient, possède la liberté, au moins en principe (WDM 7).

2. Or, WDM 30 évoquait la nécessité éthique (le devoir) d'appeler « l'être » « l'être » (principe d'identité). On peut refuser cela (liberté des capacités physiques), mais, en conscience, on ne peut refuser ceci (absence de liberté de permission). La raison en est (WDM 8) le caractère inviolable (= mode d'être) de « tout ce qui est ». Du moins en principe.

G. Jacoby, WDM 41, a distingué trois modalités purement logiques (nécessaire/non nécessaire/nécessaire non nécessaire). Par analogie, nous pouvons construire un différentiel (nous y reviendrons) de modalités éthiques :

obligatoire, (interdit).	non obligatoire et non obligatoire
-----------------------------	------------------------------------

Ce faisant, on omet inévitablement une catégorie éthique importante (un concept fondamental) : l'idéal (WDM 50 et suiv. ; 59). Un idéal ne semble pas, à première vue, être obligatoire. Pourtant, il l'est (il s'agit d'un devoir), dans la mesure où des circonstances favorables (ce que le penseur médiéval Jean de Salisbury (1110/1180) appelait « hypothèse », c'est-à-dire la totalité des circonstances factuelles ou « situation », tandis qu'il nommait l'idéal « thèse ») en offrent la possibilité. On constate alors que les modalités éthiques et « physiques » (aléothicales) peuvent se recouper. Il arrive cependant que l'on présente, d'une part, le devoir comme le minimum moral et, d'autre part, l'idéal comme le maximum éthique.

Note-- L'idée de « justice » (« injustice »).

A. Brunner, SJ, *Die Grundfragen der Philosophie (Ein systematischer Aufbau)*, Fribourg, 1949-3, 271, tente de nous expliquer l'idée de « droit », aussi simplement que possible.

« (...) Avec son « être » (note : forme essentielle ; WDM 28), l'homme a reçu l'obligation (de réaliser l'ordre moral (WDM 51 : ordre sensible)).

Mais l'accomplissement de ce devoir implique – puisque l'homme dépend de son environnement (« die Welt ») – immédiatement la capacité de disposer de certains moyens (*note* : pour atteindre son but ou sa destination).

WDM61

Conséquence : son « être » (forme de son essence) lui confère également le droit à la disposition effective desdits moyens. (D'un point de vue sociétal), son « être » (forme de son essence) lui confère également le droit de revendiquer qu'aucun être humain (« personne ») ne puisse l'en empêcher.

Conclusion. -- L'homme possède des droits bien définis, -- il/elle a droit à certaines choses de sorte que toute ingérence « étrangère » (*note* : autrui) est exclue.

Conclusion. – La distinction entre ce qu'on appelle « l'éthique » et la « théorie du droit » (sciences sociales) réside dans la distinction entre l'éthique dans son ensemble et une partie de celle-ci (qui traite des droits). De sorte que la théorie du droit est, en réalité, de l'éthique : « si devoir, alors – envers son prochain – droit ;

Modèle applicable . – Étant donné : un enseignant dont la mission est de former ses élèves (le concept global d'« éducation »). Dans la mesure où l'enseignant a cette mission, il a droit à tous les moyens nécessaires (ou, dans une certaine mesure, possibles) à cette fin. – Par exemple, le soutien élémentaire des parents quant à son autorité. Les parents qui sapent (ne soutiennent pas) l'autorité de l'enseignant (y compris celle des enfants d'autrui), que ce soit par principe (par exemple, pour des raisons anarchistes) ou en pratique (par manque de réelle compréhension de la nécessité d'un climat d'autorité en classe), privent l'enseignant de ses droits, mais aussi les élèves, qui ont également droit à la formation. En effet, les élèves, actuels ou futurs, ont eux aussi des devoirs.

Décision.

1. L'ordre de classe tout entier repose sur la modalité éthique du « devoir ». Toute « misarchie » (un terme forgé par Nietzsche, penseur nihiliste (WDM 38 ; 58), pour désigner ce « mépris ») est, en fait, un modèle applicatif de ce que Derrida (WDM 2 58 : déconstruction) appelle la déconstruction.

2. Derrière la modalité « devoir », cependant, se trouve l'inviolabilité de «

tout ce qui est (comme le devoir/droit) » (WDM 30).

Paralogisme ou même sophisme

Quelques modèles applicatifs de conception erronée (paralogisme ou même sophisme (WDM 31 ; 36)) concernant les modalités éthiques.

1.-- Premier paralogisme éthique (sophisme).

Le contraste entre « sein » (être) et « sollen » (devoir), c'est-à-dire le devoir éthique. – La question est de savoir si la conception purement subjectiviste (WDM 43 et suiv.) (selon laquelle la « valeur » et, immédiatement, le devoir, fondé sur cette valeur (WDM 59), s'appliquent) est un produit purement « subjectif » :

WDM62

L'homme « crée » (établit) lui-même, par son propre pouvoir, des « valeurs » (et les devoirs qui en découlent), ou la « théorie de la valeur » néo-kantienne (axiologie) (pour laquelle « l'être » n'est plus le fondement des valeurs, mais une sorte de validité flottante (appelée « Sollen »)), – ces deux propositions analogues concernant la valeur et le devoir ne parviennent pas à voir que l'« application » subjective et la « validation » objective de la valeur et de l'éthique qui y est attachée, indépendamment de toute ontologie, représentent la réalité ; que, d'un point de vue strictement ontologique, elles ne sont pas rien, mais quelque chose (WDM 28), avec leur propre forme essentielle irréductible, ... par laquelle elles appartiennent à « l'être » (et donc à l'objet d'une ontologie bien comprise).

Comme le dit l'axiologue Max Scheler (WDM 42 et suiv. ; 46 : S. Augustinus) : « Appliquer (Sollen) un devoir, c'est toujours s'adresser à un "être", à un être qui possède une volonté et des connaissances ». (Brunner, oc., 78).

Conclusion : « être » (la réalité) et « valide » (éventuellement en tant que devoir) sont – ontologiquement – égaux : la totalité de la réalité et une partie (la réalité valide) de celle-ci, ou, comme on le verra plus tard, un aspect de celle-ci.

2.a.-- Deuxième paralogisme éthique (sophisme).

Le contraste entre la thèse (posiio, positio) et la situation (hypothesis, causa, context),

Remarque : Comme nous venons de le mentionner, c'est principalement

Johannes de Salisbury (WDM 60) qui a fait passer cette paire de contrastes.

Roland Barthes (1915/1980 ; linguiste), dans son **L'aventure sémiologique**, Paris, 1985, 143 p., souligne l'importance rhétorique (WDM 1 ; 12) – par exemple pour les avocats, les politiciens, les orateurs, les publicistes, etc. – de cette distinction fondamentale.

En fait, selon Salisbury, cette distinction provient des deux disciplines, à savoir la dialectique (à ne pas confondre avec WDM 31 ; 53.1) ou la théorie abstraite (pensez à la « dialectique » de Platon (WDM 24), d'une part, et à la rhétorique, d'autre part).

La dialectique, au sens de Salisbury, s'intéresse à la thèse (aspect abstrait et universel de la réalité ; WDM 5), tandis que la rhétorique, toujours au sens de Salisbury, s'intéresse à l'hypothèse (aspect singulier et concret de cette même réalité ; WDM 5 et suiv.). Cf. Barthes, oc., 115.

WDM63

Modèle applicatif.

La théorie abstraite-générale pose, par exemple, la question : « Faut-il se marier ? » (question de thèse). On peut y répondre, par exemple, en disant : « Se marier est précieux et significatif. »

L'application pratique concrète se présente alors ainsi : « Ilona devrait-elle se marier ? » (les circonstances jouant un rôle déterminant, comme le fait qu'Ilona n'ait plus d'utérus). On peut alors répondre : « Compte tenu de la possibilité d'avoir des enfants, il serait inutile et absurde qu'Ilona se marie. »

La synthèse des deux points de vue — thèse (théorie) et hypothèse (praxis) — se lit alors, par exemple, comme suit : « en principe (WDM 7), il est précieux et significatif de se marier, mais en fait (comprendre : pratiquement), il peut être dénué de sens et sans valeur de se marier, du moins en ce qui concerne certaines intentions (objectifs) ».

La formulation ontologique peut être, à cet égard, paralogique (sophismatique).

Par exemple, on entend parfois : « La théorie est irréaliste. La pratique, elle, est réelle. » Ou encore, avec une variante d'un proverbe : « *La structure propose, l'histoire dispose* » (Jacques Le Goff, porte-parole de la soi-disant « nouvelle historiographie » (« L'histoire nouvelle » (1924/2014)), faisant allusion à «

L'homme propose, Dieu dispose » (« structure » désigne ici « l'approche théorique » et « histoire » la situation concrète et singulière).

Ce couplage « thèse/hypothèse » est comparable, par exemple, au « principe de plaisir/principe de réalité » freudien (WDM 47), dont il existe, apparemment, une seule application :

Les désirs pèsent, mais les circonstances réelles tranchent.

Il est clair que la dichotomie « Idéal/Réalité » y correspond (WDM 47 (Freud) et 50 (idéal/réalité)).

Décision.

En termes strictement ontologiques : la thèse (théorie) est un type de réalité, tandis que ce que l'on souhaite lui opposer comme « réalité » (hypothèse) est également « réel » (non-rien ; WDM 28) — avec sa propre forme essentielle — mais « réel » d'une manière différente.

Première application : L'idée de « design » (Entwurf, projet) dans les philosophies existentielles.

L'homme est essentiellement perçu comme « jeté » dans une situation qu'il n'a pas choisie (WDM 16 ; 21 ; 58). Cependant, il est affirmé avec force, à l'inverse, que ce même homme est « conçu ». Ici, « conçu » signifie que, de façon minimale (WDM 60 : en principe libre), l'homme peut et peut choisir librement.

WDM64

Dans ce contexte, on peut entendre une phrase qui ne se justifie pas ontologiquement : « L'individu (*remarque* : depuis Kierkegaard, qui a confronté l'individu à Dieu, détaché du christianisme de masse, les existentialistes insistent sur l'être humain singulier) n'« est », mais, à proprement parler, il/elle doit être. Autrement dit : cet individu est une tâche qu'il/elle s'impose à lui/elle-même. » (*J. Wahl, Les philosophies de l'existence* , Paris, 1954, p. 75).

En soi, l'intention de ceux qui parlent ainsi est bien sûr en grande partie vraie ; mais, d'un point de vue strictement ontologique, il y a ici un malentendu : l'individu est à la manière de quelqu'un dont la tâche est d'« être » (c'est-à-dire de rendre sa propre forme essentielle « réelle »).

Note : Cela implique que, chez les existentialistes, cette thèse revêt une importance considérable, non pas au sens purement théorique, bien sûr –

bien au contraire. Au sein de l'hypothèse (l'immobilisme, cette situation dans laquelle on se trouve parfois bloqué), on parvient néanmoins, maintes et maintes fois, avec espoir et malgré tout découragement, à établir une thèse (un dessein), même si elle est très singulière, profondément personnelle.

Deuxième application. -- Les idées de « moralpolitik/realpolitik ».

Nous avons vu, WDM 61, que la théorie juridique n'est qu'une branche de l'éthique intégrale. Ou, pour le dire autrement, que la micro-éthique (ou éthique individuelle) et la macro-éthique (ou éthique sociétale) sont deux aspects d'une même éthique.

Exemple bibliographique : *E. Faul, <i>Le machiavélisme moderne</i>*, Cologne/Berlin, 1961. – Cet ouvrage situe Nicolas Machiavel (1469-1527), humaniste engagé politiquement et bien connu – d'où le nom de « machiavélisme » ou, en allemand, « realpolitik » – dans son contexte historique. La morale de Machiavel, qui a profondément influencé nos pratiques commerciales actuelles (marketing), est appelée utilitarisme d'État.

La thèse est la suivante : « Tout ce qui est utile à l'État (*note* : dans le domaine de la vente, on l'appelle : le vendeur) est-il bon (éthiquement, c'est-à-dire en conscience, justifiable) ? »

Note : En latin, « utile » se dit « utilis » ; on dit aussi « utilitarisme » au lieu d'« utilisme ». Concrètement, depuis Machiavel, l'utilitarisme d'État s'est résumé à une approche rationnelle et holistique de :

- a. politique de l'État et
- b.1. économie (finances de l'État) et
- b.2. nécessité militaire (WDM 47), -- non sans une attention particulière portée à la nature nécessaire de la situation militaire (stratégique et/ou tactique).

WDM65

Nous disons bien « situation », qui signifie « hypothèse » en langue de Salisbury. – Notez cependant les termes allemands : « moraalpolitiek » et « realalpolitiek » (sous forme néerlandisée).

Comme si une politique consciencieuse (y compris l'aspect militaire), telle que les penseurs médiévaux la concevaient — sous influence ecclésiastique, bien sûr — (« bellum iustum », guerre moralement responsable, « juste » : la guerre n'est éthiquement justifiable qu'en dernier recours et, même alors,

dans des conditions de conscience strictes), — comme si une guerre « juste » était « irréaliste » et une guerre conçue machiavéliquement, fondamentalement (d'un point de vue purement ecclésiastique) immorale — car elle ignore un certain nombre de valeurs morales —, la guerre n'était véritablement « réelle » que lorsqu'elle était adaptée à l'hypothèse, aux circonstances singulièrement concrètes (situation, contexte).

Encore une fois : la Moralpolitik est aussi une politique adaptée à la réalité, mais une réalité qui englobe des normes supérieures (WDM 51 : ordre sensé ; 60), tandis que la Realpolitik, en raison du but à atteindre (« La fin justifie (en apparence) les moyens »), réduit la réalité totale par les idéaux supérieurs.

Note : Dans un sens « réaliste » analogue, *J. Kruithof* (1929/2009) * *Ethica* *, Anvers, 3, 1961/1962, argumente à la page 127. L'auteur oppose la morale marxiste à la morale religieuse (telle qu'il la réinterprète en tant que marxiste).

La règle dite « morale-métaphysique-religieuse » (à comprendre : règle de conduite)

(1) ne s'applique pas à un individu, mais à un groupe de personnes (sic), — ce qu'un Kierkegaard, en tant qu'authentique chrétien, rejetterait certainement ;

(2) rejette l'exceptionnel, car il est dirigé vers la moyenne (qui s'applique à la masse (mais pas seulement) attaquée par Kierkegaard - type religieux) ;

(3) rejette le nouveau (qui est essentiellement conservateur, voire régressif).

Conclusion : une telle éthique est illusoire, car elle n'est ni unilatéralement économique-sociale ni révolutionnaire. — Ce que nous laissons, bien entendu, à l'« ontologie » d'un Kruithof.

Il ne faut pas l'oublier : le marxisme et le machiavélisme entretiennent des liens très étroits, comme l'explique *A. Glucksman* dans *Le discours de la guerre* , Paris, 1979, p. 93.

WDM66

1.2.5. L'ontologie « intentionnelle » (65/69)

L'homme, appelé par Heidegger « Dasein », di « das Sein in seinem da » (être « être-là » (= présence)), présente deux aspects lorsqu'il s'engage avec la réalité.

(1) Par exemple, M. Scheler nous a montré une vision orientée objet (WDM

42 : rencontre avec « l'être ») : « Il est là, simplement là. » Telle était la conclusion.

(2) Mais WDM 43/46 nous a montré la vue en forme de boucle (réflexive) : le sujet, qui s'occupe de « l'être », lui-même situé au milieu de ce même « être » : « Oui, je réalise que j'existe » (Augustin).

Mais cette dernière est – à sa manière – une relation sujet-objet : « Je (sujet, – réflexif-introspectif) réalise (= conscience) que je suis ici (objet) ».

Conclusion. – Qu'il s'agisse de « réalités » extramentales (situées dans le monde extérieur) ou intramentales (situées dans notre vie intérieure), il existe toujours une relation sujet-objet. Or, c'est cette relation sujet-objet qui constitue le noyau essentiel de l'ontologie intentionnelle. – Nous allons maintenant l'expliquer brièvement d'un point de vue historique.

1. Le noble (beau) joug (66/68)

« Kalon zugon » (le beau joug), comparable à un « xu.zeuxis » (un char à deux chevaux), -- c'est ainsi que Platon appelle la relation « sujet/objet » (= intentionnalité).

(a) Pindare de Kunoskefalai (-518/-438), le célèbre poète lyrique grec, désigne « le rayon de soleil qui voit tout » comme « la mesure ('metron'), l'étalon de nos yeux lorsqu'ils voient » (Isthm., 5: 67).

O. Willmann, *Gesch. d. Id.*, 246, dit ce qui suit : « En cela, Pindare anticipe une pensée de Platon, qui dit que la lumière attribue la visibilité à la fois à l'œil — l'image (représentation) des choses — et aux choses elles-mêmes — ce qui est l'interprétation théorique de la doctrine (*note* : répandue, archaïque) selon laquelle « similia similibus » (semblable par semblable ; comprendre : l'objet est connu au moyen du modèle qui lui correspond).

b. – « Les (paléo)pythagoriciens (WDM 13) enseignent que l'intellect, dans la mesure où il est formé aux « harmonies des formes numériques » (« mathemata »), est le critère (= mesure) des choses. En particulier, comme le disait Philolaos de Crotone (-469/-399 ; un pythagoricien) : l'intellect, dans la mesure où il possède une intuition théorique de la nature essentielle (WDM 28 : forma) ou « nature » de l'univers, présente une parenté bien définie avec cette « nature » de l'univers. »

Ceci, parce que – naturellement – le semblable (= original) est connu au moyen du semblable (= modèle, représentation) (Gr.: « hupo tou homoïou, à homoïon »). (Ainsi le sceptique *Sextos Empeirikos* (= Sextus Empiricus ; +190/+150), dans son *Contre les Mathématikoi*).

Exprimé différemment — de manière plus compréhensible — parce que, dans notre esprit (intellect/raison), un « modèle » (représentation) de la nature essentielle des choses est présent dans l'univers (= « être ») d'une manière ou d'une autre (ce qui est appelé plus tard, par exemple, « image de la connaissance »), notre intellect « théorique » connaît ainsi cette nature essentielle.

(c) -- Platon d'Athènes (-427/-347), dans sa *République*, relie sa doctrine concernant l'unité de « l'être » et de « la connaissance » dans les idées (WDM 28 ; 34 ; 51 ; 53.2) à l'ancienne thèse (= transmise) (lemme), à savoir que ce qui est « égal » est connu par ce qui est « égal ».

Ainsi, par exemple, l'œil est capable de connaître le soleil parce qu'il porte en lui – pour reprendre les termes platoniciens –, parmi tous les sens, la même forme essentielle que celle du soleil, et ce, au plus haut degré. Autrement dit : la visibilité et la vision. (Note : l'objet et le sujet) sont accordés l'un à l'autre par le grand Demiourgos (le Maître Artisan qui, aux yeux de Platon, a établi l'ordre de l'univers). Ils forment une paire, « xu.zeuxis », unis par un joug noble. Ce « joug noble » est, ici, la lumière. (*O. Willmann, Gesch. d. Id., I, 439*).

Il se peut que le langage de Platon nous paraisse, à nous autres modernes, prisonnier de son époque et de sa culture. Pourtant, le noyau essentiel, immuablement valable, qu'il exprime demeure d'actualité.

(d) « Aristote de Styrie (-384/-322), disciple de Platon, mais qui développa son propre système philosophique (la soi-disant école péripatéticienne), adopte – tout comme Platon – la proposition selon laquelle le « semblable » (= original) est connu par le moyen du « semblable » (= modèle), comme étant le sien. La faculté cognitive établit en elle-même une ressemblance de l'état de choses, (...), mais ensuite une ressemblance non pas de l'essence entière, mais de son « eidos » (forme essentielle), inhérente aux choses. »

Ainsi, ce n'est pas la pierre dans l'âme (note : sujet), mais seulement la forme (forma) de la pierre (*Deutéronome 3:8,2*).

Ou encore : « Le sens de la vue perçoit certes la couleur, mais sans la matière (dans laquelle elle se trouve). (*De an.* 3 : 2,3). (O. Willmann, *ibid.*, 549). » – Avec de tels textes, la notion de forme essentielle devient progressivement plus claire.

WDM68

Décision.

Le joug noble (l'unité de l'original et du modèle (représentation)) constitue une idée ancienne que l'on retrouve maintes et maintes fois, quoique sous des formes variables, dans les grandes figures et les grands mouvements de la philosophie grecque antique.

Que cela s'applique également à l'ontologie ressort clairement de ce que le Père. Krafft dit à ce sujet dans **Geschichte der Naturwissenschaft, I* (* Die Begründung einer Wissenschaft von der Natur* (WDM 12) *durch die Griechen* *), Freiburg, 1971, 237. Krafft se réfère au Père. 5* (*H. Diels*, **Die Fragm.d. Vors.**, I (édition 1922) 152) : « Car (être) penser et être sont identiques. » "L'esprit et l'être vont de pair, tout comme l'œil et les choses visibles."*

Selon une intuition ancestrale, la connaissance et la compréhension de quelque chose – sous quelque forme que ce soit – ne sont possibles que parce que ce qui est identique sait ce qui est identique (...). – Ainsi, même pour Parménide d'Élée (WDM 2), l'esprit et l'être sont identiques.

2. L'intentio (direction).

Avec ce terme philosophique, nous nous retrouvons au Haut Moyen Âge (800/1450), avec la scolastique.

P. Foulquié, R.Saint-Jean, Dictionnaire de la langue philosophique, Paris, 1969-2, 376, résume ainsi la doctrine des Scolastiques concernant la « direction ».

(a) Il y a l'« intentio » ou orientation cognitive (fondée sur la connaissance). Par exemple, lorsque notre conscience est ou devient dirigée vers une donnée sensorielle (« Je vois une personne qui marche là »). Les scolastiques appellent cette orientation « intentio formalis » (orientation au sens propre ou « formel »).

Note : Par métonymie (WDM 3) ou transfert de sens – ici : de l'acte d'orientation à l'objet sur lequel cette orientation est « dirigée » –, les penseurs médiévaux sont également appelés l'objet de l'« intentio », « intentio » (mais

alors « intentio obiectiva » ou « orientation désignant l'objet »). Ainsi, par exemple, « la marche d'une personne » est l'intentio de ma vision (di de ma conscience dans la mesure où elle voit quelque chose). En bref : « contenu de la conscience ».

(b) Il y a aussi l'« intention » volitive (semblable à la volonté), l'orientation ou la direction (pensez, par exemple, à la direction vers un but) - qui nous est mieux connue.

WDM69

En ce sens, nous utilisons encore le terme « intention » ; « Elle a agi avec de bonnes intentions » peut également être dit « Elle a agi avec de bonnes intentions ».

Décision.

Ce que les Anciens – avec Platon – appelaient le joug noble, les scolastiques, apparemment plus orientés vers la psychologie, l'appellent « intentio » (foyer de conscience).

Par métonymie, on les appelle aussi ce sur quoi notre conscience est dirigée, « intentio » (ce qui est voulu ou signifié).

Effets secondaires

(1) -- L'école autrichienne.

H. Arvon, *La philosophie allemande*, Paris, 1970, 133pp., parle de ce qu'il appelle « l'école autrichienne » ;

(a) Un prédécesseur lointain fut Bernhardt Bolzano (1781/1848 ; connu pour ses travaux mathématiques et logiques).

(b) *Franz Brentano* (1838/1917), le chef de file, a introduit le terme « intentio » dans sa psychologie (*psychologie vom empiricalen Standpunkt* (1874));

une explication causale, mais comme la description de phénomènes psychiques. Par « phénomènes », il entendait « actes », comme par exemple la visualisation d'une personne qui marche. Entendre, sentir, se souvenir, juger et éprouver (la joie, par exemple) sont des « actes ». En revanche, il postule que les « phénomènes physiques », tels que les couleurs, les personnes et les paysages, sont les objets de ces actes.

b. Or, dans l'esprit scolastique, tout acte est « intentionnel », c'est-à-dire

dirigé vers un objet donné.

Rue de la bibliothèque : H. Duijker/ P. Vroon, *Codex psychologicus* , Amsterdam/Bruxelles, 1981, 16v.

c. Brentano définit essentiellement la conscience « comme » l'orientation (du sujet) vers un objet (= intentionnalité).

Remarque : Avec cette idée d'« intentionnalité », Brentano n'affirme pas encore que l'objet existe aussi en dehors de l'intérieur du sujet, c'est-à-dire extramentalement. Non : il suffit que l'« objet » soit présent quelque part dans mon esprit (ma conscience). Du moins, c'est ainsi que le conçoit le jeune Brentano. (*Remarque* : comparer WDM 43 : méthode introspective).

D'autres, tels qu'Alexius Meinong (1853/1927), Carl Stumpf (1848/1936) et, surtout, le plus célèbre d'entre eux, Edmund Husserl (1859/1938 ; WDM 45), ont développé plus avant les idées fondamentales de Franz Brentano.

WDM70

(2) -- L'école phénoménologique.

« La nouvelle philosophie initiée par l'École autrichienne sera appelée « phénoménologie ». Après avoir atteint son apogée dans les années qui ont immédiatement suivi la Seconde Guerre mondiale (1940/1945), elle aboutit finalement – en tant que méthode – à l'ontologie et à la philosophie existentielles (WDM 16 ; 21 ; 63) qu'ils souhaitent poursuivre » (H. Arvon, oc, 133).

(a) -- Le terme « phénoménologie » apparaît pour la première fois chez Johann Heinrich Lambert (1728/1777).

(b). G.Fr.W. Hegel (WDM 31 ; 53.1), l'idéaliste dialectique, a publié sa *Phänomenologie des Geistes* (une sorte d'histoire culturelle) en 1806 ;

Le père Teilhard de Chardin, SJ (1881/1955) souhaite – selon ses propres termes – développer la « phénoménologie », mais, pour lui, celle-ci doit être comprise dans un sens naturel, scientifique, biologique et évolutionniste.

Pour caractériser la phénoménologie de Husserl, nous la qualifions donc de phénoménologie intentionnelle. « La conscience humaine – et, plus largement, l'existence humaine (WDM 16 : exister) – doit être définie par

l'intentionnalité. On entend par là la proposition qui identifie radicalement cette « existence » à une orientation vers l'autre. (...) L'homme (...) est une orientation vers l'autre, une référence à l'autre, au monde, aux autres (...). » (A. de Waelhens, « *Qu'est-ce que la phénoménologie ?* », dans : *Our Alma Mater* 15 (1961) : 1, 3).

Décision.

Le joug noble (l'accord mutuel du sujet et de l'objet) et l'intentionnalité (l'orientation du sujet vers l'objet) forment tous deux la base d'une ontologie intentionnelle.

Son noyau est la nature sextuple des concepts transcendants « être », quelque chose, forme (essentielle), -- unité, vérité, valeur). (WDM 28v.).

a. Les trois premiers ont été abordés plus en détail ci-dessus : dans la mesure où – comme l'a brièvement expliqué M. Scheler (WDM 42 ; rencontre avec l'être, – en tant qu'être, quelque chose et forme essentielle) – nous nous sommes confrontés à ces trois concepts, il s'agissait déjà d'une ontologie intentionnelle (car l'intention consiste à se confronter à quelque chose). Nous allons maintenant aborder brièvement les trois transcendants suivants : l'un, le vrai, le bien (précieux).

WDM71

1.--La théorie transcendantale de la vérité (épistémologie).

« Vérité » (« a.letheia » ; WDM 38) a plus d'une signification en philosophie.

(a) La vérité métaphysique (ontologique) est cette propriété de tout ce qui existe (= réalité), dans la mesure où elle est connaissable et concevable, compréhensible ou « sensible » lorsqu'elle est confrontée (= intention) à un être doté d'esprit (compréhension/raison) (WDM 8; 42; --53.2 /56 (possible)).

Si « l'être » (la réalité) était tel qu'il était radicalement incompréhensible, inconnaissable et impensable, alors, métaphysiquement, la « vérité » (= le sens) serait inexistante.

On peut aussi l'exprimer autrement, dans un langage peu judicieux : si la réalité était totalement « irrationnelle » (au sens d'« incompréhensible à tout esprit (entendement/raison) »), alors la question de la « rationalité » de la réalité ne se poserait pas. Dans ce contexte, la « rationalité » (« caractère raisonnable ») signifie la même chose que la « vérité » au sens ontologique.

En d'autres termes : la vérité concernant toute réalité n'est connaissable et concevable que dans la mesure où la « vérité objective » est présente dans cette réalité — où la « vérité » signifie alors « susceptibilité à la connaissance et à la pensée ».

(b).1 . Vérité logique (WDM 40)

Il s'agit de la propriété de notre connaissance, exprimée dans les jugements, dans la mesure où ceux-ci correspondent à la réalité, c'est-à-dire « à ce qui est, tel qu'il est ». Le contre-modèle (l'opposé) est le mensonge ou la fausseté.

(b).2. Vérité éthique (morale, morale) (WDM 30; 56; 60/65)

Il s'agit de la caractéristique de notre conduite intérieure et extérieure, dans la mesure où elle est conforme à nos principes moraux. — On peut aussi l'exprimer comme une « conduite moralement authentique ».

« aléthéologie » heideggerienne

Comme le dit J.A. Aertsen déclare, **Wendingen in waarheid** (Anselme de Cantorbéry (1033/1109), Thomas d'Aquin (1224/1274), Gianbatista Vico (1668/1744)), dans : ** Tijdschr. v. Fil.* 49 (1987) : 2 (juillet 187/229), la philosophie est, pour Heidegger, l'aléthéologie (la doctrine de la vérité). « Die Wahrheit ist die Sache des Denkens » (La vérité (la révélation de l'être) est la matière par excellence de la pensée). « Die Wahrheit bleibt das allererst zu Denkende » (La vérité reste celle à laquelle la pensée doit avant tout se confronter).

WDM72

Rue de la bibliothèque : M. Heidegger, *Hegel und die Griechen*, dans : *Wegmarken*, Francfort a. M., 1967, 272.

Selon Heidegger, la métaphysique (ontologie) – « de Platon à Nietzsche » – a bien abordé les vérités citées ci-dessus, mais « pensant à l'être lui-même » – qu'elle « a oublié » (= « Seinsvergessenheit »).

Une telle chose, prise dans son acception vague et générale, est bien sûr toujours « vraie » quelque part. Mais la question de savoir si Heidegger, avec son idée « nihiliste » de la vérité, est beaucoup plus avancé est une autre affaire.

Écoutez, par exemple, la déclaration suivante de Heidegger : « L'« essence » de la « vérité » est la « vérité » de l'« essence » ; Il entend par là que l'essence réelle de la vérité tant discutée (au sens traditionnel) se trouve (ou, du moins, se cherche) dans l'« essence » (au sens heideggérien) (c'est-à-dire le développement historico-culturel de l'univers et de l'humanité culminant dans la crise actuelle du nihilisme (WDM 59), avec toutes ses « frustrations » (WDM 58 ; 59)), – à savoir l'essence de la « vraie » vérité (comprendre : au sens heideggérien) ou l'éveil progressif de l'humanité culminant dans des expériences frustrantes.

Il convient de noter que Heidegger, ce faisant, saisit effectivement la vérité — et une vérité non négligeable — mais se fixe sur une idée spécifique de la vérité, qu'il exagère.

Critique nietzschéenne de la vérité.

Aller. Groot, **De waarheid is een vals begrip (Nietzsche volgens anderen en volgens zich)*, dans : *Streven* 49 (1982) : 5 (février), 395/405, souligne les interprétations toujours croissantes de Nietzsche, chacune « plus ingénieuse » les unes que les autres.

Avec R. Duhamel, **Kerngedachten van Friedrich Nietzsche**, Anvers/Amsterdam, 1979, nous (= Groot) sommes d'avis que la signification de la pensée de Nietzsche pour l'époque actuelle doit être recherchée principalement dans sa critique du concept traditionnel de vérité (Ac, 399).

a.-- Duhamel trouve l'essence de la pensée de Nietzsche dans l'affirmation suivante (ou plutôt : présupposition ou axiome ; ac, 400) : la réalité est « le devenir pur et donc dénué de sens ».

La seconde prémisse, fondamentalement similaire à la première, est la suivante : « La pensée et le discours humains sur l'être trahissent, car ils ossifient (en un « être » non-devenu) ce devenir dénué de sens. » Car — comme Nietzsche le répète sans cesse — notre pensée crée pour elle-même un monde purement imaginé, « illusoire » (= trompeur), au contenu illusoire — un produit que la tradition considère ensuite comme le monde « vrai » (le véritable « être »).

WDM73

Ce mal qui consiste à se perdre dans des mondes imaginaires (au point de les confondre avec la réalité réelle) est si profond qu'il sert de fondement aux structures de notre discours (le langage comme fixation de ce qui est

intrinsèquement instable, car il devient « dénué de sens », aux structures de notre logique (la logique comme raisonnement sur et à partir d'états fixes (qui, entre-temps, en devenant « dénués de sens », changent à nouveau et sont, par conséquent, instables)), voire même aux structures de nos sciences (qui cherchent à exposer l'immuablement fixé dans une réalité qui devient en elle-même et, par conséquent, instable).

Dans le langage de Nietzsche, un tel mal est appelé « métaphysique » (comprise comme une pensée étrangère à la réalité).

Nietzsche appelle la sortie de cette « fuite » de la dure et absurde réalité qu'est l'ontologie « fröhliche Wissenschaft » (science joyeuse, quelque chose comme « Puisque tout cela est absurde de toute façon (frustration : WDM 59), traînons-nous à travers elle en riant, en la dépouillant de tout sérieux immuable, -- avec le courage du désespoir ! »).

b.(1) Première critique.

Ger. Groot, qui ne cache pas son admiration pour Nietzsche, affirme textuellement que Nietzsche, comme tout véritable penseur, défend une intuition originale (comprenez : singulière) « comme une illumination soudaine de la vérité ». Oui, en effet : c'est écrit noir sur blanc ! Autrement dit : Nietzsche défend une idée nouvelle et originale de la vérité, à savoir le concept nihiliste de vérité qui révèle l'absurdité de toute réalité possible. Il va sans dire que, cette fois, la « vérité » n'est pas « fausse » !

b.(2) deuxième critique.

Tout comme, ci-dessus, Heidegger (« de Platon à Nietzsche »), de même, mais à sa manière idiosyncrasique, Nietzsche : le platonisme est confondu avec une philosophie artistique étrangère au monde et à la vie (WDM 36 ; 38 ; -- 51).

Nous faisons référence au paralogisme qui, plus ou moins clairement, est à l'œuvre dans toutes ces critiques du fixe, qui est supposément métaphysique : WDM 34 (Parménide déjà (avec la critique de Platon à ce sujet); 36) nous a appris que « devenir » est devenir « être ».

WDM74

2.-- La théorie transcendantale de la valeur (axiologie).

Comme nous l'avons déjà brièvement indiqué, WDM 29, la « bonté » ontologique (tout ce qui est bon) est la même chose que la « susceptibilité aux

évaluations » ; -- tout comme la « vérité » ontologique est la même chose que la « susceptibilité aux jugements vrais ».

1. L'« intention » ou méthode d'approche (manière de se confronter à soi-même) est, maintenant, volitive, i (comme l'enseignait WDM 68) volitionnelle (où la « volonté », voluntas, est prise au sens très large, à savoir comme un sens de la valeur).

2. Comme nous l'a enseigné saint Augustin (WDM 45), notre « intentio », notre rencontre (connaissance) avec la réalité, est triple : orientation vers l'être en tant qu'être (essence et existence (WDM 26 et suiv.)), vers la vérité en tant que connaissable et, aussi et surtout, vers la « bonté » (ce qui est précieux) en tant qu'objet de sentiment et de décisions volontaires.

a. Valeur ontologique.

De même qu'en matière de vérité ontologique, ici aussi, la « valeur » désigne « tout ce qui peut, de quelque manière que ce soit, susciter des évaluations ». Par exemple, tout ce qui relève purement de la « fantaisie » (WDM 49) possède également une « valeur ». Lisez, par exemple, **The Fantasy Book** (*Une histoire illustrée de Dracula à Tolkien* *), New York, 1978 : vous constaterez combien la littérature et l'art purement fantastiques sont significatifs, c'est-à-dire précieux... pour l'homme en tant qu'être pensant, sensible et capable de décision. Pourquoi ? Parce que même le non-rien imaginé (WDM 28) est quelque chose, une **forma** (forme de l'être, distincte de tout le reste).

A fortiori (d'autant plus) tout ce qui n'est pas fantastique, dans et autour de nos possibilités réalisées, a de la valeur — de quelque manière que ce soit.

Note – Le sensé (tout ce qui n'est pas absurde ; WDM 32) est à la fois logiquement sensé et axiologiquement sensé. Ne disons-nous pas de la vie, dans la mesure où elle perd sa valeur à nos yeux, qu'elle est dénuée de sens ?

b.1.-- Valeur logique.

Relisons WDM 40 : ne voyons-nous pas comment les logisticiens plus récents, fidèles à la grande tradition ontologique (peut-être sans s'en rendre compte), parlent de logiques « bivaluées », « multivaluées » ? Celles-ci sont, par exemple, les valeurs « vrai », respectivement le contre-modèle « faux », ou encore : nécessaire, non nécessaire, nécessairement non. La vérité du jugement (la correspondance entre nos intuitions et les circonstances) est un type de valeur (ontologique). Elle a également une signification pour l'esprit,

par exemple.

WDM75

b.2.-- Valeur éthique.

1. La première valeur éthique est la vérité éthique (WDM 30 (fondement ontologique) ; 71 (essence)), dans la mesure où chacun vit conformément aux valeurs éthiques (les « principes » expriment des valeurs, les « principes » sont des jugements de valeur) qu'il défend (qu'il tient en haute estime) ; à ce titre, il inspire le respect à ses propres yeux (en conscience) et aux yeux d'autrui. Le contre-modèle ne suscite que du dédain ou, à tout le moins, de la pitié : « Le drapeau ne protège pas la cargaison ! »

2. Il existe, bien sûr, outre les valeurs cognitives ou de vérité, d'autres valeurs éthiques : M. Scheler (WDM 42 ; 62) a tenté d'établir une sorte de typologie (théorie des types, classification) des héritages :

a. choses, personnes, processus agréables (sans valeur : désagréables ; WDM 47 : principe de plaisir) -- ils ont de la « valeur » (valeurs hédonistes ;

b. tout ce qui favorise la santé, biologiquement parlant, est précieux (faussement maladie, blessure, dans la terminologie de Scheler : valeurs vitales ; en d'autres termes : valeurs biologiques) ;

c. Tout ce qui favorise la culture de l'esprit (= intellect/raison, tempérament, caractère) est précieux : les valeurs esthétiques (beau, contraire : laid), les valeurs juridiques ou légales (tout ce qui établit la justice est précieux ; l'injustice (par exemple la violence) est sans valeur), les valeurs épistémologiques (sciences spécialisées, philosophie, théologie, rhétorique – elles établissent des situations précieuses ; sans valeur : l'ignorance, l'erreur), – voilà, aux yeux de Scheler, les valeurs culturelles.

a. Note : La valeur sublime, du moins pour le catholique Scheler (qui connut une crise de foi plus tard dans sa vie), est le sacré (cf. WDM 30 : l'inviolable est le mode de manifestation du sacré, au sens strict), ce qui relève de la philosophie de la religion (au sens augustinien). (valeurs sacrées).

b. Remarque : Où se situent précisément, selon Scheler, les valeurs éthiques ? Elles se situent en dehors de l'échelle des valeurs décrite précédemment, tout en y étant présentes : dès que l'homme prend conscience d'une valeur (réalisation, effet, actualisation) – ordo executionis, l'ordre de

réalisation –, comme le disaient les scolastiques, il établit une valeur éthique au sens strict. Toute valeur « valide » (Sollen ; WDM 61 et suiv.), elle se fait sentir, de quelque manière que ce soit : « Tu ne tueras point », par exemple. Mais celui qui rend cette validité « vraie » dans sa praxis (WDM 63), qui la met en œuvre, passe du sentiment de la valeur à sa réalisation.

WDM76

Si donc, que ce soit par exemple par une interdiction nucléaire ou la prévention de l'avortement (nous ne portons pas de jugement sur les avortements effectivement pratiqués), on défend la vie (valeur biologique) non seulement en « théorie » mais aussi en pratique, on passe de la simple perception de la valeur à la praxis morale.

Exemple bibliographique : *L. De Raeymaeker, La philosophie de Scheler*, Malines, 1934, 46ff. «Es gibt ursprüngliches, intentionales Fühlen».

Toute la théorie schelérienne de la valeur repose ou s'effondre sur cette thèse principale : il existe un sentiment « originel » (c'est-à-dire irréductible à quoi que ce soit d'autre et, par conséquent, donné dans une expérience directe (rencontre, « intention »)), -- à savoir, des valeurs.

(a) Un sentiment de valeur n'est pas la même chose qu'un état d'esprit, par exemple.

Modèle applicable

Je me suis levé ce matin avec un sentiment de mélancolie (abattu, « déprimé »). – Une telle tristesse n'a de sens que si, d'une manière ou d'une autre, la valeur et le sentiment de valeur existent. La tristesse est une confrontation (intentionnelle) avec le sentiment d'inutilité. Autrement dit : la condition de possibilité (WDM 8 : raison suffisante) d'un tel état d'esprit est qu'un problème est à l'œuvre (le sentiment d'inutilité).

(b) La perception de la valeur n'est pas non plus la même chose que les réponses volontaires.

Modèle applicable

Je peux réagir à la mauvaise humeur de ce matin, notamment de différentes manières : je peux m'y soumettre (mauvaise humeur, disposition maussade) ; je peux lutter contre elle, par exemple en me distrayant.

Un sentiment de valeur est à l'œuvre dans ces réactions : s'y soumettre revient à supposer que cette tristesse a une certaine « signification » (valeur) ; y résister volontairement signifie que je perçois un manque de valeur dans cette tristesse et que je considère le fait de la surmonter comme significatif et précieux.

Encore une fois : l'une des raisons nécessaires, et peut-être suffisantes, de ces réactions est un sens des valeurs.

(c) Le sens des valeurs n'est pas non plus la même chose que l'orientation vers un but.

Modèle applicable

Les aspirations, un des phénomènes fondamentaux fortement (et à juste titre) mis en avant par la psychanalyse (WDM 47), sont des tendances (WDM 21 : idée-force) de notre intention volontaire ; elles ont une finalité : par exemple, la recherche du plaisir, postulée par Freud comme la première donnée fondamentale de notre inconscient. En ce sens, la recherche naturelle du plaisir est orientée vers un but.

WDM77

Si moi, maintenant, en tant qu'épicurien (Épicure de Samos (-341/-271) a embrassé un hédonisme ou une philosophie du plaisir), je privilégie consciemment l'expérience d'autant de sensations agréables que possible comme but principal de ma vie, alors il s'agit de téléologie au second degré (poursuivre consciemment ce que l'inconscient indique déjà comme but).

La poursuite d'un but, qu'elle soit inconsciente ou consciente, n'a de « sens » que si l'on perçoit une valeur dans les expériences agréables ou si l'on en a au moins une vague intuition.

Décision.

La méthode comparative (perception de la valeur comparée aux états émotionnels, aux réactions volitionnelles et aux aspirations à un but) montre que, comme « raison » (condition de possibilité) des trois phénomènes volitifs comparés, quelque chose comme la perception de la valeur est présent.

Le terme « bien » (« biens ») signifie que certains états actuels (par exemple, les biens économiques) représentent une « valeur » : la valeur incorporée dans un bien donné crée un bien.

Exemple bibliographique :

Comme dans tous les cas précédents de livres, etc., il en va de même ici : il existe une masse de littérature ; comme ceci :

-- *L. Lavelle, Traité des valeurs* , I (*Théorie générale de la valeur*), Paris, 1951 (intéressant est oc, 33/181 : *La valeur dans l'histoire*) ;

-- *P. Schotsmans, La théorie de la valeur comme voie de sortie de notre crise de civilisation* , dans : *Onze Alma Mater* 1986 : 2, 106/120 (d'où il apparaît que l'axiologie est en plein essor).

'J'ai compris, c'est tout ! (Père Nietzsche).

Nietzsche (WDM 72) fut le premier à écrire ce slogan dans son **Fröhliche Wissenschaft** (Troisième livre), n° 125 (**Der tolle mensch** (Le Fou)), 1882.

Nous reproduisons le texte sous une forme abrégée. -- « N'avez-vous jamais entendu parler de ce fou qui, au beau milieu de l'aube, alluma une lanterne, courut au marché et cria sans cesse : « Je cherche Dieu ! Je cherche Dieu ! » »

Là, précisément au moment où étaient rassemblés de nombreux incrédules, il provoqua un grand éclat de rire : « Dieu se serait-il donc égaré ? » dit l'un. « Se serait-il égaré comme un enfant ? » dit l'autre. (...)

WDM78

Le fou surgit au milieu d'eux et les transperça du regard : « Où est passé Dieu ? » s'écria-t-il. « Je veux vous le dire : nous l'avons tué, vous et moi ! Nous sommes tous ses meurtriers. »

Mais comment avons-nous réussi à accomplir une telle chose ? Comment avons-nous réussi à vider la mer de son eau ? (...) Qu'avons-nous fait exactement en détachant la Terre de son Soleil ? Dans quelle direction se déplace-t-elle maintenant ? Dans quelle direction nous déplaçons-nous ? Peut-être loin de tous les soleils ? Ne sommes-nous pas constamment en chute libre ? (...) n'errons-nous pas comme dans un néant infini (WDM 58 : le néant de Heidegger est comparable à cela ; 72 : le devenir pur et, par conséquent, dénué de sens) ? (...)

N'a-t-il pas fait plus froid ? La nuit ne vient-elle donc jamais ? Ne faut-il pas allumer les lanternes au matin ? (...) Dieu est mort ! Dieu demeure mort ! Et nous l'avons tué ! — Comment nous consoler, nous, les meurtriers parmi les meurtriers ? Le plus saint (WDM 75) et le plus puissant que le monde ait

connu jusqu'à présent — il a été saigné à mort sous nos couteaux. Qui essuiera ce sang de nous ? Avec quelle eau pourrions-nous nous purifier ? (...)

Jamais il n'y a eu d'acte plus grand : quiconque naît après nous appartient, en raison de cet acte, à une histoire plus élevée (WDM 38 : *Übermenschzeit-vak*), – plus élevée que, jusqu'à présent, toute l'histoire.

Là, le fou se tut. Il regarda, une fois de plus, ses auditeurs : eux aussi restèrent silencieux et le regardèrent d'un air perplexe.

Finalement, il jeta sa lanterne à terre, si bien qu'elle vola en éclats et disparut : « Je suis arrivé trop tôt », dit-il alors. « Je ne suis pas encore au moment opportun. Cet événement inouï est encore en chemin, il n'est pas encore parvenu aux oreilles des hommes. L'éclair et le tonnerre ont besoin de temps ; (...) les actes ont besoin de temps » – même après avoir été accomplis, ils veulent, au moins, être vus et entendus. Cet acte est – pour eux – plus lointain encore que les étoiles les plus reculées : et pourtant, ils l'ont accompli.

On raconte aussi que le fou, le même jour, fit irruption dans plusieurs églises pour y chanter son *Requiem aeternam deo* (« Accorde à Dieu le repos éternel »). On le fit sortir. Interrogé, il répétait sans cesse : « Que sont ces églises sinon des cryptes et des tombeaux de Dieu ? » – Voilà pour cette parabole.

WDM79

Commentaire de Heidegger.

M. Heidegger, *Holzwege*, Francfort-sur-le-Main, 1950, discute de la parabole de Nietzsche.

(a) En 1886, *Nietzsche* ajouta un cinquième volume à sa **Fröhliche Wissenschaft**, dans lequel il dit, dans l'**Aphorismus ** 343 : « Le plus grand événement nouveau – que “Dieu est mort”, que la croyance au Dieu chrétien est devenue incroyable – commence déjà à projeter ses premières ombres sur l'Europe ».

Heidegger en conclut que le terme « Dieu », dans le slogan de Nietzsche, désigne le Dieu du christianisme.

Note – En effet, sous l'influence rationnelle des Lumières (les cartésiens et les libertins), une crise de la foi s'est installée dans le monde occidental,

particulièrement depuis environ 1680 – une crise dont Nietzsche perçoit la nature athée : « nombreux étaient ceux qui, sur la place publique, ne croyaient pas en Dieu ». WDM 1 a déjà souligné que la théologie fait partie intégrante de la philosophie : nous en avons là un exemple ! La culture européenne était, à l'origine, comme toutes les cultures, profondément religieuse. Mais au XVe siècle, un déclin s'amorce : la laïcisation et la sécularisation.

(b) -- Mais - à juste titre - Heidegger soutient que Nietzsche entend plus par ce terme « dieu » .

1. Il entend par là le monde transcendantal des idées, des idéaux et des valeurs. Il l'a impitoyablement ciblé.

a. Le platonisme, avec sa théorie des formes (WDM 50 : idéal) et les soi-disant onto-théologiques (WDM 37) et sur

b. Le christianisme, notamment dans la mesure où il a fondé un platonisme chrétien depuis l'époque patristique (33/800 ; WDM 45). Nietzsche qualifie ces deux facteurs culturels, non sans les confondre avec le judaïsme (WDM 73), d'étrangers à la vie et au monde, voire d'obsolètes.

2. « L'expression "Dieu est mort" signifie : le monde suprasensible est dépourvu de force active ; il ne rayonne aucune vie. La "métaphysique" (WDM 73), c'est-à-dire (pour Nietzsche) la philosophie occidentale, comprise comme le platonisme, est arrivée à son terme. Nietzsche conçoit sa propre philosophie comme un contre-mouvement contre la "métaphysique", c'est-à-dire (à ses yeux) contre le platonisme (oc, 200). Ainsi, littéralement, Heidegger. »

Remarque : Cela implique que l'affirmation « Dieu est mort » a, outre une portée théologique, également une portée axiologique :

(i) nous avons vu, avec Scheler, que le sacré (WDM 75) est la plus haute, voire, dans un certain sens, la valeur fondamentale (ce que Nietzsche confirme : « Le plus saint et le plus puissant que le monde ait possédé jusqu'à présent, -- il a saigné à mort sous nos couteaux ») ;

WDM80

(ii) Nietzsche lui-même, dans **La Volonté de puissance** (1887/1888), écrit : « Que signifie le « nihilisme » ? – que les valeurs supérieures subissent une dévaluation. » Nietzsche considère le nihilisme et le « Dieu est mort » comme un phénomène dans les esprits et les pratiques de l'Europe moderne (WDM 58 ; 59).

Exemple bibliographique :

- D. Arendt, *Nihilismus (Die Anfänge von Jacobi bis Nietzsche)*, Cologne, 1970 (frl. oc, 341/390) ;
- Le P. Nietzsche, *La Volonté zur Macht* ;
- M. Heidegger, *Der europäische Nihilismus*, Pfullingen, 1967 ;
- Ernst Jünger, Ueber die Linie, dans : *Anteile (Martin Heidegger zum 60. Geburtstag)*, Frankf. un. M., 1950 ;
- J. Goudsblom, *Nihilisme et culture*, Amsterdam, 1960.

Note-- M. Scheler, dans **La place de l'homme dans le cosmos **, Darmstadt, 1930, p. 83, évoque une variante du nihilisme : le nihilisme démoniaque. Il le décrit comme « l'impulsion aveugle » qui traverse toute la réalité (telle qu'il l'interprète après sa crise de foi) – aveugle à quoi ? Aveugle à toutes les idées et valeurs spirituelles.

J. Grooten/ GJ Steenbergen, éd., *Philosophical Lexicon*, Anvers/ Amsterdam, 1958, 250, définit le « satanisme » comme « la conception qui élève les valeurs de toutes les valeurs à la seule « valeur ».

Il convient de noter que le terme « satanisme » – notamment depuis la montée de l'occultisme dans les années 1960 (l'intérêt pour le surnaturel (WDM 17)) – signifie également « se mettre au service de Satan de manière surnaturelle », ce qui n'implique pas nécessairement, d'un point de vue axiologique, le « satanisme ».

Le lien entre théologie et axiologie.

(1) Les penseurs divergent sur ce point : J. Delesalle, *Liberté et valeur*, Louvain, 1950, par exemple, défend la proposition selon laquelle l'homme, bien qu'atteignant le cosmos (au sens matériel), ne crée pas de valeurs mais les reçoit de la main de Dieu, tandis que P. Schotsmans, ac (WDM 77), insinue que la disparition de Dieu comme facteur principal de notre culture actuelle conduit en fait à un retour à une théorie des valeurs, comme une sorte d'« Ersatz » (substitut).

(2)a. Dans *Luc 18:1/8*, Jésus raconte une parabole « Le juge injuste et la veuve importune », qui met en lumière le lien entre la croyance en Dieu et les valeurs (surtout d'un point de vue éthique).

WDM81

« Dans une ville, il y avait un juge qui ne craignait pas Dieu et ne se souciait

pas des gens. Mais il y avait aussi, dans cette ville, une veuve qui le chercha et dit : « Rendez-moi justice (WDM 60) contre mon adversaire ».

Le juge n'aborda pas la question pendant un long moment. Mais, plus tard, il se dit : « Je n'ai aucune raison de craindre Dieu ni de me laisser importuner ! Je vais simplement rendre justice à cette veuve qui me cause tant de problèmes. Sinon, elle continuera de m'ennuyer sans fin. »

Outre le fait que cette parabole rappelle *le Psaume 58 (57)* – qui traite des juges (dirigeants) injustes –, elle associe clairement le rejet de Dieu à l'indifférence envers son prochain. Autrement dit, le prochain perd la valeur (la légitimité) que lui confère la croyance en Dieu. C'est une illustration du couple freudien « principe de plaisir/principe de réalité » (WDM 47 ; 63 ; 75 ; – 58) : dans un monde sans Dieu, si l'on n'agit pas par sens de la justice, on peut être contraint, par la force des choses (WDM 75), de rendre justice à son prochain ! Un certain hédonisme, une recherche du plaisir, semble aller de pair avec l'athéisme.

(2)b. *Ludwig Feuerbach* (1804/1872), dans son ouvrage **Das Wesen des Christentums ** (1841), avait déjà noté le lien entre la croyance (vivante) en Dieu et les valeurs supérieures : « Le véritable athée n'est pas celui qui nie Dieu. C'est celui qui interprète les attributs (= caractéristiques essentielles) de la divinité – l'amour, la sagesse, la justice – comme rien ».

Le terme « rien » parle de lui-même : le « nihil » (rien) que constituent ces hautes vertus (= qualités éthiques) pour l'athée cohérent insinue le nihilisme inhérent à un tel athéisme.

J.P. Sartre (1905/1980) (WDM 16) . Dans son ouvrage **L'existentialisme est un humanisme **, *Paris*, 1946, p. 36, Sartre part de l'« humanisme » (athéisme) : « Dostoïevski (FM - (1821/1881 ; romancier russe profondément religieux) avait écrit : “Si Dieu n'existait pas, alors tout serait permis (WDM 60 : non obligatoire) : voici le point de départ de l'existentialisme (note : athée-humaniste). En effet : tout est permis, si Dieu n'existe pas.” » (J.P. Sartre, *ibid.*). Sartre entend par là que tout est permis en principe, bien entendu.

WDM82

3.--La théorie de l'unité transcendante (harmologie).

Comme déjà indiqué (WDM 28), l'harmologie (WDM 3) ou théorie de l'ordre est l'exposé du caractère d'identité de la réalité.

(un) Unité métaphysique :

1. Dès qu'il y a quelque chose (WDM 28) ou « forma » (forme essence), il y a discernabilité (voir aussi WDM 33), discriminabilité, par rapport à tout le reste (principe de dualité). Comme le disaient les scolastiques : « Forma dat esse et distingui » (grâce à la « forme essence » (essence + existence), quelque chose existe et est discernable).

2. C'est pourquoi une théorie de la réalité (ontologie) peut recourir à l'auxiliaire « être ». Relisez, par exemple, WDM 35 et suivants (jugements d'identité). Nous allons brièvement le rappeler une dernière fois.

2a. -- Quelque chose (étant une forme) n'est totalement identique (réflexif, identifiable en forme de boucle) qu'à lui-même.

2b. -- Quelque chose est cependant partiellement identique (partiellement, partiellement identifiable) avec le reste.

Quiconque travaille « totalement et partiellement de manière identique » avec ces deux concepts (catégories) de base parle un langage identique.

3. C'est la raison pour laquelle l'analogie (identité ou relation partielle) est si centrale.

3a. – Le fondement est, bien sûr, l'identité pleine et entière (que les Anciens appelaient « ousia » (essences, mais essence au sens d'essence parfaitement identique) ou encore « hupostasis » (substance, – là encore au sens très particulier d'identité complète)). Mais cette idée s'enlise, pour ainsi dire, dans des tautologies (WDM 35 et suiv.).

3b. La grande masse des jugements (intuitions essentielles) exprime des relations, des identités partielles, en d'autres termes : des analogies.

Modèle applicable

C'est parce qu'Ornella Muti est Ornella Muti (première tautologie) et parce que le beau est beau (deuxième tautologie) que l'on peut dire : « Ornella Muti est belle » (identité partielle, ou jugement analogique).

Note -- La logistique plus récente (WDM 2) comprend, en plus de la logistique modale (après la logistique à double valeur) déjà évoquée (WDM 40), également la logistique relationnelle, établie principalement par CSS Peirce (WDM 8; 22; --14; 27).

Comme G. Jacoby l'affirme à juste titre dans **Die Ansprüche der Logistiker**, 53/55 (** Relationslogik **) : la condition de possibilité de la logistique des relations est la théorie de l'identité partielle, telle que l'ontologie l'élabore.

WDM83

Remarque : Tous les jugements, ou presque, qu'ils expriment des prédicats, des relations, des classes ou quoi que ce soit d'autre (d'un point de vue logistique), sont soit des tautologies, soit des jugements par analogie.

Modèle applicable

(a) « Ornella Muti est une belle femme » — pour rester fidèle au même modèle — prononce un prédicat d'un sujet.

(b) « Ornella Muti est une femme plus belle que la plupart des femmes » est – d'un point de vue logistique – un jugement de référence.

Cela s'explique par le fait que les logisticiens (comme les mathématiciens) s'appuient sur des symboles (signes de calcul et/ou de raisonnement ; WDM 2 ; 52) (ce qui relève de leur prérogative) ; tandis que l'ontologue s'attache à la forme essentielle (l'état de choses), qui n'est pas toujours un signe de calcul et/ou de raisonnement. C'est pourquoi les affirmations « Ornella Muti est une belle femme » et « Ornella Muti est plus belle que la plupart des femmes » relèvent toutes deux du jugement de relation.

Il s'agit simplement du fait que, dans le premier cas, « Ornella Muti » est considérée par rapport à la « belle femme » sans la comparer explicitement du point de vue de sa beauté, tandis que, dans le second cas, « Ornella Muti » et « la plupart des femmes » (qui forment ensemble le sujet, au sens ontologique) sont comparées du point de vue de la « belle femme », c'est-à-dire qu'elles sont considérées en relation.

Note -- O. Willmann, *Abriss der Philosophie*, Vienne, 1959-5, 394/400. (*Die Kategorieën*), énumère les dix catégories (modes d'énonciation : kat. ègoria) ou prédicats aristotéliens (ndlr : ce mot pris au sens antique-médiéval).

(a).-- Ousia, « substance » (entité autonome, qui est ce que représente le sujet dans une phrase.

(b).— Les scolastiques appellent tout ce qui est un prédicat (inhérent) (tout ce qui, en tant que prédicat, est inhérent à un sujet).

L'inhérence fondamentale est ce qu'Aristote appelle « pros ti » (ou « schêsis »), la relation. Aristote affirme même que la relation « sujet connaissant – objet connu » (WDM 67) est la relation par excellence. C'est ce que, depuis saint Augustin, les scolastiques nomment « intentio » (WDM 68).

Les autres caractéristiques inhérentes (également appelées « accidents ») sont : qualité/quantité (un Systechi (paire), qui, dans l'ontologie classique, n'est jamais considéré comme l'un sans l'autre : la qualité est toujours quantitative d'une manière ou d'une autre, --

WDM84

mais aussi inversement : la quantité n'est que la magnitude (quantification) d'une propriété (= qualité) ; – autres systèmes d'inhérence : lieu (« où ? ») / temps (« quand ? »), – qui ne sont pas sans lien avec la « question du si » (WDM 27) ; en effet : on peut répondre à la question de savoir si quelque chose existe en répondant à la question « où » et « quand » quelque chose est situé ; – on peut aussi l'exprimer plus modernement et parler de « spatialité » ; – systèmes suivants : activité (action, passivité (passivité, subir)), – qui, en fait, vont toujours ensemble, quelque part : on est actif envers quelque chose, qui subit ensuite cette « activité » ;

Dernier système parfois cité par Aristote : « keisthai », situs (être situé) / « echein », habitus (se tenir par rapport à quelque chose), -- ce qui rappelle quelque peu le couple existentialiste « jet / dessein » (WDM 63).

Modèles applicatifs.

(1) Position

Comme indiqué précédemment, Aristote insiste à plusieurs reprises sur le fait que la connaissance est une relation : les « relata » (singulier : « relatum », terme relationnel) sont le sujet connaissant et l'objet de la connaissance (WDM 67). Dans son chapitre consacré à la relation (« pros ti »), la relation de connaissance apparaît comme l'application principale (mais loin d'être la seule) de cette catégorie (concept fondamental). Cf. Cat. 7 (voir aussi : *Top.* 1 : 17 ; 4 : 4 ; *Metaph.* 5 : 15 : 3 et 14 ; *De anima* 2 : 2).

Décision.

Qu'on ne dise plus jamais qu'Aristote n'a même pas mentionné cette

relation dans ses concepts logiques.

(2).1. *Propriété/ mesure* (qualité/ quantité).

Dans son *Éthique à Nicomaque* (1:4), Aristote affirme que la vertu (une qualité éthiquement bonne et constante, ou « vertu ») est une qualité, dans la mesure où l'on en connaît la mesure (la mesure quantitative) avec précision. – Prenons l'exemple de quelqu'un qui souhaite une démocratie absolue – « indéfinie » – (et qui autorise tout) : une telle personne défend une qualité (et une bonne qualité, de surcroît), mais elle l'exagère (elle n'en saisit pas la juste mesure, la « vertueuse »).

(2).2. *Temps spatial* (quand/où).

On pourrait par là entendre la position de la nudité dans le temps et l'espace (ce qui est évident pour tous). Mais une telle chose peut aussi être déterminante sur le plan éthique (« fondamentale », essentielle) : les relations sexuelles sont, en elles-mêmes, une « valeur » (« bonne ») ; mais lorsqu'elles sont « jouées » dans une scène d'un film de sexe et de violence, elles se situent à la fois au mauvais moment et, surtout, au mauvais endroit.

WDM85

(2).3. *Activité/passivité*.

Lorsqu'un cinéaste filme activement le couple mentionné plus haut, les deux acteurs sont filmés passivement. Lorsque je regarde une belle fleur, je la regarde passivement. – Comme vous le voyez : l'opposition « action/passion » est extrêmement fréquente.

(2).4. *Être situé/se situer*.

Cela peut être entendu localement et/ou temporairement : « Aristote se situe (-384/-322) au IV^e siècle avant J.-C. (temps), d'abord à la cour macédonienne et, plus tard, à Athènes (lieu) ».

Il peut également être réinterprété existentiellement (di comme aspects de l'expérience) : « Il gisait là, abattu (situs), bien que revêtu de son armure agressive complète (habitus) », -- par lequel on voit que cette paire d'opposés fusionne avec « passion/action ».

Purement moderne : « Situé dans une crise générale des valeurs » (WDM 79), Nietzsche ne voyait qu'une seule attitude significative et responsable : le nihilisme intégral.

Décision.

1. Les catégories aristotéliennes (prédicats), trop facilement décriées, englobent (1) la relation comme élément central et (2) les paires d'opposés (c'est-à-dire les relations entre opposés) comme modèles applicatifs de la relation. Ceci constitue une logique de la relation à part entière, dont les exemples cités précédemment démontrent la pleine pertinence.

2. Quiconque, à l'instar d'Aristote – et incidemment dans la tradition des Paléo-Pythagoriciens et du platonisme de son maître – perçoit des relations partout et toujours, perçoit simultanément des ensembles, des totalités. Et même des totalités structurées, car dotées de relations. – Ce qui constitue un thème non moins actuel.

Le nom « doctrine de l'unité ».

Les penseurs grecs antiques, de Thalès (WDM 7;12) à ses contemporains, parlaient généralement du multiple (les termes) et de l'un (la relation) : la « fusis », la nature, comprise comme la multiplicité (apparemment sans cohérence) des « êtres », est, selon eux, une unité (c'est-à-dire un tout cohérent ou une totalité) – par exemple, parce que les nombreuses données naturelles sont traversées par un seul et même principe « archè » (principium) – par exemple, l'eau souple (Thalès) ou la souplesse simplement (l'« apeiron » d'Anaximandre) ou, avec Anaximène, (l'air/souffle omniprésent et souple).

WDM86

Bien que, dans cette phase archaïque de la pensée, les premiers philosophes de la nature « ignoraient tout de la notion de portée transcendante » (WDM 26 : « L'être s'applique à tout » ; 27), au sens explicite, ils percevaient déjà l'unité (la similitude/la cohérence) dans la multiplicité (les éléments). Ils ont ainsi fondé, inconsciemment, la théorie du premier ordre.

(b) Unité non métaphysique.

1. Nous avons parlé, tout comme les Milésiens, de l'unité transcendante ou « métaphysique ». – Mais, chemin faisant, par exemple dans notre exposé sur les catégories, nous avons abordé des modèles non transcendants d'unité dans la multiplicité (ordre) : pensons, par exemple, à la mesure dans chaque qualité éthiquement bonne, par laquelle cette qualité, remarquable en elle-même, est située, qui est vue dans ses relations ou son unité avec le reste.

2. Les idées actuelles de « collection », de « système » : – « structure » (ensemble de relations, de préférences immuables), sont des applications

directes (modèles applicatifs) de l'« unité » métaphysique (= similarité, cohérence, – analogie). – Par exemple , *D. Nauta la définit comme suit dans *Logica en model **, *Bussum*, 1970, p. 175 et suiv.

a. La structure désigne l'ensemble des relations entre les éléments (qu'ils appartiennent à un simple ensemble ou à une « classe » parfois distincte, parfois indifférenciée) ou à un système. **b.** L'ensemble désigne le nombre (toujours exprimable par un nombre) d'éléments réunis au sein d'une structure (réseau de relations). L'unité réside donc dans la similarité (ou l'interchangeabilité) des éléments considérés.

Imaginez toutes les billes dans la poche d'un écolier ; mutuellement, dans la mesure où ce sont des billes, interchangeables (similaires), elles appartiennent à la classe (finie) des billes dans la poche du garçon.

WDM87

Pensez au célèbre exemple antique.

Alexandrie (-323/-283), le fondateur de la célèbre école d'Alexandrie (sciences spécialisées), dans ses *Éléments de géométrie* (treize livres), traite de l'arithmétique (mathématiques des nombres) dans les livres 7 à 9. Comme dans les autres livres, Euclide commence ici aussi par des définitions.

a. Le premier texte se lit comme suit : « L'unité (« monas », d'où « monade ») est ce qui fait que tout être est appelé « un » (« unique ») ». Ce que nous appellerions aujourd'hui, en théorie des ensembles, « élément ».

b. La deuxième définition se lit comme suit : « Nombre (forme), (« arithmétique » (WDM 13) ou « ensemble ») est la « multitude » (« plèthos ») - comprenez : ensemble - qui résulte de la sommation des « unités » (monades) ».

Autrement dit, en mathématiques euclidiennes, un nombre est invariablement un ensemble d'au moins deux éléments. Pour les Grecs anciens, cette vérité était si absolue qu'ils ne concevaient jamais l'unité (l'élément) comme un nombre, mais plutôt comme un élément d'un ensemble.

Exemple bibliographique :

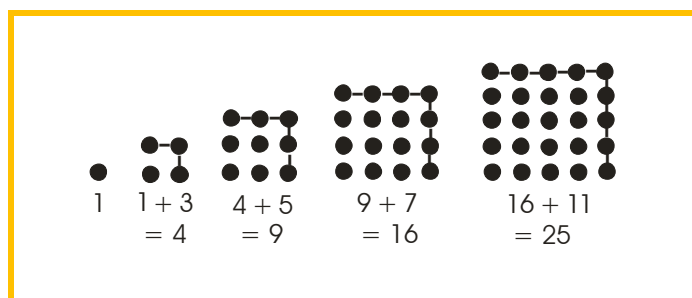
Le P. Krafft, Gesch. d. Naturwissenschaft , I (Die Begründung einer Wiss. vd Natur), 319.

Remarque : Par souci de clarté, il convient de parler ici de « micro-unité » (élément) ou de constituant et de « macro-unité » (ensemble, classe).

c. Le système est l'ensemble dont les éléments ne sont pas semblables (interchangeables).

Modèle applicable

Examinons la forme des nombres paléopythagoriciens, telle que les penseurs de l'époque dessinaient les nombres carrés. Pris individuellement — et indépendamment de la forme (ici : au sens géométrique) —, les points sont identiques (ensemble par ensemble). Mais à l'intérieur de la forme, ils ne sont nullement identiques (ils sont arbitrairement mobiles) : ils sont régis (WDM 7) par un « principe », à savoir démontrer aux élèves, par un agencement approprié, comment un nombre carré est « généré », engendré, construit.



Rue de la bibliothèque : Nauta, logique et modèle , 26.

Modèle applicable. -- Il convient d'examiner attentivement le corps biologique, par exemple, d'une mouche rouge : chaque partie ou organe.

WDM88

(i) est un élément de la « collection » de parties (organes) qui « composent » la mouche d'or (et, dans ce sens très limité, « sont similaires »),

(ii) est une composante essentielle de la totalité (« système »), ce qu'est également la mouche d'or (en ce sens, chaque élément est distinct). Ce dernier point est évident du fait que l'aile, par exemple, ne peut remplacer la fonction (performance) ou le rôle – au sein de cette même totalité – des pattes. Dès lors qu'un élément d'un ensemble ne peut remplacer le rôle d'un autre élément, il est non interchangeable (en termes de fonction). Ainsi, cet ensemble constitue un système (une constitution).

L'idée de « caractéristique commune » :

Tout ce qui possède au moins une propriété en commun est « collectible ».

Dans le cas du système stricto sensu (au sens strict, tel que nous l'entendons ici), la seule propriété commune des éléments est généralement leur appartenance à un même tout.

Structure distributive et collective.

Dès qu'une relation existe, une structure (minimale) se manifeste. Toutefois, il convient de noter que, dans le contexte (notamment scientifique), le terme « structure » désigne très souvent des relations fixes et immuables (« invariantes »). Le contexte permet de trancher.

(1).-- Structure distributive.

« Distributif » signifie, en néerlandais, « diviseur ».

Modèle applicable

En mathématiques, l'expression « $ax + ay + az$ » peut être remplacée par « $a(x + y + z)$ ». C'est un exemple limpide de la distribution d'un même élément, à savoir « a ». Tout ensemble composé d'éléments similaires (interchangeables) présente cette propriété de distributivité, quelle que soit la partie qui ressemble à « a » dans l'exemple mathématique. Ainsi, selon Husserl (WDM 5), tout ce qui est « rouge » peut être interchangé, réparti (distribué) parmi tous les éléments « rouges » possibles, dans la mesure où il est rouge. Ce « rouge » est général (commun à tous les cas).

(2).-- Structure collective.

« Collectif » signifie « conjointement » (« solidairement »).

Modèle applicable

Le fait que toutes les parties de la mouche dorée constituent ensemble une seule mouche, collectivement, « solidairement », montre que, malgré leurs différences, elles présentent également une structure collective (donc non identiques).

WDM89

Remarque : On peut bien sûr, à la suite de D. Nauta (cf., p. 175), définir la notion de « système » comme « un ensemble doté d'une structure ». Dans ce cas, l'ensemble des éléments semblables constitue un « système à structure distributive ». C'est une question de convention.

Le terme grec ancien 'su.stema'.

Que personne ne pense que la théorie des systèmes soit si nouvelle. -- Le

mot (et non l'idée telle que nous l'avons définie ci-dessus) « sum.stema » (littéralement : « assemblage ») - tantôt simple collection, tantôt système strict - était utilisé comme suit.

1.-- Physique.

Dans la Grèce antique, un petit sac de pierres précieuses était appelé « sustèma ». Le fait que les pierres précieuses, rassemblées dans un sac, présentent une certaine cohérence justifiait le mot « sustèma ».

2.-- Biologique.

Le corps des plantes, des animaux et des humains était « sustèma » : ainsi Aristote parle de « to holon sustème tou somatos » (le système entier du corps).

3.-- Culturel.

3.a.1.— Doctrinal : un ensemble philosophique d'assertions (thèse) ou, plus simplement, un exposé cohérent d'idées était appelé « sustèma ». Dans cette tradition, on parle encore aujourd'hui de « système philosophique/scientifique ».

3.a.2 .-- Esthétique (artistique : une strophe rimée, un accord musical (WDM 13) était appelé 'sustèma'.

3.b.1.-- Sociologiquement : chaque groupe (groupement) de personnes (la multitude (masse),-- l'association : guilde, collège, ligue (= alliance)) était un « système ».

3.b.2.-- Juridiquement : une constitution – le résumé et l'organisation des institutions – était appelée un « sustèma ».

Conclusion : - L'utilisation pratique et théorique d'un terme comme « sustèma » indique une logique commune (WDM 15) théorie des systèmes.

Théorie des systèmes actuels.

La fondation de la Society for General Systems Research en 1954 par Ludwig von Bertalanffy (1901/1972), Kenneth Boulding (économiste-sociologue) et Rapoport, une fondation née d'années de prise de conscience à cet égard, a eu une influence non négligeable.

Rue de la bibliothèque :

-- F.E. Emery, éd., *Systems Thinking* (Selected Readings), Harmondsworth/Baltimore, 1969-1.

-- P. Delattre, *Système, structure, -fonction, évolution* (*Essai d'analyse épistémologique*), Paris, 1971 ;

-- DO Ellis/ Fr.J. Ludwig, *Philosophie des systèmes* , Englewood Cliffs, NJ, 1962.

Particulièrement inspirant, d'un point de vue ontologique, est l' ouvrage de Leo Apostel et al., **Deenheid van de cultuur** (*Vers une théorie générale des systèmes comme instrument de l'unité de notre connaissance et de notre action*), Meppel, 1972 (l'activité du mathématicien, la communication, l'activité artistique – tout cela, selon L. Apostel, situé dans une théorie des systèmes).

Note : Selon Lv Bertalanffy, *Robots, Men and Minds* (*Psychology in the Modern World*), New York, 1967, 61, la question d'une théorie générale des systèmes trouve son origine dans une triple cause :

(a) l'attention de von Bertalanffy, depuis les années 1930,

(b) la cybernétique ou le contrôle, qui a culminé dans Norbert Wiener, *Cybernetics or Control and Communication in the Animal and the Machine* , New York, 1948-1, 1961-2,

(c) les besoins organisationnels dans les processus de production complexes (y compris les systèmes homme-machine, la recherche sur les armements, etc.).

Typologie actuelle des systèmes.

D. Nauta, *Logica en model* , 173 et suiv., distingue – fondamentalement – trois niveaux de système.

1.-- Systèmes concrets (diphysiques, biologiques, culturologiques).

Un cristal (physique), un organisme (biologique), une usine (culturelle) sont des « systèmes », mais différent par leur niveau. Comparer avec le terme grec ancien « sustèma » : la similitude est frappante. – Les relations (structure) sont « concrètes », comme l'énergie de liaison dans un atome (physique).

2.— Systèmes conceptuels.

Exemples : un ensemble mathématique de points, un système de nombres (logique) ; -- de plus : un diagramme de quelque chose, un modèle atomique.

Comparer avec le « sustème » doctrinal ou artistique des Grecs anciens. – Dans ces systèmes, les relations sont « conceptuelles » (oc., 175). Elles existent « dans une théorie, sur le papier, comme abstractions, constructions de

l'esprit humain ».

3.-- Systèmes «formels» ou linguistiques.

Exemples : la logistique (calcul logique ; WDM 2 ; 52 ; -- 40 ; 82), par exemple la logistique des jugements ; un langage de programmation informatique. Tout langage (système de signes) dans lequel :

- (i) des réalités concrètes
- (ii) a. une théorie conceptuelle (théorie de la reconstruction conceptuelle)
- (ii) b . Lorsqu'il est décrit symboliquement (c'est-à-dire dans un système cohérent de signes), on l'appelle système « formel » ou « linguistique ».

WDM91

Dans un tel système, les relations (structures) sont des relations « formelles » (ou, comme le décrit Nauta, « syntaxiques »).

Note : La sémiotique (théorie des signes), dont l'origine remonte à Charles Morris (1901/1970 ; philosophe du langage), distingue trois aspects dans un signe :

- (1) syntaxe (l'analyse des relations mutuelles des signes),
- (2) sémantique (WDM 2 : application) (l'analyse de la valeur significative des signes, à savoir leur relation à ce qu'ils dénotent),
- (3) pragmatique (l'analyse de l'utilisabilité des signes - leur valeur d'usage).

--

Un système purement « formel » (linguistique) fait donc abstraction à la fois de la valeur d'usage et de la signification, afin d'examiner uniquement les relations mutuelles entre les signes.

Décision.

Un aperçu des principaux types d'unité non métaphysiques — pensons aux unités physique, biologique et culturelle, parmi lesquelles les « formelles » sont les plus abstraites — montre que, derrière et au sein de ces types d'unité non ontologiques, une unité transcendantale (omniprésente) (similarité, cohérence) est à l'œuvre.

Identitaires (analogie), -- concordistes (= assimilationnistes : similarité, cohérence), différentiistes (penseurs de la différence : différence, incohérence ; WDM 58).

Il était prévisible que les penseurs se divisent en trois catégories : ceux qui mettent l'accent sur l'analogie (à la fois sur la différence et la similitude ; sur

la cohérence et l'indépendance mutuelle) – les identitaires, ceux qui mettent l'accent sur la similitude et la cohérence, tout en négligeant ou en sous-estimant la différence et l'incohérence – les assimilatimistes, les concordistes, et ceux qui mettent l'accent exactement à l'inverse – les différentiistes.

Modèle applicable

L. Vax, L'empirisme logique (De Bertrand Russel à Nelson Goodman), Paris, 1970, 10 sg nous présente.

L'atomisme (*note* : un type de différentiisme) s'oppose au monisme (*note* : un type d'assimilationnisme).

1. Le monisme postule que l'univers est une réalité indivisible. Le spinozisme (WDM 38) et l'hégélianisme (WDM 31) sont des exemples de ce monisme (...)" (Oc, 10).

WDM92

Dans un esprit à la Russell sarcastique, Vax caractérise le monisme ainsi : « Une phrase initiale, telle que « Je suis oncle », renvoie, bien sûr, à la phrase complémentaire « j'ai un neveu ou une nièce ». Mais je ne peux avoir ni neveu ni nièce si je n'avais pas aussi un frère ou une sœur et une belle-sœur ou un beau-frère . – Mais ni mon frère (ma sœur) ni moi n'existerions si nous n'avions pas de parents. Et ainsi de suite. – Aucun être qui peuple ce monde n'existerait sans l'autre : tout être renvoie à d'autres êtres, – tout comme chaque pièce d'un puzzle présuppose d'autres pièces. – Ainsi, aucun être humain – sauf par abstraction – ne peut se concevoir séparément du monde humain tout entier, – monde humain, qui, à son tour, est situé au sein du monde des êtres vivants. Et ainsi de suite. »

Conclusion : l'individu séparé est une abstraction. Seule la totalité est « concrète ».

2. L'atomisme , en revanche, postule que l'univers est un assemblage d'individus distincts – à l'image d'un tas de sable, avec ses grains individuels. Chaque grain de sable est une réalité concrète. C'est précisément leur ensemble, le tas de sable, qui constitue une abstraction. Bertrand Russell a défendu cet atomisme, du moins dans une certaine mesure (un atomisme physique, au sens, par exemple, d'Épicure (WDM 77)).

Remarque : Lorsqu'on reconnaît la valeur partielle (et unilatérale) des

deux tendances, on ne peut s'empêcher de conclure qu'on adhère à la vision identitaire (qui, grâce à l'idée d'« analogie », valorise les deux aspects de la réalité).

Modèle d'application

A. Akoun et al., *La philosophie*, Paris, 1972-1972, p. 112. (Différence) distinguent – selon lui – la pensée classique, qui perçoit une similitude profonde (aspect fortement assimilationniste) dans et sous-jacente à toutes les différences (pensée différentielle minimale ou différentiisme), et, d'autre part, le différentiisme contemporain qui – comme l'explique Akoun – a, pour la première fois, conféré à la différence un véritable statut philosophique (sa nature essentielle). Cette pensée différentielle ose parler de différence (et donc de relations), mais alors sans similitude (ou sans termes de relation).

WDM93

Akoun fait référence à Ferdinand de Saussure (1857/1913 ; fondateur de la sémiologie (= l'étude des signes ; cf. WDM 91)).

Dans une langue qu'il conçoit comme un système de signes, il n'existe que des différences sans termes positifs. Autrement dit : chaque mot, chaque forme de mot, est, dans une certaine mesure, incomparable à tous les autres.

Critique.

Akoun, en tant que différentialiste, exagère la portée de la pensée différentielle de Saussure.

(a) Il est exact qu'il souligne la distinction dans les éléments linguistiques.

(b) Mais l'interprétation d'Akoun est, en fait, incompatible avec le rôle majeur de l'analogie que Saussure attribue à la formation du langage : ainsi un enfant francophone parlera - par analogie avec « peindre » - de « venir » (analogie erronée pour « venir » (« il vient » analogue à « il peint »)).

L'accent mis sur la différence entre les cultures — qualifiée d'« incomparable » — se retrouve également dans les autres sciences humaines : par exemple, Claude Lévi-Strauss (1908/2009, anthropologue structuraliste) attribue une « logique propre » (à comprendre comme un ensemble de présuppositions dont on tire des conclusions) aux cultures primitives (et souligne la différence avec notre culture occidentale).

Rue de la bibliothèque :

Cl. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, 1958.

Le deuxième penseur de la Différence Structurale est le psychanalyste (WDM 47 ; 58) Jacques Lacan (1901/1981 ; fondateur, en 1964, de l'École Freudienne de Paris, sur une base fortement idiosyncrasique) : cette fois, la différence (comprendre : l'écart) est située au sein du sujet humain (WDM 43) ou de l'être lui-même ; en tant qu'êtres conscients, à savoir, nous croyons facilement que nous ne sommes pas également déterminés par l'inconscient en nous (écart entre le moi et l'inconscient), qui se manifeste dans le langage humain (consciemment, nous voulons dire quelque chose, mais, dans ce langage conscient, l'autre (l'autre, le côté inconscient) parle en nous.

Troisième penseur de la différence structurelle : Louis Althusser (1918/1990 ; marxiste) : L'histoire (économique) est déterminée – non pas par des similitudes et des liens limpides, mais – par des contradictions au sein de la structure elle-même.

De plus, Akoun fait également référence à J. Derrida, G. Deleuze (et, bien sûr, à Nietzsche ; WDM 58).

WDM94

Critique.

Une relation sans au moins deux termes liés par cette relation est littéralement un produit mental (une abstraction) : quand « il » est follement amoureux et « elle » s'accroche à lui pour son argent, alors il y a deux termes (et même deux différents). On peut cependant concevoir cet engouement mutuel, ou cet amour de l'argent respectivement, isolément. Mais alors seulement comme isolément. Non comme pleinement présents dans la réalité. Comparons cela avec WDM 54 (nous pouvons concevoir les choses impossibles comme impossibles).

Systèmes de pensée variologiques.

Hempel, **Variabilität und Disziplinierung des Denkens **, Munich/Bâle, 1967, 82/104 (** Variologische Denksysteme **), discute de ce point de vue qui, au lieu de se concentrer sur l'immuable, met l'accent – unilatéralement ou méthodiquement – sur le changement de la réalité.

Il parle principalement de dialectique (WDM 34v. ; -- 30v. (harmonie des contraires)). Il aurait tout aussi bien pu parler du philosophe en devenir, Nietzsche (WDM 72).

Une variante est la nouvelle (ce qui est différent de la précédente (l'ancienne)).

a. À ce propos, on peut citer *G. Deleuze, *Différence et répétition**, Paris, 1972. « Répéter quelque chose, c'est se comporter – et même envers quelque chose de singulier ou d'« exceptionnel », qui ne possède ni son égal ni rien d'équivalent. » (Oc, 8). L'auteur entend manifestement la création, cette fondation du neuf, ou répétition créatrice. En ce sens, la répétition diffère de la simple reprise du général, dans son immuable égalité, bien entendu.

b. Également *William James, Introduction à la philosophie (Essai sur quelques problèmes de métaphysique)*, Paris, 1926, 179/187 (*Le problème de la nouveauté*) ; 189/232 (*La nouveauté et l'infini*) ; 233/271 (*La nouveauté et la causalité*), ici, peut être cité.

Incidentement : W. James est un fervent partisan de la multiplicité : L'un et le multiple (oc, 139/163) traite de la tension entre pluralisme et monisme (comparable à la paire de Russell « atomisme et monisme » ; WDM 91 et suiv.).

Décision:

L'intentio (attitude) inhérente à l'homme est l'ordonnancement, c'est-à-dire la distinction de l'unité dans le multiple (le différent) et, inversement, la distinction de la multiplicité dans l'un (l'indifférencié). Ceci s'exprime au mieux par analogie (pensée identitaire).

WDM95

Corollaires éthiques et politiques (= sciences humaines).

(a) Un corollaire est, ici, une proposition (sens, jugement) qui découle immédiatement d'une proposition précédente (ici : le différentiisme bien compris).

(b) Nous avons expliqué « éthique », WDM 30 ; -- 56v. : 60ff., comme « tout ce qui est lié à un comportement consciencieux ».

« Politique » est le mot grec ancien pour tout ce qui est lié à l'aspect social de l'éthique (un sujet que nous avons abordé sous le nom de « loi » (WDM 60v.)).

« Le terme « humanités » (« sciences humaines ») est apparu dans le domaine de l'éducation (*note* : l'auteur fait référence à l'éducation française)

vers 1950 et se situait dans le département de « littérature ». »

Il a été affirmé que les sciences humaines couvrent le champ (= domaine) de ce qu'on appelait autrefois « les sciences morales et politiques ». (G. Legrand, *Vocabulaire Bordas de la philosophie*, Paris, 1972-1, 1986-2, 306).

Les sciences humaines pures diffèrent cependant des anciennes sciences éthico-politiques en ce qu'elles tentent d'être « neutres en termes de valeurs » (c'est-à-dire en dehors de toute préoccupation éthico-politique), ou « positives » (WDM 19) (ce qui ne réussit pas toujours).

(1) Corollaire 1.

J. Ulmann, **La pensée éducative contemporaine **, Paris, 1982, p. 101-103 (La non-directivité (Rogers)), s'appuyant sur ** Freedom to Learn ** (1969), explique comment, pour Carl Rogers (1902-1986), l'action non directive (à ne pas confondre avec « non intrusive ») est l'une des composantes essentielles permettant à chaque membre du groupe (groupe de rencontre) d'« être lui-même ». Cet « être soi-même » correspond, en apparence, à l'altérité de l'autre (qui, en l'occurrence, est le client ou l'étudiant), envisagée du point de vue de l'enseignant (« bienfaiteur », « affirmateur »).

La différenciation, pourvu qu'elle soit comprise de manière saine (analogique), est ici une présupposition de la méthode rogerienne.

(2) Corollaire 2.

AC Zijderveld, *Institutionalization (Une étude sur le dilemme méthodologique des sciences sociales)*, Hilversum/Anvers, 1966, expose comment, depuis Émile Durkheim (1858/1917) et Max Weber (1864/1920), la sociologie (l'une des sciences humaines) se divise en deux méthodes.

WDM96

1. Pour Durkheim, l'objet premier de la sociologie est la totalité – la structure de la société – au sein de laquelle l'individu agissant, inscrit dans les institutions (aspect institutionnel), peut se développer. La sociologie ne doit donc avant tout pas être de la psychologie.

Ce point de vue, qui met l'accent sur la structure des institutions, a été développé plus avant par les sociologues fonctionnalistes (les anthropologues culturels Bronislaw Malinowski (1884/1941 ; fondateur de l'anthropologie sociale), Alfred R. Radcliffe-Brown (1881/1955 ; l'un des fondateurs de

l'anthropologie structuraliste (WDM 93)), ainsi que par les sociologues américains Talcott Parsons et Robert Merton).

2. Pour Weber, l'objet premier de la sociologie est l'être humain individuel et ses actions au sein d'un contexte social (au sein des structures sociales). Les institutions sont certes des formes (WDM 28 : forme essentielle, – interprétée ici au sens social) d'action dans la société, mais elles ne sont pas de premier ordre, contrairement à ce que pensaient Durkheim et les fonctionnalistes. Weber, de plus, partait de la phénoménologie (WDM 44 ; 70).

Note – Ceci s'applique à la sociologie positive ou purement académique. – Zijderveld, oc., 15, ajoute qu'une dualité analogue se retrouve dans la sociologie philosophique (et donc orientée axiologiquement) :

(a) Arnold Gehlen (1904/1976) soutient qu'un individu ne peut développer sa personnalité créative et libre que dans le cadre d'une « structure » complète d'instituts (il est donc opposé à ce qu'il appelle « subjectivisme existentialiste » (WDM 16 ; 63)) ;

(b) Karl Marx (1818/1883) – et plus particulièrement le jeune et révolutionnaire Marx – représente l'antithèse de cette conception : l'homme libéré de l'emprise des structures institutionnelles est un homme de premier ordre ; car ces structures l'aliènent de lui-même et le transforment en « chose », voire en marchandise (au sein des structures économiques établies). – Ce qui ne doit pas encore se transformer en « subjectivisme existentialiste ».

Note : « Organicisme sociologique », dans lequel le tout prime sur les parties, est un autre nom pour la pensée de la totalité ou fonctionnaliste (de Durkheim, Gehlen).

Remarque : Les contrastes brièvement esquissés ci-dessus se retrouvent également dans les idéologies sociétales (WDM 18) : on distingue le libéralisme (individualisme – libertarianisme) et le collectivisme (socialisme – anarchisme). Le solidarisme chrétien constitue l'idéologie identitaire.

WDM97

2. Harmonologie (97/227).

Introduction 97/104)

(1) Nous savons maintenant a. ce qu'est la philosophie et b. ce qu'est

l'ontologie. Le sens de la totalité (unité dans la multiplicité), exprimé en deux termes - « réalité » (c'est-à-dire tout ce qui est essentiel, en tout cas) et « être » (c'est-à-dire tout ce qui est, respectivement, est aussi) - gouverne le comportement logique.

(2) L'harmologie, en particulier (c'est-à-dire la théorie élaborée de l'unité), est essentielle au comportement logique. *Josiah Royce* (1855/1916 ; penseur idéaliste), dans ses * *Principes de logique* *, New York, 1912-1 (1961), 9, affirme que la logique est une discipline normative (qui élabore des règles), mais que dans son œuvre, il fera tout son possible pour montrer que la logique traditionnelle, dite « formelle » (c'est-à-dire concernant la forme de l'être), fait partie de la « *Science de l'ordre* » (la science de l'ordre).

Pour cette raison même, nous avons consacré plus d'attention (WDM 82/96) aux intuitions fondamentales de chaque doctrine de l'ordre et de l'ordonnancement (la soi-disant doctrine transcendantale de l'unité).

1. Avec *RA Koch*, *Die Uraxiome in ihrer Bedeutung für die philosophischen Grunddisziplinen* , dans : *Tijdschr.v.Filos* . 31 (1969) : 4, 749/766, nous exprimons cela - encore une fois en résumé - comme suit.

(a) Il existe un univers (*note* : réalité totale) avec toutes ses parties. Tout ce que l'on appelle « être » est soit une partie de l'univers, soit l'univers lui-même.

(b) Il existe un univers avec toutes ses parties. Tout ce qui est appelé « être » a validité (« valide ») soit en tant que partie de l'univers, soit en tant qu'univers lui-même.

Il convient de noter que la seconde formulation est la formulation axiologique (WDM 74/81) : la théorie de la validité est la théorie de la valeur.

2. Avec les dialecticiens (d'Héraclite d'Éphèse aux dialecticiens « scientifiques » actuels, tels que Ferdinand Gonseth (1890/1975 ; mathématicien et penseur dialectique)), on peut parler de

(a) un univers, appelé « totalité », et

(b) sont des « moments » (c'est-à-dire des parties enveloppées dans un processus de devenir).

Toute dialectique (WDM 31) est une théorie de l'ordre et de l'ordonnancement, -- et ce, de manière essentielle.

Exemple bibliographique

- Descamps, *La science de l'ordre (Essai d'harmologie)*, dans : Revue Néoscholastique, 1898, 30ss.,
- Franz Schmidt, *Ordnungslehre*, Munich/Bâle, 1956.

WDM98

Schmidt, oc, 11, affirme : « Toute la métaphysique (ontologie) de l'Occident – de Platon d'Athènes (-427/-347) à Friedrich Nietzsche (1844/1900) – peut être considérée comme une science de l'ordre ou de l'ordonnement. »

Par conséquent : tout système métaphysique apparaît donc comme l'une des nombreuses manières dont on peut concevoir l'ordre.

-- Jean-Pierre Dupuy, *Ordres et désordres (Enquête sur un nouveau paradigme)*, Paris, 1982 (dans lequel, en s'appuyant sur des personnalités telles que Francesco Varela, Henri Atlan, René Girard, Cornelius Castoriadis, Heinz von Förster et Ivan Illich, sont discutées des idées fondamentales telles que « le hasard de l'ordre », « l'ordre basé sur le bruit (= désordre) » et « l'auto-organisation » (auto-organisation)).

a. Note – Selon Schmidt, *saint Augustin* de Tagaste (354/430 ; le plus grand Père de l'Église occidentale) fut le premier à rédiger une doctrine de l'ordre délibérée et distincte, intitulée **De ordine** (De l'ordre). Le grand saint était alors, en 386/387, catéchumène, se préparant à son baptême chrétien.

Incidentement : dans son ouvrage historiologique (philosophique de l'histoire) *De civitate Dei* (Sur l'état de Dieu), il le définit comme suit : « L'ordre est cette configuration (*note* : combinaison de lieux, placement, positionnement) qui indique, aux données – par comparaison – identiques (« parium ») et non identiques (« dis.parium »), leur place légitime ».

En cela, saint Augustin s'inspira du grand orateur Cicéron (-106/-43), qui s'inscrivait lui-même dans la grande tradition paléophythagoricienne et platonicienne (WDM 13 : forme géométrique), où la notion de situation (WDM 85 ; appl. mod. 87) est centrale. Toutefois, les termes « identique/non identique » montrent que l'analogie (WDM 3) en était le fondement.

b. Note-- Cependant, il faut corriger Schmidt : *Aristote*, dans ses *Katégoriai* (Lat. : Liber de praedicamentis (WDM 83/85), di grondbegrippen), expose d'abord comment nous désignons les êtres en termes (mots bien définis) ; puis

il discute des dix catégories ;

Enfin, il développe son hypothèse, la doctrine concernant les constituants principaux (platoniciens : idées partielles) des catégories :

- (i) paire opposée,
 - (ii) succession/simultanéité,
 - (iii) mouvement (= changement).
- ce qu'implique une harmologie, bien sûr.

WDM99

Cela est parfaitement clair dans *la Métaphysique d'Aristote* , Livre Delta , où le Stagirite (= Aristote) établit une sorte de lexique d'idées harmologiques fondamentales : un/plusieurs, même/différent, différence/égalité/inégalité, opposé, antérieur/postérieur, quantité/qualité, relation, complétude, limite, configuration, tout/partie, etc.

c. – Note – Les penseurs grecs antiques étaient des harmologues bien avant Aristote. – Un simple indice suffit à lever le voile :

« Si quelqu'un était capable de résoudre toutes les pensées (*note* : « collections ») en un seul et même principe (« archa » (= grec archaïque) ; WDM 7) (*note* : à retracer jusqu'à lui : « analusai ») et, partant de ce principe unique, de les réassembler (« sun.theinai kai sun.arthmèsasasthai »), alors — il me semble — une telle personne est la plus sage (WDM 4), — égale à celui qui possède toute la vérité comme une part, — égale aussi à celui qui adopte un point de vue à partir duquel il peut connaître Dieu et, en même temps, toutes choses telles que Dieu les a agencées (WDM 13 : harmonie), — ceci, selon (le modèle de) la paire des contraires (« en tai su.stoichiai ») et l'ordre (« kai taxei ») ». (Dit l'Archutas paléo-pythagoricien de Taras (= Archytas de Tarente ; - 400/-365).

Bien qu'il fût un contemporain plus âgé d'Aristote, Archutas appartenait à la tradition de pensée pythagoricienne (l'ancienne).

d. Décision.

Relisez WDM 7 maintenant, et vous aurez la plus ancienne idée (connue) d'ordre, à savoir l'idée de « principe » - Incidemment : Archutas utilise explicitement le terme -.

1. Dans cette langue ancienne, **un « principe »** désigne ce qui régit quelque

chose (et, par conséquent, ce dont il faut tenir compte, si l'on veut).

- (i) souhaite comprendre correctement et
- (ii) entend traiter correctement (c'est-à-dire théoriquement et pratiquement)).

Il s'agit d'une application de ce qu'Aristote appelle « action » (activité) (WDM 85) : contrôler est actif, être contrôlé est passif.

Cela peut également être formulé de manière purement logique : « si l'on connaît le principe directeur (et, éventuellement, le contrôle), alors on connaît (et, éventuellement, on contrôle) le contrôlé. »

2. Le « principe » est, praxéologiquement (= théoriquement de l'action), le but énoncé (proposé) par quelqu'un qui agit.

un.-- *Ordre téléologique (finaliste).*

Le cardinal Désiré Mercier (1851/1926), le grand néoscholastique, dit dans sa *Métaphysique générale (Ontologie)*, Louvain/Paris, 1923-7, 536 :

WDM100

un.-- *Ordre téléologique (finaliste).*

Le cardinal Désiré Mercier (1851/1926), le grand néoscholastique, dit dans sa *Métaphysique générale (Ontologie)*, Louvain/Paris, 1923-7, 536 :

« Ordonner, c'est prendre des données une à une et les placer (= les situer (wdm 98)) selon le même principe d'unité (...). L'ordre est l'unité dans la multiplicité ou, en effet, l'unité dans la diversité. »

On y voit l'idée la plus générale d'ordre ! – Mais voyez comment Mercier l'applique de manière téléologique (à dessein) : « L'ordre est le placement (*notez* : l'agencement) tel que différentes données soient, chacune, à leur place et correspondent à leur destination respective (c'est-à-dire différente de la leur). En bref : l'ordre est l'agencement précis des données selon les relations que leur finalité leur impose. » (oc, 539).

Cette perspective fonctionnelle sur la théorie de l'ordre met l'accent sur la téléologie.

b.-- *Ordre organique (organismique).*

Ce que l'on appelle « l'école historique allemande » (avec des figures telles que F.K. von Savigny (1779-1861, juriste), son fondateur *K.F. Becker* (auteur

de *l'Organismus der Sprache* (1827-1841-1842)), Jakob Grimm (1785-1863, avec son frère Wilhelm, fondateur de la philologie germanique), Leopold von Ranke (1795-1886, figure majeure de l'historiographie allemande du XIX^e siècle), etc., – une école qui, à l'opposé de la pensée anhistorique (non traditionnelle) du rationalisme des Lumières, place, dans l'esprit du romantisme allemand, l'idée de « vie » (en particulier en tant qu'organisme vivant) au centre de sa réflexion – définit donc l'« organique » (aujourd'hui aussi « organiciste », WDM 96) comme suit : l'ensemble qui régit l'élément singulier, en somme, le système qui régit les parties et aspects séparés. Le contrôle est l'objectif qui définit une réalité « organique », qui la « détermine » (la contrôle dans sa réalité), – que cette réalité organique soit aujourd'hui un système juridique, un peuple, une culture, une langue, un conte de fées, un mouvement historique, ou quoi que ce soit d'autre.

Décision.

L'« organique » de l'École historique allemande est un modèle applicatif de ce que Mercier concevait comme un ordre téléologique.

Une application claire, littératologique (études littéraires) : « L'unité, bien que clairement délimitable de la diversité, est impensable sans elle – ceci, tant dans les sphères artistiques que philosophiques » (*J. Loise, Les secrets de l'analyse et de la synthèse* dans la composition littéraire, Mons, 1880, 3).

WDM101

Ou encore : « L'unité n'est autre que la condensation complète de divers éléments en un tout harmonieux. » (Ibid. ; incidemment : oc 11/22, intitulé « Le principe l'unité dans la variété »).

Il convient de noter que le terme « unité » doit ici être compris dans un sens général et téléologique (praxéologique) : l'auteur d'une œuvre littéraire (lyrique, épique, dramatique, didactique) a un but dans lequel il « condense » tous les éléments de son œuvre.

Note – Taxonomie.

On entend parfois parler de « taxologie » pour désigner l'étude de l'ordre. Archutats n'a-t-il pas évoqué (WDM 99) le modèle de « taxis » (arrangement ou ordonnancement) ?

Il suffit de consulter les grammaires classiques : elles parlent de « phrase indépendante » et de « phrase subordonnée ». Le principe qui régit la

grammaire concerne à la fois l'agencement des mots (au moins un sujet et un prédicat, selon la grammaire chomskyenne) et l'agencement des phrases, ou phrases complètes.

Dans les deux cas, il y a coordination (parataxe) et subordination (hypotaxe). Il s'agit d'une application directe des structures distributives et collectives (WDM 88). Ensemble, les structures para- et hypotactiques forment le cadre conceptuel de la syntaxe (cf. WDM 91).

Note-- *Ludwig von Bertalanffy, dans Robots, Men and Minds (WDM 90), p. 53/115 (Vers une nouvelle « philosophie naturelle » , Le système ouvert de la science), à l'instar de l'école historique (et romantique) allemande, prend ses distances avec le modèle mécaniste issu du rationalisme des Lumières. Le monde (comprendre : l'univers) « comme organisation » (organisé, ou ordonné ; oc., p. 57) constitue le nouveau point de vue scientifique. Mais la nouveauté réside dans la « complexité organisée » (complexité ordonnée ; oc., p. 58) à « tous les niveaux de la réalité et de la science » (avec des exemples tels que : l'atome (physique), l'être vivant (biologique), les « phénomènes de masse psychosociaux » caractéristiques de notre culture actuelle (culturels) et les technologies récentes (technologiques ; oc., p. 58 et suiv.)).*

La seule issue : une théorie générale des systèmes (cf., p. 61 et suivantes). À la page 64, von Bertalanffy distingue très clairement deux niveaux de système : le mécaniste (cybernétique) et l'« organismique » (selon le style de von Bertalanffy).

WDM102

Une fois encore, précisément dans *Ordres et désordres de Dupuy* (WDM 98), ce concept d'ordre conçu scientifiquement.

Le sujet est si actuel que La Radio romande Espace 2 (Suisse) a réuni deux figures de renommée mondiale : le sémiologue (théoricien des signes) *Umberto Eco (1932/2016), auteur du roman Le Nom de la rose* , traduit à ce jour dans plus de vingt langues (et adapté depuis au cinéma), d'une part, et, d'autre part, le prix Nobel *Ilya Prigogine (1917/2003) avec Isabelle Stengers* , auteur de *La Nouvelle Alliance* , Paris, 1977 (qui signifie une « nouvelle alliance » entre l'homme et la nature, fondée sur les dernières découvertes scientifiques), autour du thème du « hasard et du renouveau ».

Exemple de bibliothèque :

-- H. Jans, *L'ordre issu du désordre* (Ilya Prigogine, lauréat belge du prix Nobel de chimie 1977), dans : *Streven* 1978 : mars, 527v.

-- Fr. Boenders, *Prigogine et Wildiers à propos de Teilhard de Chardin* (1881/1966 ; paléontologue ; penseur évolutionniste), dans : *Streven* 49 (1982) : 10 (juillet), 930/941, écrit à propos de :

Ilya Prigogine : « (...) Notre époque est, en effet, caractérisée – et cela deviendra encore plus évident à la fin de ce siècle – par une recherche de l'unité dans la diversité. L'un de ceux qui ont le mieux compris la nécessité de cette recherche de l'unité, qui dépasse le domaine de la science, fut précisément Teilhard : il voyait, dans le concept de « temps » (le concept d'« évolution »), l'élément qui rendrait cette unité possible. Grâce, en effet, au temps et à l'évolution, des choses qui, à première vue, semblent très différentes, peuvent être réunies. » (Ac, 930).

Notre psyché et notre organisation.

1. R. Declerck, Dr. Olga Quadens , « *Voici comment vous devriez pouvoir travailler* », dans : *Eos* (Technologie pour les humains), 12 (novembre 1984), 119, explique que la conscience humaine et le sommeil (en particulier certaines phases du sommeil qui ressemblent fortement aux états de veille (sommeil paradoxal)) sont étroitement liés. « (...) Il existe une certaine relation entre les fréquences REM hautes et basses (*remarque* : REM = Mouvements oculaires rapides). »

Cette relation doit être envisagée comme une relation d'ordre au bruit (« bruit », WDM 98). Cela indique que notre cerveau forme un système auto-organisé qui crée de l'ordre à partir du bruit. Cette relation est inhérente à l'espèce humaine. Notre cerveau est un système auto-organisé qui crée de l'ordre dans le chaos de nos perceptions. Cela se produit notamment la nuit, pendant le sommeil paradoxal.

WDM103

L'une des conclusions importantes de notre expérience est la forte augmentation de l'activité inhibitrice chez notre sujet Ulf Merbold au cours des deux premières périodes de sommeil de son séjour dans l'espace, – dans un état d'apesanteur, c'est-à-dire. » (Ainsi O. Quadens dans l'interview ; ac,119).

De plus, le Dr O. Quadens affirme : « Les biochimistes considèrent le fonctionnement du cerveau comme un ensemble trop biochimique. – Nous le considérons, certes, comme une structure biochimique au sein de laquelle

circule l'information. Mais il y a bien plus : les perceptions acquises par une personne durant la journée sont agencées et organisées dans ce cadre pendant le sommeil paradoxal » (Ibid.).

Nous tenons à préciser que le Dr Olga Quadens a souvent travaillé avec des astronautes durant la phase de préparation. – Cela offre une perspective fondamentalement différente sur les rêves, par exemple, envisagés sous l'angle de l'interprétation freudienne des rêves ou de l'analyse des rêves (paranormaux).

2 . *Liesbet Van Doorne, La schizophrénie peut être guérie dans de nombreux cas*, dans : *De Nieuwe Gids* (Gand) du 07.12. 1984.

À l'issue d'une journée d'étude organisée à Kortenberg en présence d'experts nationaux et étrangers, le constat était le suivant :

(1) ont constaté que la schizophrénie (dédoublement de la personnalité) – quelqu'un qui se prend pour Napoléon, par exemple, en est un très petit exemple – dépend encore trop de facteurs inconnus dans son diagnostic et son traitement,

(2) a été interprété comme la description suivante : « la maladie dans laquelle on s'isole de la réalité ». « Il s'agit d'une psychose (à noter : la maladie mentale, à distinguer à la fois de la névrose ordinaire (« maladie nerveuse ») et de la psychopathie), qui survient parce qu'on veut créer de l'ordre dans le désordre de sa propre vie. On ne parvient plus à suivre le rythme de la vie dans laquelle on se trouve, et l'on instaure son propre ordre. »

Cela explique peut-être pourquoi la schizophrénie touche principalement les jeunes à partir de seize ans : c'est précisément à cet âge que les exigences sont les plus fortes. Il faut nouer des relations et construire sa carrière. Les relations avec la famille se transforment. Tout cela engendre confusion et tensions.

La maladie se manifeste (...) lorsque le jeune commence à s'isoler et, par exemple, n'arrive plus du tout à suivre le rythme scolaire. -- Ou encore : une personne qui travaille déjà ne peut plus répondre aux exigences de sa fonction.

WDM104

Dans la tentative de créer de l'ordre dans sa propre vie — qui, par conséquent, ne correspond plus à l'ordre de la vie qui l'entoure — la pensée se trouve perturbée et l'on finit par sombrer dans la psychose.

Les manifestations de la schizophrénie sont des délires (« Je suis irradié quand la radio joue »), des hallucinations (« On entend des voix » ; WDM 49) et du stress (*note* : sentiment de nuisance).

On perd le contact avec l'environnement. La vie émotionnelle s'émousse. On perd toute initiative. On se replie sur soi-même. Il en résulte un mutisme (absence de parole) et des troubles moteurs (absence totale de mouvement ou répétition exagérée et fréquente d'un mouvement spécifique).

Voici un extrait de l'article en question. Il prouve qu'avec notre harmonologie, nous abordons bien plus qu'un simple chapitre fondamental de la logique. L'ordonnancement est vital ou existentiel (WDM 16;63 (le schizophrène « conçoit » son propre ordre, non (entièrement) en accord avec l'ordre dans lequel il/elle est « jeté(e) ») 85 (le schizophrène se « situe » de telle sorte que son propre « être situé » ne se réalise pas (entièrement))).

2.1. Harmonologie : la méthode comparative.

Friedrich Max Müller (1823/1900 ; érudit religieux), *Discours au Congrès international des orientalistes* (14-21 septembre 1874), dans : *Chips*, iv : 343, a dit :

« L'esprit comparatif est le véritable esprit scientifique de notre époque, voire de toutes les époques » (L'approche comparative est la véritable approche scientifique de notre temps, – que veux-je dire ? De toutes les époques).

Exemple bibliographique :

-- *L. Davillé, La comparaison et la méthode comparative (en privé, dans les études historiques)*, dans : *Revue de synthèse historique* xxvii (1913) : 4/33, 217/257 ; *ibid.* XXVIII (1914) : 201/229 ;

-- *H. Pinard de la Boullaye, SJ, L'étude comparée des religions (Essai critique)*, II (*Ses méthodes*), Paris, 1929-3, 40/87 (*La méthode comparative*) ;

-- *M. Foucault, Les mots et les choses (Une archéologie des sciences humaines)*, Paris, 1966, 66ss. (*Théorie de l'organisation de Descartes*) ;

-- *IM Bochenski, OP, Méthodes philosophiques dans la science moderne* , Utrecht/Anvers, 1961, 149/155 (*Les méthodes de Mill*) ;

-- *H. van Praag, Meten en vergelijken* , Hilversum, 1968 (quantité/qualité ; addition, ordre topologique et séquence ; comptage, pesage et mesure ; gradation, mesure d'intervalle et mesure du temps).

L'idée fondamentale : l'équation différentielle.

- (1) Ce que les Grecs anciens appelaient « dia.stèma », intervallum, espace (intervalle), est, en un sens, le schéma fondamental de toutes les comparaisons :

extérieur	entre (= intérieur) extérieur
bordure 1	bordure 2

Exprimé en termes d'« agencement », il s'agit d'un agencement intermédiaire : tous les éléments à l'intérieur de la limite 1 et de la limite 2 ont une propriété commune, à savoir être situés entre (à l'intérieur de) celles-ci (WDM 85).

Au passage : ce diagramme est l'un des éléments de la structure topologique : imaginez une boule d'argile cohésive qui est déformée (elle reste à l'intérieur, entre, ses limites extrêmes de pétrissage et de déformation).

- (2) L'équation différentielle est une application du schéma d'intervalle ;

totale- ment identique (entièrement le même)	partiellement identique (partiellement identique) (analogue, partiellement identique) similaire)	totale- ment non identiques (complètement différent)
	bordure 1	bordure 2
(toutes les pièces) sont identiques. (universel)	certain (au moins un) identiques (privés)	aucune (partie) identique (zéro)

Remarque : Une différentielle est, soit dit en passant, une série de « valeurs » où le membre de droite est, par exemple, positif et le membre de gauche négatif. Il est clair qu'une différentielle de ce type est une donnée

identifiable (WDM 82).

Un bref aperçu historique montre que la dualité (systécie) « identique/non identique » est ancienne.

(I). -- Antiquité.

Les Paléophythagoriens (-550/-300) travaillaient avec les 'su.stoichia' (paire opposée) 'tautotès/ heterotès' (identitas (identité)/ alteritas (différence)).

Rue de la bibliothèque : O. Willmann, *Gesch.d.Id.*, I, 273.

Platon d'Athènes (-427/-347) et son disciple Aristote de Stagire (-384/-322) ont également travaillé avec cette paire d'opposés, dans la tradition paléopythagoricienne.

WDM106.1.

(ii).-- Scolastique (800/1450).

La philosophie ecclésiastique médiévale perpétue les anciennes idées païennes concernant « l'identité / la non-identité ».

(III).-- Philosophie moderne et contemporaine .

(1) R. Descartes (1596/1650 ; fondateur de la pensée moderne) était convaincu que « la plupart des connaissances s'acquièrent en comparant au moins deux choses (dans ses *Règles pour diriger les ingénieux*, p. XIV) ; de plus, il affirme qu'il faut analyser en termes d'identité et de différence, de mesure et d'ordre » (M. Foucault, *Les mots et les choses* , p. 66). Voilà qui en dit long sur le représentant par excellence du rationalisme pur.

(2) David Hume (1711/1776 ; figure de proue du rationalisme empirique), un penseur associationniste en matière de comparaison, croit qu'il nous est possible d'associer des « éléments » (issus d'une expérience interne ou externe (« empirisme »)) (de les percevoir comme connectés), grâce à la similarité et à la proximité (= connexion ; contiguïté ; connexion ; contact), ainsi que grâce à la séquence « cause/effet ».

Bien que typiquement français dans son esprit (mentalité), Auguste Comte (1796/1857 ; fondateur du positivisme scientifique) croit également que — ce qu'il appelle — les faits, comme les « éléments », sont associés (/ / Hume) selon leur similitude (synchronique) et leur succession (diachronique).

Bertrand Russell (1872/1970 ; défenseur des droits de l'homme) s'inscrit

lui aussi dans cette même tradition.

(3) *Edmund Husserl* (1859/1938 ; fondateur de la phénoménologie intentionnelle) – dans sa *Philosophie de l'arithmétique* , La Haye, 1970 (1891-1) – commence par les idées de multiplicité et d'unité, ainsi que de nombre.

(4) Pour citer un spécialiste : *Arnout Ceulemans*, **Sur la symétrie **, dans **Onze Alma Mater** 1987 : 2, 107/116, commence par citer la pensée de Platon et affirme que « les éléments du concept de “symétrie” sont l'identité et la différence, que dans une régularité, il y a toujours quelque chose qui demeure préservé (*note* : identique), parallèlement à quelque chose qui change (non identique) » (Ac, 108).

Conclusion. – Quelques célébrités démontrent que la comparaison a toujours été pertinente.

WDM106.2.

Les universaux comme modèle d'application.

En logique traditionnelle, les concepts généraux (WDM 5) sont appelés « universalia » (universaux). Mais, au sens plus restreint, ce terme signifie (ce qu'Aristote, par exemple, désigne comme) « katégoroumena » (categoremes, du latin praedicabilia, predicabilia).

Il ne faut pas les confondre avec les catégories (WDM 83/85), qui sont des prédicats à l'intérieur d'une phrase. « quinze vocs » (cinq predicabilia). — Les universaux, au sens strict, sont :

(1) genre (genos ; Lat. : genre, -- comparable à notre « collection universelle » actuelle, pensez à « l'homme ») ;

(2) genre (eidos, Lat. : espèce, -- comparable à notre particulier ou sous-ensemble, pensez à la « femme noire » (comme une sorte d'« humain »));

(3) différence spécifique ou particulière (diafora eidopoios ; lat. : differentia specifica ; – pensez à « peau noire », comme à la différence par rapport à « humain », par laquelle une « femme noire » constitue un type d'« humain ». « Peau noire » est une caractéristique commune à tout ce que représente la « femme noire », et par laquelle la « femme noire » se distingue de l'« humain » en général.

Remarque : Les deux autres predicabilités — « propriété » (proprium ; caractéristique) et « coïncidence » (accidens ; propriété accidentelle) — sont ici d'importance secondaire : il suffit de penser à « peau foncée » comme à la «

caractéristique essentielle » (WDM 28 : forma) de « femme noire », tandis que « belle et charmante » ne s'applique qu'à une « femme noire » individuelle (propriété accidentelle).

Ou, avec un exemple plus réaliste : le directeur possède comme « propriété » (caractéristique essentielle, par exemple, « leadership scolaire »), tandis que le fait qu'il ait une barbe est un « accident » (une caractéristique irréaliste).

Mais pour lequel l'accidentel est en effet essentiel, c'est-à-dire pour l'idiographie (WDM 5) : la « gestion scolaire » est une caractéristique essentielle du « directeur » ; « porter une barbe » est essentiel pour ce directeur (individuel, singulier), ici et maintenant (le « hic et nunc »).

Conclusion. – Notez que la distinction entre les cinq prédicabilia repose sur la méthode comparative.

(1) Le terme « distinction spécifique » prouve déjà en soi qu'une comparaison est faite (l'universel avec l'ensemble particulier).

(2) Les termes « trait » et « trait aléatoire » (en tant que paire) soulignent la différence « universel/individuel ».

WDM107

La méthode comparative, décrite plus en détail.

un. R. Descartes, dans ses *Regulae ad directionem ingenii*, xiv, dit :

(1) « Si l'on ne tient pas compte de l'intuition d'une réalité individuelle,

(2) alors – pourrait-on dire – on obtient, en comparant au moins deux réalités entre elles, toute connaissance. » (M. Foucault, *Les mots et les choses*, 66).

À cet égard, Descartes note qu'il existe une comparaison par l'ordre et une comparaison par la mesure (nous y reviendrons plus tard).

b. L. Devillé, *La comparaison*, in : *Revue*, xxvii (1913), 23, dit :

(1) « Au lieu de traiter des cas individuels lorsqu'il s'agit de phénomènes ou d'objets,

(2) La méthode comparative tente de mettre en lumière des ensembles (« ensembles »), (i) soit similaires (ii) soit complémentaires.

En d'autres termes : comme l'a montré la brève analyse des prédictibilités, il en va de même ici : l'idée de « collecte » est un « proprium » (caractéristique essentielle) de la comparaison : quiconque compare le fait dans le cadre de données collectées.

Typologie de la comparaison.

Il existe, bien sûr, différents types de comparaison.

un.-- Comparaison interne et externe.

L. Devine le souligne. Un élément donné, par exemple une fourmi, peut être comparé de l'intérieur : dans ce cas, celui qui effectue la comparaison analyse, par exemple, les différentes parties du corps de la fourmi. Mais cette même fourmi peut aussi être comparée de l'extérieur : on la situe alors, par exemple, à l'intérieur de la fourmilière.

Critique sociale augustinienne.

Saint Augustin de Tagaste (354/430 ; le plus grand Père de l'Église d'Occident) tenait en haute estime le fait que Rome, en tant qu'empire mondial, ait établi un ordre juridique et la « pax romana » (la paix romaine). Son regard critique de chrétien platonicien, qui distinguait nettement l'idéal (WDM 50 et suiv.) des faits avérés, l'amena à écrire :

« L'ordre et la justice que l'État romain a fondés ne sont finalement qu'une imitation risible (« caricature »), une forme dégénérée – inquiétante par nature – d'un ordre naturel et chrétien (WDM 17). » (*Fr. Ferrier, S. Augustin* , dans : *D. Huisman, dir., Dict. d. philosophes* , Paris, 1984, 141).

WDM108

Derrière le masque de l'ordre juridique et de la paix romains, se cachent des formes d'injustice et de violence :

(1) Dans une comparaison externe, saint Augustin note que l'État romain (communauté) se vautre dans les produits de la guerre, résultant extérieurement des guerres impérialistes ;

(2) Dans une comparaison interne, il observe que, dans l'Empire romain, une classe possédante accumule toujours plus de richesses, base d'une vie de plaisirs (une sorte de « Dolce vita » antique).

Ces deux comparaisons sont indissociables : il existe un lien entre l'impérialisme et le capitalisme de la classe possédante romaine. Quiconque refuse ces conditions, qualifiées de « bonheur », est considéré comme un ennemi de l'État.

a. la classe possédante doit cesser d'écouter ceux qui dénoncent les abus, - en tant que partisans du droit absolu de propriété libre (« Ius utendi et abutendi », le droit d'usage et d'abus) ;

b. quiconque n'accepte pas de telles conditions (et le dit à haute voix) doit être exterminé, comme une mauvaise herbe, et banni de la communauté (De civitate Dei 2/20).

Décision.

L'idéalisme platonicien (ou plutôt la théorie des formes), christianisé par la patristique (philosophie des Pères de l'Église), compare constamment les faits (appelés « phénomènes ») aux idées (ce que nous appelons « idéaux »). La méthode comparative est, en effet, inhérente au platonisme chrétien.

Le principe grossien.

Un deuxième modèle applicatif de comparaison (analyse) interne et externe est « des Grosse'sche Prinzip ». En particulier : *E. Grosse*, dans son * *Die Anfänge der Kunst* *, *Freiburg i. Br.*, 1894, et plus encore dans son * *Die Formen der Familie und die Formen der Wirt(h)schaft* *, *Freiburg i. Br.*, 1896, défend — de manière non marxiste — le principe heuristique suivant (= hypothèse de travail, modèle d'invention) :

« L'activité économique (a) est le centre de vie de tout ensemble culturel, (b) est – de la manière la plus profonde et irrésistible – le facteur principal (antécédent, cause ou, du moins, cause contributive) de tous les autres facteurs culturels ».

Grosse licht, ergens, illustre sa thèse avec une phrase célèbre de Ludwig Feuerbach (1804/1872 ; hégélien de gauche radicale).

Jakob Moleschott (1822/1893; matérialiste mécaniste), * *Lehre der Nahrungsmittel für das Volk* * (1850), est résumé dans son **Natuurwetenschappen en revolutie** (1850), après avoir été lu par Feuerbach :

WDM109

« Si vous voulez améliorer le peuple, donnez-lui une meilleure nourriture, au lieu de vous insurger contre le péché : “L'homme est ce qu'il mange” » (*H. Arvon, La phil. allemande* , 188). Grosse interprète cela ainsi : « Wenn man weiss was ein Volk isst, so weiss man auch was es ist. » (Si l'on sait ce que mange un peuple, on sait, immédiatement, ce qu'il est).-

Décision.

Il est clair qu'au sein du système (WDM 87 et suiv.) de la culture totale, analysée en interne, le facteur (« principe » ; WDM 7) économie (en particulier la production et la consommation de biens essentiels) est un facteur principal

capable de contrôler la culture totale. On peut l'exprimer autrement : la culture est l'« hypersystème » (supersystème), dont l'économie, en tant que partie, est l'« hyposystème » (sous-système).

Un modèle culturel.

W.Koppers, SVD, *Die Material-wirtschaftliche Seite der Kultur-entwicklung*, dans : *Settimana Internazionale di Etnologia Religiosa* (IVa Sessione (Milano : 17/25. 09. 1925)), Paris, 1926, 109, donne - dans l'esprit du Père W. Schmidt, SVD (1868/1954 ; connu pour son idée de « monothéisme primordial ou primitif »), que Grosse, dans ses recherches sur l'histoire des religions, a soutenue - en suivant un modèle applicatif.

(un).-- Équation interne

1. D'une manière générale, nous constatons que la situation juridique des femmes dans l'Europe moderne est en train de changer sérieusement : par exemple, aujourd'hui (1925), les femmes possèdent généralement le droit de vote, le droit aux études universitaires, le droit au libre choix de leur profession (...), – des choses qui, il y a des décennies, n'existaient pas pour elles.

2. « Qui pourrait aujourd'hui mal comprendre, voire nier, que le développement moderne – et plus précisément capitaliste – de l'économie soit, en premier lieu, responsable de cet état de fait ? » Autrement dit : la femme et l'économie sont deux hyposystèmes au sein de l'hypersystème « culture ». Une comparaison révèle que ces deux sous-systèmes sont interconnectés.

(b).-- Comparaison externe.

De nombreux indices suggèrent qu'à un certain moment, dans les cultures archaïques, le droit maternel (matriarcat) est apparu d'une manière essentiellement similaire (en raison de conditions économiques spécifiques).

WDM110

Note : Ceci concerne le matriarcat, un système juridique où l'autorité repose principalement sur la femme, et plus particulièrement sur la mère de famille. Cela devait être le cas dans certaines civilisations archaïques anciennes, où le rôle primordial de la femme dans l'économie fondait d'emblée son rôle primordial dans l'ensemble de la culture.

b. L'équation de mesure (le modèle de mesure).

L. Davillé, ac, xxvii (1913), 20, dit :

La comparaison peut être directe ou indirecte.

a. On peut, en effet, comparer directement (sans détour) au moins deux points de données entre eux, sans un troisième point de données.

b. Toutefois, s'il faut introduire au moins un tiers donné pour les comparer, il s'agit alors d'une comparaison indirecte. C'est précisément le cas chaque fois qu'une mesure commune est utilisée.

Modèle d'application géométrique.

Le premier axiome énoncé par *Euclide d'Alexandrie* (323/283) dans son *Stoïcisme* (Éléments) est une application :

« Des données identiques à une donnée tierce commune sont mutuellement identiques. » Cet axiome, valable non seulement géométriquement mais aussi numériquement, peut être exprimé par des symboles alphabétiques : « Si A et B sont égaux à C, alors A et B sont également mutuellement égaux. » (Cf. I. Brunschvic, * *Les étapes de la philosophie mathématique* *, Paris, 1912-1, 1947-3, 88, où l'interprétation correcte (spatiale ou purement logique) est discutée).

Décision:

C peut être appelé la « mesure » (modèle commun) de A et B.

R. Descartes (1596/1550), *Regulae* xiv, discute du caractère comparatif de l'axiome d'Euclide :

Par comparaison, nous retrouvons la figure (*note* : forme extérieure d'un corps), l'extension, le mouvement, et autres — autrement dit : les natures singulières — dans toutes les données dans lesquelles elles peuvent être présentes.

D'autre part : étant donné une dérivation du type « Tout A est B ; tout B est C ; donc tout A est C ».

Il est clair que notre esprit compare le terme donné et le terme recherché, à savoir A et C, l'un avec l'autre, mais du point de vue que les deux sont B." (*M. Foucault, Les mots et les choses*, 66).

WDM111

La nature subjective et objective de la mesure.

H. van Praag, *Mesurer et comparer*, 7, écrit :

Comme l'a démontré le mathématicien français Henri Poincaré

(1854/1912), il en est ainsi.

- (a) Le choix de la mesure est une question subjective,
- (b) l'utilisation de la mesure une fois choisie est un fait objectif.

Modèle applicable

(a) Il dépend de mon libre choix si je mesure une distance parcourue en mètres, en yards (trois pieds = 0,9144 m, ceci, depuis le 01.07.1959) ou en brasses (une toise, six pieds ou 1,95).

(b) Or, bien que choisie par le « je », la mesure se rapporte à une longueur objective (par exemple, une distance parcourue) : le résultat – exprimé en mètres, en yards ou en brasses à chaque fois – sera, en ce qui concerne la distance, exactement le même. Le résultat de la mesure, en lui-même, sera identique et reproductible par toute autre personne.

Le caractère transsubjectif et objectif de l'idée (= modèle régulateur).

Revenons (WDM 107) à l'idée d'« idéal » (par exemple, l'État idéal, tel que le décrit saint Augustin). L'idée (au sens platonicien) ou le modèle régulateur n'est pas simplement une mesure subjectivement sélectionnable.

La notion de « mesure », au sens d'un modèle de mesure (géométrique, numérique), est très subjective et flexible. Mais la « mesure » ou l'idéal (l'idée) du « vrai » est tout autre chose : chacun perçoit que l'idéal peut se réaliser de multiples façons (WDM 50v.).

1. Prenons l'exemple de l'enseignant idéal : on peut se le représenter de différentes manières, mais cette différence est soumise à des limites (objectives et transsubjectives). L'enseignant chrétien, par exemple, représente un idéal différent de celui de l'enseignant humaniste ; pourtant, ces deux idéaux partagent un même noyau essentiel (par exemple, bien enseigner).

L'idéal consiste pourtant en une comparaison indirecte, envisagée tant du point de vue chrétien que du point de vue humaniste. Les deux sont « mesurées » (normalisées) par un noyau essentiel commun.

2. Il convient de relire, par exemple, WDM 108 et suivants : le principe grossien est le modèle régulateur (l'idée, exprimée de façon platonicienne) ; les sociétés capitaliste-moderne et matriarcale-archaïque en sont des réalisations (des modèles d'application). Elles sont indirectement comparables à partir du principe grossien (la « mesure »).

L'équation de mesure selon R. Descartes.

M. Foucault, **Les mots et les choses**, 67e p., nous dit que Descartes considère le fait que l'on peut mesurer à la fois des données continues (sans interruption) et des données discontinues (interrompues).

un. Dans les deux cas

- (i) considérer d'abord la totalité (ensemble, système),
- (ii) mais elles sont divisées en parties (éléments), appelées « unités ». Les données continues se voient attribuer des unités convenues (conventionnelles) (pensez aux mètres, aux yards, aux brasses).

Les données discontinues sont mesurées à l'aide d'« unités », qui représentent les unités mathématiques numériques. Imaginez une série de blocs que l'on souhaite mesurer.

b . Descartes conclut :

(a) « La comparaison de deux valeurs quantitatives (données continues) ou la comparaison de deux données discontinues exige, dans tous les cas, l'application d'une unité commune (note : modèle de mesure) lors de l'analyse des deux types ». (Oc,67).

(b) « Ainsi, l'équation de mesure se réduit, en tout cas, aux relations arithmétiques d'égalité et d'inégalité. La mesure nous permet d'analyser le semblable selon la forme calculable de l'identité et de la différence. » (Ibid.).

En d'autres termes : Pour Descartes, l'équation de mesure est une analyse en termes d'« unités » permettant de déterminer (d'établir) l'égalité (l'identité) et l'inégalité (la différence). C'est une conception typiquement cartésienne.

Le modèle de mesure thalétique.

Gaius Plinius (Caecilius) *Secundus* (62/114), dans son *Historia naturalis* (« Histoire naturelle – de l'étude (historia, inquisitio) de la nature »), 36 : 82, rapporte que Thalès de Milet (WDM 7 ; 12) aurait découvert une méthode pour mesurer la hauteur des pyramides égyptiennes. Il s'agit peut-être du plus ancien exemple connu de méthode de mesure fondée, naturellement, sur la comparaison.

1.-- L'idée « modèle »,

Un modèle de mesure n'est qu'un exemple du concept général de

« modèle » : un modèle est constitué de données connues (G) utilisées pour décrire des données inconnues (O). On parle donc en termes de B (données connues) de O (données à décrire).

2.-- L'idée de « modèle de mesure » :

Données : un objet inconnu (ici : la hauteur de la pyramide). Recherche : une valeur numérique indiquant cette hauteur, calculée à l'aide d'un modèle de mesure. On parle donc, en termes de nombres et d'un modèle de mesure (mesure), de la hauteur d'une pyramide.

WDM113

On peut aussi dire qu'on représente O dans B : la hauteur de la pyramide (O) est représentée à la fois dans le modèle de mesure et dans l'ensemble des nombres (le nombre de fois où le modèle de mesure est appliqué) (B). On pourrait également dire « projeter » (représenter, dépeindre).

L'« arche » (le principe).

WDM 7 nous a appris, tout comme les Paléo-Milésiens (dont probablement Thalès), que l'« archè », le principium, le principe, est ce qui gouverne quelque chose (ici, la mesure). C'est le rôle de ce que les Grecs anciens appelaient « theoria » (perception, compréhension du principe).

Nous interprétons le principe de mesure de Thalès en termes modernes : « Pour tout objet vertical, dans la nature (fisis, natura), il s'avère que, précisément lorsque la position du soleil (tz), pour tous les modèles de mesure (tels que la canne d'ombre utilisée par Thalès), est telle que l'ombre qu'il projette (lh = longueur horizontale) a la même longueur (lh = lv) que la hauteur à mesurer (lv = longueur verticale) (la longueur, en termes simples, du modèle de mesure), alors précisément (t = instant précis, spécifique à la position du soleil), pour tout objet à mesurer (par exemple, la hauteur d'une pyramide égyptienne), il en est de même que l'ombre qu'il projette (lh = longueur horizontale) a la même longueur (lh = lv) que la hauteur à mesurer (lv = longueur verticale) ». Voici, exprimée en termes platoniciens, l'idée (le principe).

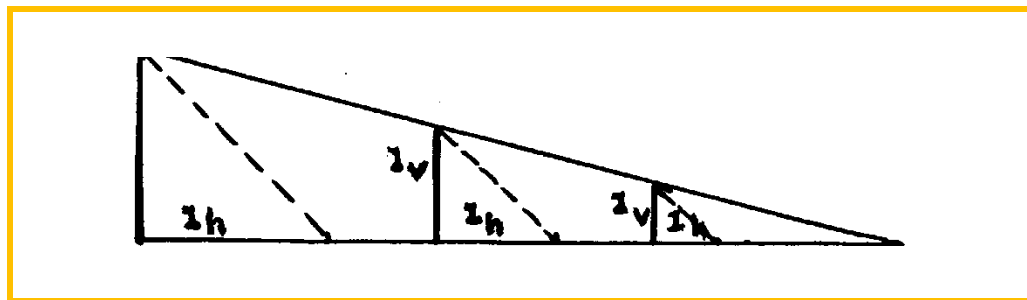
L'application (modèle d'application).

Voici, en termes platoniciens, le phénomène. Concrètement : lorsque la position du soleil (ou de toute autre source lumineuse) est telle que lh (longueur horizontale = ombre) = lv (hauteur verticale), il suffit de mesurer l'ombre projetée au sol (lh) pour connaître la hauteur souhaitée (lv).

En d'autres termes : l'ombre portée est le modèle (B = connu donné) de l'original (O = l'inconnu, recherché, donné).

Le P. Krafft, *Geschichte der Naturwissenschaft*, I (*Die Begründung*), 89, dit que Thales a simplement « appliqué la méthode connue depuis longtemps en Égypte ». Cfr WDM 10 (Ex Oriente lux).

Note : Le principe des Égyptiens et de Thalès est celui de l'isomorphisme (identité du modèle), appliqué à des corps semblables :



WDM114

c. L'équation combinatoire.

O. Willmann, *Abriss der Philosophie* (*Philosophische Propädeutik*), Vienne, 1959-5, 46, déclare que « combiner, au sens propre, dérivé du latin 'bini' (toujours deux, par paires), a pour objet tout ce qui est disposé de la même manière ».

Conséquence : « Combiner signifie "appairer". Nous appelons le don de combiner le talent qui consiste à générer de nouvelles pensées ou de nouveaux concepts, respectivement (produire, "engendrer ; produire") » (Oc, 26), par exemple en comparant deux pensées ou concepts.

Mode applicatif 1.

1. « Les découvertes sont souvent préparées par la combinaison d'analogies » : Benjamin Franklin (1706/1790), partant de l'analogie propre au couple « action de la machine électrostatique/action de la foudre », a découvert que la foudre est un phénomène électrique. Cf. O. Willmann, oc., 46.

Il s'agit du type « individuel ».

2. Outre le phénomène physico-chimique mentionné ci-dessus, il existe

des exemples biologiques : E. Geoffrey Saint-Hilaire (1772/1844) a établi l'analogie de

(i) d'une part, le bras de l'homme et (ii) d'autre part, la jambe du quadrupède, l'aile de l'oiseau et la nageoire du poisson.

Nous avons donc affaire à un appariement de type « un/plusieurs » (un-ambigu).

Nous avons ici, incidemment, dans le domaine biologique, un exemple de la Verstehendemethode (Saint-Hilaire, par l'empathie, partant de sa propre expérience intérieure, a compris que la fonction (le rôle) de la jambe (carré), de l'aile (oiseau), de la nageoire (poisson) sont analogues à la sienne, celle de l'humain).

Note : Cette méthode d'analogie combinatoire a mis G. Cuvier (1769/1832) sur la voie du développement de l'anatomie comparée (dont il est le fondateur).

Analyse combinatoire (également appelée « combinatoire » en français).
rue de la bibliothèque

-- C. Berge, *Principes de combinatoire*, Paris, 1968 ;
-- J. Lagasse/ M. Courvoisier/ J.-P. Richard, *Logique combinatoire*, Paris, 1976.

C. Berge, oc, 1s., définit comme suit : chaque fois que l'on souhaite placer (situer, WDM 85) des objets donnés de manière à ce que certaines présuppositions (= exigences, conditions) soient respectées, on recherche une configuration (= placement de données dans un cadre prédéfini).

L'harmonie des Pythagoriciens, dans la « choreia », en est un exemple.

WDM115

Berge donne un petit exemple amusant : essayez, dit-il, de ranger un ensemble (= ensemble 1) de costumes (de tailles différentes) dans une armoire (= ensemble 2) trop petite. Ce genre de chose, ajoute-t-il, relève de la configuration.

Combinatoire.

Cette discipline s'appuie sur l'analyse combinatoire : elle analyse les propriétés combinatoires (configurationnelles) de toutes les structures (WDM 86), notamment en recherche opérationnelle. Il en résulte une nouvelle

définition de la configuration :

(1) une collection d'objets (plus généralement : données) est mappée, WDM 113) ou « projetée » **(2)** dans un ensemble abstrait et fini doté d'une structure connue (configuration).

Modèle applicatif.

Le livre des Proverbes (16:33) nous donne un exemple de « configuration » dans l'Ancien Testament : « Dans le pli du vêtement, on tire au sort : le jugement dépend de Yahvé. » (La traduction de Canisius dit : « En effet, on jette les sorts dans le giron, mais ce qu'ils révèlent vient de Yahvé »).

Actes 1:26 en donne une application dans le Nouveau Testament : suite à l'éviction de Judas, le traître, le collège des apôtres devait être renouvelé ; deux candidats se présentèrent, Joseph (Barsabbas) et Matthias. Alors, « ils dirent cette prière : “Seigneur, toi qui connais le cœur de tous les hommes, montre-nous lequel des deux tu as choisi...” Puis ils tirèrent au sort. Le sort tomba sur Matthias, qui fut ainsi admis au collège des douze apôtres. »

Le problème de configuration était, en résumé, le suivant :

(1) d'une part, un ensemble de deux candidats ;

(2) D'autre part, une « collection » d'un seul élément. Par une « procédure » (méthode) mantique (c'est-à-dire appuyée sur des intuitions paranormales), l'un des candidats a été éliminé afin que les conditions préalables de la configuration (collection 2) soient remplies.

Modèle applicatif.

Peut-être avez-vous entendu parler de l'étrange prêtre flamand Van Haecke. Un jour, il « combina », en partant du nom d'un collègue : « Faict (le nom) ficta facit ! »

(1) Les ensembles 'ficta' et 'facit' **(2)** satisfont aux exigences (= structure de l'ensemble 'Facit'; dans la mesure où il est constitué de cinq lettres mobiles ('combinables')).

WDM116

Remarque : Outre cet aspect combinatoire (configurationnel) typique, il y a – peut-être – l'aspect situationnel : il est par exemple tout à fait possible que Faict, dans sa sollicitude pastorale, ait tenté d'élaborer des idées « imaginées » (WDM 49). Si tel était le cas, la traduction serait : « Faict élabore (lat. : « facitt »)

des choses imaginées (lat. : « ficta ») ».

Note : Dans cet aphorisme, Van Haecke se limitait aux déformations possibles de « Faict » en latin courant. On pourrait également étendre cette analyse à toutes les déformations possibles.

On constate immédiatement que, dans les activités comparatives relatives aux problèmes combinatoires, les modalités (WDM 38 et suiv.) jouent un rôle prépondérant, notamment en ce qui concerne la faisabilité et, surtout, le nombre exact de configurations. Le dénombrement et le dénombrement approximatif de ces configurations constituent en effet une branche de la combinatoire (analyse combinatoire).

Par ailleurs, le WDM 115 nous a confrontés à la tentative de placer un maximum de paquets (une autre modalité) dans un espace de stockage trop restreint. C'est ce qu'on appelle l'« optimisation », un problème combinatoire parmi d'autres.

Enfin, C. Berge, op. cit., 6, mentionne que *Gottfried Wilhelm Leibniz* (1646/1716. Cartésien rationaliste moderne), en 1660, à l'âge de vingt ans, a publié le premier traité sur la combinaison : *Dissertatio de arte combinatoria* !

Décision générale

Qu'il s'agisse de comparaison interne ou externe, de mesure ou de comparaison combinatoire, la comparaison englobe dans tous les cas les deux premières catégories (concepts fondamentaux) de CSS Peirce (1839/1914 ; pragmatique), à savoir « Première » (« Qualité » (propriété, dans la mesure où elle est prise en elle-même)) et « Seconde » (« Relation », c'est-à-dire plus d'une propriété, mais dans la mesure où elle est comparée entre elles).

Rue de la bibliothèque : WB Gallie, *Peirce et le pragmatisme*, New York, 1966, 181/203 (*Les catégories universelles*).

WDM117

2.2. Harmonologie : la comparaison tropologique (116/123)

« Tropos », troupe, signifie à l'origine « tour », mais dans un texte, il signifie « phrase » (tour de phrase).

Rue de la bibliothèque :

- A. Mussche, *Poétique néerlandaise*, Bruxelles, 1948, 34/75 (*L'image*);
- H. Morier, *Dict. de poétique et de rhétorique*, Paris, 1981, -- 670/742 (

Métaphore), 743/793 (*Métonymie*), 1102/119 (*Synecdoque*) ;

-- Nicolas Ruwet, trad., Roman Jakobson, *Essais de linguistique générale* , Paris, 1963 (cet ouvrage contient une analyse approfondie de la métaphore et de la métonymie ;

-- Roman Jakobson (1896/1982 : linguiste américain (d'origine russe)) a fondé, en 1915, le célèbre Cercle linguistique de Moscou (où le formalisme russe (en matière de linguistique) a vu le jour) ;

-- *Groupe Mu* (« mu » est une lettre grecque) (= J. Dubois et autres), *Rhétorique générale* , Paris, 1982-2,-- notamment oc, 91/122 (*Les métasèmes*), dont **1** . la synecdoque (oc,102/106), **2**. la métaphore (oc,106/117) et la métonymie (oc,117/120).

Notez que « métasème » (Fr. : « métasème ») signifie « une figure de style (expression idiomatique) qui remplace un sémème (expression linguistique) par un autre sémème ».

Ce trope joue un rôle important non seulement en linguistique (la science du langage) au sens strict, mais aussi dans toutes les sciences humaines et les disciplines philosophiques connexes.

Par exemple, Jacques Lacan (1901/1981 ; psychanalyste français) a adopté les définitions de Roman Jakobson.

a. L'idée d'être comme instrument tropologique.

Le grand mathématicien Gottlob Frege (1848-1925) et le positiviste logico-linguistique Bertrand Russell (1872-1970) ont affirmé que les termes « être » et « être » souffrent d'ambiguïté. Autrement dit : ils désignent un état de choses. Conséquence : dans une langue exacte, ils sont radicalement inutilisables (pensons aux langues formalisées). Tantôt « être », tantôt « être », signifie « identité complète », tantôt « exister » (au sens prédicatif, comme un verbe), ou encore « appartenance à une classe » (comme dans « Jan est un garçon », c'est-à-dire « Jan appartient, par exemple, à la classe des garçons »).

Cette thèse phrégienne-russe concernant son (le) a depuis été généralement acceptée dans certains cercles trop peu familiers avec l'ontologie classique.

Le Dr Simo Knuutila et le Prof. Jaakko Hintikka (éd.), dans **The Logic of Being** (*Historical Studies*), Dordrecht, 1985, réfutent, grâce à des recherches historiques, depuis les Grecs anciens (concernant la théorie des catégories d'Aristote ; WDM 83 et suiv.), en passant par la scolastique (les théories

médiévales de la prédication ou des prédicats ; la théorie de l'analogie de saint Thomas), jusqu'à l'affirmation d'Emmanuel Kant selon laquelle « l'existence actuelle n'est pas un prédicat » (les sources de Frege (et Russell) se trouvent avec ce Kant).

WDM118

Note – néo-rhétorique.

Chaim Perelman (1912/1984) – avec sa « nouvelle rhétorique » – propose une autre critique approfondie de la conception erronée fréгийenne-russe.

(1) Les positivistes linguistiques ou logiques tels que Russell soulignent que, concernant le langage (usage), seuls les usages du langage mathématique et scientifique sont valides, au sens strict de l'absence d'ambiguïté.

Ce à quoi Perelman, professeur de logique, d'éthique et de métaphysique à l'Université libre de Bruxelles (jusqu'en 1978), répond : les langages mathématiciens et scientifiques (aussi formalisés soient-ils) sont enracinés dans les langages naturels, produits de la raison, raison naturelle ou quotidienne, intégrée (notez comment, que ce soit dans un exposé écrit ou oral, même les textes les plus formalisés sont introduits et expliqués dans des langages quotidiens, « naturels »).

(2) Les positivistes linguistiques ou logiques affirment que les jugements de valeur (l'usage axiologique du langage ; WDM 74/81), n'étant « pas logiques » (au sens positiviste logique du terme), sont « irrationnels ». Ils se situent donc en dehors de l'usage exact du langage.

Ce à quoi Perelman répond : outre la raison mathématique et scientifique, il existe aussi — et tout aussi valable, quoique d'une manière différente — la raison rhétorique, avec sa propre « akribeia » (précision).

Décision.

(1) La raison (base du comportement rationnel) est plus qu'une simple raison mathématique et scientifique ;

(2) La raison axiologique (« pratique »), avec ses jugements de valeur, est un type de véritable rationalité.

Cela implique que l'usage du langage naturel est lui aussi soumis à des règles véritablement logiques. Cela deviendra évident à partir de l'usage tropologique du langage, où la comparaison et l'idée d'être jouent un rôle

prépondérant (ce qui souligne la nature identitaire de l'être).

b.1.-- La métaphore.

C. Stutterheim, Jr., **Het begrip 'metafoor'**, Amsterdam, 1941 (cité par Aa. mussche, oc, 40), fournit un beau diagramme de la méthode cachée dans la métaphore, selon laquelle une expression idiomatique « incolore » est remplacée — raccourcie — par une expression idiomatique « plus colorée ».

WDM119

a. Le colonel A. a combattu à Aceh avec autant de bravoure qu'un lion.
Le colonel A., à Aceh, était aussi courageux qu'un lion.

Remarque : La comparaison combinatoire est évidente : le colonel A. et un lion. Par conséquent, l'analogie saute aux yeux.

b. Le colonel A., à Aceh, s'est battu comme un lion.
Le colonel A., à Aceh, était comme un lion.

Remarque : La méthode d'abréviation gagne du terrain.

c. Le colonel A., à Aceh, était un lion.

Remarque : On perçoit la force d'identification du verbe « être », chose que même un non-linguiste comprend très précisément (« akribeia », exactitude logique). Il s'agit d'une identité partielle (analogie).

d. Colonel A., le lion d'Aceh. Colonel A., ce lion. Ou encore : Colonel A., le lion.

Remarque : Après toutes ces transformations, la métaphore surgit soudainement, claire et logiquement justifiée à cent pour cent.

Note-- Interprétation théorique du modèle

Réviser brièvement WDM 112. L'orateur — l'auteur — parle, en termes de « lion » (objet connu), le modèle, du « Colonel A., à Aceh » (objet inconnu), l'original, qui est rendu connu (ou mieux connu) par la présentation des faits.

Modèle applicatif.

G. Fricke, *Volksbuch deutscher Dichtung*, Berlin 1938, 372, cite un poème bien connu du Fr. Nietzsche (WDM 72,77), *Ecce homo* (les mots, en latin, avec

lesquels, selon les Évangiles, Pilate montre Jésus torturé aux Juifs).

Oui ! Je suis toujours en vie !	2. La lumière devint tout, étais-je,
Oui ! Je sais d'où je viens !	Tout ce que je touche se transforme en
lumière,	
Ungesatigt, gleich der Flamme,	Kohle, alles was ich lasse
Insaturée, comme la flamme,	le charbon, tout ce que je laisse
derrière moi :	
Colle-moi et protège-moi.	Flamme intérieure !
Je rayonne et me consume.	Je suis une flamme, assurément !

On constate que même le différentialiste (WDM 93), le penseur de la différence, le père Nietzsche, utilise le verbe « être » — qu'il ridiculisait tant — pour se caractériser métaphoriquement. Ce faisant, il exprime ce que Heidegger appelle la « Destruktion » (démantèlement, au sens de Derrida) de l'ontologie classique et platonicienne.

WDM120

b.2.-- Métonymie.

Rien de mieux qu'un modèle applicatif aristotélien.

a. Manger des pommes contribue à une bonne santé.

Les pommes contribuent à une bonne santé.

Remarque : Il s'agit ici d'une comparaison combinatoire, qui porte sur la relation causale (cohérence) et non sur la similarité, comme dans la métaphore. Manger des pommes et être en bonne santé sont « combinés » : le lien est évident.

b. Manger des pommes, c'est bon pour la santé (ou plutôt : c'est sain).

Les pommes sont bonnes pour la santé.

Remarque : De même que pour la métaphore, le procédé d'abréviation et la fonction identitaire du verbe « être », c'est, comme l'ont justement observé Frege et Russell, que ce verbe exprime – métaphoriquement – la ressemblance et – métonymiquement – la cohérence (lien de causalité) ; personne, pas même le commun des mortels, ne peut se méprendre sur cette phrase : l'usage conscient des mots est parfaitement clair (et logiquement justifié) par le contexte. Perelman a raison.

c. La consommation saine (de pommes). Les pommes saines.

Remarque : encore une fois, après toutes ces transformations — cela rappelle Chomsky —, la métonymie surgit, clairement et logiquement justifiable.

Note-- Interprétation du modèle- théorique

En matière de santé, on parle de pommes (et de leur consommation). Les pommes (le fait de les manger) constituent l'élément initial, inconnu. La santé, quant à elle, est le modèle, connu.

Il existe une identité partielle entre « manger des pommes » et « être en bonne santé » : ces deux notions relèvent d'une même cohérence, l'une étant la cause de l'autre (nous avons vu que « identité partielle » (analogie) était le terme ontologique désignant ce que l'on appelle généralement relation (WDM 82)). La métonymie exprime succinctement une relation.

Modèle applicatif.

G. Fricke, *Volksbuch deutscher Dichtung*, Berlin, 1938, 408, nous donne de Heribert Menzel (1906/1945), *Die Fahne der Kameradschaft*.

Ce poème n'est pas particulièrement saisissant, certes, mais il rend palpable la connexion métonymique, en des termes existentiels (reflétant ainsi l'expérience subjective).

WDM121

In dieser Fahne, Kamerad,	Dans cette bannière, camarade,
Sind du und ich verbunden.	Sommes-nous connectés ?
Wo sie uns leuchtet,	Là où cette bannière répand sa
Camarade,	lumière dans nos yeux, camarade,
Is Germany auch verbun-den.	L'Allemagne est-elle également
Wo, immer, die Fahne weht,	concernée ?
Kamerad trifft Kameraden.	
Nous sommes heureux et	Partout où flotte la bannière,
heureux,	Un camarade rencontre l'autre.
Ist in den Kreis laden.	Celui qui se tient fidèlement et
So ist nicht einer heimatlos	joyeusement autour de la bannière,
Und ohne ziel und streben.	Elle est la bienvenue dans notre
Wer schwor,	cercle.

der sucht die Fahne bloß
Und tritt ins helle Leben.

Ainsi, personne n'est sans abri.
Toujours sans but ni ambition.
Celui qui (le serment d'allégeance)
Il a juré qu'il cherchait juste la
bannière
Et il entre dans la vie pure
À juste titre.

Remarque : Ici, le drapeau (l'étendard) n'est pas tant une métaphore qu'une métonymie : c'est le lien — et non la ressemblance — qui est au premier plan.

Mais — et c'est là la différence avec les « pommes saines » aristotéliciennes —, le lien (la relation, l'identité partielle) n'est pas envisagé à distance. Il est vécu — dans une perspective romantique-existentielle.

1. Tandis que Nietzsche s'identifiait – métaphoriquement – à la flamme, le jeune nazi (Menzel est connu comme national-socialiste) s'identifie ici à l'étendard fondé sur la cohésion, le lien et la solidarité. Cette identification s'étend même à ses camarades, et en réalité à tout le peuple allemand.

2. Symbolisme.

WDM 50v nous a enseigné le concept strictement platonicien de « symbole ». Dans la poésie de Gertrud von Le Fort, le « symbole » était l'idée platonicienne (idéal, valeur suprême).

Ici, tant dans le poème de Nietzsche que dans celui de Menzel, un symbolisme analogue est à l'œuvre : métaphorique (dans le cas de Nietzsche : il est la flamme),

Dans le cas de Mendel, la métonymie est employée : le « camarade », les « camarades » (toute l'Allemagne) sont liés au drapeau (l'étendard). On notera le langage identitaire de l'être : Nietzsche est la flamme ; le nazi (camarade) (l'Allemagne interprétée par les nazis) ; ils sont liés (par le biais du drapeau).

WDM122

Note – Nous avons déjà évoqué le nazisme, sans doute la principale forme de fascisme (WDM 10). Nous y revenons ici à travers un poème fasciste : la raison en est la résurgence des fascismes, plus agressifs que jamais. La meilleure façon de se familiariser avec cette tendance antidémocratique est de

l'étudier plus en profondeur. Nous reviendrons sur ce sujet ultérieurement.

c.1/2.-- La synecdoque.

Littéralement, « sun.ek.doche » signifie « co-signification ». Qu'est-ce qui est « co-signifié » — avec quoi ? Les modèles applicatifs l'éclairciront.

1-- KA Krüger, *Deutsche Literaturkunde (in Charakterbildern und Abrissen)*, Dantzig, 1910, 115, nous enseigne une première approximation.

Soit l'élément (« das Einzelne », littéralement : le singulier) est échangé avec l'ensemble ; soit la partie (sous-système, hyposystème) est échangée avec le tout (système, -- éventuellement : super- ou hypersystème).

1. Modèles applicatifs :

« Prendre le seuil » (c'est-à-dire la maison entière, mais seulement dans la mesure où le seuil est franchi par la clientèle. Autrement dit : un échange rationnel).

Le prêtre déclare : « Je me sais, d'une certaine manière, responsable – coresponsable – de quelques milliers d'âmes » (c'est-à-dire des personnes, dans la perspective de la pastorale instituée par le Christ, qui affirmait guérir l'âme chaque fois qu'il « guérissait » quelqu'un ou le libérait des démons (exorcisme) – car l'âme détermine la personne tout entière). Il s'agit là encore d'une justification rationnelle. Ces deux exemples sont des synecdoques métonymiques, ou cosignatures. Ils reposent sur la cohérence (structure collective).

2. Modèles applicatifs.

On peut tout aussi bien dire « Les pommes sont saines » que « Une pomme est saine ». Pourquoi ? Parce que, dans cette dernière expression, « une pomme » désigne « des pommes ». Autrement dit : on prononce l'élément (singulier), mais on désigne l'ensemble (universel).

L'inspecteur déclare : « Un enseignant est, le matin, à l'heure à la porte de l'école. » Il fait bien sûr référence, à travers ce cas précis, à l'ensemble des enseignants !

On peut aussi se retourner en voyant un exemple (un élément), et l'inspecteur dit : « Oui, c'est exactement comme ça que sont les enseignants. » Il parle de l'universel, mais il veut dire l'individuel.

Ce sont des synecdoques métaphoriques (similitude, - structure distributive).

WDM123

Par ailleurs, il existe aussi une inversion concernant les synecdoques métonymiques : lorsque l'ancien propriétaire d'une entreprise textile dit à son successeur, qui admire le succès visible sur le seuil : « Oui, c'était autrefois votre maison, et c'est encore votre maison, je vois », il effectue alors une synecdoque métonymique inversée. Il parle du tout, alors qu'il vise principalement la partie.

2.-- La comparaison quantitative ou par étendue .

En termes de théorie des modèles : on parle, en termes d'élément ou de partie (sous-système), soit de l'ensemble, soit du tout (supersystème). Ou vice versa.

L'équation combinatoire.

Ici, cela concerne, d'une part, l'élément ou la partie (sous-système) et, d'autre part, l'ensemble ou le tout (supersystème). En considérant l'identité partielle (analogie, « relation »), qu'elle soit de similarité ou de cohérence (distributive ou collective), on peut employer les deux termes indifféremment.

Plus précisément, fidèle à la traduction (« co-signification »), on peut dire : tout en énonçant l'élément/la partie, on signifie aussi (on pense aussi à, on veut dire aussi) l'ensemble/le système. Ainsi, l'un peut servir de modèle à l'autre.

La méthode d'abréviation est immédiatement claire : sans toutes les explications inutiles (« superflues » ou « redondantes »), on dit par exemple « La maison » pour « Le seuil » ou « Un professeur » pour « Tous les professeurs ».

Une fois de plus : Perelman, qui affirme que la raison « rhétorique » (comprendre : argumentative au quotidien) possède également sa propre akribeia, sa propre précision logique, a raison après analyse.

La force identitaire du verbe « être » peut être clarifiée comme suit.

a.-- « Le seuil, -- c'est la maison » (La partie, -- c'est (partiellement identique, analogue) le tout), --- car elle est, en fait, incluse à l'intérieur (et,

dans la synecdoque, co-signifiée).

b.-- « Un enseignant, -- c'est-à-dire tous les enseignants » (Le membre, quel qu'il soit, --- c'est-à-dire (partiellement identique, analogue) l'ensemble entier, total, --- qui, dans le membre, en tant que membre, est également inclus, synecdochiquement, co-signifié (intentionnel indirect)).

WDM124

2.3. Harmonologie : induction sommative (124/152)

Exemple bibliographique :

-- A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* , Paris, 1968-10, 506/509 (*Induction formelle*, - *entière*, - *complète*) ;

-- P. Foulquié/ R. Saint-Jean, *Dictionnaire de la langue philosophique* , Paris, 1969-2, 357s. (*Induction*: 'dénombrement entier' 'énumération' (*Descartes*); *induction formelle*);

-- IM Bochenski, *OP, Méthodes philosophiques dans la science moderne* , Utr./ Antw., 1961, 146 ;

-- Ch. Lahr, *SJ, Cours de philosophie I (Psychologie Logique)* , 1933-27, 595.

Le fondement : le carré logique (le carré de portée).

Nous nous connectons à l'équation différentielle (WDM 105) :

tous oui	certaines certaines pas tous pas (aucun).
----------	---

Le nom « carré » provient d'une configuration (WDM 114) :

Tous ,	certaines pas
Certaines oui,	tous non (aucun)

L'application mathématique.

un. AN Whitehead, *Mathematics, Basis of Exact Thinking* , Utr./Antw., 1965, 11, dit :

Les mathématiques – en tant que science – ont commencé lorsqu'une personne – probablement un Grec – a tenté pour la première fois de prouver des théorèmes (*note* : *jugements*, *propositions*).

a. à propos de toutes les données et de certaines données,

b. sans spécification (*remarque* : description au singulier) de certaines choses « séparées » (*remarque* : singulier, individuel).

b. – François Viète (lat. : Vieta ; 1540/1603), dans son *Isallogie in artem*

analyticam (1591) – littéralement : Introduction à l'analyse –, a introduit l'usage des lettres – au lieu des chiffres – en mathématiques. Il a appelé cela « *logistica speciosa* » (calcul avec les êtres, les formes ou les idées ; WDM 28 ; « espèces » signifie ici « forme-être »).

c. AN Whitehead, *ibid.*, dit que les idées « tout » et « certains » sont introduites dans l'algèbre en utilisant des lettres au lieu de nombres.

Modèle applicable

Au lieu de dire « $2 + 3 = 3 + 2$ », nous généralisons en algèbre, en disant : « Pour tous les nombres x et y (= plage), on a $x + y = y + x$ ».

Décision.

Le calcul algébrique, depuis Viète, fonctionne en termes d'ensembles et avec la structure d'ordre (tous, certains, -- exactement un, aucun).

WDM125

Remarque : La même structure d'ordre — de nature quantitative, puisqu'elle concerne tous les éléments d'un ensemble, certains (au moins un) ou aucun élément — peut également être représentée d'une autre manière :

tout	pas tout	tout pas
------	----------	----------

Remarque : Il existe un ancien schéma en mathématiques numériques qui repose sur cette structure, à savoir la règle de trois.

(a) Cent pour cent (= ensemble universel ou tout) est, par exemple, égal à 25.

(b) Un pour cent est égal à $25/100$ (= exactement un).

(c) Cinquante pour cent (= une partie) est égal à $25/100 \times 50$.

L'idée de « totalisation » (induction sommative).

L'idée de « total » (totalité, ensemble, collection (au sens universel)) est parfois vague.

Pour preuve, la petite histoire suivante.

Un visiteur arrive dans une petite commune flamande. En entrant dans l'église, il se demande pourquoi elle est si petite.

« Tout de même, toute la congrégation ne va pas y entrer ! » dit-il au co-pasteur.

« Maintenant, oui, si toute la congrégation entrait, alors, évidemment, elle n'entrerait pas. »

Mais, comme jamais l'assemblée entière n'entre jamais, l'assemblée entière entre sans plus tarder.

Ainsi parla le co-pasteur. Notez également l'ambiguïté du terme « entrer » !

L'idée d'« inventaire »

L'inventaire – par exemple, la liste complète de tous les documents d'un dossier – est un modèle d'application de la sommation (totalisation). Prenons l'exemple d'un enseignant qui a corrigé avec soin une pile de devoirs. Arrivé au bout, il veut savoir s'il les a tous corrigés. Il vérifie chaque copie une par une. Ce n'est qu'après coup qu'il se dit : « Je les ai tous corrigés. » Au lieu de parler « un par un », il les résume et dit « tous ». Il effectue une sommation (totalisation). Il a réalisé une induction sommative (généralisation). L'induction sommative examine d'abord chaque élément d'un ensemble (système) individuellement, puis les résume tous ensemble.

Le modèle réglemantaire (= définition).

Pater Bocherski, oc, 146, formule l'induction sommative comme suit :

Si $g_1, g_2, \dots, g_n$ sont des éléments d'une classe (ensemble) et qu'ils sont tous ses éléments,

Si, de plus, après vérification séparée, la caractéristique (propriété commune) k appartient à chacun individuellement, alors k appartient à tous (ensemble, résumé).

WDM126

En d'autres termes : la « Gestalt » (la totalité) émerge clairement de la vérification individuelle de chaque élément. Le terme « induction formelle », donné à l'induction sommative, désigne cette « Gestalt » (« forma » au sens de forme essentielle).

Un type de raisonnement réducteur.

Relisez WDM 2, juste un instant. – Appliqué ici, cela donne :

Si k (caractéristique, propriété commune) est vérifié (trouvé vrai, vérifié) pour toutes les données ($g_1, g_2, \dots, g_n$) individuellement, alors k est immédiatement vérifié pour la 'summa' (lat. pour 'somme') (totalité) de tous les g .

Eh bien, k est vérifié pour chaque g séparément.

Ainsi, k est immédiatement vérifié pour la somme (tous ensemble).

Le caractère comparatif de l'été.

Représentons la méthode sous forme mathématique :

$$5,10 + 5,3 + 5,2 + 5,1 = 5 (10 + 3 + 2 + 1)$$

(numérique); hache + ay + az + ar = a (x + y + z + r).

La structure distributive est clairement visible (WDM 88). Elle révèle clairement l'acte de comparaison — la perception des similitudes (identités) et des différences (non-identités).

Induction sommative et amplificatrice.

L'induction sommative se limite à tout ce qui a été effectivement vérifié.

L'induction amplificative – en un sens la plus fructueuse

(1) vérifie, tout d'abord, certains éléments (sous-ensembles),

(2) mais va au-delà de ce qui a été vérifié pour inclure le vérifiable. En effet, les éléments vérifiables présenteront la même propriété (caractéristique k) s'ils sont effectivement vérifiés.

Voici un autre type de « généralisation » : on généralise du sous-ensemble vérifié (échantillons) au sous-ensemble non vérifié, mais considéré comme vérifiable.

Ce type de généralisation est également appelé « extrapolation » (aller au-delà des limites de ce qui est testé).

Modèle applicable

Si j'ai vu de l'eau bouillir à 100°C à quelques reprises (ensemble fini), je conclus que cela reste vrai à tout moment (ensemble infini).

WDM127

Modèle appliqué. -- La méthode empirique.

Bien que nous revenions sur cette méthode dans la méthodologie proprement dite, nous en donnons un bref exemple.

(A) Observation.

a . Étant donné . -- D'une part, une dose de guano, qui est un résidu témoin des squelettes et des excréments des poissons et des oiseaux marins vivant sur les falaises et, de préférence, sur des îles inhabitées, -- notamment au Pérou, --- un résidu témoin à partir duquel le phosphore (P, un élément réactif (un non-métal solide) du groupe V du tableau périodique des éléments

physico-chimiques) est extrait.

D'autre part, l'équipement adéquat et le savoir-faire nécessaires à la production de phosphore à partir de guano.

b. Demandé.

La structure de la preuve réductrice qui libère tout le phosphore du guano.

(B) Répondre.

Le schéma bien connu de J. Lukasiewicz (1878/1956), appliqué ici, donne :

Maior (clause générale).

Si toutes les quantités libèrent du guano P, alors ces quantités $h_1, h_2...h_n$ le font également ici et maintenant (échantillons aléatoires).

Mineur (proposition particulière, singulière).

Eh bien, ces quantités de $h_1, h_2...h_n$, ici et maintenant, en fait, comme vérifié expérimentalement, donnent P.

Conclusion (phrase suivante).-- ainsi, généralisée (le type d'induction amplificative), toutes les quantités (en principe un ensemble infini) donnent P.

Rue de la bibliothèque : IM Bochenski, *Wijsgerigemethoden*, 94 et suiv., 126. — Voici la formulation syllogistique. Il est évident que la relation « universel/non universel » (la portée) est décisive.

D'un point de vue théorique des modèles (WDM 112), cela peut s'exprimer comme suit : en termes de modèles applicatifs vérifiés ($h_1, h_2...h_n$) – le noyau sommatif – qui sont connus, on parle, dans l'induction amplificative, des originaux non vérifiés (qui, ensemble, constituent le modèle régulateur, dans la mesure où il n'a pas été étudié).

En termes plus simples : à partir des applications connues (= modèles), on déduit la règle inconnue (= originale).

WDM128

2.3.1. Induction sommativ. – définitions (128/129).

Voici un bref aperçu historique.

a.-- Antiquité.

Un petit exemple, cité par le Père Ch. Lahr, SJ, *Logique*, 591, sous le nom d'« induction aristotélicienne ».

Il consiste en – selon Lahr

(i) ce qu'il faut dire de chaque élément d'un ensemble (= caractéristique générale),

ii) d'exposer l'ensemble du recueil (de manière synthétique). Ce faisant, il cite l'exemple d'Aristote (*Analyt.* 2 : 23) :

majeur. -- L'homme, le cheval et la mule vivent longtemps (= caractéristique).

mineur. -- Eh bien, ces trois espèces animales sont les seuls animaux (= collection complète) sans bile (= caractéristique).

Conclusion : Tous les animaux dépourvus de bile vivent donc longtemps.

Lahr note à ce sujet que l'énumération complète (qu'il dénigre à tort, car il ne réalise pas que l'induction sommative est l'essence vérifiée (et résumée) de l'induction amplificative) est le fondement (« énumération complète »).

b.-- Moyen Âge (scolastique).

En latin ecclésiastique médiéval, l'induction sommative est appelée 'inductio per enumerationem simplicem' (généralisation, -- mieux : résumé, basé sur une simple énumération, sommation).

c.-- Époque moderne et actuelle.

(1) R. Descartes (Cartesius; 1596/1650; le fondateur de la philosophie typiquement moderne) - très traditionnel - suppose qu'un type d'induction a lieu « par dénombrements entiers » (au moyen d'énumérations complètes, d'additions).

(2) Antoine II Arnauld (1612/1694)/ Pierre Nicole (1625/1695), *logique de Port-Royal* (1662), 3:19, 4:6, parlent d'« induction entière » (induction complète, -- comprendre : induction énumérative).

Ces cartésiens décrivent ce qu'ils appellent également « induction totale » comme suit :

(1) les informations (perspectives, analyses) fournies conjointement par la discipline principale et la discipline secondaire,

(2) revient en résumé dans la conclusion.

Ou encore :

(1) ce que les deux préfixes de syllogisme enseignent (apportent des informations),

(2) En résumé, cela conduit à la phrase de conclusion.

D'ailleurs, c'est précisément ce que fait le petit exemple d'Aristote, aussi paradoxal soit-il.

WDM129

Note-- Georg Cantor (1845/1918), le fondateur de la « mengenlehre » (théorie des ensembles) formalisée, publiée de 1874 à 1897, dit dans ses * *Beiträge zur Begründung der transfiniten Mengenlehre* * (1895), -- de manière descriptive, plutôt que de définir strictement mathématiquement :

Par collection, nous comprenons

- (1) chaque résumé en un tout
- (2) de certains objets bien définis, soit de notre perception (intuition sensorielle), soit de notre pensée (objets, qui sont appelés « éléments » de l'ensemble).

Comparer avec la nature de l'induction sommative : on possède un Menge (ensemble) lorsqu'on :

- (1) comporte des éléments bien définis,
- (2) résumé en un tout (« Jede Zusammenfassung zu einem Ganzen »).

Note-- Remarque de psychologie culturelle.

(1) Il est généralement connu que Georg Cantor, avec sa découverte de grande portée (« Une théorie qui fournit une base à pratiquement toutes les mathématiques contemporaines » (J.W. Dauben, *G. Cantor and the Origins of Transfinite Set Theory*, dans : *Scientific American*, vol. 248 (1983) : juin, 112), s'est heurté à l'incompréhension massive de ses contemporains - les mathématiciens.

(2) De plus, il semble que Cantor - profondément déçu - ait dû être admis dans une clinique psychiatrique, à Halle, où il est mort.

Henri Poincaré (1854/1912), « un des plus grands mathématiciens de son temps » (selon A. Dumitriu, *H. Poincaré*, in : D. Huisman, dir., *Dict. d. phil.*, 2092), a condamné la théorie des nombres transfinis (nom introduit par Cantor) comme une « maladie » dont les mathématiciens finiraient par guérir (J. Dauben, *ibid.*).

Leopold Kronecker, l'un des professeurs de Cantor et une figure de proue des mathématiques allemandes établies à l'époque, est allé jusqu'à attaquer personnellement Cantor lui-même : il l'a qualifié de « charlatan scientifique »,

d'« apostat » (*note* : un terme typiquement ecclésiastique), et en effet, de « corrupteur de la jeunesse » (J. Dauben, *ibid.*).

La maladie de Cantor fait, quant à elle, l'objet de controverses psychiatriques et neurologiques. Selon les rapports de la clinique neurologique de Halle, il pourrait s'agir d'une psychose maniaco-dépressive (une maladie mentale caractérisée par des phases d'exaltation et de dépression). Dauben suggère que – possiblement (WDM 47 : modalité) – sa maladie, durant la phase maniaque (« himmelhoch jauchzende »), a favorisé son travail théorique plutôt que de l'entraver.

Ce qui nous enseigne que l'intellect (la raison) mobilise toute la psyché et vice versa.

WDM130

2.3.2. Psychologie de l'induction sommative (130/143)

Localisation, synthèse, induction sommative – c'est-à-dire aussi un acte psychologique.

2.3.2.1. Été 'Mantique' (paranormal).

Les Grecs anciens appelaient les actes paranormaux de nature perspicace « mantiques » (« actes de clairvoyance »).

Verhulst et al., **Wiskundig leerpakket (een courant handboek)** citent les faits établis par le médecin et naturaliste allemand MHK Lichtenstein (1780/1857).

1. Il séjourna longtemps en Afrique australe, auprès des Xosa (Xhosa), autrefois appelés « Kaffirs » (dans les régions sud-africaines du Transkei et du Ciskei, environ quatre millions d'individus). – Bien qu'ils possèdent un système numérique, ils l'utilisent rarement.

a. Peu d'entre eux, en comptant, vont au-delà de dix.

b. La plupart sont incapables de nommer ce nombre. Comparées à ces Xhosa, certaines tribus californiennes étaient encore moins avancées. – Ce qui nous donne, à nous autres « Occidentaux éclairés », un exemple de mentalité primitive.

2. Mais les « primitifs » (le stade archaïque) possèdent un autre type d'« esprit » (intellect/raison). – Cela est évident dans leur induction sommative.

Lichtenstein remarque : si des troupes de quatre à cinq cents têtes de

bétail sont ramenés à l'étable, le propriétaire – celui qui est immédiatement en harmonie avec son bétail (dans la phase archaïque, l'homme sait encore, voire ressent – bien plus que nous – ne faire qu'un avec tout ce qui vit (plante, animal)) – le remarque :

a. si des animaux disparaissent parfois (WDM 27),

b.1 . combien et

b.2. exactement lesquels sont manquants (WDM 27).

En d'autres termes : il existe, au moins au niveau primitif-archaïque, une saisie directe et intuitive de la forme de l'être (WDM 28), même au degré mathématique.

3. Cette forme archaïque de pensée et de raisonnement perdure encore aujourd'hui parmi nos « sensibles » (c'est-à-dire les rares personnes parmi nous, les Éclairés, qui perçoivent encore immédiatement (« theoria », disaient les Grecs anciens) ce qui est et si. On peut donc à juste titre les qualifier de « voyants », au sens très restreint de « saisissant immédiatement ».

2.3.2.2. un estivage « intuitif ».

H. Poincaré (mentionné tout à l'heure) affirmait que la « logique formelle » (qui concerne la forme de l'être) – si elle veut être créative (fonder quelque chose de nouveau) – requiert « l'intuition » (l'observation directe, mais, maintenant, intellectuellement et sensorielle).

WDM131

1. Selon Poincaré, l'intuition (ou perception) est une faculté de synthèse ancrée dans -la conscience subliminale (inconsciente ou inconsciente). Lorsqu'un logicien ou un mathématicien aborde consciemment un problème, ce travail logico-mathématique se poursuit dans la strate inconsciente (ou subliminale) de l'être humain, située sous le seuil de la vie spirituelle consciente.

2. Induction mathématique.

a. L'un des signes (« preuves ») de ce résumé subliminal, mais logico-mathématique, est « l'induction mathématique ». Poincaré y voit une suite infinie de syllogismes qui – soudain – aboutissent à la conclusion.

Bible st. : -- A. Dumitriu, H. Poincaré , dans : D. Huisman, dir., Dict. d. Phil., années 2092.

b. Modèle applicable

1. Pour mieux comprendre ce que Poincaré veut dire, nous allons brièvement considérer un exemple. Giuseppe Peano (1858/1932), professeur de calcul différentiel à Turin pendant quarante ans, a introduit la « pasigraphie » (une sorte de système de signes logico-mathématiques) dans l'arithmétique (et, finalement, dans toutes les mathématiques), ainsi que l'axiomatisation (c'est-à-dire, commencer par des préconditions ou des axiomes).

2. Dans son *Formulario mathematico* (1894/1908), *Peano* procède de la manière suivante.

(i) – Il présente d'abord trois idées fondamentales (« idées primitives ») : « Non » (nombre), « 0 » (zéro) et « a+ » (successeur de a). Les autres nombres sont « déterminés » (« définis ») comme suit.

$1 = 0+$ (1 est le successeur de 0) ; $2 = 1+$; $3 = 2+$; etc.

Pasigraphique : (Non), (0) et (a+).

(ii).-- Les relations (identités partielles) entre les nombres, à savoir « somme » et « produit », sont déterminées (définies) comme suit, à savoir par les axiomes (postulats) suivants.

Remarque : $\in$ signifie « appartient à ».

(1) Si a est un nombre, alors $a+0 = a$.-- Pasigraphique : $a \in \text{No}$). $a+0 = a$.

Remarque :). signifie « comprend » (implique).

(2) Si a et b sont des nombres, alors $a+(\text{le successeur de } b)$ est égal au successeur de $(a+b)$.

Pasigraphique : $a, b \in \text{Non}$). $a+(b+) = (a+b)+$.

Voici les axiomes sommatifs.

(3) Si a est un nombre, alors a multiplié par 0 est égal à 0.

Pasigraphique : $a \in \text{Non}$). $a \times 0 = 0$.

WDM132

(4) Si a et b sont des nombres, alors a multiplié par $(b+ 1)$ est égal à $(axb) + a$.

Pasigraphique : $a, b \in \text{Non}$). $ax(b+1) = (axb) + a$.

Voilà qui remet en question l'axiome multiplicatif.

Outre les deux idées fondamentales (qui peuvent être rattachées à deux axiomes) et les quatre axiomes concernant les opérations somme et produit, Peano propose également les axiomes suivants.

(1) 'Numéro' (= No) est un nom de 'classe' ou d'espèce.

Pasigrafisch: $No \in Cls$ (Littéralement : 'Le nombre appartient à la classe').

(2) 'Zéro' est un nombre.

Pasigraphique : $0 \in Non$.

(3) Si a est un nombre, alors le successeur de a ($=a+$) est aussi un nombre.

Pasigraphique : $a \in Non \rightarrow a+ \in Non$.

(4) Le postulat de l'induction mathématique.

Si s est une classe dont 0 est un membre (« élément »), et si chaque membre de s a un successeur au sein de la classe s, alors chaque nombre est un membre de s.

Pasigraphique : $0 \in s \wedge (a \in s \rightarrow a+ \in s) \rightarrow \forall a (a \in s)$ (rouge : enrouler, pas pour a) $a \in s$). Pas d' $\in s$.

Remarque : Le fait qu'il s'agisse véritablement d'une induction mathématique — généralisation, sommation, totalisation — est évident du fait que son application nous permet de démontrer que, pour toute propriété qui est une caractéristique de 0 et qui peut être étendue de tout nombre a à a+ (le successeur de a), cette propriété est la caractéristique de tous les nombres.

(5) Si a et b sont des nombres et si le successeur de a est identique au successeur de b, alors a est identique à b.

Pasigraphique : $a, b \in Non \wedge a+ = b+ \rightarrow a = b$.

(6) Chaque nombre a un successeur qui n'est pas identique à 0.

Pasigraphique : $\forall a \in Non, a+ \neq 0$.

Note – Les idées ($\in$) (membre de), ($\rightarrow$) (inclut, implique, – inclure, impliquer), ($\wedge$) (note ; enrouler, pas pour a) (inclut toujours) et (Cls) (classe) appartiennent en réalité au socle logique des mathématiques péaniennes. Grâce à ces idées logiques, respectivement logistiques, fondamentales, il existe des règles générales d'inversion ou de transformation qui régissent les démonstrations mathématiques.

Remarque : On peut constater que Peano (et ses collaborateurs) ont fondé

les nombres naturels à partir de 0 en utilisant les axiomes ci-dessus.

WDM133

Les nombres négatifs peuvent être introduits en modifiant l'axiome (6) (« Chaque nombre a un successeur qui n'est pas identique à 0 »).

On peut dire, par exemple (au lieu du deuxième axiome (WDM 131 : $1+ = 2$, etc.)) $-1+ = 0$; $-2+ = 1$; etc.

Exemple bibliographique :

-- C.-I. Lewis (1883/1964 ; philosophe et logi(di)cus), *La logique et la méthode mathématique*, dans : *Revue de métaphysique et de morale* 29 (1922) : 4 (oct/déc.), 458s. (L'école italienne);

-- A. Virieux-Reymond, *L'épistémologie*, Paris, 1966, 48/52 (La méthode axiomatique).

Remarque de psychologie culturelle.

(a) H. Poincaré (WDM 129) a accueilli avec sarcasme le dessin de Peano (pasigraphique, axiomatique). Mais, selon P. Soula, *Giuseppe Peano*, dans : D. Huisman, dir., *Dict. d. phil.*, 2019, Poincaré a porté un jugement « frivole » (fondé sur des informations incorrectes et incomplètes).

(b) Gottlob Frege (1848-1925 ; logisticien et mathématicien), considéré comme le pendant de la méthode pasigraphique-axiomatique, a réagi de manière radicalement différente de Poincaré dans son ouvrage mondialement célèbre **Begriffsschrift** (**Eine der arithmetischen nachgebildete Formelsprache des reinen Denkens**), Halle, 1874 (première édition : 1879 ; seconde : 1891). Lui aussi souhaitait une « idéographie » (traduction latine de « Begriffsschrift »), c'est-à-dire un système de signes qui échappe à l'ambiguïté monolithique des termes des langues naturelles.

Frege, tout comme Bertrand Russell plus tard, tenait Peano en haute estime. -- Cfr WDI1 2; 51 et suiv.; 90 (système formel).

Une fois encore : la pensée est inscrite dans la psyché tout entière.

2.3.2.3. Estivage « génératif ».

a. Les Paléophythagoriciens (WDM 13 ; 87) utilisaient déjà le concept de « génération » (littéralement : engendrer). Par exemple, lorsqu'ils inculquaient aux enfants la notion de « nombre carré » (WDM 87), ils appliquaient une procédure constamment répétée.

Autre exemple : leurs formes numériques « enfantines » :

.; ./.; ../. ., ../... .../... etc.

b. Noam Chomsky (1928/...), le fondateur d'une grammaire transformationnelle-générative d'inspiration cartésienne, nous donne un deuxième exemple d'induction sommative, qui est liée à l'induction mathématique.

Supposons que nous voulions décrire une langue dans laquelle toutes les phrases sont composées d'un ou plusieurs « a », suivis du même nombre de « b ».

WDM134

Les phrases (prononciations) de cette langue incluent donc ab, aabb, aaabbb, aaaabbbb etc.

La description de toutes ces phrases peut être comprise comme une méthode permettant de créer toutes les successions (*ou séquences*) d'un ou plusieurs « a » et d'un même nombre de « b ». À cette fin, nous avons :

(a) le symbole initial (de la description) 'Z' est nécessaire,
(b) et deux instructions ou règles (*remarque* : règlements), à savoir (1) $Z \rightarrow 3 \text{ ab}$ et (2) $Z \rightarrow aZb$.

Ces règles sont des « instructions » qui consistent à remplacer ce qui se trouve à gauche de la flèche par ce qui se trouve à sa droite. Les symboles a et b représentent les éléments constitutifs des phrases et forment l'alphabet de la langue en question.

(1) Si nous appliquons la règle (1) - en commençant par le symbole initial 'Z' - nous obtenons la séquence 'ab' - car Z doit être remplacé par ab.

Aucune de ces règles de grammaire ne s'applique plus à cette série : il s'agit d'un « produit final » (plus précisément la phrase la plus courte de cette langue).

(2) Si nous avons appliqué la règle (2), nous aurions obtenu la série aZb.

Les deux règles s'appliquent à cette série. La première règle conduit (en remplaçant Z par ab) à aabb, – encore une fois un produit final (et en effet, presque toutes les phrases les plus courtes de notre langue).

La deuxième règle aurait conduit à aaZbb, -- pas de produit final, car la

règle (1) et la règle (2) s'appliquent toutes deux à celui-ci". (A. Kraak/ WG Klooster, *Syntaxis* , Anvers, 1968, 17).

L'algorithme.

Une méthode (procédure) qui

(a) commence par un signe initial (« symbole ») et

(b) La génération de séquences d'éléments (ici : éléments linguistiques) par application de règles de substitution uniformes et monotones – ici : à partir d'un ensemble (« alphabet ») – est un algorithme. Un algorithme s'entend d'un ensemble d'opérations ramenées à un processus uniforme. Si, ce faisant, on forme, par exemple, des séquences (mots, nombres), on parle de génération. Il s'agit donc d'une méthode de construction.

Conclusion. L'invariant.

A. Virieux-Reymond, *L'épistémologie* , 18/20 (*Les invariants*), attire notre attention sur ce qui ressort, tant en mathématiques que dans les formes algorithmiques-génératives d'induction, à savoir l'aspect invariant.

WDM135

1. L'auteur affirme à cet égard que la véritable science recherche l'universel, et plus précisément les invariants, les constantes des phénomènes. Par exemple, sous forme de loi (WDM 126 : toute eau bout à 100 °C ; 127).

2. De plus, l'auteur affirme que « l'invariant (...) est implicitement ('implicitement') présupposé par la méthode inductive. (oc, 20).

En effet, le processus de construction, de génération ou d'induction est vérifiable de manière constante et immuable. Il constitue une propriété commune, ou « caractéristique », de tous les éléments d'une série engendrée. Cela ne devient évident, bien sûr, que par comparaison.

2.3.2.4. Le résumé « opérationnel ».

(1) Modèle archaïque.

Au lieu de calculer ou de mettre des signes sur papier ou quelque chose de ce genre, « induire » peut aussi se produire activement, praxéologiquement.

On raconte qu'en Afrique de l'Ouest, chez les Afrikaners noirs, le chef, par exemple, remet à ses chefs de village une collection de bâtons. En retirant un bâton (de l'ensemble) chaque jour à partir du jour du départ, il connaît, grâce à ce modèle (WDM 6 ; 51 ; 110 (112) 127) – c'est-à-dire grâce à un élément

connu des chefs de village primitifs –, la date exacte de la prochaine réunion.

(2) Le modèle de *John Stuart Mill* (le fils de James Mill ; 1806/ 1873 ; connu pour son *Système de logique, rationnel et inductif* (1843)).

1. Deux idées de base (« axiomes ») sont supposées.

a. Ce que les Grecs anciens appelaient déjà « kuklos », cycle, boucle, peut être décrit comme une ligne telle que tous ses points, une fois parcourus un à un (WDM 114 : par paires), font coïncider le point de départ et le point d'arrivée. Il s'agit d'une sommation « opérative ».

b. On qualifie d'« opératoire » ce à quoi s'applique l'expression « Faites quelque chose de précis, et vous obtiendrez le résultat ». L'action (praxéologique) est déterminante, mais il s'agit alors d'une action rationnelle, c'est-à-dire suivant une procédure précise.

2. Modèle applicable

(A) Observation

a. Données : un paysage.

b. Demande : fournir une preuve chirurgicale que ledit paysage naturel est une île.

WDM136

(B) Répondre

(B).1.-- Abduction (= réduction régressive, « hypothèse »).

Si tous les paysages naturels, de par leur forme et explorables via un chemin en boucle, sont des îles, et si un paysage naturel délibéré est une île (exactement une), alors tout le monde — par exemple, par voie d'eau, avec un bateau — peut parcourir un chemin en forme de boucle autour de celui-ci.

(B).2.-- Déduction (= réduction progressive, la conception de la vérification expérimentale).

Ainsi, si je prends un petit bateau avec lequel je fais le tour prévu, je fournis la preuve opératoire que le paysage prévu est bien une île.-- Ce dessein est une déduction (WDM 2; 9; 25; -- 22 (lemmatique-analytique); 56; -- 34 (opération indirecte);-- 126 (raisonnement réductif)), soutenue par une vérité générale (présupposition), mais appliquée, par exemple, à un seul cas.

(B)3.-- Induction (réduction piérestique, -- réduction complète, par vérification ou falsification).

L'exécution (ou mise en œuvre) du plan (ou déduction) révèle, par exemple, qu'un aller-retour, au sens strict du terme, a été effectué. Ce qui correspond à la déduction.

2.3.2.5. Un été enfantin.

Bien que de nature purement génétique et psychologique, nous pensons néanmoins que les études de Jean Piaget (1896/1980), à la fois épistémologue et psychologue, ainsi que celles de son école (l'approche « structuraliste »), sont pertinentes ici.

Rue de la bibliothèque : J. Rembert, « Jean Piaget », dans : D. Huisman, dir., *Dict. d. phil.*, 2055/2058. – Rembert affirme que Piaget qualifie la logique d'axiomatique (WDM 131 et suiv.) de l'intellect, ou encore de raison (de l'esprit, en un mot). Sa psychologie génétique (psychologie du développement) en est, quant à elle, la discipline expérimentale correspondante.

En d'autres termes : en ce qui concerne le raisonnement (de l'enfant), l'axiomatique et l'induction (mieux : la réduction) vont de pair.

Nous résumons ici les conclusions de Piaget et de son école structuraliste.

(1).-- Enfants âgés de quatre à cinq ans.

Ceux-ci disposent une série de bâtons (car ils voient, dans cette multitude, une unité ou une totalité) par paires (deux à la fois).

Quel bel exemple de combinaison (WDM 114) ! Ils n'iront pas bien loin.

WDM137

J. Piaget, *Psychologie génétique (Étude du développement de la pensée et de la connaissance*, Meppel, 1976, 36, se lit comme suit :

Les jeunes enfants, âgés de quatre à cinq ans, que j'ai examinés avec A. Szeminska,

(1) connaissaient parfaitement leur chemin par eux-mêmes - de la maison à leur école et vice versa;

(2) mais ils n'étaient pas encore capables d'imaginer de cette manière, au moyen de matériel de jeu représentant les différents principaux points de repère (bâtiments, etc.).

Décision.

Disposer complètement un ensemble de bâtonnets (sauf pour placer deux bâtonnets identiques ensemble par paires), ainsi que représenter un élément

donné par un modèle (ici : matériel de jeu) -- cela restait impossible.

(2).-- Les enfants âgés de cinq à six ans.

Ces mêmes enfants, devenus plus âgés, rangent les bâtonnets par taille, non plus par paires, mais par séries entières – et ce, par tâtonnement.

Autrement dit : la capacité de commande a été augmentée.

Explication : « La transitivité (note : « transitivité ») « Si A est supérieur, inférieur ou égal à B et si – simultanément – B est supérieur, inférieur ou égal à C, alors A est également supérieur, inférieur ou égal à C » (WDM 110) n'est – à ce stade – pas encore transparente (maîtrisée).

Par exemple : si le sujet (enfant) voit deux bâtons ensemble, dont s1 (bâton 1) est plus petit que s2 et, par la suite, deux bâtons, dont s2 est plus petit que s3, il ne conclut pas encore que s1 est plus petit que s3, à moins qu'il ne voie tout en même temps. (oc, 45v.).

(3). -- Enfants âgés de six à sept ans.

Avec ce que l'on appelle traditionnellement « les années de discernement ou de raison », le classement méthodique commence. Autrement dit : confrontés au problème de ranger les mêmes bâtonnets (des phases précédentes) par taille, ces enfants choisissent désormais :

(1) tout d'abord, parmi tous les bâtonnets (la totalité), le plus petit (qu'ils distinguent apparemment du reste (division ou complémentation)) ;

(2) puis ils choisissent, dans ce reste (complément), à nouveau le plus petit ; etc.

J. Piaget, Psychologie et épistémologie , Utr./Anvers, 1973, 38 vol., dit ce qui suit.

un.-- Le fait.

Prenons comme exemple la conservation (c'est-à-dire l'invariance (WDM 134)) d'un ensemble d'objets. – Par exemple, dix à vingt perles dans un petit verre. Cf. WDM 114 : une configuration, c'est-à-dire le placement d'un ensemble de données dans un cadre prédéfini.

WDM138

Nous demandons ensuite à l'enfant de stocker un nombre égal (identité, invariant) de perles bleues dans le verre A et de perles rouges dans le verre B de même forme et de mêmes dimensions.

Lorsque deux ensembles identiques ont ainsi été formés, on demande à l'enfant de verser le contenu du verre B dans un récipient C, qui diffère par sa

forme des deux précédents (A et B) : par exemple, C est plus haut ou plus bas et plus étroit ou plus large que les deux précédents.

b.-- Le demandé (recherché).

On demande à l'enfant s'il y a toujours (= préservation, identité - à travers - variations, invariant) le même nombre de perles dans A et C.

On peut bien sûr répéter cette expérience avec des configurations de verres toujours nouvelles (on élargit alors les échantillons, qui sont au cœur de l'induction (amplificatrice)).

c.-- La réponse.

La réponse varie en fonction de l'âge.

(1) Les petits - avant l'âge de six ou sept ans - nient la conservation ou, aussi, ils pensent que la conservation n'est pas nécessaire.

Ainsi, pour certains, il y a plus de perles dans C que dans A « parce que le niveau des perles dans C (*remarque* : si ce verre est plus étroit, par exemple) est plus élevé ». Pour d'autres, en revanche, il y a moins de perles dans C « parce que le verre dans lequel elles sont maintenant placées est plus étroit ».

Conclusion : cette combinaison est encore à l'étude.

(2) Les enfants d'environ six ou sept ans - selon Piaget - décrivent le contenu (ensemble de perles, totalité) comme invariant (= préservé tout au long des transformations), ceci, indépendamment de la forme géométrique « perceptive » (c'est-à-dire perçue par les sens) (c'est-à-dire : configuration).

Conclusion : de six à sept ans, l'enfant totalise, « induit » – intuitivement mais véritablement.

(3) Comparez les enfants âgés d'environ onze à douze ans en utilisant des problèmes verbatim.

Autrement dit : l'enfant se détache des données matérielles présentées et perçues. Par le biais des mots, il commence à organiser (par comparaison).

Modèle applicable

(a) Étant donné que les cheveux d'Edith sont plus blonds que ceux de Suzanne, mais plus foncés que ceux de Lili.

(b) Question posée : Laquelle des trois filles a les cheveux les plus foncés ?

(c) Réponse. -- L'enfant, à cet âge, répond sans avoir à voir physiquement ces trois enfants, -- uniquement par raisonnement ».

Note 1

L'idée associationniste « du particulier au particulier ».

Rue de la bibliothèque : Ch.Lahr, *Logique* , Paris, 1933, 229 (*Les associationnistes*).

Outre la dualité de « déduction/réduction » proposée par J. Lukasiewicz, certains empiristes (WDM 18) – J. St. Mill (WDM 135), Alexander Bain (1818/1903), un expérimentaliste, et Herbert Spencer (1820/1903), un naturaliste évolutionniste – supposent un soi-disant troisième type de raisonnement, qui, selon eux, est l'origine et le principe de la déduction et de la réduction.

Modèle applicatif.

(a) Le « raisonnement » animal procède du singulier au singulier : par exemple, lorsqu'un chien a mangé un lièvre une seule fois, il y a pris goût et est « ouvert » au cas singulier suivant. Ceci, sans aucune clause universelle.

(b) La raison infantile (enfantine), même le raisonnement de la plupart des gens — dans la plupart des cas, y compris les intellectuels — procède de la même manière « animale ». — À titre d'exemple, ils citent le fait que chacun peut observer (ce qui est typiquement empiriste) que si un enfant s'est brûlé une seule fois, il évite le feu unique, par exemple, à partir de ce moment-là.

« Dans ce cas, il s'agit d'un raisonnement authentique, mais sans clause universelle (c'est-à-dire englobant tous les cas de corps en feu, par exemple). Après tout : l'enfant conclut que le feu brûle, par exemple, sur la base du fait unique (singulier) qu'il s'est déjà consumé lui-même. » (Lahr, *oc.*, 229).

Note 2

Nous ne répondrons pas à cette affirmation manifestement erronée, si ce n'est par deux remarques.

a. Les Associationnistes eux-mêmes disent que, par exemple, un enfant, en concluant d'un seul cas, sait que, désormais, par exemple, le feu (« il » est un signe du fait qu'une généralisation tacite mais réelle est à l'œuvre) brûle.

b. Les associationnistes confondent – selon Lahr, *ibid.* – le raisonnement réel (bien qu'implicite) avec la simple « association » (qui « relie » (« associe »)

une prémonition à une conséquence ultérieure (du moins habituellement et le plus souvent dans le temps),

WDM140

f. Induction analogue (généralisation analogique).

La nature de l'analogie deviendra probablement claire après WDM 3v., par exemple : identité partielle. Qu'elle soit distributive (WDM 88), paratactique (WDM 101), métaphorique (WDM 118), collective (WDM 88), hypotactique (WDM 101) ou métonymique (WDM 120), l'analogie est toujours une unité au sein d'une certaine multiplicité.

Le raisonnement analogique typique.

1. Ch. Lahr, Logique, 608, définit comme suit : un raisonnement qui

(1) vérifié à partir de certains ; similitudes,

(2) conclut à certaines similitudes non vérifiées. WDM 126 nous a appris que les conclusions

(1) du cas vérifié

(2) au cas non vérifié mais jugé vérifiable (et établir ainsi une règle générale) est une induction amplificatrice (dépassant l'induction établie).

2. Ch. Lahr, oc, 608, donne un modèle applicatif.

(1) Une certaine similitude entre la planète Terre et la planète Mars a été vérifiée, par exemple : en termes de forme (sphérique), de mouvement orbital et de rotation, et d'atmosphère.

(2) Cette similitude au moins partielle (analogie) implique (= implique indirectement) que Mars, par exemple - tout comme la Terre (vérifié) - est habitée (pour Mars non vérifié).

Autrement dit : on étend la similarité (partielle) à des aspects non vérifiés. Ceci, en se basant sur le modèle (mieux connu), – en l'occurrence celui de la Terre (WDM 8 ; 112).

Ou encore : on pense, pour le moment, que toutes (ou plusieurs) caractéristiques de toutes les planètes sont interconnectées (structure collective) et on conclut, à partir de la présence établie de certaines caractéristiques, dans le cas d'une planète (le modèle), qu'elles sont présentes dans les autres (dichotomie), c'est-à-dire dans toutes ou certaines autres planètes (les originales).

La distinction entre induction et induction analogique.

(1) L'induction, en général, consiste soit à conclure tout à partir de chaque cas individuellement, après qu'il ait été vérifié, de manière résumant (= sommatif, totalisant), soit à étendre ('amplifier') l'essence des cas vérifiés pour inclure également tous les cas qui sont en principe vérifiables.

(2) L'induction analogue conclut d'une partie des caractéristiques déterminables à l'ensemble de celles-ci, -- ceci, -- dans des cas autres que le modèle.

WDM141

Note : Le concept de « type » (typologie, étude des types). Nous venons de voir qu'à partir de la Terre, considérée comme un modèle (connu), on peut comparer une autre planète. Dès lors qu'au moins une partie des caractéristiques du modèle est établie comparativement dans un autre cas, la question se pose : « La totalité (cohésion) ne serait-elle pas alors également présente dans les autres cas ? »

Modèle applicable 1.

Ch. Lahr, Logique, 604 et suiv., note que, surtout dès qu'on entre dans l'ordre des choses biologique et, encore plus, humain, le scientifique spécialiste traite non seulement de faits (physico-chimiques) (au sens purement scientifique naturel), mais aussi d'êtres (biologiques, respectivement culturologiques).

En effet : une portion d'acide sulfurique diffère, en tant que système (WDM 87 ; 89 et suiv.), par exemple d'un arbre ou d'un Noir africain ! Une plante, un animal, un être humain — ce sont des « êtres » (c'est-à-dire des faits, mais incarnés dans des organismes vivants).

Modèle applicable 2.

Lahr, *ibid.*, note à ce sujet que

(1) les faits scientifiques sont organisés sous forme de régularités (WDM 126 ; 135) ou, plus brièvement, de lois (lois naturelles) et

(2) les « êtres » biologiques et culturologiques sont également ordonnés, mais sous la forme de types (espèces) – ce mot étant pris au sens logique ancien de « sous-ensembles ».

Au lieu de découvrir des régularités — en partant de faits purement scientifiques —, on part de l'individu (la personne unique), qui a un caractère

changeant et parfois transitoire, afin de construire un type invariant et constant.

Autrement dit : le type apporte, par la méthode comparative, une unité à la multiplicité changeante et transitoire des phénomènes bio-culturologiques.

3. Qu'est-ce donc qu'un type naturel (que l'on trouve dans la « nature », comprise en termes biologiques et culturels) ? Lahr le définit comme suit.

(un) *Modèle applicable*

Le type « ruminant » (parmi les animaux) présente toujours (tous les individus) un sabot fendu, un estomac composé, des molaires à couronne lisse ; il ne présente jamais de griffes, un estomac simple, des canines et des molaires à couronne bosselée, ce qui est typique (spécifique, « espèce ») des carnivores.

(b) *Modèle réglementaire.*

Le type (naturel) est un système de caractéristiques immuable et nécessaire, de sorte qu'aucune caractéristique ne peut exister sans les autres (structure collective), tandis que certaines autres caractéristiques (« typiques » d'un autre type) sont radicalement exclues. Autrement dit : l'inclusion et l'exclusion sont des caractéristiques réciproques des types.

WDM142

Décision.

1. *L'induction typologique.*

a . Lahr, *ibid.*, conclut : la tâche spécifique d'une science des « êtres » (di formes de vie) consiste à identifier de tels systèmes typiques (typologiques) de caractéristiques (propriétés communes).

b. Il ajoute que la méthode appropriée est un type d'induction qu'il désigne par son propre terme français de « généralisation », c'est-à-dire le fait de classer en « types » de manière généralisante, à partir des individus (spécimens) rencontrés de façon récurrente dans la nature (biologique ou culturelle). On peut traduire plus justement par induction « typologique ».

Ce qui frappe dans ce type d'induction, selon Lahr, c'est que

(a) observation (et non expérience (WDM 127)) et

(b) comparaison.

2. - *La méthode empirique*

Selon Lahr, cette méthode est incapable de tester expérimentalement le système de caractéristiques communes inhérentes aux organismes vivants, sauf dans un nombre limité de cas. En effet, isoler artificiellement une ou plusieurs caractéristiques — comme le sabot fendu ou l'estomac composé — d'un seul type d'« êtres » (entendus comme organismes vivants) est généralement impossible, notamment pour déterminer si d'autres peuvent leur être substituées.

Conséquence : seule l'observation précise, sans expérimentation, est la méthode appropriée.

Lahr exprime son aspect typiquement inductif comme suit : l'induction typologique (généralisation) consiste en

(1) ce qui a été vérifié dans un certain nombre d'échantillons, qui provenaient d'un nombre limité (fini) d'individus,

(2) étendre (amplifier) à l'ensemble entier (en principe infini).

WDM143

2.3.3. Typologie de l'induction sommative (143/148).

1. La totalisation, basée sur la comparaison, est structurée. Plus précisément, comme nous l'avons résumé pour le WDM 140 :

(a) distributif (= paratactique, métaphorique) et

(b) collectif (= hypotactique, métonymique).

Nous allons maintenant clarifier ce point à l'aide de quelques modèles d'application. Cependant, tout d'abord, un guide : *E. Bouqué, *De algebra der collectieen **, Gand, 1967, p.13, indique que – pour savoir si quelque chose (WDM 28 : forme, forme essentielle) appartient à un ensemble – on dispose de deux méthodes de vérification :

(1) La liste de tous les éléments

(qui constitue une partie de l'induction sommative) et l'indication d'une « caractéristique » (propriété caractéristique). Certains mathématiciens appellent cette dernière le « principe d'abstraction », car — comme nous l'a appris le cours WDM 5, avec Edmund Husserl — un ensemble d'occurrences (« choses ») est résumé dans une idée abstraite.

Note : Comme la théorie conceptuelle le précisera plus loin, la

caractéristique (propriété abstraite) représente le contenu du concept et l'énumération sa portée, comme les logiciens nous l'enseignent depuis des siècles. En effet, comme l'affirme Lahr dans **Logique**, p. 492, la portée d'une idée (entendue comme un simple concept) est l'ensemble des éléments qui, en vertu d'une caractéristique abstraite, sont indiqués, « envisagés » ou désignés par cette idée.

2. La totalisation, la sommation ou l'induction s'effectuent cependant de deux manières.

Lahr, *ibid.*, distingue entre une idée distributive qui, en termes de portée, se réfère à chaque élément individuellement (« identique »), — en latin, par exemple, « *omnis homo* » (chaque homme, représentant bien sûr « tous les hommes »), d'une part, et, d'autre part, une idée collective qui, en termes de portée, se réfère à chaque élément individuellement, mais seulement dans la mesure où chaque élément (= tous), avec tous les autres, constitue une seule et même « essence » (quelque chose), — ainsi, par exemple, « *totus homo* » (l'homme entier).

Les expressions « tout le monde » (chaque personne) et « la personne dans son intégralité » totalisent toutes deux, mais de manières très différentes. « Tout le monde » totalise de façon distributive (paratactique : chaque personne aux côtés de toutes les autres, sur un pied d'égalité ; métaphoriquement). « La personne dans son intégralité » totalise collectivement (hypotactiquement : une personne, mais dans sa totalité ; métonymiquement).

Cf. WDM 86/88 : structure, -- collection, système.

WDM144

Note : Kard, *Désiré Mercier* (1851/1926 ; fondateur de l'Institut supérieur de philosophie de Louvain), dans sa ** Métaphysique générale ou Ontologie **, **Louvain/Paris**, 1923-7, 156 pp.*, parle également, comme les scolastiques (800/1450), de deux modes de « *compositio* » (totalisation) : (un tout, -- également appelé « *compositio (meta)physica* ») et « *omne* » (une collection, -- également appelé « *composiologisch* »).

Définition et classification.

Comme le dit Lahr, *Logique*, 499 :

- (1) la définition énumère les sous-idées d'une idée totale ;
- (2) La classification énumère les classes (ensembles) d'objets qui sont

représentés (représentés ; -- modélisés) dans l'idée générale.

Il s'agit bien de deux types d'énumération (et donc d'induction sommative) : distributive et collective.

Modèle applicatif d'énumération distributive.

1.- Jacques Vassal, *Folksong*, (Racines et branches de la musique folk), Paris, 1984. Ces quatre cents pages divisent la musique folk des États-Unis en types (« genres ») ;

a. chants et danses des Indiens Sioux,

b. le country blues (une sorte de foxtrot, mélancolique et généralement lent) d'un Lightnin' Hopkins,

c. la redécouverte de la musique folk, dans les années 1940, par Woodie Guthrie,

d. les chansons à message de Bob Dylan et Joan Baez, dans les années 1960,

e. le folk plus récent qui, en fusionnant avec le rock, prend la forme de la country et du western, pour ne citer que deux exemples de Joni Mitchell,

f. le blues doux-amer de Leonard Cohen, g. la tradition de la guitare, d. JJ Cale, -- etc. —

L'intention est, apparemment, de représenter tous les types, inventoriés (= induction sommative) et intégrés dans un récit (qui est déjà une totalisation collective).

2.- Ch. C. Herod, *La nation dans l'histoire de la pensée marxiste (Le concept de nations avec histoire et de nations sans histoire)*, La Haye, 1976.

K. Marx et Fr. Engels, les « pères » du marxisme, ont défendu, dans *la Neue Rheinische Zeitung* (Cologne ; 1848/1849), la thèse selon laquelle les « nations » (peuples) peuvent être divisées en deux types :

a . Nations sans histoire

Ces peuples sont arriérés, peu organisés et « réactionnaires » (c'est-à-dire sans esprit révolutionnaire) ; en 1848, ils abritent des « forces » contre-révolutionnaires (telles que les peuples slaves, à l'exception des Polonais).

WDM145

b. Peuples ayant une histoire

Ces peuples possèdent un passé « historique » riche en réalisations culturelles et en structures politiques solides, où toutes les classes (sociales) ont leur place ; leur développement est un signe de « progrès » : dans l'évolution

du système politique européen, ces nations sont devenues des nations « révolutionnaires » ; – les Allemands, les Italiens, les Polonais et les Magyars (en Hongrie) en sont des exemples.

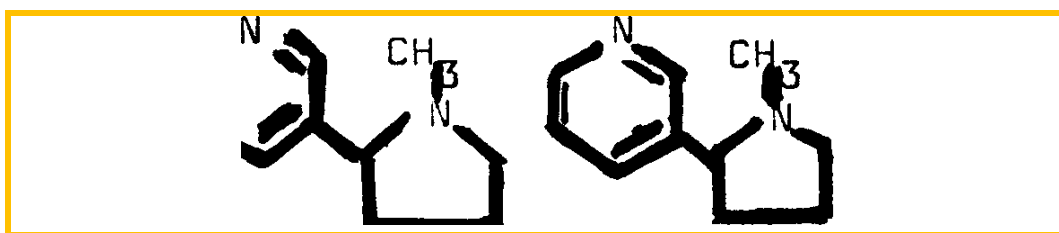
Selon l'auteur, les partis « socialistes » (communistes) d'Allemagne, d'Autriche et de Russie – par l'intermédiaire de leurs porte-parole (O. Bauer, K. Kautsky, Rosa Luxemburg, V.I. Lénine, J.V. Staline, Fr. Zwitter) – ont adopté cette classification en deux parties, avec toutefois quelques variations. Ceci est lié aux communautés étatiques multinationales d'Europe centrale et orientale.

Décision.

Les deux ouvrages cités sont justifiés, du moins dans la mesure où leur classification (somme des types et, autour de ces types, des cas particuliers) est complète (c'est-à-dire véritablement totalisante). Modèle applicatif d'énumération collective.

1. Commençons par un type gérable.

P. de Smet, **Kruiden van hemel en hel **, dans **Natuur en Techniek**, vol. 52 (1984) : 9 (sept.), p. 684, nous donne la formule structurale de la nicotine (un alcaloïde), le stimulant bien connu. Nous sommes ici face à une configuration (WDM 114v.) dans laquelle les atomes et molécules constitutifs sont placés dans une structure fixe. – Il est clair que le dessin a ici une double signification.



(1) Grâce à la combinaison (les Grecs anciens auraient parlé d'« harmonie » (WDM 13 ; 87)), l'induction collective (résumant ou énumérant - et - positionnant tous les éléments) devient apparente.

(2) En montrant deux fois la formule structurale, nous effectuons (un début d') induction distributive, bien sûr.

2. Il n'existe pas de modèle applicatif d'été collectif meilleur et plus vaste que *L. Apostel, éd., L'unité de la culture (Vers une théorie générale des systèmes comme instrument de l'unité de notre connaissance et de notre action*

), Meppel, 1972, 143.

WDM146

Le système d'idées global (structure collective) est décomposé en ses sous-idées. Un système, en tant que tel, présente les caractéristiques suivantes :

a.1. (généralement) éléments et

a.2 . (généralement) sous-systèmes (sous- ou hypo) présentent :

b. l'interaction des éléments et sous-systèmes (possibles) (par leurs relations mutuelles);

c.1. (un degré de) différenciation (distinctivité) dû au nombre d'éléments et de sous-systèmes, à la variété de leurs propriétés et à leur variabilité indépendante ;

c.2. (un degré d')intégration (fusion), grâce au (degré de) détermination des éléments et sous-systèmes par le système total (hyper ou supersystème) ;

d.1 . un caractère de processus (« diachronie »), dans la mesure où il apparaît de manière incidente, croît et se désintègre, ou se développe invariablement ;

d.2 . finalité, car elle est alignée sur quelque chose.

Ceci conclut l'équation interne (WDM 107). Passons maintenant à l'équation externe (WDM 107). – Un système présente les caractéristiques suivantes :

a.1. limites;

b.1 . similarités : les systèmes peuvent être soit isomorphes (WDM 113), c'est-à-dire complètement similaires, soit homomorphes, c'est-à-dire partiellement similaires ;

b.2. fermeture et ouverture, dans la mesure où elle absorbe ou non des éléments ou des sous-systèmes de l'environnement (formant un super- ou un hypersystème avec lui) ;

b3. interaction avec le même environnement, dans la mesure où il est « ouvert ».

Un exemple pratique d'un tel système est, par exemple, le dispositif (machine).

Remarque : Mais attention : le terme « machine » (dans certaines théories plus récentes) signifie pratiquement la même chose que « système » (il existe des « machines » mécaniques, organiques et humaines – une question de convention).

Un autre exemple – biologique – est présenté dans R. Ceusters, **De rol van de bosmier**, dans : *Alumni Leuven* 9(1978): 3 (sept.), 18ff. : la fourmi, la fourmilière, – ils jouent un rôle (= fonction) dans l'écosystème (forêt).

WDM147

En effet, la fourmi des bois influence la forêt environnante. Au sens actif du terme « fonction », en tant que « rôle » (fonctionnement), vivant au cœur de la forêt, elle exerce un effet bénéfique sur la santé de celle-ci ; au sens passif du terme, la forêt est « dépendante » de l'action de la fourmi des bois.

En termes techniques : la fourmi des bois est un sous-système (ou hyposystème) au sein du supersystème (ou hypersystème) qu'est la forêt. C'est un exemple simple d'interaction, que le professeur Leo Apostel qualifie de caractéristique d'un « système » (par comparaison externe). Dans ce contexte, on parle également d'analyse fonctionnelle, c'est-à-dire d'étude des fonctions (actives et passives), ce qui revient à analyser l'interaction.

Note-- Les caractéristiques d'un « système fasciste »

WDM 10 ; 122 nous a déjà appris quelques aspects. Comment pourrait-on, en termes de théorie des systèmes, « définir » le fascisme (de manière sommative, comme une totalité, comme une agrégation d'éléments) ?

Selon J. Kruithof, *De zingever (Introduction à l'étude de l'homme en tant qu'être significatif, appréciatif et agissant)*, Anvers, 1968, 469, ad 2, les caractéristiques communes suivantes constituent, collectivement, c'est-à-dire prises ensemble, le type de société fasciste.

(1) À cet égard, comme dans le communisme soviétique par exemple, il n'y a qu'un seul parti politique (c'est-à-dire que l'ordre démocratique réel, avec une multitude (pluralisme) de formations de partis, est absent).

(2) L'armée - qui, à cet égard, ressemble aussi fortement, par exemple, à tout régime communiste (WDM 65) - possède un grand pouvoir, le militaire ; qui est l'une des nombreuses formes de machiavélisme (« Realpolitik »).

(3) Sur le plan économique, tout fascisme est ambigu : des systèmes fascistes purement agraires comme des systèmes hautement industriels sont possibles. Ou, comme le dit le marxiste Kruithof : « L'ordre économique capitaliste n'est pas aboli ». Il ajoute – reprenant les propos de Colin Clark, qui, d'un point de vue économique, distingue trois types de « secteurs » (agriculture [cultures et élevage], industrie et services) : « À l'avenir, il est possible que des sociétés de services fascistes émergent également ».

On constate : induction sommative, mais, encore une fois, collective.

WDM148

Note-- Le structuralisme appliqué au langage.

Les connexions « syntagmatiques » et « associatives » au sein de la parole.

Rue de la bibliothèque :

-- Ch. Bally et al., publ./coll., *Ferdinand de Saussure, Cours de linguistique générale*, 1916-1 ; 1931-33 ;

-- Roland Barthes, *Éléments de sémiologie* dans : *Communications (Recherches sémiologiques)*, Paris, 1964 (n° 4), 114/ 130 (*Syntagme et 'système'*).

(un) Au premier coup d'œil,

Du point de vue structurel (c'est-à-dire en termes d'ordonnancement inconscient), Saussure nomme ce phénomène « syntagme » (littéralement : ensemble de mots liés). Il entend par là l'ordre linéaire et diachronique inhérent à toute parole (et aussi à l'écriture). Lorsque je veux dire : « Va-t'en », je ne peux m'empêcher de dire d'abord « va » et seulement ensuite « va » ! On ne peut pas, selon Saussure, prononcer deux mots simultanément. Il appelle cela « la chaîne de la parole ».

Remarque : il s'agit d'une première forme de cohésion (structure collective). C'est : la juxtaposition, l'enfermement.

(b) Le deuxième point de vue,

La structuration, en tant que seconde forme de « structuration »

(ordonnancement) inconsciente, est appelée « association » (littéralement : connexion de pensée ou de mot).

Son propre petit exemple : le mot « enseignement » (éducation) « fera surgir inconsciemment » (fera inconsciemment surgir une masse d'autres mots (tels que « enseigner », enseigner), « renseigner », -- phonétiquement liés ;

En outre : « armement » (armement), « changement » (changement), -- phonétiquement liés ;

également : « éducation », « apprentissage », phrase apparentée).

Note : Pourquoi, -- comment, un homme comme Rol. Barthes remplace le mot « association » par « système » (qui est sûrement le terme général maintenant), Dieu seul le sait : après tout, l'« association » à laquelle de Saussure fait référence n'est qu'un exemple de « système ».

Note : Un petit livre solide sur le structuralisme, mais au sens très large du terme — en dehors du domaine linguistique — est celui de *J. Piaget, Le structuralisme*, Paris, 1968-1962.

Note-- Induction sommative et mouvements émotionnels .

Que personne ne s' imagine que seul l'esprit pur (intellectuel-rationnel) pense de manière structurée. L'esprit humain s'organise lui aussi, et ce, selon une structure à la fois distributive et collective.

WDM149

Théodule Ribot (1839/1916 ; philosophe ; psychologue expérimental), dans * *La psychologie des sentiments* *, Paris, 1917-1910, p. 171-182 (* *Les sentiments et l'association des idées* *), nous apprend que l'esprit, entendu comme faculté de valeur (WDM 74), joue également un rôle (fonction active) tant dans le rappel des souvenirs que dans les associations de pensées. Ribot poursuit : « On sait que l'association des pensées (contenus de la pensée et, plus généralement, contenus de la conscience) se réduit à deux lois fondamentales : la loi de contiguïté et la loi de similitude. » (Oc, p. 171).

Il apparaît immédiatement que la « contiguïté » (adjacente, contiguë, limitrophe) révèle une structure collective et la « similarité » une structure distributive.

Ribot précise que ces régularités sont descriptives plutôt qu'explicatives. Néanmoins, elles révèlent – selon lui – « quelque chose en plus ». Plusieurs auteurs ont évoqué une « influence », « souvent latente, mais efficace », ce qui, là encore, renvoie à des connexions inconscientes (structurées collectivement). Anticipant Freud, Ribot parle ensuite de « transfert par contiguïté » et de « transfert par ressemblance ».

Modèles d'applications de Ribot.

(1) Transfert de ressemblance (distr. str.).

Une mère peut soudainement ressentir une profonde sympathie pour un jeune homme qui ressemble à son fils ou, plus simplement, qui a le même âge.

L'explication de nombre de ces cas réside dans un état inconscient qui ne se laisse pas facilement saisir. Mais si cet état parvient à nouveau à la conscience (la volonté y joue un rôle, certes, mais très indirect), il éclaire l'ensemble.

Il existe donc aussi des réactions de peur, dites « instinctives », mais qu'une observation qui pénètre un peu plus profondément peut ramener à une base explicative similaire. » (oc, 177).

(2) Transfert de copropriété (droit collectif).

L'amant amoureux reporte sur les vêtements, les meubles et la maison de sa maîtresse le sentiment qu'elle lui a inculqué. De même, l'envie et la haine déchaînent leur fureur sur les objets inanimés appartenant à l'ennemi.

Dans les monarchies absolues, le culte du souverain est transféré à son trône, aux emblèmes (notez : symboles) de son pouvoir, -- en un mot, à tout ce qui, de loin ou de près, est associé à sa personne." (Oc,176).

WDM150

Un analogue psychanalytique (quelque chose de similaire).

Charles Baudouin (1893-1963 ; psychanalyste), dans son ouvrage remarquable **L'Âme et l'action** (* *Prémisses d'une philosophie de la psychanalyse* *), Genève, 1969-1962, p. 44 et 46, expose des modèles applicatifs issus de ses années de pratique de la psychanalyse infantile à Genève. Nous les citons car ils sont éclairants dans notre contexte.

(1).-- Modèle applicable 1.

Une certaine Berthe, sur laquelle Baudouin a longuement écrit dans ses

Études de psychanalyse, souffrit à un moment donné de névralgie du bras. Dans la psychanalyse des tendances (tendances dans la perception des valeurs), Baudouin, qui n'est pas un fervent partisan de la psychologie freudienne traditionnelle, constata que Berthe reproduisait inconsciemment la situation de sa camarade de classe (premier lien collectif), qui – il faut l'entendre – commençait par le même prénom et à laquelle elle s'identifiait (lien identitaire, WDM 82).

Ce à quoi Berthe s'identifiait chez sa camarade de classe « Berthe », ce n'était, pour une fois, pas sa personne, mais son « bonheur ».

a.1. Un problème au bras, en l'occurrence, avait procuré à Berthe un peu de temps libre, ce qui lui avait permis de s'épanouir et de devenir une femme instruite. C'est précisément ce qui avait suscité son envie (au sens sain du terme) envers Berthe : Berthe, tout comme elle, aspirait à être une femme instruite. C'est cette tendance à valoriser qui, inconsciemment (de manière tacite, irréfléchie et spontanée), s'est manifestée.

a.2 . « On saisit immédiatement le raisonnement par analogie » (On saisit, immédiatement, le raisonnement par analogie. Cf. WDM 140), ce qui avait conduit à l'identification et à l'imitation pathologique'. (oc,44).

b. Baudouin ajoute que :

(i) le souvenir de « Berthe » et de son bras appartient à la sphère strictement individuelle de Berthe, mais

WDM151

(ii) que le mécanisme inconscient par lequel ce souvenir « agit » (cause », en « produisant » le symptôme – littéralement – appartient à ce que Baudouin, avec les psychologues des profondeurs, appelle une « couche primitive » de l'inconscient de Berthe (comme c'est le cas pour la quasi-totalité des individus, soit dit en passant). Ainsi, apparemment selon l'intention de Baudouin, le raisonnement analogique à l'origine de la névralgie du bras appartient lui aussi à cette couche primitive – inconsciente.

Conclusion.-- Non seulement l'« esprit » conscient (compréhension/raison) mais aussi, quelque part, un « esprit » « inconscient » (« subconscient ») (qui, apparemment, est sa propre application des principes logiques généraux) est à l'œuvre chez Berthe (en chacun de nous).

(2) Modèle applicable 2.

Ch. Baudouin, *L'âme enfantine et le psychanalyse*, I (*Les complexes*), Neuchâtel/Paris, 1950-2 ; II (*Les cas*) / III (*Les méthodes*), Neuchâtel/Paris, 1951, est une mine d'or de données et d'interprétations psycho-psychoanalytiques.

Dans II/III (*Les méthodes*), 162, Baudouin dit ce qui suit.

(a) L'enfant n'est pas un adulte miniature, mais un stade préliminaire de l'âge adulte, avec des mécanismes très distincts.

(b) « On a observé que des enfants – surtout des jeunes enfants – étaient profondément transformés simplement parce qu'un ou deux de leurs parents avaient suivi une psychanalyse ; et ce, sans qu'il soit nécessaire de traiter le petit sujet lui-même. »

1. Ceci s'explique

a) si, d'une part, on suppose que les maux de l'enfant n'étaient pas encore fermement enracinés, et

(b) d'autre part, si l'on postule que les situations traumatisantes (*note* : causant des maladies) qui ont causé ces maladies dépendent essentiellement de l'environnement, et plus particulièrement alors de l'environnement familial : en changeant cet environnement, on peut changer tout le contexte (« tout le tableau »).

2. Baudouin estime que l'école de C.G. Jung (1875/1961 ; le psychanalyste individuel) peut également proposer une explication différente, mais peut-être valable, à ce sujet.

Frances Wickes, *The Inner World of Childhood*, New York/Londres/Appleton, 1927, 17, affirme que, dans la petite enfance, il existe une identité (ontologiquement, naturellement, une identité partielle) entre, d'une part, l'inconscient de l'enfant et, d'autre part, l'inconscient des parents.

Le père Wickes donne comme exemple concret l'histoire d'un enfant qui, dans son rêve, vivait un conflit qui, en réalité, était celui de son père (Père Wickes, oc., 26). Un autre enfant – toujours selon Wickes, oc., 28 – éprouvait un sentiment d'insécurité (il savait, au fond de lui, qu'il n'était pas en sécurité) – ceci, d'après Wickes, parce qu'il avait une « perception intuitive » (WDM 130 : « une perception partagée avec tout ce qui vit ») de la situation objectivement incertaine de ses parents.

Baudouin, qui se distancie avec une certaine prudence de tels facteurs « irrationnels », répond : « C'est absolument certain : un enfant comprend d'une manière ou d'une autre les atmosphères de son environnement. » (oc,162).

Qu'on appelle cela « perception intuitive » (Fr. Wickes), « osmose spirituelle » (c'est-à-dire pénétration mutuelle ; un terme de L. Benoist-Hanappier), ou « participation mystique » (avec C.G. Jung et le théologien Lucien Lévy-Bruhl (1857/1939 ; Lévy-Bruhl a découvert la distinction assez radicale entre la mentalité « cartésienne » (c'est-à-dire rationnelle des Lumières) et la mentalité « primitive ») – selon Baudouin – « le fait, si insuffisants qu'en soient les explications, paraît irrécusable et ne doit pas être omis ».

Décision.

L'école de Würzburg, dirigée par Oswald Külpe (1862/1915 ; un « réaliste critique » s'insurgeant contre Kant), avec sa « psychologie de la pensée et de la volonté » (vers 1900), a introduit la méthode introspective entraînée (qui ne peut être pratiquée que par des psychologues hautement qualifiés) pour analyser les « actes simples de pensée » (par exemple, « le tout, dont la « porte » est une partie », c'est-à-dire une structure collective typique) selon leur structure.

De cette approche radicalement nouvelle de la pensée et de la volonté est née

- a.** l'École de Cologne (Pater Lindworsky et al.),
- b.** l'école de Mannheim (Otto Selz et al.) et
- c.** l'école d'Amsterdam (Philip Kohnstamm).

Les résultats combinés montrent que la véritable pensée :

(a) la couche de représentations singulières (inhérentes à l'imagination), telles que « la rangée d'arbres à l'entrée de l'École normale »

(b) franchit (« transcende ») la couche des représentations imaginaires estompées – dites « schématiques » – afin d'entrer dans la sphère réelle des concepts généraux de distributivité et de collectif (WDM 143). Cette « pensée » commence apparemment très tôt.

WDM153

2.3.4. Harmonologie : la comparaison antithétique (153/195)

Il va sans dire que, conformément à WDM 82 et suivants, toute relation

doit être interprétée comme une analogie (identité partielle), qu'il s'agisse d'une analogie collective ou distributive.

Avant d'aborder l'opposition (« antithèse ; oppositio »), un mot sur les types les plus élémentaires de « relation ».

Introduction. -- Théorie élémentaire des relations.

Nous simplifions grandement ce que l'on peut trouver dans la Logistique des relations (WDM 82), fondée en partie par *Erwin Schröder*, 1841/1902 ; connu pour son *Algèbre de la logique* (1890/1895) et, encore plus clairement, par Ch. Peirce (WDM 8 ; 22 ; -- 14 ; 27), sous une forme mathématiquement plus compliquée.

Commençons par le symbole initial logistique :

(a) certains définissent, au début de leur « calcul » de relations, « aRb » (la relation R entre a et b),

(b) d'autres mettent d'abord ' $r\ xy$ ' (la relation r entre x et y) ; (c) d'autres encore expriment une relation avec ' $B\ (xy)$ ' (la relation B entre x et y).

1.-- La relation « réflexive » (en forme de boucle).

En termes logistiques, on parle de la « relation de a à lui-même (à a). » En langage strictement ontologique, cela correspond à l'identité totale d'une chose (par exemple, le signe a) avec elle-même. Le terme « relation » signifie ici la même chose que « comparaison interne » (WDM 107). Il est clair que, ontologiquement, le terme « relation » est employé ici métaphoriquement (au sens figuré) : en termes d'identité partielle, on parle de ce qui est, en réalité, une identité totale.

Mais enfin : appelons cela aussi une « relation ». La relation fondamentale, donc. Elle fonctionne de la même manière qu'avec les verbes réciproques (« je me regarde ») : par la simple pensée, on part, par exemple, du symbole a , pour arriver, en boucle, au même a .

2.a.-- La relation de clarté.

La clarté repose essentiellement sur ce que l'on appelle, en langage technico-logique, « l'addition (une relation univoque) ». Ainsi, dans la phrase « Ma copine et moi », il n'y a qu'un seul terme de part et d'autre (copine, je).

Au passage : on voit, une fois de plus, comment la combinaison (WDM 114 : couplage par paires) constitue son noyau essentiel.

Outre la notion d'« addition », il existe les paires « un-ambiguïté » et « plusieurs-ambiguïté ». Un seul enseignant, d'une part, et de nombreux enfants, d'autre part, constituent une relation « un-ambiguïté ». De nombreux fascistes, d'une part, et un seul dirigeant (Duce, Führer), d'autre part, constituent une relation « plusieurs-ambiguïté ».

Le nombre de périodes dans une relation peut servir de « mesure » de cette relation.

1. Une relation dyadique (à deux composantes) comprend deux termes tels que « ma copine et moi ». Un second terme (cette fois, un être féminin) forme, avec le premier (moi, par exemple), une unité dans la multiplicité.

2. Une relation triadique, tétradique n-adique combine donc trois, quatre, (...), n termes. -- Par exemple : « Tu me donnes un petit livre » implique une nature triple (toi, je, petit livre).

2.b.-- La relation mutuelle et la relation transitive.

(a) La relation mutuelle (symétrique) existe lorsque la relation des termes impliqués est répondue par les autres termes impliqués.

Exemple:

« infidélité conjugale mutuelle » (un terme bien connu) ; « avec consentement mutuel » ; « venant des deux côtés », « argument et contre-argument », (en sciences naturelles) « travail et contre-travail » (action et réaction).

La relation, initiée par un premier terme (ou groupe de termes), trouve sa réponse dans un second terme (ou groupe de termes). Cette « réponse » est appelée « relation réciproque » : il suffit de penser à nos vœux réciproques du Nouvel An (« Vœux réciproques »). Elle instaure ainsi une réciprocité, ou « symétrie », au sein de la relation.

Dans la philosophie de la rencontre – c'est-à-dire la connaissance mutuelle entre deux personnes ou plus – la réciprocité est, à un niveau plus profond, un élément intégrateur, voire essentiel. Lorsqu'un geste reste sans réponse, une relation existe bel et bien, mais elle manque de symétrie, de réciprocité, car l'élément réciproque est absent. Prenons l'exemple de l'amour non partagé. Dans ce cas, les personnes ne se rencontrent pas (« l'un l'autre » étant le

pronom réciproque).

(b) La relation transitive apparaît lorsqu'un terme intermédiaire (ou plusieurs termes intermédiaires) est situé entre les termes impliqués.

En mathématiques ou en logistique : une relation qui va de a à c en passant par b. Dans la vie courante : « Les amis de mes amis sont aussi mes amis. » Ou encore : « Elle l'a épousé pour ses biens (elle possède, par son intermédiaire, des choses). »

WDM155

3.-- Sociométrie

Jakob Levi Moreno (1889-1974), fondateur du psychodrame – à visée thérapeutique, soit dit en passant – où acteurs et actrices laissent émerger leurs conflits psychologiques ou sociaux, par exemple par le jeu, afin de les purifier (processus de croissance), nous a appris, au sein du groupe impliqué dans son psychodrame (le groupe de croissance), à porter attention aux relations – dyadiques, n-adiques, réciproques, transitives – dans une analyse de la communication et de l'interaction appelée sociométrie. Quiconque a déjà étudié ce réseau de relations dans un tel groupe de croissance sait combien les concepts apparemment arides d'une « théorie élémentaire des relations » s'inscrivent dans la réalité et la rendent plus transparente.

Ch. Peirce nous a fourni un schéma particulièrement élémentaire de sociométrie. Il a conçu, dans son imagination, un système clos dans lequel chaque membre était soit étudiant, soit enseignant, de sorte qu'aucun des deux rôles ne pouvait être occupé simultanément.

Ainsi, une relation entre collègues relève d'une relation « enseignant/enseignant » ; de même, une relation « étudiant/étudiant » désigne une relation entre camarades étudiants. Peirce qualifiait la relation « enseignant/étudiant » d'« étudiant », et la relation « étudiant/enseignant » d'« enseignant ». Remplacez ces termes familiers par des abréviations (WDM 124 : calcul algébrique), et vous obtenez l'essentiel de la logistique des relations. Une question d'accord, entre autres.

2.3.4.1. Théorie générale des contrastes (antithèses) (155/156).

Revenons à WDM 94 (variologie). – Le terme « variologie » (l'étude de la différence) y est employé dans un sens purement diachronique (théorie du changement : ce qui change diffère de ce qui était auparavant). Cependant, on

peut également l'entendre dans un sens synchronique : il désigne alors l'analyse de tout ce qui diffère (« varia » en latin signifie « choses différentes »), que ce soit de manière synchronique (inégalité simultanée) ou diachronique (changement).

WDM156

Remarque : Aristote utilise le terme « homiotropos », convergent, pour désigner des choses analogues (en ce sens, « convergent » est synonyme d'« analogue »). À l'opposé, on trouve les données « divergentes » (les choses « divergentes »). La troisième possibilité, d'un point de vue géométrique, est celle des données parallèles.

Au sens large, l'étude des différences peut être qualifiée de « théorie de la divergence ».

La méthode : l'équation différentielle ou variologique.

Un modèle possible (mais pas le seul) de cela était WDM 91 (différenciatisme), qui traite des penseurs qui mettent unilatéralement l'accent sur tout ce qui diffère dans la réalité (« être »).

Nous pensons plutôt à des formes véritablement scientifiques de « pensée différentielle », comme la psychologie différentielle, qui étudie les différences entre les classes sociales. On pourrait aussi penser aux droits de douane différentiels (des droits d'importation qui ne sont pas perçus à un taux uniforme, mais en tenant compte de l'origine des marchandises). En calcul différentiel, on introduit des différences (ultra)fiabiles.

Eh bien, tout cela n'est possible que grâce à la comparaison, une comparaison constante, mais en mettant l'accent sur la différence.

2.3.4.2. Théorie spéciale des contrastes : histoire (156)

On retrouve déjà des ébauches d'une théorie des différences chez les Sumériens, un peuple ancien (qui se nommait lui-même « Kengir »). Ils s'établirent, entre 4000 et 3000 avant J.-C., en Sumer, dans des villes comme Ur, Lagash, Uruk et Eridu.

Il a inventé l'écriture cunéiforme. Ainsi, S.N. Kramer mentionne, dans **L'histoire commence à Sumer**, Paris, 1975, p. 153, que ce peuple, dans ce qui est aujourd'hui l'Irak et l'Iran, pensait déjà en termes de systèmes (lances opposées) : par exemple, l'opposition « été/hiver » comme saisons, conçue conjointement avec les divinités causatives qui gouvernaient ces saisons, l'été

et l'hiver. – Voir WDM 10 : Ex Oriente lux.

Plus tard, les Grecs anciens ont eux aussi pensé en termes de systèmes.

Par exemple, Anaximandre de Milet (WDM 7), -- comme *Gad Freudenthal* l'a récemment expliqué dans **La théorie des opposés et un univers ordonné** (*Physique et métaphysique chez Anaximandre*), dans : **Phronesis** (*Journal de philosophie antique*) (Assen) : l'ordonnancement sous forme d'opposés a donc commencé tôt.

WDM157

Un enseignement central des Paléophythagoriciens (WDM 13), qui mettaient l'accent sur l'harmonie (intégration), était celui des « su.stoichiai », oppositions, paires d'opposés ou « systémiques ».

La dyade de base était « identité/non-identité » (wdm 105 ; -- 99 (paire ordre/opposition)). Les autres dyades étaient :

(1) ordre/désorganisation,

(2)a . forme/informe (audace), solidité/insolidité ;

(2)b. mathématique : rectitude/courbure ; scientifique : lumière/obscurité

;

(2)c . sciences humaines : masculinité / féminité, droitier / gaucher ;

(3) bonté éthique/ colère.

Il est vrai que nombre de ces équations différentielles contiennent encore une dose d'archaïsme ; pourtant, de là est née une antithèse.

Rue de la bibliothèque : O. Willmann, *Gesch.d. Idealismus* , I, 273.

Décision.

Les structuralistes (WDM 93, 148, de Saussure, Lévi-Strauss, Laden, Althusser, etc.) étaient, semble-t-il, loin d'être les premiers à pratiquer l'organisation de la pensée par paires d'opposés. Ex Oriente lux !

2.3.4.3. Typologie des contraires (157)

Rue de la bibliothèque : Carte. D. Mercier, *Logique* , Louvain/Paris, 1922-7, 107s..

Le cardinal, en termes néo-scolastiques, distingue un pluriel d'« opposition » (contraste sous forme de négation).

un.-- L'opposition contradictoire.

Nous avons déjà discuté plus en détail de cette contradiction, WDM 30/33.

Modèle applicable

Les idées « blanc/non-blanc », « juste/injuste » — étant les contraires l'une de l'autre, elles ne peuvent être réconciliées (relation d'incongruité).

En latin, ils sont reliés par « aut » (contrairement à « vel »). -Le dilemme « ou » est distinct de « ou/et ». Par exemple, dans le différentiel « tout » et « aucun » (tous non). Cf. WDM 124. Il n'y a pas de terme intermédiaire (tiers exclu). Le contraste est absolu.

b.-- Le contraste contraire (ordinaire).

Le cardinal Mercier la définit ainsi : les contraires constituent les extrêmes d'une série (ensemble) d'éléments, résumés dans le même genre (ensemble). Si l'on suppose, par exemple, que les nuances de lumière sont disposées en série, alors leurs deux extrêmes sont deux opposés.

Autrement dit : bien que réductibles à la même classe, ils ne peuvent exister simultanément.

WDM158

Modèle applicable

« Blanc » et « non-blanc » (la négation de blanc) sont :

(a) les deux couleurs (ensemble identique) mais

(b) ils sont tous deux la négation l'un de l'autre (non identiques).-- « Conscientieux » et « non conscientieux » sont tous deux des catégories éthiques (= morales, éthiques) (= concepts fondamentaux) - le même ensemble, - mais ils se nient mutuellement (non-identité).

« Sain » et « malsain » (malsain, malade) sont tous deux des concepts médicaux (identiques de ce point de vue), mais des négatifs l'un de l'autre (non identiques).

Comparaison

« Ce mur est blanc » et « Ce mur n'est pas blanc » sont des affirmations contradictoires.

« Ce mur est blanc » et « Ce mur est noir » sont des affirmations contradictoires. Autrement dit, le terme « non-blanc » englobe le rouge, le bleu, le jaune, le vert, le lilas et le noir – il s'agit de toute une gamme de nuances (diverses propriétés, alternances, variations, teintes) que l'on peut résumer par la négation « non-blanc ». Seule la totalité des nuances « non-blanches » est contradictoire avec le blanc. Seul un élément de cette totalité est contradictoire.

c.-- Le contraste (cor)relatif.

Mercier, oc., 108, affirme que ce n'est pas l'exclusion absolue, mais la relation mutuelle (symétrie) qui constitue l'essence de l'opposition (cor)relative. Lorsque deux éléments (circonstances),

(a) bien que distinct

(b) ne peut être significatif (compréhensible) que sur la base l'un de l'autre (dans la relation mutuelle), il y a une opposition (cor)relative.

1. Modèle applicable.

Les idées « père » et « fils » sont

(a) contraste (« Un père n'est pas un fils » et vice versa),

(b) Mais sans « père », il n'y a pas de « fils », et inversement. Ils sont liés par une relation mutuelle.

Les idées « double » et « moitié » (le double est composé de deux moitiés, par exemple).

Il en va de même pour les notions de « connaissance » et d'« objet connu » (il n'y a pas de connaissance sans capacité d'agir (« objet ») et inversement). Cette dernière notion s'applique au domaine intentionnel (WDM 66/70) et, par conséquent, a une portée considérable.

2. WDM 91 nous a appris à quel point l'opposition (cor)relative peut dominer toute une philosophie : le monisme, par exemple, pense continuellement en de telles connexions.

WDM159

d.-- Le contraste exprimant la privation ou le manque.

En grammaire, on parle de « suffixe privé », comme -loos (inactif, sans signification). Ou encore de « verbe privé », comme « peler une pomme » (l'éplucher).

Dans ce type de contraste, la négation exprime un vide — la privation de quelque chose qui, normalement ou idéalement, devrait être présent.

Modèle applicable.-- « Cette dame ne voit pas » (elle est, dans l'exercice de son sens de la vue, privée d'une fonction (active) (capacité) qui devrait normalement être présente).

Le cardinal Mercier l'exprime avec humour : « Une pierre, par exemple, ne

voit pas. Mais, contrairement à un être humain, par exemple, elle n'est pas dépourvue du sens de la vue. Vue du point de vue d'une pierre, elle n'est pas le vide. »

Naturellement, « voir » et « ne pas voir » sont contradictoires. Mais « ne pas voir » fondé sur un vide inhérent à la nature et « ne pas voir » fondé sur un vide non inhérent à la nature sont des contraires opposés. « Voir » fondé sur une faculté naturelle et « ne pas voir » fondé sur une faculté naturelle altérée (privée d'exercice) sont des opposés fondamentalement différents. Cf. WDM 57.

Décision.

L'équation différentielle montre à quel point la négation (le négateur), généralement associée au terme « inexprimable », est ambiguë.

2.3.4.4. Taséologie (étude de la tension) (159/167)

En grec ancien, « tasis » signifie « tension ». Il s'agit d'une forme d'opposition. Les éléments en jeu sont des négations réciproques.

Le jeu et le conflit en sont tous deux des applications. Étant donné leur rôle (fonction) primordial dans la société, il convient de s'exprimer à ce sujet.

La structure.

Imaginez deux enfants se disputant un ballon.

Il y a deux camps, mais un seul enjeu. Ce qui frappe, dans le jeu et le conflit, et donc dans la tension, c'est que les entités impliquées (forces, joueurs, ennemis) sont plus nombreuses que l'enjeu. En bref : trop de prétendants pour trop peu d'objets.

Modèle mécanique.

En mécanique, on parle de forces. Imaginons qu'un volcan exerce une force ascendante qui s'oppose à la force de compression exercée par ses parois. Cette force ascendante tend à expulser la lave, tandis que les parois la retiennent. La lave est l'élément déterminant (une seule quantité est donnée) ; les forces antagonistes sont multiples. Il en résulte des contraintes.

WDM160

Modèle humain.

René Girard (1923-2015) était un philosophe de la culture qui, contrairement aux théories de Karl Marx et de Francis Nietzsche, et en faveur de celles de Sebastian Freud, qu'il jugeait dépassées, affirme que le désir

fondamental inhérent à l'homme est le désir d'imiter. Cette théorie est appelée « mimésis » (du grec ancien « mimésis », imitation, représentation). Tous les comportements humains sont, selon Girard, sous-tendus par le principe mimétique, mal compris (« méconnaissance ») par les hommes (et les théoriciens) et, de ce fait, demeurant inconscient. Pourtant, Freud, dans un moment de lucidité, a effleuré ce principe.

Il cite Freud : « Le petit garçon manifeste un grand intérêt pour son père : il voudrait devenir et être ce que son père est : oui, le remplacer à tous égards. Pour le dire gentiment : il fait de son père son idéal. »

Cette attitude envers le père (ou tout homme en général) n'a rien de passif ni de féminin : elle est, par essence, masculine. – Elle se prête très facilement au complexe d'Œdipe, qu'elle contribue à préparer. Voilà pour Freud lui-même.

Girard écrit : « Il y a une similitude manifeste entre l'identification (WDM 150 : Berthe s'identifie à « Berthe » et l'imité) – à savoir, l'identification au père – et le désir d'imiter : toutes deux consistent à choisir un modèle (un exemplaire). (...) Ce choix peut se porter sur n'importe quel homme (...), qui occupe la place qui, normalement, appartient au père dans notre société, à savoir celle de l'exemplaire. » (R. Girard, *La violence et le sacré*, Paris, 1972, p. 250 et suiv.).

Comment, dès lors, naît la rivalité ? – « Le petit garçon prend conscience que le père lui fait obstacle pour accéder à sa mère. Son identification au père se teinte alors d'hostilité et se confond avec le désir de remplacer le père – voire la mère. Cette identification est, de surcroît, “ambivalente” (à double tranchant) dès le départ. » Voilà qui résume bien la pensée de Freud, une fois de plus.

Girard affirme ensuite que le désir d'imiter le père est manifestement à l'œuvre ici, mais que Freud ne le perçoit pas (oc. 252). En voulant refouler son père à travers sa mère, il crée un complexe d'Œdipe.

WDM161

« C'est le père qui montre au fils ce qui est désirable, — précisément parce qu'il le désire lui-même (à savoir la mère) ». (oc, 253).

Ne voit-on pas ici, une fois encore, la structure de la tension (du conflit) à

l'œuvre ? Deux protagonistes (des « désireurs »), à savoir le père, qui incite le fils à agir ainsi, et le fils lui-même, mais avec un seul objet (un seul enjeu), la mère. En imitant le père vis-à-vis de sa mère, le fils entre en conflit avec lui.

Un invariant structurel.

Les modèles mécanique et humain convergent : au sein d'une même situation commune (aspect convergent), il existe des tendances mutuellement exclusives (tendances de valeur) — même si elles sont fondées sur l'imitation (aspect divergent) — des tendances qui concernent le même objet (enjeu) (aspect convergent).

Rue de la bibliothèque : *H. Robinson, Renascent Rationalism* , Toronto, 1975, 171, où la structure du conflit est décrite.

La distinction entre jeu et conflit.

Lorsque deux équipes de football s'affrontent, autour d'un seul ballon, des tensions apparaissent : leur désir de « posséder » ce ballon entre en conflit avec celui de l'équipe adverse, qui convoite exactement le même ballon.

Robinson a tendance à percevoir des tensions conflictuelles dès le jeu. Or, lors d'un match de football, il existe une différence entre le jeu (parfois extrêmement dur) et le conflit proprement dit (nécessitant l'intervention de l'arbitre). Infliger des dommages dans une intention offensive (agression) semble être un élément essentiel pour distinguer le jeu du combat.

Décision:

(a) événements sportifs, activités récréatives, -- ce sont des activités passionnantes ;

(b) querelles, combats, guerres, -- c'est aussi de la tension, mais strictement conflictuelle.

Note : L'idée de psychologie des profondeurs de « complexe », c'est-à-dire une tension ou un conflit entre plus d'une tendance (orientation de valeur), est un type de tension : la tendance, par exemple, désire un objet de plaisir qui interdit les normes morales (la même intention, mais une orientation vers le plaisir et une autre vers la conscience ; WDM 47 et suiv.), c'est-à-dire deux désirs.

Rue de la bibliothèque :

-- *Ch. Baudouin, L'âme et l'action* , Genève, 1969-2, 97/141 (*Esquisse d'une théorie des complexes*) ;

— J. Jakobi, *Complexe, archétype, symbole*, Neuchâtel, 1961 (traduction de *Complexe, Archétype, Symbole*). Les théories du jeu et du conflit s'articulent toutes deux autour de l'idée de « tension ».

WDM162

Tension synchronique et diachronique.

Rue de la bibliothèque :

-- Ph. Orsini et al., *Les jeux de réflexion*, dans : *Science et Vie* 124 (ea A. Deledicq, *Comment inventer un jeu ?* ac,10/17 (*praxeologie*)) ;

-- J. Gob, *Précis de littérature française*, Bruxelles, 1947, 206s. (L'action).

(un) Praxéologie.

La « praxis », actio action (peut-être : action), est l'objet de la praxéologie, ou étude de l'action. Il est évident pour tout être humain qu'une action peut être racontée. Le récit est la représentation de la séquence d'actions. Le lieu et le temps, -les personnages et leurs situations, constituent les quatre grands éléments de la structure dramatique (le mot « drame » signifiant d'ailleurs « action »).

La dramaturgie est l'analyse de l'art dramatique, qui n'est qu'une forme d'action parmi d'autres. Elle n'est donc qu'une praxéologie partielle.

Structure de l'action (tension diachronique).

Passez brièvement en revue l'ordre classique.

(a) Cela commence par l'exposition (exposition de la situation initiale), qui « dissèque » les quatre termes majeurs de la structure, dans le « jeu » (action) des acteurs/actrices.

(b) Le nœud est l'enjeu réel de la tension, -- généralement un « conflit » générateur de tension (par exemple, un homme qui tombe amoureux d'une femme).

(c) Suivez ensuite les « péripéties », (c'est-à-dire les points tournants ou les rebondissements de l'action elle-même), par exemple (pour continuer à tourner autour du nœud susmentionné) la femme de l'homme qui est tombé amoureux découvre.

Incidentement : les soi-disant passions (pulsions), expressions de désirs fondamentaux, jouent pratiquement toujours le rôle principal dans ce cas (par exemple, le besoin d'imiter, de pouvoir parler de ses aventures amoureuses ;

tout comme son collègue au travail, l'homme en question se laisse prendre au piège (le nœud est la complication initiale, les péripéties ne sont que les complications ultérieures) d'une aventure amoureuse).

Ce qui nous amène au WDM 160 (mimétisme) et même au WDM 150 (identification) : semi-consciemment, notre « homme » s'identifie à son collègue, qui agit de manière émancipée.

(d) Le dénouement est la fin du suspense dramatique (ici, par exemple : notre « homme » tombe par hasard sur une femme qui en veut à son argent (WDM 155 : transitif), qui le « convertit » de son aventure (WDM 48 : le grand éducateur, la nécessité)).

WDM163

(b) cinétique

Ouvrez un livre de mécanique, et vous y trouverez des structures de contrainte analogues.

Modèle applicable

Revenons un instant à notre volcan (WDM 159). Le rapport d'un volcanologue comme celui d'un journaliste observateur présentera une structure de base identique :

(a) nœud précurseur : où, quand, -- quel volcan (par exemple le Vésuve), son état actuel, --- ils sont « rapportés » dans un récit (le récit protocolaire du scientifique spécialiste, le récit « dramatisant » du journaliste) ;

(b) nœud : à un certain moment l'éruption (attendue depuis un certain temps, d'après les mesures) commence ;

(c) péripétie : à un moment un feu d'artifice brillant, à un autre l'écoulement silencieux de magma ; **(d)** dénouement : le volcan retombe silencieux.

Note : La « cinétique » est l'analyse de la « kinésis », motus, mouvement (au sens très large et philosophique du changement (WDM 155 : théorie du changement)).

Note-- Sociométrie. WDM 155 nous a appris ce que peut être la sociométrie. Il apparaît immédiatement que, outre les relations synchroniques, le champ diachronique de tension appartient aussi — en partie — à la sociométrie : des tensions apparaissent au sein du groupe en croissance !

La distinction entre mensonge et dissimulation de la vérité, envisagée d'un point de vue dramaturgique. – Revenons à notre homme qui s'identifie à son collègue.

(1). -- Les attitudes possibles envers sa femme peuvent, peut-être, avec Freud, être réduites à trois.

a. Il peut dissimuler avec véhémence son aventure, ce qui équivaut à une omission. Comme le dit Freud (mais il parle alors de l'événement onirique) : le rêve révèle les zones d'ombre de la censure (qui omet certaines lignes d'un texte journalistique).

b. Il peut détourner la « rumeur » (selon laquelle il vit une aventure) : « Oui, mais cela doit concerner mon collègue : lui, il vit vraiment une vie aventureuse. »

c. Il peut retourner la vérité : « Je ne suis absolument pas impliqué dans cette aventure dont ta copine te parle, comme si elle me concernait. »

Conclusion : nous sommes ici face à une application directe de notre typologie des contraires (WDM 157 et suiv.). L'homme ne révèle pas la vérité ; techniquement parlant, il demeure dans la négation.

WDM164

(2). – Les évaluations éthiques.

(un) D'un point de vue ecclésiastique, c'est :

(i) Il n'y a mensonge que lorsque la personne à qui l'on ment (la victime) a le droit (WDM 60v.) à la vérité communiquée.

(ii) Or, le « dissimulation de la vérité » existe lorsque la personne qui s'attend à connaître l'état des choses communiqué, mais qui n'y a pas droit, n'en prend pas connaissance. Pensons au secret professionnel des médecins, des enseignants, des voisins (la communauté locale est également tenue de garder secret ce que l'on apprend, par exemple en vivant à côté de quelqu'un), des prêtres (le fameux secret de la confession), etc.

Un médecin qui répond à un voisin qui lui demande : « C'est sûrement un cancer, docteur ? », « Non, madame, c'est quelque chose de complètement différent », ne « ment » pas au sens strictement éthique (théologique) : il dissimule à juste titre le véritable état de choses ou la « vérité » ;

b) Humain, au sens d'« hypothèse » (WDM 60 : Jean de Salisbury). Les

circonstances factuelles (l'« hypothèse ») – le temps, le lieu, les acteurs et leurs situations respectives – rendent la « règle » traditionnelle de l'Église (règle de conduite) d'ailleurs bien plus complexe. Se pose alors immédiatement la question de savoir si l'homme qui a commis un « faux pas par rivalité avec un collègue audacieux » se rend coupable d'omission (WDM 57 ; 159) (et donc de mensonge).

(i) Si l'on part du principe que son épouse est une personne émotive et souvent difficile à maîtriser, il est peut-être préférable (notez la modalité (WDM 54 : probablement)) ou plus responsable en conscience pour le mari de garder le silence (dans ce cas, il ne « mentirait » pas au sens strict). Après tout, le mal causé par la parole pourrait bien être supérieur au bien qu'elle prétend offrir.

(ii) Supposons toutefois que la femme impliquée dans la « relation triangulaire » soit « ouverte à la raison, c'est-à-dire à un dialogue raisonnable », alors l'« hypothèse », c'est-à-dire la totalité des circonstances pratiques (le « contexte » ou la « situation »), est fondamentalement différente : dans ce cas, l'idéal (ici : une conversation ouverte avec sa femme, même si cette conversation aborde des éléments douloureux pour l'homme) devient réalisable (modalité : « possible ») et ce, de manière justifiable. L'homme qui dissimule alors (dans cette « hypothèse ») « ment » (au sens ecclésiastique) et commet une « négligence » (c'est-à-dire qu'il prive sa femme d'un droit auquel elle a droit, compte tenu du mariage).

WDM165

Remarque : Encore une fois, c'est la totalité, que les éléments désignent en partie (ici les détails, c'est-à-dire les circonstances), qui est décisive.

La méthode comparative, qui « collecte » (WDM 107), que ce soit de manière distributive ou collective (WDM 88), est la seule à le révéler.

(3) -- *L'analyse psychologique en profondeur.*

Nous soulignons certains aspects (mais pas tous).

(i) Il est un fait que, surtout (mais pas seulement) les femmes subissent une « osmose spirituelle » (WDM 152) : il est possible que la femme concernée, au fil du temps, par une perception « intuitive » (WDM 152), acquière une sorte de certitude quant au fait que son mari (toujours ce « contexte global » ; WDM 151) est impliqué dans une liaison.

Elle le perçoit, par exemple, dans le « nouveau » style de l'amour, dans ses regards parfois embarrassés et baissés – contrairement au passé –, dans ses

retours tardifs à la maison, etc. – des détails qui, pris ensemble (le fameux argument de convergence du cardinal Newman (John Henry Newman (1801/1890)) : une fois encore : la confluence de la totalité – confirment sa « suspicion ».

(ii) La seconde caractéristique « psychanalytique » est la possibilité d'un transfert (WDM 149 : Ribot, également Freud), cette fois-ci de manière négative. En voyant un homme (WDM 122 : synecdoque ou substitution d'un seul avec tous ou presque tous – une induction fallacieuse) fragiliser son mariage dans un seul cas (le sien), la femme en question peut (notez la modalité) développer une sorte de ressentiment secret (« ressentiment ») envers tous les hommes, ou plus précisément les maris. Elle développe de l'antipathie pour tout ce qui lui ressemble, à elle, l'homme en particulier.

(iii) Troisième aspect psychanalytique.

Le complexe (WDM 161) est possible dans ce cas. – En vivant avec cette déception (« frustration ») pendant des jours, des semaines, des mois et des années, la vie émotionnelle de la femme se trouve perturbée ; en se focalisant sur cet aspect féminin de sa vie (à savoir, son mari, qui entretient une relation avec une autre femme, une « rivale »), elle totalise cette frustration et conclut que « toute sa vie a échoué à cause de cette mégère ». Ce qui était à l'origine un complexe impliquant une division intérieure concernant un aspect précis se généralise et évolue en névrose (trouble nerveux). De quoi alimenter les neurologues, les psychiatres, les psychothérapeutes – les médecins en général, les conseillers spirituels, etc.

WDM166

Note : -- Nous ignorons ici la question posée par *William James* (1842/1910 ; le pragmatiste) dans son ouvrage *Les variétés de l'expérience religieuse* (*Une étude sur la nature humaine*), New York, 1902, *Conférence 2* (*Circulation du sujet*), 41 et suiv.

Dans *W. James, *Variantes de l'expérience religieuse** (**Une enquête sur la nature humaine**), Zeist/Arnhem/Anvers, 1963, 27 et suiv., — la traduction néerlandaise — James, en tant que descripteur de la religion vécue personnellement (et en ce sens, « existentielle »), pose la question de la différence (WDM 155 : théorie de la différence) entre le traitement spécifiquement religieux et le traitement non religieux de — en particulier les aspects désagréables et défallants de — l'univers.

James estime que la personne religieuse – contrairement, par exemple, à l'acceptation purement rationnelle et éclairée du « grand éducateur, qui est la “nécessité” » (WDM 48) – possède une valeur ajoutée en termes de capacité de traitement. Il la caractérise ainsi : là où la personne purement « morale » (« humaniste ») se résigne à un ordre mondial (qui lui paraît souvent dénué de sens), la personne religieuse accepte le mal – en l'occurrence, l'échec du mariage – comme une forme de sacrifice (traduction néerlandaise, 33), et ce, grâce à un état complexe d'abnégation.

(i) un plus grand sentiment de bonheur (ii) va de pair avec un moindre malheur » (ibid.).

Là où semble régner une harmonie des contraires (un type de paire d'opposés ; WDM 157). Il ajoute : « Aucune autre émotion que le sentiment religieux ne peut conduire une personne à un état aussi particulier. » (Ibid.).

Dans le cas présent, la femme pourra donc analyser son ou ses échecs d'au moins deux manières différentes, du point de vue de James.

(4) -- *L'analyse psychologique en profondeur.*

Nous revenons brièvement sur WDM 71/73 (vérité transcendante).

Considérons maintenant le point de vue de l'« homme ». Son fondement repose sur la vérité métaphysique (« Ce qui est, est ») et la vérité logique (« Ce que je perçois comme un fait objectif, je dois l'accepter comme vrai »). Mais la dissimulation (le silence, le déplacement, l'inversion) de sa vérité, c'est-à-dire son erreur, relève du domaine de sa vérité éthique (ou morale).

(i) à moins qu'il ne vive comme le « juge qui ne craignait pas Dieu et ne se souciait pas des hommes » (WDM 81), il a des principes éthiques concernant l'inviolabilité du mariage et la fidélité conjugale (sans parler de la « fidélité » aux petits enfants potentiels) ;

WDM167

(ii) en tant que non-nihiliste (c'est-à-dire quelqu'un qui ne nie pas la vérité, la valeur et la cohérence (unité)), il sait que sur ce point (ou peut-être sur plusieurs), sa praxis ne correspond pas à ses principes : il vit, éthiquement, dans un mensonge existentiel partiel.

1. Or, chacun sait — et certainement le psychanalyste — que le mensonge éthique va de pair avec un ensemble de plusieurs tendances axiologiques qui

ne correspondent pas entre elles, ce qui entraîne une division intérieure.

2. Le refus d'admettre son erreur peut (modalité) s'étendre – de ce point sensible à pratiquement tout son mode de vie.

Tout commence par la dissimulation (triple) d'un seul – un seul – détail, la petite gaffe. Mais pour maintenir cette dissimulation, cela se poursuit par toute une série de « petits mensonges » et, parfois, de véritables « gros » mensonges. « Oui, mon collègue est resté bavarder un peu après le travail. Tu sais, au Condor. » « Ah oui : la secrétaire du patron est arrivée en trotinant avec une pile de travail à poster de toute urgence demain. » « Je dois – pour mon travail (imagine un peu) – aller en Hollande – et pour trois jours en plus. Cette concurrence européenne, qui bat son plein en 1992, oblige notre entreprise à se développer. » « Oui, oui, je sais : ces derniers temps, on parle de toi aussi, comme – tu te souviens – tout a commencé à mon sujet. »

« Mais dis-moi, ma petite, j'entends de plus en plus parler de ta "relation" avec Hugo. J'imagine que c'est comme pour moi : des ragots, toujours des ragots. » « Soyons honnêtes : notre mariage bat de l'aile. Tu soupçonnes depuis longtemps quelque chose... à mon sujet. Mais je sais la même chose de toi : il y a aussi quelque chose... avec Hugo. » Et ainsi de suite : l'homme sait qu'il invente des histoires (qu'il calomnie, qu'il propage des mensonges). Mais il prend sa femme au dépourvu, qui le harcèle, avec des choses qui ressemblent à ce qu'on a dit sur lui (à l'exception de la vérité objective). Le problème de fond demeure : sans repentir, cela finira par... un autre divorce.

WDM168

2.3.4.5. Dichotomie ou complémentarité (168/169)

La théorie des négations, outre la tension par exemple, aborde également la dualité.

Le point de départ est, naturellement, une fois encore, l'ensemble de la collection ou du système dans son intégralité. Mais, au sein de celle-ci, une partie (une partie objectivement ou subjectivement distincte) est considérée séparément et en elle-même (isolée), dans la mesure où elle se distingue (diffère) de tout ce qu'elle n'est pas. Cela semble, à première vue, banal, mais les exemples démontreront le contraire.

un.-- Le singulier (individuel).

Ce qui est unique, distinct – et en ce sens « singulier » (singularisé) – ne

peut être déterminé que de cette manière, selon sa forme (WDM 28), sa forme essentielle. Pensez à vous, vous qui lisez ceci : ce qui vous définit, dans votre individualité unique, comment allez-vous l'exprimer (et a fortiori le prouver) ? WDM 5v. (idiographie) nous a appris que tout ce qui possède des noms propres est de ce type.

b.-- La forme étant (« forma »).

Mais – chose étrange – les formes générales (universelles) de l'être aussi possèdent leur propre « être » (essence, essence) irréductible à rien qui en diffère. Tout ce qui n'est pas rouge, par exemple (WDM 5), se situe en dehors de « tout ce qui est rouge » (pour reprendre, pour l'instant, le petit exemple de Husserl).

Remarque : En ce sens, même tous les universaux (WDM 106) reposent sur une dualité, mais différente de celle de l'unique. L'unique se distingue à la fois par la forme générale de l'être qu'il possède de tout ce qui n'est pas cette forme de l'être, et aussi par la forme individuelle de l'être qu'il possède de tout ce qui, parmi les spécimens présentant la même forme générale de l'être, n'est pas ce spécimen unique (singulier).

La spécificité, si fondamentale à notre connaissance et à notre pensée, repose entièrement sur ces deux types de complémentarité.

Là encore : la méthode comparative révèle que...

(i) d'une part, quelque chose est (avec une forme d'être générale et individuelle) et

(ii) d'autre part, le reste (également double), c'est-à-dire tout ce qui est la négation de ce quelque chose.

c.-- Figure et arrière-plan.

(1) Vous connaissez le système premier plan/arrière-plan !

(2) Une application de ce principe est le système « figure/arrière-plan ». La jeune fille que je vois jouer dans le sable sur cette plage blonde, comme elle se détache, avec ses cheveux d'un noir de jais et sa peau bronzée, sur l'horizon baigné de soleil !

WDM169

1. En psychologie perceptive, une « figure » est définie comme une forme (géométrique) qui se détache d'une totalité. De ce fait, la « figure » devient un premier plan sur un fond, toujours au sein de cette totalité.

Musicalement parlant : la mélodie d'une chanson qui se distingue du reste par la répétition (« refrain ») est ce qu'on appelle le « thème ».

Remarque : Il apparaît clairement qu'une telle figure est un type de « Gestalt » (forme de perception). Ce que les Paléophythagoriciens (WDM 13) appellent d'ailleurs « harmonie des formes numériques ».

2. *M. van Loggem* , trad., *Norbert Sillamy, Lexique de psychologie* , Utr./Antw., 1974, 87 vol., élargit encore ce système.

(a) Le fait qu'un élève prenne du retard à l'école n'est que la mise en évidence (c'est-à-dire : la mise au premier plan) d'un trouble (= figure) qui révèle à la fois l'état de santé général et la situation psychosociale générale (les deux aspects constituent le contexte sur lequel la figure se détache).

Note : Les structuralistes parleraient ici de structures superficielles et profondes. Sillamy affirme : « L'organisme (de l'étudiant) fonctionne comme un tout, dont les parties, qui apparaissent occasionnellement au premier plan, ne peuvent être détachées (notez bien : il ne s'agit pas simplement de détacher) » (Ac, 88). Ce qui constitue une application directe de la théorie des systèmes (WDM 146).

(b) Toute dichotomie peut être formulée exactement de la même manière : ce qui est séparé (objectif, subjectif, partie ou portion) est une figure qui se détache sur le fond, le complément. C'est la négation.

2.3.4.6. L'harmonie des contraires (169)

En guise d'introduction. – Sa Sainteté le pape Jean-Paul II a abordé le thème de l'engagement des laïcs dans l'Église à la cathédrale d'Anvers le vendredi 17 mai 1985. Il a déclaré :

Selon C. Houtman : « Dans la Bible, la nature (WDM 12) est dépeinte comme une puissance à deux visages (note : réalité à double tranchant) :

(1) elle peut être gentille avec les gens, -- par exemple, leur donner de la nourriture ;

(2) mais elle peut aussi le menacer, -- par exemple, lui ôter la vie.

WDM170

— *J.W. Goethe* (1749/1832), dans son *Faust* (1808/1832), « Je », dit-il par

la bouche de Méphistophélès : « Je suis l'esprit qui nie toujours. Et à juste titre ! Car tout ce qui vient à l'existence est digne de destruction. Il vaudrait donc mieux que rien ne vienne à l'existence ! Ainsi, tout ce que vous connaissez comme péché, ruine — bref : comme mal — est mon élément propre. »

Ce que le pape affirme en général sur la philosophie naturelle biblique, Goethe l'approfondit dans le texte cité plus haut. Plus précisément, il l'aborde sous l'angle des théologies païennes, dont nous donnons quelques exemples.

un.-- *SN Kramer, L'histoire commence à Sumer* (WDM 156), 124, dit : « Bien que les Sumériens pensaient que les grandes divinités – en particulier la déesse Nanshe – se comportaient de manière éthique, ils croyaient néanmoins qu'à la fondation (*note* : meilleure « causalité ») de la culture humaine, les mêmes divinités avaient également introduit le mal (mensonges, violence, oppression).

En particulier : la liste du « moi » (c'est-à-dire les principes (WDM 7 : archè, principium)), inventée par les divinités pour que le cosmos (l'univers, la nature) fonctionne sans heurts, comprenait non seulement la vérité, la paix, la bonté et la justice, mais aussi le mensonge, la discorde, les lamentations et la sainte angoisse.

Pourquoi les divinités avaient-elles jugé nécessaire de provoquer et de favoriser le mal, le péché, la souffrance et l'erreur de jugement ? (...) Les sages (WDM 10) de Sumer ne pensaient-ils pas que la volonté des divinités et leurs motivations étaient insondables ?

Autrement dit : ce que le pape appelle le double visage de la nature (pour les naturalistes), les anciens théologiens sumériens (les « sages ») l'interprètent comme l'œuvre de la divinité. – Ce qui se rapproche fortement du satanisme, tel que l'exprimait Goethe.

b.-- *WB Kristensen, Collected Contributions to the Knowledge of Ancient Religions*, Amsterdam, 1947, 272 et suiv., caractérise cela comme suit.

(1) Modèle d'application.

Le dieu babylonien Anu, le dieu de l'univers, « Père des Sept Dieux » ; est « un dieu démoniaque de la totalité » (oc, 272).

« Totalité » signifie ici la dualité du bien et du mal. « En Anu, toutes les énergies divines étaient unies. »

(a) Il était le déterminant universel du destin :

(2) De bonnes et de mauvaises choses sont venues de lui. (Ibid.).

Sa nature (= sa forme) était « démoniaque » au sens religieux et scientifique du terme.

WDM171

Cela signifie :

a. tant le bien que le mal, – tant le salut que le malheur, – ils proviennent de la causalité divine,

b. qui sont, pour notre entendement ou notre raison humaine faillible, précisément à cause de cela, insondables, c'est-à-dire incompréhensibles.

(2) *Modèle réglementaire.*

Kristensen – véritable connaisseur – généralise : « Ce type de représentation divine était connu de la plupart des peuples anciens et s'est imposé, notamment en ce qui concerne les divinités les plus importantes.

Le « dieu » de Job, le Zeus grec, la double Fortuna à Rome, le Varuna indien — même un Ahura Mazda (en Iran, chez les zoroastriens), qui englobait les deux Esprits Célestes — tous présentent, en tant que déterminants souverains du destin, la nature de l'Anu babylonien : le salut et le malheur en découlent — la chute et l'ascension, c'est-à-dire les contradictions qui constituent la vie durable (note : comprenez : dans la perspective païenne, éternelle) du monde et dans laquelle les Babyloniens voyaient « la totalité divine ».

La volonté de ces divinités était le destin — la « Moira » (des Grecs) — « divine », mais inhumaine. » (Oc, 272 et suiv.).

« Les Anciens étaient pleinement conscients de cette contradiction dans l'essence « divine ». » (ibid.).

Remarque : Kristensen, en employant le terme « divin », ne s'exprime pas dans un sens strictement monothéiste (ou biblique) : il reprend la terminologie des théologiens païens. « Divin » signifie « ce qui est caractéristique des divinités » (WDM 17 : extranaturel, et non surnaturel).

c.-- CJ Bleeker, **De Moedergodin in de Oudheid **, La Haye, 1960, 27, adopte la même thèse — le démonisme ou la dualité des divinités surnaturelles — également pour la divinité féminine.

(1) La figure de la Terre Mère, par exemple, vénérée partout, bien que sous une forme polydémoniaque (selon des religions très locales répandues parmi

toute l'humanité primitive), est désignée par le terme grec « Pandore » de Bleeker ; « celle qui donne tout (le bien (le salut) et le mal (le malheur)) » (oc., 27). Il explique cela : « Le caractère démoniaque de la Déesse Terre (...) : elle ne se contente pas de donner, mais reprend aussi » (oc., 28).

(2) Les grandes déesses féminines de la Terre - Ishtar (Babylone), Isis (Égypte), Anahita (Iran), Athéna (Hellas), Freyja (Germanie), Kubele (Phrygie -en Asie Mineure), Lakshmi (= Lakshmi) et Kali (Inde) - présentent, tout comme la déesse originelle de la Terre, 'Terra Mater' (en latin) ou Déméter (= Déméter, -- en grec), ce côté démoniaque, à double tranchant, englobant le bien et le mal (éthique), le salut et la calamité (eudémonologique ou analytique du destin).

WDM172

Un modèle indien appliqué.

Le couple Shiva - Shakti. -- Bleeker, oc,133v., le développe sommairement.

(un) Shakti, la puissance primordiale ou « malléable », l'énergie (*E. Wood, Vedanta Dictionary* , New York, 1964, 171 (Shaktis (Puissances)), de Shiva, porte un pluriel de noms.

1.-- Son nom est Durga, l'inaccessible.-- Elle est une « vierge », Kumari, et pourtant l'« épouse » de Shiva.

2.-- a . Le côté salubre est exprimé dans les noms Oema (= Uma, la bienveillante) et Gauri (la dorée).

Le côté sinistre, qui prédomine, se manifeste dans les noms Kandi (la sauvage, impétueuse, débridée) et Kali (la noire).

a. En tant que sauveuse («soteira», sauveuse, -- en grec ancien), elle est représentée comme une jeune femme vierge et séduisante, tenant une fleur de lotus bleue dans sa main, tandis qu'elle «se tient» sur un animal (tigre, lion) (donc comme la subjugatrice du niveau animal, dans le monde invisible et visible).

b. En tant que souveraine désastreuse, elle apparaît dans l'art comme une vieille et laide « sorcière », avec quatre bras et ornée de serpents (encore une fois la maîtrise de l'animalité) et... de crânes autour du cou.

Kali combat et maîtrise les démons (WDM 66 et suiv. : le joug noble ; pour lutter contre le mal, Kali se transforme en une vieille sorcière laide (par

ressemblance avec elle) : (oc, 134). Autrement dit, ce rôle de Déesse Mère (fonction active, d'où son appellation de « Funktionsgöttin » (Usener)) se manifeste, notamment en Inde, parmi le peuple, qui l'invoque, voire la sollicite, comme sauveuse précisément sous cette forme étrange et « sombre ». – Remarque : elle est un être féminin-maternel, et non un être « masculin-animal ».

(b) Shiva, le dieu animal typiquement masculin , est lui aussi, mais différemment, démoniaque. Il est à la fois celui qui donne et celui qui détruit la vie (WDM 13 : matière âme-univers).

WDM173

1. D'une part, Shiva est un dieu de la procréation et de la fertilité (ce qui renvoie à la magie sexuelle).

2. D'autre part, il est un mort, un ascète (askeet), qui — à moitié nu, couvert de cendres (les restes d'une vie brûlée et éteinte), entouré de crânes — se consacre à une méditation qui mobilise toute l'âme.

a. Dans l'art, Shiva est donc représenté, par exemple, comme participant à des groupes de danse orgiaques (sauvagement érotiques).

b. Ou encore – debout sur un démon vaincu (représentant à nouveau la fonction d'« exorciste » ou de sauveur ; dans ce rôle, il est un « Funktionsgott » (Usener)) – Shiva danse dans un cercle de flammes. « L'image de son activité de destructeur du monde ». (Bleeker, oc, 133).

Remarque : La vision cyclique ou circulaire de l'univers , selon laquelle l'univers, y compris le monde humain, connaît une ascension (origine) puis un déclin (déclin), n'est qu'une conclusion du « démonisme » au sens historico-religieux du terme. C'est précisément dans cette conception que le surnaturel (« divin », selon la terminologie de Kristensen) se manifeste.

Note : La parapsychologie scientifique et, de manière beaucoup plus approfondie, l'occultisme authentique (dont le spiritualisme n'est qu'un aspect) étudient, voire pratiquent, le surnaturel (paranormal). Il n'est donc pas surprenant que ces deux branches de l'analyse des phénomènes soient confrontées à la dualité et à l'insondable qui caractérisent le démonisme.

L'évaluation biblique.

Outre la nature et la nature extérieure dite « divine » ou paranormale, la Bible reconnaît le surnaturel, c'est-à-dire la seule et véritable Divinité, qui est à la fois transcendante (allant au-delà de tout) et pourtant en même temps immanente (intimement présente en toute chose).

Écoutons un instant *Genèse 3:1 et suivants* ...

(a) Nous nous trouvons dans le Paradis terrestre, qui ressemble à un jardin oriental, un jardin d'agrément. Avec les arbres inévitables.

(b) Le serpent (le type animal mâle), qui « ne craint pas Dieu et ne se soucie pas des hommes » (WDM 81 ; 166), dit : « (...) Dieu sait que, le jour où vous (Ève, la femme) oserez manger du fruit de l'arbre au centre (*note* : l'« arbre » cosmique ; symbole de tout ce qui vit), vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des divinités, qui connaissent à la fois le bien et le mal ;

WDM174

Il est évident que la Bible s'enracine dans un univers démoniaque. Cette Bible, contrairement à nombre de ses contemporaines, même aujourd'hui, ne se fait aucune illusion sur cet univers. Il est conçu et contrôlé par le serpent, qui ne craint aucun Dieu et n'est pas dérangé par les hommes (elle en est donc le principe ; WDM 7).

Ce n'est pas sans raison valable que Jésus lui-même, par l'intermédiaire de *saint Jean* (12/31), appelle Satan « le prince de ce monde » (« monde » - ici - au sens cosmique large).

Jésus n'avait-il pas entendu ce dernier dire, lors de la première grande confrontation avec « le prince de ce monde » : « (Le diable emmène Jésus sur une très haute montagne, lui montre toutes les richesses de ce monde, avec leur gloire, et lui dit : « Tout cela, je te le donnerai, si tu te prosternes et m'adores. (...) » (*Matthieu 4:8 et suivants*)).

Décision.

Apparemment, la Bible est elle aussi convaincue que la force démoniaque à double tranchant est la véritable origine de « ce monde ». Cette même Bible est, précisément, une réaction à cette réalité brutale.

Remarque : Nous faisons naturellement référence à WDM 31, où nous avons déjà abordé une forme d'« harmonie des contraires », de type dialectique. Il s'agit simplement d'une « sécularisation » (transfert au domaine

profane de données initialement sacrées (WDM 17)) de ce que nous venons d'exposer.

Les décisions pratiques, fondées sur la philosophie de l'histoire.

Tout cela peut paraître très irréel et « théorique ». Mais écoutez ce qui suit.

Karl Löwith (1897/1973), *Weltgeschichte und Heilsgeschehen* , dans : *W. Otto ua Anteile (Martin Heidegger zum 60. Geburtstag)*, Francfort-sur-le-Main, 1950, 150, écrit :

« Aussi inconcevable que cela puisse paraître de prime abord, à savoir que la sécularisation radicale trouve son origine dans une « Entweltlichung » (retrait du monde), une « fuite du monde » religieuse, cela ne ferait que confirmer une règle générale de l'histoire : dans le processus historique, quelque chose d'autre – le négatif – émerge toujours que ce qui était prévu au début d'un mouvement (...). Les grands novateurs de l'histoire préparent pour les autres – le négatif – les voies qu'ils n'empruntent pas eux-mêmes. »

WDM175

À titre d'exemples d'application de cette règle « générale », K. Löwith indique :

(je) JJ Rousseau (1712/1778) a préparé la Révolution française (1789/1799) ; mais il ne se serait pas reconnu en Maximilien de Robespierre (1758/1794 ; ce dernier a joué un rôle décisif dans la Terreur, de mai 1793 au 27 juillet 1794, un système dictatorial).

(ii) Karl Marx (1818/1883) a préparé la Révolution russe (de février à octobre 1917), au cours de laquelle les bolcheviks ont pris le pouvoir, après avoir démoralisé les mencheviks minoritaires à Bruxelles et à Londres lors du Congrès de 1903 ; mais il ne se serait pas reconnu en Vladimir Lénine (1870/1924 ; le fondateur du marxisme bolchevique).

(iii) Friedrich Nietzsche (1844/1900 ; WDM 38 ; 58 : 61 ; 73 ; 78) a préparé la révolution fasciste (WDM 10 ; 122 ; 147) ; mais il ne se serait pas reconnu en Adolf Hitler (1889/1945), qui, en 1942, au col du Brenner, a offert les œuvres du père Nietzsche au Duce, Benito Mussolini (1883/1945 ; dictateur italien, fondateur du Parti fasciste en 1919, partisan d'un « régime totalitaire »).

Nous pouvons ajouter d'autres exemples à cela.

Par exemple, **Guillaume d'Ockham** (1295-1350), le nominaliste. A. Weber, dans son ouvrage **Histoire de la philosophie européenne** (Paris, 1914-1918, p. 234), affirme que Guillaume Occam (une autre orthographe), qui acquit entre-temps une certaine notoriété grâce au roman **Le Nom de la rose** (Milan, 1980), adapté au cinéma par *Umberto Eco* (1932-2016), sémiologue à Bologne, était animé de bonnes intentions avec son action « révolutionnaire » visant à purifier et à renouveler l'Église catholique, mais qui aboutit néanmoins à ce que les laïcs (notamment certains princes) se libèrent du joug de la Rome chrétienne. Ce qu'il n'avait, à l'origine, pas souhaité.

Un autre modèle : **Martin Luther** (1483-1546), le Réformateur. Selon *Joseph Lortz*, **Die Reformation in Deutschland**, 1939 – Lortz étant considéré comme le Nestor des études sur Luther catholique –, Luther était (a) profondément religieux et (b) s'est involontairement éloigné de l'Église catholique. Ceci est confirmé par le Dr *Günther Deschner*, dans **Luther** (**Eine Bilanz nach 500 Jahren**), paru dans **Bunte** (10.11.1983), p. 126 : « Rien n'était plus éloigné de Luther que la fondation d'une nouvelle idéologie. Même la fragmentation de l'Église romaine n'était pas son intention. (...). Son succès était alimenté par d'autres forces – notez bien : les forces négatives – qui résidaient à la fois en lui et dans la structure de son époque. »

WDM176

Troisième exemple : **René Descartes** (1596/1650, fondateur de la philosophie moderne). C. Forest, *OP, Le cartésianisme et l'orientation de la science moderne*, Liège/Paris, 1938, 3, dit : « Le cartésianisme, en tant que système, fut abandonné assez rapidement.

Néanmoins, Descartes continua d'influencer non moins les philosophies modernes et les sciences modernes.

L'une des conclusions les plus marquantes que les penseurs, après Descartes, ont tirées de ses présuppositions fut la thèse du matérialisme (WDM 37). Ce à quoi le père Forest répond : « Il ne s'agit pas d'attribuer à Descartes l'interprétation matérialiste de la science (...). Il est resté croyant jusqu'à la fin de sa vie. Son spiritualisme (WDM 37) n'est pas remis en question ici. »

Mais les idées que les hommes mettent en circulation vont plus loin qu'ils ne l'avaient prévu : avec une logique inexorable, elles poursuivent leur chemin à travers les esprits pensants. (oc,4). – De sorte que l'on peut à juste titre qualifier Descartes de prématérialiste.

Nature et explication.

Il serait peut-être préférable de qualifier les cas susmentionnés de « point de basculement (vers l'opposé) » ou, à tout le moins, de « point de basculement (vers autre chose) ». On reconnaît la structure de l'harmonie des contraires dans l'une de ses applications.

D'ailleurs, les dialecticiens sont très attentifs à ce passage – le saut de la proposition (« thèse ») à la proposition opposée (« antithèse ») – de l'« affirmation » à la « négation ». Quelle que soit sa forme, la négation, totale ou partielle, se distingue.

« Les chemins de l'histoire, entre l'origine et le but, entre l'intention et la conséquence, se rejoignent. » (K. Löwith, *ibid.*) suggère des explications.

(1) *Gianbatista Vico* (1668/1744 ; *Scienza nuova* (1725), ouvrage de philosophie de l'histoire) et *J.B. Bossuet* (1627/1704 ; *Discours sur l'histoire universelle* (1681)), tous deux croyants, voient dans ce changement un signe de la Providence divine. *G.W. Hegel* (1770/1831 ; WDM 31 ; 53.1 ; 70 ; 91), dialecticien et protestant libéral, l'interprète comme « une ruse de la Raison », comprise comme la raison universelle et historique, cette force rationnelle qui, de manière apparemment raisonnée, gouverne à la fois le cosmos et l'histoire (culturelle) (WDM 7 : principe).

WDM177

(2) Hegel, qui ne cachait pas sa sympathie pour les « philosophes » (lire : rationalistes éclairés) du XVIIIe siècle – même pour ceux qui s'étaient le plus farouchement opposés à la « cause » du christianisme et à celle du spiritualisme (dans la mesure où elle suppose un Dieu personnel et l'immortalité personnelle de l'âme humaine) –, eut un élève qui transforma son « idéalisme » en matérialisme : Karl Marx (en ce sens, K. Marx ne fit que poursuivre le prématérialisme de Hegel – en poussant plus loin le raisonnement –, tout comme les matérialistes français du XVIIIe siècle poursuivirent le prématérialisme de Descartes ; cf. *R. Serreau, Hegel et l'Hégélianisme*, Paris, 1965-1962, p. 26 (Spiritualisme et matérialisme)).

K. Marx a principalement substitué des facteurs économiques (WDM 108) à une « Raison » (raison mondiale) qu'il jugeait imaginaire. Mais lui aussi a perçu le renversement. Il le décrit comme un effet des « dynamiques sociales » (c'est-à-dire l'ensemble des « forces » actives dans une société, par exemple les

classes sociales). Une même réalité – la société – présente à un certain moment un « renversement de soi » (la transformation d'une chose en une autre ou en son contraire). Voici ce que Marx pensait de la révolution.

L'auto-révélation de la religion.

Anselm Grün, SB, dans son ouvrage **Het omgaan met de Boze (De strijd van de oude monniken tegen de demonen)** (Bonheiden, 1984) , propose une application surprenante de la théorie du point de bascule. L'auteur s'appuie principalement sur Évagre le Pontique (346/399), moine oriental et père du désert. Cet ouvrage, qui, selon C.G. Jung (WDM 151), traite des expériences et des enseignements d'Évagre, commence par souligner que la quête de Dieu (un thème profondément biblique) peut également donner lieu à une révélation de soi.

(a) Les expériences des moines (du désert) peuvent être décrites comme suit : « Les démons peuvent contrôler une personne à un tel point qu'elle devient possédée. Ils provoquent des maladies telles que la schizophrénie (WDM 103), l'épilepsie (maladie des chutes), la folie et l'hystérie (un type de trouble nerveux).

Les récits des moines décrivent les symptômes les plus variés de maladies physiques, qu'ils attribuent à des « démons » : un moine mange ses propres « immondices » (« coprophagie » ; c'est-à-dire la consommation d'excréments) ; un autre se gratte et se coupe ; d'autres encore sont traînés d'avant en arrière par les démons ; certains sont poussés au suicide ». (oc,16).

WDM178

Un exemple remarquable est mondialement connu : saint Antoine le Grand (251/356), un anachorète (un moine du désert qui vit seul), connu pour les tentations (érotiques) auxquelles il a résisté.

« Antoine se retira dans le désert pour vivre uniquement pour Dieu (...). Mais le chemin de la solitude le conduit non seulement à la proximité de Dieu, mais aussi à celle du Malin. Le Malin l'approche désormais ouvertement. Et sa solitude se révèle comme une dualité déplaisante avec le Malin. Antoine doit engager le combat contre le Malin. (...) L'expérience d'Antoine est caractéristique de toute la vie monastique primitive (du IIIe au VIe siècle environ). » (oc,9).

(b) Les moines ont fait l'expérience que leur chemin vers Dieu les conduit

avant tout à la lutte contre les forces obscures (...). Ces « forces », qu'ils perçoivent à l'œuvre dans leurs désirs, leurs impulsions, leurs motivations et leurs émotions, ils les appellent « démons ».

Ils décrivent en détail les différents types de démons, leurs techniques et méthodes pour attirer les gens sous leur charme. (oc,10).

Décision.

(1) Chercher Dieu, du moins dans ces conditions, c'est en même temps se confronter à « l'esprit du déni de Dieu » (WDM 170 ; 173 (qui ne craint pas Dieu et ne se soucie pas des gens)).

(2) Ces puissances démoniaques soutiennent comme principe la « totalité » (le bien et le mal entrelacés), c'est-à-dire l'affirmation et sa négation ou son antithèse.

(3) Comme déjà depuis Sumer (WDM 170) jusqu'à Jésus (WDM 174), qui s'est également engagé dans la même lutte dans le désert, les moines décrivent leur situation conflictuelle comme causée par des facteurs surnaturels (« êtres »), malgré le fait qu'ils tiennent – en même temps – les passions en partie responsables.

(4) On pourrait se demander, en étudiant l'histoire de la religion, si toute vie religieuse — et pas seulement celle située dans le désert et la vie monastique — n'est pas un seul et même règlement de ce genre.

WDM179

2.3.4.7. L'équation différentielle (179/188)

1. Le cours WDM 156 nous a appris, incidemment, qu'en calcul différentiel, on travaille non seulement avec des différences (ce que l'on appelle « différentiel »), mais aussi avec de petites, voire d'ultra-petites différences. Une quantité variable est, en d'autres termes, considérée dans la mesure où elle subit de petites augmentations ou de petites diminutions. – Nous allons maintenant approfondir ce point.

2. L'impact du changement quantitatif (progressif) sur la qualité.

A. On rencontre encore des gens qui considèrent la « quantité » (magnitude) – parfois exprimée mathématiquement – comme incompatible avec un sens du qualitatif dans la réalité.

Conséquence : « critique » de la quantification et des méthodes

mathématiques appliquées aux données qualitatives.

B. Aristote, dans ses Catégories (prédicats) (WDM 84), distingue les deux attributs/mesures (qualité/quantité), sans pour autant les séparer. Il les considère comme indissociables (« harmonie de l'attribut et de la mesure »). Nous allons maintenant examiner ce point plus en détail.

un.-- Les études tropicales d'Aenesidemus de Knossos (+/- -50).

Énésidème est un sceptique, c'est-à-dire un penseur qui place le scepticisme (l'enquête) au centre de sa réflexion, dans la mesure où cette enquête ne conduit qu'à l'incertitude et au doute. Il est un phénoméniste, car, concernant la connaissance humaine, il estime que nous ne connaissons les choses que dans la mesure où elles se révèlent à nous par nos sens : notre connaissance est purement phénoménale, limitée au phénomène ; elle n'atteint pas l'essence même des données.

De plus, il est héraclitien (WDM 31).

Rue de la bibliothèque :

- V. Brochard, *Les sceptiques grecs*, Paris, 1887-1 ; 1969-2, 253298 ::
- RG Bury, *Sextus Empiricus*, 4 vol., Cambridge (Mass.), 1961, I (*Outlines of Pyrrhonism*), xxxvii/x1 ;
- J.-P. Dumont, *Aenesidème*, dans : D. Huisman, *air.*, *Dict. d. Phil.*, 22/24.

(1) Les tropiques

Au cœur de la philosophie de ce Crétois se trouvent les tropes (« tropoi » ; modes de formation des opinions – WDM 117 et suiv.). Dans son système, leur but est de démontrer que notre expérience sensorielle et notre pensée sont fondamentalement relatives. Cela revient au relativisme, ou à une philosophie de la relativité. Nous devons suspendre tout jugement définitif (« époché ») car nous ne savons rien, au sens propre du terme.

WDM180

(2) Les tropes ou formes d'opinion reposent sur:

- (i)** l'objet même de notre expérience sensorielle ou de notre connaissance intellectuelle,
- (ii)a** sur la distance entre cet objet et nous (on perçoit quelque chose au loin, mais on le voit avec précision de près, par exemple),
- (ii)b** et l'état de nos sens (une personne malentendante n'entend pas ce qu'une personne malentendante entend).

(3) Les changements quantitatifs de l'objet lui-même entraînent des changements – même soudains – dans la perception qualitative.

(3)a. Changements distributifs.

Modèle régulier.-- Si une forme d'être (forma ; WDM 28), à la portée de nos sens (et, en même temps, de notre esprit (compréhension/raison)), se produit plus ou moins fréquemment, dans le même laps de temps (intervalle), alors à un moment donné, elle apparaît qualitativement différente, -- éventuellement de manière discontinue.

Modèle applicable

A. La comète (ou « étoile à queue ») et le Soleil sont tous deux des corps célestes. Cependant, l'étoile à queue suscite l'émerveillement au sein de la population (processus causal) en raison de sa rareté, tandis que le Soleil, du fait de sa fréquence d'apparition élevée (grande fréquence), n'a rien de sensationnel.

B. Ici, un tremblement de terre est rare (et provoque un choc émotionnel) ; en Californie, par exemple, où il est beaucoup plus fréquent, « on apprend à vivre avec » — Les anciens Romains disaient : « Assueta vilesunt » (Les choses, dans la mesure où elles sont fréquentes, sont « monnaie courante » (on s'y habitue)).

Note : La cause est ici l'objet de l'observation (phénomène céleste, tremblement de terre) ; l'effet (ou « conséquence ») est l'impression émotionnelle. L'exemple donné par Ainesidemos (et, après lui, par le rhéteur gaulois Favorinus d'Arles (+80/+160)) est donc de nature psycho-axiologique (l'impression sur l'âme et le jugement de valeur qui en découle). Ce qui n'est qu'un type de causalité parmi d'autres.

Remarque : Nous pouvons définir un type de différentiel : certains (uniques) -- très/assez rares -- (assez très) fréquents.

(3)b. Changements collectifs .

Une forme d'être, dans la mesure où elle est altérée collectivement — par exemple, une masse — change qualitativement.

WDM181

Modèle applicatif.

(a) Selon Ainesidemos, un seul grain de sable peut paraître piquant, tandis

que de nombreux grains de sable, rassemblés en une grande masse (tas), paraissent doux.

Note : Encore un autre effet psycho-axiologique.

(b) Une petite dose de vin, par exemple « fortifie l'âme », augmentée progressivement, transforme soudainement (par saut de grenouille) cette dose en son contraire : trop de vin, par exemple, devient soudainement nocif.

Remarque : Il s'agit, clairement, d'un exemple biochimique.

Remarque : Comparer avec WDM 176 et suivants : ici, le passage à autre chose est au contraire fondé sur la posologie (la posologie est la science du dosage).

Modèle moral.

Selon les normes éthiques de nos ancêtres, un décolleté (l'encolure basse d'un vêtement féminin), s'il n'était pas trop plongeant, était considéré comme moralement acceptable ; un décolleté trop plongeant, comme moralement irresponsable. Parfois, un décolleté était « modeste », parfois « impudique » (c'est-à-dire acceptable ou choquant au regard des valeurs en vigueur, notamment en raison de l'exposition du corps féminin).

Le passage entre modestie et impudence était, dans une certaine mesure, exprimable mathématiquement (« Quelques centimètres de tissu en plus ne feraient pas de mal »), mais néanmoins, dans une certaine mesure, déterminé arbitrairement. – Ce qui, une fois de plus, implique un nouveau type d'« effet ».

Note-- Théorie différentielle : (trop profond, profond, normal) découpé -- (normal, peu, très peu) découpé, -- avec, quelque part au point de rupture, le pli.

Digression.

WDM 127 (la méthode empirique, -- modèle régularisateur); -- 135 (application opérationnelle), --- ils nous ont appris ce qu'est la « réduction ».

Anaxagore de Clazomenai (Anaxagore de Clazomenae ; -499/-426) est considéré comme le fondateur de la méthode expérimentale, du moins dans sa forme antique.

Rue de la bibliothèque : D.A. Gershenson et D.A. Greenberg, dans **Anaxagoras et la naissance de la méthode scientifique **, New York, 1964-1 (avec une introduction d'Ernest Nagel, spécialiste du sujet), affirment que, dans le cadre de pensée antique d'Anaxagoras, on retrouve pratiquement toutes les caractéristiques principales de nos sciences naturelles actuelles, et notamment la preuve expérimentale.

L'une de ces preuves est une application brillante du changement quantitatif progressif, comme signe avant-coureur (cause), suivi d'un changement qualitatif soudain (saut de grenouille).

WDM182

Puisqu'Anaxagore considérait l'air sous la terre comme capable de « porter » cette même terre (*remarque* : en cela, il est typiquement prémoderne), il était manifestement conscient que tout gaz était susceptible de subir une pression considérable. Ceci, non seulement au repos, mais aussi lorsqu'il prenait la forme de rafales violentes. Prenons l'exemple du vent : bien qu'invisible pour l'homme de l'Antiquité, l'air en mouvement était néanmoins palpable ; en effet, sous forme de tempête, il était destructeur. Cf. Oc. 40.

Anaxagore fut l'un des premiers à apporter la preuve empirique que l'air, aussi intangible soit-il, peut résister à une force importante. Oui, ce même air que nous dispersons si facilement lorsque nous le traversons, et qui n'offre que si peu de résistance à tout corps qui le traverse.

Anaxagore a proposé des expériences publiques, dont nous possédons encore des comptes rendus fiables.

Gershenson/Greenberg, *ibid.*, donnent, de là, modèle.

1. Il prit une outre en cuir et en tordit le goulot, provoquant une augmentation progressive de la pression jusqu'à ce que l'air comprimé durcisse l'outre, pourtant très souple. Ce qui, en termes différentiels, correspond à un mouvement inverse (de souple à rigide).

2. Il a ensuite prouvé, au moyen de tests de pression, que l'air à l'intérieur du sac, au lieu de céder, résistait aux forces de pression externes.

Note : Gershenson/Greenberg, oc940 et suivants, décrivent par la suite comment Anaxagore, au moyen d'expériences avec la klepsudra (horloge à eau), a proposé une forme de preuve analogue.

Remarque : Ceci prouve, avec déjà un exemple ancien, que la relation « quantité (variable) / qualité (variable) » est plus qu'une simple question psychologique : le modèle ici est scientifique.

On pourrait encore rendre les expériences d'Anaxagoras plus vivantes si l'on pressait le sac en cuir jusqu'à ce qu'il éclate (le point de rupture par paliers).

b.-- La « production expérimentale » de Francis Bacon de Verulam (1561/1626).

Avec son *Novum organum scientiarum* (1620 ; simplement : *Organum*), Francis Bacon (à ne pas confondre avec le médiéval Roger Bacon) est considéré comme le programmeur, c'est-à-dire le concepteur et l'initiateur, de la méthode expérimentale moderne.

WDM183

Dans ce contexte, il a élaboré des « tables » (un ensemble de règles) servant de guide. L'une d'elles est appelée, dans le langage savant de l'époque, « productio experimenti » (littéralement : mise en avant de l'expérience).

a. Induction baconienne ou causale.

WDM 126 (induction sommative (= aristotélicienne) et amplificative) ; 131 (induction mathématique) ; 140 (induction analogique). — On nous a déjà enseigné une série de types d'induction.

L'induction causale est une application. L'une d'elles se concentre sur la relation « cause/effet » (WDM 85 : actif/passif).

a. Les exemples (Ainèsidèmos, Anaxagoras) ci-dessus sont des applications de ce type de relation (WDM 82 ; 153).

b. Francis Bacon, suivant manifestement (du moins pour ceux qui connaissent l'histoire de la philosophie et des sciences) les traces de la scolastique, dans la mesure où elle était aristotélicienne, a placé ce type d'induction au centre.

Conséquence : le Père Ch. Lahr, *Logique* , 585, qualifie ce type de « l'induction vraiment scientifique ».

La question est la suivante : un lien causal vérifié (induction sommative minimale) – par exemple, l'ébullition de l'eau à 100 °C une seule fois, dans des

circonstances normales – est-il généralisable à tous les cas de ce type ?

La réponse : l'induction causale. Si, selon Bacon, on modifie progressivement la cause (ou le présage), alors, s'il existe un lien de causalité généralisable, l'effet (ou la conséquence) change lui aussi progressivement. L'accent est mis ici sur la proportionnalité.

Modèle applicable

La loi (WDM 126 (extrapolation); 135 (invariant); 141) stipule que le volume d'un gaz est inversement proportionnel à la pression exercée sur lui.

Le fait, fréquent en médecine, qu'une substance – par exemple un poison – si elle est modifiée progressivement, présente également un effet modifié progressivement ou, aussi bien, brutalement.

Cf. Ch. Lahr, oc., 585 (non pas simplement proportionnellement, mais abruptement). Lahr en conclut : il existe donc des cas où la quantité constitue un élément essentiel (« intégrateur ») de la cause.

Modèle applicable

(a) Le rayonnement ultraviolet – situé dans le spectre entre les ondes lumineuses visibles et les rayons X – est un rayonnement avec des longueurs d'onde électromagnétiques très courtes (ordre de grandeur : entre $\pm 4 \times 10^{-7}$ et $\pm 5 \times 10^{-9}$ mètres).

WDM184

(b)1. Le rayonnement UV naturel provient des rayons du soleil. Grâce à la couche d'ozone qui entoure la Terre, où les rayons UV du soleil provoquent des réactions chimiques, ces rayons atteignent notre planète filtrés. Les scientifiques constatent que la couche d'ozone s'amenuise progressivement, ce qui suscite des inquiétudes quant aux conséquences.

(b).2. Les lampes à vapeur de mercure produisent un rayonnement UV artificiel. Pensez à nos cabines de bronzage.

(c) Le rayonnement UV a un effet bénéfique, par exemple en stimulant la production de vitamine D dans la peau des animaux et des humains. Cependant, il possède un fort pouvoir ionisant (il produit des ions, c'est-à-dire des atomes ou groupes d'atomes chargés électriquement). Il endommage les films photographiques, par exemple. Une dose appropriée peut avoir un effet

bénéfique sur la peau (et l'organisme), mais une surdose est mortelle pour les plantes, les animaux et les humains. Récemment, par exemple, de fortes indications ont montré qu'une exposition excessive au rayonnement UV provoque des cancers de la peau.

Décision.

Une attention particulière a été portée à la proportionnalité : une modification quantitative de l'irradiation UV entraîne également une modification qualitative de l'effet, qui peut alors être bénéfique ou nuisible, selon les circonstances.

Modèle applicable

Catherine Kousmine (1904-1992) a étudié à Lausanne de 1922 à 1928 (elle y a obtenu son diplôme de la Faculté de médecine). En 1934, après six années de formation clinique, elle a ouvert son cabinet médical. De 1936 à 1946, elle a mené des recherches avec le professeur Guido Fanconi.

Ses œuvres consistent à :

- *Soyez bien dans assiette jusqu'à 80 ans* , Paris, 1980 ;
- *La sclérose en plaques est guérissable (Histoire clinique de 55 cas de SM)*, Paris, 1984 ;
- *Sauvez votre corps* , Paris, 1987.

La thèse principale de ce dernier ouvrage est la suivante : la médecine actuelle est l'étude de la maladie et le soin des malades, mais pas l'étude de la santé et de ses fondements, sauf indirectement.

En matière de diététique, c'est-à-dire de régulation de la nutrition, la plupart des médecins qu'elle a rencontrés sont ignorants. Néanmoins, après des années de recherche, elle conclut que la nutrition est un facteur primordial pour la santé.

Les maladies dégénératives, en particulier, ont nécessité une attention médicale constante.

WDM185

Elle entend par là des maladies chroniques (persistantes) qui se manifestent extérieurement, au niveau des organes ou des tissus, par des lésions qui, sans cause immédiatement identifiable, perturbent leur fonctionnement. En l'absence de traitement, elles sont généralement

progressives (elles s'aggravent). Elles peuvent être congénitales ou apparaître tardivement.

1. De nos jours, nous sommes tous porteurs de maladies dégénératives. Leurs effets sont parfois bénins, « fonctionnels », facilement traitables et relativement tolérables (caries dentaires, varices, eczéma, urticaire). D'autres effets, en revanche, sont importants, graves, invalidants, voire mortels (oc, 21).

2. Cette prévalence généralisée des maladies dégénératives remonte au siècle dernier. Elle s'est accentuée depuis la Seconde Guerre mondiale (1940-1945). « Ce qui frappe lorsqu'on analyse ce phénomène à l'échelle nationale, c'est sa généralisation. Concrètement, nous sommes tous concernés. Les maladies « dégénératives » existent, sous une forme ou une autre, dans toutes les classes sociales : aussi bien chez le paysan que chez le citadin, aussi bien chez l'ouvrier que chez le directeur de banque. » (Ibid.)

« La cause doit donc, logiquement parlant, être recherchée dans des facteurs (*note* : causes partielles) qui nous concernent tous, abstraction faite de notre environnement social – rural ou urbain –, de nos professions – sédentaires ou non sédentaires. » (Ibid.).

Le Dr Kousmine raisonne ici de la conséquence (effet, conséquence) au présage (cause, facteurs, conditions).

1.-- Premier lemme (hypothèse).

On recherche souvent la cause pathogène dans la dégradation du cadre de vie (pensons à la pollution de l'air).

Kousmine remarque que la pollution environnementale est très inégalement répartie (très forte dans les villes densément peuplées et les zones industrielles ; beaucoup moins forte à la campagne).

Conséquence : le facteur général ne peut être une contamination non générale. Autrement dit : cette hypothèse ne correspond pas à la généralité donnée.

WDM186

2.-- Deuxième lemme .

L'évolution des habitudes alimentaires est un fait acquis depuis cent à cent cinquante ans. « Il est donc justifié de se demander s'il n'existe pas une relation de type cause à effet entre... »

- (a) notre régime alimentaire actuel et
(b) ce développement alarmant et récent » (Oc, 92).
Il s'agit donc de l'hypothèse de travail (lemme).

a. Remarque historique :

Au cours des siècles passés, les citadins suralimentés des grandes villes contractaient des maladies dégénératives. « Leurs familles disparaissaient et étaient remplacées par celles venues des campagnes, où l'on vivait beaucoup plus frugalement. »

Le fait nouveau et important réside dans le fait que la population rurale, qui a longtemps constitué le réservoir de santé des peuples, est elle aussi touchée par les maladies dégénératives, au même titre que les autres classes sociales. (...). Désormais, aucune espèce sociale n'est épargnée. On est immédiatement confronté à une « dégénérescence de la race ». (Ibid.)

b. Le premier ouvrage, *Soyez bien dans votre assiette*, s'appuie essentiellement sur des observations entre 1950 et 1970.

« La situation s'est considérablement détériorée depuis lors. Par exemple, en ce qui concerne le cancer : alors qu'il y a deux générations, le cancer touchait principalement des personnes de plus de soixante ans, aujourd'hui il touche des personnes de plus en plus jeunes. » (Oc,23).

Ce qui frappe le Dr Kousmine, c'est que, depuis 1980, les familles de patients atteints de cancer apparaissent de plus en plus fréquemment. Un exemple parmi d'autres : deux futurs malades du cancer se marient. Comme ils vivaient ensemble et mangeaient à la même table, ils font les mêmes erreurs alimentaires ;

Résultat : ils décèdent tous deux à l'âge de soixante-quinze ans, l'un d'un cancer du poumon, l'autre d'un cancer du sein.

Ils mirent au monde six enfants, qui héritèrent des mêmes habitudes alimentaires. Les trois fils moururent d'un cancer (de la vessie et des intestins) entre 54 et 56 ans, vingt ans plus tôt que leurs parents. Les trois filles échappèrent au cancer, mais furent atteintes d'arthrose (*note* : maladie articulaire chronique non inflammatoire) entraînant un handicap — une seconde maladie dégénérative inhérente à notre civilisation. (oc, 24).

Décision.

Le lemme de Kousmine, s'il était également vérifié par d'autres formes de recherche, se résumerait à ce qui suit :

(a) une petite dose d'aliments malsains n'est pas (si) nocive,

(b) alors qu'une surdose a un effet nocif.

En d'autres termes : la règle d'Aristote se répète sans cesse : ne considérez pas une propriété (qualité) sans la mesure (quantité).

c.-- La méthode d'accompagnement des changements par John Stuart Mill.

(WDM 135 (été opérationnel) ; 139), -- ils nous ont fait découvrir John Stuart Mill. Il a rétabli les tables de Francis Bacon.

C'est ce que Bacon appelle « productio experimenti », « la méthode des modifications d'accompagnement » – « si un phénomène est modifié, tandis que tous les facteurs, sauf un seul, restent inchangés, alors ce facteur précis est la cause recherchée ».

*Le père Lahr, *Logique*, 589, donne comme exemple : (antécédent, signe) changez le nombre ou l'amplitude des vibrations d'un corps produisant du son, (conséquent, conséquence) et vous déterminerez l'effet de ce changement sur le son modifié.*

Autrement dit : un changement quantitatif entraîne un changement qualitatif (dans la perception psychologique).

d. La dialectique marxiste-léniniste concernant la quantité et la qualité.

Jossief Vissarionovich Oyugachvili, surnommé *Staline* (1875/1953), expose les quatre caractéristiques majeures de *la dialectique (moderne)* (1937, en correctif au *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences* (1637) de R. Descartes) dans son *Matérialisme dialectique et Matérialisme historique* (1937, en correctif du *Discours de la méthode pour bien conduire de R. Descartes*). sa raison et chercher la vérité dans les sciences (1637)) (WDM 31).

La troisième caractéristique principale se lit comme suit.

1. Le mouvement (= changement) autour du devenir - de la matière (WDM 37 : matérialisme) - établit (cause) quelque chose de nouveau.

2. L'avènement de quelque chose de nouveau se produit de deux manières.

(a) Quelque chose de nouveau apparaît de manière cyclique ou circulaire.

Modèle d'application . -- On peut générer un mouvement (au sens mécanique) avec de l'énergie thermique, cette énergie cinétique se désintégrant à son tour en énergie thermique.

(b) Quelque chose de nouveau apparaît soudainement (« révolutionnaire »).
Un changement quantitatif apparemment insignifiant provoque un bond qualitatif.

WDM188

Modèle **applicable**

Physique : l'eau, une fois qu'elle atteint zéro degré Celsius, gèle ; une fois qu'elle atteint cent degrés Celsius, elle bout et s'évapore : deux sauts qualitatifs, qui sont réalisés progressivement, petit à petit, vers le bas et vers le haut.

Le trioxyde **d'**arsenic (également appelé « poison pour rats »), un poison puissant, a un effet curatif à petites doses et un effet mortel à fortes doses.

D'un point de vue **psychologique** : le harcèlement, subi une seule fois, est supportable, tolérable ; s'il se répète trop souvent, il devient odieux ; jusqu'à ce que « la goutte d'eau qui fait déborder le vase » : soudain, la tolérance s'arrête et la personne qui le subit devient explosive.

D'un point de vue esthétique : une œuvre musicale, d'abord agréable, dure un certain temps, pour finalement, à force d'être trop entendue, devenir désagréable. (P. Foulquié, *La dialectique* , Paris, 1949, 64 p.).

En termes **sociologiques** : les masses laborieuses, si elles ne sont pas excessivement exploitées, trouvent cela tolérable ; si elles le sont excessivement (pensons à la Révolution russe), elles se transforment en esprit révolutionnaire (le point de rupture).

e.-- La méthode éristique d'Euboulides de Milet ((380/-320).

L'« éristique » (l'art de la rhétorique, la science de la rhétorique) est, si elle ne dégénère pas en pinaillage logique, une méthode qui réfute (falsifie) les propositions des philosophes, des spécialistes, des rhéteurs et des théologiens au moyen du contre-modèle.

Deux exemples d'éristique ont été laissés sous le nom d'Euboulides, qui concernent le saut qualitatif.

Modèle 1. -- Le crâne chauve.

Prélever un seul cheveu à quelqu'un ne le rend pas chauve (pour l'instant). En prélever deux, trois, etc., ne le rend pas chauve non plus. – On peut donc lui prendre tous ses cheveux sans qu'il devienne chauve. – Comparer avec WDM 126 : $g_1, g_2, \dots, g_n$.

Modèle 2. -- Le tas de grains.

Un seul grain ne constitue pas un « tas de grains », pas plus que deux, trois, etc. De même, cent mille grains ne constituent pas un tas de grains.

Critique.

Pater Lahr, Logique, 701, dit : Euboulides sait

(i) qui s'applique à chaque élément d'un ensemble individuellement (qu'il ne constitue pas un ensemble (tête chauve, tas de grain) - au sens commun), à

(ii) à l'ensemble de la collection dans son ensemble (totalisation).

WDM189

Lahr aurait pu ajouter que dans les langues naturelles, on fait une distinction entre : un grain exactement – quelques grains – un petit tas – un amas – un grand amas – un amas ingérable. Cf. WDM 118 (néo-rhétorique).

Dans les langages logistiques-mathématiques, on peut parler d'un ensemble d'exactly un (ou même zéro) membre ; mais il s'agit, après tout, d'un langage artificiel.

Comparons avec, dans les mêmes langues naturelles : une pièce ou un billet – de l'argent de poche – une somme – un petit capital – un capital – un gros capital. À chaque fois, avec une évolution quantitative progressive (une à la fois), à un certain moment, un saut qualitatif se produit : il est certain que (1) l'intuition, (2) le sens du seuil, (3) l'accord, (4) l'habitude jouent un rôle à cet égard. Mais les langues naturelles ont leur akribeia, ou précision.

Note -- E.W. Beth, **De wijsbegeerte der wiskunde (Van Parmenides tot Bolzano)*, Antw./ Nijmegen, 1944, 78/86 (Éristique) ; 85/92 (Scepticisme), examine plus en détail la véritable valeur de l'éristique. Il affirme également, notamment à la page 85, que, malgré une mesquinerie ou une pensée vulgaire manifestes, l'éristique

- (1) l'introduction est une enquête plus approfondie et
- (2) peut prétendre à une pleine valeur probante.

Les deux sophismes — le crâne chauve et le tas de grain — imposent une compréhension précise de « l'induction sommative » : il est exact qu'un ou quelques éléments d'un ensemble (compris dans les langues naturelles) ne constituent pas encore un « ensemble » (= crâne chauve, tas de grain) ; il est également exact qu'un nombre suffisant en constitue un, après le saut qualitatif prévu par les langues naturelles.-- Cf WDM 34 (Zénon, le fondateur de l'éristique).

2.3.4.8. L'idée de « différentiel » (189/195)

Nous en avons déjà rencontré plusieurs — les différentielles — à commencer par la WDM 105 (équation différentielle, — la base de toutes les autres). — Considérons maintenant son principe (= modèle régulateur).

a. la base combinatoire (configurative)

WDM 114; 135; 136; -- 153,-- ils nous ont appris ce que sont la comparaison par paires et l'ordonnancement, appliqués au placement d'éléments dans des boîtes (places).

Sur une ligne (horizontale ou autre), nous plaçons des boîtes disposées selon un certain ordre (= configuration).

WDM190

b. -- La base antithétique,

WDM 157 nous a enseigné les systechi (paires d'opposés) des Paléophythagoriens.

+	+/-	-
Bien	indécis	en colère
Tous	Pas tous	Tous non (= aucun)
Supérieur à : >	Égal : =	Moins de : <

On observe la configuration, avec ses emplacements – et les « valeurs » qui y sont inscrites (éthiques, ensemblistes, quantitatives). Chaque « emplacement » (case) est associé à une valeur.

L'ordre inhérent à cette configuration est régi par la systéchie, visible dans les signes « + », « ± », « - ». D'un point de vue paléopythagoricien : un « arithmos » numerus, « mesure » (harmonie des formes numériques ; WDM 13), c'est-à-dire une configuration.

c.-- le mode différentiel d'être (idée).

Dès lors qu'on dispose d'une triade (ibid.) au lieu d'une dyade (WDM 154), ordonnée de surcroît selon des différences (ultra)minutibles numériquement exprimables (toutes, certaines (= pas toutes), toutes non-(= aucune)) (WDM 156 ; 179), on possède une configuration que l'on peut qualifier de « différentielle ». Au sens logique, donc : la différentielle logique.

En résumé :

Une différentielle logique est un système, pour ainsi dire, ouvert en son milieu (le diastema, intervallum, espace entre les intervalles) et, sur la base de différences quantitatives (faibles), rempli de valeurs. Il est clair ainsi que la différentielle triadique est la plus petite.

Note – L'équation mathématique.

Il suffit de considérer, par exemple (par ordre alphabétique) « x + y + z » ou (par ordre numérique) « 7 = 3 + 4 ». On comprend alors le rôle fondamental que joue cette équation en arithmétique et en algèbre. Sa résolution est un exercice classique. Les scientifiques spécialistes – physiciens, chimistes, spécialistes des sciences sociales – qui parviennent à établir une formule mathématique, qu'elle soit numérique ou alphabétique, s'estiment privilégiés.

On constate immédiatement que le mathématicien, qu'il soit théoricien ou appliqué, compare constamment. Ce qui confirme une fois de plus l'universalité de la méthode comparative. Cf. *F.-J. Thonnard, Précis philosophie (en harmonie avec les sciences)*, Paris, 1950, p. 124/131 (*Les sciences mathématiques*).

WDM191

Remarque : -- le différentiel n-adique . -- WDM 154.

Modèle applicatif .

Tous les possibles, tous les réels, -- beaucoup, beaucoup, pas mal, plutôt (beaucoup, peu) pas mal, trop peu, presque aucun, exactement un, -- aucun.

L'échelle.

« Les termes « à grande échelle » et « à petite échelle » sont couramment

utilisés. Pourtant, nous réalisons maintenant qu'ils expriment une différenciation, inscrite dans notre langage naturel. »

Modèles d'application.

(1) Économique : grande entreprise, entreprise de taille moyenne, petite entreprise.

Depuis Lord JM Keynes (1883/1946), on parle de microéconomie (économie nationale à petite ou moyenne échelle) et, surtout, de macroéconomie (la même économie nationale, mais à l'échelle nationale ou internationale).

(2) Sur le plan éthique : comme indiqué précédemment (WDM 95), dans une tradition individualiste, l'éthique se réduit aisément à la micro-éthique (moralité à petite échelle). Toutefois, sous l'influence récente de la théologie politique contemporaine (notamment de la « théologie de la libération »), le terme de « macro-éthique » a émergé. Celle-ci envisage la conduite consciencieuse dans le contexte des relations sociales (par exemple, entre les classes sociales).

(3) Historique. K. Bertels et D. Nautal, dans **Introduction au concept de modèle **, Bussum, 1969, p. 86 et suiv., citent un élève de l'historien Lucien Febvre (qui défendait l'« histoire des mentalités », historiographie psychologique), Fernand Braudel (1902-1985). Son histoire « structurale » repose sur un principe phasologique.

Note : « Fasis », apparitio, apparition, signifie la manifestation d'un corps céleste — pensez aux phases de la lune — lorsqu'il apparaît à l'horizon.

La « phaséologie » consiste donc à étudier la succession des phases. Or, d'un point de vue historique (dans le contexte de l'histoire de la civilisation), Braudel distingue :

(a) microhistoire (« à l'heure exacte », « de jour en jour », ou quelque chose de plus concernant le temps) - pensez aux joutes de la « classe politique » - ;

(b) histoire à moyen terme (par exemple, un développement s'étendant sur plusieurs décennies (dizaines d'années)) ;

(c) macrohistoire (pensez au rôle de l'océan Atlantique de 1600 à 1850).

Histoire des sciences

L'épistémologie historique (l'histoire des sciences spécialisées) est aujourd'hui un domaine largement étudié. *I.B. Cohen, dans son ouvrage *Revolution in Science** (Harvard Press, 1985), aborde la notion de « révolution scientifique ». Contrairement à de nombreux autres auteurs sur le sujet, Cohen l'envisage d'un point de vue macrohistorique, et plus précisément en quatre phases (approche phasologique). Il applique cette perspective à la révolution copernicienne.

Les catégories (idées fondamentales) de l'esthétique.

1. C. Lefevre, SJ, dans *La composition littéraire*, Bruxelles, 1936-1933, p. 13, affirme : « Les termes “agréable”, “gracieux”, “beau”, “substantiel” – ces idées expriment ce qu'on pourrait appeler une série progressive (Ricardou De l'idéal, p. 112) ». En effet : les idées « gracieux », « beau » et « sublime » sont des idées graduées.

Après tout : on peut définir le gracieux comme ce qui est beau à petite échelle ; le sublime, en revanche, est ce que l'on appelle beau à grande échelle.

Modèle applicable

(a) La dentelle fine et colorée de la lingerie sexuelle, par exemple, est apparemment belle ou « gracieuse » à petite échelle (également, dans un autre contexte, « charmante »).

(b) L'image classique d'une déesse grecque peut simplement être qualifiée de « belle ».

(c) Mais les sommets, avec leurs neiges éternelles scintillant sous le soleil d'été, des Hautes Alpes, -- voilà la beauté « grandiose », « sublime »

2. On peut, avec le regretté professeur Edgar De Bruyne (1898/1959), formuler l'antithèse.

(a) Le comique (ridicule) est le laid, à petite échelle (et donc agaçant, mais pas assez sérieux).

(b) La laideur est le terme de base.

(c) Le tragique est laid, mais à grande échelle (et donc mortellement grave).

Guido Gezelle (1830/1899).

S'il y avait bien une personne, dans notre chère Flandre, qui possédait le sens esthétique, c'était ce prêtre-poète. Deux exemples – pour illustrer les catégories esthétiques.

Modèle micro-esthétique.

Admirez la grâce de ses « *Petits Pieds* » (1858(?)).

« Ce petit pied – et cet autre petit pied – allèrent ensemble garder (*note : rassembler*) les veaux . »

Les veaux couraient dans le maïs. – Ce petit pied-ci, et ce petit pied-là, ils couraient très vite devant.

Ce petit pied et cet autre petit pied, je les laverai tous les deux dans la petite eau. La petite eau les rincera.

WDM193

Ce petit pied-ci... et cet autre petit pied-là vont se rafraîchir dans l'eau.

Elles brilleront d'un rouge éclatant, comme les petites roses.

Elles seront blanches comme du lait.

Comme des petites ampoules.

(*P. Baur, introduction, œuvres poétiques de Guido Gezelle (Tijdkrans, Rijmsnoer, Laatste verzen*), Amsterdam, 1943-1972).

Ou écoutez O Zaaarde (= douce) petite fleur....

« Ô petite fleur fuligineuse, -- le cœur mère -- tu as d'abord rampé hors de la terre,

« Comme elle est belle, ta coiffe, trempée de rosée matinale ! »

(*Gaesar Gezelle, vrkl., Keurgedichten van Guido Gezelle, II* , Amsterdam, sd, 127).

Note : Les diminutifs sont un moyen de rendre compte de la beauté à petite échelle. Le monde de l'enfance est, de plus, un lieu de « charme ». Gezelle l'aimait beaucoup.

Modèle macro-esthétique.

L'esthète qu'était Gezelle apparaît différemment lorsqu'il récite *De reuze* .

Dénudés, brûlés par le soleil, tous vos membres, nus et exposés,

souverain des Pays-Bas, roi des grandes forêts, -

Eekenboom, si puissant autrefois, qui t'a vaincu ?

Les vents ont attaqué, forts et nombreux, -- vous emportant, vous et les décombres ;

ils t'ont saisi par le cou et la gorge, -- ils voulaient te jeter dans le sable :

Tiens-toi là, ainsi laissé à l'abandon par le si maléfique -- la force du vent ! toi, intrépide !

Gueules de dragons tonitruantes (*note : gueules de dragons*), puissances

célestes, inconnues,

des étincelles de feu (*note* : de feu) et des fourchettes lancées, courageusement, autour du canon :

rien et vous a fait bouger ou vous a fait tomber sous la foudre.

Qui donc as-tu défié, géant vert, de toutes tes forces ?

Nues et dénudées, tes beaux membres, au ras du sol, enfoncés dans le sable ?

Qui pourrait contraindre toutes tes forces, — glabres — et te couvrir de honte ?

Debout et immuable, devant les mains des hommes, — rien, ce qui vit éternellement.

Roi des Pays-Bas, -- fort est celui qui ne tremble jamais :

L'humanité vous a trompé, patron (*note* : *bedijgen* = devenir fort),

« Géant vert abattu »

(01.10.1896 ; P. Baur, *ibid.*, 391).

Note: -- Outre le langage qui frôle presque la mythologie pour dépeindre la beauté à grande échelle, il y a l'antithèse (position -- réglée : WDM 157).

WDM194

Fr. Baur , oc, un peu plus loin, donne un autre modèle apparenté : *Van den ouden boom* , dont l'ouverture :

« Le bras dénudé, à moitié crispé (*note* : tronqué, jusqu'à ce qu'il ne reste qu'un poing), qui se tient là et lève un poing inexistant vers le ciel ? Est-ce un géant, en apparence ? Non, ce n'est pas une forme humaine. C'est plutôt une difformité, un monstre de pierre, qui, se dressant féroce et fier, encaisse les coups acérés du feu céleste étincelant (...) ».

Remarque : Ici, la laideur à grande échelle (« défiguration » et autres termes) est exprimée, rappelant fortement la mythologie et les ballades.

Micro-macro-esthétique.

L'harmonie des contraires existe également en matière de catégories esthétiques.

1. Voici un modèle amusant (le comique). *Jean Racine* (1639/1699), le tragique classique français, dans sa comédie * *Les Plaideurs* *, fait dire à un homme convoqué — avec humour — au commissaire : « Monsieur, présent ici, -- M'a, d'un fort grand soufflet, fait un petit présent. »

2. Nikolaï Gogol (1809/1952) est connu dans la littérature russe pour sa tragi-comédie.

Dr Leo Kobilinski-Ellis, Die Macht des Weinens und des Lachens (Zur Seelengeschichte Nikolaus Gogols), dans : R. von Walter, Uebertr., Nikolaus Gogol , Betrachtungen über die göttliche Liturgie, Fribourg i. Br., 1938, 80/100, explique cela.

Gogol (également : Gogolj) possède une caractéristique principale :

(i) à première vue, il rit, constamment, -- sobrement, décrivant tout le petit, voire l'infiniment petit - en lui et autour de lui, en Ukraine (« microscopie », dit Kobilinski-Ellis) ; on entend le doux rire et même le sourire des choses, dans leur pitoyable ;

(ii) Mais ce qui le fait rire (et vendre l'humour) est en même temps ce qui le fait pleurer. C'est tragi-comique. – La raison en est son christianisme platonicien : les hommes, la nature, – ils réussissent selon les idées de Dieu (modèles, idéaux ; WDM 50 ; 63 ; 107 (caricature)), ils sont beaux, idéaux ; mais, en réalité, pour Gogol, le mystique, ils sont des échecs, laids, des « caricatures » de l'idéal. C'est pourquoi il rit d'eux, mais l'idée de Dieu transparaît si fortement en lui qu'il pleure d'eux, simultanément.

WDM195

Le profil de polarité (différentiel sémantique).

WDM 2 ; 91 (théorie de Morris) ; – « Sémantique » désigne tout ce qui confère un contenu ou une signification à un signe. Un « profil » est une esquisse dont certains traits sont « expressifs » (pensez à la silhouette ou au profil d'un visage). « Polariser », au sens large, consiste à accentuer les contrastes.

Modèle applicatif.

*D. Szanton, *Confrontation culturelle aux Philippines* , dans : * Frontières culturelles du Corps de la Paix* , Cambridge (Mass.)/ Londres, 1966, 35/61 (question 53), décrit comment les personnes qui, dans le cadre du soi-disant Corps de la Paix américain, ont absorbé la population indigène et sa culture aux Philippines.*

Le schéma, qui représente toute une gamme ou un spectre (c'est-à-dire un ensemble de variétés au sein d'une même zone), présente les éléments suivants comme « catégories » (noms, adjectifs) :

(1) de l'acceptation à la préférence;

(2) l'éloignement;

(3) du rejet à l'aversion. On perçoit la nature ternaire « + / ± / - ».

Note-- Ch. E. Osgood, *La Mesure du Sens*, 1957 - amélioré par P. Hofstätter - donne un schéma analogue pour la recherche d'opinion (sondages d'opinion), mais avec une précision mathématique.

On peut ainsi examiner l'« image » (l'impression visuelle) d'une personne auprès du public. Prenons l'exemple du profil d'un enseignant : une échelle à trois niveaux (« compétent/indécis/incompétent ») est présentée aux parents, qui remplissent la case correspondante lors d'une consultation confidentielle, par exemple en cochant une croix. L'addition des résultats (« +/+/-/- ») révèle alors le profil de polarité.

Cela peut se faire dans le domaine des ventes (marketing) : un produit est testé selon l'échelle « bonnes ventes/ventes indécises/mauvaises ventes ». Ceci s'applique aux revendeurs qui vendent au consommateur.

Décision générale

Nous raisonnons encore en termes d'identité : le profil de polarité, par exemple, est constitué d'opposés (une multiplicité, c'est-à-dire de données non identiques). Mais il s'agit d'un profil unique (une unité, c'est-à-dire d'états (formae), de formes d'être qui – quelque part – sont néanmoins, d'un ou plusieurs points de vue, identiques). Or, la non-identité (multiplicité) et l'identité (unité) constituent ensemble l'analogie ou l'identité partielle.

On le découvre grâce à une seule méthode : la méthode comparative. C'est grâce à cette méthode ancestrale que nous avons pu classer même les choses les plus modernes.

WDM196

II.E.-- Harmonologie : l'organisation méthodique (analyse systématique).

Introduction.

1. DR Hofstadter, *Metamagical Themas* (*Les cubes du Cube Magique sont manipulés par les cubistes et résolus par les maîtres du cube*), dans : *Scientific American*, 1981, 14/27 mars, aborde le problème des configurations possibles et réelles du cube d'Ernö Rubik (du type coloré, 3 x 3 x 3, mais tel que les six faces 3 x 3 tournent autour du centre, dans une seule condition (type d'ordre), à savoir que le cube dans son ensemble ne peut, en aucun cas, se

désassembler).

Il s'agit d'un type de structure topologique (les éléments restent les mêmes, mais leur forme change).

2. Ceci rappelle *Claude Lévi-Strauss* (WDM 93 ; 96), * *La pensée sauvage* *, Paris, 1962, où l'auteur parle de « bricolage ». Ce qu'il dénonce – lorsque ce bricolage devient théorique – c'est la manière de travailler élégante, non systématique et, par conséquent, non méthodique. Le structuraliste Lévi-Strauss aborde ainsi un point essentiel de ce cours. Nous allons maintenant examiner quelques modèles applicatifs d'analyse ordonnée, c'est-à-dire systématique.

II.E.-- a -- Les règles expérimentales du Père Bacon (WDM 182ff).

Chacun, que ce soit sur le plan pratique ou sur un plan pratique étayé par la théorie, expérimente. Mais voyez comment le père Bacon a structuré cette expérimentation.

(a) Galien de Pergame

Galien, le célèbre médecin (129/200), dont la pensée sur l'expérimentation n'est pas si ancienne, est connu pour avoir établi une série de conditions à respecter. Par exemple :

- (i)** l'alternance systématique (variation) et
- (ii)** le contrôle des facteurs perturbateurs.

Incidentement: *R. van IJzendoorn et al.*, **Kritische psychologie (Drie stromingen)*, Baarn, 1981, 113ff., discutent de l'expérience (méthodique, c'est-à-dire) comme une extension de la praxis pré-scientifique : un agriculteur non formé professionnellement, par exemple, peut, à son niveau culturel (WDM 130), employer une méthode sensée (c'est-à-dire une approche raisonnée).

Conclusion : ni Galien ni, et certainement pas Francis Bacon, ne sont les inventeurs radicaux de l'expérimentation méthodique, contrairement à ce que l'on prétend parfois. Il ne faut pas sous-estimer, même l'Antiquité, pourtant réputée réfractaire à l'expérimentation !

WDM197

(b) Francis Bacon.

1. Il est plutôt connu comme empiriste (WDM 18). Mais écoutez attentivement, néanmoins, ce qu'il dit précisément :

(a) Les empiristes sont comme des fourmis : ils accumulent des matériaux sans cohésion ; cela leur suffit.

(b) Les adeptes de la méthode a priori (notez : les intellectualistes ou « spéculatifs ») ressemblent à l'araignée : de sa propre substance, elle tisse de magnifiques toiles, pleines de raffinement et de symétrie. Pourtant, elles manquent de solidité et d'utilité.

(c) Ceux qui suivent la méthode empirique sont comme l'abeille : elle extrait des fleurs la substance qui fait son miel ; elle la travaille — grâce à une capacité qui lui est propre — pour que son nectar apparaisse.

Le Novum organum de Bacon (1620) explique :

On peut donc tout attendre du lien étroit entre l'expérience (*point* souligné par les empiristes) et la raison (*point* souligné par les intellectualistes). La malheureuse « séparation » de ces deux facultés a, jusqu'à présent, ruiné tous les progrès des sciences.

Examinons maintenant les règles (ou raisons) que Bacon établit pour ordonner l'expérimentation (ou l'expérience). Il en énonce plusieurs, mais voici la plus importante.

(je).-- 'Sortes experimentalis' : expérimentation aléatoire,

Dans certaines données encore complètement « obscures », pour lesquelles aucun lemme (explication) n'est encore possible, il faut procéder de manière hasardeuse.

Claude Bernard (1813/1878 ; WDM 22v.) appelle cela « expérimenter pour voir, -- essayer de pêcher dans des eaux troubles ».

(ii).a.1. 'Expérience Variatio' : alternance dans l'expérience .

(a) on expérimente, par exemple, avec l'effet de la chaleur sur les corps (induction baconienne ou causale) : on commence par le bois.

(b) Mais on alterne : on examine comment le chauffage affecte la pierre, le fer et d'autres solides, -- puis on examine ce qui provoque la chaleur dans les liquides et les gaz.

Ou encore, on peut mener des expériences sur l'effet des toxines sur toutes sortes d'animaux de laboratoire.

Remarque : on peut alors comparer beaucoup mieux, la méthode

définitive.

(ii).a.2. ' *Productio experimentalis*', quantification .

WDM 182ff. expliquait cela : on examine si la quantité et ses variations produisent un effet.

WDM198

(ii).b. ' *Inversio experimenti*', l'expérience inverse .

Modèle d'application. – En chimie, on peut analyser avec de l'eau, H²O.

On peut aussi tenter de composer l'eau (« synthèse »). On peut inculquer aux élèves la méthode globale, qui met l'accent sur les ensembles (Gestalten). Mais on peut aussi procéder à l'inverse : inculquer le sens du détail et de la précision (la méthode associative). On compare ensuite l'effet de cette méthode sur le comportement rationnel des élèves.

Conclusion. 1. En résumé, on constate qu'une certaine logique – à comprendre : ordre et clarté – sous-tend les règles de Bacon. Comme il le dit lui-même : il intègre la raison à l'expérience elle-même. On examine d'abord la phase (WDM191) de contact avec la réalité à analyser dans laquelle on se trouve (aucune hypothèse possible pour l'instant, ou hypothèse déjà possible). Ensuite, on explore un réseau situé autour du point à étudier.

2. Puisqu'il s'agit de la relation « cause/effet », Bacon a conçu des tableaux.

(a).1. – Tableau de présence de causalité : elle note toutes les circonstances qui accompagnent le processus de causalité. –

(a).2. – un tableau de causalité : elle note tous les changements d'intensité (dosages) dans ce processus. – (

b) – Tableau d'absence d'effet : lorsque l'effet ne se produit pas, – en indiquant dans chaque cas toutes les circonstances, comme ci-dessus, bien entendu.

Dans cette analyse tripartite, selon Bacon, il peut sembler qu'une cause engendre un effet, c'est-à-dire que, invariablement, le présage est suivi de la conséquence. C'est précisément alors que...

(1) nécessaire et

(2) conditions suffisantes de causalité. – Ch. Lahr, Logique, 587, note ce qui suit. –

(1) La nuit suit invariablement le jour (un fait purement séquentiel) ;

(2) la rotation de la Terre est une condition

(3) La lumière du soleil est la cause : la rotation sur l'axe n'explique

l'alternance du jour et de la nuit que dans la mesure où, dans notre système planétaire, un foyer lumineux est à l'œuvre. – Autrement dit : le présage/la conséquence n'est pas encore une véritable relation de cause à effet.

WDM199

3. Remarque phénoménologique.

WDM 142 (Scheler : « dasz überhaupt etwas sei ») ; 44 (rencontre) ; 70 (phénoménologie intentionnelle) ; 98 (Weber), -- ils nous ont déjà appris, en partie, ce qu'est la « phénoménologie » ou la description des phénomènes.

a. « De manière critique », le phénoménologue distingue entre

a) ce qui est immédiatement donné (en un mot : donné) et

b) qui est connaissable par raisonnement indirect (déductif ou réductif ; WDM 2 ; 131 : axiomatique-déductif, 135 (réductif) ; -- 22 (lemmatique-analytique)). En bref : ce qui est directement connaissable (« phénomène ») est défini en premier ; ce qui n'est connaissable qu'indirectement (« phénomène raisonné ») en découle.

b. Appliqué ici :

(a) est donné directement : la séquence « jour et nuit », éventuellement : « jour d'été et jour d'hiver », suivie de « jour d'hiver et nuit d'hiver » (sans oublier le jour polaire (été) et l'hiver polaire). C'est le phénomène qui se révèle directement.

(b) Est indirectement connaissable : la cause (explication).

Lahr désigne la lumière du soleil comme la « cause » et la rotation de la Terre sur son axe comme une simple « condition ».

On peut aussi dire que les deux — le soleil et son éclairage, la rotation sur l'axe — sont des causes partielles ou des conditions conjointes qui, ensemble, constituent la cause unique.

Cf. WDM 99 (7 : archè, principe) : la lumière solaire et la rotation axiale régissent la séquence phénoménale « jour/nuit » ; elles l'expliquent, précisément comme causes partielles. Ou encore : la séquence « jour/nuit » est une fonction (passive) de (dépendant de) la lumière solaire et de la rotation axiale.

De plus, si l'on tient compte des saisons, une troisième cause entre en jeu : l'orbite terrestre autour du Soleil. Ces trois éléments – la lumière du Soleil, la rotation axiale et l'orbite terrestre – expliquent l'alternance jour/nuit

(été-hiver). Chacun constitue individuellement une condition nécessaire ; ce n'est que conjointement qu'ils forment une condition suffisante, ou cause.

4. Conclusion : comme Bacon l'a justement souligné, un système conceptuel clair de sous-concepts (sous-idées) est indispensable avant toute analyse méthodique (ici : l'expérimentation, par exemple). La raison (avec ses intuitions a priori) doit être intégrée à l'expérience (avec ses observations). Ce n'est qu'alors que l'on peut induire une causalité de manière responsable (par exemple, « action/passion » : WDM 84/85 ; 183).

WDM200

2.3.5. Les règles d'exclusion de John Stuart Mill.

Le document WDA 135 nous a déjà présenté Mill (méthode opératoire). Voir aussi WDM 139, 187. Lui aussi, dans la tradition baconienne, a développé un système d'idées fondamentales qui intègrent la « raison » à l'« expérience ».

a. La méthode de correspondance ou de concordance.

Elle répond au bureau de présence de Bacon.

Modèle applicable

Hippolyte Taine (1828/1893 ; connu pour appliquer la méthode scientifique exacte aux produits de l'esprit (une œuvre d'art, par exemple)), en donne un exemple dans son **De l'intelligence**.

1. Commençons par rassembler une multitude d'exemples où l'oreille perçoit un son : le son d'une cloche, le bruit d'une corde pincée ou frottée par un archet, le son d'un tambour, le son d'un clairon, le son de la voix humaine. On perçoit alors l'analogie entre ces exemples.

2. Que découvre-t-on ? Malgré les différences, il s'agit d'une seule et même réalité : un corps produisant des sons vibre et transmet ces vibrations à travers l'environnement, où elles atteignent l'oreille. « Cette vibration transmise est l'antécédent recherché ».

P. Lahr présente le modèle régulateur : « Si une multitude d'occurrences d'un même phénomène n'ont qu'un seul signe commun, alors ce signe est la cause du phénomène ».

On voit, une fois de plus, comment l'analogie ancestrale (identité partielle) est le fondement de l'idée ou règle fondamentale de l'expérimentation chez Mill.

b.-- La méthode de modification ou de variation.

Elle rencontre le tableau de notation de Bacon.

Modèle d'application. -- Modifiez (graduellement) le nombre ou l'amplitude (également : « amplitude », c'est-à-dire la magnitude (quantité) d'une oscillation, la distance maximale entre les extrémités d'un mouvement ondulatoire, l'envergure maximale d'un pendule) d'un corps produisant du son, et vous percevrez des changements correspondants (correspondants, proportionnels) dans le son.

La règle d'Aristote : la propriété et sa mesure (= quantité). -- P. Lahr formule le modèle régulateur : « Modifiez l'intensité (quantité) d'une cause, pour voir si l'effet varie également dans la même direction et proportionnellement ».

WDM201

Ou encore : « Si un phénomène change également alors que tous les signes — à l'exception d'un seul — restent inchangés (un seul signe change), alors ce signe unique est la cause recherchée. »

Note--

(1) En prévision de la troisième méthode (la méthode de la différence), on peut déjà dire que la méthode de modification remplace la méthode de la différence, à savoir lorsque l'on ne peut éliminer la cause par intervention humaine : on se contente alors de modifier (graduellement) la cause pour déterminer si l'effet est également modifié.

(2) **La méthode du surplus** n'est qu'un cas particulier de la méthode de la différence : « Si l'on élimine d'un phénomène la partie qui est l'effet de certains signes, alors le surplus (le reste de la dichotomie ou de la complémentation ; WDM 168) du phénomène est l'effet des signes restants ».

On voit ainsi comment s'appliquent les principes élémentaires de l'ordre, brièvement exposés ci-dessus. Du moins si l'on procède, comme Mill, avec esprit (compréhension et raison).

c. - La méthode des différences.

Elle répond à la table des absents de Bacon.

Modèle applicable

(a) Un timbre est fait vibrer (résonner) dans l'air.

Résultat : un son est produit.

(b) La même couleur de tonalité est faite sonner, « vibrer », dans le vide.

Résultat : aucun son n'est audible.

Conclusion évidente : l'air est soit la cause, soit une cause contribuant aux vibrations sonores que notre oreille perçoit.

Ce dernier test est la négation (WDM 159) – la négation par privation – du premier. Là encore : les idées fondamentales de l'ordre sont à l'œuvre dans la méthode de Mill.

Lahr, *Logique*, 588, dit, à propos du modèle régulateur : « Si un cas dans lequel le phénomène se produit et un cas dans lequel il ne se produit pas ont tous les signes en commun sauf un seul, alors ce signe est la cause ».

On voit, par exemple dans l'expression « précisément un », comment fonctionnent nos principes de théorie de l'ordre. À condition, du moins, de procéder avec enthousiasme dans la pratique (l'expérience, par exemple). Et cet « enthousiasme » est un sens de l'ordre et de l'organisation.

WDM202

Note-- Un soupçon d'histoire des sciences.

(1) William Harvey (1578/1657), médecin anglais qui a découvert la circulation sanguine en 1628 contrairement à la vision aristotélicienne établie, a affirmé « omne vivens ex ovo » (Tout ce qui vit vient d'un œuf).

Autrement dit : tout ce qui vit provient d'une vie antérieure.

(2) Louis Pasteur (1822/1895), biochimiste, fondateur de la microbiologie ; fondateur (avec P. Béchamp et J. Tissot) d'une médecine renouvelée, a confirmé la conjecture (lemme, hypothèse) de Harvey (et a réfuté, « falsifié » la « generationo spontanea », la vie qui naît de rien de biologique, celle qui préexiste).

Lahr résume ainsi l'œuvre de Pasteur.

a. Le théorème (hypothèse).

La formation d'organismes vivants (WDM 142) dans une substance fermentable (c'est-à-dire susceptible de fermentation) (par exemple, un liquide) est causée par la présence de germes microscopiques présents dans

l'air à l'état de suspension.

Note:

En chimie, une « suspension » est un liquide ou un gaz dans lequel une autre substance, divisée en particules très petites, « flotte ».

b.-- La vérification.

(1) Pasteur a d'abord mis la substance fermentable en contact avec l'air, qui contenait des « êtres organiques » dans une plus ou moins grande mesure.

(2).1 . Il a ensuite placé la même substance fermentable dans un vide.

(2).2. Il fallait aussi les tester lorsqu'ils se trouvaient dans de l'air chimiquement pur (dépourvu de tout élément biologique (le négatif)). – Reconnaissez-vous ici les « tables » ou les « méthodes » de Bacon et Mill ? Et notre théorie de l'ordre ?

Note – WDM 181 nous a présenté l'ancien Grec Anaxagore de Klazomenai comme le fondateur de la méthode empirique.

Est-ce un hasard si celui qu'Aristote tenait en si haute estime (« Le seul sobre parmi les ivrognes ») fut le premier à percevoir l'ordre du cosmos avec une telle clarté et à parler, dans ce contexte, du « nous », de l'intellectus, de l'esprit ? Il semble même que ses contemporains, à sa vue, lui aient lancé en riant : « Voilà le Nous ! » Quoi qu'il en soit, Anaxagore voyait l'esprit, la puissance qui établit l'ordre, et le sens de l'ordre à l'œuvre dans tout l'univers. En nous réside l'« esprit » et hors de nous réside l'« esprit » (WDM 66 et suiv. : le noble joug). Tous deux sont en harmonie, ce qui freine toute irrationalité.

WDM203

Remarque : Une comparaison révèle l'existence d'une relation entre les schémas de Bacon et de Mill. Lahr les caractérise comme suit.

a.1. La méthode de vérification de Mill (consentement) est un raffinement de la « variation expérimentale » de Bacon (WDM 197) (tableau de présence).

a.2. La méthode de vérification quantifiée de Mill est un raffinement de la « productio experimenti » de Bacon (WDM 197 ; tableau de gradation).

b. La méthode de falsification de Mill est un perfectionnement de

l'« *inversio experimenti* » de Bacon (WDM 158 ; tableau d'absence). Cf. *Lahr, Logique* , 588.

2.3.6. L'exposé méthodique d'un système d'apprentissage.

Jusqu'à présent, nous avons examiné le comportement ordonné, scientifiquement, en nous intéressant surtout aux sciences naturelles (physique, chimie, biologie).

Sommes-nous face à un produit intellectuel de la « mode culturelle et scientifique » ?

1. Le structuralisme.

WDM 93 (les plus grands noms du structuralisme français : de Saussure, Lévi-Strauss, Lacan, Althusser); 148 (le syntagme et l'association de de Saussure, dans le langage); 157.

*G.G. Granger, dans *Pensée formelle et sciences de l'homme** , Paris, 1967, 1/6, expose comment le structuralisme français, selon lui, se fonde sur trois modes de pensée analogues qui placent tous l'idée de « système » (WDM 87 ; 109 ; 141) en leur centre. Il s'agit du structuralisme « systémique-doctrinal » ou, comme on le dit encore, du structuralisme « systémique-technologique » (systématologique).

a. La linguistique de B. de Courthenay et, surtout, de Ferdinand de Saussure (1857/1913). La « langue » n'est pas tant un « tout vivant » en évolution culturelle et historique (« diachronie »), mais plutôt un système de signes (« code » ou système disponible de signes linguistiques, dans un contexte social ; « synchronie »), qu'il est préférable d'étudier hors du cadre de l'évolution historique. Les paires d'opposés en sont une composante essentielle, qui constituent sa structure.

b. – Les mathématiques de Bourbaki, un groupe de jeunes mathématiciens qui se font appeler « Bourbaki », partent de la théorie des ensembles de G. Cantor (WDM 128 et suiv.). Ils ont réformé les mathématiques traditionnelles depuis 1939 et les ont centrées sur l'idée de « système », caractérisé par des structures (WDM 86). Ce système est un système de théorie des signes (WDM 90 : systèmes formels ou langagiers).

WDM204

Alors qu'auparavant les mathématiques étaient principalement une

activité de résolution de problèmes (« mathématiques de résolution de problèmes »), elles deviennent désormais une analyse structurelle.

Note-- J. Piaget, **Le structuralisme**, Paris, 1968-2, 22s., affirme que, par-dessus tout, trois structures de base – les invariants (WDM 135) – ont émergé.

(i).-- La structure de l'ordre.

Appl. modèle : un treillis (« treillis », « réseau », « treillis »).

L'ensemble V , composé de n parties, donne lieu à un sous-ensemble $D(V)$ lorsqu'on combine ces parties une à une, deux à deux, etc., incluant l'ensemble vide V et l'ensemble V lui-même. Il existe un sous-ensemble $D(V)$ tel que $D(V) \geq 2$ contient les n -ièmes éléments. – Voici un modèle applicable de structure d'ordre.

(ii). La structure algébrique.

Prototype : le « groupe ».

Un groupe est un ensemble d'éléments — par exemple, les entiers négatifs et positifs — capables, par exemple, d'addition (donnant naissance à un nouvel élément de cet ensemble) et, immédiatement, capables de l'opération « inverse » (soustraction), qui neutralise la première.

De plus, il existe un élément « neutre » (tel que le nombre 0, signifiant qu'aucun nouvel élément n'est généré lors des opérations). Il existe également une « association » : $(n + m) + 1 = n + (m + 1)$.

C'est la base de l'algèbre. Et de l'arithmétique.

Nous nous référons à WDM 131 et suivants : opérations sommatives et multiplicatives, selon la structure algébrique.

(iii).-- La structure topologique.

Elle soutient les idées de « liaison adjacente » (WDM 148), de « continuité » (non-interruption) et de « valeur limite » (limite).

Prenons l'exemple simple d'une motte d'argile, qui se déforme sans jamais se rompre. Le nombre d'éléments reste identique, mais leurs formes sont différentes.

Il est évident que l'idée d'« analogie » (identité partielle) est à la base des trois grandes structures mathématiques. Ce sont trois types d'unité dans la multiplicité.

c.-- La « technologie systémique » de Martial Gueroult (1891/1976).

Au lieu de se concentrer, comme J.P. Sartre, sur le choix existentiel (c'est-

à-dire la préférence, l'appréciation ou l'orientation spontanée envers quelque chose – ici : la géométrie comme modèle de la science et de la philosophie – dans son analyse des œuvres de Descartes), *Gueroult s'intéresse* à la philosophie cartésienne comme système de théorie des signes. Doté d'une structure bien définie.

WDM205

Les matériaux sont (a) les affirmations de Descartes et (b) éventuellement, des témoignages. Or, dans son ouvrage * *Descartes selon l'ordre de la raison**, Paris, 1953, il avance l'idée d'un « système relativement clos » (WDM 146). Dans ce cadre, il intègre la « cohérence logique » (WDM 30 : absence de contradiction) des énoncés de Descartes.

En résumé:

(1) Les trois modes de pensée – linguistique, mathématique et philosophique – conçoivent l'objet d'analyse comme un signe, ou un ensemble de signes, respectivement : signes linguistiques, mathématiques, philosophiques – signes textuels. Ces signes obéissent à un système, doté d'une cohérence propre (principe WDM 7). – Ceci est au cœur du structuralisme (cf. WDF 51 : signe).

(2) L'apprentissage précoce de l'enfance (perception des liens, des totalités, des systèmes), analysé par Piaget (WDM 136/139), se déroule, du moins selon lui, selon des principes structuraux. Vers l'âge de onze ou douze ans, il se mue en structuration consciente, après avoir été initialement inconscient. En mettant l'accent sur ce type d'acte inconscient (cf. psychologie des profondeurs), un aspect de la méthode structurale se rapproche de la psychanalyse.

(3). Il n'est pas surprenant que les structuralistes abordent également la théorie des systèmes (WDM 69 et suiv.) comme l'a fait Om von Bertalanffy.

2. L'édition du texte de Saussure.

Nous allons maintenant expliquer la structure de *Ch. Bally/ A. Sècheyne/ A. Riedlinger, publ., Ferdinand de Saussure, Cours de linguistique*, Paris, 1916-1 ; 1931, 7/11 (*Préface à la première édition*).

Les trois élèves de Saussure exposent la méthode qui leur a permis de tirer l'essentiel de l'enseignement de leur professeur de renommée mondiale (WDM 197 : l'égal de Bacon). Cette méthode repose sur une comparaison

systematique (ordonnée et raisonnée).

(1).-- *Le donné et le recherché.*

(a) -- *Étant donné* (situation).

Les éditeurs avaient suivi les enseignements de Saussure, décédé avant la publication de son œuvre.

Le corpus (c'est-à-dire la collection ou l'inventaire total (WDM 125) des textes) consistait, en 1913, en notes très rares : « On était obligé de recourir aux notes enregistrées par les étudiants – au cours de trois séries de conférences à l'Université de Genève (1906-1907 ; 1908-1909 ; 1910-1911) ».

WDM206

Conclusion : l'induction sommative (inventaire) prime, ce qui garantit l'exhaustivité de l'information.

Demandé (tâche).

À partir du corpus, faites une reconstruction fidèle de la doctrine de Saussure, tant dans ses éléments que dans sa totalité (en tant que système).

(2).-- *L'analyse.* -

L'hypothèse (lemme, réduction régressive) est la suivante : il existe une sorte de doctrine (système) cohérente inscrite dans ce corpus. L'analyse

(a) suppose que, s'il existe une doctrine cohérente, elle devrait pouvoir être trouvée par une comparaison méthodique des textes (réduction progressive ou « déduction ») : on conçoit la recherche.

(b) L'analyse vérifie (vérification/falsification), par test (réduction piratique ou inductive), si le système recherché est présent.

(b).1. -- *Le contenu.*

Que faire de ces matériaux ? Un travail d'analyse critique initial s'imposait pour chaque cours et pour chacun de ses détails. Il fallait comparer toutes les versions afin de pénétrer la pensée – une pensée dont nous ne possédions que des échos, et même alors des échos parfois contradictoires. De Saussure appartenait, après tout, à cette catégorie de personnes qui se renouvellent sans cesse.

(b).2. -- *La conception.*

Les éditeurs soulèvent désormais la question du style (stylistique).

Et après cela ? La forme textuelle, inhérente à l'enseignement oral, souvent en conflit avec la forme inhérente au livre (à produire), nous a posé les plus grands problèmes.

Remarque : Dans la dichotomie « contenu/forme », on reconnaît deux des trois principales caractéristiques de la rhétorique traditionnelle (WDM 2 ; 12 ; 118 ; 180), à savoir l'invention, l'ordonnancement et la mise en forme des idées d'un texte à créer (textuologie).

Concernant la conception, des possibilités (WDM 38 et suiv. : modalités) se sont présentées. Plus précisément, un système de formes textuelles possibles. Dans lequel se révèle l'examen méthodique de la conception (« esprit »). Quatre formations textuelles possibles se sont présentées :

WDM207

- (1) publier tout dans sa forme de texte original ;
- (2) publier exactement un cours ;
- (3) publier des sections de texte particulièrement originales (de Saussure lui-même) (WDM 5; 106; 168);
- (4) Composez votre propre texte à partir de l'intégralité du corpus - y compris les notes personnelles de Saussure.

Voilà qui remet en question les possibilités a priori.

Le choix empirique parmi la somme des possibilités.

Les personnes qui soumettent ces propositions expliquent leur choix.

Nous allons nous attarder sur ce point plus en détail car il s'agit d'un aspect spécifique, par exemple, aux projets finaux (mémoires des étudiants de dernière année).

a.— « Publier tout dans le texte original ». — C'était impossible. « Les répétitions, inévitables dans une exposition décousue, — les recoupements (où certaines parties du texte sont, en partie, identiques), — les variations de formulation, — cet alias aurait donné à une telle méthode de publication une apparence disparate. » (Oc 9). — Autrement dit : l'unité stylistique aurait été absente.

b. « Se limiter à un seul cours » — et même alors : lequel des trois cours donnés par Saussure ? — revenait à dépouiller le livre (à produire) de toutes les richesses qui étaient abondamment réparties dans les deux autres.

Même la troisième, la plus définitive, n'aurait pas, prise à elle seule, été en mesure de fournir une image complète des théories et des méthodes de F. de Saussure". (Ibid.).

On le voit : c'est tout le système qui est en jeu.

c.-- « Il nous a été proposé de retranscrire certains passages de texte, notamment les plus originaux, au fur et à mesure qu'ils étaient disponibles. Bien que cette idée nous ait d'abord séduits, il est vite apparu que cette méthode déformerait la pensée de notre maître. »

Après tout, ils n'ont fait traverser le pont que des fragments. Et cela, d'une construction dont la valeur ne se révèle que lorsqu'elle est dans son intégralité. (Ibid.). On voit bien que c'est l'idée de système qui est en jeu.

d.-- « Nous avons finalement opté pour une solution plus audacieuse. »

Celui-ci est, selon nous, également plus rationnel :

(i) basé sur le troisième cours,

(ii) effectuer une reconstruction destinée à représenter la cohérence (« synthèse »),

(iii) mais de telle manière que nous avons utilisé la totalité de tous les matériaux textuels disponibles, y compris les très rares notes de Saussure lui-même. » (Ibid.).

WDM208

On le voit bien : c'est devenu une commémoration où la dimension personnelle des auteurs joue un rôle. – Comme tout bon projet de fin d'études, d'ailleurs.

Décision : la réduction évaluative.

L'« évaluation » ou le jugement de valeur sommaire se lit comme suit :

« Nous nous sommes aventurés dans une reconstitution d'autant plus périlleuse qu'elle devait, en même temps, être une représentation parfaitement fidèle de la pensée de Saussure. Le livre est né de ce travail de comparaison et de reconstruction. » (Ibid.)

Il est clair : comme l'a dit Bacon, la conception a priori de la somme des possibilités et l'élaboration a posteriori (« empiriquement ») d'au moins une de ces possibilités aboutissent à un travail méthodique et ordonné.

Pour citer Immanuel Kant : sans l'éclairage d'idées préconçues (a priori)

(ici : adaptations possibles du matériau textuel), la composition est « aveugle » sans élaboration ; a posteriori (empiriquement), la somme des adaptations possibles est « vide ». Les deux sont indissociables.

Ceci rappelle le principe fondamental de l'éthique de saint Thomas d'Aquin (1224/1274), figure de proue de la scolastique médiévale : il commence par la distinction entre « actus hominis » -(un acte d'un être humain, -- sans « esprit » actualisé, par exemple ce que l'on fait distraitement, ivre ou au hasard --) et « actus humanus » (un acte humain, --- avec un esprit actualisé (l'intellect et la raison activement impliqués)).

L'œuvre des élèves de Saussure était un « actus humanus », un acte « humain », témoignant de l'« humanitas », de la norme humaine. L'humanité progresse de manière ordonnée .

2.3.7. L'analyse méthodique d'un phénomène sacré.

Nous restons dans la sphère du structuralisme. Afin d'analyser correctement les formes diverses et apparemment très confuses du totémisme (une religion archaïque), Cl. Lévi-Strauss (1908/2009), en tant qu'anthropologue culturel, procède d'abord de manière sommative dans son * *Le totémisme aujourd'hui* *, Paris, 1962.

Explication.

Rue de la bibliothèque :

-- M. Besson, *Le totémisme* , Paris, 1929, -- fl. oc, 69/75 (*Le problème totémique et les théories pour l'expliquer*) ;-- W. Schmidt, *Origine et évolution de la religion (Les théories)*, Paris, 1931, 139/156 (*Le totémisme*) ;--

WDM209

-- Nathan Söderblom (1866/1931, professeur à Uppsala et Leipzig), *Das Werden des Gottesglaubens (Untersuchungen über die Anfänge der Religion)*, Leipzig, 1926-2, 93/156 (*Die Urheber*).

-- JF MacLennan, *Primitive Marriage* , Londres, 1866, a révélé au monde occidental le phénomène du totémisme sous la forme de l'exogamie : dans certaines cultures, la famille et la tribu se considèrent comme « apparentées » à, « partiellement identiques » à, une sorte d'animal — de sorte que cela détermine le mariage dans une très large mesure.

1. Incidemment : S. Freud, *Totem und Tabu (Einige Uebereinstimmungen im Seelenleben der Wilden und der Neurotiker)*, Leipzig, 1913 ; 1922-3, --

suivant les traces de *W. Robertson Smith, Kinship and Marriage in Early Arabia*, Cambridge, 1885, ainsi que de Ch. Darwin et Atkinson (concernant la « horde primordiale »), développe une théorie qui a été fortement contestée par les anthropologues, mais qui n'est pas sans importance psychanalytique.

2. D'une manière générale, le totémisme se résume à ceci : un individu ou un groupe fonctionne selon l'idée qu'il descend d'un objet (perçu comme vivant), d'une plante, d'un animal, ou du moins qu'il est lié à celui-ci.

« Les membres d'un clan particulier s'identifient, dans une certaine mesure, au totem dont ils portent le nom et les symboles spéciaux. Il leur est interdit de tuer, de manger ou même de toucher le totem. » (*P. Schebesta, Origine de la religion (Résultats de recherches préhistoriques et ethnographiques*), Tiel/La Haye, 1962, p. 70).

De plus : le totem est souvent doté de pouvoirs surnaturels (WDM 17) ; il offre aide et protection en cas de danger.

Remarque : Tous les spécialistes s'accordent à dire que le phénomène est très complexe et n'est pas encore pleinement compris.

La somme a priori des possibilités.

Selon le structuraliste Lévi-Strauss, l'analyse se déroule comme suit.

(1) L'objet, -- ici : le totémisme, est donné.

(2) Ce qui est requis, c'est une analyse d'au moins deux termes, liés de quelque manière que ce soit l'un à l'autre (WDM 203 : système).

Cette analyse procède, en premier lieu, de manière sommative en ce qui concerne les modalités possibles des relations.

Ainsi, Lévi-Strauss introduit, de manière purement spéculative (a priori, comme un lemme), le schéma de possibilités suivant.

WDM210

Nature	catégori	catégorie	individue	individue
cultur	e	personn	1	1
e	groupe	e	personne	groupe

Remarque : On retrouve ici la base configurative ou combinatoire (WDM 114 ; 136 ; 153 ; 189) : toutes les données empiriquement vérifiables sont ajustées par paires dans le schéma ci-dessus : à chaque « lieu » (boîte), de plus, de la nature (objet, plante, animal, -- qu'il soit individuel (singulier) ou groupé) correspond une donnée culturelle (à savoir une forme de totémisme).

Lévi-Strauss, oc, 22s., dit : « Tous ces termes sont choisis arbitrairement, -- calculés, afin de distinguer dans chaque série (quadruple) deux modes d'existence - l'un collectif (le groupe ou la catégorie), l'autre singulier. »

Pour souligner son caractère purement spéculatif (lemmatique, hypothétique), il déclare : « Dans cette phase préliminaire (de l'analyse structurale), on pourrait choisir n'importe quels termes — par exemple, « x » à la place de « nature » et « y » à la place de « culture », etc. — pourvu qu'ils soient distincts. » WDM 90 : systèmes formels, aussi abstraits que possible.

La vérification empirique (apostoritique) des possibilités.

Après avoir conçu un système théorique de totémismes possibles, voici maintenant le système réel et factuel de totémismes établis, éclairé par le système conçu a priori.

1.-- Le totémisme australien.

Elle présente des caractéristiques sociales et de genre : il existe une relation (alignement, parenté) entre une catégorie naturelle (un ensemble de phénomènes — objets, plantes, animaux) d'une part, et, d'autre part, un groupe culturel (une société religieuse ; la totalité des hommes et des femmes).

En termes existentiels : un groupe se sent religieusement lié (« connexion ») à, par exemple, le phénomène du tonnerre, l'objet (une pierre porte-bonheur) ou une espèce animale (un kangourou, par exemple).

2.-- Le totémisme des Indiens d'Amérique du Nord.

On sait – parfois à travers des « épreuves » très cruelles et sévères – qu'on est lié (descendant, apparenté) à une catégorie naturelle comme ci-dessus).

WDM211

3.-- Le motatype des îles Bank.

Géographiquement, ce lieu se situe au nord des Nouvelles-Hébrides. – Un nouveau-né est considéré comme une incarnation (au sens large du terme) de la plante ou de l'animal que sa mère rencontre ou consomme au moment où elle prend conscience de sa grossesse. – Il s'agit d'un lien entre « individu

naturel » et « personne culturelle ».

4.-- Le « totémisme » négro-africain.

Le groupe culturel – par exemple, une population locale – se trouve lié par un lien avec un individu « sacré » de la nature – par exemple, un crocodile – sur place, qu'il vénère et protège collectivement.

Remarque finale.

C. Lévy-Strauss, oc, 24 ; dit :

« **(1)** D'un point de vue purement logique, les quatre composés sont équivalents. Raison : ils sont générés par une seule et même opération. »

(2) En réalité, seuls les deux premiers totémismes – catégorie/groupe et catégorie/personne – furent classés sous l'appellation de « totémisme », terme alors employé. Lévi-Strauss insinue ainsi que, jusqu'à son époque, les ethnologues n'ont pas procédé de manière rigoureusement logique. Après tout, l'usage empirique de la langue ne correspond pas au système qu'il avait conçu a priori. – Il existe peut-être des raisons légitimes à cela, mais des raisons qui ne sont plus structurellement justifiables.

2.3.8. L'analyse méthodique d'un choix de valeur.

Nous entrons ainsi dans l'axiologie (WDM 74 et suiv.).

(1). -- J. Pucelle, *Le contre-point du temps* (*Méthodologie de la liberté*), Louvain, 1967 (ouvrage qui forme avec *La source des valeurs* et *Le règne des fins* une trilogie), aborde, dans un deuxième chapitre, « *le labyrinthe des solutions d'échange* » « alternatives ».

Il s'agit d'une sorte d'« axiomatique » (système de prépositions) -- (WDM 23 ; 136 ; -- 131) -- de choix.

a. La liberté implique le choix, oui, un pluriel de choix, possibles, (encore une fois : le côté modal) choix.

b. Le choix ordonné présuppose, en éclairant le choix comme acte, une totalisation (synthèse) des possibilités. Le proposant en perçoit cinq :

- (i) la solution d'échange (alternative : l'une ou l'autre) ;
- (ii) préférence (de préférence l'une par rapport à l'autre) ;
- (iii) la variété (tantôt une chose, tantôt une autre) ;
- (iv) la combinaison, (accumulation) (l'un et l'autre) ;
- (v) le refus (ni l'un ni l'autre).

WDM212

Ainsi, lorsqu'une personne « choisit » et qu'elle possède plus d'une valeur

(bien), le système des configurations possibles (ou combinaisons) éclaire à la fois la pluralité des choix à faire et son acte de choix, son « esprit » (intellect et raison), ainsi que la prise de distance par rapport à ce qui peut être choisi. Il s'agit de percevoir les choix possibles, les possibilités. C'est une des formes de la lumière que représente notre esprit. Cela signifie que nous, en tant qu'« esprit », possédons des idées, et une pluralité d'idées, unies en un système (un tout cohérent), grâce auquel nous abordons les données factuelles.

Avec Max Scheler (WDM 42 ; 62 ; 75), dans son * *Die Stellung des Menschen im Kosmos* *, Darmstadt, 1930, 60, on peut appeler cela, dans la tradition platonicienne, « act der ideierung » (acte idéal). Scheler qualifie cette « idéation » (Ideierung) d'« Entwirklichung » (en enlevant quelque chose de son caractère massif et factuel), de « déréalisation ».

Par conséquent, selon lui, l'homme, en tant qu'esprit, est « celui qui peut dire “non” (WDM 157 et suiv. : la négation) ». Il y a là quelque chose d'« ascétique » (une forme d'« ascétisme », une forme de mortification), ajoute-t-il.

En d'autres termes : l'homme en tant qu'esprit n'entre pas simplement dans le donné ; il le transcende, le dépasse, en ne se contentant pas d'y entrer.

Modèles applicatifs.

1. Nous avons vu, WDM 9 et suivants, ce que signifiait la « sagesse » (éducation générale, -- si nécessaire poussée vers une spécialisation ou une autre).

Eh bien, R. Schärer, **L'homme devant ses choix dans la tradition grecque**, Louvain, 1971, décrit comment le Grec ancien disposait du héros, du sage et du philosophe comme modèles pour résoudre les problèmes.

Chacun de ces trois exemples réduit

(i) une situation donnée transformée en une solution d'échange (alternative, c'est-à-dire un choix « pour ou contre » (l'un ou l'autre) ;

(ii) ce faisant, ils font appel à des valeurs qui fonctionnent comme des « normes » (guides), de telle sorte que si le héros, le sage ou le philosophe ne respecte pas ces valeurs (la négation, l'omission) dans son choix, il commet une transgression (« hubris », également « hybris »), qui, tôt ou tard, est corrigée par « Nemesis », la rectification de l'erreur commise.

Autrement dit : le héros (considéré comme une forme de « sagesse »), le sage et le philosophe – ils croient en un ordre objectif, dans lequel l'un peut, voire doit, être qualifié de bon (conscientieux) et l'autre de mauvais (sans scrupules).

Contrairement à l'« harmonie des contraires » « divine » (comprendre : démoniaque) (WDM 170 : « totalité »), l'homme grec, dans la mesure où il suit ce modèle, choisit entre le bien et le mal, alternativement.

De plus, il/elle sait, par une tradition archaïque et sacrée, qu'une sorte de « sanction immanente » (une punition inscrite dans sa vie) l'attend s'il/elle ne fait pas les bons choix.

2. *Reinhold Niebuhr, Christ and Culture*, Londres, 1952, aborde la relation (identité partielle) « christianisme/culture (Renaissance) ».

Depuis la Renaissance, l'Occident connaît, non sans un rétablissement de l'Antiquité païenne, une idée de « culture » résolument séculière (mondaine, « terrestre ») (et, par conséquent, ignore un certain nombre de valeurs sacrées (et ecclésiastiques)).

D'où le problème du choix.

un. - Rue de la bibliothèque : *Fr. Hermans, Histoire doctrinale de l'humanisme chrétien*, i/iv, Tournai/Paris, 1948 (dans laquelle sont discutés des figures telles que M. Ficino, Pic de la Mirandole, Lefèvre d'Étaples, Érasme, Thomas More (qui a été canonisé), François de Sales, etc., qui, à la Renaissance, ont tenté de christianiser l'« humanisme »).

b. Il ne faut toutefois pas se laisser induire en erreur par l'œuvre d'Hermans : d'autres choix, voire opposés, existent. Cf. WDM 159 (théorie de la tension). Ceux-ci illustrent les tensions qui surgissent entre christianisme et humanisme lorsque tous deux aspirent simultanément à établir une même culture, avec des idées parfois différentes, voire contradictoires.

Niebuhr distingue ainsi cinq types de choix.

1. Le type **Tertullien/Tolstoï** : une inimitié irréconciliable prévaut entre le Christ (= le christianisme en tant que facteur culturel) et la « culture » (humaniste).

2. Le type **Saint Augustin/Calvin** : la culture (humaniste-païenne) est

totalement « pécheresse », mais le Christ convertit, restaure « l'homme » de l'humanisme, culturellement aussi.

3. Le type *Martin Luther* : il existe une relative irréconciliabilité entre le croyant, qui sert le Christ, et le pécheur absorbé par la culture (païenne-humaniste) ; pourtant, il existe une certaine préservation d'une appréciation sincère de la culture.

WDM214

4. Le type de saint *Thomas d'Aquin* (1225/1274 ; figure emblématique de la scolastique ; toujours vénéré par l'Église actuelle comme l'incarnation de la philosophie, – bien que sous une forme néo-scholastique) : le Christ transcende la culture, mais y contribue – d'une manière essentielle (le christianisme comme composante intégrale de la culture).

5. Le type d' *interprétation libérale* de la figure du Christ : le Christ apporte la « vraie » culture (comprise au sens libéral).

Remarque : Le module WDM 195 nous a présenté le profil de polarité. Or, il est clair que les cinq positions (choix de valeurs) de Niebuhr s'étendent du rejet radical à l'affirmation radicale. Ce qui prouve la validité du schéma de pensée du « profil de polarité ».

Cela peut nous aider, nous chrétiens, face aux questions controversées contemporaines — prenons l'exemple de l'avortement, où un certain nombre de chrétiens, contrairement aux premiers chrétiens qui le rejetaient radicalement, y sont favorables, sans trop se détacher de leurs propres inclinations naturelles — à considérer d'abord l'éventail des possibilités avant de « choisir ». Ce n'est qu'alors que le choix est rationnel.

2.3.9. L'analyse méthodique d'une interprétation de signe.

Nous esquissons d'abord une mini-théorie du signe (« symbole »). -- WDM 2 (langage des signes logistique-mathématique) ; 51/53.1 (définition générale ; distinction entre signes logistiques-mathématiques et signes purement philosophiques-logiques (sémiotiques : syntaxiques, sémantiques, pragmatiques ; -- théories des symboles) ; -- 203 (langage des signes structurel et analyse des signes).

(1) Le père Walgrave (WDM 51) définit le « signe » comme « une représentation concrète qui, par sa capacité à connaître, transfère la

conscience à la connaissance d'autre chose ». Il s'agit là d'une application de la théorie générale des modèles (un autre exemple d'application est le modèle de mesure (WDM 110)). Un « modèle » est, après tout, tout ce qui fournit des informations permettant d'accéder à la connaissance d'un original (le moins connu ou l'inconnu).

(2) *Le père Lahr, *Psychologie ** (1933-27), 421/448 (**Les signes et le langage **), le définit comme suit : « Par 'signe', on entend tout phénomène qui est perçu et qui – dans l'esprit (intellect/raison) – donne naissance à l'idée d'un autre phénomène, qu'il soit absent ou inaccessible. »

WDM215

Ce qui est intéressant, dans la définition de Lahr, c'est qu'il parle le langage des Anciens. « En de ou polemou katharou ta fainomena sumbola » (Ce qui était visible (les phénomènes) était le signe (littéralement : « les signes ») d'une guerre aliénante). (Héliodore, *Aithiopika* (WDM 26), I, 1, 1:4).

En d'autres termes, selon la théorie des modèles : les phénomènes, dans la mesure où ils sont connus (et donc informatifs), apportent des connaissances (informations) sur ce qui n'est pas (suffisamment) connu, l'original. Le signe par excellence dans toute vie humaine est le langage.

Lahr, dans son ouvrage oc., p. 425, définit le langage, selon la théorie des signes : « Le langage est un système de signes, employés intentionnellement pour exprimer la pensée. » Par « pensée », Lahr – Français et donc influencé par la pensée cartésienne – entend non seulement l'aspect intellectuel et rationnel, mais aussi les aspects émotionnel et volitionnel de notre vie intérieure.

Autrement dit : grâce au langage, nous sortons du domaine introspectif.

En bref : le langage est un système de moyens d'expression. Ce qui nous amène au voisinage du signifiant (« significa »), tel que conçu par *Lady Victoria Welby*, une Anglaise qui fut dame d'honneur de la reine Victoria (1819/1901), dans son ouvrage ** Qu'est-ce que le sens ? ** (1903).

Rue de la bibliothèque : *G. Mannoury, Significa en moderne begripskritiek*, dans : *B. Stokvis, Psychologie der autosuggestie en der ambience* (*Une exposition de psychologie signifiante pour psychologues et médecins*), Lochem, 1947, 11/14.

Le signifié analyse la relation sous l'angle de l'influence, quelle qu'elle soit. Autrement dit : nous nous influençons mutuellement par le biais des signes. Le langage, par exemple, est plus qu'une simple information neutre ; il exerce, entre autres, une influence sur autrui, même (voire surtout) lorsque nous n'en avons pas conscience.

La « pensée », telle que décrite par Lahr, est, déjà en elle-même, sans la volonté d'influencer, plus qu'un simple intellect.

Remarque : Nous faisons référence à deux théories sémiotiques et linguistiques plus sophistiquées, voire sémiotiques, sans toutefois nous y attarder. Les voici :

a. — La sémiologie de Saussure (WDM 148). — Au centre, en rouge, l'idée de « système de paires opposées ».

b. La sémiotique de Ch.S. Peirce (WDM 8). Elle s'articule autour de l'idée « Je communique quelque chose à quelqu'un » (structure triadique).

WDM216

Note -- Rue de la bibliothèque :

-- B. Toussaint, *Qu'est-ce que la sémiologie ?* Toulouse, 1978 ;

-- M. Bense, *Semiotik (Allgemeine Theorie 1978 ; Zeichen)*, Baden-Baden, 1967 ;

-- U. Eco, *La structure absente (Introduction à la recherche sémiotique)*, Paris, 1964.

-- Dans les traces de Peirce : CW Morris, *Foundations of the Theory of Signs*, dans : *International Encyclopedia of Unified Science*, I, 2, Chicago, 1938 (connu pour sa division tripartite « syntaxe/sémantique/pragmatique »).

Deux types de personnages.

Un signe n'est compréhensible que dans le cadre d'une relation (identité partielle). - Cela inclut :

(1) celui qui saisit le rapport du signe au signifié,

(2).1. le signe lui-même et

(2).2 ce que le signe indiquait (signifiait).

La référence elle-même est, comme toute identité partielle (analogie), à double tranchant.

a. Ce symbole emblématique ressemble à ce qu'il représente. Pensez à une

carte.

b. Le signe indicatif renvoie bien au signifié, mais seulement dans un contexte systémique.

Imaginez un panneau indicateur : il se dresse au milieu du paysage naturel et culturel, où il indique la direction.

Comparer avec la structure distributive et la structure collective (WDM 86v.).

Ou encore, considérons la métaphore et la métonymie (WDM 117). La carte est métaphorique, le panneau indicateur est métonymique.

L'homme comme créateur de sens.

Rue de la bibliothèque :

-- O. Pöggeler, Hrsg., *Hermeneutische Philosophie* (*Texte von Dilthey, Heidegger, Gadamer, Ritter, Apel, Habermas, Ricoeur, O. Becker, Bollnow*), Munich, 1972 ;

-- P. Ricoeur, *Le conflit des interprétations* (*Essais d'herméneutique*), Paris, 1969 ;

H. Arvon, dans son ouvrage **La philosophie allemande** (Paris, 1970, p. 116-120, chapitre « L'herméneutique »), affirme que Schleiermacher (1768-1834) fut le premier à introduire en Allemagne l'idée d'« herméneutique » – la théorie de l'interprétation – au sens large et approfondi. Aux États-Unis, avec Ch. S. Peirce, on observe une seconde approche, fondamentalement différente, de la théorie du sens (ou théorie de l'interprétation ou de la construction du sens).

-- W. E. Gallie, *Peirce et le pragmatisme*, New York, 1966, p. 118 et suiv. (Pourquoi Peirce soutient-il que chaque signe nécessite un autre signe pour être interprété ?)

-- K.-O. Apel, Hrsg., *Schriften, I et II* (*Zur Entstehung des Pragmatismus ; Vom Pragmatismus zum Pragmatizismus*), Frankf. un. M., 1967/1970 (une introduction plus détaillée).

WDM217

Donner du sens – la clarté.

WDM 153v. nous a enseigné les notions d'« un-non-ambiguïté », d'« un-multiplicité » et de « multiplicité-non-ambiguïté ». On comprend immédiatement qu'il s'agit de manières de désigner, d'interpréter, de donner du sens et d'attribuer une signification. Et, de fait, d'un système ordonné de types d'interprétation, où l'« esprit » est présent.

Conception du sens/de la construction de la phrase.

Lorsqu'on examine les deux grandes doctrines de l'interprétation (l'herméneutique schleiermachienne et la théorie de l'interprétation peircienne), on remarque rapidement qu'il existe deux types d'interprétation fondamentalement différents.

(1) -- La conception du sens.

(a) Prendre le signe naturel.

*Le père Lahr, dans son ouvrage *Psychologie*, p. 421, cite en exemple le fait que « la fumée renvoie au feu » et que « les os des plantes renvoient au printemps » ! Cela signifie qu'ici, « renvoyer à » équivaut à « appartenir à ». Or, il existe deux manières fondamentales d'« appartenir à » (être inclus, être sous-entendu).*

(i) Un élément appartient, distributivement, à son ensemble : lorsque, dans une forêt, je vois soudain un animal, avec ses caractéristiques bien définies, s'enfuir et, ce faisant, je dis : « Il y a des lièvres ici », alors je vois (ou plutôt : j'indique) un élément d'un ensemble. Le fait qu'un lièvre s'enfuie est le signe qu'il y a une multitude (ensemble) de lièvres présents. WDM 86 (ensemble).

(ii) Une partie appartient, collectivement, à son tout : lorsque Lahr voit de la fumée, il l'interprète comme le signe qu'il y a, ou qu'il y avait, le feu dans son ensemble, auquel la fumée appartient en tant que sous-système. On peut aussi dire : « La fumée est impliquée par le feu ». Ou encore : « La fumée est inhérente au feu : WDM 87 (système) ».

(b) Comprendre le signe artificiel.

Nous avons parlé, WDM 216,

(i) à propos d'une carte : nous la prenons comme un signe du paysage qui y est représenté (sur la base de la similitude),

(ii) Concernant un panneau indicateur : nous le comprenons comme un signe indiquant la direction à suivre (fondé sur la cohérence, notamment au sein du paysage). – Là encore : les structures distributivement similaires et collectivement cohérentes sont caractéristiques d'une collection et d'un système.

Conclusion . – Qu'il s'agisse du signe naturel ou du signe convenu (artificiel), l'interprétation est sans ambiguïté. Autrement, on n'interprète pas le signe. L'enjeu est ici de le connaître et de le représenter fidèlement.

Remarque : L'analogie, l'identité partielle, est, une fois encore, le fondement de la compréhension des signes. Et la méthode – consciemment ou, surtout, inconsciemment – est la méthode comparative. Comprendre un signe, c'est l'ordonner.

2.-- La base de la phrase .

Modèle applicable. -- Prenons un exemple de Hegel.

Nous vous présentons une belle pomme rouge.

(i) Le garçon affamé, qui aperçoit la pomme dans le panier de sa mère à la maison, la désire – selon *Hegel* , dans son *Esthétique* , où il parle de la satisfaction du désir. Et plus précisément, il la désire dans la réalité physique. Il la mange.

(ii) L'artiste, cependant, voit lui aussi cette même pomme. Mais son orientation des valeurs (« désir » ; WDM 75 : valeurs vitales et esthétiques) est différente : il ne s'intéresse pas à la réalité physique, mais à la forme essentielle (forma : WDM 28), à sa dimension esthétique (WDM 192). Il la qualifie (l'identifie), par exemple, de « Quelle jolie petite pomme ! ». Il prend une toile et un pinceau, de la peinture, et commence à la représenter, « parce qu'il la trouve si belle ».

Comparez les deux structures de phrase, les évaluations.

(1) Comme le dit Hegel : « Le désir ne sait que faire de la forme essentielle pure, dans sa dimension esthétique. Il veut manger la pomme. » Mais l'admiration et l'émerveillement esthétiques évitent de manger et les désirs, les « désirs », valorisent la forme essentielle esthétique.

(2) Qui ne voit pas que, cette fois, la signification émane du sujet, du donneur de sens en tant que fondateur du sens ? Il y a à l'œuvre une dimension « existentielle » (WDM 16 ; question 63 : conception), une attribution de sens intimement liée à ses propres problématiques. Le choix, l'interprétation (interpréter en ce sens étant une forme de choix), est avant tout auto-implicatif : le soi qui choisit et interprète procède, avant tout, de sa propre échelle de valeurs.

En ce sens, ce « je » confère une signification aux données qui, prises isolément, n'y étaient pas présentes : le « je » établit le sens.

Rue de la bibliothèque : *J. Kruithof, De zingever (Une introduction à l'étude de l'homme en tant qu'être significatif, appréciatif et agissant), Anvers, 1968.*

Dans ce livre, la fondation du sens prédomine : « Nous appelons la cession du sens l'activité de l'homme par laquelle il – à l'aide de principes – se structure comme une totalité, se situe dans l'environnement vivant dans lequel il se trouve et s'oriente par rapport au développement de cet environnement. » (oc, 504v.).

WDM219

Ici, l'accent est mis, semble-t-il, sur l'acte lui-même. Mais cet acte, l'acte d'interprétation, est ambigu : saisir le sens peut

a) saisir a.1. un élément de son ensemble, a.2 . d'un composant (hyposystème) de son système ;

b) la saisie de la valeur égocentrique situe ce qui est saisi dans la vie, dans le « dessein » (système de valeurs), de celui qui saisit sa « signification pour lui-même ».

Les Allemands parlent parfois de « hineininterpretieren » (imposer sa propre interprétation au sujet interprété sans raison suffisante).

L'analyse méthodique de l'interprétation des signes.

Finalement, nous disposons de tous les éléments nécessaires pour comprendre ce qui suit.

Rue de la bibliothèque : *John Cohen, Chance, Skill and Luck (La psychologie des devinettes et des jeux de hasard), Utrecht/Anvers, 1955.*

Modèle applicatif.

oc, 165ff., discute d'un modèle d'interprétation des signes par les enfants.

a. Le public est composé de filles de dix ans. Le stimulus (= signe, -- ici : « stimulus ») était : « Que signifie la phrase : « Il va probablement pleuvoir » ? »

Contemplez le fait.

Ce qui est demandé : la réponse correcte à la question posée ; autrement dit : l'explication ou l'interprétation correcte. Disons : le problème, l'engagement de chaque enseignant !

b. Les réponses.

Fille 1. -- « Il est très probable qu'il pleuve. -- Je suppose qu'il va pleuvoir

(...). Je ne suis pas sûre qu'il va pleuvoir. (...). Je ne sais pas s'il va pleuvoir ou non. -- Je crois qu'il va pleuvoir. »

Fille 2. -- « Le mot « probablement » signifie qu'il « pourrait » ou « peut-être » pleuvoir. Ou encore : qu'il est très probable, ou à l'inverse, qu'il ne pleuvra pas. -- Cela signifie que vous n'êtes pas sûr qu'il va pleuvoir ;

Fille 3. -- « Il va peut-être pleuvoir. Je pense qu'il va pleuvoir ; je suis sûre qu'il va pleuvoir. Je doute qu'il pleuve. »

Fille 4. -- « Il pourrait pleuvoir des cordes. Il pourrait y avoir du tonnerre et des éclairs. Ce serait amusant : tu vas sûrement beaucoup t'amuser. Il viendra sûrement te chercher. »

WDM220

c. Statistiques. -- Parmi les filles de dix ans :

(i) environ la moitié identifient l'expression comme « Il est plus probable que »

alors il ne pleuvra pas ;

(ii) environ quarante-cinq pour cent interprètent la phrase comme « Il est presque, mais pas tout à fait, certain qu'il pleuvra » ;

(iii) environ cinq pour cent : « Il pourrait tout aussi bien pleuvoir que ne pas pleuvoir. »

A. Une commande

Ces dernières filles ne saisissent pas la distinction avec le possible « indéterminé » ; car le « probable » est « possible à un degré plus fort ! »

La deuxième catégorie – « presque certain, mais pas tout à fait » – surestime le degré de probabilité (tandis que la troisième catégorie le sous-estime). Seule la première catégorie – « plus plausible » – trouve la juste nuance, c'est-à-dire au milieu. Nous sommes donc face à un différentiel :

(i) « presque certain, mais pas tout à fait » (surestimation) ;

(ii) « plus plausible » (estimation correcte) ;

(iii) « aussi probable que non » (sous-estimation de la probabilité). Cf. WDM 189 et suiv.

Ce qui signifie qu'un ordre est également possible ici, à savoir celui d'un différentiel.

B. L'induction statistique

1. Le noyau est, une fois de plus, l'induction sommative (WDM 124) : on

prend un certain nombre d'échantillons, de préférence tous, et on les résume.

(i) On peut, par exemple, qu'un inspecteur ou une inspectrice choisisse un petit groupe d'enfants, une dizaine par exemple. Si la différence mentionnée précédemment s'applique, elle se manifestera probablement déjà, dans une certaine mesure, parmi ces dix enfants : par exemple, quatre sur dix font une estimation correcte, quatre sur dix surestiment et deux sur dix sous-estiment. Si cette même différence s'applique, alors, avec un échantillon plus important, le ratio « 50 (correct) / 45 (surestimation) / 5 (sous-estimation) » sera beaucoup plus marqué.

Comme les échantillons sont prélevés au hasard, l'écart par rapport au pourcentage total (la statistique) peut être très important par hasard.

(ii) Ce n'est que si tous les enfants (au lieu d'un seul ou de quelques-uns) sont autorisés à répondre que la différence, qui est statistique, apparaît complètement correcte.

2. Le couple induction « universelle » et induction « statistique » .

(i) Si, avec une induction sommative (totale), le résultat est soit « pas un seul sur cent » soit « tous les cent », alors il s'agit d'une induction universelle.

(ii) Si l'induction sommative donne toutefois comme résultat (résumé) « quelques sur cent », alors il s'agit d'une induction statistique.

Les deux sont « la mesure (quantité) d'une propriété » (WDM 84 ; 179).

WDM221

Modèle applicatif. -

J. Cohen, Chance, Skill and Luck , 167.

Données : le public est composé de cinquante-six garçons de dix ans et de vingt-neuf adultes. -- Le stimulus : « Le juge dit que le prisonnier est probablement coupable ».

Demande : l'interprétation correcte.

Voici l'induction statistique.

(A) Le différentiel.

Certains, dans les deux catégories (garçons et adultes), étaient certains de la culpabilité.

Certains étaient presque certains, mais pas entièrement, de sa culpabilité.

Certains étaient incertains quant à la culpabilité, mais considéraient le

prisonnier coupable plutôt qu'innocent ;

Certains, cependant, qui étaient incertains, ont soulevé la possibilité qu'il puisse être à la fois coupable et innocent.

(B) L'induction statistique . -- Voici la dispersion.

	garçons de dix ans	adultes :
	:	
Certainement	7%	78%
presque	52%	14%
certainement		
précédemment	27%	45%
coupable		
tous deux	14%	13%
coupables		
	100%	100%

(c) Jugement de valeur (évaluation).

(i) Il est frappant de constater que l'interprétation « plus coupable qu'innocent » (l'interprétation correcte) ne représente que 27 % des cas chez les garçons de dix ans et seulement 45 % chez les adultes. – Toutes les autres interprétations (dichotomie : WDM 68) sont plus ou moins incorrectes et sont donc quelque peu « subjectives » (biaisées, préjugées).

(ii) Il est également frappant de constater qu'avec l'âge (maturation du jugement), la proportion de « jugements corrects » augmente, et augmente même de manière significative.

Note – Le déconstructionnisme de Jacques Derrida. – Derrida (1930-2004), auteur de plus de vingt ouvrages depuis 1962, est un différentiste (WDM 93). À l'instar de Nietzsche, Heidegger et Deleuze.

L'un des thèmes de prédilection de cet homme, qui se qualifie de « grammatologue », est la « déconstruction » (l'effondrement du sens). D'où le terme « déconstructionnisme ».

Rue de la bibliothèque : A. Burms/Chr. De Landtsheer, *Déconstructionnisme*, dans : *Streven* 1986 : 8 (mai), 701ff.

« Tout ce qui a un sens ou une signification contient une ambiguïté essentielle (*note* : double tranchant), une scission interne, qui rend possible à la fois la perte de sens et la construction de sens. » (Ac, 701).

Lorsque nous examinons les inductions statistiques ci-dessus — en nous éloignant de toute interprétation philosophique (50 % des filles ont raison ; 27 % des garçons ont raison et 45 % des adultes ont raison) —, Derrida a raison : le sens (le « message » (ou l'idée, en termes platoniciens)) que véhiculent les phrases n'est que partiellement compris et, par conséquent, construit ; il est démantelé (mal interprété) à un degré parfois étonnamment élevé.

Note- 1. Le fait qu'une idée soit mal interprétée était déjà clair pour Platon, mais d'un point de vue différent de celui de Derrida, qui n'est pas le premier à le voir (cf. WDM 174/177, où il est expliqué comment J.J. Rousseau, K. Marx, Fr. Nietzsche, -- Guillaume d'Ockham, Martin Luther, René Descartes ont vu leur message (c'est-à-dire, information, « idée ») déformé en quelque chose d'autre ou en son contraire).

2. Les enseignants, à tous les niveaux, en font l'expérience au quotidien.
– On les comprend rarement du premier coup. Leurs propos et leurs explications contribuent à la fois à la déconstruction et à la construction du message.

Une décision.

La soi-disant « nouvelle école, ou nouvelle éducation », met l'accent sur la créativité, ce qui, en pratique, se traduit par une très forte dose de construction de phrases, émanant du sujet autonome qu'est l'enfant ou l'élève.

Ne serait-il pas préférable, compte tenu des inductions précédentes, d'insister davantage sur la conception du sens, sur la juste interprétation de ce qui existe, de ce qui est dit ? Le sujet qui saisit le sens demeure tout aussi autonome, voire le devient davantage : il s'affranchit de l'emprise de ses propres préconceptions « subjectives ». Il s'affranchit de son autisme inné (WDM 103 et suiv.), entendu ici comme un manque de contact avec la réalité objective. Qui plus est : le dialogue, l'acte de se parler de manière à susciter la compréhension et la connaissance mutuelle (WDM 154 : rencontre), présuppose également, comme condition de possibilité, la conception du sens – et non tant sa construction – à partir de sa propre perspective subjective. Dès lors, Derrida aura moins à déplorer la « déconstruction », le démantèlement du sens.

Modèle applicatif.

J. Cohen, oc., p. 174, traite des réussites des schizophrènes. Nous reproduisons ici ses propos à ce sujet.

WDM223

J'ai constaté que les rapports des valeurs attribuées aux différentes expressions par les patients schizophrènes sont très différents des rapports normaux.

- (i) en général, les ratios schizophréniques sont beaucoup plus faibles ;
- (ii) parfois ils sont incroyablement grands.

Deuxièmement, les relations semblent être beaucoup moins influencées par le contexte de la phrase. » (Oc,174).

Pour comprendre cela, veuillez consulter le rapport suivant.

1. Steller, oc, 169, discute de l'interprétation de « Pieter invite beaucoup d'amis à sa fête » et « Il y a des feuilles sur beaucoup d'arbres ».

Le contexte dans lequel « beaucoup » est contenu fait référence soit à des amis, soit à des arbres.

La question est posée, par exemple, de savoir combien cela pourrait représenter, exprimé en termes numériques.

Eh bien, le mot « beaucoup » employé dans le contexte des amis s'interprète différemment du mot « beaucoup » employé dans le contexte des arbres.

2. « Par exemple, le « ratio » de la valeur de « quelques amis » à la valeur de « quelques arbres » est de 1:4 dans le groupe normal, alors que dans le groupe schizophrène, il est de 1:2 ou moins ». (oc, 174).

Autrement dit : si une personne lambda attribue le nombre « 4 » à « quelques » amis (« Il/Elle a des amis, ces quatre amis »), alors « quelques arbres » représente environ quatre fois plus ($4 \times 4 = 16$). – Par exemple, une personne schizophrène a quatre amis, et « quelques arbres » huit arbres ($4 \times 2 = 8$). Voir moins.

« Par exemple, le rapport normal entre « beaucoup d'amis » et « beaucoup d'arbres » est également de 1:10, contre 1:3 ou 1:2 chez les schizophrènes ». (Ibid.).

Décision.

Les signes verbaux « enige » et « veel » sont interprétés différemment par le

créateur de sens normal et par le créateur de sens schizophrène.

3. Ce qui est également frappant, c'est que, même si l'ordre de grandeur attribué aux schizophrènes peut être qualifié de « raisonnable », ils font preuve d'une précision singulière. – Par exemple, « beaucoup d'amis » est interprété par un patient comme « exactement dix-sept ». « Presque pas d'arbres dans le parc » signifie, pour un autre, « trois arbres et demi » : (Ibid.).

Remarque : Les données ci-dessus éclairent le cas de WDM 219 (Fille 4). Sa réponse, qui s'apparente davantage à une réaction, ne répond pas à la question posée. Au lieu d'indiquer « probablement », elle se laisse absorber par une expérience (« tonnerre/éclair ; “sympa/amuse-toi bien” »). Créative, mais subjective.

WDM224

2.3.10. Expérimentalisme.

Il peut paraître surprenant que l'expérimentalisme américain soit abordé ici – selon une méthode platonicienne – et ce, comme une simple conclusion à un court chapitre consacré à l'analyse méthodologique. Pourtant, WDM 21/25 (l'ontologie d'A. Fouillée) nous a déjà mis sur cette voie. Fouillée, en véritable platonicien et métaphysicien, n'affirme-t-elle pas que la méthode en ontologie est analogue à celle des sciences expérimentales ?

Le positionnement de la méthode lemmatique-analytique.

Relisez attentivement WDM 22 : la première partie est une hypothèse (« lemme »). Celle-ci présuppose toujours un ensemble de circonstances ou une situation régie par un problème.

1. « La pensée ou la réflexion, pour John Dewey (1859/1952), fondateur de l'expérimentalisme typiquement américain, a pour tâche essentielle de « transformer une situation » (*G. Deledalle, Histoire de philosophie américaine (De la guerre de Sécession à la Seconde Guerre Mondiale)*, Paris, 1954 : 33).

C'était déjà le cas pour un platonicien également. Un lemme est, par essence, une solution provisoire à un problème qui se pose dans une situation donnée.

2. « Par la suite, concernant les actes proposés, un ensemble d'actes apparaît qui permettent de résoudre la situation. » (Ibid.).

En platonisme, l'analyse consiste d'abord à analyser les données ; ensuite,

à clarifier la question posée (ce que l'on cherche, c'est-à-dire la solution). Cette clarification constitue l'analyse de la seconde phase. Elle est régie par le lemme, la solution possible.

Modèle applicable

Nous traversons un paysage jusqu'à ce que nous arrivions à un ruisseau qui interrompt notre marche (difficulté).

(1) « Ne pourrait-on pas simplement sauter de l'autre côté ? » (Idée). Nous examinons d'abord le cours d'eau (observation) : il est trop large et l'autre rive est trop abrupte (faits, données).

« Ne serait-il pas plus étroit ailleurs ? » (Idée). Nous examinons le ruisseau, à gauche et à droite (observation), pour le vérifier (mise à l'épreuve de l'idée par l'observation). Nous ne trouvons nulle part d'endroit plus étroit (falsification de l'idée).

(2) « Nous devons chercher une autre solution (solution alternative ; Alternative). - Notre regard se pose sur une pile de planches (fait).

WDM225

« Devrions-nous les prendre et les jeter de l'autre côté du ruisseau, comme un pont ? » (Idée). (...). Nous construisons ce pont improvisé et le traversons (vérification, confirmation par l'acte).

Si la réalisation (« l'acte ») n'avait pas confirmé l'idée, alors nous aurions dû revenir aux faits et chercher une nouvelle idée. (*Deledalle* , oc., 34 ; d'après *J. Dewey, Comment nous pensons* (1933-1932)). On y voit la forme expérimentale de la méthode platonicienne.

Expérimentalisme.

Le système de J. Dewey comporte plusieurs noms, tous corrects.

(a) C'est un pragmatisme : il mesure la « vérité » (c'est-à-dire le caractère de la réalité) d'une idée (qu'elle soit ou non exprimée dans un jugement ou un raisonnement) ou par le résultat obtenu avec elle.

Ce qui s'écarte de la conception dogmatique traditionnelle de la « vérité » (également comprise comme « caractère de la réalité »), qui repose sur l'autorité établie des « penseurs ».

C'est « le monde en devenir », et non le monde hérité, qui prévaut.

(b)1 Il s'agit d'un instrumentalisme des idées. Autrement dit : pour l'instant, les « idées » ne sont que des lemmes, des hypothèses de travail. Dewey, qui s'inscrit dans le courant des Lumières (« rationalisme »), ne conçoit pas les idées en soi (comme des entités existant par elles-mêmes), telles que Platon les concevait (ce qu'on appelle l'« idéocentrisme »). Les idées sont des instruments d'expérimentation.

(b).2 Il s'inscrit principalement dans l'esprit de Ch. S. Peirce, un expérimentalisme.

Joseph Ratner (éd.), dans son ouvrage **L'Intelligence dans le monde moderne (La philosophie de John Dewey)**, New York, 1939, p. 58, se montre formel sur ce point en tant qu'expert : « L'« expérimentalisme » est l'un des deux termes fondamentaux utilisés par Dewey pour désigner sa philosophie. L'autre terme est l'« instrumentalisme ». (...) Ce dernier a perdu de son importance ces dernières années. (...) Cela tient au fait que la philosophie constructive de Dewey repose, par essence, sur l'analyse et le jugement de valeur de l'expérience. »

L'« expérimentalisme » est donc la « philosophie de l'expérience », une philosophie fondée sur une approche expérimentale et empirique. – Voilà le cœur de l'École de Chicago (l'impulsion de Dewey).

Pas d'irrationalisme.

Trop souvent confondu avec l'utilitarisme de William James, l'expérimentalisme de Dewey a parfois été interprété comme une façon de penser qui dénigrerait l'idée en tant que telle et son aspect rationnel et intellectuel.

WDM226

Ceci est faux : « L'idée fondamentale que ces mouvements (*note* : tout ce que sont le pragmatisme et ses ramifications – l'instrumentalisme, l'expérimentalisme –) (...) ont voulu exprimer, est l'idée que l'action et l'opportunité (*note* : le fait qu'une idée soit « utile », « instrumentale », voire « opérationnelle » (WDM 135)) ne sont justifiables que dans la mesure où elles rendent la vie plus raisonnable et augmentent sa valeur.

L'instrumentalisme – contrairement à diverses orientations américaines

opposées – affirme que l'action doit témoigner de l'intelligence et doit être bien réfléchie, et que la pensée doit occuper une place centrale dans la vie. » (J. Dewey, *Le développement du pragmatisme américain* dans : *Revue de Métaphysique et de Morale* 24 (1922) : 4 (oct./déc.), 426).

Cette affirmation de Dewey lui-même, qui déclare (p. 427) que la pensée américaine ne fait que prolonger la pensée européenne, mais avec un accent typiquement américain, est on ne peut plus claire. Cet accent typiquement américain se manifeste par : « Le pragmatisme est une forme de pensée qui éclaire toute réflexion à partir d'inférences (*pensez* à la réduction progressive, qui déduit une inférence d'un lemme (abduction, hypothèse) afin de la tester), que ces inférences soient esthétiques, éthiques, politiques ou religieuses. » (*Ludwig Marcuse, <i>Amerikanisches Philosophieren (Pragmatisten, Polytheïsten, Tragiker)</i>*, Hambourg, 1959, p. 129 – cette phrase est extraite de l'œuvre de Dewey).

La méthode « expérimentale ».

Comme toute idée qui rencontre un certain succès, l'expérimentation peut (i) être une mode (ii) une idéologie ou (iii) une méthode.

Comparons cela à des figures comme Fouillée (WDM 22 : construction idéale) ou Bacon (WDM 197 : expérience et raison), qui rejettent tous deux l'empirisme pur comme incomplet et unilatéral. L'expérimentalisme fait de même.

Un témoignage.

J. Hill/A. Kerber, *Modèles, méthodes et procédures analytiques dans la recherche en éducation*, Detroit, 1967, 10/12 (Expérimentalisme), affirment que leur expérimentalisme, concernant les sciences de l'éducation, est double.

(i) Elle est intellectualiste-rationaliste, car elle soutient que les faits ne sont pas immédiatement discernables, mais doivent être considérés à travers des « hypothèses de base » (prémises fondamentales de nature générale).

WDM227

(ii) Elle est empiriste parce qu'elle soutient que les lois (scientifiques) ne sont pas immédiatement connaissables, mais doivent être rendues vraies par des faits établis.

Cela conduit les auteurs de ces affirmations à dire que cela s'accorde avec

la pensée d'Immanuel Kant, figure majeure des Lumières allemandes et, simultanément, critique de ce mouvement : sa Critique permet elle aussi d'envisager simultanément faits et lois. Cela s'accorde également – selon eux – avec le positivisme (WDM 19), qui soutient que la méthode est à la fois déductive et inductive (ce qui revient à la méthode réductive ; WDM 127 ; – 135 (MILL)).

Décision.

L'activité individuelle, certes, mais bien pensée. Voilà un expérimentalisme sain. Rappelons-nous d'emblée ce que dit *Cl. H. Faust, John Dewey*, dans : *Encyclopedia Britannica*, Chicago, 1967, vol. 7 : 346 et suiv.

Les idées sont des instruments pour

- (i) transformer le malaise lié à l'expérience d'avoir un problème
- (ii) dans la satisfaction d'avoir résolu ou clarifié ce problème. Ce qui, une fois encore, indique que l'expérimentaliste pense de manière situationnelle, c'est-à-dire à partir de la vie, de la praxis – avec ses problèmes. Ce qui ne l'empêche pas d'affirmer clairement la lumière des idées, sur laquelle tout platonisme met l'accent.

Dans son ouvrage ** Comment clarifier nos idées **, paru dans ** The Popular Science Monthly **, vol. 12 (janvier 1878, p. 286/302, n° 402), *Peirce* (WDM 8), fondateur du **pragmatisme** et de son propre **pragmaticisme**, déclare : « Considérons les conséquences – susceptibles d'avoir des effets pratiques – que nous pouvons attribuer, dans notre réflexion, à l'objet de nos vues. Si nous procédons ainsi, notre compréhension de ces conséquences constitue la totalité de notre compréhension de cet objet. » (*Kl. Oehler, *Uebers**, *Charles S. Peirce, *Ueber die Klarheit unserer Gedanken**, Francfort-sur-le-Main, 1968, p. 62 et suiv.).

Ce sont les inférences idéales auxquelles Peirce fait référence : une idée, mûrement réfléchie et mûrement réfléchie quant à ses effets, si l'on fait quelque chose avec elle (si l'on agit conformément à l'idée) – cette phase de l'idée est sa pleine compréhension.

Tant qu'une idée n'a pas été envisagée dans ses conséquences, elle n'est pas aboutie.

C'est aussi la position de l'expérimentaliste : comme le prouvent WDM 174/177 (harmonie des contraires) et 221 et suivants (détérioration).

WDM228

3. La logique (l'étude de la pensée).

Comme indiqué, WDM 4, la logique, sensu stricto, est la théorie des idées (concepts), des jugements (propositions, « phrases ») et du raisonnement (en particulier le raisonnement déductif ou syllogisme).

Avant-propos

1. Ce qui précède – l'ontologie (en particulier l'harmologie ou la théorie de l'ordre) – équivaut à ce qu'on appelle, dans la logique formalisée, « mathématisée » (= logistique), « la logistique des relations » (harmologie) et « la logistique des modalités » (voir ontologie, -- WDM 38/65 (actuelles, -- possibles, nécessaires et certaines sous-modalités).

2. Pour démontrer à la fois combien notre méthode de travail est traditionnelle et logiquement solide, les sections suivantes constituent une préface.

(JE).-- Les idées de « tout » et de « entier » dans le platonisme .

Rue de la bibliothèque : Augusto Guazzi, *Le concept philosophique de 'monde'*, dans : *dialectica* 57/58, Neuchâtel (CH), 1961, 89/107.

un. Steller part de la question : « Le “monde” (ou “cosmos”) est-il, chez Platon, une idée ? ». Car (a) Platon n'a laissé aucun texte où il l'affirme explicitement, (b) mais on peut légitimement l'affirmer (raison : sa cosmologie ou théorie de l'univers n'est, en réalité, qu'une réédition de sa dialectique (WDM 24 ; nom du cœur de la pensée platonicienne)).

b. Pour le démontrer, l'auteur part de l'harmologie de Platon.

Les notions de « tous » et d'« ensemble » sont équivalentes. Explication : « tous » et « ensemble » – pensez, par exemple, à « tous les oiseaux » et à « l'oiseau entier » (WDM 86 (ensemble) et 87 (système) ; 217 (signe)) – signifient tous deux « toutes les parties » (au sens antique de « tous les éléments » et de « toutes les parties, composantes, sous-systèmes ») (Théétète 205a).

Exprimé hénologiquement (= en termes de doctrine de l'unité) :

« L'Un (ce qui est un) – à savoir, tous les éléments et/ou parties – est inconcevable sans les parties (éléments, sous-systèmes) et, inversement, les parties (éléments, sous-systèmes) sont inconcevables sans l'Un (l'ensemble, le système qui fait d'une multiplicité une). »

Ainsi, *Platon* lui-même, dans son *Parménide* , passim (di dispersé dans tout le livret). -- Ontologiquement, il est alors énoncé comme suit : « tous les

êtres », « le tout de l'être » (la réalité) est gouverné (WDM 7) par un seul principe (archè) : aucun donné (« être ») n'est concevable sans être situé soit comme un élément, parmi tous les êtres, soit comme un constituant au sein du tout de l'être.

WDM229

Ainsi *Platon* dans son *Philébos* 15d/17a.

Ainsi, dans une théorie des ensembles et une théorie des systèmes « avant la lettre », Platon peut à la fois penser et articuler l'idée du « monde » (« univers »).

c. La théorie platonicienne des idées proprement dite commence là où Platon conçoit l'idée : non seulement comme l'ensemble et le système des données visibles et tangibles (« ta fainomena », les « phénomènes » ou données perceptibles par les sens), mais aussi comme située dans un « kosmos noëtos », un « mundus intelligibilis », le monde intelligible, le monde de la connaissance et de la pensée, au-dessus/en dehors du monde visible et tangible, selon lequel ce monde visible et tangible est ordonné. Et d'où elle prend naissance.

Cf. WDM 51 (simultanément dans et au-dessus des formes visibles et tangibles) ; 108 (une caricature des idées de Dieu) ; 194 (le rire-pleurer platonicien-chrétien de Gogol). Cf. Le Sophiste de Platon, 248c/249a.

d. De plus : *Platon* conçoit la pensée organique (WDM 96) : ce monde visible et tangible (des « phénomènes ») et le monde invisible, intangible, mais accessible par la connaissance et la pensée – le « monde de la connaissance et de la pensée » (kosmos noëtos) – sont tous deux conçus sur le modèle de l'« organisme » (être vivant ; WDM 142), qui est à la fois animé (WDM 14) et, surtout, immatériel-spirituel (« esprit », c'est-à-dire entendement et raison). Cf. son *Sophiste* 248e/249a.

Platon situe ici toutes les idées « vraies » (réelles), qui sont alors, à leur tour, des « zoa noëta : animalia intelligibilia », des êtres vivants de connaissance et de contenu de pensée. Cf. *Timée* 29e/31c.

Ainsi, même dans le « monde suprasensoriel », les idées « toutes les idées » et « l'ensemble (système) des idées » demeurent déterminantes. De plus, elles sont à la fois l'archétype et l'origine des ensembles et systèmes visibles et tangibles que nous expérimentons, inscrites au sein même des phénomènes.

C'est le système d'idées platonicien, si souvent mal compris, ou plutôt : l'idéocentrisme, c'est-à-dire une théorie des idées sans être suprême personnel (Dieu).

WDM230

(ii).-- La méthode comparative, pierre angulaire de la logique.

Donnons une fois de plus la parole à la grande tradition.

FJ Thonnard, AA, Précis de philosophie (en harmonie avec les sciences), Paris, 1950, 653 p., souligne le rôle prépondérant de la méthode comparative

(a) La comparaison, en tant qu'acte de l'esprit (compréhension/raison) – selon Thonnard – est un acte de connaissance et de pensée, dans lequel on considère au moins deux faits (circonstances) en même temps, – ceci, afin de saisir à la fois la similitude et la différence entre eux (ce qui revient à saisir les relations).

« La comparaison est la connaissance explicite des rapports » (oc, 653).

(b).1.

Nous avons vu, WDM 106 (catégorie, prédicabilia, -- en particulier genre (ensemble universel) et type (sous-ensemble)), WDM 143 (idée distributive et collective), qu'une idée (concept) est de deux types.

À un moment donné, il s'agit de la collection d'une multitude d'éléments (« tous les êtres humains »), à un autre, du système d'une multitude de parties (sous-systèmes) (« la personne dans son ensemble »).

Il est tellement évident que la compréhension d'une idée, que ce soit comme un ensemble de « choses » (circonstances) ou comme un système qui fait d'un certain nombre de choses un tout, n'est possible que sur la base d'une comparaison (inconsciente ou consciente).

(b)2. La comparaison, selon Thonnard (ibid.), intervient activement dans l'acte de juger. Le jugement (proposition, « phrase ») est en effet une application de l'idée de modèle (WDM 6). La phrase « Ornella Muti est une belle femme » – comme on le voit immédiatement – résulte d'une comparaison (inconsciente ou consciente) par laquelle on réalise que le prédicat (le modèle) peut être énoncé du sujet (l'original) (WDM 112).

(b).3. L'argument (discours de clôture, syllogisme)

L'« inférence » (dérivation) est la comparaison d'au moins deux propositions précédentes (jugements qui expriment des idées) de telle sorte que l'on en déduise (conclut, décide) une troisième proposition, la proposition conclusive.

« Le raisonnement déductif – en tant qu'argumentation – est un acte par lequel l'esprit (l'intellect/la raison) – grâce à la comparaison de deux propositions précédentes – déduit une troisième phrase ». (Thonnard, oc., 58).

Modèle **applicable**

« Tout être spirituel est immortel. Donc, l'âme humaine est spirituelle. Par conséquent, elle est immortelle. » (Ibid.).

WDM231

On compare (1) l'« être spirituel », dont l'être humain est un type (structure distributive), (2) avec l'« immortel ». On constate que les deux sont liés (si spirituel, alors immortel ; structure collective).

Ou, comme le dit Thonnard, oc, 59 : « Le syllogisme (...) est ce raisonnement par lequel l'esprit affirme que, lorsqu'il compare deux états (« concepts objectifs ») avec un troisième état, ils coïncident ou s'excluent mutuellement.

Le syllogisme qui affirme la conjonction est affirmatif ; le syllogisme qui affirme l'exclusion mutuelle est négatif -- Et : « Le principe régissant l'activité mentale (WDM 7), dans ce type de raisonnement, est (...) : « Deux états, qui sont égaux à un et au même troisième état, sont également égaux entre eux » ; (oc,60).

(iii).-- Les « connectiva » logistiques (connexions).

J. Royce, dans son ouvrage **Principes de logique** (New York, 1961), explique, à sa manière si particulière, les liens de jugement que les logisticiens introduisent dans leur logique du jugement. – Nous en faisons un résumé.

(un).-- Irréconciliabilité (contradiction)

À toute action opposée — par exemple, chanter ou psalmodier —, on peut proposer une action qui lui est contradictoirement opposée — par exemple, ne pas chanter. Cf. WDM 157. Abstraction radicale : à tout x, on propose un x (négation) (ou aussi -x), la négation.

(b).-- Produit logistique

Posons une paire « chanter et danser ». -- La section assise « chanter et danser » est le produit logique des actions « chanter » et « danser » ; -- Abstrait : à partir de chaque paire x et y , on peut construire un « produit » « xy ».

(c).-- Somme logistique

L'expression « chanter ou danser » est la somme logique de « chanter » et de « danser ». -- Résumé : à partir de x et y , on construit la formule « $x + y$ ».

(d).-- Englober (implication)

Le terme familier « behelst » (« implique ») apparaît dans la phrase « Singing and dancing behelst - to understand as - singing ». Abstrait $xy \rightarrow x$ (Ou encore : xy). x ; WDM 131 (notation pasigraphique) ; -- 3 (si ... alors ...).

(e).-- Dénier (négatif)

Au lieu de chanter et/ou de danser, on peut aussi ne rien faire. -- Résumé : si x , y , xy ou $x+y$ est équivalent à 1, alors son absence est équivalente à 0 (non rimable).

WDM232

« (...) Les modes d'action constituent un ensemble d'occurrences (« entités ») qui, en tout état de cause, obéissent aux mêmes lois logiques que celles qui régissent les classes et les jugements. On peut leur appliquer ce qu'on appelle « l'algèbre de la logique ». » (Royce, oc., 74). – Une analogie avec le WDM 211 (cinq choix de valeurs) se dégage. Il s'agit d'un phénomène combinatoire.

Décision.

Cela ne nous intéresse que ceci

- (i) les connexions en tant qu'identités partielles (analogies) et
- (ii) en particulier le contenu (implication) : qui va parallèlement à la dérivation mentionnée dans WDM 230. Dériver une proposition subordonnée de deux propositions précédentes, c'est percevoir et affirmer le contenu de la proposition subordonnée à travers les deux propositions précédentes.

Modèle applicable

Voici un raisonnement attribué à Épicure de Samos (-341/-270), hédoniste raffiné (WDM 48), dualiste hylique (c'est-à-dire matérialiste ; mais outre la matière grossière, il concevait également une matière subtile ou éthérée (WDM 12 : substance primordiale, « malléable »)). Il était certes

polythéiste (il supposait l'existence d'une multitude d'êtres surnaturels (WDM 17) – des divinités), mais il ne semble pas avoir conçu d'Être suprême, tel le Dieu biblique par exemple.

a. Expression familière.

Il s'agit d'un argument ad hominem, une réfutation qui part des lemmes de l'adversaire. En bref : « Si vous affirmez cela, alors il s'ensuit ce que vous réfutez. » On confronte ainsi l'adversaire aux conséquences réfutables de sa propre position.

WDM 34 (43 ; 55) nous a déjà enseigné la preuve indirecte, dont cette méthode de raisonnement est un modèle.

Préface 1. -- Si Dieu existe, alors Il est bon et tout-puissant.

Or, soit Dieu peut empêcher le mal mais ne le souhaite pas, alors il n'est pas bon ; soit il souhaite empêcher le mal mais ne le peut pas, alors il n'est pas omnipotent.

clause 2 -- Le mal ne peut exister que si Dieu peut l'empêcher mais ne le veut pas, ou s'il veut l'empêcher mais ne le peut pas.

Préface 3. -- Eh bien, le mal existe.

Phrase de conclusion : -- Donc Dieu n'existe pas.

WDM233

Remarque : La structure, envisagée logiquement du point de vue du contenu (WDM 8), est la suivante : la proposition subordonnée peut être déduite des préfaces 1, 2 et 3. Ou encore : les trois préfaces contiennent la proposition subordonnée. Ou bien : si les trois préfaces sont présentes, alors la proposition subordonnée l'est également.

b. Représentation symbolique abrégée.

1. Nous réécrivons les phrases, par exemple, comme suit.

'Dieu existe' = p;

« Dieu est bon » = q1 ;

« Dieu est tout-puissant » = q2,

'Dieu peut empêcher le mal' = r1 ;

« Dieu veut empêcher le mal » = r2

« Le mal existe » = s.

2. Nous réécrivons les connecteurs logiques (signe de liaison) : négation (= p est nié par p (négation)) ; contradiction (= w, -- en latin 'aut', di soit ou) ; conjonction de coordination (= 'en' devient ^) ; l'englobement (=).). (WDM 52).

Le raisonnement, vu syntaxiquement (WDM 91), se présente comme suit dans le langage de la logistique :

VZ 1 : p). q1 ^ q2 ^ r1 ^ r2 (négatif)). q1 (négatif) w r2 A r1 (négatif)). q2 (négatif)

VZ 2 : r1 ^ r2 (négation) w r2 ^ r1 (négation)). s

VZ 3 : s

NZ : p (négatif).

(L'ensemble : VZ 1 ^ VZ 2 ^ VZ 3). NZ)

Note – revue épistémologique.

1. Comment le croyant en Dieu peut-il répondre logiquement à cela ? L'essence du raisonnement, d'un point de vue épistémologique, réside dans le mot « seulement » de la proposition 2.

Il faudrait bien sûr d'abord le prouver par la mesure. L'athée, en parlant, élude la question de savoir si le mal, qui est un fait, est compatible avec un Dieu à la fois bon et omnipotent.

2. Nous prenons l'athée au mot. « Le mal existe, – même si Dieu n'existe pas. – Tout ce qui existe a une raison suffisante (WDM 8) – comme cela est implicitement admis dans la préface 2.

Puisque Dieu, dans l'hypothèse athée, n'existe pas, il ne peut être considéré comme l'origine du mal. Par conséquent, l'existence du mal dans un univers sans Dieu requiert une autre explication (raison suffisante) qu'un Dieu défaillant. L'origine du mal réside dans l'univers lui-même, et non en Dieu (qui n'existe même pas).

Eh bien, c'est précisément la position que tous les croyants en Dieu ont défendue.

WDM234

3. (i) Inconsciemment, l'athée présuppose qu'il ne peut exister qu'un dieu « autoritaire » ne tolérant aucune indépendance (« autonomie ») dans sa création. Un tel « Être suprême » devrait alors intervenir constamment, tel un maître disciplinaire, dans la structure même de la création.

(ii) Le croyant en Dieu, cependant, reconnaît l'autonomie de la création.

(a) physiquement, cela implique que la création non libre est, à sa manière, indépendante : pensez aux lois qui peuvent être établies par les sciences naturelles (une pierre, par exemple, tombe, -- même lorsque, par hasard, quelqu'un marche juste en dessous) ;

(b) Sur le plan éthique, cela implique que la créature libre (WDM 40), même lorsqu'elle désire le mal, peut agir sciemment et volontairement contre l'ordre voulu par Dieu. Dieu est confronté à un dilemme : soit il établit des êtres libres et autonomes, auquel cas il ne peut ou ne doit pas intervenir constamment ; soit il établit une création non libre et « soumise », mais alors il empêche tout développement personnel.

4. -- Dieu — selon la Bible, par exemple — intervient, bien sûr :

(a) par l'intervention immanente inscrite dans les structures créées elles-mêmes (« le jugement de Dieu », comme on l'appelle) ;

(b) par des interventions transcendantes conçues par Lui-même (pensons par exemple à l'enseignement biblique concernant le Jugement dernier). Pensons par exemple au péché vengeur.

5. — Les théologies païennes reconnaissaient également le problème du mal. Nous l'avons brièvement abordé. WDM 169/178 (l'harmonie des contraires). — Un certain nombre d'êtres surnaturels puissants étaient invariablement identifiés comme les premiers instigateurs du mal.

Non pas le soi-disant Être suprême, tel que le conçoit le monothéisme primordial (Lang et Schmidt) : cet Être suprême, dans les théologies païennes, s'opposait fermement aux divinités secondaires.

Note : La branche de la théologie qui traite de la relation « Dieu/mal » est généralement appelée « théodicée », un terme introduit par le cartésien Leibniz (1646/1716).

Le problème principal n'est pas de concilier l'existence de Dieu avec le fait du mal, mais plutôt de savoir comment, dans le cadre de l'autonomie de la création, activer les moyens inhérents à cette création elle-même, afin que le mal – physiquement et moralement – soit combattu ou réduit par les créatures – c'est-à-dire par nous-mêmes. Par exemple, en réparant le mal que nous avons causé.

Remarque -- Les termes utilisés par Royce (WDM 231) sonnent également différemment. -- Par exemple, on parle de « funktoren » (connexions, modificateurs) au lieu de « connecteurs » ou de « connexions logiques » ;

a. Au lieu de « produit logique », on utilise aussi le terme « conjugué » lorsque deux valeurs, p et q par exemple, sont reliées par le conjonction $\wedge$; ce qui donne « $p \wedge q$ » (p et q simultanément). Dans la terminologie de Łukasiewicz : « Apq ».

b. Au lieu de « somme logique », on parle de « disjonction » lorsque, par exemple, p et q sont reliés par $\vee$, appelé « disjonction ». On écrit alors « $p \vee q$ » (= p et/ou q ; au moins une des deux valeurs), ce qui correspond au latin « vel » (ou). Dans le système linguistique de Łukasiewicz : « Dpq ».

c. L'« implicateur ». Ou $\rightarrow$ donne, en conséquence, une « conséquence » (« inférence », conclusion, implication), à savoir « $p \rightarrow q$ » (que l'on peut appeler une « implication »). — Dans le système de Łukasiewicz : « Cpq ». (« Si, alors »).

Les autres connexions sont :

(a) le « bi-implicateur », qui établit l'« équivalence » (équivalence, implication mutuelle). — Ainsi, on lit « $p \leftrightarrow q$ » (ou aussi : « $p \equiv q$ » (ou aussi : « $p).(q)$ ») « si p , alors q et vice versa » ou « si et seulement si p , alors q ».

(b) Les négatifs sont et ressemblent à ce qui suit.

1. — La contradiction (absurdité) s'oppose à la disjonction ordinaire « vel » ou « en/or », dite « introductive » (ou « inclusive », « alternative », « divisive »). La contradiction est alors qualifiée de disjonction « exclusive » (ou « excluant », « stricte », « dilemmatique »). Elle s'écrit « $p \vee q$ » (du latin « out » : « soit p soit q » ; « di » signifiant « un seul des deux à la fois »).

2. La négation est mise par écrit par le « négateur » $\neg$ ou p (nier) (di non p). — Dans le système de Łukasiewicz : « Np ».

3. — L'incompatibilité est parfois exprimée par « I » (un trait vertical). Par exemple, « $p I q$ » signifie « p incompatible avec q ».

Remarque : Outre les connexions (notamment entre les jugements) mentionnées ci-dessus, il existe également les « quant(ifikat)oren » ou «

indicateurs de plage » (WDM 105 ; 124).

Dans notre système linguistique, ce sont des « signes distributifs » : Ax (« Ceci s'applique à tous les x »), Ex (« Ceci s'applique à un seul x »), Sx (« Ceci s'applique à certains x »).

Remarque : Nous avons mentionné d'autres concepts de base dans WDM 132, car la pasigraphie de Peano est un point de départ pour la logistique.

WDM236

Note -- Les étapes de la logistique.

Après avoir mentionné très brièvement les conjonctions, les quantificateurs et quelques symboles de la théorie des ensembles, et les avoir expliqués, un mot — pour ceux qui ne les connaissent absolument pas — sur le développement de ce qu'on appelle la logique symbolique ou mathématique.

(1) La phase préliminaire peut être, pour commencer, François Viète (WDM 124) et son calcul algébrique : au lieu de la précédente « numerosa » (logistique), calcul numérique, il a introduit, en tant que premier platonicien conscient, qui travaille avec des idées (c. ensembles (et et/ou systèmes) (WDM 226)), la « logistica speciosa » (calcul idéal ou algébrique) qui a donné naissance à l'algèbre.

(2) La phase initiale est mieux appelée « algèbre logique » (WDM 232), qui a commencé en 1847 avec G. Boole (1815/1864) et A. de Morgan (1806/1878),-- tandis que des personnes comme Benj. Peirce (1809/1880) et E. Schröder (1841/1902) ont développé une algèbre de classe et de jugement, dans un sens analogue.

(3) La logistique proprement dite a véritablement pris son essor à la fin du XIXe siècle lorsque G. Frege (1848-1925), avec son *Begriffsschrift* (1879), et G. Peano (1858-1932), avec son *Formulario mathematico* (1995+) – voir WDM 133 – ont rétabli l'ancienne « algèbre logique ». Leurs travaux ont été couronnés par l'œuvre monumentale d' A. Whitehead (1861-1947) et B. Russell (1872-1971), les *Principia Mathematica* (1910-1913), dont le titre est souvent mal compris : leur intention était de réduire les mathématiques à une logique (certes d'apparence mathématique), qu'il serait plus juste de qualifier de « logique formalisée ».

D. Hilbert (1862/1943) – connu pour ses * *Grundlagen der Mathematik* *, I

(1932) et II (1939) – travaille également dans un sens analogue avec sa « théorie de la preuve ».

Note- (1) Le terme « logistique » a également une signification militaire, sémantiquement parlant (= théologique). *Le vice-amiral GC Dyer, dans son ouvrage Naval Logistics* (Annapolis, 1960), affirme que la « logistique » est « le processus global par lequel les ressources d'une nation – humaines et matérielles – sont mobilisées et affectées à l'exécution de tâches militaires ».

Cela signifie que :

(1) la stratégie générale (également appelée « stratégie politique » ou « grande stratégie »), qui priorise les objectifs majeurs, et la stratégie « opérationnelle » (qui se situe sur le champ de bataille lui-même) et

(2) la tactique, c'est-à-dire l'optimisation (maximisation) – également sur le champ de bataille lui-même, doit être assistée par la logistique (militaire), qui met à disposition les moyens de combat, le personnel et l'équipement.

WDM237

(2) 'Metalogica'.

Ce terme remonte au Haut Moyen Âge. *Jean de Salisbury* (1110/1180), l'« humaniste » du Moyen Âge, connu pour sa théorie sur la relation « thèse/hypothèse » (WDM 50 ; 62), a écrit un ouvrage intitulé « *metalogicus* », c'est-à-dire une « logique sur la logique » (une sorte de réflexion sur la pensée logique).

Dans un sens analogue mais fortement réaffirmé, la métalogue plus récente est un métalangage (c'est-à-dire un langage sur le langage) de la logistique. Elle a été élaborée à partir de 1915 par L. Löwenstein, puis développée par Löwenstein, Skolem (1920), Herbrand (1928), Tarski (1930), Gödel (1930+), Hankin (1947), Cohen (1963), ...

Décision.

Les liens logiques, ainsi que les aspects connexes, nous ont donné un aperçu de ce à quoi pourrait ressembler la logistique actuelle.

1. Pour une logique purement philosophique, il s'agit (a) d'un raffinement, (b) mais surtout d'une élaboration. Sans la logique dite « naïve » ou « intuitive » (philosophique), il n'y a pas de logistique élaborable.

2. D'un point de vue philosophique sur la vie (romantique, existentiel,

dialectique, pragmatique, par exemple), la logistique est plutôt une « aliénation » ou un jeu, convenant aux esprits ayant une disposition « calculatrice et mathématique ».

Nombre de spécialistes en logistique constatent un manque flagrant de compréhension non seulement de l'application théorique, mais surtout de l'application concrète et quotidienne de la logique appliquée, avec sa propre logique. De même, plusieurs philosophes classiques spécialistes de la logique constatent également un manque flagrant de compréhension de son application pratique face aux problèmes de la vie.

C'est pourquoi notre cours – contrairement à la plupart des autres – regorge de « modèles applicables » issus de tous les domaines de la vie et des sciences spécialisées qui y sont plus ou moins liées. Nous sommes néanmoins convaincus que même les références et comparaisons minimales en matière de logistique sont extrêmement utiles, y compris pour les esprits philosophes.

WDM238

En effet, certains perçoivent une contradiction entre la logique traditionnelle, « métaphysique » ou ontologique, et sa forme formalisée, la logistique. Ils en déduisent alors qu'il faut, par exemple, dénigrer ou ridiculiser l'autre, la combattre comme une déviation, etc.

A. Il est vrai que, par exemple, les néopositivistes (WDM 19 : du positivisme, une forme réaffirmée s'est développée, à savoir le néopositivisme logico-linguistique) ont largement utilisé la logique formalisée, car ils considéraient que seul le langage mathématique et scientifique permettait un mode d'expression valide, notamment dans les sciences spécialisées. Cf. WDM 118, où la critique néo-rhétorique de ce dernier est mentionnée.

B. Mais « en réalité, les fondateurs de la logique formalisée ne sont pas seulement des non-positivistes, mais au contraire des platoniciens (G. Frege (1848/1925), Whitehead (1861/1947), B. Russell (1872/1970) – du moins lorsqu'il a écrit les *Principia Mathematica* avec Whitehead ; son approche a évolué), J. Lukasiewicz (1878/1956), Fränkel (...), H. Scholz (1884/1956 ; fondateur, en tant que théologien, d'un Centre d'études logiques), etc.) et elle compte des adeptes dans toutes les écoles » (I.M. Bochenski, *Geschiedenis der hedendaagse Europese wijsbegeerte* </i>, Bruges, 1952, p. 270). – Ce qui prouve l'influence considérable du platonisme, encore aujourd'hui.

Note -- la classification classique de la logistique.

La logistique constitue un tout (un système). Ceci est également d'une grande importance de notre point de vue. En effet, si nous ne traitons pas l'une de ses caractéristiques majeures (de manière non calculatrice), notre tout se retrouve privé d'un élément potentiellement intégrateur.

La plupart des manuels sont divisés en :

(a) la logistique du jugement ou propositionnelle, que nous allons maintenant aborder,

(b) la relation ou la logistique relationnelle (que nous avons longuement abordée en harmonologie) et

(c) la logistique de classe ou de « groupe » (qui correspond à la théorie conceptuelle qui suivra).

Ce que nous avons abordé concernant l'étude des signes (sémiotique, sémiologie) est traité en métalogistique. – Ainsi, notre cours aborde, plus ou moins, toutes les notions fondamentales de la logistique de manière informelle.

WDM239

Note-- Un ordre strict des sciences.

On peut bien sûr classer les sciences de plusieurs manières (pensons par exemple aux sciences naturelles et aux sciences humaines ou sociales). Mais nous nous arrêterons brièvement sur l'une de ces classifications.

(1) **La logique** — note : l'auteur fait principalement référence à la logistique — peut être considérée comme la théorie de la description de toutes les structures possibles (WDM 86, 88).

« Collection », « représentation » et autres concepts standard (note : considérez l'idée de « système », que l'auteur aborde incidemment dans son ouvrage) sont présumés dans toute description et appartiennent donc à la logique. » (D. Nauta, *Logique et Modèle* , Bussum, 1970, 46).

(2) Mathématiques .

A. « Selon les conceptions modernes récentes, on peut

a. caractériser les mathématiques comme la science qui étudie les structures (ou plutôt, les systèmes) ;

b . la logique (note : logistique) en tant que science qui étudie la description « formelle » (note : exprimée sous sa forme formalisée) de toutes

les structures possibles ;

c. la métamathématiques (*note* : le langage du langage mathématique) en tant que science qui étudie les relations entre les deux.

Les structures qui satisfont à une description « formelle » donnée sont appelées « modèles » de cette description ». (D. Nauta, 1.c., 40).

B. Plus les mathématiques deviennent abstraites, c'est-à-dire plus universelles, dans leur approche moderne et structurelle, (...) plus elles se rapprochent de la logique (*note* : *logistique*). (oc, 46).

(3) Sciences empiriques et expérimentales.

Les mathématiques doivent donc être considérées comme une science de transition entre

a. La logique devenue universelle – qui ne dit plus « rien » sur « tout » – et

b. les sciences » (Ibid.).

Conclusion. -- Ne l'avions-nous pas dit ? L'ontologie est le noyau, l'essence même de la logistique ! Car elle ne dit « rien » (compris comme « précisément ») sur « tout » (qui est le concept transcendantal de l'être ; WDM 26).

Autrement dit : la logistique est une ontologie déguisée.

Cela ressort clairement, par exemple , de G. Elisabeth M. Anscombe, *From Parmenides to Wittgenstein* , Oxford, 1981 (Parménide comme texte fondateur, sur lequel toute la philosophie occidentale n'est qu'un ensemble de notes de bas de page).

WDM240

(iv).-- L'idée d'« empathie » (implication).

Nous avons brièvement cité les connecteurs logiques (signes de liaison), l'expression d'identités partielles (analogies, relations ; WDM 82 ; 163).

(1) Elle peut interpréter l'implication dans son intégralité .

(a) Contradiction : « Si x, alors non (l'opposé de) x ». (Application : « Si blanc, alors non non non blanc ») ;

(b) produit logique : « Si xy, alors x et y » (application : « Si blanc et noir, alors blanc et noir ») ;

(c) somme logique : « Si $x + y$, alors soit x soit y soit les deux (mais ce couplage n'est pas nécessaire, mais accidentel) (application : « Si soit blanc soit noir, - soit tous ou ensemble, alors soit blanc soit noir soit les deux ») ;

(d) négation ordinaire « Si 0, alors non 1 (où 1 représente x, y, -- xy ou x+y) (application : « Si rien, alors (certainement) ni blanc ni noir ni blanc et noir ni ni blanc ni noir ni les deux (par hasard) ».

Conclusion. – Tous les connecteurs possèdent une identité partielle (forme relationnelle), ce qui permet de les traduire par une forme d'implication. L'implication est le connecteur de base. Cf. WDM 231.

Remarque : C'est également le cas, par exemple, de l'ensemble de connecteurs axiologiques que nous avons vus, WDM 211.

- (a) Solution d'échange : si un bien, alors pas l'autre (bien ou valeur) ;
- (b) préférence : si les deux, alors préférez l'un à l'autre ;
- (c) alternance : si les deux, alors l'un puis l'autre ;
- (d) jonction : si deux, alors les deux ;
- (e) refus : si par exemple deux, alors aucun.

Note 1. Relisez maintenant WDM 6 ; les concepts, les jugements et le raisonnement constituent le triple objet de la logique ontologique, qui s'intéresse principalement aux identités partielles. L'idée de « modèle », par exemple, en est une application (WDM 6).

2. C'est seulement maintenant que l'on comprend pourquoi la comparaison est si essentielle : elle est la méthode permettant de révéler des identités partielles (relations). Elle met au jour la racine des implications, l'objet de toute la logique traditionnelle.

Relisez maintenant WDM 230 (rôle principal de la méthode comparative), et vous verrez que les idées sont des jugements, des raisonnements et des types d'implication universels et collectifs (selon la structure distributive ou collective).

WDM241

Remarque : La perspective inhérente au contenu peut également être envisagée à l'envers.

1. Au lieu de dire « Si xy, alors x et y simultanément (et nécessairement) », on peut aussi dire « x et y simultanément sont propres à, inhérents à xy » (que cela s'applique aux modes essentiels de conjonction ou simplement aux modes accidentels).

2. Revenons à WDM 226 (le fondement platonicien de l'harmologie et de la

logique (raisonnement)) :

(i) « tout » englobe « certains » (= particulier ou « p »), dont « exactement un » (= singulier ou « s ») est le minimum ; -- ce qui signifie que l'idée « certains » (p) ou « exactement un » (s) est inhérente à l'idée « tout », -- plus court : « si vous (universel), alors p (s) » ; ou « p (s) vous est inhérent ».

(ii) « entier » englobe « certaines parties » (p) ou « au moins une partie » (s) ; l'idée de « certaines parties » ou « exactement une partie » est inhérente à « entier ».

3.1. Théorie conceptuelle (241/288).

« La logique formelle est la science qui étudie les règles que l'esprit humain doit appliquer pour éviter la contradiction (WDM 30 ; 157 ; 205) et rester cohérent avec lui-même (WDM 42 : « folgerichtig ») dans ses opérations de pensée. Or, les trois opérations fondamentales inhérentes à la pensée sont la formation des concepts, le jugement et le raisonnement. » (*Ch. Lahr, Logique* , 491).

3.1.1. L'idée (concept) et le terme (241)

(1) L'idée (concept), également connue sous le nom de « notion » ou « concept », peut être décrite comme « la simple représentation, dans notre esprit (intellect/raison), d'un « donné, état, être, quelque chose » (WDM 20 : être (le) ; 28 : quelque chose) ».

En d'autres termes : la logique, dans la mesure où elle concerne la théorie des idées, est une méthode de raisonnement ontologique, c'est-à-dire un examen des « êtres » dans la mesure où ils peuvent être appréhendés « idéalement » (conceptuellement).

(2) Le terme – du latin « terminus » – désigne l'idée traduite en un mot ou un groupe de mots. – Il ne faut cependant pas le confondre avec le terme grammatical « mot » : une multitude de mots est parfois nécessaire pour exprimer une seule idée. Ces mots interdépendants (distributifs (« toutes les personnes ») ou collectifs (« la personne entière ») constituent, au sens grammatical, les idées partielles ou les concepts partiels d'une idée totale (concept total).

WDM242

3.2.2. Le contenu du concept (« *comprehensio* ») et la portée du concept (« *extensio* ») (242).

Comme enseigné dans la théorie des ensembles (WDM 129 : « éléments bien définis, résumés en un tout » ; 143), où l'aspect de « l'étendue » prédomine), l'idée peut être considérée de deux manières.

(je) Le contenu idéal

(en latin médiéval '*comprehensio*') est la totalité des caractéristiques (WDM 126) ou 'propriétés', - mieux, dans le langage platonicien, 'idées partielles' -, qui collectivement (= structure collective) constituent exactement une idée.

L'exemple classique : pour construire littéralement l'idée totale de « l'homme » (qui est un exemple de ce que Platon appelle « stoïchiose », *elementatio*, l'élévation d'un tout (collection, système) à partir de ses éléments), on a, par exemple, les idées partielles « être » (= réalité) – définies plus loin (WDM 26) par, par exemple, « être vivant », « incarné » et « doté d'esprit (entendement, raison – ainsi que disposition) »).

(ii) L'étendue idéale (médiévale : « *extensio* », « extension », dispersion) est la collection ou le système constitué (encore une fois « composé » (« *stoicheiosis* », en platonicien) de TOUS les éléments ou parties (hypo- ou sous-systèmes) auxquels le contenu idéal s'applique.

Exemple : l'ensemble des personnes singulières et concrètes constitue, en résumé (selon la définition de G. Cantor), le champ d'application de l'idée « homme » ; – l'ensemble des parties d'un homme, en résumé (toujours selon G. Cantor), constituent collectivement l'idée (entendue dans son contenu) « homme ». – Remplacez le terme platonicien « stoïchiose » (littéralement : « composante ») par le terme cantorien « résumé » et vous obtenez la transition de la multiplicité (champ d'application) à l'unité (contenu) d'une idée.

Cf. WDM 86v. (collection ; système) ; -- en particulier 143/147 (idée distributive et collective), où précisément les mêmes idées ont été expliquées, d'une manière plus harmologique.

Typologie du champ conceptuel.

P. Ch. Lahr, Logique , 492s., distingue les types suivants de portée idéale.

(a) 1 . l'idée singulière (individuelle, singulière) .

Modèle applicable. -- Le nom propre Karolina von Günderode

(11.02.1780/ 27.07.1806), -- communément appelée Line von Günderode, correspond, historiquement, à une poétesse romantique née à Karlsruhe, - célèbre pour ses trois amours passionnées (dont son premier amour avec le Père Karl von Savigny (1779-1861 ; herméneutique du droit ; fondateur de ce qu'on appelle l'École historique (non pas l'idée étrangère de « droit » (caractéristique des Lumières), mais la vie, la vie réelle des peuples, avec leurs institutions et leurs traditions, qui régit le droit réel)),

WDM243

-- que sur *Clemens Brentano* (1778/1842 ; le parolier romantique le plus brillant et le plus imaginatif ; avec Achim von Arnim, auteur de *Des Knaben Wunderhorn* (près de six cents chansons folkloriques allemandes)),

-- enfin sur *G. Friedrich Creuzer* (1771/1858 ; spécialiste des religions gréco-romaines ; connu pour son *Symbolik und Mythologie der alten Völker, besonders der Griechen*, Leipzig, 1810/1812)).

Convaincue que les passions amoureuses annoncent son suicide, et cherchant à fuir la dure réalité de ce monde, elle se donne la mort... d'un seul coup de poignard sous le sein gauche, sous un bosquet de saules, sur les rives du fleuve « sacré », le Rhin.

Voici ce qui, dans la réalité, correspond au nom propre « Karoline von Günderode ». Sans ces données historiques (culturelles), on ne sait pratiquement rien de ce nom propre, appréhendé comme une idée singulière.

(a)2. L'idée particulière et l'idée universelle.

Nous avons expliqué cela jusqu'à saturation : certaines personnes (p) sont romantiques, d'autres ne le sont pas (p) ; tous les êtres humains, dans la mesure où ils sont véritablement humains, possèdent un esprit (u = universel). – Cf. WDM 124 (carré de portée) ; 235 (quantificateurs).

(b) l'idée transcendantale .

Cette idée, selon Lahr, « s'applique à » tous les êtres actuels et à tous les êtres possibles.

Type principal : l'idée d'être. Voir ci-dessus WDM 27 et suivants (transcendants), résumé WDM 29.

Comme nous, WDM 242, l'avons observé, cette idée est nécessaire pour caractériser (définir) quoi que ce soit (la portée est transcendantale ou

englobante).

En effet, le contenu n'est autre que l'idée de « réalité », en tout cas, même la plus fantastique, même la plus absurde (mais alors en tant qu'« absurde »).

Comme le démontre clairement notre ontologie, cette idée exprime le sens de tout ce qui représente la réalité, quoi qu'il arrive et de quelque manière que ce soit. Elle est le fondement de toute pensée, connaissance et sensation saines.

WDM244

Note-- La paire contrastée « connotation » (intention) / dénotation (extension) ;

a. Le contenu conceptuel (la compréhension) est également indiqué par les termes « connotation » ou « intention » (à ne pas confondre avec « intention ») ; la portée conceptuelle par les termes « dénotation » et « extension ». Ainsi, *J. St. Mill, Logique* 1 : 2,5, affirme : « Le mot « blanc » désigne toutes les choses blanches, comme la neige, le papier, l'écume de la mer, etc., et implique (WDM 241) – ou, comme le disaient les scolastiques – connote l'attribut « blancheur ». » (Le mot « blanc » englobe toutes les choses blanches, comme la neige, le papier, l'écume de la mer, etc., et contient – ou, comme le disaient les scolastiques – signifie la propriété « blancheur »).

b. *G.W. Leibniz* (1646/1716), *Meditationes de cognitione, veritate et ideis* (Méditations sur la connaissance, la vérité et les concepts) (1648) définit une idée

(i) aussi clair, dans la mesure où il, présent dans notre esprit, fait connaître clairement et distinctement tous les objets qu'il vise (les éléments qu'il rassemble) (= clair dans sa portée),

(ii) aussi clair, dans la mesure où il permet une induction sommative claire (WDM 125) ou une énumération complète de toutes les sous-idées (= clair dans le contenu).

Rue de la bibliothèque : *G. Nuchelmans : Aperçu de la philosophie analytique*, Utr./Antw., 1559, 21v. (oc,18/23 : Analyse des concepts).

Note : l'analyse des concepts, des jugements (oc, 23/30) et du raisonnement (oc, 30/37) joue un rôle de premier plan dans ce qu'on appelle la philosophie analytique du langage ou, en bref, la philosophie analytique.

La relation inverse entre le contenu et la taille.

« Le contenu idéal d'un concept est nécessairement inversement proportionnel à son étendue idéale. » (Lahr, oc, 493).

Modèle applicable. -- L'arbre (diagramme) de Porfurios .

Porfurios (= Porphyrius) de Turos (233/305), disciple de Plotin de Lucopolis (203/239), figure majeure du néoplatonisme de l'Antiquité tardive, connu pour son *Eisagogè* (= Isagoge ou Introduction) aux *Catégories* d'Aristote (WDM 83/85), nous donne un exemple simple de la proportion inverse « volume/taille ». Il l'illustre schématiquement (un diagramme est un modèle structurel (WDM 112 ; 88)), ici sous la forme d'un arbre à branches.

La « racine » (le point de départ est appelé « ousia », substantia (souvent traduit par « substance »), di « être »).

WDM245

Une fois le contenu d'un concept situé dans la réalité – toujours sur ce piédestal ontologique –, on peut, comme l'affirme Aristote (WDM 26), le caractériser (« typer », « décrire », « définir »). Porfurios procède ainsi, dans le cadre d'un projet de schéma métaphysique (= ontologique) au sens large, comme suit.

Une chose (un être) peut être soit spirituelle (immatérielle, -- 'esprit') soit matérielle (matérielle, 'hyl', -- 'substance' (matière)).

Un être matériel peut être soit inorganique (« minéral », -- physique - chimique) soit organique (« vivant »).

Un être organique peut être soit de type végétal (« plante »), soit de type animal (« animal »).

Un être animal peut être soit dépourvu d'esprit (sans intelligence ni raison), soit doté d'une dimension spirituelle. Dans ce cas, il s'agit d'un être humain.

S'il est souhaitable de « caractériser » (définir plus en détail) des personnes singulières, il n'existe qu'une seule méthode – celle que nous avons appliquée à la romantique Karolina von Günderode (WDM 242v.).

Conclusion.-- Remarque : plus l'induction sommative (énumération des caractéristiques) se poursuit, plus le nombre d'êtres auxquels l'idée, ainsi définie plus précisément, s'applique est petit.

Les universaux (categoryrèmes).

Du point de vue harmologique, ces éléments ont déjà été décrits dans WDM 106.2. Du point de vue conceptuel, ils sont situés dans l'arbre de Porfurios.

Modèle applicable

Dans la hiérarchie des idées, le terme le plus général (et le moins précis) désigne le « genre », tandis que le terme suivant, plus spécifique et plus précis, désigne l'« espèce ». Il convient de comparer ce terme avec l'ensemble le plus universel par opposition à l'ensemble le plus particulier.

Logistique de la salle de classe.

L'information rare que représente notre théorie des concepts, aux yeux des logisticiens, est largement diffusée (de manière symbolique et informatique) dans ce qu'on appelle la « logique des classes ».

Qu'est-ce donc qu'une classe ?

Un seul mot à ce sujet.

Rue de la bibliothèque : M.Cl. Bartholy/ P. Ascot, *Philosophie/ Epistémologie (Précis de vocabulaire)*, Paris, 1975, 88/ 105 (*Sciences formelles*).

Oc, 88, WVO Quine, *Logique élémentaire*, Paris, 1972, 188s., est cité, où trois modèles applicatifs sont donnés.

WDM246

« Quand on dit que les gens sont nombreux, on ne veut pas dire que chaque personne est nombreuse ou que seules quelques personnes le sont. Ce qui caractérise le terme « nombreux » est une donnée abstraite bien définie, à savoir la classe des personnes. »

Lorsque nous disons que l'homme est une espèce animale, nous voulons dire que cette entité abstraite, la classe des humains, est une espèce animale.

Lorsque nous affirmons que les Apôtres sont au nombre de douze (une « douzaine »), nous disons, par là même, qu'une donnée abstraite, la classe des Apôtres, représente une douzaine ; car aucun Apôtre, pris individuellement,

ne constitue une douzaine. Au contraire : chaque Apôtre appartient à cette entité abstraite, la classe des Apôtres. De même, chaque être humain appartient à la classe des êtres humains.

L'expression symbolique correspondante est « $x \in y$ » (« x appartient à y »).

Par exemple, « Pierre $\in$ (appartient à) la classe des Apôtres », et aussi « Pierre $\in$ à la classe des hommes ».

Le livre ajoute : « La théorie des ensembles est la branche des mathématiques qui traite de l'appartenance à des classes. » Cf. WDM 131 (Peano).

Il convient de noter que, par exemple, *D. Nauta, Logica en model, Bussum*, 1970, p. 62, partage cet avis, en soulignant, p. 65, que – parfois – pour des raisons théoriques et critiques, une distinction est faite entre « ensemble » et « classe ». Ce que nous devons retenir de ce point.

c.-- L'analyse d'une idée : sa classification et sa détermination (définition).

Comme le dit à juste titre *Lahr, Logique*, 499 : on voit l'analogie entre classification et détermination de l'essence, logiquement parlant :

(a) la classification, toujours en parlant logiquement, est l'induction sommative (énumération) de la portée du concept (le nombre, exprimable (éventuellement) par un nombre, d'éléments auxquels l'idée s'applique) ;

(b). La définition est l'induction sommative (énumération) des sous-idées (caractéristiques spécifiques au sujet donné à définir), qui, ensemble, constituent une idée totale (= le contenu conceptuel).

c.1. -- La classification des termes.

Nous l'avons déjà vu, harmoniquement, WDM 88 (structure distributive et collective) ; 143 (omne/totum) ; 226 (tout ; entier) ; 241 (double inhérence). --diviser, classer, -- c'est diviser ou classer une totalité (= collection, système) en ses éléments, parties.

WDM247

Cl. Levi-Strauss, La pensée sauvage, Paris, 1962, 24, écrit ce qui suit à ce sujet.

(i) En tant qu'ethnologue, il a analysé pendant des années la pensée des « sauvages » (penseurs archaïques et primitifs). Ce faisant, il a établi qu'ils

procédaient déjà de manière ordonnée et ont ainsi préparé le terrain pour nos méthodes modernes.

(ii) « En soi (compris comme : sélectionner le meilleur parmi un certain nombre de choses), cela implique une classification. Toute classification est préférable au désordre. Et, même, une classification au niveau des propriétés perceptibles sensoriellement est une étape importante sur la voie d'un ordre raisonné (WDM 208/211 : C1. Méthode totémiste de Lévi-Strauss) ;

Supposons qu'on vous demande de classer un ensemble de fruits selon un critère de poids différent (plus lourd/plus léger ; WDM 189 : différentiel). Il serait justifié de commencer par séparer les poires et les pommes. Non pas parce que la forme, la couleur et le goût ont un lien avec le poids et la taille, mais parce que les plus grosses pommes sont plus faciles à distinguer des plus petites que si elles sont mélangées à d'autres fruits.

Cet exemple montre déjà que, même au niveau de la perception esthétique (les plus grands sont les plus beaux, d'où le terme « esthétique »), la classification prouve sa pertinence.

Les deux principales caractéristiques d'une classification réussie.

Lahr, Logique , 500, énonce deux exigences.

(1) Une classification doit être « adéquate » (= complète).

La somme totale des éléments/parties doit correspondre à la totalité de l'ensemble/système auquel s'applique un contenu conceptuel. – Ceci afin d'éviter d'oublier certains éléments/parties.

(2) Une classification doit être irréductible.

Les éléments/parties ne doivent pas se chevaucher. Dans le cas contraire, certains d'entre eux seront listés plusieurs fois.

Modèle applicable

La classification la plus simple est la dichotomie (WDM 168 et suiv.). Pensons à ce que les économistes (économistes politiques) appellent le « pentagone magique de la politique économique ». Celui-ci comprend :

1. un marché du travail équilibré,
2. une croissance économique équilibrée,
3. un niveau de prix stable,
4. une répartition équitable des revenus et
5. une balance des paiements équilibrée.

Du point de vue de la « classification », un examen plus approfondi révèle que ces cinq points peuvent être reclassés :

a. Le marché du travail, la croissance, le niveau des prix et la balance des paiements sont des facteurs purement économiques (équation interne ; WDM 107).

b. L'équité des revenus est un facteur social (comparaison externe ; ibid.) : dans ce deuxième cas, on ne reste pas dans l'ordre purement économique.

La réorganisation est également possible d'une autre manière :

a. Le marché du travail, la croissance, le niveau des prix et la justice sociale en matière de revenus sont des facteurs économiques nationaux.

b. La balance des paiements fait référence à la situation économique étrangère (encore une fois : comparaison interne et externe).

(i) La classification semble adéquate à première vue : aucun facteur essentiel – car c'est bien de cela qu'il s'agit – n'a été oublié. Et pourtant : les Verts, les écologistes ou les écolo-pacifistes estiment qu'un facteur essentiel a été oublié :

6. Un environnement de vie sain. La « croissance économique équilibrée » (facteur 2) ne doit pas être interprétée uniquement en termes économiques (comme « économisme ») : elle doit être « humaine » et « vivable ».

Décision.

D'un autre point de vue de classification, il existe deux types de politique économique : la politique « économiste » (qui met trop l'accent sur la simple recherche du profit) et la politique « verte ».

(ii) Les classifications

Les facteurs non écologiques et écologiques semblent irréductibles : aucun des cinq ou six facteurs ne peut être réduit à un ou plusieurs autres. Par exemple, le marché du travail est irréductible à la croissance économique ou à un environnement de vie sain. Etc.

Remarque : D'un point de vue ontologique, il semble que l'approche écologiste de l'économie soit plus complète, et donc « plus réelle », que la vision unilatérale des économistes, qui se limite à l'aspect socio-économique.

Et une approche purement « économiste » (au sens libéral unilatéral du

libre marché), qui prend en compte le social (ou trop peu), est encore plus « irréaliste ». De sorte que nous avons, ontologiquement, une tripartite :

- (1) purement économique,
- (2) Économiste-Social,
- (3) Vert.

Cela s'explique par le fait que l'on transcende progressivement la comparaison interne avec l'externe, ce qui permet d'appréhender la réalité de manière moins unilatérale.

L'ontologie peut donc être très pratique.

WDM249

Note-- Figure/ arrière-plan

WDM 168. -- La complémentarité « Non-vert/vert » est une application.

(i) Tout d'abord, à titre de contexte (information), le « pentagone magique » de la politique économique économiste-sociale est décrit.

(ii) Dans ce contexte, on esquisse la « figure » (ou forme d'être) d'une politique verte. Dans cette perspective, la classification dépasse la simple représentation numérique par énumération.

2.3.3. Définition du terme (249/).

1. Une définition, c'est-à-dire l'articulation du contenu d'une idée, est un énoncé « mutuel » (WDM 154), dans lequel on parle du sujet, vu en termes de son contenu conceptuel total (l'original), en termes du prédicat qui, en tant que modèle (information), représente ce même contenu (*Ch. Lahr, Logique* , 620).

2. Deux caractéristiques.

(i) Comme l'ont déjà dit les penseurs médiévaux : une définition réussie représente le défini et seulement (exclusivement, uniquement) le défini. « De solo definito ».

(ii) La définition réussie représente le tout défini (tous les éléments, le système entier). « L'omni défini ».

Conclusion. -- “De omni et solo definito” : le tout défini et exclusivement le défini.

c.2.A.-- La définition concise ou sommaire.

Habituellement, dans la tradition aristotélicienne-scholastique, on considère une définition sous sa forme récapitulative.

(i) Relisez WDM 106.2 (categoryremes, predicabilia, universals). – C'est ici que se trouve le fondement de la définition concise. Voir aussi WDM 245. – Pour donner une telle définition de, par exemple, l'homme, il suffit de citer le genre (ensemble universel) comme contexte (information) (L'homme est un être animal), puis d'indiquer la différence spécifique (sous-ensemble) comme « figure » (L'homme est un être animal « spirituellement doté »).

(ii) Il convient de mentionner quelque chose de nature analogue.

La taxonomie est l'étude, parfois scientifique, de l'ordre (ou de l'organisation) qui régit la classification des données (par exemple en biologie). En bref : la théorie de la classification.

G. de Landsheer, **Inleiding tot het onderwijskundig onderzoek**, Rotterdam/Anvers, 1973, 15, parle d'« un ensemble intégré de définitions précises, faciles à utiliser ».

WDM250

Remarque : En général, une définition aussi concise de l'essence est impossible. On lui préfère alors des formes atténuées.

(1) Définition caractérisante .

On décrit le donné en énumérant soit les caractéristiques externes les plus frappantes, soit les caractéristiques générales provisoirement les plus essentielles.

Note : Une description phénoménologique, dans sa phase « empirique » (pas encore « eidétique » ou de description de l'essence), commence par quelque chose de similaire (WDM 44 : ce qui est immédiatement donné ; 68 et suiv. : intentio).

Modèle applicatif.

Lahr, oc, 497, donne « papier » comme petit exemple.

(i) Quelque chose (toujours ce piédestal ontologique),

(ii) qui est généralement blanc, mais aussi coloré, a une forme carrée ou rectangulaire, est en forme de feuille, - mince, léger et inscriptible.

En procédant de cette manière, on fournit une définition descriptive.

(2) Définition analytique.

Cette méthode de définition, parfaitement adaptée à la chimie, peut être étendue à d'autres sciences spécialisées.

(a).-- On peut dire : « Le papier est une « substance » chimique, en forme de feuille, composée de fibres de cellulose qui s'agglutinent de manière à rester fermement liées entre elles ».

(b).-- La définition industrielle se lit, par exemple, comme suit : « Les vieux chiffons - plus tard le bois, la paille, etc. - sont transformés en pâte (« pâte à papier »), à laquelle on ajoute de la colle (sauf dans le cas des types de papier non collés), afin de donner ensuite à ce produit sa forme de feuille ».

La définition industrielle décrit comment quelque chose est produit.

Conclusion. – De telles définitions scientifiques et technologiques séparent le défini du reste (WDM 168 : dichotomie) en rendant la forme essentielle suffisamment discernable (WDM 28). – De solo et omni definito ! À condition que le défini soit séparé et décrit dans son intégralité.

c.2.B. -- La définition littérale (nominale) et la définition factuelle (réelle).

(je) -- La définition littérale .

Cela revient à définir plus précisément un ou plusieurs mots (« terme » ; WDM 241) dans le sens commun et/ou dans un langage scientifique ou philosophique spécialisé.

Il en existe de nombreux types. -- Ainsi, selon la définition descriptive, selon Hampel (1966), -- différente de celle décrite.

WDM251

Les termes déjà utilisés sont présentés dans leur définition établie.

Il en va de même pour la définition stipulative : un terme déjà en usage se voit attribuer une signification nouvelle et provisoire, arbitrairement, mais surtout pour des raisons de compréhension.

En outre : la définition théorique, qui, partant de termes techniques théoriques existants, définit quelque chose en ces termes ; la définition « analytique » (différente de celle mentionnée ci-dessus), qui, partant de termes théoriques déjà établis, en introduit de nouveaux ; la définition opératoire (WDM 135), qui définit un donné, de préférence en termes théoriques déjà

établis, mais y ajoute — selon *Bridgman* (dans son * *La Logique de la physique moderne* *, New York, 1927-1 ; 1930-2) — l'ensemble des actes (« opérations ») qui doivent être accomplis pour comprendre et représenter le sens ; la définition contextuelle, qui situe un terme dans son contexte pré-scientifique (« préthéorique ») et scientifique (« théorique »), comme arrière-plan ;

On peut même évoquer ici la définition dite de l'usage : se tenant devant les enfants, l'enseignant relie la signification des informations provenant de l'environnement (de l'enfant, en particulier) à des phrases telles que « une pomme, -- c'est quelque chose que l'on mange » ou « le marteau de papa, c'est ce qu'il utilise pour enfoncer les clous dans le bois ».

Décision.

Toutes ces formes de définition littéraire et terminologique reflètent la sémasiologie (ce que l'analyse sémasiologique révèle concernant les significations) des termes.

Note : Dans les langages artificiels (WDM 133 : grammaire transformationnelle-générative) ; en particulier dans des langages comme le langage pasigraphique de Peano (WDM 131/133) ou la logistique (WDM 231/239)), on rencontre ce qu'on appelle une définition expresse (explicite) : dans le langage des symboles, on formule une définition, par exemple, de « nombre », de « classe », etc.

Bien que ces types ne représentent peut-être pas toutes les caractéristiques d'un objet donné, ils devraient tous obéir à la règle « de solo et omni definito » (ne représenter que ce qui est défini, si possible dans son intégralité). Prenons l'exemple des lexicographes (compilateurs de dictionnaires), qui se spécialisent dans la définition de l'usage de la langue.

Le modèle d'application.

Lahr, dans **Logique**, p. 498, donne le terme « âme » comme modèle. Si je définis l'« âme » comme le principe de la vie consciente, sans en saisir toute l'essence (« de omni definito »), j'entends par là simplement donner une indication (provisoire, si nécessaire) du mot « âme » tel que je l'emploie dans mon langage, par exemple en disant : « En philosophie cartésienne, l'âme est le principe "pensant" (comprendre : représentant la vie consciente) ».

WDM252

(ii).-- Définition commerciale .

Cela a déjà une longue tradition.

Socrate d'Athènes (-469/-399 ; fondateur de la méthode de définition éthique et politique (macro-éthique)), avait son cercle, impliqué dans une lutte mortelle avec les Protosophistes (-450/-350) concernant la question de savoir si, par exemple, l'idée de « bien » ou de « mal » était fondée sur la réalité (WDM 79), définissait les termes micro- ou micro-éthiques aussi précisément que possible (« akribeia »).

Pour démontrer que la réalité (au niveau micro-éthique, concernant les individus et/ou les petites communautés ; au niveau macro-éthique, concernant la société dans son ensemble ou dans ses plus grandes parties) était représentée de cette manière, Socrate procédait par induction.

Par exemple, il a établi un lien avec l'usage des mots (définition nominale) — prenons les mots « justice », « vertu », etc. — dans le cadre du langage courant (langage de sens commun). À partir de ce terme parfois très univoque, il a demandé à ses étudiants, dont le grand Platon, d'analyser des exemples (ou modèles applicatifs) de « justice », « vertu », etc. L'objectif était de confronter le lemme inhérent à ces définitions provisoires à la réalité.

Autrement dit : un type – le micro- et micro-éthique – de la méthode lemmatique-analytique, que Platon a généralisée (WDM 22).

Aristote de Styrie (-384/-322), fondateur de la logique et de l'ontologie classiques-traditionnelles élaborées, travaillait de manière inductive, tout comme Socrate et Platon, ses maîtres.

Rue de la bibliothèque : E. Treptow, *Der Zusammenhang zwischen Metaphysik und der Zweiten Analytik des Aristotle*, dans : *Epimeleia* (Munich), 1966.

Thèmes

(je) Données .

Tous les êtres humains, à certains moments (temps) et lieux (espace ; WDM 84v.), ont observé le phénomène (WDM 44) de l'éclipse lunaire, un fait véritablement merveilleux (WDM 8).

(ii) Demandé (= recherché).

Une explication, de préférence causale (WDM 183), qui rend le phénomène compréhensible, et non plus « surprenant ».

(B) Méthode lematico-analytique .

(1).-- Aristote donne une première définition :

« Stérèsis tis fotos » (l'absence de lumière). Si l'on postule une absence de lumière, alors le phénomène étonnant de l'éclipse lunaire devient compréhensible (« expliqué »). Immédiatement, cela marque le début d'une science spécialisée.

(2).-- Deuxième définition.

Aristote dit : on peut aussi « expliquer » l'éclipse lunaire par le fait que la lune, de son propre chef, est incapable de former une ombre. – Cela n'explique toujours pas ce qui régit exactement l'éclipse lunaire (WDM 7) – son principe (l'« archè », du latin « principium », le principe).

Or, aux yeux de toute l'Antiquité, et d'Aristote en particulier, la science est la connaissance des principes qui régissent les phénomènes.

(3).-- Troisièmement, la définition causale .

On peut également « interpréter » l'éclipse lunaire comme une relation causale (WDM 85 : activité/passivité : 183 : cause/effet 199 : conditions nécessaires et suffisantes).

un. Application:

Si, dans l'intervalle « lune-soleil », à un moment donné, la Terre est insérée, par exemple, alors le phénomène donné est pleinement expliqué, car il est causal.

Il y a immédiatement la science, au sens antique de « compréhension du principe », c'est-à-dire de ce qui régit le phénomène.

b. Définition causale.

« La définition complète – ainsi Treptow, oc., 51 di le véritable « ti esti » (quelle est la bonne formulation ?) – est donc : l'éclipse est

(i) l'absence de clair de lune (première définition),

(ii) en raison de l'insertion de la Terre (troisième définition, indiquant le principe) entre la Lune et le Soleil,

(iii) parce que la lune ne donne pas de lumière d'elle-même (deuxième définition) ».

(C) Après ce lemme vient l'analyse.

(a) À partir de cette hypothèse, on peut déduire des expériences possibles (réduction déductive) concernant le comportement lunaire futur.

(b) Si ces prédictions, soutenues par l'hypothèse (lemme) définie dans la définition ci-dessus, sont vérifiées, alors il existe une définition justifiée inductivement, dans le style aristotélicien.

WDM254

Exemple actuel.

Bible St. -- Sonja Vanoutryve, *Les couleurs fanées de la giroflée*, dans : *De Nieuwe Gids*, 15.12.1987, 21.

Nous savons, grâce à l'histoire de l'art, que le Bauhaus (en fait : das Staatliche Bauhaus) à Weimar — un institut d'art, en particulier d'architecture (1919/1932), fondé par Walter Gropius (1883/1969) — a ensuite déménagé à Dessau (1925/1932) et à Berlin.

Johannes Itten y enseignait la couleur. Il y côtoyait notamment un certain Kandinsky, un Klee et un Schlemmer.

1. Dans son ouvrage *Théorie des couleurs*, on peut lire :

Dans un cours de peinture, j'ai abordé la notion d'« accords de couleurs harmoniques ». À cette époque, je n'en avais pas encore donné la définition.

Au bout d'une vingtaine de minutes, j'ai remarqué que les élèves s'agitaient beaucoup. Quand je leur ai demandé pourquoi (WDM 7 : le principe régissant cette agitation), ils ont répondu qu'ils trouvaient les accords de couleurs imposés désagréables et disharmonieux. – « Très bien, ai-je dit, alors peignez simplement des accords qui vous semblent agréables. »

Ils l'ont fait. Ensuite, j'ai remarqué que chaque élève avait peint plusieurs « accords » d'apparence similaire sur sa feuille.

Je leur ai ensuite demandé de tenir les feuilles devant leur visage afin que l'on puisse voir à la fois leurs visages et leurs combinaisons de couleurs. Nous avons alors tous découvert une ressemblance remarquable entre...

(i) l'expression de couleur de chaque visage et

(ii) les accords de couleur d'accompagnement ».

Voilà pour Itten lui-même.

2. De plus, Itten écrit

Les éléments suivants sont déterminants pour l'évaluation des accords subjectifs sur les couleurs.

- (i) pas seulement la couleur des cheveux, des yeux et de la peau ;
- (ii) la mesure la plus importante est le « rayonnement » émanant d'un être humain.

Décision.

D'un point de vue pédagogique, Itten était double :

- (a) il a donné une théorie objective des couleurs ;
- b) Ce faisant, il restait ouvert aux réactions subjectives et, de surcroît, individuelles de ses élèves face à ces données objectives. Comme il le dit lui-même : il a appris à appréhender « la manière naturelle et individuelle de penser, de ressentir et d'agir » (WDM 44), qui reconnaît un phénomène directement personnel. Ceci, à la fois en lui-même, car il s'intéressait à la manière dont ses élèves, subjectivement et individuellement, « définissaient » les choses, et chez ses élèves eux-mêmes.

WDM255

Sonja Vanoutryve explique ensuite comment cette découverte – une véritable induction – a pénétré le pays très ouvert qu'est l'Amérique. Par exemple, la psychologue américaine Carol Jackson a écrit un livre sur son expérience (utilisant la méthode inductive) en tant que consultante en couleurs.

Par ailleurs, la Belgique compte aussi des spécialistes de la couleur (comme la psychologue Christine Lenvein). Tout ce qui touche au maquillage (surtout féminin) en bénéficie.

Note-

L'idée de « complémentarité » (le fait que quelque chose complète quelque chose d'autre) semble fondamentale.

Quiconque se penche sur la théorie des couleurs de J. Itten peut clairement constater que, par exemple,

- (1) Une tache bleue sur une surface verte est quelque chose de complètement différent de
- (2) la même tache bleue sur un fond rouge (cf. WDM 168v. : figure/ fond).

Cela a un lien avec la complémentarité des couleurs. Des études ont déjà démontré que l'œil humain se repose lorsqu'il observe des couleurs

complémentaires.

Si les couleurs sont néanmoins en contraste (WDM 153 et suiv. : comparaison antithétique), alors une certaine forme de stabilité sera tout de même recherchée, en rendant les couleurs, pour ainsi dire, « psychologiquement » complémentaires.

Quiconque s'assoit devant le miroir, avec des tissus de couleurs différentes sous le visage, peut clairement constater (par induction) que

- (1) certaines couleurs font « s'estomper » la couleur naturelle de la peau,
- (2) certains autres « cassent » le visage et
- (3) donner au « bien » le même visage un éclat particulier » (Ac).

Il faut également tenir compte du paysage naturel et culturel : une palette hivernale (couleurs pures), une palette printanière (fraîche comme les fleurs printanières), une palette estivale (couleurs délavées par le soleil) et une palette automnale (couleurs plus mélangées) entrent en jeu, selon notre journaliste Sonja Vanoutryve.

Décision.

L'induction et la définition inductive qui en découle s'avèrent également utiles dans les domaines dits « subjectifs » ou « individuels ».

Si les élèves d'Itten rendent la palette (harmonie) présentée par lui « agitée » et donnent une « impression » de désagrément et de stridence (disharmonie), alors ils exprimeront spontanément ces expériences subjectives et individuelles dans leurs définitions : « Cette palette est laide. » « Cette palette est agréable », etc.

Comparer avec WDM 219/223 (interprétation des signes : et vous voyez que l'on peut même parler d'interprétation de la palette).

WDM256

Note -- Une brève comparaison.

Ernst Jünger (1895/1998), l'une des figures littéraires et intellectuelles les plus controversées d'Allemagne, qui, alors qu'il était encore national-socialiste, a écrit son * *Der Arbeiter* * (1931) — un livre qu'il n'a jamais renié par la suite, lorsqu'il a commencé à rompre avec Hitler à partir de 1933 (il décrit l'homme moderne, situé dans un paysage technique, naturel et, surtout, culturel, comme un « Arbeiter »), définit, dans * *Strahlungen* *, *Tübingen*, 1949, 193/270 (Notes caucasiennes), les femmes qu'il a rencontrées à Voroshilovsk (l'ancienne Stavropol) le 25 novembre 1947, alors qu'il y passait

en tant que soldat allemand.

« Il pleut... Les voix des femmes, surtout celles des jeunes filles, ne sont pas mélodieuses à proprement parler ; elles sont agréables. On perçoit dans ces voix une force intérieure, dissimulée par la gaieté. On a l'impression d'entendre vibrer une corde sensible, une corde de vie profonde. »

Cela donne l'impression que, face à de telles forces de la nature, les changements constructifs et schématiques (*note* : inhérents à la culture technique, dans sa variante soviétique de l'époque) glissent sans causer la moindre égratignure.

J'ai un jour été frappé par quelque chose de similaire chez les Noirs d'Amérique du Sud : cette gaieté profonde et inébranlable, après des générations d'esclavage.

Par ailleurs, le médecin de l'équipe, von Gravenitz, m'a indiqué que, lors des examens médicaux, la grande majorité de ces jeunes filles étaient vierges. On peut également observer ce phénomène physionomiquement (*la* physionomie désigne l'étude des traits du visage).

De plus, il est difficile de dire si cela se lit sur le front ou dans les yeux. Quoi qu'il en soit, c'est « der Silberglanz der Reinheit » (l'éclat de la pureté) qui s'épanouit sur le visage. Une telle lumière n'a pas la douce lueur d'une vertu activement pratiquée ; elle brille plutôt comme le clair de lune, d'une manière indirecte. Pourtant, c'est précisément pour cela qu'on soupçonne « die grosze Leuchtkraft » (la grande puissance lumineuse), qui est la source de la joie observée ici. (oc, 208)

Remarque : On pourrait objecter que Jünger ne transmet que des impressions subjectives lorsqu'il décrit les jeunes filles du sud de la Russie en 1942, en pleine Seconde Guerre mondiale, comme « naturellement vigoureuses », « brillantes et joyeuses », « lumineuses », « pures ». Pourtant, relisez WDM 254 (« l'éclat émanant du visage ») et vous y reconnaîtrez une analogie avec l'induction d'Itten concernant les couleurs (l'éclat).

WDM257

Au fait : qu'entend-on exactement par « subjectif » ? N'avons-nous pas appris, p. 34 et suivantes (Malentendus concernant l'« être »), qu'outre l'être « objectif », il existe aussi un être (une réalité) « subjectif » ? Si les impressions

d'Itten ont donné naissance à une profession (expert en couleurs), c'est qu'un type particulier de réalité est en jeu, irréductible à de pures fictions. Pourquoi cela ne pourrait-il pas être le cas lorsque Jünger, par exemple, croit pouvoir « lire » la pureté virginale (il admet ne pas savoir exactement comment) à partir de la joie spontanée et de l'« éclat » des jeunes filles vierges du sud de la Russie ? Il existe des formes de réalité (d'« être ») qui possèdent la nature essentielle de ce que les Milésiens appelaient jadis « le souple » (fluide ; WDM 12), la propriété quintessentielle d'une réalité primordiale.

En fut-il autrement lorsque les trois témoins intimes de la transfiguration de Jésus virent son apparence extérieure changer au point qu'« il changea d'apparence (de forme) sous leurs yeux, et ses vêtements commencèrent à briller d'une blancheur qu'aucun foulon (fabricant de tissus) sur terre ne peut atteindre à ce degré » (*Marc 9:2/3*) ?

Il existe — soit dit en passant — un terme technique qui désigne quelque chose comme ceci : « aura » (ceinture rayonnante, — ronde, mais principalement d'un point de vue matériel).

Notre ontologie nous a appris au moins une chose :

- (i) nous avons bien un concept vague et transcendantal de « réalité »,
- (ii) avec toutes les modalités, — que nous ne connaissons que partiellement. Notre connaissance de l'« être » repose uniquement sur des exemples inductifs. Rien de plus.

Modèle d'application de Lahr.

À titre d'exemple de définition factuelle (et non simplement littérale), Lahr (oc. 408) cite à nouveau l'âme : « Si je définis l'âme comme un être spirituel (comprendre : immatériel), doté d'intelligence et de liberté, destiné à ne faire qu'un avec un corps, alors je témoigne que je souhaite définir la chose elle-même (de manière factuelle). Et non l'usage du langage, même celui des cartésiens. »

WDM258

Le rôle scientifique des définitions littérales et factuelles.

En résumé : la définition nominale est une définition incomplète, présentée comme hypothétique et provisoire ; la définition factuelle est une définition complète, présentée comme décisive et définitive. (Lahr, oc, 499).

a . Recherche scientifique

Toute investigation scientifique débute par une définition littérale, un lemme (intuition provisoire), qui sert d'idée directrice (A. Fouillée). Au cours de l'étude du sujet donné (la matière désignée par son nom), cette définition initiale se mue en une définition factuelle – de préférence justifiée par induction – (qui, grâce à l'analyse, est vérifiée).

Le cours WDM 217v nous a enseigné le couple « conception du sens/fondement du sens » : la définition littérale et initiale constitue un fondement du sens, sujet à analyse ; la définition factuelle, grâce à l'analyse menée à son terme, est une conception du sens. Du fondement du sens à la conception du sens : tel est le cours de la science.

b. - Le débat sur les universaux

De ce point de vue, nous comprenons le débat sur les universaux. Le WDM 105.2 nous a enseigné les aspects les plus essentiels à ce sujet.

En résumé, c'est ceci.

(a) Les nominalistes (WDM 36) affirment qu'un concept (définition) n'est qu'un « nom » (nomen en latin) relevant de l'usage. Il reste à démontrer si une réalité (l'aspect ontologique-modal) correspond à cela.

(b) Les réalistes (comprendre : les réalistes conceptuels) savent, bien sûr, qu'un concept, en soi, ne prouve pas l'existence, à son égard, de quelque chose d'extérieur à l'esprit qui conçoit ce concept. Mais ils sont convaincus – contrairement aux nominalistes conceptuels – que, dans la réalité objective, quelque chose ayant la même structure correspond à l'idée et au terme que nous définissons.

Mais seulement après analyse : il s'agit d'un lemme, d'une hypothèse de travail, qui peut servir de fil conducteur (« idée-force », au sens de Fouillée) pour l'investigation (= l'analyse) du réel. Lorsque l'idée, dont on examine la fidélité au réel, a été vérifiée, alors on sait que le réaliste conceptuel a raison sur ce point : l'hypothèse de travail est plus qu'un nom, plus qu'une pure invention.

(c) Les réalistes conceptuels « plus abstraits » et « idéatifs ».

Parmi les réalistes conceptuels, il existe deux types. Avec Aristote, par exemple, les abstractionnistes affirment qu'un concept universel est abstrait des données singulières et concrètes (d'où : « théorie abstraite ») : les faits singuliers et concrets, en tant que modèles applicatifs ou applications, sont résumés (WDM 125 : induction sommative ; 143 ; -- 5) dans une seule règle

(le modèle régulateur, qui est universel).

WDM259

Avec Platon, par exemple, les idéationnistes affirment qu'outre l'aspect nominal (c'est-à-dire le mot, les mots, en un mot : le terme) et l'aspect abstrait (c'est-à-dire la « forma » (WDM 28) ou forme essentielle, respectivement, modèle régulateur universel, dans notre esprit), il y a une idéation (processus) à l'œuvre : tandis que nous pensons mot et terme, ensemble avec l'idée, dans notre esprit — tandis que nous vérifions les deux, dans l'analyse de la réalité qui leur correspond (de la définition nominale à la définition réelle, ainsi), nous entrons, avec le même esprit (« nous », intellectus, intellect), en contact avec l'origine, l'arche (WDM 7 : ce qui gouverne les vérifications de celle-ci dans nos termes et idées, comme leur principe), qui — depuis Platon — est appelée idée ou eidos, forme essentielle (« idée »).

Elle constitue la condition de possibilité de nos termes et concepts, ainsi que de leurs structures réelles correspondantes.

Nous énonçons quatre modèles : WDM 50 (idéal et « réalité ») - le plus éloigné : principe de la réalité et la réalité elle-même gouvernée par lui) ; 107 (interprétation augustinienne : la caricature (de l'idéal) et l'idéal qui gouverne cette caricature) ; 194 (les caricatures risiblement tristes et les idées divines qui les gouvernent, selon Gogol) ; 229 (« ceci » - visible et tangible, matériel et périssable, « monde » et le « monde » suprasensoriel, éternel et impérissable qui le gouverne - selon Platon).

Deux autres modèles.

(1) *Jenny de Jong-Gierveld, « Le concept de “solitude” en théorie et en pratique »*, Deventer, 1980 (Remarques sur la méthode d'utilisation du concept théorique de “solitude” dans la recherche en sciences sociales). L'auteure distingue deux phases, ou plutôt deux aspects, du comportement « conceptuel » (c'est-à-dire conceptuel et idéal).

(1) « Conceptualiser » consiste à former et à définir des concepts, -- va facilement de pair avec la formulation d'une théorie (WDM 251 : théorique, « analytique », contextuel, -- définitions explicites)

(2) « Opérationnalisation » signifie enrichir le concept conceptualisé avec des désignations qui se rapportent à la valeur d'usage (cf. WDM 251 : définition de l'usage) du concept en question, c'est-à-dire les variables

empiriques, telles que :

WDM260

1) questions (questionnaires) dans lesquelles apparaît le concept de « solitude », par exemple (« Vous sentez-vous seul ? » ; « Qu'évoque pour vous l'idée de « solitude » ? »)

2) éléments de recherche (*remarque* : un « élément » (du latin « item ») est un élément, un « point », d'une liste (de questions, par exemple)) ; de plus :

3) les règlements (« instructions ») relatifs à l'apprentissage de l'observation scientifique du phénomène lui-même – par exemple, la « solitude » – et du langage utilisé par les personnes concernées pour s'exprimer à ce sujet ;

4) « règlement de notation » (c'est-à-dire indiquant la manière dont les résultats (résultats obtenus) sont déterminés et enregistrés).

On peut citer par exemple *RW Boesjes-Hommes, De operationalisering van sterren* , Meppel, 1970.

(2) *G. van der Leeuw, Phänomenologie der Religion* , Tübingen, 1956-2, (*Phänomen und Phänomenologie*).

La phénoménologie (intentionnelle ; WDM 66 : orientation objet) (WDM 70) procède également à partir d'un terme provisoire (aspect nominal) afin d'arriver, de manière scientifique, à une définition réelle représentant la « chose elle-même » (« zu den Sachen selbst », dit Husserl) ou le phénomène lui-même.

Oc., 772, dit van der Leeuw : « Il nous incombe de parler de ce qui s'est révélé à nous (*note* : phénomène). Ce type de parole comprend (...) des étapes (...). – pour commencer, nommer ce qui est devenu visible (*note* : le phénomène). Toute parole, après tout, consiste initialement à nommer. »

« Le simple usage des noms est une forme de pensée située entre (i) la perception (*note* : du phénomène) et (ii) la définition de cette perception » (*W. McDougall, <i>An Outline of Psychology</i>* (1926), 264). (...)

Autrement dit : dans la dénomination, nous classons (WDM 246 et suiv. : classification conceptuelle) un phénomène. (Les phases suivantes de la

méthode phénoménologique suivront, sur lesquelles nous reviendrons plus tard).

Modèle applicable

F. Flückiger, *Geschichte der Naturrechtes I* (*Die Geschichte der europäischen Rechtsidee im Altertum und im Frühmittelalter*), Zollikon-Zürich, 1954, 35, donne une application.

Pour désigner la loi instituée par les divinités — et non idéologique-humaine —, les Grecs archaïques utilisaient deux termes : « Thémis » (oc. 17/34) et « Diké » (oc. 34/51).

WDM261

a. Les deux signifient, dans la langue grecque archaïque, à la fois la déesse qui a fondé la loi et le phénomène (= loi) lui-même : à l'intérieur et pourtant au-dessus du phénomène, le type de loi était – selon le grec archaïque – un être divin à l'œuvre, qui établissait l'ordre dans la société.

Remarque : penser à ces phénomènes archaïques (et au langage qui leur est associé) uniquement en termes d'idéologie (WDM 18 : une construction conçue par les humains, -- par exemple au service de la société) ne rend pas justice aux faits eux-mêmes.

b. C'est par là — selon Flückiger lui-même — que commence le phénoménologue de la religion.

Le fait que l'analyse (tant des noms que de ce qui leur correspond dans -la vie juridique de la Grèce antique) révèle que, par exemple, Thémis, la Loi originelle, englobe les règles régissant, entre autres, l'hospitalité (des cadeaux étaient offerts à l'invité ou à l'étranger accueilli chez soi), le culte des divinités (en particulier celles propres à la famille), les serments, les relations entre les sexes, avant et pendant le mariage, la vengeance par le sang (en cas de meurtre), l'offrande de sacrifices, la vénération des morts, etc., transforme la définition nominale et provisoire en une définition réelle, factuelle et vérifiée, « fidèle à la réalité ».

Le fait que la même analyse comparative révèle que le terme provisoire « dike » désigne l'ensemble des règles de conduite régissant la vie dans la polis, la cité-État, fait du terme provisoirement défini « dike » une idée vérifiée, spécifiée en termes de contenu et de portée conceptuels.

Autrement dit : aussi singulière qu'elle puisse être par rapport aux sciences naturelles ou aux disciplines mathématiques et logistiques, la phénoménologie procède de manière analogue – du moins si elle souhaite devenir une « science ».

(3) -- Platon, *Der siebente Brief* (*An die Verwandten und Freunde des Dion zu Syrakus*), Calw, 1948, 36ff.;

-- V. Goldschmidt, *Les dialogues de Platon* (*Structure et méthode dialectique*), Paris, 1947, 3ss., -- ils nous donnent, dans Platon, exactement la même méthode scientifique.

Pour chaque donné (*note* : l'enjeu ontologique) il existe

(i) trois méthodes qui permettent d'en avoir une compréhension scientifique ;

(ii) que la perspicacité scientifique elle-même est la quatrième méthode.

(iii) Cinquièmement, il faut placer l'objet lui-même (*note* : l'idée, au sens strictement platonicien) : il existe réellement et il est connaissable.

WDM262

Le premier est donc le nom ; le deuxième la définition ; le troisième l'« image » (*note* : terme de Platon pour le phénomène) ; le quatrième est la science » (V. Goldschmidt, oc,4).

Voyez comment Platon lui-même expose sa méthode, qui procède du nominal à la substance de la définition. Nom, définition et contact avec le phénomène (qui est l'« image » ou la « représentation » (« mimésis ») de l'idée qui y est décrite) — phénomène qui, en définitive, est désigné par ce nom et cette définition —, ces trois éléments mènent à la connaissance scientifique (« science »).

Mais le nom, la définition et, surtout, le phénomène ne sont que des images d'une seule et même réalité : l'idée, qui reçoit en son sein son nom, sa définition et son mode d'apparition dans ce monde terrestre. Dans notre langage (le nom), dans notre esprit (la définition), dans notre expérience (« image » ou phénomène) – dans notre science, qui parle ce langage, qui structure notre esprit, qui concerne notre expérience –, la lumière de l'idée se lève.

C'est ce qu'on appelle la « métaphysique légère » de Platon. Sa validité repose entièrement sur l'« archétype » ou le « paradigme », c'est-à-dire l'idée

elle-même.

Modèle applicatif : le cercle.

Platon, Der siebente Brief, 36, en donne un petit exemple.

(i) « Le « cercle » (kuklos, circulus) est, par exemple, quelque chose qui porte exactement le nom que nous venons de prononcer. » Autrement dit : tout comme les simples nominalistes, qui côtoyaient les sophistes, Platon commence par le nom.

(ii) « La deuxième chose concernant le cercle est la définition formulée dans notre langue, qui se compose de noms et de verbes, -- en l'occurrence : « tout ce qui est équidistant du point central à ses extrémités ». Une telle chose pourrait bien être la définition de ce que l'on entend par les noms « rond », « cercle », « anneau ». »

Autrement dit : une fois le nom bien assimilé, Platon tente d'en proposer une définition, avec hésitation, comme on le voit ici. Car il faut bien sûr vérifier la véracité de cette définition.

(iii) « Le troisième point est la représentation matérielle du cercle, perceptible par nos sens externes, -- par exemple réalisée par un dessinateur ou un tourneur.

C'est quelque chose qui peut être effacé et détruit par la suite. Ce qui ne correspond pas à l'idée du « cercle » (l'archétype), qui préoccupe tous ces professionnels, est effacé ou détruit. Le « cercle lui-même », après tout, est autre chose et diffère fondamentalement de ses « images » !

WDM263

Autrement dit : Platon applique ici le principe de l'instruction visuelle : le nom et la définition commencent à prendre vie ; pour l'enfant, par exemple, mais certainement aussi pour l'adulte, lorsqu'ils peuvent être associés (méthode d'association) à un objet vu ou montré – ici un cercle qu'un dessinateur grec antique crée dans le sable chaud, ou un disque rond que le potier traduit habilement en argile.

(iv) « Le quatrième point est la connaissance scientifique, c'est-à-dire le fait que notre esprit rationnel (= aspect noologique) saisit la représentation objectivement vraie présente dans de telles choses (*note* : cercle dessiné dans le sable, disque dans l'argile) ».

Platon expose ainsi notre « nous », notre intellect, notre esprit, qui – tout en articulant le nom, en définissant, en « contemplant » un modèle applicatif (« l'image » ou le phénomène) – il s'agit bien sûr de la « contemplation » de la perception sensorielle – saisit l'idée, quelque part. Platon nomme également cette « saisie » (WDM 217 : conception du sens) « contemplation », mais alors une « vision » non sensorielle, purement intellectuelle-rationnelle ou « spirituelle ».

Platon ajoute que la « science » (au sens platonicien du terme) se situe « dans l'âme ». L'« âme » (WDM 257) est, dans sa pensée, une substance fondamentale. Contrairement à la pensée abstraite d'Aristote – bien qu'il fût, dans une certaine mesure, son disciple –, pour Platon, l'« âme » est immortelle.

Note : Platon, soit dit en passant, lie l'un des signes — du moins selon lui — du fait que l'homme possède la connaissance des idées à l'immortalité de l'âme : dans une vie antérieure — quelque part dans un monde de lumière — chacun de nous (au moins en principe) a contemplé le monde des idées (WDM 229).

(v) Dans la Septième Lettre, Platon souligne que ni le nom, ni la définition, ni l'exemple, ni même la science, qui constitue la superstructure de ces trois points, ne constituent l'idée en soi. « Le cercle », « le cercle en soi », est surhumain. L'idée est, de surcroît, totalement immatérielle et d'un autre monde.

WDM264

La Société platonicienne de la pensée.

Les Milésiens, les Paléophythagoriciens, sont connus pour leurs formes de « société pensante » (« hetaireia »). Mais Platon avait aussi sa propre opinion à ce sujet.

Rue de la bibliothèque :

- A. Gödeckemeyer, *Platon*, Munich, 1922, 61/68 (*Die Schulgründung*) ;
- Thorkil Vanggaard, *Phallos* (*Symbole et Kult en Europe*), Munich, 1971, 21/47 (Paiderastia) ;
- Hl Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Paris, 1948, 55/67 (*De la pédérastie comme éducation*).

Ainsi, EROS (note : amour érotique) devient, pour l'homme, la plus grande bénédiction et la source des biens les plus précieux à sa disposition.

(i) Le caractère irrationnel (ou force motrice) de l'amour est souligné avec une force maximale, dans le sens fondamental qu'il a toujours revêtu pour la pensée de Platon. Sans éros, la philosophie est vaine. La philosophie n'est pas destinée aux esprits étroits.

(ii) Mais seule la véritable communion d'amour entre les natures philosophiques peut canaliser cette passion dans la bonne direction. C'est pourquoi Platon proclame désormais le lien le plus étroit entre les deux, « éros » et la philosophie, lien qu'il souhaitait également instaurer dans son école (l'Académie). « Car tout éros n'est pas beau et digne d'éloges, mais seulement l'éros qui suscite l'amour noble. » (A. Gödeckemeyer, oc., 67 et suiv.).

Remarque : Ceux qui ne connaissent pas le véritable platonisme affirment souvent que la théorie platonicienne des idées coïncide avec le « rationalisme » ou l'aliénation de la vie. Absolument pas !

Thorkil Vanggaard , auteur de *Phallos* , n'est pas un homme ordinaire. Médecin (1941), psychiatre, chef du service de psychothérapie de la clinique du Rigshospitalet (à partir de 1960), professeur de psychothérapie à l'Université de Copenhague et président de la Société psychanalytique danoise (à partir de 1957), il a écrit une œuvre profonde et honnête sur la « paidèrastia » de la Grèce antique, « amour des garçons » (un mot qui est complètement mal traduit par nos termes « pédérastie » ou « homosexualité »).

Platon, à l'instar de tout un mouvement dans la Grèce antique, était convaincu que la culture se transmettait aisément dès lors qu'une relation d'« amant/aimée » existait entre maître et élèves, ou entre élèves (plus âgés) et élèves (plus jeunes). L'admiration partagée, qui éveille l'éros du plus jeune pour l'aîné, opère, par transmission (WDM 149 : Ribot), du maître ou de l'élève plus âgé vers l'élève ou le plus jeune.

WDM265

(je).-- Transfert de l'image.

On souhaite également, dans sa réflexion philosophique, ressembler à la personne admirée, dont on est « amoureux ».

(ii).-- Transfert de propriété limitrophe .

On tombe « amoureux », non seulement de la personne qui enseigne la

philosophie, mais aussi de sa philosophie elle-même.

Cela nous aide à mieux comprendre le texte suivant : « Des conversations fréquentes – précisément sur des sujets philosophiques – ainsi que d’une cohabitation intime, l’idée jaillit soudainement de l’âme. Comparez cela à une étincelle de feu d’où s’élève la lumière. Ainsi née, l’idée trouve ensuite son propre chemin. » (*Der siebente brief* , 35).

Conclusion. – La science, oui, mais aussi la « vie », la vie au sein du petit groupe, – la vie dans le dialogue (Platon n’a écrit que des dialogues), – nourrie et alimentée par les profondeurs psychanalytiques de l’« éros », qui en constitue la sève, – voici la théorie des concepts de Platon.

Décision générale

Nous avons examiné deux applications : l’opérationnaliste (WDM 259) et la phénoménologique (WDM 260). Comparées à la conception platonicienne, elles présentent une similarité (de la définition littérale à la définition factuelle) et une différence (notamment le caractère résolument traditionnel de la méthode opérationnaliste ; mais aussi, par exemple, le caractère individualiste de la phénoménologie husserlienne). Dans la conception platonicienne, la vie est appréhendée dans sa pleine mesure.

2.3.4. Ontologie conceptuelle (265).

L’harmonologie et la logique ne sont pas de l’épistémologie (théorie de la connaissance). -- Néanmoins, une théorie des concepts est incomplète si l’on ne prête aucune attention à la relation entre le concept (l’idée) d’une part, et les réalités auxquelles il se réfère d’autre part.

Bibl.st. :

-- Ch. Lahr, *Logique* , 660/716 (Logique critique ; -- fl. 662/676 (*Vérité logique et le problème des universaux*) ;

-- Denis Vernant, *Introduction à la philosophie de la logique* , Bruxelles, 1986, 87/118 (*L’ontologie de la logique*) ;

-- Gr. Currie /A. Musgrave, éd., *Popper et les sciences humaines* , Dordrecht/Boston/Lancaster, 195 (*LJ Cohen, Épistémologie du tiers monde* , oc11/12).

WDM266

Commençons par une déclaration scolastique : « Nos catégories (*note* : Mercier n’entend pas seulement les « catégories » (WDM 83) comme concepts

fondamentaux, mais aussi comme concepts ordinaires) ne sont pas la représentation directe de la réalité mais une interprétation (WDM 217) (*Kard. D. Mercier, Logique* (1922), 98).

Toute la tradition scolastique établit, à cet égard, une distinction entre « objet matériel » et « objet formel » de notre connaissance. – Prenons l'exemple d'une belle pomme (pour reprendre une expression de Hegel).

a. Pour une fille qui rentre de l'école affamée, cette pomme — en tant qu'objet formel, dans son interprétation — est quelque chose de comestible : elle la saisit sans rien demander à sa mère et la dévore !

b. Pour un dendrologue, cette pomme, la même pomme, est tout autre chose. Il « voit » ce « fruit » comme, par exemple, une réussite ou un échec. Il « voit » l'espèce d'arbre (la dendrologie est l'étude des arbres).

c. Pour un peintre qui considère la même pomme comme un objet « esthétique », c'est un objet « à peindre ».

Les scolastiques (800/1450) diront : « Un même objet matériel, la pomme, est trois fois un objet formel ».

Note – Cf. WDM 3 ; 105 où nous avons distingué les idées d'« identité totale » (matérielle) et d'« identité partielle » ou analogue (formelle). Une même identité totale avec elle-même (matériellement, la pomme coïncide avec elle-même) peut présenter une pluralité d'identités partielles (relations ou points de vue, c'est-à-dire des objets formels). Ainsi, tout concept qui ne signifie pas l'identité totale d'une chose avec elle-même n'est pas la « représentation directe » d'une réalité, mais une « interprétation », comme le dit le cardinal Mercier.

Le concept comme étant « pertinent » ou « sélectif ».

R. Pinxten, dans son article « *La notion de concept* », paru dans **Psychologie cognitive (aperçu et analyse critique)**, *Philosophica Gandensia* , Meppel, Nouvelle série 10 (1972), p. 14/42, observe à juste titre qu'un concept – sauf lorsqu'il renvoie à une identité totale – est « sélectif » (c'est-à-dire qu'il sélectionne, trie) l'information (WDM 29) émanant de l'objet correspondant : « Seul ce qui est pertinent dans l'objet est retenu par le concept ». « Pertinent » signifie « important », « utile à la question », « essentiel ».

Conclusion. -- L'homme, sauf lorsqu'il entend l'identité totale, est un

interprète ou un traducteur.

WDM267

Décision. -- Exprimée très précisément :

- (i) certains de nos concepts expriment l'identité totale ;
- (ii) une autre - la plus grande - exprime une identité partielle (relation, point de vue).

Le débat universel.

a. Les catégorèmes, les prédicabilia, ou encore les « universaux » (WDM 245) relèvent de la catégorie « champ d'application du concept » (WDM 242). Il s'agit parfois de concepts singuliers (comme chez Karolina von Günderode), parfois de concepts particuliers ou universels. Les concepts transcendants (WDM 243) constituent une catégorie à part.

b. Le débat, amorcé dans l'Antiquité (par exemple chez les sophistes nominalistes, les aristotéliens abstractionnistes et les platoniciens idéationnistes), voir WDM 258, a été repris dès la scolastique ancienne (1000/1200). Il se poursuit encore aujourd'hui.

1. Démonstration : *D. Nauta, Logica en model*, Bussum, 1970, p. 258 et suiv., où il est question de savoir comment notre langage (nos termes) appréhende la réalité objective à laquelle il se réfère. Concernant la logistique et les mathématiques, Nauta distingue trois positions :

- a.** le réalisme conceptuel (G. Cantor et son cantorisme ; Abraham Fraenkel, qui était platonicien, avec les platoniciens mentionnés dans WDM 238, connu sous le nom de logicisme) ;
- b.** conceptualisme (WDM 32 : Brouwer et son intuitionnisme) ;
- c.** nominalisme (à Martin et son formalisme).

Les termes de la logistique ou des mathématiques en tant que science formalisée sont donc :

- a.** Les idées platoniciennes (comparables à ce que Platon dit du « cercle » (WDM 263)), qui existent indépendamment de l'esprit humain,
- b.** constructions valides de l'esprit humain (conceptualisme),
- c.** de simples noms (nominalistes).

2. Karl Popper (1902/1994), avec Imre Lakatos (1922/1974), Thomas Kuhn et Paul Feyerabend (1924/1994), l'un des quatre plus grands

épistémologues du moment, utilise le terme « Tiers Monde » dans ce contexte.

Le « premier monde » désigne la réalité « physique » qui nous entoure ; le « deuxième monde » représente la totalité des états de conscience humains ; le « troisième monde » englobe tout ce qui constitue la « connaissance objective ».

À y regarder de plus près, cependant, Popper est,

(i) conceptualiste (les idées sont des constructions valides de notre esprit),
(ii) mais avec une touche de logicisme (nos constructions de pensée créent, indépendamment de nous, des problèmes qui, par conséquent, ne sont pas construits, mais découverts par notre esprit).

WDM268

Les modalités de l'être, à ce sujet.

Nous avons discuté en détail des modalités ontologiques (WDM 38/65). Que ce thème, apparemment médiéval, puisse encore être très pertinent est prouvé, par exemple, par *D. Vernant, *Introduction à la phil. dl logique**, 92pp.

Dans ** Principes des mathématiques **, Londres, 1937-1932, Bertrand Russell soulignait la contradiction apparente qu'impliquerait l'affirmation qu'on ne pourrait attribuer l'« être » à un objet « A ». « L'expression « A n'est pas », par exemple, est toujours soit fausse, soit dénuée de sens. Car, en admettant que A ne soit rien, la phrase « A n'est pas » serait impossible à prononcer. « A n'est pas » implique donc qu'il existe (i) un Terme « A », (ii) dont l'être est nié. »

Corollaire : A est" (*B. Russell, Principes* , LI, 427, 449).

D. Vernant ajoute aussitôt : « À moins de rejeter les mots comme un « flatus vocis » (*note* : les nominalistes médiévaux affirmaient qu'un terme (concept, idée) n'était qu'un « déplacement d'air causé par la voix »),

(i) parler d'un objet,
(ii) la dénomination ne semble possible que si (et seulement si) cet objet possède un minimum de « son ». (Oc,92).

1. Relisez WDM 2 (le langage des signes de la logistique (et des mathématiques)) ; 51 (Signe et « réalité ») et vous verrez que Russell applique simplement ici ce que les anciens ontologues disaient à propos des modalités.

Appeler quelque chose « A », que ce soit en logistique ou en mathématiques, revient ipso facto (= immédiatement) à lui conférer la modalité

de « signe au sein de notre esprit raisonnant ». L'existence d'une autre modalité (« est ») à celle-ci, à savoir la « réalité hors de notre esprit raisonnant », est une autre question.

2. Il est vrai ce que Popper affirmerait à ce sujet, à savoir que l'énoncé « A n'est pas » est une construction de notre esprit (conceptualisme). Et il est également vrai qu'une telle construction, une fois élaborée par notre esprit, représente une modalité de l'être (à savoir la modalité de « construction de la pensée »), ce que Russell souligne dans le texte cité plus haut.

Et Popper, en tant que conceptualiste avec une touche de logique (= platonisme), ajouterait à juste titre : « Une fois qu'une construction de pensée valide existe, elle existe indépendamment de l'esprit constructeur, qui découvre parfois des choses dans cette construction plutôt que de les construire, par exemple la contradiction que Russell y découvre. »

WDM269

Remarque : K. Popper est loin d'être la seule à adopter cette position à la fois conceptuelle et logiciste.

a. Relisez WDM 110, où le modèle de mesure (« mesure ») est décrit comme étant à la fois subjectif et objectif : le choix de la mesure est subjectif (// conceptualisme), son utilisation est objective (// logicisme).

b . — J. Royce, *Principles of Logic* , New York, 1961, p. 47-53 (Classes), parvient à une conclusion analogue. L'auteur y examine le concept de classe (WDM 245) comme moyen (« mesure ») de classification (WDM 246 et suiv.). D'une part, une division (en classes) est toujours, plus ou moins, subjective ; d'autre part, elle est indéniablement objective.

« La seule réponse possible à la question de savoir comment l'absoluité des principes logiques (*note* : sur lesquels reposent la division, la classification) est compatible avec l'arbitraire de chaque classification que nous effectuons réside dans le fait que les principes logiques définissent avec précision la nature essentielle de « la volonté d'agir de manière ordonnée » – ce qui équivaut à « la volonté de procéder de manière raisonnée ». » (oc,53).

Décision:

(i) Nous construisons, « concevons » (dans le langage existentialiste) – conceptualisme –

(ii) Mais nous construisons et concevons, au sein d'un ordre objectif dans lequel nous sommes « jetés » (en langage existentialiste) : le logicisme. C'est assurément le cas pour ceux qui souhaitent s'adonner à la logistique ou aux mathématiques (formalisées). Dans ce cadre, on est lié par l'ordre axiomatique-déductif.

C'est également le cas pour les disciplines empiriques : toute hypothèse (lemme), aussi arbitraire soit-elle, est située dans la réalité objective en la testant par rapport à cette réalité (analyse, au moyen de tests inductifs).

Ainsi, qu'il soit déductif ou réducteur, tout acte arbitraire s'inscrit dans un ordre objectif. – Cf. WDM 2.

La théorie intentionnelle des concepts.

La signification du terme « intentionnel » a été expliquée à WDM 66.

1. Ch. Lahr, *Logique*, 494s., attire l'attention à ce sujet sur une idée scolastique.

a. L'« intentio prima », la première ou spontanée direction de notre esprit, en tant que formation de concepts, réside dans nos concepts, dans lesquels il fixe la réalité.

b. L'« intentio secunda », la seconde direction ou direction en forme de boucle (réflexive) de notre esprit, réside dans le fait que – au lieu de se concentrer sur la réalité – il se concentre sur sa propre orientation.

WDM270

Que découvre-t-il alors ? Ce que les scolastiques appelaient « ens rationis », une « chose-pensée ». – L'exemple premier en est celui des universaux (WDM 106.2).

Autre exemple : le terme « A » dans la phrase de Russell « A n'est pas » (WDM 268). Russell ne considère pas « A » comme un élément désignant autre chose, mais comme une « entité » (« quelque chose ») en soi, un « non-rien » qui existe uniquement dans sa pensée.

2. IM Bochenski, **Wijsgerigemethoden in de Moderne wetenschap**, Utr. /Antw., 1961, 72 (*Semantische trapn* *), nous donne une version moderne de ces « intentions » médiévales, ces lignes de pensée.

Ici, la conscience n'est pas le point de départ, mais le langage.

a.-- Il y a d'abord les choses, les événements dont parle notre langage,-- en langage ontologique, les « êtres » (c'est-à-dire le stade zéro du langage).

b.1.— Il y a ensuite le langage (une classe, — mieux encore : un système, de signes — oraux et écrits), grâce auquel nous parlons et écrivons sur les êtres. C'est ce qu'on appelle « le premier stade ou langage objet ». Comparons cela avec la première intention des scolastiques.

b.2. – Vient ensuite une seconde langue, celle dans laquelle on parle ou écrit à propos de la langue. On l'appelle « langue sur la langue » ou « métalangage » (WDM 237). À comparer avec les secondes intentions, ou « concepts sur les concepts ».

Le paradoxe du menteur.

EW Beth, De wijsbegeerte der wiskunde (van Parmenides tot Bolzano), Antw. /Nijmegen, 1944, 78v., nous en donne le texte.

On demande à quelqu'un : « Si vous affirmez mentir, mentez-vous ou non ? »

(i) S'il répond « Je mens », l'interrogateur poursuit : « Si vous affirmez mentir et que vous mentez, alors vous dites la vérité. Par conséquent, votre réponse est fausse.

(ii) S'il répond : « Je dis la vérité », on lui rétorque : « Si vous prétendez mentir et dire la vérité, alors vous mentez. » Ce à quoi Beth, oc., 79 : « Chacune des réponses aboutit ainsi à l'absurde (WDM 32 ; 34) ».

Nous voici donc plongés dans une logique éristique, ou logique sophistiquée. Beth cite *A. Rüstow, *Der Lügner*, *Erlangen*, 1908-1, *Leipzig*, 1910-2, comme l'ouvrage qui a concrétisé l'éristique. – Selon Beth, la question se résume à ceci : « L'affirmation du menteur est-elle un jugement ou non ? » Car, si c'est un jugement, alors elle est susceptible d'être vraie ou fausse.*

WDM271

Le père Bochenski, oc, 72 ans, voit les choses ainsi : « toute expression qui fait référence à cette expression elle-même est dénuée de sens ».

Raison : une telle langue appartiendrait simultanément aux deux stades sémantiques (WDM 91) du langage, c'est-à-dire qu'elle serait à la fois langue

et langage sur cette langue. Autrement dit, en termes grammaticaux : elle serait à la fois discours direct et indirect, « ce qui est incompatible avec la théorie des stades sémantiques » (Bochenski, *ibid.*).

Le paradoxe du menteur ne nous livre aucun jugement : « Dans ce pseudo-énoncé, après tout, on dit quelque chose sur l'énoncé lui-même. » (*Ibid.*). Seul un métalangage permettrait d'aborder sérieusement ce sujet. Or, un tel métalangage n'existe pas.

La testabilité (vérification/falsification) des concepts.

Si l'on souhaite passer de la définition nominale à la définition substantielle des concepts, notamment dans les sciences spécialisées, comment faut-il procéder ?

Nous suivons, dans une certaine mesure, le schéma de Hans Reichenbach (1891/1953 ; physicien et penseur ; néo- ou positiviste logique (WDM 19 ; 118)).

Pour déterminer si une définition commerciale est véritablement « professionnelle », fidèle au sujet traité ou fidèle à la réalité, une multitude de méthodes sont disponibles.

1.-- La possibilité logique.

Une idée est « possible » lorsqu'aucune contradiction (WDM 30), c'est-à-dire aucune absurdité, ne peut y être trouvée.

Modèles d'application.

(1) WDM 54 (un carré rond ; deux + deux = quatre) ; 268 (« A, en tant que contenu de la pensée en soi -- n'est pas »).

(2) Explications

Ch.Lahr, Logique, 495, précise ce qui suit.

Les sous-idées (sous-termes) de l'idée (terme) totale « carré rond » sont précisément :

a. surface (qui est à la fois ronde et carrée),

b.1 . un périmètre (ligne) courbe, -- seulement quatre lignes droites comme périmètre,

b.2. Toutes les lignes du centre au périmètre ont une longueur identique, tandis que la quasi-totalité des lignes partant du centre ont une longueur différente. Ceci est contradictoire (WDM 157 ; 231) et donc impossible, voire réfutable, lors des tests.

Comme Russell l'a formulé en 1905 : « Il est faux qu'il existe un seul x qui

soit à la fois rond et carré. » (*D. Vernant, Introd. à 1. phil. dl logique*, 94).

Deuxième exemple de Lahr : une douleur non ressentie (la douleur implique toujours qu'elle est ressentie).

WDM272

Décision.

La vérifiabilité logique coïncide avec la non-contradiction. Elle régit tous les actes de pensée axiomatiques-déductifs.

2.A.(i). -- Possibilité empirique. -- type physique et technique.

(a) -- Possibilité physique.

Un concept est physiquement testable (vérifiable/falsifiable) lorsqu'il n'est pas contraire aux lois de la nature.

Modèle applicable

« Une vitesse dans l'univers supérieure à c (la vitesse de la lumière, qui est d'environ 300 000 km/s) » est impossible, car, à ce jour, aucune vitesse supérieure à c n'a été observée dans la nature. Selon les lois des sciences naturelles, aucun corps ne peut se déplacer à une vitesse supérieure à c .

Impossible, donc réfutable. Immédiatement inexistant. C'est en le confrontant aux lois de la nature que cela devient évident.

(b) -- Possibilité technique.

Un concept est techniquement possible s'il existe une technique (instrument, moyen) permettant de tester l'idée.

Modèle applicable

La température au cœur du Soleil est, bien sûr, physiquement possible (on peut la vérifier en la confrontant aux lois de la nature), mais techniquement, dans une certaine mesure, impossible : qui va effectuer cette mesure, et par quels moyens ? La faisabilité technique, qui détermine la possibilité, n'existe pas.

Il est évident qu'à mesure que les techniques progressent, les tests techniques (vérification/falsification) progressent également. - La procédure constitue la norme d'admission pour les tests techniques.

2.A.(ii).-- Possibilité transempirique.

Les réalités « transempiriques » sont soit extranaturelles, soit surnaturelles.

WDM 17 nous a appris l'essentiel à ce sujet.

a. H. Reichenbach utilise l'expression « le chat comme animal divin ». Certains Égyptiens de l'Antiquité vénéraient un tel être. La question se pose : comment vérifier une telle chose ? Une approche purement logique est impossible, car « le chat comme animal divin » n'est pas une « ens rationis » (un simple produit de la pensée) ; une approche physique ou physico-technique semble irréalisable (quelle procédure, par exemple, devrait-on appliquer ?). Surtout, « le chat comme animal divin » est transphysique : il transcende les lois de la nature.

b. La Bible peut nous donner un indice ici. -- *Matthieu 2:1/12* (*Les Rois mages adorent Jésus*) contient une vérification transempirique, transcendant l'« empirique » (compris comme « terrestre »).

WDM273

Commençons par écouter le récit biblique.

« Lorsque Jésus naquit à Bethléem, au temps du roi Hérode, des mages vinrent d'Orient. Ils dirent : « Où est le prince des Juifs, qui vient de naître ? Car nous avons vu son étoile en Orient. C'est pourquoi nous sommes venus l'adorer. » »

À ces mots, le roi Hérode fut saisi d'effroi, et tout Jérusalem en fut également troublée. Il convoqua alors tous les grands prêtres et les scribes et leur demanda où naîtrait précisément le Christ. Ils répondirent :

« À Bethléem de Juda. » Car le prophète (*Michée 5:1*) a écrit : « Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es certes pas la moindre parmi les principales villes de Juda. Car de toi sortira un prince, qui sera le berger (*le chef*) d'Israël, mon peuple. »

Hérode convoqua alors secrètement les Rois mages et s'enquit, de leurs propres dires, du moment précis où l'étoile leur était apparue. Il les envoya à Bethléem avec cette instruction : « Allez vous renseigner soigneusement au sujet de l'enfant. Quand vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir ; car alors j'irai à mon tour l'adorer. »

Après ces paroles du prince, ils se mirent en route. – Voici : l'étoile qu'ils avaient aperçue à l'Orient les précédait, – jusqu'au moment où elle s'arrêta à l'endroit où se trouvait l'enfant. À la vue de l'étoile, ils furent transportés de

joie. – Ils entrèrent dans l’abri et virent l’enfant avec sa mère, Marie. Ils se prosternèrent pour adorer l’enfant.

Puis ils ouvrirent leurs coffres et en offrirent en offrandes votives : de l’or, de l’encens et de la myrrhe.

Après cela, avertis en songe de ne plus rechercher Hérode, ils repartirent par un autre chemin vers leur pays.

Note : Chez les Mèdes, peuple antique établi dans ce que nous appelons aujourd’hui l’Iran, autour d’Ecbatane, leur capitale, le terme « magos », magicien, signifie « prêtre interprète des rêves » (qui, dans les langues anciennes, pouvaient désigner aussi bien les rêves nocturnes que les visions). Ce sens s’appliquait également aux anciens Perses, correspondant approximativement à l’Iran actuel, et, plus tard, aux Grecs.

WDM274

L’ancien Israël avait également de telles figures (*Jér 39:13 ; Dan 2:48 ; 4:6 ; 5:11*).

Cette première signification s’est fusionnée avec deux autres :

(je) L’astrologie, une capacité surnaturelle (à ne pas confondre avec l’astronomie moderne), était largement pratiquée en Orient, notamment comme guide pour les dirigeants (les étoiles préfiguraient la politique de l’État) ; l’interprétation des rêves nocturnes (du moins ceux dotés d’un pouvoir surnaturel) ou des « visions » se fondait donc facilement avec l’astrologie ;

(ii) La magie — un mot que nous traduisons mal par « sorcellerie » (car « pratiquer la magie » suggère trop d’exploits de force de toutes sortes) — s’est également mêlée à cela : elle utilise, après tout, à la fois l’interprétation des « rêves » et l’astrologie (divination par les étoiles).

Au passage : WDM 9 et suivants nous a enseigné le concept antique de « sagesse ». Traduire le terme « magoi » par « sages » est donc correct : la « mageia », la divination, était en effet à cette époque l’un des principaux types d’éducation générale et spécialisée, comme, notamment à partir de 200 av. J.-C., également dans l’Antiquité tardive.

Note : Nous traduisons « magoi » par « devin ». Ce vieux mot néerlandais est l’équivalent du grec « mantiek » (l’art, voire le don de « voir » le surnaturel).

« Magos » signifie « voyant ».

Il existe encore des personnes, parfois des érudits, qui tentent de vérifier la « vérité » du récit de l'Adoration selon Matthieu en étudiant scientifiquement la date exacte à laquelle un phénomène astronomique, scientifiquement vérifiable, s'est produit et correspond à ce que les « mages » — en tant qu'« étoile » — ont « vu ».

Une telle chose est « insensée » (terme par lequel *La Bible de Jérusalem*, Paris, 1978, 1416, ad m, qualifie ce type d'explication).

La « vision » d'un « magicien » est surnaturelle (grâce à ce que l'on appelle encore parfois un « clairvoyant »). Cette vision — du moins, c'est ce qu'affirmaient les Grecs — est de nature mantique, divinatoire.

- (i) On voit quelque chose doté d'une capacité paranormale ;
- (ii) L'interprétation qui s'ensuit nécessairement oblige à deviner, à osciller au rythme de l'esprit interprétant. Il en va de même pour les « magoi » de cette époque.

WDM275

Ce n'est qu'à présent, après ces explications, que nous pouvons exposer la structure de la vérification de l'idée des Sages.

(A).-- L'observation.

Étant donné qu'ils « voient » (mantiquement) une étoile (c'est-à-dire un point de lumière surnaturel qui ressemble à une étoile), qu'ils interprètent « divinement » comme « l'étoile du Prince des Juifs (et, par compréhension, des Gentils, – comme en témoigne leur volonté de lui rendre hommage) ».

Question : comment peut-on tester quelque chose comme ça ?

(B).-- L'analyse (raisonnement réducteur).

Nous divisons cela en un lemme (hypothèse) et son « analyse » (stricto sensu).

(B).i. -- La réduction régressive (= abduction, lemme).

Cette étape « réductrice » du raisonnement consiste pour les Mages à supposer que, quelque part en terre juive, « quelque chose » (quelque chose de réel) y correspond. La « vision » de « l'étoile du Prince des Juifs (et des Gentils) » ne prend sens et n'est compréhensible que si elle trouve un écho dans la

réalité.

(B).II.a.-- *l'analyse : réduction progressive.* « Étape déductive ».

Du lemme selon lequel il doit exister quelque chose de réel qui explique « l'étoile », les Sages tirent une déduction : « Si un enfant princier est véritablement né quelque part au pays des Juifs, alors il vaut la peine de faire l'effort de le vérifier, -- par une expérience, à savoir.

« Nous partons pour ce pays, nous nous renseignons et nous enquêtons ; ---. L'observation, à savoir que nous « voyons » une étoile, peut alors, par de nouvelles observations, être soit confirmée (vérifiée), soit infirmée (réfutée, falsifiée). » – La « réduction progressive » consiste à déduire une expérience de vérification à partir du lemme de sensibilité d'une expérience.

(B) II.b.-- *L'analyse : réduction inductive (péirastique)* .

Ils se mirent en route. Ils arrivèrent à Jérusalem.

a -- *Première vérification.*

Les écrits de l'Ancien Testament des prophètes juifs prévoient, en effet, la naissance d'un « prince », berger d'Israël : et ce, avec une précieuse indication concernant le lieu : « Bethléem », ce qui est vérifiable.

b-- *Deuxième vérification.*

L'expérience mantique, la « vision » d'une étoile royale, reprend : « L'étoile les précédait ».

c -- *Troisième vérification, et très décisive* .

« Ils ont vu l'enfant avec sa mère. » Ce qui implique une triple vérification inductive de leur hypothèse.

WDM276

Remarque : Comparez cette analyse avec WDM 254/257 (en particulier l'observation de « rayonnement » ou d'aura), où les « phénomènes » « paranormaux » (surnaturels) (un terme impliquant que quelque chose de « réel » est observé, mais dans la modalité du surnaturel) sont discutés.

Hans Reichenbach, un néo-positiviste, devrait en tout cas, en principe, être d'accord avec notre « raisonnement réducteur » (WDM 2).

Le schéma se lit comme suit : « Si tous les phénomènes paranormaux sont testables de manière transempirique (au sens de ce qui précède), alors par exemple l'aura, le rayonnement, -- l'étoile de Bethléem, etc. Eh bien, l'étoile de

Bethléem était vérifiable (testable de manière confirmative).

Donc, en principe, tous les phénomènes surnaturels sont testables, de manière transempirique. – « Transempirique » signifie que :

(i) l'observation qui provoque le lemme se situe en dehors de la logique, des mathématiques, -- en dehors des lois physiques et technologiques,

(ii) La vérification, en principe, se situe toutefois dans la réalité logico-mathématique et/ou physico-technique. Après tout, « revoir » l'étoile de Bethléem ne constitue une vérification que pour ceux qui possèdent des dons paranormaux, et non pour ceux qui se situent dans le monde purement logico-mathématique et/ou empirique (physique et technique).

Cependant, la perception fondamentale étant purement paranormale, la force probante d'une vérification transempirique n'est jamais celle des vérifications purement logico-mathématiques et/ou physico-techniques. Pourtant, cette force probante n'est pas rien d'autre que « quelque chose » — une des nombreuses modalités (« possibilités ») de « l'être », celle de la réalité. Ce que l'ontologie présuppose.

Remarque : De ce point de vue, on comprend pourquoi les systèmes occultes (paranormaux) et religieux – y compris la religion biblique, avec ses « miracles » (guérisons, incantations) et ses « inspirations » – doivent s'appuyer sur la foi : la force probante réductrice des miracles et des inspirations (« inspiration ») est, après tout, transempirique – elle transcende le « séculier » (le terrestre), avec ses possibilités de vérification logico-mathématiques et/ou empiriques. Cela n'implique pas que la foi soit dénuée de tout fondement « rationnel ». Ce « rationnel » possède la structure d'un raisonnement réducteur transempirique.

WDM277

2.B.-- La possibilité « idéale » .

Le logico-mathématique, l'empirique (physiquement et juridiquement vérifiable), le transempirique – voilà déjà quelques modalités – ces « modalités » de l'ontologie antique et médiévale, après tout ! – de l'« être » ou de la « réalité », qui déterminent l'objectivité possible de nos définitions (et, du même coup, de nos concepts). Mais – et c'est particulièrement, voire presque exclusivement, le cas du platonisme – il existe une autre modalité de l'« être » ou de la « réalité », à savoir l'idéal.

1. WDM 50/51 (*Idéal et « réalité »*) ; 60 (*Idéal éthique*) ; 62 (La « position » ou thèse de Salisbury, qui équivaut à un « idéal »), -- ils nous ont déjà introduits, ontologiquement, au concept d'« idéal », -- spécifiquement comme l'une des nombreuses modalités, « possibilités » de la « réalité ».

2. WDM 212 (*Akt der Ideierung*) nous a introduits à l'interprétation schelérienne de la « déréalisation » (la distanciation par rapport à la réalité perçue massivement et naïvement) : l'homme, en tant qu'esprit, ne se fonde pas simplement dans le donné – l'« immédiat » (pour parler avec un Hegel et, aussi, un Kierkegaard) ; il transcende, grâce à l'idéation (WDM 258 (réalisme conceptuel idéatif) ; 262 (la « lumière » de l'idée), les réalités immédiatement (c'est-à-dire non raisonnées) données – grâce au raisonnement – la « médialité » (comme le diraient Hegel et, aussi, Kierkegaard).

Notre esprit, en tant qu'âme, cette compréhension et cette raison, transcendent, grâce à la perspective détachée, tout ce qui ressort de nos expériences factuelles.

3. Ici se situent non pas les valeurs simplement (WDM 74/81), mais les valeurs supérieures (WDM 79 : idées, idéaux, valeurs, mais surtout les valeurs supérieures, anagogiques ou édifiantes ; WDM 211 (analyse méthodologique d'un choix de valeurs)).

Les valeurs supérieures, « anagogiques », sont en réalité généralement des idéaux non réalisés, souvent irréalisables, qui, malgré leur « caractère non opérationnel », sont néanmoins souvent perçus comme normatifs, régulant d'une certaine manière notre comportement mental.

Modèle applicable

Un enseignant débutant arrive généralement avec de nombreux « idéaux » (en partie inculqués à l'école normale). Mais, après quelques années, ce même enseignant semble, plus d'une fois, « épuisé », comme on l'entend parfois dire.

Quelle différence dans la dynamique pédagogique entre un « idéaliste » et un « épuisé » ! Les idéaux, ça marche !

WDM278

La mise à l'épreuve des idéaux.

Les idéaux sont des concepts, oui, peut-être des idées platoniciennes.

(UN).-- *L'idée de pouvoir, selon Alfred Fouillée.*

Dans son *L'avenir de la métaphysique, fondé sur l'expérience* (1889), 273s., il nous en donne un exemple.

« idée-force ». La volonté de Colomb n'était que le prolongement intérieur de cette force, tout comme son voyage transocéanique en était l'extériorisation.

b. Cette pensée se manifestait à chaque vague que son navire affrontait. Elle devint évidente sur le rivage de Guanahani, où il débarqua.

c. Le sillage du navire a disparu de notre vue depuis 1492.

Mais l'héritage de l'idée qu'il chérissait, à savoir découvrir l'Inde quelque part, de manière simplifiée, perdure : chaque fois, aujourd'hui comme demain, qu'un navire part pour l'Amérique, cet acte réincarne l'idée de Colomb.

Voici, sous une forme abrégée, mais en utilisant son exemple, comment Fouillée interprète l'idéal de Colomb.

a.— Au départ, ce n'était en soi qu'une simple pensée (« une idée »). Mais toute son âme était animée par cette idée.

b. – Suite à ce résultat, confirmé par la découverte de l'Amérique, cette idée a été qualifiée de « pragmatique ». De plus, elle a transformé notre petit monde occidental.

(B).-- *La méthode de Jean de Salisbury .*

Dans WDM 62, nous avons vu que Jean de Salisbury (humaniste du Haut Moyen Âge : il connaissait Cicéron, Virgile, Ovide et Juvénal ; membre de l'École de Chartres, il était un platonicien chrétien, mais il lisait aussi le stoïcien Sénèque) a avancé une dualité : « thèse/hypothèse ». La « thèse » peut se traduire par notre terme actuel d'« idéal » ; l'« hypothèse » par l'expression « totalité des circonstances » (c'est-à-dire la situation, le contexte de l'action). Cf. WDM 60.

Nous allons maintenant appliquer cette méthode à un idéal : le respect de la vie.

WDM279

1.-- *La « thèse »* (l'idéal).

O. Willmann, Abriss, 130, dit que le Décalogue (= Dix Commandements)

a . l'autorité divine (entendue intérieurement, exprimée et vécue

liturgiquement),

b. l'autorité parentale (quatrième commandement) et

c. l'ordre voulu par Dieu dans la société

b.1. manifesté par des actes de respect envers la personne (cinquième), la maison (sixième) et la propriété (septième),

b.2 . accompli en mots (huitième),

b.3. destiné à privilégier (le neuvième et le dixième) comme idéaux.

D'ailleurs, cette structure se retrouve dans toutes les communautés archaïques. Arrêtons-nous un instant sur le précepte : « Tu ne tueras point ; tu ne seras point une occasion de chute. »

2.a.-- Première hypothèse (contexte de vie).

Appelons cette situation « le respect indiscutable de la vie ».

Jan est écologiste : la vie est pour lui une valeur fondamentale. Plantes, animaux, êtres humains – ils sont la vie, et l'environnement est l'une de ses principales préoccupations. C'est pourquoi il milite pour la protection de l'environnement, participe aux manifestations antinucléaires ; et, en tant que défenseur de toute vie, y compris celle des enfants à naître, il est opposé à l'avortement.

Il est marié. Il se rend au travail avec une régularité d'horloge – où, très soucieux d'hygiène, il s'efforce de maintenir un environnement sain – et assiste occasionnellement à des réunions d'écologistes. Il est aussi pacifiste : la guerre tue ! « Tu ne tueras point. »

2.b.-- Deuxième hypothèse (contexte de vie).

Appelons cette situation « le respect de la vie compromis ». – Jan vit en périphérie de la grande ville. L'hiver, il rentre chez lui le soir, en empruntant de petites rues plutôt désertes.

Récemment, il a vécu la situation de sa vie : « L'argent ou la vie ». Un homme se dresse devant lui, à l'improviste. Jan n'est certainement pas un agneau : il saisit l'agresseur à la gorge, le premier. Une lutte s'engage : « Je ne me souviens plus exactement de ce qui s'est passé. Une idée m'a traversé l'esprit : "Si cet homme a tant de respect pour mes biens et ma vie, pourquoi aurait-il le droit d'exiger de moi le même respect pour les siens ?" Je me suis débattu. Il s'est débattu encore plus fort. J'ai réussi : il gisait là, inanimé. »

Jan était « capable (hypothèse) de légitime défense » : il était autorisé (modalité éthique), si nécessaire, à tuer.

Décision.

a. Jan s'est retrouvée prise dans « la spirale de la violence » :

- (i) celui qui l'a attaqué a utilisé la force offensive active ;
- (ii) Lui-même, pour sauver sa vie, eut recours presque spontanément à la violence – à la contre-violence, en l'occurrence. Mais Jan n'abandonna nullement son idéal du « Tu ne tueras point ». Il se trouvait simplement dans une situation où cet idéal devenait difficile à définir.

b. Cela ressort clairement de la comparaison. Prenons l'exemple d'un tueur à gages : il tue pour le compte d'un autre, qui le rémunère. Le tueur à gages adhère au « principe démoniaque » (WDM 81 ; 173 et suiv. ; 178) : il « ne craint Dieu et se moque des hommes ». Le tueur à gages adhère également à un idéal (WDM 47 : le principe de plaisir, – l'hédonisme ; 75 : les valeurs hédonistes).

Cet idéal est :

- (i) une idée véritablement puissante,
- (ii) mais une thèse discutable. Le tueur à gages est « indécent », immoral. Jan ne l'est pas. Il adhère à la « thèse ». Le tueur à gages renie la « thèse », qui est l'idée de « respect de la vie ».

c. La comparaison avec le terroriste est plus difficile.

- (i) Lui aussi, pour des raisons anarchistes, tue. Il tue arbitrairement, selon le principe anarchiste « Sois libre ».

(ii) L'anarchiste, cependant, défend à son tour un idéal, à savoir la libération de l'humanité d'un ordre établi, qu'il rejette comme violent : celui-ci entrave, en principe, par ses structures autoritaires (dans l'éducation), la liberté absolue de l'homme anarchiste, qui – pour reprendre un terme du Père Nietzsche – pense et agit « misarchiquement » (avec mépris pour l'autorité).

Décision.

a. Il y a du vrai là-dedans : notre société présente des caractéristiques « autoritaires » et « violentes ». S'en libérer est un acte de conscience.

b. Mais la question de savoir si les actes de terrorisme – les attentats, par exemple – constituent un moyen tout aussi légitime d'atteindre cet objectif est hautement discutable. Peut-être au titre de la « légitime défense », mais en quel sens vérifiable parle-t-on, dans les actes terroristes, de légitime défense des « opprimés » ? L'acte terroriste n'est-il pas plutôt une « violence » en réponse

à une autre « violence » ? Une violence, dès lors, sans raison ni fondement suffisants (WDM 7) ?

Une « hypothèse » (une situation) peut justifier bien des choses si nécessaire. Mais justifie-t-elle pour autant des actes de terrorisme ?

WDM281

En résumé.

1. Les idéaux sont des « idées » (concepts, « entia rationis », choses-pensées) qui, en tant que modalité de « l'être », doivent « exister uniquement dans notre esprit » : les idéaux sont, de plus, des « idées de pouvoir », ces concepts qui « mettent en mouvement » l'esprit (et immédiatement la volonté), servent de motifs, – « pilotent » l'esprit (ainsi que la volonté), servent de force motrice : en ce sens, ils appartiennent à l'axiologie (théorie de la valeur).

Pour les définir, il faut d'abord les analyser de manière purement logique, puis de manière axiologique : le sens de la valeur, qu'il soit ou non séparé de l'état d'esprit, de la réaction volontaire ou de la poursuite d'un but (WDM 76), doit être inclus dans l'analyse conceptuelle.

2. – La question est la suivante : quelles possibilités recèle un idéal ? Autrement dit : à quel monde en devenir (WDM 227) conduit un idéal lorsqu'il est transposé par nos actions, guidées par cet idéal, dans une autre modalité d'« être », à savoir le monde que nous établissons par nos actes ? Et dont nous sommes, en tant qu'êtres conscients, coresponsables ?

a. Tel est le point de vue pragmatique (W. James), voire pragmatique (Peirce) : quel résultat produit notre action, guidée par des idéaux ? Car en agissant en conséquence, nous situons un concept axiologique (« idéal ») au sein de la totalité de l'« être » ou de la réalité. Ce n'est qu'alors que nous en saisissons pleinement la valeur.

b. De plus : en agissant en conséquence, nous situons un idéal dans la sphère éthique (point de vue moral et philosophique).

Revenons sur notre brève analyse :

a. Colomb découvre un nouveau continent et établit en principe la « valeur », une valeur éthique peut-être.

b.1 . Jan, notre écologiste croyant en Dieu, établit une valeur éthique, même lorsqu'il défend sa vie individuelle contre l'agression, dans un état de

légitime défense, en tuant.

b.2. Le tueur à gages adhère également à un « idéal », un idéal hédoniste-utilitariste, ce qui, sur le plan éthique, soulève de sérieuses réserves.

b.3 . Le terroriste anarchiste a également un « idéal » qui implique des meurtres arbitraires au service de la « libération des opprimés » ; — ce qui n'est pas non plus exempt de sérieuses réserves, d'un point de vue éthique.

Décision.

Considérés comme des lignes directrices pour l'action, les idéaux sont des « lemmes », des hypothèses de travail qui doivent résister à l'épreuve des faits. Conséquence : la méthode réductive (WDM 2 ; 9 ; 126 ; 127 (variante expérimentale) ; 135 et suiv. ; 224 ; 276) est la méthode de choix.

WDM282

La théorie pythagoricienne-platonicienne des concepts, selon J. Kepler .

(1) En guise d'introduction, voici ce qui suit.

un. Platonique. Idéocentrisme.

Pour un homme comme Platon d'Athènes (-427/-347), le « divin » (au sens à la fois du supranaturel et, surtout, du surnaturel) s'oppose à tout ce qui est visible et tangible, à tout ce qui est humain, à tout ce qui est mortel. À ses yeux, les idées représentent le degré maximal de la divinité. On appelle un tel système de pensée « idéocentrisme théologique ».

Il convient de noter que le terme « mortel » constitue peut-être le contraste le plus marqué avec « divin » et, simultanément, avec « idéal ». Car, de même que les choses changeantes font naître, à partir de nos expériences sensorielles, une multitude de « zoë », êtres vivants – de « thremmata », progéniture, en un « monde » (WDM 228) –, de même, de façon analogue, l'ensemble et le système des choses-pensées de la connaissance et de la pensée (WDM 270) englobent une multitude de « noëta zoa », animalia intelligibilia, formes de vie idéales. Ainsi, nous pouvons affirmer à juste titre, avec Platon, que les idées, telles qu'il les concevait, sont en quelque sorte des « êtres » vivants divins, qui engendrent les formes essentielles des choses, en nous et autour de nous.

b.-- l'idéalisme théocentrique

L'« idéalisme », au sens strictement platonicien ou platonicien, consiste à privilégier les idées comme origine des formes d'être, en nous et autour de nous. Le terme « théocentrique » s'entend ici par rapport à l'être suprême, soit au sens païen (monothéisme primordial ; cf. Lang et Schmidt), soit au sens strictement surnaturel et biblique (Yahvé ; Trinité).

Le premier philosophe à défendre une telle théorie théocentrique des idées fut Albinus de Smurna (100/175), qui écrivit une exposition systématique du platonisme.

(2) Johannes Kepler (1571/1630) *s'inscrit dans cette grande tradition*

Les œuvres suivantes sont connues de lui : 1596 : *Prodromus seu mysterium cosmographicum* , -- notamment ses *Harmonices mundi libri v* (1629).

Isaac Newton (1642-1727), célèbre pour sa théorie de la gravitation, affirmait avoir pu formuler sa théorie grâce à deux géants, Johannes Kepler et Galilée (1564-1642), qui l'avaient « porté sur leurs épaules ». Un bel hommage à Kepler, en somme.

WDM283

a. Or, Kepler était un protestant fervent et pieux. Ce qui ne l'empêche pas — soit dit en passant — d'être traité avec la plus vive hostilité par la « théologie biblique » étriquée de ses coreligionnaires protestants, qui ne pouvaient tolérer l'héliocentrisme qu'il avait adopté du chanoine polonais catholique *Copernicus* (1473/1543 ; *De revolutionibus orbium caelestium* (1543)).

b. Avec Copernicus, Tycho Brahe (1546/1601) fut son grand maître, notamment en ce qui concerne l'observation (la base de la méthode réductrice des sciences naturelles ; WDM 272. vérification physique) et le calcul.

Au passage : l'observation associée au calcul nous donne la méthode exacte.

Modèle applicable

« Puisque, grâce à la bonté divine – selon Kepler lui-même – nous avons à notre disposition un observateur aussi précis que Brahe, à qui une erreur de huit minutes ne peut tout simplement pas arriver, nous devons (i) être prêts à reconnaître cette erreur de calcul avec gratitude, (ii) mais, puisque nous

devons intégrer ces huit minutes, d'une manière ou d'une autre, dans nos concepts (*note* : concernant l'orbite de la planète Mars), elles doivent contribuer à rétablir tout le cadre conceptuel qui constitue notre astronomie actuelle ».

Nous reproduisons cet extrait, cité par *O. Willmann dans *Gesch. d. Idealismus**, III (** Der Idealismus der Neuzeit **, Braunschweig, 1907-2, 66,* , afin d'éclairer la nature d'un pythagoricien et d'un platonicien. Ceci s'explique par les nombreuses idées fausses qui circulent à ce sujet.

C'est à partir de la révision des observations et des calculs de Tycho Brahe que furent établies les célèbres lois de Kepler concernant les orbites planétaires.

K 1. -- Toute orbite planétaire est une ellipse, le soleil occupant l'un des foyers.-

K 2. -- La ligne reliant une planète au soleil traverse des aires égales en des intervalles de temps égaux.

Conséquence : lorsque, par exemple, la planète Terre se trouve à son périhélie (son point le plus proche du soleil) chaque seconde de janvier, sa vitesse est maximale.

K 3 . -- Pour chaque paire de planètes, les carrés des périodes sont proportionnels au cube des demi-grands axes de leurs orbites.

Conséquence : plus on s'éloigne du soleil, plus la période orbitale est longue. (*S. Mitton, éd., Cambridge Encyclopedia of Astronomy* , Bussum, 1978, 159).

WDM284

Le platonisme pythagoricien de Kepler.

Ses contemporains qualifiaient les enseignements du chanoine polonais Copernic de « doctrine pythagoricienne ». Kepler estimait, quant à lui, que, concernant le pythagorisme, il n'était pas allé assez loin.

A.WDM 13v. nous a enseigné l'idée de base :

(i) le monde matériel, en nous et autour de nous, montre une harmonie (union réussie) ;

(ii) cette harmonie, dans la matière, est découverte par là

(a) vérifier la forme géométrique (mathématique spatiale) (WDM 87) de,
(b) ainsi que les données mathématiques numériques (WDM 133).
Cependant, il ne s'agit là que de l'aspect statique et synchronique. L'aspect dynamique et diachronique de l'harmonie des choses matérielles (y compris les corps célestes) se découvre à travers une pratique de choréie, de danse, de musique et de chant (chanson, poème).

Quiconque procède de cette manière découvre l'âme des choses matérielles, c'est-à-dire le principe (de vie) (WDM 7 : archè) qui les gouverne.

B. -- *Kepler s'engage consciemment dans ce type de réflexion* .

Mais il la rétablit grâce à la science moderne naissante. Nous résumons sa doctrine à cet égard.

1.-- '*Ubi materia, ibi geometria*'.

« Là où il y a matière, il y a géométrie. » – Mathématiques numériques et spatiales – car la « géométrie » englobe les deux.

(i) en soi, traite des choses pensées (WDM 270 ; --281v.),

(ii) Mais dans les choses perceptibles par les sens, en nous et autour de nous, elle contient la forme essentielle (WDM 28 : forma), – dans le langage latin de la scolastique antérieure à Kepler : « causa formalis », l'aspect formel (facteur, composante essentielle) des choses matérielles du cosmos. Cette forme essentielle est ce qui est connaissable, concevable et compréhensible de la matière.

Après tout:

(a) qui donne aux choses leur forme essentielle (leur distinction par rapport au reste), (b) qui constitue leur «rationalité» («connaissable»).

2.-- *Le Noble Yoke* (WDM 66/68), selon Kepler.

« Noble joug » — une expression platonicienne — signifie que, d'une part, notre âme (avec son esprit, son intellect et sa raison) et, d'autre part, le cosmos qui nous entoure sont en harmonie l'un avec l'autre (WDM 154 : relation mutuelle).

a. Par exemple, la « figura caeli », la forme mathématique de l'univers, est constituée de proportions témoignant d'harmonie. Il apparaît alors immédiatement que l'esprit (l'intellect et la raison) est à l'œuvre.

b. Pour être connaissable, un « subjectum consimile », un sujet qui lui est accordé, doit lui correspondre, ce qui — de soi-même — montre une compréhension de l'harmonie lumineuse (notamment numériquement et spatialement mathématiquement).

Notre âme est, d'une certaine manière, lumière, harmonie, nombre et configuration. Autrement dit : le cosmos, l'univers bien ordonné ou « être », et notre âme sont des « hermosmena », des choses dont la forme essentielle recèle l'harmonie.

a. — Le cosmos est tel qu'il est, dans la mesure où, bien que matériel, il est néanmoins structuré, par exemple numériquement et spatialement. Preuve en est les lois de Kepler, qui, grâce à des formules mathématiques rationnelles d'une simplicité incroyable, rendent le système solaire transparent à notre esprit.

b. Il en est de même de notre âme, dans la mesure où elle porte en elle des concepts mathématiques numériques et spatiaux, les élabore systématiquement en mathématiques et les trouve ensuite applicables au cosmos.

3.-- *Notre âme, un intermédiaire entre le cosmos et la divinité .*

Pour Kepler – qui, à cet égard, est un platonicien chrétien –, notre âme est « imago Dei », l'image de Dieu : elle participe à l'esprit de Dieu, à ses modèles de création. C'est pourquoi nos pensées (logiques, mathématiques ou musicales) agissent dans notre esprit de manière « zotikos », telles des germes de vie, lui permettant de saisir les structures essentielles des données matérielles visibles et tangibles. La lumière de l'esprit de Dieu est inscrite dans notre âme par son Créateur, de sorte qu'elle « saisit » en quelque sorte avec lui l'essence des choses (WDM 217 ; 263).

4.-- *Le cosmos et notre âme, participation aux desseins de Dieu.*

Les formes essentielles des choses connaissables et concevables, tant en nous qu'à l'extérieur de nous, résident « noëros », à la manière d'une chose-pensée, dans l'esprit de Dieu.

1. Or, lorsque Dieu crée, il intègre à la création ces formes d'être ou idées divines qui lui ont servi de modèles.

En d'autres termes : ce que Kepler, formulé dans ses lois cosmiques (WDM 272 ; 263), fleuron de notre science physique, trouve dans les choses, qui existaient de toute éternité, déjà dans l'esprit de Dieu.

2. Lorsque Dieu créa nos âmes, il y implanta aussitôt l'image et la

participation de ses modèles créateurs. Cette psychologie est donc une noologie, une doctrine concernant le « nous », l'intellectus, l'esprit (entendement et raison, ainsi que disposition), anagogique, ascendante, tournée vers Dieu. Comparer avec WDM 107 (Augustin) ; 194 (Gogol).

WDM286

L'interprétation scolastique tripartite de la forme essentielle.

Rue de la bibliothèque :

-- O. Willmann, *Die wichtigsten philosophischen Fachausdrücke in historischer Anordnung*, Kempten/Munich, 1909, 67/69 (Nominalismus, Realismus) ;

-- id., *Gesch. d. Id.*, II (*Der Idealismus der Kirchenväter und der Realismus der Scholastiker*), Braunschweig, 1907-2, 350/362 (*Die Klärung der Realistischen Grundanschauung im Streite des Nominalismus und Realismus*) 488/506 (*Die Vereinigung der Idealen Prinzipien bei Thomas*).

« Le cours de la lutte entre le nominalisme et le réalisme au Moyen Âge chrétien présente une ressemblance surprenante avec la même lutte dans l'Antiquité. » (O. Willmann, *Gesch.*, II, 352).

Cette « surprenante similitude » persiste encore aujourd'hui (WDM 267). Cela prouve que nous sommes face à une découverte fondamentale.

A.-- Malheureusement, dans l'Antiquité, au Moyen Âge et à l'époque moderne, il y avait confusion entre les formes d'être et les « universaux » (WDM 106.2) : comme nous l'avons vu, WDM 242, il existe, selon la portée, c'est-à-dire selon ce à quoi les formes d'être (idées, concepts) se réfèrent, des formes d'être singulières, (particulières), universelles et transcendantales.

Une forme-être, ou « forme » en abrégé, est ce qui permet de distinguer quelque chose du reste de la réalité (WDM 28). Les formes-êtres sont en elles-mêmes des « choses-pensées » (WDM 270), qu'elles soient singulières, générales ou même englobantes.

B.-- Les scolastiques ont distingué trois modalités de base (WDM. 41).

(je).-- Les formes d'être des choses

Dans l'interprétation pythagoricienne, platonicienne et chrétienne, comme chez Kepler, ce qui nous entoure et nous entoure représente les idées (concepts, modèles) de Dieu, qu'il a insufflées aux réalités créées lors de la Création – telles que les orbites des planètes autour de leur étoile, le Soleil. Selon saint Augustin (WDM 107), elles sont également appelées « archai », «

principia », « principes » (WDM 71), car elles gouvernent, en tant que modèles de connaissance, de pensée et, surtout, d'action, le cosmos de la création. – En latin médiéval : « formae ante rem » (formes essentielles des choses).

(ii).-- Les formes d'être dans les choses

(« formae in re ») sont les modèles de connaissance, de pensée et d'action, dans la mesure où — selon une définition commerciale (WDM 252) — ils sont décelables dans les données examinées elles-mêmes.

WDM287

(iii).-- l'être se forme d'après les choses

Les « formae post rem » sont les notions, les « idées ; les concepts » que nous formons, concevons, élaborons dans notre esprit (« conscience »), de manière intramentale, avec les termes qui leur sont associés (WDM 241). En tant que termes, ils sont fixés dans un contexte linguistique — souvent d'abord de manière nominale, puis de manière factuelle — au sein d'une définition.

Nominalisme, conceptualismes.

WDM 258 ; 267 ; – nous y avons déjà abordé les trois formes fondamentales de l'ontologie des concepts. Cette discussion s'achève ici : les formes de l'être, les concepts, les idées, les contenus de la connaissance et de la pensée avec lesquels on travaille (si nécessaire de manière extramentale), ne sont – pour le nominaliste, du moins en principe (car il existe des variantes) – que des concepts (« conceptualisme ») ou même des termes (« terminisme », notamment lorsque le nominaliste insiste sur l'aspect linguistique et verbal) ; les formes de l'être ne sont pas seulement des concepts et des termes, après les choses, mais aussi des modèles de la pensée et de la connaissance au sein de ces mêmes choses, qui sont gouvernés par elles intérieurement, sur la base d'une structure essentielle, cybernétiquement ; les formes de l'être ne sont pas seulement des concepts (intramentaux) et des termes (dans notre usage linguistique) – ni seulement des structures au sein du donné factuellement défini ; De plus, émanant de l'Être suprême qui ordonne (païen) ou crée (biblique), elles sont des modèles de pensée divine. Dans la scolastique, on connaissait des figures correspondant aux trois types d'interprétation.

Métaphysique de la lumière (concernant la théorie de l'illumination).

Dans les interprétations pythagoriciennes-platoniciennes, les formes de l'être sont lumière, di

1/ ils mettent en évidence, dans nos concepts et termes, les choses

auxquelles ces concepts et termes font référence ;

2/ Dans les données elles-mêmes, extramentalement, elles sont une sorte de « lumière » ou d'illumination intégrée, à travers laquelle on peut voir clairement la structure même de ces données ; vues d'un Être Suprême créateur (ordonnant), elles illuminent « d'en haut » (WDM 107 ; 194).

Parce que Dieu, en créant notre âme, incorpore (ou « fait s'effondrer », comme on dit aussi) ces formes d'être dans notre âme (WDM 285), nous devenons illuminés dans notre esprit (= doctrine de l'illumination) – ce qui émerge déjà progressivement dans le platonisme.

WDM288

Note – I. Kant (1724/1804 ; figure de proue des Lumières allemandes), qui dénonçait le caractère unilatéral de l'empirisme anglo-saxon (WDM 18), qui « sensibilisait » les concepts (les réduisant à des impressions sensorielles), et de l'intellectualisme leibnizien, qui, à la manière de Descartes, « intellectualisait » les phénomènes (les réduisant à de simples « idées », ou du moins à des « idées » étrangères au phénomène), déclara : « Gedanken ohne Inhalt sind leer; Anschauungen ohne Begriffe sind blind » (que l'on peut traduire librement par : « Les idées sans applications perceptibles par les sens (modèles d'application) sont « vides » ; les expériences sans concepts sont « aveugles »). – Par là, ce rationaliste éclairé formulait un vestige de métaphysique légère.

Note – Conclusions éthiques.

La discussion autour des formes d'être peut sembler purement « théorique » (au sens d'« impraticable », « non contraignante », « sans conséquences pour la vie »). Pourtant, il n'en est rien.

(A). — « De même que la vérité, telle qu'elle est connue par la lumière naturelle de l'intellect ou par la révélation biblique, jaillit d'une seule et même vérité et sagesse divines, de même la loi naturelle et la loi morale, soutenues par la révélation biblique, découlent de la loi éthique (systèmes régulant le comportement) : ces deux lois éthiques (ou lois éternelles, c'est-à-dire la loi divine) proviennent de la loi éternelle. Concrètement, elles découlent du plan qui sous-tend le gouvernement divin de l'univers. » (*O. Willmann, Gesch. d. Id.*., II, 504).

Note – Dans un contexte éthique, le terme « droit naturel » désigne l'ensemble des règles (« lois ») ou normes régissant notre comportement, dans

la mesure où l'humanité peut les connaître à partir de connaissances purement extrabibliques (païennes).

(B) -- Prenons ce que nous avons vu, WDM 279, -- le Décalogue.

(i) D'un point de vue purement nominaliste, le Décalogue est un ensemble soit de concepts (conceptualisme), soit de termes (terminisme), dont la définition substantielle reste toujours douteuse.

(ii) D'un point de vue abstrait, les Dix Commandements sont le résumé pratique, en termes très populaires et simplificateurs, des définitions factuelles tirées des analyses morales des faits.

(iii) D'un point de vue idéologique, le Décalogue est un ensemble de concepts, ou de termes, tirés de l'analyse des faits de conscience, mais, en fin de compte, soutenus par un ordre divin pour ces faits et leur analyse. — Ce qui fait une grande différence.

WDM289

3.2. Théorie conceptuelle individualologique (= idiographique) (289/318).

Nous avons vu (WDM 241) que le nom de la logique que nous avons brièvement exposée est « logique formelle ».

1. G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtsschreibung*, Stuttgart, 1962, 106/118, explique comment et pourquoi la logique traditionnelle, influencée par les Éléates et Aristote (Organon), est dite « formelle ».

a. Le nom « forma » (WDM 28), signifiant forme essentielle, est l'un des nombreux termes importants du langage technique de la logique. Il a été introduit par Marcus Tullius Cicéron (-106/-43), rhéteur et homme politique romain, comme traduction de l'« eidos » de Platon (synonyme d'« idée »), signifiant perspective essentielle, forme essentielle. Platon entendait par là, avant tout, le général (l'universel).

Note : Cicéron, soucieux de la terminologie technique, ne traduisait « eidos » ou « idée » par « forma » que dans le cadre de questions logiques ; lorsqu'il s'agissait de la forme essentielle présente dans les choses elles-mêmes, il préférerait le terme « espèce » (prononcé : « spéciès »), que l'on retrouve encore dans notre « specifiek ». Ou dans « speciaal ».

b. La « forma » logiquement comprise est devenue connue en Occident — selon Jacoby — grâce au grand rhéteur romain Marcus Fabius Quintilianus (35/96), ainsi que grâce au plus grand Père de l'Église d'Occident, saint Aurèle Augustin (354/430 ; WDM 107).

2. En tant qu'adjectif 'formalis' (formel), le terme semble avoir été introduit par Anicius Severinus Boethius (prononcé : Bo.e.thi.us), (480/525 ; le ministre de Théodoric, prince des Ostrogoths).

Depuis au moins la scolastique du XIII^e siècle, la logique est appelée « logica formalis » (« logique formelle »), c'est-à-dire la logique des universaux ou des concepts généraux.

3. Notre terme plus récent « formalisé » (WDM 236 : logistique) distingue la logique « mathématique » (ou « calculatrice ») de la logique courante, appelée logique « formelle ». Cela n'empêche pas ceux qui pratiquent le calcul différentiel et intégral de qualifier également leurs travaux, sous une forme abrégée, de « formels », et de désigner la logistique par le terme abrégé de « logique ».

Une fois de plus : le débat sur les universaux.

WDM 267 ; 270 ; 286v. ; – ils ont attiré l'attention sur l'aspect « essence-forme » des universaux, – en quoi ils coïncident avec les transcendants et les concepts singuliers (idiographiques, individuologiques). – Mais il existe une distinction controversée.

WDM290

Modèle applicable

Au lieu de présenter un aperçu du débat sur les universaux, en partant de Platon et de la sophistique (réalisme conceptuel/nominalisme conceptuel), nous nous arrêterons brièvement sur l'un des nombreux vestiges actuels.

(1) Geoffrey James Warnock (1923/1995), spécialiste de Berkeley et, surtout, membre de la philosophie analytique (= du langage), a autrefois, en tant qu'analyste, ciblé les universaux, cette fois-ci en tant que concepts universellement valides, -- ceci, dans la longue tradition nominaliste, qui postule que tout ce qui est réalité extramentale est radicalement individuel et n'est en aucun cas, pris en soi, général.

(2) B. Russell (1872/1970), dans un article de revue **Logic and Ontology**

(1957), a pris à partie ce nominaliste.

(1) La « philosophie » est bien plus que l'analyse du langage, par exemple l'utilisation de dictionnaires - une spécialité des analystes du langage.

(2) Russell ridiculise Warnock en le qualifiant de nominaliste : « Il y a longtemps, vivait une tribu sur les rives d'un fleuve. Certains prétendent que ce fleuve s'appelait « Isis » et les membres de la tribu « Isidiers ». Mais il s'agit peut-être d'un ajout postérieur à la légende originelle. La langue de la tribu connaissait les mots « gardon », « truite », « perche » et « brochet », mais pas le mot « poisson ». Un groupe d'Isidiers, descendus le fleuve depuis leur lieu de vie ou plus loin que d'habitude, y pêchèrent ce que nous appelons un « saumon ». Un vif débat s'ensuivit aussitôt. Certains affirmaient qu'il s'agissait d'une sorte de « brochet », d'autres que c'était « quelque chose de sombre et de terrible » et, immédiatement, que quiconque en parlait devait être réduit au silence. »

À ce moment-là, un étranger apparut sur les rives d'une autre rivière, méprisé par les Isidiers. « Dans notre langue, dit-il, nous avons le mot “poisson”, qui s'applique aussi bien au gardon qu'à la truite, à la perche qu'au brochet. Et de même à l'animal qui cause ici tant de dissensions ! »

Les Isidiers s'indignèrent : « À quoi servent, dirent-ils, de tels mots inventés ? Pour tout ce que nous pêchons dans le fleuve, nous avons – dans notre langue – un mot ; car il s'agit toujours d'un gardon, d'une truite, d'une perche ou d'un brochet. Vous pouvez contester cette affirmation par ce qui se serait passé récemment dans une partie inférieure de notre fleuve sacré. »

WDM291

Mais – à notre avis – l'économie linguistique exige une loi interdisant de mentionner cet événement. – Par conséquent, nous considérons votre mot « poisson » comme un exemple de pédanterie inutile.

Le nominalisme, en effet, fait appel à l'économie (la frugalité) des termes afin d'éliminer les notions superflues considérées comme générales. Il tire son nom de Pierre le Grand (mort en 1322), qui, au nom de l'économie intellectuelle, affirmait : « Les principes permettant d'expliquer quelque chose doivent être aussi peu nombreux que possible. » Autrement dit : « Si l'on peut expliquer quelque chose avec moins de termes, pourquoi en utiliser davantage ? »

a. Russell démontre, avec humour, dans cette fable philosophique, que cette économie (l'épargne) ne se déroule finalement pas sans problèmes.

Rue de la bibliothèque : RF Beerling/ B. Delfgaauw, inl. *Écrits philosophiques* (Rudolf Eucken, Henri Bergson, Bertrand Russell), Hasselt, 1963, 301).

b. Nous avons constaté que l'adoption de concepts universels (parallèlement aux concepts particuliers acceptés par les isidiars (= nominalistes)) (« termes »)

(i). une question d'induction sommative (WDM 126) est : « Si le gardon, la truite, la perche et le brochet présentent chacun la caractéristique k (« poisson »), -- chacun individuellement en tant qu'espèce (= collection particulière), alors k (« poisson ») est immédiatement vérifié pour la « summa », somme (= totalité) de l'espèce ;

En bref : si toutes (espèces) séparément, alors toutes collectivement.

(ii). De plus, il s'agit bien sûr d'une question de définition commerciale (WDM 252) : l'induction vérifie et définit l'idée « poisson » comme une caractéristique générale, une par une.

Au passage : au lieu de l'énumération nominale « le gardon, la truite, la perche et le brochet », il est plus économique (plus concis) de dire, comme le font les réalistes conceptuels, « le poisson ». L'expression « économie de pensée » ou « économie de mots » peut avoir plusieurs interprétations !

3.2.1. Individualologie ou Idéographie (291/298)

Relisez WDM 242 (l'idée singulière, individuelle et singularisée). Nous y avons déjà présenté un modèle d'application, en la personne de Karoline von Günderode.

Le contenu du concept.

Cela se réfère entièrement au singulier (WDM 226 ; 242).

La portée du concept.

Cela concerne tous les cas du singulier (WDM 226 ; 242) : un seul cas est possible. Le genre et l'espèce (WDM 245) n'existent pas.

WDM292

Rue de la bibliothèque :

-- J.-Claude Piquet, *La connaissance de l'individuel et la logique du réalisme*, Neuchâtel, 1975 ;

-- D. Vernant, *Introduction à la philosophie de la logique*, Bruxelles, 1986, 80/85 (L'élimination des termes singuliers).

-- VW Quine, *Philosophie de la logique* (// *Philosophy of Logic*, Prentice Hall, 1970), Paris, 1975, 43. - cité par Vernant, oc, 81, nous montre jusqu'où peut aller une folie formelle, voire formalisée.

(1) Le terme singulier « Socrate » peut être remplacé par des descriptions singulières. Par exemple : « Le maître de Platon » (ce que Socrate était). Par exemple : « Le penseur athénien qui but la coupe empoisonnée » (Socrate, condamné, fut contraint de boire la coupe empoisonnée).

(2) Le même nom propre grammatical « Socrate » peut, selon Quine le logisticien, aussi – voire mieux – être remplacé par un prédicat artificiel (forme verbale, inventée dans des intentions de formalisation).

a. Quine propose donc de remplacer le terme « Socrate » par « l'objet que socratise ». Ce verbe « socratiser » s'applique, à proprement parler, uniquement à Socrate. Il ne signifie pas « penser dans un style socratique » (expression souvent employée, par exemple chez Platon), mais bien « être comme Socrate ».

b. « Ainsi, avec Quine, on peut réécrire la phrase « Socrate est sage » comme « Il existe exactement un x tel que x (i) socratise et (ii) est sage. C'est ce qu'on appelle la « verbalisation » du nom propre grammatical. »

« Socratiser » est alors un terme formel, en quelque sorte : un terme universel valable pour désigner précisément un objet, le Socrate historiquement avéré. Quine établit ainsi un nom propre logique.

Objection.

Quine, nominaliste convaincu, part d'un principe d'économie de termes : si l'on doit, ne serait-ce que pour des raisons logistiques, construire un verbe pour chaque nom propre grammatical qui le « réalise » (car c'est bien de cela qu'il s'agit), alors il faudra multiplier considérablement – et de manière peu économique – le nombre de termes techniques utilisés pour désigner logiquement des noms propres logiques ! Ne serait-il pas plus économique de s'en tenir à des descriptions singulières ?

Perte de mémoire.

Henri Bergson (1859/1941 ; penseur spiritualiste), dans son **Matière et Mémoire** (*Essai sur les relations du corps à l'esprit **) 1896, a souligné que l'amnésie est un processus ordonné : les noms propres sont oubliés avant les noms communs ; puis les mots de manière disparaissent ; enfin, on oublie les verbes qui expriment des actions imitables.

WDM293

a. Ce qui signifie que les classifications grammaticales contiennent plus que du vocabulaire. C'est comme si le concept singulier constituait le sommet d'une pyramide qui se démantèle sous l'effet de l'amnésie.

b. Ceci rappelle K. Bertels/D. Nauta, **Inleiding tot het modelbegrip **, Bussum, 1969, 93, où — dans le cadre de la logique formalisée — est abordé ce qui suit :

- (i) le concept d'« individu », appelé « constante », et
- (ii) le concept de « variable individuelle aléatoire ».

« a » désigne une seule valeur individuelle ; « x » – en langage ontologique « quelque chose » (forme d'être) qui, pour le moment, n'est pas défini plus précisément » – désigne n'importe quel individu – « a », « b », « c », etc.

Dans le processus d'amnésie, l'esprit humain passe du stade supérieur (et plus difficile) des concepts singuliers à un stade inférieur, à savoir celui des « variables » (toutes les données qui ne sont plus singulières).

En bref : de 'a' (constante) à 'x' (variable).

Le rare (l'exceptionnel) n'est pas un cas isolé.

Rue de la bibliothèque :

-- FC Bartlett, *Exercices de logique*, Londres, 1913.

W. Stanley Jevons (1835/1882 ; logisticien anglais) énumère huit classes.

1. Les « exceptions » ou raretés simplement affirmées, imaginées (fictives). – Ce sont des « entia rationis » (choses pensées) sans vérification.

2. Les « exceptions » apparentes, mais en réalité (après vérification), correspondant à des régularités connues : ce qui, à première vue, semble « exceptionnel » s'avère, après un examen plus approfondi, être la confirmation

d'une règle générale.

3. Des faits véritablement rares, remarquables , voire uniques (= exceptionnels), qui ne sont pourtant pas contraires aux lois générales de la nature.

Modèle applicable

Dans *Science et Vie* , 731 (août 1978), l'halobate (« petit écrivain de mer ») est mentionné. Il existe au moins un insecte marin. Le poids total des insectes, répartis sur toute la planète Terre, est estimé à douze fois le poids de l'humanité : « Là où il existe environ 800 000 espèces d'insectes, il n'y en a qu'une seule qui se soit adaptée à l'habitat qu'est la mer » (1.c.).

WDM294

Des marins ont effectivement observé l'halobate à des centaines de kilomètres des côtes : ils aperçoivent un minuscule patineur – rappelant les « Schrijverke » de Gezelle – glissant sur les vagues à une vitesse d'environ deux à trois kilomètres par heure, bien supérieure à celle de ses congénères d'eau douce. Si l'halobate n'est pas observé sur le continent, c'est parce qu'il est dépourvu d'ailes. Il se nourrit de plancton, de petits poissons et même de méduses, qu'il vide de leur sang. Il pond ses œufs sur tout ce qui flotte : un amas d'algues, le squelette d'un animal mort.

Lanna Cheng, entomologiste à la prestigieuse Scripps Institution of Oceanography de La Jolla, en Californie, s'est plongée, il y a plusieurs années, dans l'étude des raisons pour lesquelles cette adaptation rare, voire unique jusqu'alors, à la mer était possible.

4.-- Les exceptions non normales , qui — selon Jevons — sont en effet explicables par le fonctionnement général des régularités, mais nécessitent un « paradigme » (modèle explicatif) jusqu'ici inconnu en raison de l'échelle ou de la déviation. — Considérez, par exemple, les processus paranormaux (WDM 254/257 ; 272). — Considérez également ce que l'on appelle les « monstres » (individus fortement déviants).

5.- Le exceptions accidentelles : Elles sont le fruit d'un concours de circonstances qui, en tant que telles, sont rares.

Par exemple, un Suisse à Audenarde achète un flacon de parfum dans une boutique où la vendeuse, au fil de sa conversation, s'est liée d'amitié depuis

la Libération avec un officier écossais qui y passait la nuit et dont la fille avait récemment épousé le fils de l'employeur du Suisse, lequel travaillait pour son protecteur à Audenarde. Tout s'éclaircit lorsque la vendeuse montre à son client la pièce montée envoyée d'Écosse et vérifie les noms et l'adresse avec lui.

6. Les exceptions véritablement nouvelles et provisoirement inexplorées, qui nécessitent l'introduction, par exemple, de nouvelles lois. Prenons l'exemple de la déviation des rayons lumineux à proximité d'une étoile, qui a conduit Einstein à l'idée d'« espace courbe » (autour d'un corps, en raison de la gravité ou se manifestant à l'intérieur de celui-ci, l'espace est une sorte de champ de force qui fait dévier un rayon lumineux de sa trajectoire rectiligne).

WDM295

Au départ, cela était inexplicable, du moins du point de vue de l'étape précédente de la physique, qui est contrainte d'évoluer sous l'effet de telles observations.

7.-- Les exceptions restrictives (« limitatives ») : le domaine d'application d'une loi naturelle connue est moins général que celui de la loi générale.

Considérons la géométrie euclidienne, qui n'est qu'un type de géométrie parmi d'autres au sein de la géométrie générale, laquelle possède plus de trois dimensions. Du point de vue de cette dernière, la géométrie euclidienne est une exception, une limitation.

8. Les faits véritablement exceptionnels :

Elles contraignent les sciences naturelles à une révision en profondeur. – Il y a une différence de degré par rapport à ce qui précède.

L'originalité.

Depuis l'époque romantique, et plus particulièrement la seconde moitié du XVIII^e siècle, pour se conformer à l'idéal romantique, il fallait être « original » ou, comme on le dit depuis l'éducation anarchiste, « créatif ». Cela comprend deux variantes :

- (i) soit l'un renouvelle l'ancien, le traditionnel, « établi » ;
- (ii) ou l'on établit quelque chose de nouveau, qui était auparavant inconnu.

L'enjeu, c'est la nouveauté, « pourvu qu'elle soit différente » (WDM 91 :

différentiisme ; 94 : variologie ; 156 : équation différentielle). Et en effet, différente de ce que la tradition ou tout autre être humain a accompli.

En termes herméneutiques : l'accent est mis sur la construction du sens (WDM 218), et non pas, voire pas du tout, sur sa conception. Socialement parlant, c'est soit l'individu (libéralisme, libertarianisme), soit le petit groupe (anarchisme) qui prime.

Modèle applicable

Jan Botermans, Un phénomène unique et complet pour tous dans : Spectator (Gand) 05.11.1983, 39.

Cela devient lassant, mais je dois encore une fois employer un superlatif : « Zelig » de Woody Allen est absolument unique en son genre. (La grande majorité des films proposés sont des productions commerciales superficielles, avec, entre les deux, quelques rares exceptions et de véritables chefs-d'œuvre. « Zelig » est donc unique. Et un immense succès aux États-Unis.)

On entend les termes employés pour exprimer cette critique d'art : « Exceptionnel », « rare », « unique ».

WDM296

Définition de la rareté.

Affirmer que « Zelig » est un « phénomène » (au sens d'un phénomène « exceptionnellement réussi ») est une chose. Expliquer en quoi « Zelig » est unique en est une autre. Écoutons Botermans :

Au fond, un coup de génie : bien que le personnage n'ait jamais existé et que, trait de caractère frappant, il fuie même toute individualité démonstrative, il parvient néanmoins à donner vie à un personnage plein de vie et à « prouver » son authenticité (*note* : le fait qu'il ait réellement existé) et existe par toutes sortes de moyens propres à l'art du cinéma.

Objection – « Qu'y a-t-il de si spécial à cela ? Les personnages de longs métrages sont toujours des fictions, n'est-ce pas, sauf s'il s'agit d'une biographie ! »

Réponse. -- C'est précisément là le problème ! « Zelig » est une (fausse) biographie, -- sous forme de (faux) documentaire, -- sur « quelqu'un » qui n'a jamais existé.

Mais on s'y intéresse tellement que le scénario (la suite de scènes, ou le texte d'un film) finit par paraître un peu maigre. De ce fait, son originalité réside avant tout dans sa forme. Ainsi, « Zelig » relève davantage de la curiosité (une œuvre rare, étrange, remarquable).

En d'autres termes : selon Botermans, le singulier ne réside pas (tant) dans le contenu (scénario), mais (plutôt) dans la conception ; voir ici comment il définit cette singularité (WDM 252 : définition commerciale).

« Sur le plan formel, « Zelig » se présente comme une sorte de reportage télévisé : des extraits de vieux films de toutes sortes, des actualités pour situer l'époque, des témoignages de personnes ayant connu Zelig, des analyses de personnalités renommées (*notez bien* : renommées), qui donnent leur avis sur lui et tentent de le définir plus précisément comme un phénomène. Tout cela est pure fiction, car, aussi crédible qu'il puisse paraître, Zelig (Woody Allen lui-même) n'a jamais existé. »

Remarque : Ce film est important non seulement parce qu'il parvient à rendre vrai un brillant mensonge, mais aussi parce qu'il caractérise un type de personne.

Zelig est, en tant que personnage, une sorte de caméléon ; il change d'apparence selon les personnes qu'il fréquente. Il s'agit d'une satire de la tendance humaine répandue à se fondre dans la masse, à ne pas se démarquer ; – de manière générale : à suivre le mouvement, à penser comme les autres (les opinions dominantes) ; – plus précisément : à « partager » l'opinion de chaque personne rencontrée. C'est ce qu'on appelle le « conformisme » (le fait de se conformer volontairement à ce que pensent ou demandent les autres).

WDM297

Psychologique : le motif (inconscient ou) conscient est le désir d'être aimé des autres.

« Une malléabilité, toujours si habilement exploitée par les démagogues de toutes sortes. » (J. Botermans, ac).

Autrement dit : le conformiste – ou la conformiste féminine – qui devient l'individu soumis sur lequel s'établissent les dictatures de gauche ou de droite. L'« homme autoritaire » abuse de ces individus influençables. Cf. WDM 280.

L'originalité redevenue un lieu commun.

En art, un « lieu commun » (*locus comunis*) désigne avant tout ce qui est (ou est devenu) banal. Ce qui est général.

Écoutons *Ferd. Brunetière* (1849/1906), *Histoire et littérature*, 3 vol., Paris, 1893/1898. Dans le vol. 3 (*Théorie du lieu commun*), 31^e ss., il écrit ce qui suit.

A. « Je présente ici le paradoxe selon lequel le lieu commun est, de toutes choses, la condition même de l'ingéniosité littéraire. (...). Je veux dire le roman, la pièce de théâtre, la poésie : rien ne surgit de rien. Ce « lieu commun » (*note* : l'expression « Rien ne surgit de rien » est couramment employée) est désigné ici. »

(i) Plusieurs générations de personnes doivent d'abord avoir vécu selon le même ensemble d'idées,

(ii) afin qu'elle puisse être transformée par une main de maître. L'« originalité » par excellence ne consiste pas à « extraire quelque chose de sa propre essence », mais plutôt à apposer sa propre marque sur ce qui est banal. (...) Procéder de manière créative (inventive) ne consiste pas à trouver quelque chose en dehors du banal : c'est renouveler ce banal par une réaffirmation.

B. Brunetière parle ici de ce que nous appelons « intertextualité » depuis *Julia Kristeva*, *Semeiotikè (Recherches pour une sémanalyse)* Paris, 1969, c'est-à-dire le fait que les textes postérieurs empruntent tellement aux textes antérieurs qu'ils apparaissent entrelacés.

« Le caractère exceptionnel d'un Joh.W. Goethe (WDM 17), même s'il a beaucoup emprunté à d'autres, n'en est pas diminué. Au contraire : c'est précisément dans l'incomparable

WDM298

L'emprunt révèle cette exceptionnalité. Je veux dire – oui, j'ose dire – que la docilité avec laquelle Goethe se laisse guider par ce que lui livre le vieux thème de la figure de Faust (WDM 170) – la précision instinctive avec laquelle il discerne ce qui pourrait constituer une œuvre majeure de ce que seuls les visiteurs de foires apprécient – l'assurance quasi olympique avec laquelle il recourt aux emprunts (...) – que ce sont précisément ces qualités qui

caractérisent la véritable créativité.

Conclusion:

Entre les obscurs précurseurs de Goethe et le grand maître, il existe, pour le moins, une distinction : la petite mais puissante flamme du génie.

« Génie » signifie ici : un haut degré de créativité, d'originalité, de singularité humaine, qui se manifeste dans un produit culturel ou un autre.

Décision.

L'idiographie ou individualologie est la description et l'explication rigoureuses de tout ce qui est singulier.

Au sens large : mettre en avant tout ce qui est rare. – Si l'unique est ce qui n'existe qu'une seule fois, le rare est ce qui existe en très petit nombre.

3.2.2. Le singulier dans l'histoire des idées (298/301)

Il y a toujours eu confrontation entre le général et l'unique (le rare).

(1) -- Protosophie contre platonisme .

Platon d'Athènes (-427/-347), dans son **Hippoas maior** (287e), fait poser à Socrate la question générale : « Qu'est-ce que la beauté ? »

Hippias d'Élis (.../-343), un sophiste, répond à ceci : « Une belle fille, -- c'est beau ; -- En tant que nominaliste, les hippies sophistes évitent la généralité afin de les caractériser, indirectement à travers un modèle applicatif - une belle fille (WDM 290).

Les nominalistes ne croient pas à une idée générale présente dans une multitude d'exemples. Platon, et avec lui son disciple Aristote, y croient. Ils sont, en effet, à la fois réalistes conceptuels et partisans de l'idée qu'un concept, réalisé dans les choses, est universellement présent (ce qui se réalise par induction et définition substantielle).

(2).-- Aristote

Aristote (-384/-322) recherche la synthèse entre la protosophie et le platonisme, qui, à son avis, étaient chacun à leur manière, excessifs.

(i) « Le donné – 'ousia' (= quelque chose) – n'est pas le général, mais 'sun.olon ti' (quelque chose de concret). Il consiste en une forme singulière et une matière singulière. » Ainsi O. Willmann, *Gesch. d. Id.*, I (*Vorg. u. Gesch. d. ant. Id.*), 568, résume la doctrine d'Aristote.

(ii) « Le contenu d'une définition (WDM 249 ; 265), qui représente le général, n'est, pour Aristote, rien de plus qu'une donnée énoncée à partir de données singulières ». (Ibid.).

En résumé:

Ce qui est et notre connaissance sont tous deux orientés simultanément vers deux domaines : le singulier-concret et l'universel qui en est abstrait.

Ce que Willmann, oc. 560, indique clairement en conséquence. Aristote distingue :

(a) 'tode ti' (ceci (étant) ici et maintenant) ou, aussi, 'prote ousia; prima substantia, première forme de l'être, -- c'est-à-dire le singulier - concret;

(b) 'to katholou', universale, le général, ainsi que 'deutera ousia', secunda substantia, seconde forme de l'être, -- c'est-à-dire l'être général abstrait du singulier-concret.

(3). -- Augustin.

Nous nous limitons à un seul point, adopté par la scolastique : « Singula propriis creata sunt rationibus » (Les choses individuelles sont créées (par Dieu) selon leur propre idée. (Dans l'esprit de Dieu ; WDM 285)). Ainsi Augustin dans ses *Quaest. oct.* 46 :2.

La Bible, qui raisonne naturellement de manière beaucoup moins abstraite que la philosophie grecque, a ouvert la voie au singulier — précisément à partir des idées de Dieu comme modèles de création.

(4) -- La scolastique (800/ 1450).

(1) La « science » — tout comme pour Aristote — n'a pas pour objet les universaux (concepts généraux), mais les choses, prises singulièrement, à travers ces universaux. Seules la logique (et les mathématiques) font exception à cette règle.

(2) La « connaissance pratique » se distingue de la science précisément pour cette raison : le singulier est son objet. L'action, après tout, concerne les « singularia », les choses individuelles.

Rue de la bibliothèque : O. Willmann, *Gesch. d. Id II* (*Der Id. d.*

Kirchenväter und Id. d. Scholastiker), 406.

La figure centrale de la scolastique espagnole, Franciscus Suarez (1548/1617), le plus grand ontologue après Aristote et Plotin, est remarquable. Il affirme : notre intellect possède, concernant le singulier, une intuition immédiate et bien définie (connaissance directe).

WDM300

(5).-- Romantisme.

WDM 5 nous l'a déjà appris.

(6) - - Wilhelm Windelband (1848/1915).

a. Windelband appartient à la Badische Schule (également appelée tradition heidelloise) des néo-kantiens. L'axiologie (WDM 74) et la philosophie de l'histoire y occupent une place centrale.

À l'instar de *W. Dilthey* (1833/1911), fondateur des sciences empiriques (*Geisteswissenschaft*), Windelband distinguait, dans les sciences empiriques (WDM 239), la « science naturelle », « nomothétique », qui recherche des lois générales dans les phénomènes naturels, et la « science historique », science « idiographique » des affaires humaines, dont l'accent est mis sur la singularité ou l'« unicité ». C'est ce qu'il affirmait dans son discours de rectorat intitulé « *Geschichte und Naturwissenschaft* » (1894).

b. Heinrich Rickert (1863/1936),

Également membre de l'École de Bade, dans son **Kulturwissenschaft und Naturwissenschaft ** (1899), il reprend le **systechie** (paire d'opposés) de Dilthey et Windelband, mais au lieu de science historique, il parle de science culturelle (*culturologie*).

Contrairement aux sciences naturelles, « qui ont toujours le regard tourné vers le général », les sciences culturelles sont une « science du singulier ».

Remarque -- La logique en deux parties.

H. Rickert situe une tâche philosophique typique dans la logique, qui, selon lui, se divise en deux types.

(i) La logique traditionnelle, depuis Parménide et Zénon, les Éléates, — qui rend possible l'étude du général,

(ii) se distingue d'une « nouvelle logique », qui rend possible l'étude du singulier.

Rue de la bibliothèque : *G. Barraclough, Méthode scientifique et travail de l'historien, dans : Logique, méthodologie et philosophie des sciences* (un ouvrage de Barraclough), dans : *Actes du Congrès international de 1960* , Stanford University Press, 1962.

Au passage : on constate que le romantisme (allemand) persiste dans l'école de Bade.

(7) -- Georges Canguilhem (1904/1995).

Canguilhem est, avec M. Foucault (1926/1984), l'un des plus importants épistémologues français pour qui l'histoire des sciences est centrale.

rue de la bibliothèque : *Le P. Guéry, L' épistémologie (Une théorie des sciences)*, dans : A. Noiray, dir., *La philosophie (Dictionnaire)*, t. 1, 156/163 (*De la philosophie à la médecine, de la médecine à l'épistémologie : Georges Canguilhem*).

Des Etudes d'histoire et de philosophie des sciences de Canguilhem , Paris, 1975-3, 389s., nous extrayons un texte idiographique.

WDM301

a. — Les médecins — au sens propre, selon Canguilhem — ont toujours expérimenté (WDM 224) : généralement, en cas d'urgence ou de nécessité impérieuse, le médecin doit décider. Ce faisant, il doit toujours composer avec des individus. — Il faut toujours introduire quelque chose de nouveau, — en ce sens que chaque patient est un cas nouveau, — de par son caractère unique.

b. Or, le singulier et l'urgence se prêtent mal à une connaissance de type « *more geometrico* » (selon un modèle géométrique – une expression courante remontant au cartésien *B. de Spinoza* (1632/1677), dans son **Ethica more geometrico**, une éthique fondée sur un modèle géométrique). Ce terme désigne ici une connaissance générale qui fait abstraction du singulier.

c.-- « Chaque jour, le médecin effectue des opérations thérapeutiques sur ses patients » (selon C. Bernard (1813/1878 ; épistémologue français).

a . Mais – tout comme Cl. Bernard ou toute autre personne qui expérimente sur des individus – on ne peut pas indiquer à l'avance exactement où se situe la limite entre le nocif, le neutre ou le bénéfique (WDM 189 : différentiel), ou cette limite peut varier d'un patient à l'autre.

Conséquence : il est du devoir de chaque médecin de déclarer explicitement qu'il pratique l'expérimentation médicale. Cela signifie qu'il prodigue des soins, mais à une condition : une certaine appréhension (*en* raison des risques inhérents à la médecine humaine).

b. De plus : une médecine qui vise à développer un sens du singulier chez l'être humain vivant ne peut être qu'une médecine expérimentale : sans expériences, il n'y a pas de diagnostic, pas de perspective (« pronostique ») dans le traitement des malades. (Oc, 389).

d.-- Canguilhem s'oppose à deux propositions intenable :

a. La médecine, dans la mesure où elle ne se réfère qu'aux maladies (une abstraction) – sans les malades – peut être une sorte de science axiomatique-théorique, rien de plus.

b. La médecine dite « humaniste » ou « personnaliste », qui vise à soigner le patient comme un individu unique mais s'oppose à l'expérimentation, est intenable : l'individualité du patient ne se découvre que par l'expérimentation.

WDM302

Note : L'homéopathie, fondée par le médecin allemand Samuel Fr. Chr. Hahnemann (1755-1843), soutient pleinement l'idée que la médecine est essentiellement individuelle (et donc, dans sa pratique, idiographique). Elle affirme également : « Ce ne sont pas les maladies (abstractions), mais les malades (êtres vivants [WDM 142]) qu'il faut soigner. »

Note – Décision.

(1) Avec la thèse de Canguilhem, nous sommes confrontés à un expérimentalisme idiographique, -- comparable à l'expérimentalisme de John Dewey, qui est nomothétique (révélant des lois générales).

(2) Ceci rappelle particulièrement de façon frappante la scolastique, avec sa « connaissance pratique » (WDM 299), strictement distincte de la science théorique universelle.

(3) À notre humble avis, la connaissance nomothétique et idiographique est en fait tout à fait sensée si on l'interprète comme l'une des nombreuses applications du système « figure/arrière-plan » (WDM 168 et suiv.).

Pour citer Bertels et Nauta (WDM 293) : l'idiographie prend la constante,

l'individu « a », comme figure, mais à l'arrière-plan de la variable « x » (qui traite de tous les « a », « b », etc. possibles) ; la nomothétie prend la figure « x » au premier plan, mais non sans inclure un « a », « b », etc., à l'arrière-plan des analyses.

Les deux sont complémentaires. Cela repose sur l'analogie entre eux (WDM 105).

(4) Ceci met fin à la controverse concernant le mépris de l'individu par certains structuralistes (WDM 93), mépris accentué par l'existentialisme (WDM 16 ; 70). Il est vrai que les structures « abstraites et universelles » enferment l'individu (et ne lui laissent pas la liberté que lui confère l'existentialisme).

Mais il est également vrai que — pensez aux systechi de Brunetière « lieu commun/actualisation d'un lieu commun » (WDM 297) — l'individu, appelé « sujet » par les existentialistes, désigne, « interprète » ces structures, parfois de manière très individuelle (comme la construction de phrases : WDM 218).

Seule l'analogie entre les structures et les individus permet de saisir la véritable nature du sujet. On peut en trouver une application, par exemple, en sociologie (WDM 95 et suiv.).

3.2.3. La définition comparative du singulier (302/303)

Nous le savons : le singulier, par sa portée, se limite précisément à un seul cas. Mais, quant à son contenu, l'individu semble difficile à « définir ».

WDM303

Les scolastiques du Moyen Âge avaient même une devise : « Individuum ineffabile » (L'individu est ineffable, indéfinissable). Examinons cela de plus près :

(i) on peut, comme par exemple WDM 295 (« unicum ») ; 296 (« kameleon ») ; 297 (le Faust de Goethe) nous l'ont montré, caractériser l'unique (resp. le rare) (WDM 250 : définition caractérisante) ;

(ii) mais l'agrégation des caractéristiques (« formes d'essence ») n'est jamais exhaustive (elle n'épuise jamais la totalité qui constitue le singulier), comme le dit *Thomas d'Aquin* (1225/1274 ; figure majeure de la Haute Scolastique) dans son *In iv Sent.*, 1. ii, dist. 3, q. 3, a.3c (« huiusmodi formis aggregatis », en agrégeant de telles caractéristiques, on n'y arrive pas, sauf de manière fragmentaire).

La définition ostensive (déictique).

Modèle applicable

Une enseignante souhaite enseigner aux enfants ce qu'est un cube. Elle apporte un tel objet en classe et montre le cube en disant : « ceci (= forme semblable à un être) ici et maintenant est un cube ».

On parle de définition ostensive lorsqu'un concept (une notion individuelle), exprimé par un terme, est illustré par un modèle applicatif (un exemple), cet exemple constituant un ou plusieurs objets du monde empirique. Une telle définition consiste, bien entendu, à définir quelque chose de singulier (par exemple : les enfants en question ne connaîtront, pour l'instant, que « ce cube, ici et maintenant »).

La définition singulière et concrète.

C'est ici, avant tout, que la comparaison interne et externe (WDM 107) prend tout son sens.

Lisez comment saint Augustin, WDM 107, par exemple, caractérise le lien entre les conquêtes étrangères et l'injustice sociale intérieure au sein de l'Empire romain : en quelques traits (« formis aggregatis », comme dirait saint Thomas), il caractérise la situation de l'époque, c'est-à-dire l'ensemble des circonstances singulièrement concrètes.

(a) L'Empire romain de cette époque est un cas unique, -- comme diraient les romantiques.

Caractéristique : Pax Romans, paix romaine, stabilité de l'ordre social, -- soutenue principalement par l'Ius Romanum, le droit romain.

(b) Deuxième caractéristique : des profits de guerre abondants (guerres de conquête), inégalement répartis parmi la population (ce qu'il appelle « caricature de la paix »).

WDM304

Il est évident que saint Augustin ne se perd pas dans une accumulation « encyclopédique » de caractéristiques : de la totalité qui constituait l'Empire romain à cette époque, il extrait des caractéristiques qui forment la figure, sur fond d'Empire (total) (WDM 168), située dans son contexte (étranger).

Béton

« Concret » (lat. : « con.cretum ; cultivé ensemble, fusionné ») signifie « placé dans son contexte singulier ;

1. Appl. mod.

L'enseignante choisit un seul objet, le cube, parmi tous les objets de sa classe : elle dit : « Ici et maintenant. » Cela implique qu'elle situe l'objet parmi les objets de la classe. Elle ajoute :

« Ceci, ici et maintenant, est un cube. » Cela implique qu'elle situe ce spécimen au sein de la totalité de ce que l'on appelle un « cube ».

La première mise en situation est concrète. Désormais, les enfants regarderont le cube, là, à cet endroit précis, lorsqu'ils entendront le mot « cube ».

La seconde « situation » est abstraite : elle indique que cet objet est exactement une instance d'une collection.

Remarque : C'est pour cette raison que la logique de l'individu ne coïncide absolument pas avec l'individualisme : l'individu se situe toujours dans un contexte ; il est « concrètement » intégré au système entier auquel il appartient. Ainsi, par exemple, sa famille, son peuple. Les romantiques nous ont déjà clairement enseigné cette concrétude. Si individualiste soit-il, le romantisme pense « organiquement » (WDM 96).

2. Modèle applicable.

Augustin nous montre lui aussi que la comparaison interne (au singulier) va de pair avec la comparaison externe (au concret). Il observe la riche classe supérieure :

(i) il les place par rapport au reste des citoyens plus pauvres ou démunis (injustice sociale) ;

(ii) Il les situe dans le contexte international (injustice internationale). Autrement dit : Augustin perçoit un fait singulier de manière concrète, replacé dans son contexte tout aussi singulier.

3.2.4. La méthode de l'école de Coimbra. (304/306)

Les Conimbricenses (= les membres de l'École de Coimbra (Portugal)) sont des jésuites, qui

(i) La pensée scolastique,

(ii) mais aussi ont étudié directement la philosophie grecque antique (sans professeurs scolastiques). – Dans leur ouvrage *In universam dialecticam Aristotelis*, Coimbra, 1605, ils donnent une définition du singulier :

« Id, cuius omnes simul proprietates alteri con venire non possunt » (Ce

quelque chose dont toutes les caractéristiques réunies ne peuvent pas correspondre à autre chose).

WDM305

Le distique singularisant.

Les Conimbricenses proposent une méthode pour caractériser quelque chose dans son unicité (rareté). Elle est fixée dans un vers mnémotechnique de deux lignes : « forma (essence), -- figura (Gestalt, apparence matérielle), locus (lieu), stirps (origine), nomen (nom propre), patria (patrie, région de naissance), tempus (temps (moment)) unum (le singulier, qui est exactement un en nombre) perpetua reddere lege solent (toutes ces caractéristiques représentent généralement, invariablement le singulier) ».

(1) Il est clair que « origine » et « patrie » font généralement référence à une personne.

(2) Les autres caractéristiques conviennent à toutes sortes de choses.

(3) Ces caractéristiques caractérisent la convergence (grâce à la confluence) : parfois le nom suffit (par exemple Napoléon, du moins pour ceux qui connaissent suffisamment notre histoire européenne) ; mais, dans de nombreux cas, il y a convergence dans l'ordre d'énumération : une ville le long de l'Escaut (Oudenaarde, Gand, Anvers), entre Audenaarde et Anvers (dans ce cas, il s'agit, par exemple, de Gand), l'un des trois principaux ports de Belgique (ce qui renforce l'idée de « Gand »), avec le plan de la ville (c'est seulement alors que la convergence sera confirmée, vérifiée).

Les sciences idiographiques.

(i) La description de l'univers (cosmographie, astronomie), -- en particulier la géographie (en tant que représentation du paysage naturel et culturel), -- ce sont des sciences idiographiques : le soleil, par exemple, avec ses planètes, dont la Terre est une, est unique (toutes les autres « étoiles » (soleils) sont exclues (par leur nom propre)).

La ville de Gand est unique ; toutes les autres villes et tous les autres lieux ne sont pas Gand. Mais – concrètement située dans un contexte (système) singulier – Gand est définie par des coordonnées.

(ii) L'historiographie est aussi une discipline idiographique. Napoléon est unique. Cependant, il s'inscrit – concrètement – dans l'histoire française et

européenne.

Cela n'exclut pas la possibilité que la cosmographie, la géographie et l'histoire présentent chacune des régularités générales. Cependant, il s'agit d'un aspect secondaire.

WDM306

Exprimé en termes abrégés de symboles (WDM 293) :

(i) 'la ville est 'x'; 'Gand' est 'a' (une constante parmi de nombreuses constantes récapitulables par variable).

(ii) « personnalité politique de premier plan » est « x » (variable) ; « Napoléon » est « a » (constante).

L'aspect général ou nomothétique de la cosmographie, respectivement de la géographie et de l'historiographie, est complémentaire de l'aspect singulier ou idiographique.

Modèle applicable

Comme indiqué précédemment, « de solo et omni definito » (WDM 249), c'est-à-dire seulement le défini et le tout défini. Dans les données individuologiques, cela convient parfaitement si l'on parle de « solum definitum », c'est-à-dire uniquement le défini.

(a).-- la forme essentielle. -- c'est l'essence générale et abstraite : femme.

(b).-- les caractéristiques singulières (caractérisation).

1. Figure (aspect matériel) : très belle.

2. (nom) : Roxana.

3. descendance : fille d'Oxuartes, satrape du souverain perse.

4. Patrie (région de naissance) : Bakrienne, qui faisait alors partie de l'empire perse.

5. lieu : Bakriana, une région qui engloberait en partie le Turkestan actuel, l'Iran et (le nord) de l'Afghanistan.

6. temps(point): -327 (mariée comme princesse perse à Alexandre III le Grand (-456/-323)); -319 (départ pour l'Épire, chez la mère d'Alexandre, Olympias); -316 (emprisonnée par Cassandre, roi de Macédoine; -354/-297)); -310 (assassiné par le même souverain).

Décision.

Par définition, il est vrai que le récit porte uniquement sur Roxane, mais

brosser un portrait complet de Roxane, c'est tout autre chose. « Individuum ineffabile » (le singulier signifie « inépuisable »). Il y aurait encore beaucoup à dire sur cette princesse et sa fin tragique.

Rue de la bibliothèque : *H. Pinard de la Boullaye, SJ, L'étude comparée des religions II (Ses méthodes), Paris, 1929-3, 509/554 (La démonstration par convergence d'indices probables ;-- vrl. 511/516 (Nature du singulier); 517/521 (La preuve par convergence dans la vie courante)).*

Remarque paranormative.

Concernant la figure (vue matérielle), ce qui suit.

1. Gerda Walther, *Phänomenologie der Mystik*, Olter und Freiburg i.Br., 1955, 68ff. (*Analyse de l'aura*); 117 (« hier erlebt es sich gleichsam von seiner individuelle Seite »), nous dit que celui qui voit « l'aura » (WDM 257), en voit aussi la singularité. De sorte que ce qui est « vu » (matériellement) est très individuel.

WDM307

a. Relisez (WDM 245) ce qu'Itten a établi concernant le « rayonnement » chez ses étudiants : chaque étudiant était individuel.

b. Que la « figure » (apparence matérielle – à la fois grossière et subtile) soit véritablement individuelle, comme l'affirme G. Walther, est évident, en second lieu, d'après ce que le Soviétique Russe Semyon Kirlian, fondateur de la célèbre « photographie Kirlian » (d'au moins une partie de) l'aura, raconte à quelques informateurs américains à ce sujet.

H. Gris/ W. Dick, Les nouveaux sorciers du Kremlin, Paris, 1979, 101, écrit : « Nous avons photographié nos auras respectives. Nous avons découvert, ce faisant, qu'elles étaient de couleurs différentes : l'aura de ma femme était orange, la mienne bleuâtre.

Plus tard, nous avons réalisé que chacun a sa propre couleur. Pourquoi, comment... nous l'ignorons encore. Peut-être est-ce comme pour les empreintes digitales : il n'existe pas deux empreintes identiques.

Décision.

L'empreinte digitale appartient à la matière brute ; l'aura à la matière subtile. Ces deux éléments font partie intégrante de la figure entière, qui

constitue un système (un tout cohérent). Tous deux prouvent que chaque être humain est un individu, et ce, de manière vérifiable. Bien qu'étant un « x » en tant qu'être humain, il est néanmoins toujours un « a ».

3.2.5. Induction convergente (307/312)

1. Les bases.

Un différentiel (WDM 189) : divergent (di.vergent) / parallèle / convergent ou convergent (con.vergent).

Cf. WDM 294 : une « confluence » (la convergence des circonstances n'est qu'un petit exemple).

2. Modèle applicable.

Prenons un exemple ludique.

Philippe de Dieuleveult (qui a depuis disparu au Zaïre), le chasseur de trésors de La chasse aux trésors (diffusée sur les chaînes de télévision francophones), est devenu célèbre.

(i) Le lemme (l'objet recherché) est, par exemple, un forgeron de village, quelque part aux alentours d'un village du Cameroun, dont il ignore même le nom (un des éléments distinctifs) (grâce à ses clients parisiens). Mais il s'avère rapidement qu'il se trouve aux alentours de Yaoundé (la capitale du Cameroun). L'hélicoptère peut décoller et Philippe peut commencer les recherches.

WDM308

(ii) L'analyse doit maintenant déterminer si cette première indication, – en latin : indicium – s'avère correcte. La première chose que fait Philippe, par exemple, est de consulter une carte géographique : il y a bien des villages aux alentours de Yaoundé. Mais lesquels ?

Deuxième étape : les informateurs parisiens trouvent le nom d'un village. Philippe peut alors descendre de l'hélicoptère et interroger un groupe de femmes noires africaines travaillant dans les champs pour savoir si elles connaissent un village portant ce nom. Plus précisément, un village où réside un forgeron réputé. Si tel est le cas, une seconde vérification (analyse) peut commencer.

Jusqu'à ce qu'un vieux Noir désigne du doigt, sous le soleil de plomb du « continent noir », un forgeron assis devant son petit haut fourneau. À environ

deux cents mètres du village, là où commence la brousse.

Induction convergente.

(i) Toutes les informations – qu’elles viennent de Paris, de sa carte ou des habitants locaux – prises individuellement ne peuvent conduire le chercheur, qui est Philippe de Dieuleveult, à trouver le forgeron singulier du village.

(ii) Mais avec toutes ces données combinées (structure collective), il est capable de retrouver le forgeron du village — avec l’objet à prendre à la main, souriant, comme peuvent le faire les Noirs africains — avec certitude.

a. Voici un exemple d'induction sommative vraie (WDM 126), mais dans sa modalité convergente. Seule la somme totale apporte la certitude.

b. Ici, la comparaison différentielle (WDM 179 et suiv.) est également à l'œuvre : une série croissante (croissance quantitative) de petits indices, indications, donne, à un certain moment, un saut qualitatif — logiquement parlant : à un certain moment, Dieuleveult est pratiquement certain qu'il a trouvé ce qu'il cherchait.

La méthode de la « boîte noire ».

Un procédé assez similaire à notre petit exemple est celui que l'on appelle dans les milieux scientifiques la « méthode de la boîte noire ».

*WR Fuchs, *Denken met computers **, La Haye, sd, 234 et suiv., en donne une idée.

(i) Le modèle.

Tout d'abord, selon l'auteur, une « boîte noire » est un tableau électrique que l'électricien ne peut ou ne doit pas ouvrir. Il ignore donc ce que contient cette « boîte noire ». Mais il peut expérimenter avec des câbles de toutes sortes (WDM 224 et suiv.). En effectuant ces manipulations, il découvre progressivement, au moins partiellement et indirectement, la structure essentielle (WDM 28) du contenu de la boîte noire.

WDM309

(ii) L'original.

Le cours WDM 113 (théorie des modèles) nous a appris que l'« original » est l'inconnu, que nous approchons au moyen d'un modèle connu (dans ce cas : la boîte noire de l'électricien).

(ii) a . La forme essentielle – la forma – d’une chose est généralement une inconnue, une « *qualitas occulta* » ; un « x » (au sens d’« inconnu »), comme l’affirme Otto Willmann dans **Abriss der Philosophie (Philosophische Propädeutik)**, Vienne, 1959-1955, p. 366. La méthode scientifique le démontre : elle part d’une définition purement nominale pour parvenir, par le biais du raisonnement réducteur (induction), à une définition factuelle représentant la forme essentielle objective (WDM 250 et suiv.). Tant que la définition factuelle demeure non prouvée, l’objet de l’étude (la forme essentielle) reste lui aussi une boîte noire, une inconnue.

Pour un esprit idéaliste comme celui de Platon, cela paraissait déjà évident : la « théorie des Formes » n’est pas synonyme d’« omniscience ». Bien au contraire.

(ii).b.-- Le secret - le mystérieux - en est l'exemple le plus frappant.

Modèle applicable

Lisez, par exemple, **Le Nom de la rose** d’Umberto Eco (Amsterdam, 1985). Ce roman brut, récemment adapté au cinéma, peut – logiquement – se résumer à une phrase du type : « Quels indices mènent à quoi ? ». Il suffit de penser au pistage, pratiqué dans les mouvements de jeunesse : sa structure logique est identique.

1. En tant que signe – WDM 216 : notamment le signe indicatif – chaque trace renvoie à ce à quoi elle appartient. Une série de signes ou de traces forme une induction convergente et sommative : ils renvoient tous au même « x » (inconnu).

2. Eco lui-même, dans sa *postface* au *Nom de la rose* (Amsterdam, 1984, p. 36), l’affirme : « Il me fallait un détective. » Et, de fait, *Le Nom de la rose* (p. 30/33 ; p. 35, etc.) nous plonge au cœur même d’une véritable enquête. La découverte et l’interprétation des « traces » – si caractéristiques de Guillaume de Baskerville (représentant le nominaliste Guillaume d’Ockham, 1300-1350) – imprègnent la structure même de ce roman historico-culturel.

Modèle applicable

Nul autre que S. Freud (WDM 47) n’a peut-être mieux perçu que lui combien une science humaine telle que la psychanalyse s’apparente à un travail de piste, à une enquête. Il se voyait comme le *Sherlock Holmes* des œuvres de Sir *Conan Doyle* (1859-1930), capable de percer à jour les influences de l’inconscient et du subconscient sur notre vie consciente.

Nous donnons un exemple simplifié, tiré de *P. Valinieff, Complexes et psychanalyse*, Montréal, 1970, 51/67 (*Le complexe d'Oedipe*).

A.-- Les données.

Un jour, Valinieff prend Liliane D. comme cliente. Elle est belle, très intelligente et a une brillante carrière. Mais sur le plan sentimental – ses fiançailles et ses tentatives de mariage – elle échoue sans cesse.

1.-- Quand elle avait quatre ans, ses parents ont divorcé.

2.a. Sa mère l'élève, -- avec qui elle entre très vite en conflit (« Elle était stupide ; absorbée par ses casseroles »), -- jusqu'à ce que, à dix-sept ans, elle quitte la maison.

2.b. Parallèlement, elle a maintenu des contacts étroits et cordiaux avec son père.

2.c. À dix-sept ans, elle épouse un homme de son âge et emménage avec lui et son père, qui les héberge. Au bout de quelques semaines, la situation se dégrade : Liliane néglige ses tâches ménagères (notamment la cuisine) et devient, érotiquement parlant, réfractaire à son mari.

2.d.- Après ce court laps de temps, elle déménage... chez un ami de son père, beaucoup plus âgé qu'elle et qu'elle connaissait à peine.

2.e. – Trois semaines plus tard, elle rompt également avec cet homme. Elle emménage seule dans un studio : elle veut divorcer et ne veut plus rien avoir à faire avec le mariage. Mais elle se débrouille très bien comme assistante dans une entreprise commerciale.

2.f.-- Douze ans plus tard, elle arrive chez Valinieff, le psychanalyste.

B.-- L'interprétation.

Contemplez le labyrinthe, la boîte noire ou le « x » (compris comme symbole de l'inconnu).

Nous résumons l'analyse de Valinieff.

Ad.1.-- Divorce : à l'âge de quatre ans, Liliane ne pouvait pas résoudre le conflit d'Oedipe (sa rivalité avec sa mère, avec son père ; sa « séduction » de

son père) normalement.

Ad 2.a. – Son désir de séduire son père – l’amène inconsciemment à ostraciser sa mère, la considérant comme une adversaire, d’où le conflit. Dans son rôle de femme au foyer, elle trouve sa mère « trop féminine ».

Ad.2.b.-- Son inclination œdipienne envers son père explique les relations cordiales.

Ad. 12.c .-- Dix-sept : sans avoir résolu le conflit d'Œdipe normalement (voyez son aversion pour sa mère combinée à un amour excessif pour son père).

WDM311

Son premier mariage est une union malheureuse et immature : elle s’y réfugie. Vivre avec son père révèle son attirance inconsciente pour lui, une attirance qui conserve des traits infantiles. Liliane refuse d’être l’épouse d’un autre homme que son père, tout comme elle refuse d’être une femme qui effectue les tâches ménagères (à l’instar de sa mère, qu’elle juge méprisable à cet égard).

Ad 2.d. – Elle s’enfuit avec un homme plus âgé : le « transfert » (WDM 149) est à l’œuvre ; elle voit en cet homme, inconsciemment, son père (inaccessible) : elle voudrait vivre le mariage avec cet homme avec son père. Les hommes de son âge sont trop différents de son père (plus âgé).

Concernant le point 2.e. – Elle refuse catégoriquement tout mariage : après plusieurs tentatives infructueuses, Lilian renonce définitivement à devenir l’épouse d’un homme qui n’est pas son père. Elle réussit dans sa profession, considérée comme masculine (pas de vaisselle, pas de figure maternelle).

La méthode réductive, dans cette induction convergente.

(A) Observation (donnée/demandée)

Une femme, qui réussit en partie, qui échoue en partie (comme l’indiquent les données), a demandé : pour la sauver de cette impasse, -- au moyen de la psychanalyse.

(B) Méthode lematic-analytique.

(B).1. -- **Le lemme** (hypothèse) ici est le complexe d'Œdipe malsain et

traité anormalement.

(B).2.-- Déduction : si l'hypothèse est correcte, alors tous les détails deviennent compréhensibles (WDM 8v.).

(B).3. Induction (= réduction péirastique ou inductive) : l'interprétation ci-dessus vérifie l'hypothèse selon laquelle l'échec partiel de Liliane est un complexe d'Œdipe mal traité, ou conflit d'Œdipe, qui est resté infantile (enfantin).

Conclusion. -- Freud, comme tout scientifique spécialiste, procède par réduction.

Comparativement à la vérification transempirique (WDR 272), une similitude saute aux yeux : personne ne perçoit le complexe d'Œdipe de manière « empirique » (vérifiable matériellement à grande échelle). C'est là qu'une certaine foi (en la psychanalyse et ses idées fondamentales) s'avère utile. Sans cette foi (en ce que l'on ne « voit » pas), rien n'est possible. En ce sens, la psychanalyse est tout aussi « non scientifique » qu'une croyance religieuse ou l'occultisme. Mais elle est aussi tout aussi « rationnelle », car elle raisonne par réduction.

WDM312

Nous avons vu que la nomothétie (le général au singulier) et l'idiographie (l'unique, singulier, dans le général) - WDM 300 (Windelband) - doivent être considérées comme une seule (WDM 293 : 302 : 306).

Voici une application de cela : l'idée de « complexe d'Œdipe » est un « x » (une variable, changeante, — un résumé de tous les complexes d'Œdipe possibles) ; le cas individuel de Liliane est un « a » (une constante, immuable, exactement un cas de conflit d'Œdipe).

Sans l'idée générale, le cas individuel de Liliane reste « aveugle » (opaque, -- un labyrinthe) ; sans l'application à la boîte noire, qui est la vie de Liliane, l'idée reste « vide » ; -- une pure « ens rationis » (une chose pensée : WDM 270).

Au fur et à mesure que Liliane parle, les caractéristiques de sa vie se dessinent, une à une, comme les pièces d'un puzzle convergent : elles convergent toutes vers un seul facteur, le complexe d'Œdipe mal résolu. Bien que toujours « mystérieuse », la boîte noire qu'est la vie intérieure de Liliane s'éclaircit néanmoins grâce à la méthode psychanalytique. Grâce au travail

d'investigation du psychanalyste.

Un autre modèle d'application.

Le prix Nobel de médecine ou physiologie de 1987 a été décerné au professeur japonais Susumu Tonegawa. – « L'aspect génétique des recherches sur les anticorps était un mystère complet lorsque S. Tonegawa les a entreprises », a déclaré le professeur Bengt Samuelsson de l'Institut Karolinska.

« Il était le seul à avoir mené des recherches dans ce domaine entre 1976 et 1978. Ce travail était véritablement unique », a déclaré Samuelsson lors d'une conférence de presse.

On sait depuis une vingtaine d'années que le système immunitaire humain possède une formidable variété d'anticorps. Leur rôle est de combattre la multitude d'agents infectieux qui pénètrent dans l'organisme. Ces anticorps sont produits par les globules blancs, plus précisément les lymphocytes B.

S. Tonegawa a démontré comment certains éléments du matériel génétique, initialement présents en quantité limitée dans l'organisme embryonnaire, sont déplacés et regroupés pour former les lymphocytes B. Ce faisant, ils permettent à chaque lymphocyte B de produire un seul type d'anticorps. Dès lors, les globules blancs sont spécialisés dans la lutte contre un type précis d'antigène présent chez les agents infectieux.

WDM313

On constate que Tonegawa – tout seul (selon Fritz Melchers, directeur du MIT (Massachusetts Institute of Technology, Cambridge, États-Unis), où Tonegawa travaillait) – analysait, comme un détective, le mystère (WDM 309) ou la boîte noire (l'aspect génétique).

rue de la bibliothèque : *Un chercheur japonais Nobel de médecine*, dans : *Journal de Genève* 13.10.1987.

3.2.6. Idiographie (genre littéraire) (313)

Le cours WDM 305 nous a déjà initiés aux sciences spécialisées idiographiques : la cosmologie, la géographie et l'historiographie. Lorsque ces disciplines visent véritablement l'individu concret, elles s'expriment dans un type littéraire particulier : la monographie, c'est-à-dire la représentation d'un objet unique – une personne, un événement, une région, etc. – dans sa forme

essentielle, concrète et singulière.

Note : La prosopographie est un type de monographie qui décrit une personne en fonction de son caractère et de sa personnalité. La biographie (récit de vie) en est la forme narrative et historique (également appelée narrativisme historique).

L'idiosyncrasie.

Ce phénomène se comprend lorsqu'il est intégré au cadre conceptuel du « stimulus/réponse ». Il s'agit de la réaction individuelle à un stimulus.

Mod. applicatif : certaines personnes, à la vue d'une araignée (P), ont des crampes (R). D'autres, à la vue du sang (P), s'évanouissent (R). D'autres encore, confrontées à des aliments ou des boissons auxquels personne ne réagit habituellement de façon « idiosyncrasique » (P), éprouvent une aversion instinctive.

Médicament : un certain médicament (P) provoque des « effets secondaires idiosyncrasiques » chez certaines personnes.

Au sens strict, « idiosyncrasie » désigne une réaction excessive ; au sens large, une « réaction individuelle ». – Il est clair que, sur le plan idiographique, une œuvre accorde une attention toute particulière aux idiosyncrasies inhérentes à ce qu'elle représente.

L'idiolecte. -- Les linguistes parlent d'idiolecte ou de particularité linguistique, caractéristique d'une seule personne, -- d'« idiome » (= « idiotisme »), la particularité linguistique d'une région, d'un groupe social, d'un groupe d'âge, etc. Ceci est parfois consigné dans un idioticon (dictionnaire des particularités linguistiques).

WDM314

Note - Les structuralistes, par exemple (WDM 148), avec leur tendance à mettre l'accent sur la nomothétie (l'universel), comprennent facilement mal l'idiolecte.

Par exemple, Leo Spitzer (1887/1960), un érudit littéraire qui place la linguistique et les études littéraires au centre, avec la science historique comme discipline auxiliaire, conçoit le discours littéraire comme :

(i) un acte de langage (un acte qui représente le langage) qui devient partie de l'usage général du langage,

(ii) mais alors encore un acte de parole idiosyncrasique, à savoir comme expression d'une personnalité originale (WDM 295) ou originale avec des caractéristiques singulières.

rue de la bibliothèque : H. Weber, *La méthode de L. Spitzer en critique littéraire*, dans : *La Pensée (Revue du Rationalisme Moderne)*, 135 (1967 ; oct.), 175/181.

Ce courant est également développé aujourd'hui, par exemple, par Tzvetan Todorov, malgré sa première période structuraliste.

La méthode du profil psychologique-caractéristique.

Charles Baudouin (1893/1963), *L'Ame et l'action (Prémises d'une philosophie de la psychanalyse)*, Genève, 1969-2, 157s., nous enseigne une méthode — qui intéresse les enseignants — pour peindre le singulier chez une personne (un enfant).

1. Baudouin est le fondateur, en 1924, de l'Institut international de psychanalyse de Genève. Il est l'auteur de **L'âme enfantine et la psychanalyse**, Neuchâtel, 1931-1931 ; 1964-1962, un ouvrage majeur de psychologie de l'enfant à visée « psychagogique » (résolution d'urgence). Il s'agit d'une synthèse très personnelle et richement documentée des travaux de Janet et Freud, d'Adler et de Jung.

2. Baudouin s'appuie sur *Vera Kovarsky, traduit par G. Rossolimo*, * *L'individualité de l'enfant* *, Paris, 1929.

a. Le terme « caractère » a une double signification : il désigne d'abord le tempérament (« un caractère affirmé », « un enfant spontané »), qui révèle les pulsions latentes de notre nature ; ensuite, il désigne le degré de maîtrise de soi (« un enfant de caractère »). Cela reste un mystère.

b. Le terme « profil » désigne un modèle dessiné d'un personnage (d'un enfant par exemple) (d'origine inconnue).

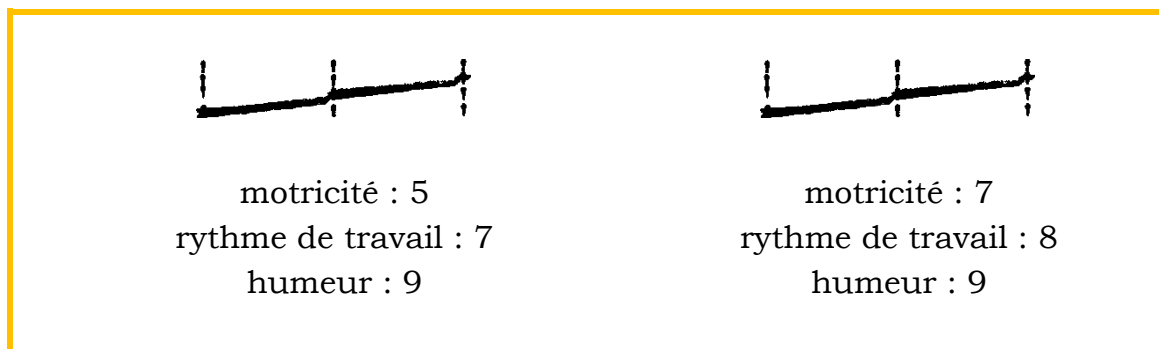
(i) L'analyse en laboratoire examine l'enfant du point de vue de

a. mouvements, (leur coordination)

b. rythme de travail,

c. disposition (richesse ou pauvreté d'esprit).

(ii) Après analyse, ces propriétés sont notées par des « coefficients » (valeurs fixes exprimées en nombres ; par exemple, dans « ax », a est la valeur constante de la variable x). Ceci est fait sur des lignes verticales parallèles. Par exemple :



Les valeurs relevées sur ces lignes verticales sont reliées par une ligne plus ou moins horizontale, ce qui permet de visualiser les variations. Le profil est alors représenté par cette courbe horizontale.

C'est l'aspect synchronique. On peut toutefois procéder de manière diachronique : l'analyse des caractéristiques est reprise ultérieurement. L'évolution du profil témoigne alors du développement de chaque enfant.

Conclusion. – Ce que l'on appelle « caractère » se réduit ici à une triple nature de traits parallèles. Ce qui, apparemment, ne constitue qu'une partie du caractère complet. Et ce caractère complet attend bien sûr d'autres traits.

Note : Baudouin, qui était également ouvert à la graphologie (caractérologie dérivée de l'écriture), trouve des similitudes avec cette méthode.

Le personnage.

1. En procédant comme décrit ci-dessus, on s'appuie sur le comportement (la base psychologique comportementale ou « comportementale ») – ce qui est visible et tangible du caractère profond, situé au plus profond de l'âme. – Les habiletés motrices, le rythme de travail et les expressions émotionnelles sont, dans ce cadre, des comportements qui, ensemble, constituent le comportement.

2. Ces comportements, constituant ensemble le comportement, ne sont pas un ensemble disparate de caractéristiques, mais un système (WDM 87),

avec une structure (WDM 86), qui est précisément rendue visible dans le profil.

Ontologique : l'essence ou la « forme » des comportements. – « La bonté d'un sanguin insouciant (*notez* : tempérament fougueux, impétueux, fougueux) n'est pas celle d'un enthousiaste (plein d'entrain). La prudence d'un caractère craintif ou d'une personne obsédée (*notez* : agissant sous l'emprise de pensées obsessionnelles) n'est pas celle d'un homme d'action posé. » (Ch. Baudouin, oc., 154).

Le profil mentionné ci-dessus doit donc être compris dans ce sens totalisant.

WDM316

Le caractère idiographique de tout art.

un. (1) Nous avons vu, WDM 16, qu'une œuvre d'art, si elle possède au moins une certaine substance, contient une vision du monde et une philosophie de la vie.

(2) La structure d'action, WDM 162, est un modèle d'art biographique décrivant une vie ou un épisode de vie.

(3) Les grandes catégories esthétiques, WDM 192 et suiv., nous enseignent les propriétés axiologiques (beau, charmant, sublime ; laid, comique, tragique) de tout art. -- Conclusion : une œuvre d'art présente divers aspects.

b. La question se pose : « Tout art est-il désormais nomothétique ou idiographique ? »

Avec O. Willmann, **Abriss der Philosophie**, *Vienne*, 1959-5, 305, on peut répondre : « Bien que la poésie et l'art en général représentent le cas particulier — et même d'une manière singulière —, ils évoluent néanmoins dans un climat général. »

En ce sens, Aristote qualifie la littérature de « plus philosophique » (*note* : plus générale) que l'historiographie.

A. Il faut relire WDM 122 (la synecdoque) : ce que, par exemple, un Sartre ou un Gabriel Marcel, existentialistes qui écrivent des « pièces philosophiques », représentent dans une ou plusieurs figures singulières, a souvent, en fait et dans leur intention, une portée universelle.

De même que lorsque l'inspecteur dit : « Un professeur arrive à l'heure », il s'exprime de façon singulière, mais son propos est universel : par synecdoque,

« un professeur » désigne en réalité, dans son intention, « tous les professeurs ». Il en va souvent de même dans une œuvre d'art : des figures singulières ont une portée universelle.

Comprise de manière synecdochique, une idiographie est une nomothétique ! Cf. WDM 302 (figure idiographique/ fond nomothétique) ; WDM 293 (« a » (idiogr.)/ « x » (nomoth.)).

Dans une constante « a », on lit en réalité une seule occurrence de x, la variable. Ainsi, Aristote et les existentialistes peuvent tous deux parler d'art « philosophique » (à comprendre : à vocation universelle).

B. On peut aussi exprimer la même chose différemment, avec un Russell ou un Quine : « verbaliser » les noms propres grammaticaux (WDM 292). Le singulier disparaît alors dans l'universel (le nom propre logique).

L'écologie comme science idiographique.

Avec *Leslie Reid*, **Ecologie**, Utr./Antw., 1973-2, 9, nous définissons « l'écologie » comme l'analyse de la vie située dans son environnement, avec « l'équilibre » comme l'une des idées centrales.

WDM317

a. Cet environnement ou habitat est à la fois le paysage naturel et le paysage culturel (WDM 305), ce dernier s'étant développé sur la base de l'histoire (culturelle) (WDM 305). La culture, notamment dans sa dimension économique, y joue un rôle prépondérant (WDM 248 : Verts, écologistes, écolo-pacifistes).

b. Carl Sagan (1934/1996), professeur d'astronomie et de sciences à l'université Cornell (États-Unis), a fait une brillante présentation au Forum économique mondial de Davos (Suisse) fin janvier 1988 concernant nos attaques — de toutes sortes — contre la civilisation, en particulier le danger inhérent aux armes nucléaires.

L'effet de serre, causé par la consommation d'énergie d'origine fossile (avec l'augmentation de la température de toute la planète), – l'appauvrissement de la couche d'ozone, protectrice contre les rayons UV (WDM 183v.), dû aux « pulvérisations », – les pluies acides, les métaux lourds, – les soixante mille armes nucléaires (principalement en possession américaine et soviétique), qui peuvent détruire dix fois toutes les villes de la planète, – ce sont là quelques-

unes des principales menaces qui pèsent sur notre unique environnement vivant.

Tous ces dangers doivent être traités « globalement » – à l'échelle planétaire – par tous les États.

rue de la bibliothèque : P. Novello, *Symposium de Davos (Vibrant plaidoyer contre les atteintes à l'écologie)*, dans : *Journal de Genève* 02.02.1988.

c. En 1977 (en Géorgie) et en 1987, à Moscou, un Congrès international sur l'éducation et la formation concernant le milieu de vie a été organisé : le sens du milieu de vie est un aspect de toute éducation.

En 1986, un colloque s'est tenu à Paris dans le cadre de l'UNESCO :

(i) Sans aucun doute, les aspects physiques et biologiques constituent la base naturelle de l'habitat humain.

(ii) Mais les valeurs socioculturelles et économiques, ainsi que les valeurs morales (éthiques), déterminent quelles orientations et quels instruments aideront l'homme à mieux comprendre et à utiliser les ressources de la nature, en vue de satisfaire ses besoins.

Dans cette optique, les contenus et les méthodes pédagogiques propres à la géographie et à l'histoire, à l'économie et à la sociologie étaient considérés comme des matières relatives à l'environnement.

En octobre 1986, douze pays ont soumis des rapports sur la réforme de l'éducation concernant l'éducation à l'environnement : les sciences naturelles et humaines sont apparemment réinterprétées dans ce cadre.

WDM318

Ainsi, dans certaines expériences novatrices, les sciences naturelles, la géographie et l'histoire sont enseignées comme des sciences environnementales. Mais, fondamentalement, cette approche reste unilatérale : toutes les matières sont considérées comme des matières environnementales.

Raison : non seulement la nature extra-humaine, mais aussi tout ce que nous faisons — le travail, les jeux, l'art, la religion, la morale, la société, etc.

— tout cela crée un environnement vivant.

Rue de la bibliothèque : *Françoise Menétrey , Réforme : Histoire et géographie, sciences de l'environnement ?* dans : *Journal de Genève* , 1987.

Un sujet écologique : la philosophie.

1. Nous avons constaté que la philosophie, en tant que philosophie naturelle, trouve son origine chez les Milésiens (WDM 12 et suiv.). Les plus anciens penseurs helléniques concevaient une donnée unique et englobante, la « fisis », la nature, accessible de diverses manières (milésienne, pythagoricienne, éléatique).

2. *EW Beth, Philosophie naturelle* , Gorinchem, 1948, 35 et suiv., précise.

(a) La nature, en tant qu'ensemble ordonné et, de ce fait, inspirant (ce magnifique) cosmos, est un monde qui est précisément un système englobant tous les êtres dans leur intégralité (WDM 228v. : tout, entier).

Cette collection d'êtres interconnectés — roches, plantes, animaux, humains — oui, êtres surnaturels (WDM 17 : selon les Grecs anciens, les divinités appartenaient également au milieu vivant) — les penseurs les plus anciens la comparent facilement à une société, une sorte de « polis » ou d'État (cité-) à grande échelle, dont la pierre, la plante, l'animal, l'humain, l'être surnaturel et l'Être suprême sont les « citoyens » — tous coresponsables de ce seul et même tout englobant qu'est « l'être ».

(b) Considérée de près, à la lumière de notre sensibilité écologique actuelle, cette philosophie apparaît comme une sagesse environnementale d'une grande portée. Elle peut encore être une source d'inspiration, à condition d'être actualisée (réaffirmée).

Plus tard, cette philosophie englobante de la nature fut vraisemblablement subdivisée – depuis le platonicien Xénocrate de Chalcédoine (chef de l'Académie, 338/314) – en ontologie (appelée « dialectique »), en physique et en éthique. La nature y conservait une place prépondérante : l'homme, en tant qu'être situé au sein de la nature, manifestation visible de l'être, agit consciencieusement selon les normes qui, par l'intermédiaire de l'unique nature, émanent de cet unique être.

WDM319

3.3. Théorie du jugement 319/323)

La logique formelle, c'est-à-dire la logique de la « forme » (WDM 28) ou de la forme essentielle, traite en profondeur de la « forme », c'est-à-dire de ce qui est pensé dans un concept (idée) et exprimé dans un terme, afin d'examiner, dans ce contexte, le jugement (énoncé de jugement), exprimé dans une ou plusieurs phrases (propositions), d'un peu plus près.

Nous disons « brièvement ». Pourquoi ? Parce que l'essence de la logique traditionnelle a déjà été énoncée – dans une ontologie correctement comprise, une harmonologie (théorie de l'ordre) tout aussi correctement comprise et, surtout, dans une vaste théorie des concepts. C'est ce que nous avons fait jusqu'ici. Ainsi, en très bref, voici les aspects essentiels concernant le jugement et la proposition.

Le jugement, exprimé en une phrase, est une interprétation.

Le chapitre 265 du WDM nous a déjà appris que, par rapport à la réalité extra-mentale, nos idées (concepts) constituent un mode d'interprétation. Il en va de même, d'une manière différente, pour nos jugements. Ce n'est pas sans raison qu'Aristote intitule sa théorie du jugement * *Peri hermeneias*, De interpretatione*, *Sur l'interprétation*.

1. Un fait souligné par *P. Ricoeur* dans **Le conflit des interprétations* * (*Essais herméneutiques* *), Paris, 1969, 8 : pour Aristote, notre discours de jugement est toujours une « hermeneia », une interprétation de la réalité, « dans la mesure même où il dit 'quelque chose' de quelque chose » (dans la mesure où ce discours dit « quelque chose » sur quelque chose). Notez les termes ontologiques : « dire quelque chose sur quelque chose ».

2. Nous, WDM 6, en avons vu un petit exemple : « Ornella Muti – quelque chose – est une belle actrice de cinéma (quelque chose) ». Nous avons alors dit que cela relevait de la théorie des modèles.

(i) l'originale (l'inconnue, Ornella Muti, devient « plus célèbre »)

(ii) grâce au modèle (le connu), une belle star de cinéma. B (le connu) fournit des informations (une compréhension) concernant O (l'inconnu). La théorie de l'information et la modélisation fusionnent ainsi.

3. WDM 230 nous a appris, en résumé, que tout jugement implique une comparaison, au moins implicite, non verbale : en comparant « Ornella Muti » (le sujet) à « belle star de cinéma » (le prédicat), il apparaît clairement que les deux contenus de pensée sont, non pas totalement identiques (tautologique),

mais au moins partiellement identiques (analogues). Il s'ensuit logiquement qu'il faut, à juste titre (nécessairement), dire d'une Ornella Muti qu'elle est une belle star de cinéma, du moins si l'inviolabilité (WDM 30) de la réalité, en tant qu'elle contient la vérité, est respectée.

WDM320

Note-- Ch. Lahr, *Logique*, 226s. (*Le jugement et la comparaison*), passe brièvement en revue les différentes opinions sur le sujet.

(1).-- Tous les penseurs admettent que certains jugements sont comparatifs (les jugements « comparatifs » ou même « réfléchis »).

(2).-- Les jugements « spontanés » ou « non réfléchis » sont-ils également comparatifs, mais non exprimés ? Telle est la question controversée.

a.-- Aristote et toute une série d'Anciens, -- *Antoine Arnauld* (le Grand ; 1612/1694) et *Pierre Nicole* (1625/1695), auteurs de *Logique ou Art de penser* 1662 ; --- une œuvre dans l'esprit de R. Descart), -- plus tard *Paul Janet* (1823/1899 ; philosophe spiritualiste) et al., -- ainsi que le fondateur des Lumières anglaises (rationalisme éclairé) *John Locke* (1632/1), --, ils affirment tous que même les jugements non réfléchis sont comparativement fondés.

Ainsi, selon J. Locke, un jugement est « la sensation d'une relation, soit d'adéquation, soit de non-adéquation, entre deux « idées » (contenus de la conscience) qui ont déjà été perçues et comparées l'une à l'autre ».

b. — *Thomas Reid* (1710/1796 ; figure de proue de la philosophie du sens commun anti-rationaliste), — *Victor Cousin* (1792/1867 ; l'éclectique), et al. — affirment que les jugements irrationnels et mal réfléchis ne permettent de comparer les idées qu'a posteriori. Des expressions telles que « J'existe », « Je souffre », « Il fait froid », « La neige est blanche » apparaissent avant que le locuteur n'ait de « raison », par exemple, « je », comparé à « exister », implique que « j'existe », ou « il (le temps) », comparé à « froid », implique que « il fait froid ».

Remarque. – On constate que la seconde opinion analyse la situation d'un point de vue psychologique plutôt que logique et, de ce fait, ne saisit qu'une partie de la vérité. Mais la première opinion, qui envisage tous les jugements de manière logique, prévaut, comme cela deviendra plus clair par la suite : des comparaisons implicites sont à l'œuvre.

3.3.1. Le jugement et la proposition 320/321).

(1).-- Le verdict.

« Katègorein ti tinós » (affirmer quelque chose à propos de quelque chose) – selon Aristote – sous la forme d'un sujet et d'un prédicat (phrase, attribut), revient à juger. Il s'agit de l'opération mentale implicitement présente dans toute proposition (phrase).

WDM321

Note-- *Bernhardt Bolzano* (1781/1848), dans sa *Wissenschaftslehre* (1837), a un jour attiré l'attention sur une distinction décisive.

(1) Platon avait déjà conclu que toute pensée procède de telle sorte qu'un prédicat est affirmé à propos d'un sujet, et plus précisément de telle sorte qu'il est affirmé que le prédicat s'applique (proposition affirmative) ou non (proposition négative). Ainsi, toute pensée est un « jugement ». Ceci renferme le noyau purement logique de toute pensée véritable.

Rue de la bibliothèque : *A. Gödeckemeyer, Platon*, Munich, 1922, 127f.

(2) Bolzano met en garde contre une conception erronée de la psychologie. – Soucieux à la fois des fondements de la logique et de ceux des mathématiques, Bolzano recherchait une forme essentielle de celle-ci. Au cœur de cette recherche se trouvaient, par exemple, des énoncés tels que « A est B » (interprétation sémantique : « L'idée de triangle est composée »). Il nomme de tels énoncés « Satz an sich » (énoncé en soi).

1. « Par “sens en soi”, j'entends simplement une affirmation qui dit que quelque chose est ou n'est pas (sans tenir compte de la vérité ou de la fausseté de cette affirmation) ». (*Wissenschaftslehre*, vol. 1)

2. Telle est la conception purement logico-mathématique. — Mais écoutez attentivement ce qui suit : « Laissant de côté la question de savoir si une telle phrase a été formulée par quelqu'un dans une langue, — en effet, si quelqu'un a réellement pensé ou est concevable. » (*Ibid.*).

Pratique : « A est B » (logique et/ou mathématique) indépendamment de

(i) la (non-)vérité de celle-ci,

(ii) qu'il soit prononcé ou non dans une langue,

(iii) la pensée, la non-pensée ou la concevabilité de celle-ci dans l'esprit.

– Une telle chose relève du platonisme pur. Les « idées » (ici sous leur forme énoncée) existent indépendamment du langage et même de la pensée

(entendue comme acte linguistique ou psychologique). Cela implique que la forme essentielle pure, présente dans un jugement, est valable tant logiquement que mathématiquement.

3. « De même nature, toutes les « vérités en soi » sont une forme de « phrases en soi ». (...) Par « vérité en soi », j'entends toute phrase qui énonce quelque chose tel qu'il est, sans se demander si quelqu'un a réellement pensé ou prononcé cette phrase ou non. » (Ibid.)

Rue de la bibliothèque : JB Rieffert, *Logik (Eine Kritik an der Geschichte ihrer Idee)*, dans : M. Dessoir, Hrsg., *Lehrbuch der Philosophie* , II (*Die Philosophie in ihren Einzelgebieten*), Berlin, 1925, 27.

WDM322

Par ailleurs, avec Franz Brentano (WDM 69) et un certain Marly, Bolzano appartient à l'école autrichienne catholique. Il s'opposait aux philosophies idéalistes allemandes du Moi (I. Kant ; J.G. Fichte, G.Pr. Hegel et F.W. Schelling), qui ont conduit au subjectivisme et au psychologisme. Kant ; et E.J. Husserl (WDM 45 ; 70), élève de Brentano, ont redécouvert Bolzano et développé son idée principale selon une approche phénoménologique (« phénoménologie eidétique »).

3.3.2. Kant : jugement « analytique » et « synthétique » (322/323)

(1) Jugement analytique.

« Analytique » devrait en réalité être « conceptuellement analytique ». Dans le langage de Kant, est-ce « analytique » tout jugement dont l'énoncé fait partie du sujet ?

Modèle applicable

(1).-- Données : la définition géométrique d'un triangle (un polygone caractérisé par trois côtés et trois angles).

(2).-- « Un triangle contient invariablement trois angles » est un jugement analytique conceptuel.

(2) Jugement synthétique.

En réalité, « synthétique » devrait être remplacé par « réducteur ». Lorsqu'un énoncé est totalement étranger à l'idée elle-même (dans sa définition), il n'y a qu'une seule solution : déterminer par induction si la propriété examinée appartient également à cette idée. Si tel est le cas, on peut formuler un jugement étayé par une vérification (« synthétique »). Par

exemple : « La Terre est ronde. »

Décision.

Tout jugement analytique conceptuel est nécessairement vrai ; tout jugement réducteur doit nécessairement être fondé sur une vérification.

(2).-- La proposition (« phrase »).

La proposition ou phrase (de jugement) est la verbalisation d'un jugement.

Comparer avec « idée » (concept) et « terme » (WDM 241). – À ne surtout pas confondre avec la « phrase en soi » de Bolzano, qui est l'idée platonicienne sous sa forme de jugement. La « phrase en soi » de Bolzano est contenue dans la proposition. Elle y est exprimée, après avoir été initialement pensée. La proposition, ou forme de jugement articulée, se compose de deux termes ou plus et d'un énoncé (« assertion ») concernant leur relation (analogie ; sauf dans les propositions tautologiques (par exemple « A est A »), où l'identité est totale).

Quantité de la proposition.

Point de départ : le sujet, qui est soit universel (« tous les oiseaux... »), soit particulier (« Certains oiseaux... »), soit singulier (« Exactement un oiseau... »).

WDM323

Qualité de la proposition.

Il existe des propositions affirmatives ou négatives, comme indiqué brièvement ci-dessus.

Autres typologies.

Les esprits les plus perspicaces distinguent en outre les propositions ayant un ou plusieurs sujets et prédicats. – Les propositions dites « conditionnelles » (hypothétiques) sont encore plus intéressantes.

(1).-- La proposition catégorique

La proposition catégorique énonce inconditionnellement quelque chose à propos de son sujet. **Modèle applicable** : « Je viens ».

(2).-- La proposition hypothétique

La proposition hypothétique dit la même chose, mais sous condition.

Modèle applicable

« Dans ce cas, je viendrai » (formulation conditionnelle implicite, grâce à

une proposition subordonnée conditionnelle). – « Si tel est le cas, alors je viendrai. » – Cependant, cette formulation nous permet d'anticiper le raisonnement.

Note-- Modèle applicable

JH Walgrave, Le christianisme est-il un humanisme ? dans : *Cultuurleven* 1974 : 2 (février), 147/156.

Logiquement, il existe trois réponses possibles à cette question.

(1).-- Le christianisme est un humanisme.

Bien sûr, tout dépend de ce que l'on entend précisément par les termes « christianisme » et « humanisme ». Voir WDM 213, où nous avons brièvement abordé la complexité de ces termes.

(2).-- Le christianisme n'est pas un humanisme.

(3).-- Le christianisme est dans un certain sens un humanisme, dans un autre sens non.

Comme le dit le père Walgrave : une proposition — qu'il appelle une « déclaration » — peut être affirmative, négative ou restrictive.

La question est d'autant plus difficile que, certainement aujourd'hui, plusieurs interprétations du christianisme circulent.

(1) Par exemple, la théologie laïque affirme que le christianisme, pris isolément, est déjà une forme d'« humanisme », c'est-à-dire une vision sécularisée de la vie et du monde. Dans ce cas, « le » christianisme (il s'agit bien d'une interprétation parmi d'autres) est simplement un humanisme.

(2) Toutefois, si l'on adhère à la théologie sacraliste, la question se complique. La théologie sacraliste reconnaît

(i) l'autonomie inhérente à cette vie terrestre, bien sûr. Il ressort déjà quelque chose du fait que sa première, sa deuxième et sa dernière préoccupation est a. de sacraliser la vie « terrestre » (car elle n'est pas sacrée par essence).

(ii) Mais la théologie sacraliste ne reconnaît qu'une autonomie terrestre limitée.

WDM324

**3.4. Théorie du raisonnement (raisonnement conséquentialiste)
(324/339).**

Comme indiqué précédemment (WDM 230), le troisième aspect de toute logique philosophique est le raisonnement. Il s'agit invariablement d'un jugement hypothétique.

Théorie de la preuve (théorie de l'argumentation : théorie de l'argument).

Rue de la bibliothèque :

-- Ch. Perelman, *Rhétorique et argumentation* , Baarn, 1979;

-- F. van Eemeren/ R. Grootendorst/ T. Kruiger, *Théorie de l'argumentation* , Utr./Antw., 1981-2 ;

-- en outre, la nouvelle revue *Argumentation* (*Revue internationale sur le raisonnement*), Vol. 1, No. 1 (1967), Dordrecht/Hingham (Ma., USA), qui traite de toutes les formes possibles de raisonnement.

Le raisonnement en lui-même.

Rappelons WDM 321 (« sens en soi »), où nous avons introduit – dans un esprit platonicien – une distinction stricte entre la proposition réelle et strictement logique (« sens ») et le fait qu'elle est soit simplement pensée, soit également exprimée dans un langage.

Puisqu'une ligne de raisonnement n'est qu'un type de « phrase en soi » (une sorte de phrase conditionnelle en soi), cette distinction s'applique également ici.

F. van Eemeren et al., *Argumentation Theory* , 16, définissent un argument (preuve) comme suit : « L'argumentation est une activité sociale, intellectuelle et verbale (*note* : exprimée dans le langage), – qui sert à justifier ou à réfuter une opinion, – qui consiste en une constellation (*note* : combinaison) d'énoncés et – qui vise à obtenir le consentement d'un public raisonnablement jugeant ».

On constate immédiatement que c'est la rhétorique – et non la simple logique – qui est à l'œuvre ici (WDM 1 ; 12 ; 118). Le fait que les auteurs, oc., 27, affirment que la structure fondamentale de l'argumentation est le raisonnement déductif ou syllogisme démontre que, sous-jacent aux actes de pensée, d'articulation et de communication, un raisonnement en soi, à la manière de Bolzano, est à l'œuvre. Nous nous intéressons ici uniquement à ce raisonnement.

Définition. - Avec Ch. Lahr, *Logique* , 509, cela peut être formulé comme suit : « L'opération de pensée qui consiste à déduire **(i)** une ou plusieurs propositions précédentes, **(ii) une ou plusieurs propositions suivantes** de manière logique, **(iii)** est le raisonnement ».

Il est évident que, comme nous l'a appris le WDM 230, la méthode

comparative est active dans cette dérivation.

WDM325

Dérivation ou englobement .

Relisez WDM 231 : 235 (implicitement) ; 240. -- L'inclusion ou l'implication est la condition de la dérivation.

Modèle applicable

À partir des phrases d'ouverture « Tous les enseignants sont consciencieux » et « Aucun enseignant n'est consciencieux », on déduit immédiatement la phrase de conclusion « L'une ou l'autre phrase est vraie ». En effet, les deux phrases d'ouverture contiennent une contradiction (WDM 30), exprimée dans la phrase de conclusion.

Modèle applicable

À partir de l'antécédent « Certaines personnes sont fiables », on déduit immédiatement le conséquent « Certains êtres fiables sont des personnes ». En effet, il y a « conversion », c'est-à-dire un échange entre le sujet et le prédicat, exprimé dans la formulation des deux.

Conclusion. – La ou les propositions antérieures contiennent la proposition conséquente. Autrement dit : la proposition conséquente peut en être déduite, précisément parce qu'elle est sous-entendue par la ou les propositions antérieures. – De plus, elles constituent des phrases à part entière (Bolzano).

Modèle applicable

Comme saint Augustin l'a déjà noté : « Si $1+3$, $3+1$, ..., $2+2$, alors 4 », même si personne n'a jamais pensé ni exprimé ces « phrases en soi » dans une langue. C'est là, il faut le dire, un héritage parménidien. WDM 5. En tant qu'idée platonicienne, ce raisonnement existe en soi, indépendamment de tout acte de pensée ou d'expression. Totalement objectif.

Même tout jugement (proposition) est un raisonnement « enthymématique » (implicite).

(1) Dans le langage d'Aristote, « enthymème » est un raisonnement inexprimable.

(2) C'est nul autre que Ch.S. Peirce, le pragmaticien, qui a souligné qu'après un examen approfondi, il apparaît que même tout jugement implique un raisonnement. – Lorsque je regarde dehors et que j'observe qu'il neige, des

phrases telles que « La neige tombe », « J'observe cela », « Je regarde dehors », etc., sont à l'œuvre. J'exprime cela par une phrase comme : « Il neige ». Les phrases sous-jacentes sont contenues dans cette phrase. Mais aussi : « Si j'observe attentivement et que, ce faisant, je souhaite être objectif, alors je devrais dire : "Il neige" ». Oui, du sujet « le fait que la neige tombe », je déduis la phrase « Il neige » (un jugement synthétique, donc).

3.4.1. La phrase hypothétique (325/327)

Rue de la bibliothèque :

-- Alexius Meinong (1853/1927 ; membre de l'école autrichienne (WDM 69 ; 322)), *Ueber Annahmen* , Leipzig, 1910-2 ;

— N. Rescher, *Raisonnement hypothétique* , Amsterdam, 1964. — Une phrase conditionnelle ou hypothétique (ou raisonnement) commence par une hypothèse. Il s'agit d'une phrase dont la vérité est soit mise en doute, soit dont la fausseté est incontestable.

WDM326

Rescher, Hypothetical Reasoning , 1f., établit la distinction suivante :

a. propositions problématiques (incertaines) (par exemple, il existe des arguments pour et des arguments contre)

b.1 . propositions paradoxales (qui contredisent l'opinion établie) ;

b.2 . clauses fausses (qui sont expressément connues comme étant fausses).

1. La distinction et la similitude.

(a) Tout argument peut être formulé sous la forme « si..., alors... ». Même l'argument qui présuppose expressément des propositions vraies.

(b) Le raisonnement strictement hypothétique présuppose que la proposition conditionnelle ou la pré-proposition, en plus d'être une pré-proposition, est en outre problématiquement paradoxale ou expressément fausse.

La proposition hypothétique est donc introduite par exemple par : « En supposant qu'il soit certain que » (problématique), « Supposons néanmoins que » (paradoxal), « Même si c'est faux, supposons par hypothèse que » (faux).

Modèle applicable

En supposant que la Belgique n'ait qu'une population flamande...

Et si, pour une fois, la Flandre n'était pas catholique ?

Imaginez Agalev (les Verts) s'alliant aux socialistes.

Décision.

(i) De telles phrases constituent des exercices de logique intéressants.

(ii) Or, d'un point de vue strictement logique, il importe peu qu'une proposition soit vraie ou problématique, paradoxale ou fausse. Logiquement, seuls le contenu ou l'implication (la dérivabilité) des propositions précédentes et suivantes comptent.

2. Apodictique ou « dialectique » et rhétorique.

De ce point de vue, Aristote distingue trois types de raisonnement.

(i) **Le raisonnement apodictique** comporte des propositions principales absolument certaines (prouvées, prouvables), dont **découlent des propositions principales absolument certaines et indiscutables**. Elles constituent le cœur de toute science.

(ii) Le raisonnement « **dialectique** » part de propositions principales « probables », « plausibles », « raisonnables », mais non absolument certaines, et aboutit à des dérivations (propositions consécutives) mutuellement contradictoires. De sorte qu'aucune certitude n'existe.

(iii) Le raisonnement **rhétorique** part des mêmes propositions d'ouverture « probables », mais aboutit à des propositions de clôture tout aussi probables.

Conclusion. -- Les arguments dialectiques et rhétoriques sont donc des arguments strictement hypothétiques (avec des prépositions incertaines).

WDM327

Modèles applicatifs.

La phrase hypothétique — qu'elle soit générale ou stricte — peut sembler être une question purement théorique. Pourtant, il n'en est rien.

un.-- La science spécialisée en tant que « connaissance hypothétique » .

Les politiciens soucieux des questions sociales et les écologistes se sont tous deux intéressés aux implications des sciences spécialisées (représentées par les soi-disant « technocrates »).

Giorgio Del Vecchio, dans son article « Droit et économie » paru dans *le Bulletin Européen* (janvier-février 1962), pages 10 et 12, cite son ami Luigi

Einaudi (1874-1961, économiste et président de la République italienne de 1948 à 1955). Einaudi affirmait que l'économie est **a)** une science hypothétique et **b)** une science partielle.

Autrement dit : l'économiste, en tant que scientifique spécialiste (science positive ou factuelle), ne dit pas à ses semblables : « Vous devriez agir (éthiquement, politiquement) de telle ou telle manière. » Dans ce cas, il ne pratiquerait plus l'économie, mais l'éthique, voire la politique.

On dit aussi que la science spécialisée est « neutre » (c'est-à-dire qu'elle ne tient pas compte des valeurs éthiques, politiques ou autres valeurs non économiques). Pourtant, elle affirme : « Si vous agissez d'une certaine manière, sur le plan éthique et politique, vos actions auront telles et telles conséquences économiques (conformément aux lois de l'économie). » La science spécialisée ne fournit pas de règles de conduite sur le plan éthique, politique ou autre. Elle donne simplement des indications sur les implications (effets, conséquences ; WDM 227 : Pragmatisme) de ce comportement supposé.

b.-- Jeu de simulation (« simulation de jeu »).

A. Crettenand, *Colloque scientifique : Eh bien, jouez maintenant*, dans : *Journal de Genève* 31.07.877

Ce type de jeu est déjà répandu aux États-Unis, mais gagne du terrain en Europe.

Après la tendance audiovisuelle et la mode du micro-ordinateur, le jeu de simulation, très pratiqué par les économistes, les ingénieurs ou le personnel militaire.

Un petit programme informatique, par exemple, calcule les chances d'élection d'un homme ou d'une femme politique en fonction de la ville, des partis, de la présence des femmes, des religions, etc., autant de facteurs qui influencent le scrutin. Le programme prend en compte toutes les données. Il suffit ensuite de l'utiliser pour observer les conséquences (résultats) qu'il produit. En d'autres termes, l'informatique consiste à calculer toutes les conséquences (implications) de vos choix, de vos actions, de manière ludique.

La science en question : « audio-vidéo-matika ».

WDM328

Remarque : La préposition, l'hypothèse (au sens strict ou au sens large),

peut également être considérée comme un fondement (nécessaire et suffisant) (« raison » ; WDM 8).

Cela engendre la tendance à étayer, à « fonder », à justifier toutes les affirmations (connaissances), notamment ce qui est traditionnellement considéré comme évident.

Depuis 1925, avec *G.E. Moore* (1873-1958), philosophe et linguiste analytique, et * *Défense du sens commun* *, et depuis 1934, avec *K. Popper* (1902-1994), épistémologue, et * *Logique de la recherche* *, on observe une recherche assidue du fondationnalisme – ou critique du fondamentalisme. Il n'est plus considéré comme nécessaire, voire impossible, de fournir une préposition adéquate (fondement, justification, preuve) à chaque proposition conclusive (assertion). Cela implique que nous raisonnons, mais sans prépositions ni présupposés suffisants. Sans fondements. Ceci révèle une crise profonde du rationalisme moderne des Lumières. Le platonisme l'a toujours pressenti, comme en témoignent les pages 22 et suivantes du *WDM* : la dialectique avant-arrière le prouve.

3.4.2. Le discours de clôture (syllogisme) (328/334)

Rue de la bibliothèque :

- *Ch. Lahr, Logique* , Paris, 1933-27, 515/532 ;
- *Tae-Soo Lee, Die griechische Tradition der aristotelian Syllogistik in der Spätantike* , Göttingen, 1984.

Et de nombreuses autres œuvres.

Note : « Sullogismos », le raisonnement déductif, est apparenté à « sullogos » ou encore « sullogè », la collection. « Sullogizein » signifie « collecter ». En effet, le cœur de tout raisonnement véritable se révèle être un raisonnement déductif, au moins implicitement (enthymématiquement).

Comparaison simultanée de plusieurs propositions précédentes de manière à en déduire une proposition suivante de façon conclusive (logiquement justifiée). Argument conclusif. Cf. WDM 230.

Définition.

Lahr le définit comme suit : « Un raisonnement composé de trois propositions, -- disposées de telle sorte que, des deux premières, appelées « prémisses » (préfaces), la troisième, appelée « décision » (conclusion, dérivation), découle ». (*Logique*, 515).

Syllogisme catégorique et hypothétique.

(1) « Tous les êtres vivants sont déterminés par leur environnement. Or, les humains sont des êtres vivants. Donc, les humains sont déterminés par leur environnement. » Telle est la formulation catégorique.

(2) « Si tous les êtres vivants sont déterminés par leur environnement et que les humains sont des êtres vivants, alors les humains sont déterminés par leur environnement. » Telle est la formulation hypothétique.

WDM329

Ou encore :

(1) « La personne entière se compose d'une âme immatérielle, d'un corps subtil et d'un corps physique, biologique. Or, l'actrice pop Tina Turner est une personne (entière). Donc, l'actrice pop Tina Turner se compose, en tant que personne entière, d'une âme immatérielle, d'un corps subtil et d'un corps physique (biologique) ».

(2) « Si l'homme entier est constitué d'une âme immatérielle, d'un corps subtil (corps-âme) et d'un corps grossier (biologique) et que l'actrice pop est un homme entier, alors elle est constituée d'une âme immatérielle, d'un corps subtil et d'un corps grossier ».

1. Les deux modèles d'application sont deux syllogismes typiques : le premier relève de la théorie des ensembles (« tout ») ; le second de la théorie des systèmes (« l'ensemble »). Cf. WDM 86 (ensemble) ; 67 (système) ; 226 (monde : tout ; l'ensemble). Les notions d'« ensemble » et de « système » sont à la base du raisonnement.

2. G. Jacoby, **Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik and ihre Geschichtschreibung**, Stuttgart, 1962, 59 et suiv., souligne que de nombreux logisticiens estiment que, traditionnellement d'un point de vue logique, il existe une distinction essentielle entre un syllogisme catégorique et un syllogisme hypothétique (l'un appartient au calcul des prédicats, l'autre au calcul propositionnel).

Logiquement, il n'y a pourtant aucune distinction. Le logisticien, raisonnant mathématiquement, se concentre sur la formulation. Le logicien, lui, se concentre sur « la phrase elle-même » (Bolzano ; WDM 321 ; 324).

En tant que « phrase en soi », un syllogisme catégorique n'est rien d'autre

qu'un syllogisme hypothétique exprimé en phrases indépendantes. Les éléments décisifs (« pertinents ») pour la logique platonicienne pure sont

a. La quantité (la totalité ou l'ensemble par rapport à certains ou seulement à un (spécimens ou parties)) et

b. La qualité (affirmative/négative ; WDM 322v.). « En ce sens, le père Herbart (1776/1841) a écrit qu'en logique, tout

(1) des jugements complètement catégoriques selon leur forme linguistique,

(2) néanmoins, dans leur véritable nature, ce sont des jugements hypothétiques (...).

(G. Hartenstein, éd. F.Fr. Herbart, *Sämtliche Werke* , Hambourg/Leipzig, 1850/1893, xxii, 506). À juste titre. Car la logique s'intéresse au raisonnement cohérent (concluant), c'est-à-dire aux identités entre états. Ainsi Jacoby. Cf. WDM 82 (analogie). Les identités fondamentales sont l'ensemble et le système.

WDM330

Au moins deux préfaces (prémisses).

1. G. Jacoby, *Die Ansprüche* , 15/17, affirme que tout syllogisme comporte au moins deux propositions antérieures. La raison est identique : seule la proposition antérieure elle-même découle d'une seule proposition antérieure.

Il est parfaitement identique à lui-même. Une telle affirmation est tautologique (elle répète la même chose).

2. Il peut toutefois sembler qu'il n'y ait qu'un seul préfixe. Reprenons la conversion, WDM 325.

Si certaines personnes sont dignes de confiance, alors certains êtres dignes de confiance sont des personnes.

Voici un enthymème (« en.thumema » ; « thumèma » signifie, en grec ancien, « pensée intérieure »). Les règles de conversion – une subtilité logique que nous n'aborderons pas plus en détail ici – stipulent qu'« une proposition particulière, par inversion de ses termes (son sujet devient prédicat), peut être convertie en une proposition tout aussi particulière ».

Des personnes comme le père Lahr appellent ces arguments en deux parties des « déductions immédiates » (« déductions » au sens de « dérivations »).

Mais G. Jacoby observe à juste titre ici qu'il s'agit d'une illusion. En réalité, en profondeur (le fond ; WDM 168 et suiv. : figure/fond), se trouve un véritable syllogisme, composé de trois phrases : « Si un sous-ensemble d'un ensemble (universel) coïncide avec le sous-ensemble d'un autre ensemble universel et si "certaines personnes" sont un sous-ensemble de "toutes les personnes fiables", alors "certaines personnes fiables" (sous-ensemble) sont identiques à "certaines personnes" (sous-ensemble) ».

Il en va de même pour l'opposition (y compris la contradiction ; WDM 325) : « Si un ensemble universel et sa négation radicale constituent une opposition (sous la forme d'une contradiction) et si, en même temps, tous et aucun enseignants ne sont consciencieux, alors « en même temps tous et aucun enseignants » constitue une opposition (sous la forme d'une contradiction) ».

En d'autres termes : quiconque voit ces deux petites phrases ensemble et qui sait ce qu'est une contradiction comprend immédiatement que les deux phrases en sont précisément une application. Savoir ce qu'est une contradiction constitue l'antichambre implicite, mais active.

Décision.

Jacoby a raison : un syllogisme, noyau de tout raisonnement valide, est toujours ternaire. Il n'existe pas de « dérivations immédiates », sauf sous la forme d'un enthymème.

Une fois de plus : Bolzano (WDM 321 ; 324 ; 3 29) a raison ! C'est la phrase en elle-même qui compte, et non les mots !

WDM331

La base sommative.

Nous reprenons les schémas de Jan Lukasiewicz.

Déduction. -- « Si a (préfixe), alors b (proposition subordonnée). Or, a. Donc b ».

Réduction. -- « si a (préfixe), alors b (proposition subordonnée). Or, b. Donc a ».

Mais nous ne nous contentons pas de reprendre. Nous prenons en compte l'harmonologie.

(a) L'idée de « structure » (identité partielle, analogie) (wdm 86) est double : distributive (théorie des ensembles, « métaphorique ») et collective (théorie

des systèmes, « métonymique ») (WDM 88 et suiv.).

(b) Deux totalités correspondent à cela : l'ensemble (« tout ») et le tout (système/cadre : « tout ») (WDM 86 et suiv. ; 143 (totalisation) ; 226 et suiv. (le monde de Platon)).

L'artère de l'harmologie est l'induction sommative ou la totalisation (WDM 125v.). On peut la schématiser, dans le style de Lukasiewicz, comme suit.

UN. Si AA, alors AG

(Si tous individuellement (AA), alors tous collectivement (AG), c'est-à-dire en ce qui concerne une ou plusieurs caractéristiques ou propriétés communes (identiques)).

Lorsqu'on fait un total, la préposition « Si AA, alors AG » devient courante. Petit Johnny, sur un rocher en été, compte ses billes :

- (1)** il commence exactement par un (singulier);
- (2)** il compte sur (plus d'un individu privé) ;
- (3)** jusqu'à ce qu'il charge le dernier, exactement, un, à nouveau (universellement).

Inconsciemment (par enthymématiquement), il le présuppose. « Si AA, alors AG. »

Eh bien, AA. -- Donc AG. Dans la phrase « Eh bien, alors » (la « mineure » dans la langue traditionnelle), Jantje exprime l'application d'une règle universelle. Cette règle universelle est traditionnellement appelée la « majeure ».

B. Si AF, alors AM

(Si tous les cas réels (AF), alors également tous les cas possibles (AM)). Il s'agit d'une induction amplificatrice ou d'une induction à expansion. Cf. WDM 126 : si toute l'eau est réelle, alors aussi toute l'eau possible.

C. « Si AA, alors AX. AY, AZ ».

(Si tous les faits sont distincts, alors tous les X, tous les Y, tous les Z). Il s'agit de l'induction statistique (WDM 220).

Si Jantje, au lieu de simplement les observer toutes, trie ses billes (WDM 246 et suiv.), alors sur un total de sept, il en voit deux bleues (AW), trois vertes (AY) et deux blanches (AZ). Cela correspond à 2/7, 3/7 et 2/7. Si Jantje tire une bille au hasard de sa poche, les probabilités sont proportionnellement plus élevées.

Voilà pour le prélude ou le piédestal inductif. Il s'agit de l'application d'un enthymème (« Si AA, alors AG. Or, AA. Donc AG »).

WDM332

Comparons maintenant les premières phrases du schéma de Lukasiewicz.

Déduction et réduction

La déduction et la réduction commencent toutes deux par :

Si tous les morceaux de phosphore s'enflamment en dessous de 60 °C, alors exactement un morceau (singulier) ou quelques-uns (plus d'un, au moins un : particulier) ».

On y voit, en un certain sens, l'acte inverse de penser (« sens en soi ») l'induction sommative et ses variantes. Voilà : « Si tout séparément, alors tout collectivement ».

La dé- et la réduction commencent par : « Si tous (collectivement), alors exactement un, plus d'un (certains) ».

On retrouve le socle commun (identique), à savoir l'intuition (la perspicacité) qui constitue l'essence de l'ensemble et du système, tantôt de manière déductive ou réductive, tantôt de manière inductive. Dans les deux cas, la pensée sommative ou totalisante en est le fondement.

Remarque : Un syllogisme peut aussi être formulé différemment.

Modèle applicable

Maior (première clause) : « Pour tous les ensembles, respectivement les tous (= systèmes), il est admis que s'ils contiennent plus d'éléments (parties, sous-systèmes) que d'autres, ils sont « plus grands » que ces autres ».

Minor : « Eh bien, le nombre « trois » a plus d'éléments (« unités ») que le nombre « deux ». »

Conclusion : « Donc, pour le nombre (nombre) 'trois', il est considéré comme supérieur au nombre (nombre) 'deux' » : Symbole abrégé : $3 > 2$.

Variante de la théorie systémique.

Les gens du Moyen Âge distinguaient un « omne » (collection) d'un « totum » (système).

Généralement, les exemples des manuels de logique et de logistique relèvent exclusivement de la théorie des ensembles. – Voici un diagramme de la théorie des systèmes.

(1) « Si toutes les parties (parties intégratives, sous-systèmes ou

hyposystèmes) d'un « système », alors le système entier ».

(2)a. Déduction. -- « Eh bien, le système entier. Donc toutes les parties ».

(2)b. Réduction. -- « Eh bien, une ou plusieurs parties (sous-systèmes).
Donc, le système entier ».

Modèle applicable

Il n'y a pas de fumée sans feu.

Formulé sous forme syllogistique : « Il est admis que toute conséquence a une raison nécessaire et suffisante (fondement ; WDM 183 ; 253) (appelée « cause »). Or, la fumée a le feu pour explication (cause). Ainsi, il est admis que toute fumée a le feu pour cause, – en langage courant : « Il n'y a pas de fumée sans feu ».

Il convient de noter que le lien « feu/fumée » n'est qu'un type de lien systémique. Ce n'est pas la similarité, mais le lien (structure collective) qui est à l'œuvre ici.

WDM333

On peut donc aussi raisonner directement à l'aide de la théorie des systèmes : Eh bien, un composant (sous-système). Donc le système entier (ou certains autres composants).

Un feu est composé de flammes, de fumée et de cendres. Ce sont trois sous-systèmes intégrés de l'ensemble (cohésion) « feu ». « (...).

Mineur : eh bien, un sous-système, à savoir la fumée.

Conclusion : il existe donc également un autre sous-système, à savoir le feu.

En langage courant : « Il n'y a pas de fumée sans feu. » Il s'agit d'un enthymème, ou syllogisme sous-entendu.

Modèle applicatif. -- (2)

Une plume ! Ça vient d'un oiseau.

Dans une magnifique forêt estivale, l'institutrice, soucieuse de privilégier l'apprentissage visuel, attire l'attention de ses élèves sur une plume qui s'y trouve. — « Qu'est-ce que c'est ? » demande-t-elle. — « Une plume, maîtresse », répondent les élèves. « Elle vient d'un oiseau », ajoutent-ils.

Il est clair que le raisonnement sous-jacent est le suivant : « (...). Bon, une partie (sous-système). Donc, le système entier. » Les enfants, à leur stade

prélogique (c'est-à-dire dans une phase où ils ne raisonnent pas encore de manière logique), saisissent intuitivement l'intuition systémique : « Là où il y a une plume (partie), il y a – quelque part – un oiseau (ensemble). » On notera la construction de la phrase analogue à « Il n'y a pas de fumée sans feu. »

Modèle applicatif. -- (3)

Les logisticiens font remarquer qu'un argument peut parfois ne comporter que deux phrases.

Ainsi, David Hilbert (1862/1943 ; mathématicien allemand) : « S'il y a un fils, alors il y a un père ».

Le bon sens, analogue à ce qui précède, pourrait être reformulé ainsi : « Là où il y a un « fils », il y a un « père » : Il est immédiatement et abondamment clair que, là aussi, la cohérence systémique est implicitement présupposée : le père et le fils sont, dans l'ordre biologique, « corrélatifs » parce qu'ils se trouvent dans une relation mutuelle (WDM 154).

On peut donc dire, avec G. Jacoby (*Die Ansprüche* , p. 54) : il n'y a pas de « fils » sans « père », et vice versa. « (...) Eh bien, une partie. Donc l'autre partie. »

Application : « Eh bien, le « fils ». Donc le « père ». » – Si Hilbert commet une erreur syllogistique, c'est parce que, raisonnant mathématiquement et logistiquement, il se concentre sur le libellé et non sur la phrase elle-même (Bolzano : WDM 321). Par conséquent, il ne perçoit pas l'enthymème.

Voici quelques modèles dans lesquels une variante de raisonnement, celle de la théorie des systèmes assertive, démontre toute sa puissance.

WDM334

Note -- Les « figures » (« schémas ») du syllogisme.

On peut intervertir les sujets et les prédicats et faire varier la qualité (affirmation/négation) ou la quantité (universelle/particulière/singulière) des parties (préfixes et propositions conclusives) d'un syllogisme (cf. contraste et conversion ; WDM 325 ; 330). Il en résulte une multitude de combinaisons. Nous passerons sur ce « jeu » destiné aux logiciens et aux logisticiens.

Note - Syllogismes irréguliers .

La forme complète et énoncée d'un syllogisme n'est pas toujours nécessaire.

(1). L'enthymème ou syllogisme sous-entendu, dont plusieurs exemples sont donnés ci-dessus, le prouve.

(2) Le polysyllogisme.

Il s'agit d'une chaîne de syllogismes.

« Ce qui n'a pas de partie (au sens matériel) ne peut se désagréger. Or, l'âme de l'homme (au sens immatériel) n'a pas de partie matérielle. Ainsi, l'âme immatérielle de l'homme ne peut se désagréger (mourir). – Or, ce qui ne peut se désagréger est immortel. Ainsi, l'âme humaine, immatérielle, est immortelle. »

La « conclusion » du premier syllogisme est la « majeure » du second.

(3). Les sorites .

Il s'agit d'une « accumulation » de syllogismes, où le prédicat du précédent devient le sujet du suivant. Par exemple, le renard, qui « raisonne » ainsi dans l'une des œuvres de Montaigne (1533/1592) : « Ce fleuve gronde. Ce qui gronde se meut. Ce qui se meut n'est pas gelé. Ce qui n'est pas gelé ne peut me porter. Donc, ce fleuve ne peut me porter. »

(4). Le dilemme.

Le WDM 30 nous a donné le « dilemme originel » ou le prototype de tous les dilemmes.

Un syllogisme est dilemmatique lorsqu'il est double mais ne comporte qu'une seule proposition conclusive. – Le général bourru, en temps de guerre : « Soit vous étiez de garde, soit vous ne l'étiez pas. »

(a) Si vous étiez en faction, vous n'avez pas fait votre devoir.

(b) Si vous n'étiez pas de garde, vous avez manqué à votre devoir. Dans les deux cas (conformément au droit militaire), vous méritez la mort.

Syllogisme paralogique ou sophistiqué.

On peut faire de l'abus avec n'importe quoi (WDM 31).

Ou alors notre âme se désagrège avec son corps. Dans ce cas, elle ne connaît plus rien, pas même le moindre malheur.

Soit elle survit, soit elle est plus heureuse qu'avant.

Conséquence : la mort n'est pas à craindre (Épicure de Samos ; WDM 232).

WDM335

3.4.3. Les trois types de suffixe (335/339).

(1) D'un point de vue structurel,

D'un point de vue structurel, il existe 4 figures de suffixe (placements du sujet et du prédicat) x 64 modes (variantes de quantité et de qualité) = 256 formes de suffixation (= types).

« Structurel », ici, au sens que nous avons évoqué dans WDM 207 ; 209 et suiv. (possibilités a priori, base du choix empirique). – Parmi ces 256 formes de syllogismes possibles

(i) il n'y en a que 19 logiquement justifiables et

(ii) seuls six sont utilisés en continu.

Qu'est-ce qui prouve la richesse des possibilités idéales et conceptuelles que possède notre « esprit » avant qu'il ne procède de manière pratique et empirique ? Ou, comme le disait Kant : notre esprit possède de nombreuses intuitions « vides », qui ne sont « réalisées » que par quelques applications « aveugles ».

Bible st . : Ch. Lahr, Logique , 520.

(2) Charles Sanders Peirce ,

Le Pragmaticiste (WDM 8), dans un court article intitulé *Déduction, Induction et Hypothèse* (dans *Popular Science Monthly* 13 (1878), 470/482), explique notre choix empirique limité d'une manière particulièrement fructueuse, qui démontre parfaitement la puissance du syllogisme aristotélicien.

1.-- Le syllogisme déductif.

Le syllogisme déductif (également appelé syllogisme analytique (WDM 322)) est, selon Peirce, la forme de base. — On peut, traditionnellement, le schématiser ainsi : « S est M ; or, M est P. Donc S est P. » Ou encore :

SM

Député

SP

Modèle applicable

Tous les êtres humains meurent. Or, Énoch et Élie étaient des êtres humains. Donc, ils meurent.

Ce qui est contredit par la Bible, qui affirme qu'ils ne sont pas « morts », mais qu'ils ont été « enlevés vivants de cette terre ».

Comme nous l'avons vu (WDM 326), seul le contenu est pertinent d'un point de vue logique. La vérification épistémologique des clauses précédentes se situe, à proprement parler, en dehors de toute perspective purement logique.

La terminologie de Peirce.

(1) Le mineur, dans le langage médiéval, est appelé par Peirce la règle (modèle régulateur).

(2) Le mineur, dans lequel le cas singulier ou particulier est discuté, est appelé l'application (modèle d'application).

(3) La conclusion qui oriente la règle vers son application est appelée le résultat. En particulier : le résultat (pragmatique, pragmatique) du raisonnement syllogistique. Son utilité en est alors manifeste. Typiquement américain.

WDM336

Remarque : Peirce, comme tous les vrais logiciens, souligne également la distinction entre « la phrase elle-même » (Bolzano ; WDM 324) et le libellé.

Appl. mod.

(1) Première formulation.

« Tous les quadrilatères sont des figures mathématiques. Or, aucun triangle n'est un quadrilatère. Donc, certaines figures mathématiques ne sont pas des triangles ; »

(2) Deuxième formulation.

Tous les quadrilatères sont différents des triangles. Or, certaines figures mathématiques sont des quadrilatères. Par conséquent, certaines figures mathématiques ne sont pas des triangles ; Peirce, une fois de plus, reconnaît ici le schéma « règle/application/résultat ».

La figure de « Barbara ».

Étant donné que les noms médiévaux des figures de syllogisme (et de leurs « modes ») sont encore utilisés, voici le petit exemple de Peirce.

Règle : tous les humains sont mortels.

Application : Énoch et Élie étaient des humains.

Résultat : Énoch et Élie étaient mortels ;

Si l'on souhaite maintenant nier ce résultat sans nier la règle, alors il devient la figure « baroque » :

Règle : tous les humains sont mortels ;

Négation de l'application : Énoch et Élie n'étaient pas des hommes ;

Résultat négatif : ils n'étaient pas mortels.

Si toutefois l'on souhaite nier le résultat sans nier l'application, il faut alors, de manière cohérente, nier la règle.

Contraire à la règle : certaines personnes ne sont pas mortelles ;

Application : Énoch et Élie étaient des humains ;

Conséquence négative : Énoch et Élie n'étaient pas mortels.

On appelle cela la figure de Bocardo.

Ce qui montre que le syllogisme médiéval n'était pas, après tout, une pure invention « scolastique ». Bocardo et Baroco sont, soit dit en passant, des modes « indirects » du syllogisme déductif.

2.-- Le syllogisme inductif (un type de syllogisme « synthétique ») .

Nous, logiciens fortement orientés empiristes-expérimentaux, avons rencontré l'induction d'innombrables fois.

(1) un cas singulier. -- il s'agit de l'échantillon singulier.

Nous prenons, dans un sac de haricots (= collection ('tous')), dont nous savons que 2/3 des haricots sont blancs, 'au hasard' (= 'randomisation' ou la 'méthode aléatoire', -- méthode aléatoire), exactement un haricot.

Alors la probabilité que ce haricot (induction statistique (WDM 331) soit blanc (2/3 - probabilité) est démontrable par déduction.

WDM337

Règle : tous les haricots de ce sachet sont composés aux 2/3 de haricots blancs.

Application : Un seul haricot a été tiré au hasard de ce sac (de sorte que la probabilité de 2/3 qu'il soit blanc, à long terme, coïncide avec le ratio de 2/3 des haricots).

Résultat : On a tiré au hasard un seul haricot de ce sac, de sorte qu'à long terme, dans 2/3 des cas, il sera blanc.

(2) Une affaire privée .

Il s'agit de l'échantillon privé. Nous prélevons, un peu par hasard, une poignée (= collection privée) du sac. — Ce qui peut s'exprimer sous une forme

de raisonnement analogique. Le schéma inductif. — Nous simplifions. — Comparativement :

Schéma déductif.

Règle : tous les haricots de ce sac (collecte/système) sont blancs.

Application : un ou plusieurs haricots ont été trouvés dans ce sac.

Résultat : un ou plusieurs haricots sont blancs.

Diagramme inductif.

Application : un ou plusieurs haricots ont été trouvés dans ce sac.

Résultat : un ou plusieurs haricots sont blancs.

Règle : tous les haricots de ce sachet sont blancs.

Conclusion. -- À partir d'une application (modèle d'application : exactement une, quelques), à laquelle une caractéristique (WDM 125v.) est attribuée (ici : blanc), on conclut la règle (modèle réglementaire).

L'induction est donc à juste titre qualifiée de généralisation (on passe d'un cas précis à tous ; WDM 126 : induction amplificative, également appelée extrapolation). En termes peirciens : de l'application et du résultat (de la déduction), on déduit la règle.

3.-- Le syllogisme abductif (deuxième type de syllogisme « synthétique »).

Remarque : Dans un certain nombre de manuels classiques, « l'abduction » est appelée la preuve indirecte (par contradiction du contre-modèle).

« Enlèvement » est donc la traduction du grec ancien « ap.agogè » (abductio). Cf. WDM 34 : 43 (application) ; 55 (application) ; 232 (application) ; 270 (application).

Peirce a donc introduit une nouvelle signification.

(UN) observation

En supposant (= étant donné) que je trouve, dans une pièce de stockage, une collection de sacs, dans lesquels est rempli une variété de haricots.

Sur une table repose une poignée de haricots blancs.

La question qui se pose (ce que l'on cherche à savoir) est la suivante : « De quel sac proviennent ces haricots blancs ? »

WDM338

(B) Méthode lematico-analytique.

Je suppose, à juste titre, que la poignée de haricots blancs provient d'un des sacs remplis de haricots qui se trouvent dans la réserve.

1. Mais... je n'en suis même pas certain ; un représentant a peut-être apporté une poignée de haricots et les a oubliés sur la table, ou les y a laissés intentionnellement. Par exemple, comme échantillon de ce qu'il vend.

2. Mais, en tout cas : il est tout à fait possible (modalité) que les haricots sur la table proviennent de l'un de ces sacs. C'est ce qu'on appelle, scientifiquement parlant, une hypothèse. En termes platoniciens : un lemme. Cf. WDM 22.

L'analyse ou la vérification de notre suspicion (= hypothèse).

Cela consiste en :

(a) Concevoir une petite expérience : si j'ouvre ces sachets un par un et que je vérifie si au moins un contient uniquement des haricots blancs, alors je confirme (ou vérifie) l'hypothèse selon laquelle les haricots sur la table proviennent de l'un des sachets présents dans la zone de stockage. En termes plus académiques : le raisonnement déductif.

(b) La petite expérience réalisée consiste à trouver au moins un sac de haricots blancs qui ressemblent fortement ou même sont totalement identiques à la poignée.

On appelle ce procédé, dans un langage plus savant, réduction inductive ou péirastique. Il s'agit soit de la vérification, soit de la réfutation (test négatif) de l'hypothèse formulée déductivement mentionnée précédemment.

Conclusion. -- Comparer avec la méthode réductrice, dans son schéma, WDM 127 (variante expérimentale) ; 135 (« méthode opératoire ») ; 224 (Expérimentalisme).

Le syllogisme hypothétique (« abductif »).

En termes déductifs : décisions issues de la règle (modèle réglementaire) et du résultat (une caractéristique) jusqu'à l'application (modèle d'application).

Modèle applicable

Règle : tous les haricots de ce sachet sont blancs.

Résultat : eh bien, cette poignée de haricots est blanche.

Application : donc cette poignée de haricots (sur la table, c'est-à-dire) provient de ce sac ;

Remarque : On peut constater que ni la forme inductive ni la forme abductive du syllogisme ne possèdent la force probante absolue de la forme déductive.

En termes d'ontologie modale (WDM 41 et suiv.) :

(i) le syllogisme déductif est analytique (absolument probant) ;

(ii) Le syllogisme inductif et abductif est purement synthétique (valeur probante relative ou limitée). Une généralisation n'est que partiellement vérifiable (induction). Une hypothèse n'est certaine qu'après vérification ; avant cette vérification, elle est probable (= possible), tandis que la déduction est nécessaire.

WDM339

Schématiquement : l'ensemble des types de raisonnement – selon Peirce – peut être clairement résumé comme suit. – Raisonnement (= syllogisme) : déductif (analytique), inductif (synthétique), abductif (synthétique).

Aperçu comparatif.

Nous réitérons ce que nous avons exposé ci-dessus.

(UN). -- Déduction

(Analytique)

Tous les haricots de ce sachet sont blancs.

Cette poignée de haricots provient de ce sachet.

Cette poignée de haricots est blanche.

(B). -- Induction

(Synthétique)

Cette poignée de haricots provient de ce sachet.

Cette poignée de haricots est blanche.

Tous les haricots de ce sachet sont blancs.

(C). -- Enlèvement

Cette poignée de haricots est blanche.

Tous les haricots de ce sachet sont blancs.
Cette poignée de haricots provient de ce sachet.

Remarque – On constate que la méthode réductive (WDM 2) englobe les trois types de syllogismes (raisonnements). Commençons par l'hypothèse (abduction). La déduction est ici axée sur l'expérimentation (vérification) : si hypothèse (abduction), alors expérimentation. L'induction consiste en la mise en œuvre de l'expérience ainsi déduite et préparée. – Nous devons cette intuition, avant tout, au schellingien (WDM 27) Peirce.

Par ailleurs, Peirce tenait également la scolastique en très haute estime (il était un réaliste conceptuel).

Note-- Comparaison avec le calendrier de Jan Lukasiewicz.

Le WDM 2 nous offre, à première vue, la dualité très classique de « déduction et induction ».

Déduction. – Si A (proposition antérieure), alors B (proposition consécutive). – Donc A. Donc B.

Réduction. — Si A (proposition antérieure), alors B (proposition constitutive). — Donc B. Donc A.

Soit de tous à certains ou à un seul. Soit de certains ou d'un seul à tous. Soit par déduction, soit par induction (généralisation).

Mais notez bien : il y a une abduction cachée dans toute la proposition introductive de Lukasiewicz formulée sous la forme hypothétique : « Si A, alors B ». -- Mais cela nous renvoie précisément à la fois à WDM 325 et suivants (la phrase hypothétique) et à WDM 2 (le schéma de Jan Lukasiewicz).

Note-- Les trois configurations (WDM 114) **peuvent être « placées » comme suit :**

Déduction. -- La règle et son application donnent le résultat. - $Rg \wedge Tp = Rs$.

Induction. -- L'application et le résultat donnent la règle. - $Tp \wedge Rs = Rg$.

Abduction. -- Le résultat et la règle donnent l'application. - $Rs \wedge Rg = Tp$.

WDM340

3.5. Méthodologie (340/397).

Introduction.

1. « **Méthode** » (du grec ancien « *methodos* », le chemin vers une

destination) signifie généralement « l'ensemble et le système des moyens qui, selon le principe d'économie, sont les plus appropriés pour atteindre le but (la destination) ».

L'idée d'« orientation vers un but (finalité) » régit donc toute méthode ou approche. En bref : le minimum de moyens pour un maximum d'atteinte du but.

2. « Méthode » - en logique et en philosophie des sciences (y compris la philosophie scientifique, la théologie et la rhétorique) - signifie, selon *I.M. Bochenski*, **Wijsgerigemethoden id, mod. wet.**, 19 : « la théorie concernant l'application des lois de la logique aux différents domaines ».

On peut donc, à juste titre, parler de « logique appliquée ». Nous avons brièvement évoqué les « domaines distincts » (WDM 239) relatifs aux sciences spécialisées, à savoir la logique (respectivement la logistique) et les mathématiques (y compris la métalogue et la métamathématique), d'une part, et les sciences empiriques et expérimentales, d'autre part. Chacun couvre un domaine bien défini de l'« être » (= la réalité).

De même que, par exemple, la philosophie, la théologie et la rhétorique — pour nous limiter aux domaines classiques —, qui constituent les « domaines » traditionnels d'une même réalité, chacune couvre également son propre « domaine » typique, chacune avec des méthodes qui lui sont propres.

Néanmoins, on peut discerner, dans une certaine mesure, une méthode universelle au sein des méthodes singulières. C'est précisément l'objet de cette introduction à la méthodologie générale. Rien de plus.

Note : Dans un sens plus philosophique, avec Pater Ch. Lahr, *Logique*, 548, on peut définir la « méthode » comme suit : « L'ensemble (*note* : compris comme « et le système ») des méthodes (« procédures ») que l'esprit humain (*note* : intellect et raison) doit appliquer dans la recherche et l'argumentation (preuve), dans la mesure où celles-ci sont en accord avec la vérité ».

Contrairement aux penseurs – WDM 71/73 – qui, en principe, en tant que sceptiques, considèrent que toute réalisation de connaissances véritablement vraies, même dans un contexte scientifique, est impossible, voire « indésirable » (ils ne souhaitent être liés à aucune vérité en conscience et, par conséquent, « libres »), les penseurs comme Lahr privilégient la vérité comme but de la méthode.

3.5.1. Épistémologie de la science professionnelle (341/343)

Introduction . – WDM 71/73 a examiné l'idée ontologique de « vérité ». – La science spécialisée – au même titre que la philosophie, la théologie et la rhétorique – est une forme d'acquisition de la vérité. Par conséquent, avant d'exposer une théorie méthodologique très concise, un mot encore plus bref sur la « science spécialisée », une réalité insaisissable depuis le rationalisme des Lumières, initié par R. Descartes (1596-1650 ; fondateur des philosophies modernes à orientation scientifique) – conjointement avec John Locke (1632-1704 ; fondateur des Lumières dans le monde anglo-saxon).

Rue de la bibliothèque :

- Bridgman, *La logique de la physique moderne* (1927-1 ; 1960-2) ;
- KO Apel, *Szientistik, Hermeneutik, Ideologiekritik* (*Entwurf einer Wissenschaftslehre in erkenntnisanthropologischer Sicht*), dans : KO Apel ua, *Hermeneutik und Ideologiekritik* , Francfort a, M., 1971 ;
- Fr, Guéry, *L'épistémologie* (*Une théorie des sciences*), dans : A. Noiray, dir., *La philosophie* , Paris, 1969-11 ; 1972-2, t. Moi, 135/178.
- Et une multitude d'autres textes, bien sûr.

(1).-- Ch. Lahr, dans **Logique **, p. 534, définit, suivant Francis Bacon (1561/1626 ; ** Novum organum scientiarum ** (1620)), la connaissance « fondée sur la compréhension des causes », « Vere scire : per causas scire » (d'après Fr. Bacon ; WDM 196 et suiv. ; frl. WDM 198 (relation de cause à effet)). « La véritable connaissance, selon une traduction, consiste à comprendre les causes. »

Il s'agit d'induction causale, une des nombreuses variantes de l'idée grecque antique selon laquelle « la vraie connaissance est la connaissance de ce qui gouverne un donné (son principe ; WDM 7) ». Or, la « cause » de Bacon est l'un des « principes » qui gouvernent un phénomène (ici : l'effet).

L'induction causale est centrale chez Bacon et Lahr, respectivement. Cf. WDM 253.

(2).-- L'idée de science du Père Guéry peut être résumée comme suit.

La science positive (« définie », c'est-à-dire fondée uniquement sur des faits généralement vérifiables) est, essentiellement, le résultat d'un processus « abstrait » (comparable à la « réduction » de Husserl).

UN -- Son **objet « matériel » (= indéfini)** est fermement délimité de tout le reste de la réalité transcendante (cette dichotomie est essentielle, -- qu'il s'agisse de configurations, de rétroaction cybernétique, d'influence de l'inconscient, de vitesse de la lumière, de rituel, d'opérations numériques, etc.).

WDM342

B.-- L'objet « formel » (= le point de vue) à partir duquel l'objet « matériel » est observé comprend :

a.-- a1. Description, a2. Explication (hypothèse) et a3. Vérification de l'explication ; b.-- par lesquels ces trois actes

b1. Processus intersubjectif (la communauté académique – et non le sujet individuel – est l'effecteur réel) et

b2. Être défini de manière laïque (ne pas aller au-delà de ce monde visible et tangible).

Remarque : Comme nous l'avons vu, WDM 271/281 (testabilité des concepts), par exemple les explications et vérifications transempiriques, ne relèvent pas du monde strictement scientifique, - ceci étant basé sur le caractère strictement « intermondial » de toute science rigoureuse.

(3).-- *IM Bochenski, *Wijsgerigemethoden **, 21/23, définit la « science » comme suit.

(a) Subjectivement parlant, la « science » est une « connaissance systématique » (c'est-à-dire une activité mentale de nature intellectuelle et rationnelle, qui procède de plus « systématiquement », c'est-à-dire de manière méthodologiquement consciente ; le WDM 196/227 nous en a donné sept exemples différents).

(b) Objectivement parlant, la science est un « système d'énoncés (jugements) », dans lequel le Père Bochenski met fortement l'accent sur le caractère intersubjectif (cf. le « *sensus catholicus* » (l'opinion de, si possible, tous les scientifiques) de Ch. S. Peirce ou aussi « la communauté interprétative » de Josiah Royce).

Remarque : Si l'on met l'accent, comme Bochenski, sur le caractère systématique des énoncés scientifiques (WDM 87 et suiv.), on est inévitablement confronté à ce qu'on appelle la « théorie scientifique ».

P. Lahr, Logique, 598s., décrit la place d'une théorie scientifique au sein de la science réelle comme suit.

Si une hypothèse est vérifiée par les faits, elle acquiert le statut de loi scientifiquement prouvée. (...).

Si toutefois – ce qui arrive assez fréquemment dans l'histoire des sciences – la vérification n'est pas entièrement concluante, (...) alors un ensemble (notez que le terme « système » est ici employé) de lois, toutes plus ou moins vérifiées, est établi, reposant sur une hypothèse (explication) commune. On appelle cela une « théorie » ou un « système ». Par exemple, le « système de Laplace » ou la « théorie de l'évolution ». Cf. WDM 326 (apodictique, dialectique, rhétorique).

WDM343

Rue de la bibliothèque : *Alan Chalmers, Comment appelle-t-on la science ?* (Sur la nature et le statut de la science et de ses méthodes), Meppel/Amsterdam, 1981 (un ouvrage qui traite systématiquement les quatre « grands épistémologues », Karl Popper (1902/1994), *Thomas Kuhn* (connu pour son ouvrage *La Structure des révolutions scientifiques* (1964) (traduction néerlandaise Meppel, 1972)), Imre Lakatos (1922/1974) et le dadaïste Paul Feyerabend (1924/1994)).

Au cœur de cette réflexion se trouve la formation des théories (leur origine et leur évolution). Selon A. Chalmers lui-même, les théories sont des constructions (des produits de l'esprit). – Au même titre que la réalité : elles ne font que la représenter dans la mesure où elle se manifeste dans la pratique même de la recherche scientifique. Rien de plus.

Par ailleurs : *Science of Science* (Revue internationale d'études sur le raisonnement scientifique et l'entreprise scientifique), Dordrecht (à partir de 1985).

Et une tonne d'autres textes (livres, articles), bien sûr.

Note-- Internalisme/externalisme en philosophie des sciences .

Au 32e Congrès des philologues flamands (Louvain, 1970), les questions internes (les questions dites « quoi » et « comment », c'est-à-dire le concept et la méthode) ont été abordées parallèlement aux questions externes (les questions dites « pourquoi », c'est-à-dire les conséquences éthiques et politiques des sciences humaines).

Cette dualité se retrouve également chez les épistémologues anglais, et notamment chez les dialecticiens marxistes. En effet : la science est une chose, ses effets sur la vie et notre environnement en sont deux (WDM 316/318 : écologie).

Le romantisme, avec son accent sur la vie, était à cet égard assurément novateur, contrairement au rationalisme des Lumières, qui pensait de manière internaliste unilatérale (et ne considérait l'aspect extérieur que de façon favorable).

3.5.2. Les deux méthodes de base (343/350)

Le cours WDM 2 (déduction/réduction) nous l'a déjà présenté sous une forme extrêmement abrégée. Le cours WDM 339, par exemple, y est revenu. – Le cours WDM 331 (somme) nous a présenté à la fois le principe de la théorie des ensembles et le principe de la théorie des ensembles de Dede. Par conséquent, nous n'avons plus besoin d'y revenir.

Note -- La méthode comparative .

WDM 104/116 (l'harmologie n'est possible que sur la base de la comparaison) nous a enseigné la base des méthodes déductives et réductives, à savoir la comparaison.

WDM 82/227 est une longue et constante démonstration de la proposition selon laquelle toute méthode est, fondamentalement, une méthode comparative.

WDM344

Remarque : Ne pensons pas, pour l'instant, que notre thèse est « révolutionnaire » ! Considérons, par exemple, *Ch. Lahr, *Logique**, 550/556 (*la méthode générale : l'analyse et la synthèse*).

1. « L'analyse (« ana-lusis », je dissous en ses parties) est la division d'un tout en ses parties ; la synthèse (« sun-tithè -mi », je rassemble) est la (re)composition du tout, qui a été divisé par l'analyse ».

Remplacez les deux par « collection » et par « système » (ce qui correspond précisément à l'intention de Lahr), et vous obtenez l'harmonologie telle que nous l'avons conçue plus haut.

2. « On fait une distinction entre l'analyse et la synthèse « rationnelles » et

l'analyse et la synthèse expérimentales. »

Le rationnel s'applique aux concepts ou aux vérités (...). L'empirique travaille avec des réalités extramentales.

Conclusion. – Lahr reconnaît clairement que la comparaison est à l'œuvre aussi bien dans les méthodes mentales qu'extramentales.

L'emploi du temps de Jan Lukasiewicz.

IM Bochenski, **Wijsgerigemethoden in de Moderne wetenschap**, 93/95 (deux formes fondamentales de conclusion), est d'avis, avec le logicien polonais Lukasiewicz, que « tous les modes d'argumentation peuvent être divisés en deux grandes classes », à savoir la déduction et la réduction.

Si A, alors B. Eh bien, A ;
donc B.

déduction

Si A, alors B ; Or, B ; donc A.

réduction

La relation (= analogie) entre 'A' (premier antécédent) et 'B' (premier conséquent) est celle de tout à certains (exactement un) ou du tout à certaines (exactement une) parties.

Par exemple : « Si toutes les filles sont gentilles, alors certaines (exactement une) filles le sont aussi » ; « si toute la fille est belle, alors certaines (exactement une) partie d'elle le sont aussi ».

Autrement dit : la comparaison distributive et collective (théorie des ensembles ou théorie des systèmes) de la totalité (ensemble/système) et de ses éléments (membres, parties). – Cf. l'idée de monde ou de cosmos chez Platon (WDM 226 et suiv.).

Fondamentalement, le logicien et la personne soucieuse de la méthode analysent (« synthétisent ») un « monde » ou un autre comme un tout ordonné. C'est, semble-t-il, l'intuition fondamentale exprimée dans le schéma de Lukasiewicz.

Procéder méthodiquement consiste à disséquer méthodiquement le cosmos entier ou un sous-cosme de celui-ci, puis à le reconstituer. Fondationnalisme/fallibilisme.

Depuis 1925 (GE Moore (1873/1958)) et 1934 (K. Popper), la théorie de la

responsabilité est au cœur de la science.

WDM345

(1) Le fondationnaliste (également connu sous le nom de fondamentaliste) croit que la justification n'est pleinement elle-même que dans la mesure où elle argumente sans faille sur des bases infaillibles (de nature déductive ou réductrice).

(2) Le fallibiliste (WDM 14), dont le paléopythagoricien est l'un des prototypes possibles, estime que l'idéal du fondationnaliste n'est au mieux qu'une hypothèse de travail, un but ; rien de plus.

Colombie-Britannique Hookway, Peirce, le foundationalisme et la justification des connaissances, dans : *Philosophie* (Paris), 10 (printemps 1986), 48/68, nous apprend que Ch. S. Peirce (1839/1914) estime que le chercheur, le scientifique pionnier,

(i) est, provisoirement, faillible (= faillibilisme),

(ii) mais, à long terme, peut obtenir des résultats impeccables (= fondationnisme).

Le principal avantage du schéma de Lukasiewicz réside dans le fait qu'il place les énoncés hypothétiques au centre. C'est pourquoi nous avons accordé une attention considérable à ce type de jugement, ou de raisonnement (WDM 325/328 : l'énoncé hypothétique).

Quiconque fonde (justifie) la méthodologie sur ce principe n'oublie jamais la nature hypothétique de notre connaissance.

Découvrir les prémisses est peut-être la tâche principale d'une logique des sciences.

A. – Voir WDM 342 : l'un des présupposés (« fondements ») de toute science véritablement rigoureuse – selon Guéry, par exemple – est qu'elle se limite au séculier, ce qui peut conduire, par exemple, à une sorte de « matérialisme méthodique ». Pensons au célèbre Bridgman, théoricien de l'opérationnalisme : un énoncé scientifique, selon lui, n'a de « sens » (dans sa terminologie) que dans la mesure où, sur la base de cet énoncé,

(i) les « opérations » matérielles et tangibles — telles que la perception sensorielle ou le fonctionnement des machines — et

(ii) permet des « calculs » « formels » (WDM 238 : formalisés) (« calcul ») qui déterminent si le caractère est « valide » ou non.

Remarque : On retrouve brièvement ce principe dans le WDM 259 : l'« oprationalisation » des concepts. Voir également le WDM 251 : il s'agit de documents matériels et formalisés, voire hyper-sophistiqués. En anglais, on parle de « science dure », par opposition à « science molle ».

WDM346

Nous en avons déjà vu un petit exemple dans WDM 276, à savoir la vérification transempirique (des phénomènes religieux et/ou paranormaux). De cette même « science molle », nous avons également vu un petit modèle psychanalytique, à savoir WDM 311 : quelque chose comme le célèbre complexe d'Œdipe est aussi « transempirique » — du moins aux yeux d'un Bridgman ou — ce qui n'est qu'une application de l'opérationnalisme — du béhaviorisme, qui classe les phénomènes « intérieurs » ou « inconscients » comme « non directement testables ».

Après tout, pour le psychologue comportementaliste, seul le comportement observable de l'extérieur compte. Le reste est une « boîte noire » (temporairement inconnaisable).

B. -- Voir WDM 342 : l'un des présupposés de toute science véritablement rigoureuse est l'intersubjectivité des chercheurs.

En bref : tant que la communauté entière ou quasi entière des « scientifiques rigoureux » n'est pas d'accord sur un point, ce point reste incertain – l'argument d'autorité.

En fin de compte, tout se résume à ceci.

(1) 'x' (représentant 'qui a l'autorité') affirme p (une proposition). Donc p.

(2) 'x' est une autorité fiable concernant p. Or, p affirme 'x'. Par conséquent, p est vrai.

(3) La grande majorité des énoncés de « x » sont vrais. Or, p est exactement un énoncé de « x ». Donc p est vrai.

(4) La grande majorité des énoncés de 'x' concernant le domaine (sa spécialisation) d sont vrais. Or, p n'est qu'un énoncé de 'x' concernant le domaine d. Donc p est vrai. (W.C. Salmon, *Logic* , Englewood Cliffs, NJ (USA), 1963, p. 63-67 (*argument d'autorité*)).

Remplacez « x » par la communauté de recherche, et vous comprendrez le caractère intersubjectif de toute science rigoureuse.

Or, quiconque connaît un tant soit peu l'histoire des sciences sait que « x » n'est pas simplement fiable.

Relisez, par exemple, WDM 129, où « x » désigne les experts en mathématiques de l'époque. Ou relisez WDM 133, où « x » désigne une autorité mathématique et logico-mathématique majeure.

C.-- Voir WDM 341 : le grand point de départ (prémisse) d'une science véritablement rigoureuse est l'objet délimité du reste de « l'être » (= la réalité), -- par exemple tout ce qui vit, -- pour le biologiste, ou tout ce qui est « comportement », -- pour le behavioriste.

WDM347

(1) Le domaine à définir fait toujours l'objet de débats parmi les experts. N'êtes-vous pas familier avec les discussions sur la nature vivante ou non vivante d'un virus, par exemple ? Qu'y a-t-il qui n'a pas été discuté concernant le domaine essentiel de la psychologie, entre, d'une part, les psychologues de la conscience et, d'autre part, les psychologues comportementaux ?

Certains psychanalystes ont des « prétentions scientifiques » : où se situe la limite exacte de l'inconscient ? Autrement dit : la question des frontières se pose toujours.

(2) Il y a plus, beaucoup plus. Tout domaine défini est situé dans l'« être » transcendantal (= totalité de la réalité). Qui déterminera si, échappant au contrôle des méthodes essentielles de spécialisation, le reste, par un ou même plusieurs facteurs, ne contrôle pas le domaine défini (WDM 7 : arché, principe, principe) ? De sorte qu'en réalité, il n'est jamais complètement délimité ?

La délimitation méthodologique n'est, après tout, de l'avis de tous les scientifiques, qu'une délimitation « conventionnelle » et convenue.

Décision.

Ce que le véritable ontologue ne peut faire — délimiter une seule partie de l'« être » — la communauté des scientifiques spécialistes s'y emploie constamment. Par conséquent, ils ne peuvent jamais être entièrement certains non seulement des conditions nécessaires, mais aussi (et surtout) des conditions suffisantes dans lesquelles leur « domaine défini » opère (les communications WDM 198 à WDM 199, par exemple, nous en ont donné un aperçu).

Qui, par exemple, oserait affirmer que des facteurs inconscients (de la part du chercheur lui-même) n'ont jamais d'influence déterminante sur le « domaine défini » ? Ou peut-être, comme semblent le supposer de plus en plus souvent des scientifiques spécialistes « ouverts », des facteurs occultes (paranormaux, extranaturels ; ou sacrés, voire surnaturels) contribuent-ils aux phénomènes d'un domaine donné ? Après tout, on ne peut jamais en être absolument certain !

Décision.

Si une science véritablement rigoureuse confirme ces présuppositions

- (1) sécularisation,
- (2) l'intersubjectivité des chercheurs et, en particulier,
- (3) séparation de domaine (même si elle n'est que méthodique), alors elle est essentiellement très, très limitée.

Ce que les fondationnalistes, en particulier, semblent oublier, eux qui ont tendance à attribuer à la science des propriétés d'infailibilité. Les faillibilistes, dans la mesure où ils ne tombent pas dans une forme de scepticisme, ont – Dieu merci – beaucoup plus de finesse pour les limites de la science « véritablement scientifique ».

WDM348

Remarque : Ce que nous venons d'affirmer est, au sens quasi littéral, de l'aristotélisme. Voir, par exemple, W. Klever, **Een epistemologische fout ?** dans : B. Delfgaauw et al., **Aristotle (His significance for the world of today)**, Baarn, 1979, p. 36/47.

« La pratique de la science elle-même n'est pas le départ des principes, mais la recherche des principes, c'est-à-dire la recherche de la cause des phénomènes. On a les phénomènes ; il faut trouver la cause . » (Oc ., 39). – En cela, Aristote – selon Klever, Oc., 42 – a approfondi la pensée de Platon, qui avait évolué dans cette direction.

L'« arrogance » du jeune Platon, avec sa « dialectique » (WDM 24), s'est apaisée pour laisser place à une conscience beaucoup plus sobre de ses propres limites.

Note-- Le « jeu de cartes » néognostique

R. Ruyer, *La Gnose de Princeton (Des savants à la recherche d'une religion*

), Paris, 1974, 12, évoque la pratique d'un jeu de cartes qui, de manière ludique, met en scène un travail de recherche dans une maquette.

Au lieu de privilégier les règles du jeu de cartes (et donc de les appliquer), il faut les découvrir par tâtonnement. Dans « Eleusis » (un nom), chaque joueur a la possibilité de devenir maître du jeu.

Ce dernier établit un ensemble de règles tenues secrètes, qu'il/elle consigne par écrit sur un morceau de papier (qui est ouvert à la fin pour vérification). Ces règles régissent le jeu. Elles constituent l'« archè », c'est-à-dire la disposition des cartes sur la table.

Le joueur qui mène la partie pose une carte sur la table. Il accepte ou refuse la carte posée par les joueurs en la plaçant à droite de sa propre carte (selon les règles secrètes).

Ceux qui devinent les règles, plus ou moins, se débarrassent de toutes leurs cartes dans les mêmes proportions. Le jeu comporte plusieurs phases, chacune offrant un nombre égal de points bonus. De par son analogie avec les méthodes de recherche classiques, ce jeu a conquis les campus universitaires et les chercheurs de tous horizons.

Les néo-gnostiques apparus aux États-Unis depuis les années 1960, notamment dans les cercles cosmologiques, présentent leur néo-gnostique comme un jeu de cartes d'Éleusis : chacun, à tour de rôle, mène la partie ou y participe. La vie elle-même est perçue comme ce jeu de cartes d'Éleusis.

WDM349

Remarque : L'histoire suivante prouve que le jeu de cartes d'Éleusis est valable à des fins de recherche.

(1) La coutume particulièrement répugnante des sorcières de préparer une potion dans leur chaudron est bien connue. Mais cela ne se faisait pas sans « jeter un crapaud dans le chaudron bouillant ».

(2) Une découverte fortuite de Michael Zasloff, biologiste aux National Institutes of Health (États-Unis), semble le confirmer. Il a utilisé des crapauds du genre *Xenopus* pour ses expériences.

A. Un jour, il fut frappé par la rapidité avec laquelle ces petits animaux se

rétablissaient après avoir subi un traitement chirurgical, sans contamination, alors qu'ils évoluaient dans de l'eau non stérile. — Comparé à WDM 127 (méthode expérimentale) — voir aussi WDM 135 (méthode opératoire) : 181 (Anaxagore) —, on peut affirmer qu'avec cela, Zasloff fit une observation, avec sa donnée et, surtout, sa question (« Comment se fait-il que ce *Xenopus* soit si immunisé ? »).

B. (1) Ce faisant, il eut l'idée (WDM 224 : Expérimentalisme) de tenter d'autres expériences. – À partir du lemme (hypothèse, abduction) selon lequel le Xénope pourrait bien contenir « quelque chose » qui régit cette immunité (le principe), il déduit une série d'expériences. C'est ce qu'on appelle l'analyse déductive.

(2) Résultat.

Il découvre une nouvelle classe de molécules aux propriétés antimicrobiennes. Il les nomme « magaines », d'après le mot hébreu « magain » (bouclier). Ce sont deux petites protéines présentes en abondance dans la peau de ces amphibiens. Elles constituent un mécanisme de défense indépendant du système immunitaire.

Ces composés se sont révélés capables d'inhiber rapidement la croissance anarchique de nombreuses espèces de bactéries, de champignons, de levures et même de protozoaires (organismes unicellulaires). Conclusion : ces substances pourraient potentiellement servir au traitement de nombreuses infections.

Zasloff, qui a réussi à isoler le gène contrôlant les magnésines, pense que des molécules similaires pourraient également exister chez l'homme.

Rue de la bibliothèque : Découverte (*Crapauds contre infections*), dans : *Journal de Genève* 30.12.1987.

Note – Ceci confirme la « théorie de la prolifération » des hypothèses scientifiques de *P. Feyerabend, Against Method*, Londres, 1975.

WDM350

En résumé.

UN. *SL Kwee, *Philosophie des sciences**, dans : *C. van Peursen / S. Kwee*, éd., **Guide des sciences**, I (*Physique, Biologie, Psychologie, Sociologie, Linguistique, Histoire, -- Philosophie des sciences**), Rotterdam, 1966, 110/126, caractérise (définit) la « science » sur la base de trois moments clés

d'un processus (un événement susceptible d'être raconté (narratif)).

1. Au sein d'un champ de données (le domaine), les données sont **(i)** localisées, **(ii)** identifiées et **(iii)** vérifiées. Cette démarche s'effectue selon la méthode propre à chaque science spécialisée. Cette phase – ou plutôt cet aspect – répond à la question : « Comment obtenir mes données ? ».

2. Les données (sélectionnées) « pertinentes » pour un type de science – l'objet formel – soulèvent la question : « Que faire de mes données ? ». Au sein du système scientifique (WDM 342 : théorie), elles sont synthétisées et organisées. Comme le soulignait I.M. Bochenski : les énoncés concernant les données doivent être formulés de manière logiquement cohérente, c'est-à-dire dans une théorie.

3. Le premier et le deuxième « moment » (= élément mobile, aspect) forment ensemble – ce qu'on appelle l'intuition scientifique de Quince : « En science, il s'agit de cette intuition » (Oc, 115).

B. *L'ouvrage de M.L. Wijvekate, *Methoden van onderzoek**, publié à Anvers en 1971, nous offre une analyse détaillée et parfois sophistiquée de toutes les phases du processus scientifique. Il est recommandé à quiconque souhaite, par exemple, rédiger une thèse finale rigoureusement scientifique.

3.5.3. La méthode phénoménologique (350/360)

Incl. A. WDM 44/46 a défini la phénoménologie, en tant que méthode, comme la rencontre directe et personnelle **(i)** d'un sujet (« je ») **(ii)** avec un objet (« circonstance »), dans sa « donnée » immédiate, non traitée et non raisonnée.

Modèle applicable

(a) WDM 42 nous a donné, dans le langage et le point de vue de Max Scheler, l'un des phénoménologues les plus célèbres, un petit exemple, avec la réalité comme réelle (« Dasz, uberhaupt, etwas sei »).

(b) Avec saint Augustin (WDM 45), nous avons appris à prendre brièvement conscience de notre propre existence comme réalité, étape préliminaire de la phénoménologie moderne. Le grand saint nous confronte à notre être véritable.

WDM351

B. A. de Waelhens, dans un court article intitulé « Qu'est-ce que la

phénoménologie ? », affirmait que la réponse à cette question était « hautement controversée ». La phénoménologie, après tout, est interprétée de manières très diverses. En réalité, il est souvent très difficile de déterminer précisément ce qu'un phénoménologue entend par « phénoménologie ». C'est ce qu'exprimait notre meilleur expert, peut-être le regretté professeur de Waelhens.

Néanmoins, il existe une constellation centrale (cohésion) qui s'exprime correctement de manière valable et universelle, par exemple par les termes « rencontre avec » ou « confrontation avec soi-même ».

De même, il existe une unanimité concernant la structure de l'intentionnalité, telle que nous l'avons brièvement formulée dans WDM 68/70.

Décision.

Ces deux concepts fondamentaux, ces définitions de base, sont abordés à un niveau supérieur dans ce cours. L'homme n'est pas simplement ce qu'il est, tel que décrit ou délimité par un corps, ou défini ou délimité par une introspection. Non : sa conscience (un concept central) est une orientation vers, une référence à, tout ce qui existe en dehors de notre corps et en dehors de notre introspection (« psyché »).

Le bleu du ciel d'été, par exemple, pénètre ma conscience – non seulement au moyen d'une représentation (concept) dans ma conscience (ce que nous appelons « médiatisme » avec Ch. Lahr), mais aussi, et surtout, parce que je suis ouvert, immédiatement présent dans ce ciel d'été (ce que nous appelons « immédiatisme » avec Ch. Lahr).

Note – Avec cette conception intentionnelle, qui inclut l'immédiatisme, les phénoménologues se distinguent nettement des philosophies rationnelles des Lumières d'un Descartes ou d'un Hume, qui, sur la base de leur conception médiatiste de la conscience, conçoivent notre intériorité comme un confinement tourné vers l'intérieur, à partir duquel il fallait construire une sorte de « pont » vers un soi-disant « monde extérieur ».

Note -- Le fait que seule une représentation (« représentation ») existe dans mon moi intérieur, sans la présence intentionnelle immédiate de « die Sachen selbst » (les données elles-mêmes, par exemple le ciel bleu), est parfois appelé « representationisme » (une forme de médiatisme).

UN. La phénoménologie comme « science des phénomènes de conscience » (351/355)

S. Strasser, **Het zielsbegrip in de metafysicae en in de empiricale psychologie**, Leuven/Nijmegen, 1950, 17, déclare, déjà à cette époque, que — outre la phénoménologie comme « métaphysique » (ontologie), caractéristique, par exemple, de Husserl, le fondateur de la phénoménologie intentionnelle, ou, deuxièmement, la phénoménologie comme « méthode » d'ontologie, caractéristique, par exemple, d'un Martin Heidegger (WDM 25 et suiv.) — la phénoménologie comme « science des phénomènes de conscience » est un premier degré de phénoménologie.

WDM352

On la désigne également comme la « science des phénomènes immanents » : « immanent » signifie ici « tout ce qui est au sein de notre conscience » (donc – toujours – cette intériorité dans laquelle nous serions supposément confinés). En latin : « cogitata qua cogitata », les choses-pensées (WDM 270 : entia rationis) en tant que simples choses « pensées » (intramentales) – ce sont les phénomènes immanents à la conscience, l'objet du premier degré de la phénoménologie (= la phénoménologie en tant que « science »).

Rue de la bibliothèque : J. Moreau, *Le problème de l'intentionnalité et de la pensée classique*, dans : *International Philosophical Quarterly*, I (1961) : 2 (mai), 215/234.

Description complémentaire.

1. Moreau affirme qu'Aristote concevait déjà toute connaissance comme une forme de relation : toute « epistèmè », connaissance, est « epistèmè tinos », connaissance de quelque chose, d'un donné. Le génitif relationnel (« de quelque chose ») est déterminant : un sujet connaissant connaît un objet connu.

Ce qu'Aristote disait de la connaissance, Husserl l'a généralisé à tous les types de conscience, même ceux qui ne relèvent pas de la connaissance. Chaque « cogito », c'est-à-dire le fait d'être conscient de quelque chose, de réaliser quelque chose, ou que son attention soit portée sur quelque chose, constitue le « cogito » d'un « cogitatum », quelque chose dont on est conscient. C'est l'intentio husserlienne, l'intentionnalité.

Avec cela, selon Moreau, Husserl adopte la position de Brentano (WDM 69 ; 322).

UN. Tout phénomène « psychique » implique une sorte d'objet sur lequel il est dirigé. C'est ce que la scolastique médiévale (800-1450) appelait « *inexistentia intentionalis* » (l'existence mentale au sein de notre conscience). « Au sein de l'âme », naturellement, pour un médiéviste. Il convient de noter que, dans la scolastique, l'« âme » comprend des éléments à la fois conscients et inconscients.

B. Chaque phénomène psychologique implique, à sa manière, une orientation vers un donné.

(1) Dans la conception, ce qui est donné est quelque chose dont on a un concept (« conception »).

(2) Dans le jugement, il s'agit d'une chose qui est soit affirmée (confirmée), soit niée.

(3) Dans l'amour, la chose donnée est ce qui est aimé, – dans la haine, ce qui est haï, – dans le désir, ce vers quoi le désir est dirigé.

WDM353

Décision.

a. Selon Brentano, cette « présence intentionnelle » ou « don intentionnel » se retrouve exclusivement dans les phénomènes psychiques. Aucun phénomène purement physique (ou « physique ») ne présente ces caractéristiques essentielles, à savoir : **(i)** être un objet (phénomène donné), **(ii)** de manière intentionnelle.

b. La « phénoménologie », c'est-à-dire la discussion des phénomènes en tant que « phénomènes » (données manifestant), est donc avant tout « la science des phénomènes ».

Or, puisque ces « phénomènes » se manifestent toujours au sein de la conscience (dans son immanence ou son intériorité), la « phénoménologie » est, de fait, la science des phénomènes se manifestant au sein de la conscience – ou la science des phénomènes intentionnels. Ce qui revient à réduire considérablement la portée de la notion de « phénomène ».

Dans la lignée de l'intention de Brentano, Husserl parle constamment de « phénomènes psychiques », car « psychique » et « intentionnel » sont, par essence, identiques.

Ainsi, une attention particulière a été portée à la double signification du terme « phénoménologie », qui n'était pas toujours remarquée.

Décision.

(1) Lorsque *M. Heidegger, Sein und Zeit*, I. Tübingen, 1949-6, 27/39, caractérise la « phénoménologie » comme suit :

(a) dire (articuler)

(b) de quel phénomène est,

Cette formule abrégée s'avère alors insuffisante. Du moins, au premier sens de la phénoménologie des phénomènes perçus par la conscience.

(2) Ou lorsque *Gerhardus van der Leeuw, Phänomenologie der Religion*, Tübingen, 1956-2, 768, dit que « le phénomène est quelque chose qui se montre, précisément parce qu'il se montre ; alors cette formule abrégée est insuffisante - une fois de plus - : il doit s'agir de « quelque chose qui se montre dans la conscience ».

Ou, comme l'explique *R.A. Mall* dans * *Expérience et Raison** (*La phénoménologie de Husserl et ses rapports avec la philosophie de Hume*), *La Haye, 1973 : la conscience est l'élément central*. Plus précisément, la conscience en tant que faculté réflexive, c'est-à-dire en tant que capacité à s'examiner elle-même (en forme de boucle, réflexive) pendant son fonctionnement.

WDM354

Hume (1711-1776 ; figure de proue du rationalisme sceptique et éclairé classique) est certes développé par Husserl (la conscience, dans sa forme « médiane », était centrale), mais néanmoins enrichi – dans la lignée des travaux de *Meinong* (1853-1921, connu pour sa « *Gegenstandstheorie* » ou « théorie des objets comme simples objets de notre conscience, indépendamment de leur existence en dehors de cette même conscience »), *Brentano*, *Avenarius* (1843-1896 ; l'origine psychique de nos conceptions de la vie et du monde), et *James* (1842-1910 ; la valeur pratiquement relative de nos croyances). Ce qui aboutit à la forme « immédiate » de la conscience. Mais il s'agit toujours de conscience.

Comparaison succincte.

« Décrire » — car c'est bien là le sens premier de la « phénoménologie » — signifie, pour un Husserl, « décrire », mais « comment le monde et notre vie en son sein se révèlent à nous-mêmes, comme un point de rencontre d'expériences psychiques ».

(a).-- Exemple marxiste : « décrire » signifie « décrire », mais « comment le monde et notre vie en son sein se révèlent à une ou plusieurs classes ; -- qui,

dans ce monde et la vie en son sein, trouvent un cadre dans lequel la praxis marxiste, cette action révolutionnaire, se situe.

(b).-- (Néo)positiviste par exemple (WDM 19 ; -- 118) il se lit comme suit « décrire » est « décrire », mais « comment le monde et notre vie à l'intérieur de celui-ci se révèlent à la communauté « enquêtrice » des scientifiques spécialisés ».

Décision.

La phénoménologie husserlienne est une forme d'« égologie » ou de « science du soi », centrée sur et au sein de notre Soi conscient. Ce « soi » est immédiatement présent au monde et à la vie qui l'anime, et n'est plus « médiatisé », comme chez les rationalistes classiques. Ceci implique à la fois similitude et différence (analogie).

Pfänders distingué.

Pfänder est un husserlien. Dans son * *Einführung in die Psychologie* *, Leipzig, 1904 (om 373/397), il distingue quatre significations principales du terme « conscience ».

- (1) La « conscience » est la « conscience de soi » (au sens réflexif, donc).
- (2) « La conscience » est « la conscience de quelque chose » (au sens intentionnel).
- (3) « La conscience » est « tout ce qui est psychique » (au sens psychologique de la conscience).
- (4) « La conscience » est « le sujet psychique » (le « Soi conscient »).

On voit clairement que Pfänder s'inscrit dans la perspective husserlienne.

WDM355

La principale distinction entre le platonisme et le husserlisme.

WDM 265 nous a enseigné le rôle essentiel du groupe dans l'épanouissement de l'« idée » conçue platoniciennement au sein de l'« âme ». En cela, il n'est pas sans rappeler le « groupe » dans la sociométrie de Jacob Levi Moreno (1892-1974 ; fondateur de la psychothérapie de groupe).

Les membres parviennent à une pleine conscience d'eux-mêmes et de leurs présuppositions, grâce à une sorte de dynamique de groupe. Le platonisme, les « groupes » (dans le style de Moreno), manifestent un unanimisme, un système de relations spirituelles, qui se traduit par « une conversation répétée, ainsi que par une coexistence intime » (cf. Jules Romains (1885/1972) ; en

France, Ina Boudier-Bakker).

Note : Le platonisme est, à cet égard, un digne successeur de la maïeutique socratique — la méthode qui consiste à amener un être humain à une pleine prise de conscience du problème en question par le dialogue et le questionnement.

Remarque : La « science de soi » de Husserl et de ses contemporains diffère donc bien plus du platonisme (et même du socratisme) que par une conception différente de l'idée.

En résumé.

La phénoménologie, au premier sens, est la « science des phénomènes de la conscience » (WDM 351), – comprise essentiellement psychiquement (WDM 352 et suiv.), – où la conscience en question opère essentiellement de manière réflexive (WDM 353), – de sorte que « décrire » est – tout aussi essentiellement – autodéterminé (WDM 354 : égologie). – Ainsi, par ces caractéristiques, la phénoménologie comprise au sens husserlien diffère fondamentalement du (néo-)positivisme, du marxisme et même du platonisme, qui présupposent d'emblée une pluralité de personnes, décrivant avec chacune d'elles.

B. La phénoménologie comme « science auto-orientée ».

Bien que résolument orientée vers le domaine psychique, la phénoménologie husserlienne n'est néanmoins pas un « psychologisme », par lequel elle réduirait toutes les réalités et la réalité entière de celles-ci à de simples phénomènes psychiques.

Même la conception immédiate de la conscience (phénomènes psychiques), contrairement aux rationalistes modernes (Descartes, Locke, Hume), va dans ce sens. L'« objet » (« die sache selbst ») est central, même si, pour l'instant, il se situe au sein de la conscience et de la psyché (intentionnelles) tournées vers cet objet.

Par conséquent, la phénoménologie n'est pas non plus un type de psychologie, même si une « psychologie phénoménologique » en a découlé.

WDM356.1

« Objectivisme » phénoménologique.

Le père Bochensky, **Wijsg. meth.**, p. 32 et suivantes, l'intitule ainsi. Et il explique : « Dans l'enquête (phénoménologique), la pensée doit être

exclusivement dirigée vers l'objet, avec l'élimination complète de tout ce qui est subjectif. » Ce « subjectif » est double.

a. – Dans ce cas, « subjectif » désigne tout ce qui obscurcit le « purement cognitif » (c'est-à-dire la connaissance). Selon Pater Bochenski, cet aspect rappelle quelque peu ce que les Grecs anciens appelaient « theoria » (surtout depuis les Paléophythagoriciens ; WDM 13), c'est-à-dire l'intuition qui, au sein même de l'objet donné, « saisit » le purement intellectuel et rationnel (WDM 217).

b. Deuxièmement, le terme « subjectif » désigne tout ce qui est « pratique » ou « pragmatique » (orienté vers un but ou un résultat). Le phénoménologue, par exemple, qui – comme nous l'enseigne brièvement WDM 260 (G. von Leeuw) – étudie la loi « divine » chez les Grecs anciens, n'a pas à se préoccuper de ce qui est utile ou applicable sur le plan pratique, dans la mesure où sa démarche est purement descriptive (et non pragmatique et empreinte d'appréciation).

Note – P. Bochenski se demande à juste titre si une telle chose est facilement réalisable, d'autant plus que le husserlisme est si égocentrique dans sa pensée.

Les réductions (arrêts).

Remarque : lorsque, dans ce contexte, un phénoménologue parle de « réduction phénoménologique et/ou eidétique (concernant l'essentiel) », ce terme signifie ici l'élimination de tout ce qui n'est pas simplement un phénomène (réduction phénoménologique) et/ou de tout ce qui n'est pas simplement essentiel (« eidétique », la forme de l'être (WDM 28 ; -- 5 (appl. mod. : « rouge »)), de sorte que ce qui reste :

(1) le phénomène pur,

(2) vu (« capturé ») dans son essence (nature) est ». Nous allons maintenant brièvement expliquer cette double « réduction » (à ne pas confondre avec la méthode dite « réductrice », bien sûr).

(1).-- La réduction phénoménologique.

Puisque l'objet est le phénomène, dans la mesure où il est présent dans notre conscience, il est logique que tout ce qui n'est pas directement donné soit éliminé.

WDM356.2

Appl. mod.

Supposons que Husserl observe la lumière électrique dans son bureau. Ce qu'il (plus précisément, son Moi) en perçoit l'aspect lumineux. Que, par exemple, aux yeux d'un scientifique ou d'un électricien, cette lumière soit générée par un courant d'électrons circulant dans les fils de cuivre, ne peut être saisi par l'observation directe. Par conséquent, elle est éteinte. Elle ne relève pas du phénomène.

Décision.

L'exigence essentielle d'une description phénoménologique de ce qui est directement observable est de se limiter à ce qui est directement observable, sans aucune autre « intuition », « jugement » ou « raisonnement » à son sujet.

En conclusion : l'élimination de l'« existence ».

Le chapitre 26 de la WDM nous a enseigné ce que sont « l'essence » (la manière d'être) et « l'existence » (le fait d'être) — une dualité qui trouve son origine chez Platon. Husserl, quant à lui, en propose sa propre application.

Relisez un instant WDM 268 : Russell y parle de deux existences — l'une au sein de la conscience (« A existe » (= a l'existence) au sein de sa pensée actuelle)), la seconde en dehors de sa conscience actuelle (« A existe, par exemple, dans la mesure où A est, quelque part, par un logicien, écrit sur un morceau de papier »).

Eh bien, lorsqu'un phénoménologue dit : « Il est indifférent que l'objet (*note* : phénomène) existe ou non ; son « existence » est sans importance » (*Bochenski, Wijsg. meth.*, 39), alors il est — suivant la distinction formulée avec précision par Russell — évident que seule l'existence réelle en dehors de la conscience est « indifférente » (sans importance, c'est-à-dire non directement observable).

Mais l'« existence réelle » ou « existence » au sein de la conscience est d'une importance capitale pour un phénoménologue descriptif, car orienté vers l'objet. La chose-pensée (WDM 270) ou « cogitatum qua cogitatum » (WDM 352) possède une existence directement observable.

Note : Un opérationnaliste, comme Bridgman, cherchera ici non seulement l'existence intentionnelle dans son esprit, mais aussi et surtout l'existence matérielle extramentale, et non pas seulement psychique. C'est ce qu'on appelle la « science dure ».

Conséquence : aux yeux du (néo-)positiviste inconditionnel (WDM 345 ; 354) comme Bridgman, la phénoménologie n'est qu'une « science molle ».

L'existence extramentale est simplement suspendue (« époque »).

La suspension « époque », notamment chez les sceptiques antiques, signifie qu'on ne peut ou qu'on ne veut pas se prononcer sur l'existence extramentale de quelque chose. La « réduction » est donc une « époque », c'est-à-dire une suspension du jugement.

WDM357

Remarque : L'immense distinction entre platonisme et husserlisme concernant la théorie des idées apparaît clairement lorsqu'on observe – voir WDM 263 ci-dessous – que l'idée, au sens purement platonicien, existe à la fois pour le phénomène dans lequel elle est présente et pour la « connaissance scientifique » (c'est-à-dire le concept correct) dans laquelle elle est en quelque sorte représentée. Cette idée est extra- et pré-mentale. Tandis que l'idée husserlienne est essentiellement intra-mentale, puisque, pour l'instant, même le phénomène dont Husserl l'abstrait (WDM 258 : abstractionnisme) est intra-mental.

Déductions supplémentaires : les éliminations dans le sujet connaissant.

L'élimination de l'existence extramentale (factualité) est inhérente à l'objet, au phénomène et à son essence (eidos, être). Les éliminations qui suivent se situent au sein du sujet, qui est orienté vers cet objet (intentio, intentionnalité).

1 .-- Le soi et ses actes.

E. Husserl, dans **L'idée de la phénoménologie** (Cours magistraux *), La Haye, 1950, p. 44, nous explique, en termes très sophistiqués, que le Soi – en tant que donné extramental (c'est-à-dire en tant que personne, en tant que « chose » parmi les autres choses de ce monde extérieur), et même en tant que source des actes par lesquels il considère l'objet, ainsi que ses actes (WDM 356 : « subjectifs ») – par exemple, l'aversion pour un objet, la vénération excessive pour celui-ci, etc. – doit être radicalement éliminé, de sorte que l'objet soit réduit à son essence purement cognitive, fondée sur la connaissance. « Il s'agit uniquement de ce que le donné (le phénomène) est en soi. » (Oc, p. 44).

Comparaison

Rue de la bibliothèque : Cl. Oehler, Ueb., Ch.SS Peirce, Ueber die Klarheit unserer Gedanken (/ / Comment rendre nos idées claires), Frankf. un. M.,

1968, 80f. (Réalité); 103/124 (*Méthode de la Meinungsbildung*).

Ce que dit Husserl ici ressemble fortement à ce que Peirce appelle la désactivation de la méthode de la ténacité.

Appl. mod.

Un proche de Peirce, par exemple, était un fervent partisan du libre-échange. Il refusait même de lire les articles qui n'y étaient pas favorables. Il agissait ainsi pour ne pas être déstabilisé dans son opinion préconçue, obstinée et bien arrêtée, sans tenir compte d'aucun autre point de vue possible. Ce faisant, il s'isolait naturellement de la réalité.

WDM358

Note – Husserl lui-même, Oc, 31, observe que « toute expérience intellectuelle (*note* : concernant le simple intellect) et, même, toute expérience en soi (*note* : par exemple une évaluation, une réaction émotionnelle à quelque chose) peut devenir l'objet d'une pure contemplation (*note* : terme husserlien pour description phénoménologique) et d'une pure saisie ». – Oc, 45, précise ceci : « À toute expérience psychique correspond (...), sur la base de la réduction phénoménologique (= purification), un phénomène pur.

Décision.

Dans ce cas, cependant, le vécu psychique, la perception ou l'expérience deviennent l'objet lui-même, grâce à l'introspection ou à la méthode « réflexive ».

Un tel concept peut, à terme, donner naissance à une psychologie phénoménologique. Il s'agit là d'une des nombreuses applications scientifiques spécialisées de la phénoménologie générale que nous abordons ici.

2.-- La transmission (tradition).

Une seconde purification de l'objet (= phénomène, son essence), située au sein du sujet, consiste en l'élimination de toute opinion héritée concernant l'objet.

Le terme « tradition » est entendu comme « tout ce que d'autres ont appris sur l'objet avant que notre recherche phénoménologique ne soit menée ».

Comparaison

Ch.S.5. Peirce, oc,106, om, parle de l'élimination de la méthode d'autorité. En néerlandais, « rechtzinnig » se distingue de « oprecht ». Un « orthodoxe » ou « rechtzinnig » est une personne qui adhère, concernant un objet, à ce que

d'autres ont appris, de préférence avant elle.

La tradition du Parti communiste, les « traditions » de l'Église, sont des exemples typiques de pensée « orthodoxe ». Les États totalitaires actuels – de droite comme de gauche – appliquent une forme particulièrement rigide de « méthode orthodoxe » en matière de formation de l'opinion.

Modèle applicatif.

Dans son **Odyssée** X: 305, par exemple, Homère (probablement entre 900 et 700 av. J.-C.) évoque une « petite fleur » appelée « molu » (moly). Ulysse la reçoit en cadeau du dieu Hermès. Elle possède une racine noire et une fleur d'un blanc laiteux. Elle est censée protéger Ulysse lors de sa visite à la magicienne Circé, « magnifiquement enfermée » (mais extrêmement dangereuse, car elle pratique la magie noire), dans son « repaire ».

WDM359

Il existe désormais de multiples interprétations, ou « traditions », à ce sujet.

(i) Quiconque « voit » (WDM 274 : manticisme) en lisant le texte d'Homère (et en le gardant dans sa conscience), voit (= perception directe, dans la psyché) une racine noire qui, sans tige, s'ouvre immédiatement en une fleur d'un blanc pur (*note* : un ancien symbole phallique) ;

(ii) celui qui ne possède pas le « don » de la « vision » mantique (= perception) « pense » seulement ce qu'Homère a écrit.

Ces deux « perceptions » (ou « intentions » au sein de la conscience) peuvent désormais être interprétées plus en détail. Il existe deux grandes traditions :

(i) l'interprétation (néo)platonicienne, qui prend ces observations au sérieux et les situe dans un monde extraterrestre, possiblement « surnaturel » ou même surnaturel (WDM 17) ; l'interprétation protosophique (et moderne-éclairée), qui relègue ces « choses » à un royaume perdu de superstitions ou d'« hallucinations ».

Le véritable phénoménologue commet ici une « époque », une suspension du jugement : il ne choisit aucune tradition, du moins pour le moment. Il adhère au phénomène pur, rien de plus.

Note : Par le rejet radical de toute tradition (orthodoxie), le véritable phénoménologue adhère à la perception la plus individuelle (« intentio »). Ceci contraste avec, par exemple, le (néo)positiviste ou le (néo)marxiste. Cf. WDM 354.

3.-- La théorie.

Une troisième purification du donné (c'est-à-dire le phénomène et son essence), située dans le sujet observant, consiste en l'élimination de « tout ce qui est théorique ». « Hypothèses, preuves et connaissances acquises ailleurs » (*I.M. Bochenski, Wijsg. meth .*, 29), voilà ce que signifie cette troisième réduction, située dans le sujet.

« Par là, les phénoménologues ne veulent nullement nier la valeur de la connaissance indirecte : ils la considèrent admissible, mais seulement après le fondement phénoménologique. Celui-ci constitue le commencement absolu et motive la validité des règles de conclusion. » (Oc, 35).

Note – Une fois encore : en éliminant, le phénoménologue souhaite ne laisser prévaloir que l'information la plus individuelle, celle qui ne « vient pas d'ailleurs ».

WDM360

Comparaison

Ch.S.S. Peirce, oc., évoque l'élimination de la méthode a priori. Celle-ci consiste à hiérarchiser méthodiquement et consciemment une opinion (d'où le terme « a priori »), mais – contrairement à la méthode de l'individualité et de l'orthodoxie – à la rendre ouverte à la discussion. Un théoricien se confronte ainsi, en quelque sorte, à un autre – à son opinion. Ce faisant, selon Peirce, la réalité elle-même, qui est l'objet de l'opinion théorique, risque de ne pas recevoir l'attention qu'elle mérite. Il s'agit trop d'affirmer sa position dans la discussion – sans ou sans suffisamment confronter son opinion à la réalité.

Décision.

Le dialogue prévaut ici, mais il s'enlise trop dans des opinions « prioritaires », exprimées et discutées de personne à personne. Les participants se retrouvent enfermés dans un cercle de discussions déconnectées de la réalité, argumentant sans (trop) se référer aux données concrètes et à leur vérification.

On pourrait qualifier cela de « discussionnisme ». Selon Peirce, cette méthode se retrouve aussi bien chez les métaphysiciens de l'Antiquité médiévale que chez les rationalistes des Lumières modernes.

En revanche, il postule ce qu'il appelle « la méthode scientifique » (ou encore « la méthode de la permanence externe ») : lorsque plusieurs personnes

à l'esprit scientifique établissent de manière répétée (permanence externe : permanence établie dans la réalité elle-même – située hors de la subjectivité individuelle) ce que d'autres, en discussion avec elles, établissent également, alors il y a de fortes chances qu'elles appréhendent collectivement la réalité objective (WDM 217 : 263 : 285 : conception du sens). Autrement dit : l'établissement du sens (a priori), mais mis à l'épreuve collectivement par rapport aux conceptions du sens.

(2).-- La réduction eidétique.

Revenons à l'objet, au phénomène (donné).

Husserl concevait la « science » comme un ensemble de connaissances générales. À cette fin, il concentre son attention phénoménologique sur l'« eidos » ou « être général (= universel) » (= forme de l'être ; WDM 289), qu'il met en évidence dans les phénomènes singuliers. Cf. WDM 5 (théorie conceptuelle classique).

Au lieu de se perdre dans les données individuelles et singulières, Husserl en résume l'essence. Ou plutôt : il résume les phénomènes dans leur essence abstraite et générale (« Wesensschau »). Il n'est pas nécessaire d'en dire plus, compte tenu de ce qui précède.

WDM361

3.5.4. Le formalisme comme méthode (361/367)

(raisonnement ou calcul)

Introduction -- Nous avons déjà rencontré le formalisme comme méthode, par exemple dans WDM 236 (logique formalisée).

Rue de la bibliothèque :

-- *IM Bochenski, Méthodes en science moderne* , Utr./Antw., 1961, 51 (Formalisme); 52 (Arithmétique);

-- *EW Beth, Méthodes formelles (Introduction à la logique symbolique et à l'étude des opérations effectives en arithmétique et en logique)*, Dordrecht, 1962 ;

-- *Ph. Davis/ R. Hersh, L'univers mathématique* , Paris, 1982, 131/133 (*Formalisation*).

Le piédestal sémiotique.

Le document WDM 52 nous a déjà donné un aperçu des trois perspectives propres à la sémiotique (théorie des signes). Voir également WDM 214 et suivants (théorie des signes : sémiologique (de Saussure) et sémiotique (Peirce,

Morris)). La sémiotique examine tout signe, y compris, par exemple, le signe linguistique et le signe textuel, selon trois perspectives.

(1) Syntaxe

Un mot (signe linguistique ou textuel) appartient à une langue entière (système de signes). Par exemple, le mot « de » se place entre deux autres mots. En début de phrase, on place souvent le mot (signe) indiquant le sujet (théorie configurationnelle : WDM 189), comme dans : « Les mathématiques sont difficiles ». L'étude des signes qui analyse leurs relations – ou plutôt leur placement – est appelée « syntaxique » (ou « syntaxe »). Les grammaires traditionnelles ont naturellement servi de modèle pour ce choix de terminologie.

(2) Sémantique.

Lorsque le sémioticien cite le mot « bikini » pour en expliquer les significations (par exemple, une île (un atoll) au nord des îles Marshall (dans le Pacifique Sud) ; par exemple, en français, le titre d'une pièce de théâtre de 1946 sur les effets de la bombe atomique ; par exemple, un vêtement de plage), il pratique la sémiotique sémantique. La sémantique s'intéresse au sens des signes, notamment dans les langues naturelles et artificielles.

(3) Pragmatique.

Un signe est un élément utilisable, doté d'une valeur utilitaire. La pragmatique traite de cette valeur d'usage. Par exemple, la rhétorique antique enseignait comment influencer l'auditoire par les mots, les phrases et les gestes (qui sont aussi des signes). La rhétorique était alors un précurseur de la branche pragmatique de la sémiotique générale.

WDM362

Formalisme.

La formalisation consiste — un aspect de la sémiotique générale, à savoir la syntaxe — à s'élaborer elle-même, pour ainsi dire.

UN. La conception formalisée du signe.

Le noyau le plus simple (l'« élément », le composant) de tout formalisme est le signe unique — par exemple, un mot, un signe mathématique (« x »). Ce plus petit composant — que nous appellerons « T » pour « signe » — est réduit (par analogie avec la « réduction » (WDM 356.1)) à sa forme écrite ou graphique. C'est ainsi que l'encre noircit le papier — précisément là où « T » est écrit (ou le rend lisible, perceptible, respectivement). Appelons cela, par commodité, la

réduction formalisante. Elle implique une série d'éliminations : « T » est purifié de toute signification sémantique (désémantisation) ; « T » est conçu de telle sorte que toute portée pragmatique soit éliminée (dépragmatisation).

On perçoit la similitude avec la réduction phénoménologique. Elle aussi se limite à un minimum de sens et de portée.

Reste : La « signification » purement syntaxique (*remarque* : le terme « signification syntaxique » ne doit pas être confondu avec « sémantique »).

Remarque : On pourrait appeler ce signe ainsi réduit à un sens amoindri « la matière ou la substance du formalisme ».

B. La formalisation en tant qu'ordonnancement (placement) de signes à signification réduite .

Modèle applicable

1. Prenons les quatre signes à signification réduite (appelés « symboles » par la théorie des ensembles) de la théorie des ensembles : « U » pour « union » (d'ensembles) ; « C » pour « inclus dans » ; « € » pour « appartenant à » et « O/ » pour « ensemble vide ».

Il convient d'examiner la même chose dans WDM 131/133 (pasigraphie de Peano) : on y trouve également des signes graphiques de signification diminuée, mais précisément pour cette raison très utiles à la formalisation.

2. Comment, dès lors, ces signes réduits acquièrent-ils une « signification » minimale (une signification syntaxique, en l'occurrence) ? Ceci est réalisé en introduisant des « règles syntaxiques » (= la syntaxe des formes graphiques).

un.-- les signes significatifs, « acceptables », permis .

Un premier type de règles syntaxiques régit l'ordonnancement mutuel des plus petits éléments en « expressions bien formées » composées. Ce sont également des « signes », mais composés.

WDM363

Modèle d'application.-- « 2 € l'ensemble des nombres naturels ».

Ou encore : $(a \Leftrightarrow b) \rightarrow (a \rightarrow b) \wedge (b \rightarrow a)$, ce qui signifie « Si a et b sont équivalents (= symétriques), alors 'si a, alors b' et 'si b, alors a' ».

Les signes réduits à leur sens « a », « b » acquièrent, par l'introduction de règles syntaxiques (qui appliquent une logique à ces signes — ceci, au moyen

de « signes de liaison », par lesquels des signes composés (expressions bien formées) sont créés) ; un « sens », à savoir le sens formalisé.

b.-- Le « calcul » (logistique).

Le second aspect, spécifique aux règles de placement introduites, contient en fait une logique implicite qui, immédiatement, par l'introduction des règles syntaxiques (et de leurs signes de liaison), devient action dans la « matière » ou le matériau de l'action, les plus petits éléments, à savoir les signes purement graphiques.

En bref : on ne connecte ni ne place ces plus petits éléments « au hasard », mais de manière logique et ordonnée. – Ce que nous, WDM 231 (« connectiva ») ; 235 (« functoren »), avons déjà vu à l'œuvre.

Remarque : Le terme « calcul » (calcul) est explicite : le calcul a servi de modèle.

C.-- L'arithmétique traditionnelle comme « modèle formaliste ».

Comme l'a écrit P. Bochenski dans *Wijsg. Meth.*, p. 52, le formalisme, c'est-à-dire la méthode de formalisation (ou calcul), consiste essentiellement en une extension d'une méthode ancienne : le traitement informatique des grandeurs (quantités), par exemple des nombres. Nous illustrerons ce point à l'aide d'un modèle d'application.

Remarque : La théorie cartésienne de l'ordre consiste à dépouiller un objet donné — par exemple, une quantité — de sa complexité et, ainsi, à le rendre transparent par

- (1) diviser le donné en parties (éléments ; plus petites unités) ;
- (2) pour ensuite « résoudre » (travailler sur, -- Ici, dans ce cas comptable) cela, partie par partie.

Prenons, comme le père Bochenski, la multiplication, à savoir 27×35 .

un.-- Le principal argument est le « formalisme » .

Pour calculer mentalement, par exemple, 27×35 , on commence par décomposer 27 en 20 et 7, selon la méthode de Descartes, puis on procède ainsi : $20 \times 35 = 350 + 350 = 700$. On peut ensuite multiplier 7 par 35 de la manière suivante : $7 \times 30 = 210$; $7 \times 5 = 35$. Au total : $210 + 35 = 245$. Le total des sous-totaux est donc de $700 + 245 = 945$.

On le constate : rendre le complexe gérable en le divisant, puis en le totalisant. Mais le formalisme est simultanément présent : les signes « + » et « x » sont la représentation graphique des opérations logiques « somme » et « multiplication ». Ce sont les règles syntaxiques, c'est-à-dire les règles ou « archai », « principia », « principes » (WDM 7), qui gouvernent, « régulent », voire « régulent » (comme on le dit aussi aujourd'hui) le placement (configuration) ou la « syntaxe » des symboles.

b.-- La comptabilité écrite comme formalisme.

L'une des méthodes établies dans notre système culturel est le placement, que l'on appelle « multiplication ».

Modèle d'application

27	Chaque enfant d'école primaire apprend, au fil du temps,
X 35	que les « unités » (par exemple 5, 7) et les « dizaines » (par
135	exemple 2, 3) doivent être placées correctement, c'est-à-dire
81	selon des règles syntaxiques qui intègrent la logique.
945	On voit, une fois de plus, la division cartésienne de ce que
HTD	Descartes appelait à l'époque une « série » (« série »), -- de
	droite à gauche : d'abord le E (unités), puis - vers la gauche -
	le T (dizaines), puis, encore plus à gauche, le H (centaines).

1. Cela suit la multiplication des parties (« éléments ») dans lesquelles les totaux ont été divisés (par exemple 5×7 , 5×2 , -- 3×7 , 3×2).

2. Ceci précède, là encore, la sommation, de bas en haut et de droite à gauche, de E, T et H. – Voilà un, – et de surcroît un exemple très élémentaire de syntaxe ou d'ordonnancement logique. Ceci est conforme aux modèles (WDM 113) de configurations (WDM 114), c'est-à-dire aux modes de « combinaison », qui – à l'école primaire – sont enseignés par l'enseignant de manière quasi mécanique, c'est-à-dire sans réflexion consciente.

Décision.

En matière d'arithmétique numérique, c'est clair : comme une machine, nous positionnons les nombres — mentalement ou par écrit — selon une règle syntaxique. — c'est ce qu'on appelle le formalisme.

c.-- Le calcul par lettre comme formalisme.

Veillez consulter WDM 231v (Algèbre logique) ainsi que WDM 236 (Vie : calcul algébrique).

WDM365

Bibliothèque:

-- O. Willmann, *Gesch. d. Id., III (Der Idealismus der Neuzeit)*, Braunschweig, 1907-2, 48/51 (*Das Prinzip der Analysis*). - Au lieu d'opérer avec des nombres singuliers (méthode opératoire), Viète travaille sur des idées platoniciennes. Ceux-ci sont mis sur papier, graphiquement, en lettres.

François Viète (1540/1603 ; penseur pythagoricien-platonicien ; WDM 282/285 : Joh. Kepler) a appliqué les règles syntaxiques — addition, soustraction ; multiplication, division — non pas aux chiffres, comme l'Europe, suivant les traces des Grecs, l'avait fait jusqu'alors, mais aux lettres, qui représentaient des concepts généraux (universels) (WDM 226 et suiv. : tous (chiffres) ; entier (le chiffre)), ce qui est typiquement platonicien.

Modèle applicable

Nous connaissons, par exemple, l'addition « $3 + 4$ » depuis l'école primaire. Les nombres sont déjà des ensembles (3, par exemple, représente trois femmes, trois étoiles, trois points sur une ligne, etc., jusqu'à l'infini). Ainsi, « 4 » représente « tout ce qui est égal à 4 ».

A. Cependant, Viète va encore plus loin dans la totalisation : « $a + b$ » représente tous les nombres possibles, dont « $3 + 4$ » n'est qu'un cas singulier.

B. Viète : Elle rend les idées (par exemple, tous les chiffres possibles) susceptibles de la méthode opératoire. - « Mathématiquement opératoires » (on peut maintenant dire). - Ainsi, par exemple, on constate que l'arithmétique numérique (par exemple, « $3 + 4 = 7$ ») n'est qu'un domaine d'application de l'arithmétique algébrique plus universelle (par exemple, « $a + b = c$ » ou, plus généralement encore, « $x + y = z$ » ; WDM 293 : $= c$ constante (invariable) à variable (variable)). - On observe le processus d'abstraction : du singulier à l'universel.

Diagramme:

idée universelle « somme » :	'formula speciosa':	'formula numerosa :
valeur1 + valeur2 = valeur3 ; $x + y = z$ -- $a + b = c$ $3 + 4 = 7$		

Idéaliste, chirurgical. ('opérationnel')	mais	pas	(mandat intérimaire) Universel (= idéal), plus chirurgical.	singulier opératoire	et
---	------	-----	--	-------------------------	----

Note.-- Le terme « formula », diminutivum (diminutif) de « forma » (WDM 28 : forme d'essence), est devenu, au sens de Viète, « formula » (que nous utilisons encore), c'est-à-dire une essence exprimée en lettres et opérations sur les lettres, — ce qui rappelle encore l'ontologie antique-médiévale.

Modèle algébrique . -- L'algèbre traditionnelle, possible depuis l'« analyse » de Viète, fait cela, par exemple, comme suit.

Étant donné : l'équation (analogie ontologique) « $ax^2 + bx + c = 0$ ».

Demande : résoudre cette équation. En coordonnées cartésiennes : première décomposition.

Par exemple : « $ax^2 + bx + c - c = 0 - c$ » conduit à « $ax^2 + bx = c$ ».

Encore une fois : la règle syntaxique concernant le « pontage » : « Tout terme d'un membre d'une équation peut être déplacé de l'autre membre s'il reçoit un signe opposé (+, - deviennent -, +) ». C'est ce que font tous ceux qui « résolvent » (analuein) des équations algébriques sans trop réfléchir (de manière « mécanique »).

WDM366

Décision.

A. Considérons une formule algébrique avec l'idée de « configuration » (modèle de placement) : c'est un exemple de règle ou d'ensemble de règles qui « ordonnent » les caractères graphiques (= syntaxe logique).

B. La certitude absolue avec laquelle nous effectuons des calculs, qu'ils soient numériques ou alphabétiques, repose entièrement sur le formalisme. Par conséquent, le calcul différentiel et intégral est une science exacte (WDM 345).

Modèle logistique (logistique). Le module WDM 236/241 nous a déjà donné une première idée de la « logistique ». À présent, brièvement, il s'agit de la même logistique appliquée à la comptabilité.

Modèle applicable

(1) Logique. La théorie ontologique, ou logique, possède une règle de pensée, analogue à la règle syntaxique. Par exemple, la règle de conversion logique (WDM 325 ; 330 ; 334) : « Dans un syllogisme (raisonnement déductif), un jugement négatif général peut être converti. »

Mod. applicatif : (a) « Aucun être humain n'est une pierre. » – **(b)** Forme réciproque : « Aucune pierre n'est un être humain. » Autrement dit : le sujet et le prédicat peuvent être intervertis.

Abréviation symbolique . -- S e P (S = sujet, -- P = prédicat ; e vient du latin scolastique 'nEgo' je nie) devient P e S. La logique traditionnelle, non formalisée, avait également ses formes graphiques symboliques - S, P, e, etc., mais elle introduisait très rarement (et seulement initialement) le formalisme.

(2) Logistiquement , formalisé, cela se lit comme suit : « Il existe une règle syntaxique, applicable à S e P (jugement universellement négatif), selon laquelle les lettres avant et après e – dans toutes les formules du type « X e Y » – peuvent être interverties (être convertibles) ». – Par laquelle on n'a pas à réfléchir à ce que l'on fait, comme c'est invariablement le cas en logique ontologique traditionnelle : on applique la règle mécaniquement.

Remarque : La formalisation, c'est-à-dire l'introduction du formalisme, est le processus par lequel, par exemple, les mathématiques (mais éventuellement toute autre science spécialisée) deviennent susceptibles d'opérations mécaniques.

Modèle applicable

-- Ph. Davis/R. Hersh, *L'univers mathématique* , 131, donne un petit exemple de ce théorème.

WDM367

(un).-- Un texte fluide, «lisible», et habile.

Les manuels de mathématiques ordinaires contiennent tout au plus des sections formalisées. « Ils sont rédigés en français, en anglais ou dans d'autres langues vernaculaires, car ils sont destinés à être lus par des êtres humains. Néanmoins, il est admis que tout texte mathématique peut être formalisé. »

En fait, il est affirmé que tous les textes mathématiques peuvent être formalisés, grâce à un seul langage formalisé (*note* : langage artificiel). Ce

langage du formalisme est la théorie des ensembles. (oc,131).

Le document WDM 128 situait déjà Georg Cantor dans le courant de la grande tradition sommative. La théorie de Cantor formalise la théorie logique des ensembles traditionnelle. Le document WDM 362 nous a déjà fourni les quatre symboles spécifiques utilisés par la théorie des ensembles. Comme le notent Ph. Davis et R. Hersh (cf. 131) : les autres symboles nécessaires à la formulation de la théorie des ensembles sont les symboles logistiques (WDM 235). Peano avait déjà recours à une méthode analogue dans sa formalisation pasigraphique (WDM 131 et suiv.).

Davis et Hersh (ibid.) affirment qu'au lieu de ces quatre idées fondamentales, on pourrait également introduire des symboles pour formaliser les notions de point, de ligne, d'intersection et de parallèle (ce qui aboutirait à une géométrie formalisée). Celle-ci permettrait alors de traiter aussi bien les symboles logistiques que ceux de la théorie des ensembles. De cette manière, on construit des mathématiques formalisées.

(b).-- *Le coordinateur.*

Un exemple d'application du texte formalisé est la programmation d'un ordinateur. Pour programmer un ordinateur – qui sert, par exemple, à tester des problèmes d'arithmétique en entreprise – il faut connaître son vocabulaire. Ses règles grammaticales (c'est-à-dire ses règles syntaxiques) doivent également être connues.

Décision.

Ce que l'être humain pensant fait lorsqu'il « calcule » mathématiquement – de manière formalisée, c'est-à-dire mécanique –, la machine (l'ordinatrice) le fait bien mieux. C'est purement mécanique, sans aucune complexité. Dans un texte familier et non formalisé, on peut comprendre de nombreuses idées et raisonnements (laissant place à l'implicite).

Mais dans un texte « à usage mécanique », tout doit être formulé explicitement. L'« imagination », comprenez bien : les « enthymèmes » (WDM 334 (333 : exemples)), c'est-à-dire les raisonnements où tout n'est pas explicitement énoncé, n'ont pas leur place ici.

WDM368

3.5.5. La méthode axiomatique-déductive (368/387).

Rue de la bibliothèque :

-- *IM Bochenski, Méthodes philosophiques dans la science moderne* , Utr./Antw., 1961, 98/104 (*Le système axiomatique*);

-- *JM Anderson/ H. Johnstone, Jr., Natural Deduction (The Logical Basis of Axiom Systems)* , Belmont (Californie), 1962. Étant donné la nature purement introductive de ce cours, nous n'approfondirons pas la méthode axiomatique-déductive, mais nous le ferons de manière introductive, avec des exemples simples.

1.-- Modèles de déduction.

Puisque la première partie du terme composé « axiomatique-déductif » désigne en fait une variante de la déduction, voici d'abord quelques exemples de déduction.

1.A.-- Déduction régressive et progressive .

Bavoir. st. : *IM Bochenski* , oc, 102/104.

(un).-- La déduction régressive .

Ce type de raisonnement

(i) formule d'abord le théorème à démontrer (qui est, en fait, le résultat du raisonnement) et

(ii) fournit ensuite la preuve.

Modèles d'application.

(1) – Les grandes découvertes mathématiques suivent souvent ce schéma : un mathématicien a une intuition (que l'on pourrait comprendre, en termes platoniciens, comme un lemme ou une hypothèse de travail) ; c'est ce qu'on appelle un théorème. Ce n'est que plus tard – parfois bien plus tard – que la démonstration complète est trouvée.

Décision.

Considérée d'un point de vue heuristique (comme processus de découverte) et « génétique » (comme processus de devenir), la déduction régressive est assurément un fait historique.

(2).-- La géométrie d'Euclide d'Alexandrie (-323/-263 ; Stoïcisme (= Éléments de géométrie)), le fondateur par excellence (il avait des prédécesseurs) de ce qu'on appelle la « géométrie euclidienne », procède de manière régressive et déductive.

L'énoncé à démontrer est d'abord formulé (théorème). Ce n'est qu'ensuite, à partir des principes (axiomes ou postulats et règles de déduction) et/ou des

théorèmes déjà démontrés (vérités dérivées) ou des « lois » de la géométrie, que l'exposé structuré selon l'échelle euclidienne fournit la démonstration qui précède logiquement le théorème formulé.

Décision.

Cette méthode est très utile d'un point de vue didactique (psychologique et pédagogique).

(b).-- La déduction progressive .

Ici, le cours logique des événements prédomine. -- La déduction « progressive » est celle qui établit d'abord les principes (axiomes et règles de déduction) et les propositions précédentes (« lois ») et, à partir de là, énonce les inférences à prouver au moyen de « dérivations » (raisonnement déductif).

WDM369

Modèles d'application.

(1) Tout calcul (WDM 363), « calcul » ou « calcul », dans lequel on calcule des conclusions (= dérivations) en calculant à partir des prémisses (pré-configurations).

(2) Un modèle de ceci est, par exemple, la logistique du jugement ou la logistique des énoncés. Cartésienne (WDM 363), – étape par étape, les présuppositions concernant la proposition (= jugement) – axiomes et règles de déduction, – éventuellement, dans une élaboration ultérieure, théorèmes démontrés – sont listées et/ou démontrées, – afin de développer, à partir de là, une série ininterrompue (terme de Descartes) ou « chaîne » de dérivations concernant le jugement.

Conclusion – La méthode de déduction progressive est la seule logique, au sens strict du terme.

1.B.1.-- Déduction dans une situation banale du quotidien.

Beaucoup pensent que la méthode axiomatique-déductive est déconnectée de la réalité. Pas du tout ! Prenons l'exemple suivant : raisonner logiquement.

(a) Il est, en un sens, vrai ce qu'a écrit un Goethe, dans un sens purement romantique : « Grau, mein Freund, ist alle Theorie und grün des Lebens goldner Baum » (Gris, ce vide incolore, mon ami, n'est que théorie et vert, ce plein coloré, l'arbre doré de la vie).

(b) Mais il est également vrai ce que Carl Rogers (1902/1986) a dit un jour, lorsqu'il a approuvé la déclaration de Kurt Lewin (1890/1947 ; dynamique de groupe et, enfin, « recherche-action ») : « rien n'est aussi pratique qu'une bonne théorie ».

Récemment, pendant ses vacances en Haute-Savoie, à Évian-les-Bains, au bord du lac Léman, An a été gentiment interrogée sur sa nationalité par une policière. Ce à quoi An a répondu – par un raisonnement fallacieux – **a)** qu'elle était « de nationalité belge » et **b)** qu'elle allait le « prouver ».

a.1 . Par hasard, elle avait dans ses bagages son certificat de naissance, qui montrait qu'elle était bien née à Lier.

a.2 . Lorsqu'on lui a demandé si elle n'avait pas par la suite renoncé à sa nationalité (ce qui rendait le document sans valeur), An a répondu « non ».

Voilà pour les faits (prouvés et allégués), qui constituent les présuppositions « de facto » de sa « preuve ».

b.1 . Tous ceux qui sont nés en Belgique et qui ont immédiatement acquis cette nationalité (à laquelle ils n'ont pas renoncé entre-temps) sont de nationalité belge.

WDM370

b.2. Tous ceux qui sont nés à Lier sont Belges.

b.3 . Tous ceux qui présentent un certificat de naissance valide — qui indique qu'ils sont nés dans un lieu précis — y sont effectivement nés.

Considérons quelques autres conditions que la policière d'Évian-les-Bains doit établir si elle souhaite laisser An partir en paix. – Mais elle n'a pas vérifié toutes ces conditions et présuppositions ; – par exemple, si le document n'est pas un faux, – ou si An n'a pas finalement renoncé à ce qu'elle pourrait dissimuler. Et ainsi de suite.

Conséquence : la certitude de l'agent est apodictique (ce qui relèverait des sciences exactes), mais simplement dialectique-rhétorique (WDM 326). De plus, son raisonnement déductif est en partie enthymématique (WDM 325).

(1) Le raisonnement non -apodictique et partiellement compris est régulièrement toléré dans la vie quotidienne, ce qui a conduit saint Augustin (354/430 ; une figure majeure de la patristique occidentale) à dire que « notre vie est largement fondée sur la foi ».

(2) Mais il existe un domaine où les deux lacunes de raisonnement ne sont jamais tolérées, c'est-à-dire le système axiomatique.

Note-- L'idée de « déduction » chez G. Fr. W. Hegel (1770/1831).

La déduction de ce grand « père » des philosophies contemporaines (bien qu'il ne soit pas le seul, Hegel étant en grande partie celui qui a initié la philosophie moderne) présente une ressemblance frappante, outre son caractère quotidien, avec le raisonnement de notre policier d'Évian qui, à partir d'un seul acte de naissance, déduit qu'An est belge.

Rue de la bibliothèque : HA Ett, éd., EA van den Bergh van Eysengha, Hegel, La Haye (Kruseman), 67ff..

(1) Dans un ouvrage intitulé « Comment la raison commune conçoit la philosophie, éclaircie par les travaux de M. Krug », Hegel répond à l'accusation selon laquelle il aurait tout déduit « à partir de principes a priori ». Krug le mettait au défi de déduire, par exemple, l'existence de chaque chien et de chaque chat – voire de son porte-plume – de cette manière.

(2) En 1802, Hegel répondit à cela.

a.— L'existence (WDM 27) ou « existentia » des Scolastiques (800/1450) n'est pas prouvée. Elle est donnée.

b.-- Mais cette même existence est

(a) inexistant (impossible) et

b) Impensable (impossible) sans la cohérence (ou système) globale et dialectique (WDM 31), c'est-à-dire englobant la totalité des êtres, au sein de laquelle, par exemple, tous les chiens et les chats, ainsi que le porte-stylo en question, peuvent être situés. Chaque être individuel est un « moment » (un élément mobile) au sein du « système » de la réalité.

WDM371

« Indiquer et comprendre la signification et la place de ce tout vivant à partir du concept (notez qu'il s'agit d'une déduction hégélienne) est tout à fait différent de prouver son existence. » (Oc, 68). – Ainsi, par exemple, à partir de l'évolution des êtres vivants, dans la mesure où il s'agit d'un fait scientifique, on pourrait – pour reprendre les termes hégéliens – « déduire » l'existence, la signification et la place réelles des chiens et des chats. Cela revient à démontrer sa nécessité une fois acceptées certaines présuppositions (de nature factuelle et théorique).

Remarque : Pensez à un raisonnement courant comme « c'était inévitable ». Il s'agit d'une déduction de bon sens répandue.

(i) on entend quelque chose qu'on raconte ou on vit quelque chose ;
(ii) situé (au sens hégélien, au sein du « système » ou de l'« ensemble » de la situation, c'est-à-dire des circonstances précédentes (présages)) de telle sorte que quelque chose semble soudain « nécessaire » à quiconque raisonne logiquement. Ou : « inévitable ».

Considérons ce que nous apprend WDM 198 concernant la causalité : une fois les signes (causes, facteurs) connus, « les conséquences (effets, résultats) en découlent nécessairement » (en langage courant). Ici aussi, le même raisonnement déductif s'applique.

Remarque : Hegel semble récent, mais il l'est beaucoup moins qu'on ne le soupçonne parfois, en raison d'un manque de connaissances historico-culturelles.

JP Vernant, Mythe et pensée chez les Grecs , II, Paris, 1971, 55, ad 28, dit : « De même que leur pensée technique, la pensée historique des Grecs reste redevable à la logique et à la dialectique (note : entendues ici comme l'art de la discussion). »

M.I. Meyerson écrit : « L'ordre des événements chez Thucydide d'Athènes (-465/-401 ; le grand historien) est logique (...).

Selon Thucydide, le temps n'est pas « chronologique ». Il s'agit plutôt d'un temps logique.

Meyerson rappelle les propos de Madame de Romilly, selon laquelle, chez Thucydide, le récit d'une bataille est une théorie et la victoire obtenue un raisonnement vérifié.

Meyerson ajoute : « Le monde de Thucydide est un monde qui a été repensé et son histoire une dialectique transformée en action. » (*Meyerson, Le temps, la mémoire, l'histoire* , dans : *Journal de Psychologie* , 1956, 340).

WDM372

"Tout était intelligent, c'est intelligent. Et tout était intelligent, c'est intelligent." (Citation des *Grundlinien der Philosophie des Recht ; Vorrede de Hegel* ; littéralement : « Était intelligent, c'est-à-dire wirklich ; et était wirklich ist, das ist ingénieux »).

K. Marx et Fr. Engels, *Sur la religion* , Berlin, 1958, p. 174, nous expliquent cette affirmation hégélienne (d'après Fr. Engels, *Ludwig Feuerbach und der Ausgang der klassischen deutschen Philosophie* , p. 1

) : « Chez Hegel, cependant, “tout ce qui existe” n’est absolument pas simplement “réel”. Il attribue la caractéristique de “réalité” uniquement à “tout ce qui existe effectivement et qui est en même temps nécessaire”. Autrement dit : chez Hegel, seul ce qui existe effectivement et qui est aussi, d’une certaine manière, logiquement déductible et, par conséquent, “nécessaire” est “réel”. »

En bref : le fait logiquement déductible. Il le qualifie de « wirklich ». Les autres faits sont, selon sa terminologie, « unwirklich », « irréels », fondés sur des présuppositions insuffisantes, tant dans l’esprit que dans les faits, et extérieurs à cet esprit.

Le petit exemple d'Engels : « La République romaine était « réelle », mais l'Empire romain, qui l'a supplantée, l'était aussi. La monarchie française était devenue, en 1789, si « irréelle », si privée de toute nécessité, si « raisonnablement irresponsable » (« unvernünftig »), qu'il fallait la détruire par la « Grande Révolution » (note : 1789), dont Hegel parle toujours avec le plus grand enthousiasme. Dans ce cas, la monarchie était « l'irréelle », la révolution « le réel ». Et ainsi, au cours du développement (note : idée fondamentale de toute dialectique), « tout ce qui était autrefois réel » devient « irréel » : il perd sa nécessité, son droit à exister, son

« **Vernünftigkeit** » (littéralement : « raisonnabilité », ou plutôt : sa déductibilité logique). À la place du « réel » mourant entre une nouvelle « réalité », vitale ; ceci, paisiblement, dans la mesure où « l’ancien » (notez : usé) est suffisamment « sensible », sans résistance, pour mourir ; ceci, violemment, lorsqu’il résiste à cette nécessité. (oc., 174).

Comparez avec ce que WDM 41 nous a appris sur les modalités (la nécessité, par exemple).

WDM373

Remarque : Hegel a trop confondu ce qu'il appelle le « concept » de ce monde avec un système axiomatique. Notre connaissance – y compris celle de Hegel, malgré son immense savoir et surtout son érudition – est purement inductive, c'est-à-dire étayée par des exemples tirés de la matière, par exemple de l'histoire. Cela implique que Hegel, lui aussi,

(i) pas tous les facteurs (présuppositions) et

(ii) Il ne connaissait pas l'ensemble des facteurs (présuppositions) de la vie et des événements historiques. Le système historique de Hegel n'était donc pas « axiomatique », c'est-à-dire qu'il ne procédait pas de *tous* les

présuppositions, et de l'ensemble de celles-ci – ce qu'il connaissait pourtant parfaitement. Mais son style de pensée et d'écriture ne réfute pas entièrement l'idée de Krug : on retrouve dans ses présuppositions un élément important, par ailleurs rationnel et éclairé, a priori (WDM 359 et suiv.).

Note – Cette remarque s'applique également, par analogie, à tout ouvrage d'histoire dans la mesure où il cherche à expliquer, ainsi qu'à toutes les philosophies de l'histoire (qui sont généralement des « constructions », fortement étayées idéologiquement (WDM 18)). La vie (et l'histoire, thèmes centraux d'un certain romantisme), auxquelles Hegel était familier, ne peut être abordée que de manière réductionniste.

Avec le romantisme, Hegel a introduit une épistémologie différente : la vie, qui – progressivement et inextricablement liée à un processus dialectique de contradictions et d'évolutions – acquiert une conscience d'elle-même. Mais – là encore – si inextricablement liée soit-elle, cette vie n'est pas un système au sens des axiomatiques. Elle est certes un système, un tout cohérent, mais, à notre connaissance limitée, une simple boîte noire. Cf. WDM 308.

1.B.2.-- La déduction, scientifique .

Nous proposons deux petits modèles, suffisamment simples pour rester parfaitement compréhensibles par les débutants.

Modèle 1.

Nous prenons, presque au hasard, un livre comme celui de *Paul Diel* , à savoir son remarquable **Psychologie curative et médecine** , Neuchâtel (CH), 1968, 117 p.

Diel, qui tente d'« axiomatiser » la psychologie, du moins dans la mesure où elle doit agir de manière « curative » (psychologie curative), procède comme suit.

UN.-- L'axiome de base.

À travers la grande variété d'écoles (de la psychologie de la conscience, par exemple, à l'école de psychologie comportementale), se dessine — selon Diel — un seul et même axiome, si évident qu'il n'est généralement même pas explicitement énoncé : « Le fonctionnement intime de la psyché humaine est — fondamentalement — le même pour tous les êtres humains ».

WDM374

Ce qui s'applique à tous est licite. Selon Diel, cela devrait donc constituer

une forme de loi.

Modération.

1- Cependant, les facteurs psychologiques (tels que les désirs, les actes de volonté, les idées) et leur intensité varient d'un individu à l'autre (WDM 314/315). Par exemple, il existe parfois une différence considérable entre un psychisme sain et un psychisme pathologique, voire malade – différence que Diel, d'ailleurs, perçoit clairement. L'ouvrage tout entier en témoigne.

2. Contre-modèle . – Si, après tout – comme Diel l'affirme constamment – le fonctionnement intime de la psyché différerait radicalement, voire trop radicalement, alors une psychologie scientifique spécialisée, fondée sur l'observation (induction), aboutirait à des résultats totalement arbitraires (illégaux). – Ce qui est « absurde » (WDM 32 ; 34 : de l'absurde).

B.-- Plateformes ('corollaire')

De cette prémisse principale (« postulat ») découlent des dérivations immédiates (thèses).

B.1.-- La fidélité à la réalité (« objectivité ») de la psychologie.

(a) Le terme « objectif » a deux sens. – Le premier, le plus général (notez : ontologique), est interprété par Diel comme « absence de cécité ». La « vision » de tout ce qui existe, concernant les mécanismes intimes de la psyché, que ce soit de manière introspective ou comportementale (perception comportementale), constitue cette première objectivité, plus générale.

(b) « Objectif » a une seconde signification. On qualifie alors d'« objectif » tout ce qui est étayé par des données matériellement évidentes (pensons à la psychologie expérimentale ou clinique). La « connaissance » de la psyché n'est possible, pour ces psychologues rigoureux (WDM 345), que lorsque la communauté des chercheurs (intersubjectifs) acquiert des preuves matérielles (séculières) concernant les mécanismes intimes de l'âme. – Ce qui réduit toute introspection (et les psychologies de la conscience) à une science « molle », incapable de résister à un questionnement rigoureux.

B.2.-- La méthode « complète » (« verstehende ») .

Diel en déduit en outre : appuyé par l'auto-observation (introspection) concernant les rouages internes de l'âme humaine, il existe en chacun de nous le droit (logique) de déduire les rouages intimes de la psyché d'un autre être humain à partir de cette auto-observation.

Du moins, si – selon Diel – sa propre vie intérieure se déroule de manière saine ; car il existe, par exemple, (ce qu'il appelle) « une introspection morbide ».

WDM375

Remarque : Nous avons intitulé ce théorème « la méthode de compréhension ».

Rue de la bibliothèque :

-- H. Arvon, *La philosophie allemande*, Paris, 1970, 42/44 (W. Dilthey) ;
-- J. Freund, *Les théories des sciences humaines*, Paris, 1973, 79/93 (Dilthey).

(1).-- Des « sciences humaines » aux « sciences humaines » .

Freund, oc,79, affirme que l'on peut dire que Wilhelm Dilthey (1833/1911) était et reste le théoricien des sciences humaines.

un.-- Le terme « Geisteswissenschaft » (science spirituelle)

Cela remonte, en gros, à l'œuvre principale de Dilthey, * *Einleitung in die Geisteswissenschaften* * (1883). Avec cet ouvrage, Dilthey mit fin au positivisme dominant (WDM 19 ; -- 118 (Néo-positivisme)) du XIXe siècle.

Au lieu de faits « positifs » (Comte, Carnap, Bridgman), Dilthey propose « Geist » ou, à l'inverse, « Seele », deux termes difficilement traduisibles en néerlandais. Pour bien les comprendre, il faut saisir l'atmosphère romantique et idéaliste de l'Allemagne du XIXe siècle qui les imprègne.

(i) La nature, objet des sciences naturelles, située hors de l'homme, est et demeure pour nous – en réalité, quelque part – étrangère, non humaine. Mais notre vie spirituelle, qui culmine dans une haute culture spirituelle (Seele, Geist), nous est directement accessible dans le cadre d'une expérience intime ou intérieure de soi. WDM 354 (le *Je* de Husserl comme point de rencontre des expériences conscientes et psychiques) prolonge, en un sens, ce couplage « Seele/Geist ».

(ii) Le couple 'Erklären'/'Verstehen' correspond à la dualité 'Nature/Esprit'.

« Expliquer », en ce qui concerne la nature extra-humaine, revient à déduire des relations existantes ou hypothétiques entre les phénomènes naturels.

Comprendre (« appréhender »), en ce qui concerne l'âme humaine -et la vie spirituelle, c'est se comprendre soi-même et, simultanément, comprendre ce qui se passe chez autrui – dans une sorte d'expérience directe. Ici, « expliquer » renvoie à une compréhension fondée sur des significations et des interprétations (WDM 216 : l'herméneutique de Schleiermacher), que nous percevons ou élaborons nous-mêmes à travers l'expérience vécue et la rencontre avec autrui, ce qui équivaut, dans une certaine mesure, à nos propres interprétations. L'homme apparaît alors comme « âme » et « esprit » dans son essence même de saisie et de fondation du sens (WDM 217/219) – non pas comme un phénomène naturel, sauf en arrière-plan, dans la mesure où l'homme appartient aux données naturelles.

WDM375

Remarque : Par ailleurs, le terme « sciences humaines » est également utilisé dans un sens beaucoup plus large.

À titre d'exemple : H.J. Störig, **Histoire des sciences au XIXe siècle** (**Les Humanités **), Utrecht/Anvers, 1967, où – aussi paradoxal que cela puisse paraître – seulement dix-huit lignes (oui !) sont consacrées à la conception que Dilthey se faisait de la psychologie ; plus précisément, dix-huit lignes seulement, alors que sont abordés successivement l'histoire des sciences, la jurisprudence, les sciences économiques, les sciences sociales (sociologie), la linguistique et la psychologie. Le tout, semble-t-il, sans grande cohérence logique.

b.-- Le terme « sciences humaines » .

rue de la bibliothèque :

- sauf bien sûr *Les théories des sciences humaines de Freund* (ci-dessus),
- L. Millet/B. Magnin, *Les sciences humaines aujourd'hui* , Paris, 1972 ;
- GG Granger, *Pensée formelle et sciences de l'homme* , Paris, 1967 ;
- M. Barbut, *Mathématiques des sciences humaines*, I (*Combinatoire et Algèbre*), Paris, 1967 ; II (*Nombres et Mesures* , Paris, 1968.
- G. Legrand, *Vocabulaire Bordas de la philosophie* , Paris, 1936-2, 306s., déclare que le nom précédent des sciences humaines était « sciences morales et politiques ».

Vers 1950, en France, les facultés de lettres furent autorisées à s'appeler facultés de lettres et de sciences humaines. Ainsi Millet/Magnin, oc,26s.

Note : Plus récemment, un terme concurrent est celui de « sciences sociales ou sociophilosophiques », qui étudie l'homme, principalement, d'un point de vue collectif.

Mais – selon le même ouvrage – ces sciences « sociales » sont progressivement intégrées au terme général de « sciences humaines ».

Millet/Magnin, oc, les divisent en « Les sciences de l'individu » (comprenant principalement la psychologie (en raison de la psychanalyse, de la caractérologie et de la psychologie de l'intelligence)) et « Les sciences de la société » (comprenant principalement la sociologie, la linguistique interprétée structuraliste et l'ethnologie, en raison de l'ethnologie culturaliste, du symbolisme, de la prospective (science du futur) et de la psychosociologie).

Ce qui nous éloigne parfois considérablement de *la science intellectuelle de Dilthey*.

WDM377

Note -- G. Legrand, oc, 307, note de façon très critique que, dans son jugement sommaire, les sciences humaines, au sens qui émerge vers 1930, se résument à « divers discours portant, tantôt sur l'homme tantôt sur la société (au sens large), tantôt sur les méthodes 'scientifiques' elles-mêmes qui s'appliquent aux objets non 'naturels' », (discours divers, tant sur l'homme que sur la société (dans le sens large), -- et sur les méthodes « scientifiques » elles-mêmes, appliquées à des objets non « naturels »).

Autrement dit : à ce jour, cela n'a absolument pas été réalisé en une science humaine unique et solidement structurée en termes d'objet et de méthode.

Un piédestal potentiel pour les sciences humaines.

Ce que dit Diel, oc, nous semble constituer une base, mais cela nécessite d'être développé.

(UN).-- L'axiome de base.

Non pas une loi psychologique générale (ou une régularité) érigée en axiome (comme le soutient Diel), mais (ce qu'il considère comme un corollaire ; WDM 374) l'axiome d'objectivité, tant en sciences humaines qu'en sciences exactes, est le postulat par excellence (non seulement d'une psychologie curative, mais de) toutes les sciences, y compris les sciences humaines et

sociales. – Voilà une ontologie saine.

En résumé : les sciences étudient un secteur de la réalité, et ce, de manière valable et réaliste. Cela vaut également, et surtout, pour toutes les sciences humaines.

(B).-- Corollaire

(1) Première conclusion .

Limité aux sciences humaines et sociales : si celles-ci sont objectives (fidèles à la réalité), alors il doit – au moins avec le temps – devenir évident que les mécanismes intimes de la psyché et les mécanismes intimes de la société humaine sont, chez tous les individus, d'une certaine manière identiques.

Autrement, comme l'affirme Diel, les sciences humaines, et en particulier les sciences humaines, ne peuvent jamais aboutir à autre chose qu'à des résultats simplement accidentels et arbitraires (WDM 374 : contre-modèle).

(2) Deuxième conclusion .

De l'axiome fondamental, nous déduisons, en cohérence avec une première proposition que nous venons de formuler (l'identité minimale et essentielle), la possibilité véritablement justifiable qui consiste à conclure, à partir de sa propre expérience intérieure de la psyché et de la société, que l'on partage une expérience intérieure similaire chez son prochain, même si, en apparence, de très grandes différences se révèlent.

En d'autres termes : une certaine méthode globale ou « compréhensive » (plus large que celle de Dilthey) est justifiable ; -- ce qui nous éloigne de WDM 91 (différentisme).

WDM378

Décision. -- J. Viet, *Les sciences de l'homme en France (Tendances et organisation de la recherche)*, Paris/La Haye, 1966, 245, résumé.

(a) Les mathématiciens, les physiciens et les biologistes considèrent les sciences humaines comme un domaine qui, à première vue, diffère grandement du leur et, de plus, sont très méfiants à l'égard de son soi-disant caractère « scientifique ».

(b) Pourtant – selon Viet – les sciences humaines prennent leur essor, – dans les « intuitions géniales » des fondateurs, dans l'élaboration soignée des

cadres conceptuels, rétrospectivement, – dans une multitude confuse de « tendances » (pensez au structuralisme), dont, jusqu'alors (1966), aucune ne fait surface.

(c) Trois points ressortent pour un chercheur neutre :

1. Il existe des résultats (pensons par exemple à la linguistique depuis Saussure) :

2a. l'essence du « fait scientifique » (dans le cadre des sciences humaines) et

2b. L'intérêt croissant pour les concepts (WDM 241 et suiv.) et leurs définitions (WDM 249), ainsi que pour la déduction logico-rigide (WDM 335 : 368 et suiv.), semblent – selon Viet – être les caractéristiques communes de toutes les sciences humaines.

Pourtant, encore une fois (WDM 373), tous les facteurs qui déterminent le fonctionnement interne de l'âme et de la société (et qui sont donc des présuppositions dans les déductions), tous les facteurs dans leur intégralité qui déterminent ce fonctionnement intime de la psyché et de la vie sociale (et qui sont donc des présuppositions dans les déductions des spécialistes des sciences sociales) ne sont pas connus, même avec l'enquête la plus précise.

Conséquence : l'induction, c'est-à-dire le recours à des échantillons, est le seul fondement de la découverte de présuppositions. À l'instar du « système » de Hegel, de toute « explication » historique et de toute philosophie de l'histoire, les sciences humaines obéissent à la méthode réductionniste.

À titre de comparaison.

Des personnes comme *Jean Cavaillès* (1903/1944 ; *La formation de la théorie abstraite des ensembles* (1938)) ou *Imre Lakatos* (1922/1974, *Proofs and Refutations (The Logic of Mathematical Discovery)* (1976)) ont clairement démontré que le travail mathématique, le travail de recherche, ne procède pas logiquement sans remous, tout comme dans les sciences humaines.

Un fait, -- pour illustrer. La médaille Fields (une sorte de prix Nobel pour les mathématiciens) a été décernée en 1986 à Simon Donaldson (29), qui a prouvé un type de donnée mathématique spatiale - appelée E8.

WDM379

(i) Donaldson n'était même pas topologue (le domaine) et **(ii)** il admet avoir obtenu ces résultats par hasard : « J'essayais de comprendre des cas

singuliers spécifiques d'équations différentielles. C'est ainsi – par pur hasard – que j'ai découvert une application de l'espace quadridimensionnel à la topologie. » (*Bib. st. : Actualités : médaille Fields 1986 (Topologie et théorie des nombres)* dans : *Sciences et Avenir* , n° 477 (1986 : nov.).

A fortiori raisonnement.

Si le hasard et l'erreur peuvent avoir des effets aussi bénéfiques dans une science aussi strictement axiomatique et déductive que les mathématiques modernes, pourquoi ces mêmes facteurs, en apparence négatifs, n'auraient-ils pas les mêmes effets dans la recherche, en sciences humaines ? Ces sciences sont-elles, du moins dans leur phase actuelle, moins « exactes » ?

-

Modèle 2.

Passons maintenant, pour finir, à la méthode véritablement axiomatique-déductive. Prenons un petit exemple tiré d' *Anderson/Johnstone, Natural Deduction* , 6.

Les auteurs souhaitent fournir un « Exemple de système d'axiomes : l'ordre simple ». En traduction : « Si l'on formule un domaine de connaissance en termes de postulats ou d'axiomes, alors on peut, rigoureusement, démontrer les énoncés suivants, qui sont déductibles de ces axiomes. »

En fait, toute preuve de ce type peut être élaborée comme une série (*note* : théorie de l'ordre de Descartes ; WD 363) d'« étapes » logiques (*note* : opérations), dont chaque « étape » est expliquée par une règle de dérivation ». (oc,6).

Voici la structure formalisée (WDM 362v. : formalisation).

I.-- À titre d'exemple, les théoriciens prennent la structure d'ordre, telle qu'elle apparaît, par exemple, dans la série des nombres naturels (-2, -1, 0, 1, 2, etc.) ou, de manière abstraite, dans une série imaginaire d'« entités » (choses ; WDM 2), régie, par définition (= convention), par la même relation d'ordre (a, b, c, d, etc., telle que a est plus petit que b, b plus petit que c, etc.).

Intuitivement (par observation directe, -- de nature intellectuelle-rationnelle), nous percevons de nombreuses caractéristiques d'un tel ordre.

Mais nous pouvons tout aussi bien « axiomatiser » cette intuition, en la traduisant en conditions préalables d'opérations déductives.

WDM380

II. Les présuppositions (postulats, axiomes) qui sont fréquemment conçues — il s'agit d'une véritable conception — sont les suivantes.

Ax. 1.-- Si a et b (**mod. appl.** : par exemple -1 et 0, 2 et 3, etc.) sont distinguables (WDM 28 : forme, ce par quoi quelque chose est distinguable du reste), alors a est plus petit que b (symboliquement : $a < b$) ou b est plus petit que a (symboliquement : $b < a$).

Axe 2. Si a est inférieur à b (symboliquement : $a < b$), alors a et b sont distinguables. (Ou : en langage ontologique : ils ont une forme ou « forma » différente).

Ax. 3.-- Si a est inférieur à b (symboliquement : $a < b$) et b est inférieur à c (symboliquement : $b < c$), alors a est inférieur à c (symboliquement : $a < c$).

Remarque : Le symbole « $<$ » (inférieur à) exprime une relation qui, dans un langage ontologiquement identique, est une analogie (WDM 82).

III. Avec ces trois axiomes comme « archè », principium, principe (qui gouverne les dérivations ; WDM 7), nous pouvons prouver un premier « théorème », « théorème » ou proposition (vérité dérivée).

St. 1.1.-- *Il est impossible que a soit plus petit que a* (symboliquement : $a < a$).

Preuve

1. Sur la base de Ax, 2 (Si $a < b$, alors a et b sont distinguables) et sur la base d'une règle de substitution (permettant l'échange d'entités équivalentes), nous pouvons écrire : « Si a est inférieur à a , alors a et a sont distinguables (symboliquement : si $a < a$, alors a et a sont distinguables). »

2. Le résultat d'un tel raisonnement (déduction) est manifestement absurde (illogique ; WDM 32 ; 34 ; -- 374 (raisonnement de Diel)).

Remarque : Anderson/Johnstone, oc,7, notez la structure logique de la preuve par contradiction Si A, alors B.

Eh bien, pas B (l'absurde). Donc pas A (les présuppositions dont découle la déduction absurde). « A » signifie « présuppositions » et « B » signifie les déductions (absurdes).

Remarque : WDM 379 nous a donné la règle (modèle réglementaire) de la preuve du théorème (une série d'étapes logiques, justifiées par des règles de dérivation).

Voici, schématiquement, l'application (modèle d'application).

1.-- Si a est inférieur à b, alors a est différent de b (Ax. 2).

2.-- Si a est inférieur à a, alors a est différent de a (Substantif basé sur l'axe 2).

WDM381

3.-- $a = a$ (Ax. 4, qui peut être introduit entre-temps ; WDM 30) ; bien que cela soit évident, il faut le préciser explicitement).

4.-- Il n'est pas vrai qu'il n'est pas vrai que $a = a$ (3 ; règle).

5.-- Il n'est pas vrai que $a < a$ (a inférieur à a) (2; 4; règle).

Conclusion : On voit ici clairement appliquée la théorie cartésienne de l'ordre : une totalité ingérable est divisée en ses parties afin d'être rendue ingérable et vérifiable (WDM 363).

St. 1.2 .-- Si a est inférieur à b, alors b n'est pas inférieur à a.

Symbolique : $(ab) \rightarrow - (ba)$.

Preuve.

Si, par pure hypothèse, a est inférieur à b et b est simultanément inférieur à a, alors — sur la base de l'Ax. 3 (Si a est inférieur à b et b est inférieur à c, alors a est inférieur à c) — cela conduit à « a inférieur à a » (qui a été discuté ci-dessus, tout à l'heure).

Comme indiqué : nous nous en tenons à des exemples très simples — clairs pour les personnes non familiarisées avec les preuves strictes, « apodictiques » (WDM 326), solides comme le roc — mais, en même temps, convaincants et probants.

2. -- Le système axiomatique-déductif .

Examinons maintenant la constitution ou le système au sein duquel la déduction est possible. – Pour commencer, disons simplement que seuls les systèmes construits par le pur esprit concepteur de l'homme peuvent être totalement clos (c'est-à-dire ne peuvent admettre aucune exception à la règle).

Nous citons ici un texte qui en dit long. *J.-E. de Mirville, *Pneumatologie (Des esprits et de leurs manifestations fluidiques devant la science moderne)*, Paris, 1853-1 ; 1858-4*, cite comme devise – de son livre sensationnel sur les phénomènes surnaturels (dans une perspective subtile et « fine ») :

« Celui qui, en dehors des mathématiques pures, prononce le mot « impossible », manque de prudence » (Quiconque, hors du domaine des mathématiques pures, prononce le mot « impossible », commet une imprudence).

En dehors de ce domaine théorique « pur », nous en avons déjà vu des exemples plus haut (pensons à la présomption de Hegel de « déduire » un fait historique, -- même à partir de la fameuse « totalité » des dialecticiens modernes (WDM 370)).

Ce qui ne nous empêchera pas de formuler un très bref mot concernant le système dual de l'axiomatique.

WDM382

Introduction culturelle et historique

*IM Bochenski, *Wijsg. meth. *, 96v., décrit brièvement la genèse (devenir).*

1- Plus ancienne que la logique formelle élaborée, l'axiomatique est déjà consciemment présente (à un degré moindre ou plus grand) chez les Grecs anciens, -- de certains Présocratiques (-600/-450 ; pensez aux Éléates (WDM 14)).

Naturellement : Platon et Aristote, avec leur souci de la logique, ont posé les premiers jalons d'une axiomatique élaborée.

2. Naturellement, seuls les mathématiciens, depuis Hippocrate de Chios (470-400 av. J.-C.), qui – selon Eudème de Rhodes (350-300 av. J.-C., un Aristote auteur d'une histoire des mathématiques) – a formulé le stoïcisme mathématique, pratiquaient non seulement les concepts axiomatiques, mais aussi leurs applications. Platon et Aristote disposaient donc de modèles concrets.

Note – Les stoïciens (à partir de 300 av. J.-C.) ont également développé des modèles : ils ont axiomatisé les règles logiques. Mais les principes euclidiens (stoicheia) restent le modèle le plus connu.

Note *E.W. Beth, dans son ouvrage *La Philosophie des mathématiques (De Parménide à Bolzano)*, Antw./Nimègue, 1944, vol. 63, s'efforce de formuler les idées aristotéliennes concernant l'axiomatique. Pour Aristote, l'axiomatisation demeurerait un idéal scientifique, difficile voire inaccessible.*

3. La scolastique (800/1450) — un certain nombre de penseurs modernes, éclairés et rationnels (dont *Benedictus de Spinoza* (1632/1677 ; un cartésien qui voulait axiomatiser l'éthique (philosophie morale) dans sa célèbre * *Ethica ordine geometrico demonstrata* * (1677)) — ils voulaient axiomatiser toute la philosophie.

Ce qui témoigne, bien sûr, d'une « rationalisation » excessive. « Sa tentative a, hélas, échoué », déclare P. Bochenski, à propos de l'Éthique de Spinoza. Pourtant, un Hegel, pour ainsi dire, s'est épris de ce mode de pensée (WDM 370).

Nous savons désormais pourquoi : notre expérience, de par sa nature inductive, ne capte que des échantillons de la « totalité ». Rien de plus.

4. Pour la première fois depuis Aristote, l'axiomatique plus récente (entendue comme « théorie de l'axiomatisation ») a pris au sérieux la réflexion sur ce qu'est réellement l'axiomatisation et sur son impulsion à cet effet.

WDM383

(1) La distinction entre « loi » et « règle », déjà connue des Stoïciens (WDM 362 : règles syntaxiques ; 380 : un axiome n'est pas une règle), a été réintroduite par nul autre qu'Edm. Husserl (WDM 70).

(2) L'idée de « dérivation » (« conséquence »), dans son sens actuel et précis, a été formulée par Bernhardt Bolzano (WDM 69) et, plus tard, indépendamment de Bolzano, par Alfred Tarski (1902/1983 ; École de Varsovie).

(3) Alfred Tarski et Rudolf Carnap (1891/1970 ; avec Moritz Schlick, en 1924, fondateur du Cercle de Vienne) ont développé les principales sous-idées du concept de « système axiomatique ».

Axiome

1. Le mot « axiome » dérive du verbe grec ancien « axioo », qui signifie « estimer », « reconnaître la validité ».

Chez Aristote, un « axiome », une présupposition, désigne toujours un énoncé qui sert de principe (WDM 7) aux énoncés qui en découlent (et les gouverne en ce sens). D'un point de vue aristotélicien, il existe donc une dichotomie (complémentation).

(i) la classe des axiomes et

(ii) la classe des énoncés dérivés.

Par exemple, dans les Principes géométriques (Éléments) d'Euclide.

Dans ce sens ancien, un axiome est **(i)** qui a une priorité ontologique (premier rang) et **(ii)** évident - certain.

2. Au sens moderne, un « axiome » est simplement un énoncé non démontré. Rien de plus. Les caractéristiques de manifestation (ou de preuve) et de certitude – autrefois considérées comme des caractéristiques psychologiques – disparaissent. L'ancienne distinction entre « axiome » (prémisse universelle) et « postulat » (prémisse particulière) disparaît également.

3. Les stoïciens et Husserl distinguaient axiome et règle. – Le système axiomatique-déductif actuel comporte donc deux types de principes :

(i) axiomes (= lois) et

(ii) règles (= instructions pour les opérations).

Le système axiomatique.

Outre la nouvelle signification du terme « axiome », le formalisme est prédominant dans le système axiomatique actuel, en usage depuis environ 1880 (WDM 361/367). On raisonne en calculant à l'aide de signes graphiques (« symboles »). À proprement parler, l'explication de ces symboles ne relève pas du système lui-même.

Troisième caractéristique : la notion de « dérivation » (conséquence, inférence) se limite strictement aux axiomes, règles et théorèmes (énoncés dérivés) du système lui-même. Il s'agit d'un système clos.

WDM384

Les axiomes du système axiomatique.

Le système axiomatique, à son tour, repose sur des présuppositions. Ainsi, comme le mentionne Bochenski (cf., p. 100), tous les « systèmes » (si tant est qu'on puisse encore employer ce terme), même ceux strictement dérivés et formalisés, ne sont pas valides.

1.-- L'axiome de la « cohérence »

Le système dans son ensemble ne doit présenter aucune contradiction (incongruité, absurdité). Il doit être exempt de contradiction.

(I).-- Aristote (déjà avec ses prédécesseurs et ses contemporains) a avancé ce postulat.

(II).-- Les axiomatiques récents développent cette intuition ancienne : non seulement il ne doit pas y avoir de contradiction de facto, réelle ; de même, de iure, juridiquement, aucune absurdité ne doit s'y produire.

Raison. -- La logistique (logique mathématique formalisée) prouve que
(i) à partir d'une contradiction (comme une préposition, une prémisse)
(ii) Les déductions fausses comme les déductions vraies sont possibles.
Ainsi, aucune distinction n'existerait entre les énoncés vrais et faux (WDM 30) et la pensée scientifique deviendrait impossible.

En bref : les axiomes — et leurs dérivations — ne doivent pas se contredire.

Modèle d'application

1. A. Virieux-Reymond, *L'épistémologie*, Paris, 1966, 46/52 (*La méthode axiomatique*), nous en donne un petit exemple. Rappelons WDM 131/133 (Peano) : WDM 132 donne comme axiome (2) « Zéro est un nombre ». Pour introduire le zéro. Mais l'axiome (6) « Tout nombre a un successeur non identique à zéro » restreint la suite des nombres naturels aux nombres positifs.

Ou, comme le dit Virieux-Reymond en simplifiant : « Zéro n'est le successeur d'aucun nombre » (ce qui exclut les nombres négatifs, à partir de -1, -2, etc.).

Imaginons, « per impossibile » (hypothèse absurde), que Peano introduise un nombre négatif quelque part sans modifier l'axiome (6) ; il commet alors une absurdité. Son « système » perd son caractère systématique, ou de clôture ; il s'effondre littéralement, logiquement. Il est incohérent.

2. Peano peut, bien sûr, changer l'axiome (6), - de sorte que 0 soit le successeur de -1, etc. Mais alors il établit un nouveau système, qui introduit axiomatiquement à la fois les nombres positifs et négatifs.

WDM385

En termes techniques : en supprimant au moins un axiome (par exemple, l'ax. (6)), on « affaiblit » le système ; car on le prive d'une de ses « formes essentielles » (WDM 28), c'est-à-dire d'un des éléments qui le distinguent de tous les autres systèmes du même ordre. Ce qui – une fois de plus – prouve combien l'idée scolastique (et déjà platonicienne) de « forme essentielle » (forma) est fondamentale.

Rue de la bibliothèque : JH Woodger, *La technique de construction de théories* , Chicago, 1939 (la logistique – soi-disant livre – trouve ses

applications en mathématiques et en sciences naturelles ou en biologie, mais aussi dans les sciences humaines (WDM 377), – telles que la sociologie, l'économie).

2.-- L'axiome de l'interdépendance et de la complétude mutuelles .

(1). -- L'axiome de l'interdépendance mutuelle.

Considérons les axiomes de Peano : aucun ne peut être déduit d'un co-axiome ; conséquence : il est indépendant de tous les autres. Autrement, il est redondant.

(2). -- L'axiome de complétude .

Déterminez toutes les déductions de la théorie des nombres de Peano, et vous pourrez en déduire tous les énoncés vrais du système. Si tous les théorèmes peuvent être déduits d'un petit nombre d'axiomes (et des règles, bien sûr), alors l'ensemble des axiomes est complet, « suffisant », adéquat. Le système entier est également qualifié – par métonymie (WDM 120) – de « complet ».

Critère.

Comme le note Virieux-Reymond, oc., 49, on peut voir si un système est complet par le fait que

- (i)** de deux énoncés contradictoires, exprimés en termes bien formés (expressions),
- (ii)** au moins un peut être prouvé.

Note-- Esthétique et axiomatique.

WDM 192/197 nous a donné une brève introduction à l'esthétique. -- Une application – et de surcroît, axiomatique.

En fait, dans l'axiomatique contemporaine, les raisons esthétiques semblent jouer un rôle plus important qu'auparavant : par exemple, on tente de trouver le moins d'axiomes possible — voire, de préférence, un seul — à partir duquel toutes les affirmations correspondantes (*note* : inférences) peuvent être dérivées.

Dans le même esprit, on donne par exemple la forme la plus simple à cet axiome. -- Cf. Bochenski, oc, 101.

WDM386

Remarque : La « décidabilité » d'un système. Si un même système est à la fois cohérent et complet, alors il est décidable.

Chaque paire d'opposés concernant des énoncés — une proposition et sa négation — est telle que l'on peut prouver exactement l'une d'entre elles, en démontrant sa (fausse) vérité — à partir du système axiomatique.

Décision.

Les exigences relatives à l'absence de contradiction sont plus urgentes que celles relatives à l'exhaustivité ou à la décidabilité.

Remarque : Le formalisme strict (WDM 361/367) est également un axiome, mais seuls les logisticiens et les mathématiciens non intuitifs, ainsi que ceux qui « formalisent » dans d'autres sciences, appliquent cet axiome strictement.

Cependant, ce que l'on appelle « intuition » (WDM 379), qui ne procède pas de manière axiomatique et régulée, contrairement, par exemple, à la démarche des phénoménologues (WDM 360 : réduction eidétique du phénomène, appréhendé intuitivement dans son essence), demeure « permise » dans une certaine mesure. Mais cela marque un glissement des sciences « dures » vers les sciences « molles ».

Impression principale.

Comment pouvons-nous, à présent, typifier le système axiomatique-déductif ? Le caractériser ?

(1). L'élimination totale, si possible, de la méthode « intuitive » .

Ce que nous percevons naturellement (méthode intuitive) est, par l'axiomatisation et la systématisation (les deux aspects), réduit autant que possible à un minimum, voire à zéro. C'est la réduction axiomatique-déductive (comprise comme limitation, réduction au raisonnement pur fondé sur des principes).

(2). L'introduction d'un système à deux niveaux.

Alfred Tarski, *Introduction à la logique*, Paris, 1971, 109/141 (*La méthode déductive*), met l'accent sur un système parallèle.

UN.-- Le système d'expressions (système constitutionnel).

Celui qui construit de manière axiomatique-déductive pose le plus petit nombre possible (« principe esthétique ») de termes « primitifs », c'est-à-dire non définis, mais purement présumés (WDM 241). Disons : les idées de base.

Tout ce qui est formulé ultérieurement s'exprime exclusivement au moyen

de ces termes. Si, toutefois, de nouveaux termes sont introduits, ils sont définis uniquement au moyen de ces termes de base et, le cas échéant, des termes introduits. Le système constitutionnel est, en d'autres termes, clos. – Sauf qu'il faut toujours recourir aux langues naturelles pour l'expliquer. C'est là l'« ouverture » essentielle au langage naturel, qui est invincible.

WDM387

Avec Pater Bochenski, oc, 101/102 (Système constitutionnel), nous pouvons également désigner la dichotomie comme suit :

(1) « expressions fondamentales » (sans définition, elles sont placées en premier),

(2) « expressions réglementées ». Ces dernières se divisent en deux catégories :

a. de nouvelles expressions atomiques sont introduites selon des « règles constitutionnelles ou terminologiques » (celles-ci sont régies par des règles de définition) ;

b. De nouvelles expressions composées sont introduites selon des « règles terminologiques formatives ou composées ». – Cela équivaut à une sorte de syntaxe ou de grammaire.

B -- Le système des jugements (propositions, énoncés).

Tarski, oc, 110, indique la dichotomie.

(un) énoncés primitifs (= axiomes)

Souvent appelés « postulats », ils sont énoncés d'emblée, sans plus de formalités. Ce sont les principes de base.

(b) énoncés dérivés (« énoncés »).

À partir des énoncés « primitifs » — et éventuellement d'autres énoncés dérivés antérieurs —, de nouveaux énoncés sont introduits. La procédure qui les introduit est appelée discours (preuve, argumentation). Dans le système axiomatique-déductif, il s'agit invariablement d'une démonstration déductive.

Note 1. Comme l'indique Bochenski, oc., 99/100 (*Construction du système axiomatique des prononciations*) : axiome et règles de dérivation (WDM 383) sont tous deux nécessaires. Le système de prononciation est donc également clos, sauf que son explication repose sur les langues naturelles.

Remarque : Bochenski observe à juste titre que les axiomes et les énoncés dérivés (théorèmes) appartiennent au langage objet (le langage proprement dit)

du système, tandis que les règles d'inférence appartiennent à ce qu'on appelle le « métalangage » (langage sur le langage, c'est-à-dire le langage dans lequel on s'exprime à propos d'un langage). Le métalangage est, en quelque sorte, le modèle (WDM 112 et suiv.) qui fournit des informations sur le langage original (le langage objet).

Note 2. Bochenski, *ibid.*, affirme que des systèmes ont été conçus qui, sans « axiomes » au sens strict, ne contiennent que des « règles ». Il existe également des systèmes dans lesquels des règles dérivées de la règle fondamentale sont déduites. – Mais ces deux types ne présentent d'intérêt que pour la logistique. Pour aucun autre domaine de la pensée scientifique.

Décision.

Tarski désigne la géométrie euclidienne, ainsi que le système de Peano et *les Grundlagen der Geometrie* (1899) de D. Hilbert, comme modèles --Cf. WDM 131/133.

WDM388

3.5.6. La méthode réductive (388/397)

Inl.-- Rue de la bibliothèque :

-- W. Klever, *La pensée dialectique (Sur Platon, les mathématiques et la mort)*, Bussum, 1981, 28/55 (Dialectique des idées : l'épistémologie de Platon) ;

-- *id.*, *Une erreur épistémologique ?* Dans : B. Delfgaauw et al., *Aristote (Son importance pour le monde d'aujourd'hui)*, 36/47 ;

-- Ch. Lahr, *SJ, Logique* , Paris, 1933-27, 570/624 (*Les sciences de la nature* : 1. *Méthode des sciences physico-chimiques* (570/604) ; 2. *Méthode des sciences naturelles ou biologiques* (604/624)) ; -- 625/659 (*Les sciences morales et Sociales* : 1. *Méthode historique* (625/650); 2. *Les sciences Sociales* (650/659)).

-- IM Bochenski, *Méthodes philosophiques dans la science moderne* , Utr./Antw., 1961, 125/171 (*Les méthodes réductives* : 1. *Structure des sciences naturelles* (130/139) ; -- 2. *Types d'énoncés explicatifs* (140/146) ; -- 3. *Induction* (146/155) ; -- 4. *Probabilités et statistiques* (155/162) ; -- 4. *Méthode historique* (162/171) ;

-- Irving Copi, *Introduction à la logique* , New York/Londres, 1972-4, 349/488 (*Induction* : 1. *Analogie et inférence probable* ; 2. *Connexions causales : les méthodes d'enquête expérimentale de Mill* ; 3. *Science et hypothèse* ; 4. *Probabilité*) ;

-- *Le P. Kambartel/ J. Mittelstrasz, Hrsg., Zum normativen Fundament der Wissenschaft* , Francfort a. M., 1973 (une série de contributions de représentants de l'Erlanger Schule dans diverses disciplines).

La simple énumération ci-dessus, parfois accompagnée d'une présentation plus détaillée, nous amène aux conclusions les plus fondamentales. Rien de plus. Heureusement, la méthode réductive a déjà été abordée à plusieurs reprises, que ce soit dans sa structure générale (WDM 2) ou dans divers modèles d'application (WDM 22 ; 126 ; 127 ; etc.), ce qui nous permet d'être plus concis.

Introduction culturelle et historique

Bochenski, 125v., donne quelques caractéristiques principales.

Comme le dit Klever, oc, est et reste un Platon qui donne des directions jusqu'à ce jour : la dialectique avant et arrière (WDM 23v.) sert de modèle pour le raisonnement axiomatique-déductif, qui raisonne « en avant » (penser logiquement) à partir d'énoncés axiomatiques présupposés, et aussi pour la méthode réductive, qui raisonne « en arrière » (rechercher des présuppositions logiques) à partir d'un fait.

Sur ce dernier point, l'explication réductrice « régressive », nous avons déjà rencontré WDM 373.

WDM389

Note-- A. WDM 5 (le poème didactique de Parménide) nous a appris que le fondateur de l'ontologie occidentale a écrit un jour que « ce qui est » (« l'être »), « keitai kath' heauto » (là, en soi, indépendamment de nous, « se trouve », qui est à notre disposition).

Eh bien, dans la méthode réductive, on présuppose que ce même « être » (toute réalité) est, quelque part, « significatif » (WDM 71 : connaissabilité et concevabilité).

Jan Lukasiewicz exprime cette compréhensibilité dès les premières phrases de ses schémas. Le schéma réductif se lit comme suit : « Si tous, alors certains ou exactement un. – Eh bien, alors certains ou exactement un – Donc tous ».

La première clause, « Si tous, alors certains ou exactement un », exprime simplement le sens et la compréhensibilité — universels, voire transcendants

(englobants).

L'ontologie traditionnelle exprimait la même chose, en disant que « tout – tous les êtres et chaque être dans son intégralité – possède un fondement nécessaire et suffisant (« raison »), soit à l'intérieur, soit à l'extérieur de lui-même (WDM 107 : la comparaison interne et externe trouve ici son fondement).

Les Grecs anciens l'exprimaient également lorsqu'ils parlaient de leur « archè », principe, littéralement : « Ce qui gouverne » (WDM 7). Lorsque le scientifique spécialiste découvre ce qui gouverne quelque chose, alors il le comprend. L'intuition est invariablement une intuition de ce qui gouverne un donné.

B. Heidegger a un jour parlé de « la lumière de l'être ». Or, si jamais cette expression mystérieuse — il est plus ou moins spécialisé dans les déclarations énigmatiques — a un sens, c'est bien celui que nous allons affirmer : les phénomènes (« données », « faits ») auxquels la méthode réductionniste se confronte privilégient précisément cette lumière, à savoir qu'ils sont « signifiants », « explicables » (l'« herméneutique de l'être » de Heidegger).

Le type présenté par le réducteur — par opposition à l'axiomatique — ressemble au jeu de cartes eleusis des néo-gnostiques (WDM 348) : alors que l'axiomatique possède les prépositions, les « principes », dès le début par le « positionnement » (un acte de conception libre), le réducteur doit les trouver en cherchant, en devinant.

*Le père Lahr, *Logique*, 656/659 (*L'induction et la déduction dans les sciences *), écrit donc, à juste titre : « L'idéal de la science consiste à nous soulager, autant que possible, de l'observation directe, -- en nous permettant — à partir d'un petit nombre de données — de déduire le plus grand nombre possible d'inférences. (...) »*

WDM390

En fin de compte, tout se résume à ceci : l'induction (*note* : la phase de test de la méthode réductive) ne fait, après tout, rien d'autre qu'accumuler le « capital » (*note* : un stock de données) que la déduction est chargée d'exploiter (...).

Une fois les lois générales établies (*note* : le travail typique d'induction), le

physicien et le chimiste peuvent abandonner la balance ou la cornue (*note* : col courbé utilisé comme ballon de distillation) -- pour penser uniquement par calcul (WDM 363 ; 369).

En fait, toutes les sciences naturelles tendent vers la « forme mathématique ». Sans cette mathématisation, il n'y a pas de « progrès » au sens scientifique du terme. Ceci prouve brillamment que l'univers est « sensible » (« rationnel »), dans son fondement essentiel (« dans son fond »). Ce que mon esprit (« raison ») déduit comme faculté logique est précisément ce qui se réalise dans la nature. – « Dum Deus calculat, fit mundus », disait Leibniz (1646/1716 ; cartésien ; « Pendant que Dieu pense en calculant, le monde devient »). (...)

Décision. – La méthode réductionniste est une méthode axiomatique inverse : tout, en nous et autour de nous, recèle des axiomes que le réductionniste s'efforce de découvrir par la recherche. Leibniz, nourri lui aussi par les sources scolastiques, reconnaissait néanmoins, dans la grande tradition pythagoricienne-platonicienne, mais christianisée, que les idées de Dieu (WDM 282/285 : Kepler) se situent au-delà et à l'intérieur de ces axiomes. Autrement dit, il s'agit, au fond, d'un idéalisme théocentrique.

Une fois de plus : un piédestal pour les sciences.

WDM 377 parlait du « piédestal » (comprendre : axiomes de base) des sciences (humaines).

- (1) L'axiome de fidélité à l'objet mentionné là (dur ou « souple ») doit
- (2) être « éclairés » par l'axiome de la sensibilité (l'axiome de la présence d'« axiomes » dans les phénomènes eux-mêmes).
- (3) De là, nous pouvons expliquer l'action intérieure (l'essence) des phénomènes, qu'ils soient d'origine naturelle ou d'origine humaine.

Voilà pour le platonisme.

Deuxième fondement traditionnel : l'aristotélisme.

Klever et Bochenski le soulignent tous deux : Aristote, suivant les traces de Platon, a posé les fondements supplémentaires de la méthode réductionniste. Lui-même pratiquait constamment l'induction (selon Bochenski).

WDM391

Sa théorie sur le sujet mérite encore d'être mentionnée (Bochenski). Les théories modernes ont été initiées par Francis Bacon (WDM 196/199),

fondateur de l'induction causale moderne (WDM 341), comme nous l'avons expliqué (WDM 182 et suiv.).

Rue de la bibliothèque :

-- T. Kotarbinski, *Leçons sur l'histoire de la logique*, Paris, 1964, 320/329 (*L'induction dans l'antiquité*) 330/340 (*La théorie de la méthode inductive chez Francis Bacon*).

-- Suivre, en Angleterre, John Herschel (1792/1871 ; *Discours sur l'étude de la philosophie naturelle* (1830)),

— Notamment William Whewell (1794/1866 ; *Histoire des sciences inductives* (3 vol.), Londres, 1837 ; *Philosophie des sciences inductives fondée sur leur histoire*, Londres, 1840/1860, — œuvres monumentales conçues dans l'esprit kantien) ; — John Stuart Mill (WDM 139 (*Assoc.*) ; — 135 (*operat. meth.*) ; 187 (*wijzig.*) ; — 200/203 (*methode*)), qui poursuit Bacon, Herschel et Whewell.

En véritable kantien, Whewell évitait à la fois l'empirisme unilatéral (les faits seulement) et l'apriorisme tout aussi unilatéral (l'intellectualisme : les idées seulement) : pour lui, l'induction est donc,

(i) une série de faits (phénomènes),

(ii) rendu sensé, rendu compréhensible grâce à une idée de l'esprit qui lui est applicable ».

La critique de Bacon-Herschel-Stuart Mill suit au XIXe siècle (Kotarbinski , oc, 360/370 : *L'induction au cours du dernier siècle*).

L'essor de la logistique (WDM 231/241 ; 366) a naturellement conduit à une révision de la théorie de l'induction traditionnelle. – On peut citer ici W. Kneale, R.G. Braithwaith, G. Wright et d'autres.

Théorie des probabilités (statistiques).

La méthode réductive coïncide avec le calcul avec des probabilités (WDM 54v.), -- en particulier lorsque le raisonnement réductif/réductif à partir de généralisations (induction) s'aventure à faire des prédictions.

John Maynard Lord Keynes (1883/1946 ; célèbre économiste ; *Traité des probabilités* (1921) et Rudolf Carnap (1891/1970 ; *Fondements logiques des probabilités* (1950)) étaient des figures de proue.

La logique n'est pas une méthodologie.

Bochenski observe à juste titre (cf. 125) que, de Bacon (1620 : *Novum organum*) jusqu'aux alentours de 1880, les intellectuels ont confondu logique formelle (compréhension, jugement, raisonnement) et méthodologie

(application de la logique formelle aux domaines de la logique proprement dite). Une même logique peut donner lieu à plusieurs méthodes.

WDM392

Les « principes » qui régissent la méthode réductive.

Bochenski (ibid., p. 135) souligne à juste titre que les « archai », principia, principes, du raisonnement réductionniste sont de deux ordres. Il n'hésite pas à affirmer qu'« une science réductionniste est un système axiomatique «à l'envers» » (ibid.). Autrement dit : c'est un système axiomatique à rebours, à la recherche de ses propres axiomes.

un.-- Le principe empirique-expérimental .

Du point de vue génétique, envisagé comme un processus de formation, il existe une base empirique, de préférence expérimentale (fondée sur l'expérimentation). Le raisonnement est le suivant : si cet ensemble de faits (phénomènes, données), exprimés sous forme d'énoncés protocolaires, est vrai, alors il requiert un ensemble d'idées (concepts) qui lui sont adaptés – Aristote les qualifierait de « pragmatiques » (c'est-à-dire en lien avec les pragmata ou les faits), éventuellement des lois (après induction ou généralisation, amplifiant bien sûr l'induction) et des théories (énoncés organisés en un système).

Note – Exprimé dans un langage ancien, notamment mathématique :

(1) donné : les faits, consignés dans les jugements protocolaires ;

(2) demandée : une « explication » qui « ait du sens » (c'est-à-dire), sous forme d'idées, éventuellement de lois et/ou de théories. – La première est empirique (observation, « expérience ») ; la seconde est axiomatique (pensée).

b.-- Le principe axiomatique-déductif .

La méthode réductive est un système axiomatique-déductif. Si les axiomes (idées, éventuellement lois et/ou théories) sont vrais, alors les faits (exprimés sous forme d'énoncés protocolaires) en découlent. Autrement dit : ces axiomes régissent les phénomènes.

Conclusion. – Bochenski distingue donc à juste titre deux fondements : la perception et la pensée.

Les principales phases de la méthode réductrice.

AD De Groot, *Methodologie (Foundations of Research and Thinking in the Behavioral Sciences)*, La Haye, 1961, 29, décrit ce qu'il appelle « le cycle de la

recherche empirico-scientifique ».

(1) Observation (collecte et organisation de données factuelles, -- ceci, tandis que, dans l'esprit du collecteur, se développent des « hypothèses » (explications).

(2) Hypothèses (compréhension des faits empiriquement établis ; - que - paradoxalement - De Groot appelle « induction » (il oublie, car il oublie, que les phénomènes singuliers, dans la mesure où ils sont singuliers, présupposent une hypothèse (axiome) non inductive).

WDM393

(3) Dédution (dérivation, de manière déductive, à partir de l'hypothèse d'inférences qui représentent des prédictions testables).

(4) Tests (nouveaux matériaux empiriques, avec des énoncés protocolaires, qui représentent soit une vérification (confirmation), soit – dans l'esprit poppérien – principalement une réfutation des hypothèses),

(5) Jugements de valeur (« évaluation ») (c.-à-d. comparaison du test avec l'hypothèse).

Note -- Non seulement les sciences comportementales (un terme qui se rapproche de celui des « sciences humaines » (au sens strict) (WDM 375ff.)), mais aussi, par exemple, les sciences biologiques, ont très explicitement un schéma analogue.

Voir, par exemple, *J.-M. Fataud (éd.), Claude Bernard (1813/1878), Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, vol. 1, Paris/Bruxelles/Montréal, 1966. Ce célèbre ouvrage méthodologique, datant de 1865, parle également du « cycle expérimental », dont les principales phases, ou aspects, sont « l'observation, l'hypothèse et la vérification » (Oc., 29 ; 54).

Note : Claude Bernard, oc., années 110, critique avec force les penseurs qui distinguent, voire séparent, trop la déduction et l'induction. « En tant que spécialiste de la méthode empirique, je constate simplement que cette distinction me paraît très difficile à maintenir, “dans la pratique” (...).

Bien qu'il soit vrai que l'expérimentateur, dans sa méthode, part généralement d'observations singulières pour les réduire à des « principes » (*note* : dans sa terminologie : l'énoncé expérimental qui sert de point de départ

au raisonnement), ainsi qu'à des lois ou des énoncés généraux, il est néanmoins également vrai qu'il procède – nécessairement – à partir de ces énoncés généraux et/ou lois pour parvenir aux faits singuliers qu'il déduit logiquement de ces principes.

Ce qui confirme sans équivoque nos positions sur le sujet : la méthode réductive est une méthode déductive à rebours, -- à la recherche de points de départ (« axiomes » ou « hypothèses »).

WDM394

Remarque : Non seulement les sciences humaines ou les sciences biologiques, mais aussi les sciences naturelles (astronomie, physique et chimie) sont, en pratique, régies par un schéma analogue.

1--. **Ch. Lahr. Logique** , 601, le dit brièvement, mais de manière suggestive : « Il-y-a trois moments essentiels dans la méthode expérimentale : l'observation, la suggestion (*opm.*; hypothèse), la vérification. Comme le dit Cl. Bernard :

- (i) le fait suggère l'idée ;
- (ii) l'idée dirige l'expérience et
- (iii) l'expérience juge l'idée ».

Lahr résume la pensée du père Bacon sur ce sujet :

- (a) la méthode « hypothétique », qui ne met l'accent que sur l'idée (hypothèse) ;
- b) la méthode empirique, qui exclut toute hypothèse (elle met l'accent uniquement sur l'« empirisme », l'expérience ou les faits non traités) ;
- (c) l'empirique (expérimental), qui garde à la fois l'idée (hypothèse) et l'expérience (faits) à l'esprit ;

C'est ainsi que *le père Bacon* le voyait à son époque (1620 ; *Novum organum*).

Les empiristes ressemblent à des fourmis qui accumulent des matériaux sans cohérence intellectuelle ni rationnelle (une jungle de « faits »). Les aprioristes ressemblent à des araignées qui tissent des toiles admirables, raffinées et symétriques à partir de leur propre pensée, mais qui manquent de solidité et d'utilité. Comme des constructions suspendues dans les airs.

« On peut nourrir les plus hautes attentes en se fondant sur une synthèse étroite de l'expérience et de l'esprit. » C'est ainsi, littéralement, que le soi-disant « empiriste » Francis Bacon affirmait. Ces affirmations prouvent qu'il

faut être très prudent avant de qualifier le père Bacon d'« empiriste partial » !
L'« imago » (impression visuelle) peut déformer les faits.

2. « Observer, supposer, vérifier, généraliser, – telles sont les quatre procédures qui constituent la méthode expérimentale ». – On constate – aux niveaux humaniste, biologique et des sciences naturelles – malgré de profondes différences, une ressemblance méthodologique frappante : observation, hypothèse, vérification (généralisation (= induction)).

Ce que *Lahr*, op. cit., 570/604 (*Méthode des sciences physico-chimiques*), explique en détail.

Note-- *Bochenski, Wijsg. meth.*, 130/139 (Structure des sciences naturelles), distingue également :

- (1) décision protocolaire (établissement des faits);
- (2) test d'hypothèse (éventuellement loi et/ou théorie) (vérification ou réfutation).

Conclusion . – Il existe apparemment une analogie.

WDM395

Réduction nomothétique et idiographique.

Rue de la bibliothèque :

-- *IM Bochenski, Wijsg. meth.* , 127 (« réduction inductive et non inductive »)
;

-- *J.Freund, Les théories des sciences humaines* , Paris, 1973, 105/108 (*Les sciences nomothétiques et les sciences idiographiques selon Wilhelm Windelband.*) ; 108/118 (*Les sciences (de la nature et les sciences de la culture selon Heinrich Rickert)*).

Il est à espérer que tous les logiciens et épistémologues liront attentivement ces deux textes.

(1) Nous avons abordé le problème des sciences non inductives WDM 242 et suiv. (idée singulière, particulière et universelle, ainsi que transcendante), -- également WDM 291/298 (individuologie ou idiographie ; WDM 298/302 (la même histoire des idées : Windelband/Rickert (300) ; WDM 302/304 (définition) ; WDM 304 et suiv. (Coimbra) ; WDM 305/318 (modèles appliqués).

(2) L'intuition brillante de Windelband et Rickert (où nous mettons leur formation kantienne entre parenthèses) peut être résumée comme suit.

(a) Jusqu'à présent – Windelband l'affirme en 1894 (Geschichte und Naturwissenschaft) – les logiciens et les épistémologues divisaient les sciences uniquement en fonction de leur objet, c'est-à-dire tel ou tel secteur de la réalité. Ce qui est et reste valable.

b) Désormais, nous partageons également sa méthode, qui est double. Il existe des sciences qui isolent et décrivent, et donc expliquent, le singulier (observation, hypothèse, vérification). Il existe, traditionnellement et beaucoup plus fortement mises en avant, des sciences qui isolent et décrivent, et donc expliquent, l'universel (général) (observation, hypothèse, vérification).

Note – Comme le dit brièvement Bochenski, oc.127 :

a. si A (préfixe), alors B (proposition subordonnée) ; eh bien, alors B (proposition subordonnée) ; donc A (préfixe) ;

b.1 . si la préposition (A) est une généralisation (« si tous, alors certains ou au moins un », alors il y a réduction inductive ;

b.2. Si la proposition précédente est toutefois une déclaration singulière (« si Jan est le fils de son père, alors probablement des traits de caractère similaires à ceux de Pieter, son père »), alors il y a une réduction non inductive (idiographique, individuologique).

Bochenski, oc., p. 163, donne un exemple de ce dernier cas : « Pourquoi Napoléon a-t-il commencé sa campagne si tard ? Parce qu'il n'a pas pu rassembler les approvisionnements nécessaires à temps. » L'hypothèse (l'explication) est ponctuelle. Il ne s'agit pas d'une loi.

WDM396

Remarque – Comme Windelband et Rickert l'affirment explicitement : les deux points de vue sont complémentaires.

1. Je peux, par exemple, remplacer « Si Jan est le fils de son père, alors il a probablement des traits de caractère similaires à ceux de Pieter, son père » par « Si Jan a une nature semblable à celle de son père, alors il a probablement des traits de caractère similaires à ceux de son père Pieter ». En effet, avec une régularité parfois frappante, les enfants ressemblent à leurs parents (ce qui relève de l'induction ou de la généralisation) ; par conséquent, on peut aussi déduire la ressemblance de caractère entre Pieter (le père) et Jan (le fils) à partir du postulat d'une nature générale. Pieter et Jan ne sont alors que des « applications ».

2. Windelband affirme également que la biologie, généralement nomothétique (induction inductive) — elle étudie la vie —, peut parfois être idiographique : par exemple, lorsqu'elle examine le développement historique d'une seule espèce biologique (J. Freund, *oc.*, 107). C'est-à-dire un type de vie singulier.

Note-- (1) Le célèbre schéma de Ch. Peirce (WDM 339, *note*) n'est donc applicable qu'à la réduction inductive ou nomothétique (observation, -- Abduction (= hypothèse), Dédution (= dérivation d'un test) et Induction (= test généralisant ou nomothétique).

La même remarque s'applique au schéma de Jan Lukasiewicz (WDM 339 ; 344). Les interprétations (tout, global) qui y figurent sont valables pour la réduction nomothétique, mais pas pour la réduction individuologique.

Remarque : Le type singularisant (idiographique) peut sembler banal. Pourtant ! *Jeanne Parain-Vial, *Philosophie des sciences de la nature * (Tendances nouvelles *)*, 1983, 94/97 (** Les structures dissipatives de Prigogine * (WDM 102)*), 191/194 (** Prigogine et Stengers **), où l'on apprend que, selon Prigogine et Stengers, des processus imprévisibles et donc uniques se produisent également dans la nature non biologique, nous enseigne que l'idiographie représente une part bien plus importante que celle que l'on imagine généralement pour la science classique déterministe et « inductive » (qui met l'accent unilatéralement sur le général).

Modèle applicable

(1) Si nous ouvrons un robinet très soigneusement : les gouttes commencent à tomber à intervalles identiques (et donc prévisibles, calculables, déductibles d'un état initial).

Si on élargit un peu plus le rythme : la chute s'accélère (fréquence accrue), tout en restant régulière et prévisible.

WDM397

(2) Ouvert un peu plus, le robinet entre dans une phase critique : la goutte présente désormais un rythme complètement irrégulier.

Conséquence : à partir de ce moment, nous ne pouvons plus prédire la suite en calculant à partir de ce qui précède. WDM 198 ; 371.

Le « système » du « robinet d'eau courante » vient de passer d'une

prévisibilité et d'une déductibilité ordonnées et déterministes (à partir de ce qui précède) à un état de fonctionnement interne désordonné ou de « turbulence ».

(3) Si l'on élargit encore davantage le champ d'analyse, un flux d'eau ininterrompu et continu apparaît : le « système » retrouve son état prévisible et déductible. Le déterminisme retrouve ses droits.

(4) Jusqu'à ce que - avec une ouverture croissante - la goutte redevienne turbulente (imprévisible, non déductible).

Cette expérience de robinet a été analysée en détail par un groupe d'étude de l'Université de Santa Cruz (Nouveau-Mexique).

Modèle d'application. -- Considérons le processus que représente la combustion d'une cigarette.

(1) On allume une cigarette parfumée Mary Long : une colonne de fumée régulière s'élève continuellement à quelques centimètres de la source de la flamme. La trajectoire des particules de fumée peut être déduite d'un signe (position).

(2) Soudain – on ne sait jamais exactement quand – les mêmes particules de fumée se déplacent « turbulentes », en tourbillons irréguliers.

En résumé:

(a) « Encore une fois – comme pour le robinet d'eau à Santa Cruz – un mouvement déterministe, qui n'implique aucun « hasard »,

(b) qui, soudainement, apparemment sans « cause », se transforme en désordre, en « chaos » ; -- une forme d'indéterminisme (avec non-déductibilité).

Rue de la bibliothèque :

-- Suren Erkmann, *l'actualité scientifique*, dans : *Journal de Genève*, 28.11.1987 (Samedi litt., vii).

-- Par ailleurs *L'ordre du chaos*, Belin, Bibl. pour la science, Paris, 1987 ;

-- AV Holden, éd., *Chaos*, Manchester University Press, 1986 ; Actes de l'IEEE, août 1987 ;

-- H. Degn et al., eds., *Chaos dans les systèmes biologiques*, New York, 1987.

Ce processus, également appelé « désordre déterministe », est étudié depuis le début du XXe siècle dans divers domaines, et parfois à l'aide de nouvelles formules mathématiques. Un seul instant singulier « décide » pour des raisons mystérieuses (« facteurs »).